11 PUBLICATIONS DU CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE • DIRECTION: GERMAIN LEMIEUX

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Autres ouvrages de Germain Lemieux

- *Chanteurs franco-ontariens et leurs chansons.* Collection « Documents Historiques », nos 44-45, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, Ontario, 1963.
- *De Sumer au Canada français* sur les ailes de la tradition. Collection « Documents Historiques », nos 51-52, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, Ontario, 1968.
- *Placide-Eustache. Sources et parallèles du conte-type 938.* Collection « Archives de folklore », no 10. Presses de l'Université Laval, Québec, 1970.
- *Les jongleurs du billochet.* Conteurs et contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1973.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. I : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1973.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. II : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1974.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. III : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1975.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. IV : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1975.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. V : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1975.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. VI : contes et légendes (Ontario et Manitoba). Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1975.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. VII : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1976.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. VIII : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1976.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. IX : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1976.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. X : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1977.
- *Chansonnier franco-ontarien 1.* Centre franco-ontarien de folklore, Sudbury, Ontario, 1974.
- *Chansonnier franco-ontarien 2.* Centre franco-ontarien de folklore, Sudbury, Ontario, 1975.

Publications du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE
Université de Sudbury
Sudbury, Ontario, Canada

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

tome 11

Contes franco-ontariens

(Répertoire de : Joseph Prud'homme,

Nelson Prud'homme et Edmond Robidas)

recueillis et annotés

par

GERMAIN LEMIEUX, PH.D.

directeur du Centre

Les Éditions Bellarmin
8100, boulevard Saint-Laurent
Montréal

1978

Maisonneuve et Larose
11, rue Victor-Cousin
Paris

Tous les textes du présent ouvrage sont conservés dans les archives sonores du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE, Université de Sudbury, Sudbury, Ontario, Canada.

GR
113.5
05V53
N. 11
LS

Dépôt légal – 3e trimestre 1978 – Bibliothèque nationale du Québec
Copyright © Centre franco-ontarien de folklore 1978
ISBN 0-88502-252-1

D7802263

REMERCIEMENTS

Nos remerciements s'adressent

- au Conseil des Arts du Canada qui, en 1965, 1966, 1967 et 1969, et de 1972 à 1977, a financé, en grande partie, la transcription et le remaniement littéraire de plusieurs contes contenus dans ce volume,
- au Ministère de l'Éducation de l'Ontario qui, en 1967 et 1968, nous a fait bénéficier de son programme d'échange d'étudiants avec le Québec,
- à nos multiples conteurs franco-ontariens qui ont si charitablement reçu l'enquêteur lors de l'enregistrement des textes oraux sur bande sonore,
- à la Société historique du Nouvel-Ontario qui, jusqu'à 1958, a encouragé et financé nos enquêtes folkloriques régionales,
- à M. Luc Lacourcière, fondateur des Archives de folklore de l'Université Laval, qui a bien voulu analyser nos contes d'après la classification Aarne-Thompson.

PRÉSENTATION

Les dix premiers tomes de la collection LES VIEUX M'ONT CONTÉ ont offert au public plus de trois mille cinq cents (3500) pages de texte. C'est à peu près le tiers de la matière que nos archives sonores ont accumulée au cours des trente dernières années. C'est bien en 1948 que nous avons amorcé notre série d'enquêtes dans les familles de la région. Jusqu'à présent, nous avons fait connaissance avec des conteurs de style traditionnel, tels Miville, Perreault, Brault, Boulay, Lavoie, Courchesne, Prud'homme et plusieurs autres dont le répertoire était de moindre envergure.

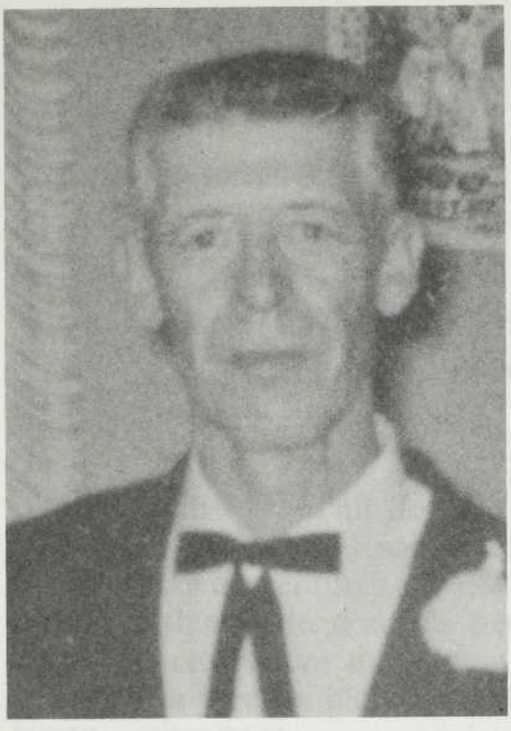
Le présent tome, le onzième, contient une partie du répertoire de Joseph Prud'homme, neveu des conteurs Maurice et Georges. Nous disons : « une partie . . . », non pas que nous renoncions à publier tout son répertoire, mais bien parce que nous n'en avons enregistré qu'une partie. Le conteur est disparu prématurément, au début de la cinquantaine, pendant que nous pensions bien faire en courant vers les nonagénaires, en danger, à notre avis, de nous quitter avant d'avoir raconté leur dernier récit folklorique. Au cours de deux saisons d'enquête chez Joseph Prud'homme, nous avons pu rencontrer – trop tard, hélas ! – Nelson Prud'homme, père de Joseph, qui a quitté ce monde quelque temps après nous avoir raconté trois contes. Nous les publions à la suite du répertoire de son fils, Joseph.

Nous publions, à la fin de ce tome, deux ou trois récits d'Edmond Robidas dont le père, Georges, par une coïncidence assez rare, avait communiqué certaines versions de contes à Nelson Prud'homme, vers 1914. Edmond Robidas est parmi les autres informateurs que nous avons visités trop tard. Rien ne laissait prévoir une fin si rapide. Encore là, nous nous sommes laissé tromper par une malheureuse mathématique. Comme si un homme de soixante ans était moins proche de la mort qu'un autre de quatre-vingt-cinq ans ! Pauvre logique humaine, tu nous en auras causé des déceptions !

Nous attaquerons, dans le prochain tome, le répertoire de la famille Savarie dont nous avons pu enregistrer à temps la plus grande partie, à une exception près : un seul membre, excellent conteur, nous a dit adieu quelque mois seulement après avoir dit un seul de ses nombreux contes.

Mais avant de prendre connaissance du répertoire des Savarie, écoutons le plus jeune des conteurs Prud'homme.

GERMAIN LEMIEUX, dir.



BIOGRAPHIE

Joseph Prud'homme. Il est né le 23 juin 1919 à Warren, dans le rang des Prud'homme, premier fils de Nelson Prud'homme. Comme deux de sa lignée, il s'adonna d'abord aux travaux de la ferme entrecoupés de tâches saisonnières en forêt. Il nous a affirmé avoir passé onze hivers dans les chantiers mais n'avoir jamais travaillé au flottage des billots, le printemps.

S'il n'a pas été conteur officiel dans les chantiers, il a certainement côtoyé des conteurs, puisqu'il a appris une grande partie de son répertoire auprès de vieux bûcherons. Ses autres contes lui venaient de son père Nelson, qui nous a souvent accompagné chez son fils au cours de plusieurs séances d'enregistrement.

Joseph était un peu timide, mais excellent conteur. Un léger bégaiement ne distrayait aucunement l'auditeur. Son début était ordinairement rapide, agréable à entendre. Ce conteur avait un comportement très paternel et original au début d'un récit. Il prenait un jeune enfant sur ses genoux, et débitait son conte tout en berçant le bébé. Dès que le petit était endormi, il le donnait à un autre et continuait son récit de la façon la plus naturelle du monde.

Nous rappelons ici que nous n'avons enregistré qu'une partie du répertoire de Joseph Prud'homme. Nous avions interrompu nos enquêtes à Warren pendant quelques mois pour aller enregistrer les contes de deux ou trois nonagénaires d'une région éloignée. Au moment de la reprise de nos travaux, nous apprenions que notre conteur était décédé subitement quatre jours avant d'avoir atteint ses 56 ans, soit le 19 juin 1975.

1 – COMMENT ON APPREND À FRISSONNER
(Le héros-Sans-Peur)

C'est l'histoire d'un homme qui avait onze enfants. Le cadet semblait n'avoir aucun talent. À cette époque, les vieux se rassemblaient le soir et se racontaient toutes sortes d'aventures effroyables où défilaient les morts, les revenants, les feux-follets et une foule d'autres personnages semblables. Souvent le père disait, en rappelant ces soirées macabres : « J'avais une telle peur que je frisso ınais ! » Le cadet de la famille n'en ressentait aucune peur, donc ne pouvait comprendre le terme « frissonner ».

Un bon jour, le cadet commence à dire et à se redire : « Je voudrais bien apprendre à frissonner ! Je donnerais bien cher pour apprendre à frissonner. » À son père qui lui demande par hasard ce qu'il entend faire, une fois devenu grand, il répond : « Je m'en vais apprendre à frissonner !

– En voilà un fichu de métier ! » rétorque le père.

On avait beau lui proposer un travail, une tâche quelconque, le cadet répondait : « Je voudrais donc apprendre à frissonner ! »

Une bonne journée, le père se décide d'aller exposer ses craintes au curé de la paroisse : « Mon plus jeune, lui dit-il, je ne sais ce qu'il va devenir ! Il n'a aucune ambition, aucun talent... Chaque fois qu'on lui suggère d'entreprendre un travail, il répond : « Je voudrais bien apprendre à frissonner ! »

– Eh bien ! de dire le curé, envoie-le-moi. Je vais lui apprendre, moi, à frissonner ! »

Vers minuit, le bedeau va réveiller le jeune homme et lui demande d'aller mettre la cloche en branle. Le bedeau éclaire son jeune remplaçant jusqu'au pied de l'escalier du clocher et souffle sa lanterne, laissant Sans-Peur grimper l'échelle dans la plus profonde obscurité. Il parvient près de la cloche chambranlante, dans une bourrasque de vent inattendue. Pendant ce temps le bedeau se jette une couverture blanche sur la tête, grimpe quelques échelons et commence à hurler. Le jeune homme lui crie : « Si tu es un revenant, tu fais mieux de te rendre ici ; autrement je me chargerai de te faire rebrousser chemin. »

Mais le bedeau continue ses hurlements. Plutôt que de mettre la cloche en branle, Sans-Peur se laisse glisser le long de l'échelle et dirige une volée de coups

de pieds vers le fantôme. Celui-ci lâche prise et roule en bas du clocher dans un vacarme de tonnerre. Sans-Peur saute par-dessus le revenant, file au presbytère et rejoint le curé : « Monsieur le Curé, c'est la dernière fois que j'essaie de sonner la cloche ! Le clocher est hanté de fantômes qui me poursuivent et m'empêchent de mettre la cloche en branle ! »

Le curé court à l'église et trouve le bedeau dans le porche, une jambe cassée . . . Le coup était totalement raté ! Il va trouver le père et est forcé de lui avouer : « Il m'est impossible d'apprendre à ton fils à frissonner. On a simulé un fantôme dans le clocher ; il en a ri et a même brisé la jambe du bedeau ! »

Tôt le lendemain matin, le père réveille son plus jeune fils et lui sert une semonce : « Je te chasse de la maison. Je vais te donner une pièce de trente sous et tu te tireras d'affaire comme tu le pourras le long de ta route. Je ne veux plus te revoir dans ma maison !

– Très bien ! Je ne serai satisfait tout de même que le jour où je pourrai, quelque part, apprendre à frissonner ! »

Le jeune met la pièce d'argent dans sa poche et entreprend une longue route à pied. Il marche, marche. Tout en s'éloignant de la maison paternelle, il répète sa formule préférée : « Je voudrais apprendre à frissonner ! Je voudrais apprendre à frissonner ! » Il croise un autre voyageur sur sa route. « Qu'est-ce que tu mâchonnes là, l'ami ?

– Eh bien ! je dis que je voudrais bien apprendre à frissonner !

– Ah ! suis-moi ! Je vais t'enseigner, moi, à frissonner ! »

Il le conduit à un échafaud où l'on pendait les condamnés à mort ; c'était une sorte de potence . . . Peu auparavant, on avait justement exécuté un condamné qui se balançait encore au bout de la corde. Malgré le froid glacial de l'automne, le voyageur dit à Sans-Peur : « Tu vas coucher ici. Demain matin, si tu n'as pas appris à frissonner, je te ferai cadeau de cinq dollars. Si tu as appris à frissonner, tu me donneras ta pièce de trente sous !

– J'accepte le pari ! » répond le jeune homme.

Sans-Peur se couche, le dos arrondi. Le froid le force à allumer un feu pendant que le pendu se balance au bout de la corde, au dessus de sa tête. Sans-Peur crie au pendu : « Descends donc, espèce de bêta ! Viens te chauffer près du feu ! Tu vas geler, là-haut ! » Aucune réponse ne vient de ce cadavre de pendu. Le jeune homme grimpe sur le gibet, coupe la corde et laisse le cadavre s'écraser sur le sol. Il l'approche du feu en lui composant une pose arrondie, et alimente le feu de plus belle. Bientôt la flamme se communique aux nippes du cadavre. Sans-Peur commence à gourmander son compagnon : « Tu es trop insensé pour te garer du feu ! Tu ne te rends pas compte que tu brûles ? Si tu ne te surveilles pas, je sais ce qui va t'arriver. Tu vas retourner à ton gibet pour y geler ! »

Le jeune homme attrape le cadavre, le hisse sur la potence et l'installe de nouveau au bout de la corde. Le matin arrivé, le voyageur se présente et demande à Sans-Peur : « Comment as-tu passé la nuit ?

– D'une façon assez comique, en somme ! J'ai descendu cet insensé pour lui permettre de se chauffer, mais quand j'ai constaté qu'il se laissait brûler, malgré mon peu de forces je l'ai replacé là-haut au bout de sa corde.

– Mais tu n'apprendras donc jamais à frissonner ! s'écrie le voyageur. Voici ton billet de cinq dollars ! »

Sans-Peur reprend sa route et continue son voyage, en marmottant : « Je voudrais bien apprendre à frissonner ! » Il fait rencontre d'un maquignon, le long de son chemin. « As-tu de l'argent ? demande le maquignon. Si tu possèdes de l'argent, je vais t'aider à acquérir la connaissance de la peur. Je vais te conduire à un endroit où tu vas apprendre à frissonner !

– Sans-Peur répond, j'ai la somme de cinq dollars !

– Eh bien ! suis-moi ! »

Le maquignon conduit le jeune homme dans un hôtel pour y passer la nuit. Le lendemain matin, le maquignon s'adresse à Sans-Peur : « Donne-moi ton billet de cinq dollars et je vais te dire que faire pour apprendre à avoir peur ! »

Le jeune homme donne son argent au maquignon. Ce dernier dit à Sans-Peur : « Vois-tu là-bas un gros édifice ?

– Oui, je le vois !

– C'est le château d'un roi. Rends-toi chez ce roi et dis-lui que tu cherches la peur. Lui, le roi, il va te proposer une tâche qui va t'obliger à frissonner ! »

Sans-Peur file chez le roi. Il lui avoue qu'il veut apprendre à frissonner, mais qu'il ne sait que faire pour atteindre son but. Le vieux roi s'empresse de l'encourager : « Si tu veux absolument acquérir la notion de la peur, je vais t'en donner l'occasion. Je possède un château hanté par le diable. Malgré les armées postées pour le déloger de là, je n'ai jamais pu reconquérir mon château. Si tu peux y passer trois nuits sans avoir peur, je pourrais reprendre possession de mon château !

– Je serais intéressé à tenter l'exploit. S'il me chasse, ce serait une grande surprise pour moi ! »

Le roi donne des provisions au jeune homme qui va s'installer dans le château au cours de la journée. Le diable n'apparaissait qu'à minuit. En attendant l'arrivée du diable, Sans-Peur allume un feu dans le foyer et commence à se chauffer. Son refrain lui trotte continuellement dans la tête : « Si je pouvais apprendre à frissonner ! Si je pouvais apprendre à frissonner ! »

Tout à coup, une jambe humaine tombe dans le feu du foyer. « Ah ! Tiens, une jambe ! » remarque le jeune homme. Peu après, une autre jambe s'écrase dans

le feu, puis le corps et les bras d'un humain. Bientôt tous ces membres se joignent et s'animent pour former un géant de plus de deux mètres de hauteur. Tout de suite, une pensée surgit dans la tête de Sans-Peur : « C'est le diable !

– Tu voudrais apprendre ce qu'est la peur ? demande le nouveau venu.

– Mais assurément, je voudrais apprendre à frissonner ! répond le jeune homme.

– Pour passer le temps, tu ne jouerais pas une partie de cartes ?

– Je ne demande pas mieux, à condition que tu nous procures des cartes ! »

Les deux copains commencent à jouer aux cartes. Sans-Peur s'en tire très bien. Soudain, il examine les mains du géant et aperçoit ces immenses griffes. « Je n'aime pas jouer aux cartes avec toi ! annonce Sans-Peur. Tu massacres toutes les cartes avec tes longues griffes. Viens ici, je vais les raccourcir ! »

Le jeune homme gagne une sorte d'atelier où se trouvait un étau de forgeron, et commande au diable : « Place tes doigts dans cet étau ; je vais te limer les ongles ! »

Le diable tasse ses doigts entre les deux mâchoires de l'engin, et Sans-Peur y déploie toute sa force pour resserrer la vis de l'étau ; ensuite il court chercher une tige de fer et commence à en bâtonner le diable. Sans-Peur lui administre une raclée indescriptible. Le jour était à la veille de paraître et Sans-Peur rabattait encore sa tige de fer sur le dos du diable : « Lâche-moi, lui crie ce dernier. Ma mission de cette nuit est terminée, mais je puis t'assurer que ce soir, tu vas apprendre la notion de la peur !

– Je me fiche de toi. Je n'ai jamais eu peur, et je ne crois pas que tu puisses m'apprendre à avoir peur ! »

La lumière du jour revenue, le roi va rendre visite au jeune homme dans le château hanté. Il constate que Sans-Peur siffle et mange en se promenant : « Comment as-tu passé la nuit ? demande le roi.

– Une nuit assez paisible . . . J'ai eu la visite d'un ami avec lequel j'ai joué aux cartes. J'ai été assez charitable pour lui limer les ongles. Il a quitté le jeu, et je ne l'ai pas revu . . . »

Dans la soirée, Sans-Peur se retrouve seul près de la cheminée à s'ennuyer et à rabâcher son refrain coutumier : « Je voudrais bien apprendre à frissonner ! » Soudain, il aperçoit venir, dans l'escalier, trois ou quatre diables portant un mort sur un lit. Les porteurs promenaient le mort, le descendaient, le remontaient, venaient faire le tour du jeune homme et regagnaient l'étage supérieur. « Arrêtez donc, vous autres ! » leur crie Sans-Peur. Les diables s'arrêtent sur place ; le jeune homme met la main sur le cadavre et leur dit avec un accent de pitié : « Il est froid comme un glaçon ! Il est en train de geler ! »

Sans-Peur attrape le cadavre dans ses bras et le transporte près du foyer. Mais comme la chaleur ne pénétrait pas dans ce corps glacé, Sans-Peur se couche à côté de lui dans le lit mobile. Les diables promènent le lit toute la nuit à travers le château sans que le jeune homme puisse réchauffer le mort.

Voyant l'inutilité de leurs efforts pour faire frissonner Sans-Peur, les diables disparaissent. Le lendemain soir, même branle-bas ! Le diable apparaît, dix fois plus gros qu'auparavant et engendre la bataille. Mais Sans-Peur savait se battre ; il poursuivait le diable à coups de verges de fer et le visiteur infernal heurtait souvent les murs. De crainte que Sans-Peur ne remporte les honneurs de la soirée, le diable fait une proposition à son adversaire : « Trève de bataille ! Nous agissons d'une façon insensée ; nous nous faisons du mal inutilement ! Descendons maintenant à la cave. Nous y trouverons une immense enclume et une énorme hache. Dans ce local, nous allons mesurer nos forces. Celui de nous deux qui fera pénétrer la hache le plus profondément dans l'acier de l'enclume sera proclamé le plus fort !

– Allons-y, allons-y ! » accepte Sans-Peur.

Les deux concurrents dévalent l'escalier du sous-sol et le diable propose au jeune homme, en lui présentant la hache, de démontrer le premier la puissance de son bras. « Pas du tout ! proteste Sans-Peur. Tu es supérieur à moi, à toi l'honneur de frapper le premier ! »

Le diable s'empare de la hache et l'enfonce plus de trois centimètres dans l'acier de l'enclume. « C'est bien, commente le jeune homme, mais je me crois capable de faire encore mieux.

– J'en doute fort ! réplique le diable. Donne-moi donc une démonstration de ta force !

– Auparavant, approche-toi ; approche ! dit mystérieusement Sans-Peur. Viens voir de près ; cette enclume, moi, je vais la fendre totalement en deux. Tu n'en reverras jamais les deux parties séparées. Approche, approche ! Il te faut te rendre compte de la façon dont je vais débiter cette enclume ! »

Le diable portait une longue barbe ; il se penche au-dessus de l'enclume . . . Sans-Peur rabat la hache dans l'entaille de l'enclume et y emprisonne la barbe de son adversaire. Le jeune homme s'empresse d'attraper une barre d'acier et en martelle le diable jusqu'au matin. Le diable était vaincu ! Il n'avait plus le droit de revenir . . .

D'après sa promesse, le roi récompensait Sans-Peur s'il délivrait le château, en lui donnant sa princesse pour épouse. Le monarque tint parole. Le mariage eut lieu, mais Sans-Peur demeurait insatisfait. Il se promenait ici et là toujours à la recherche de la peur ; il n'avait pas renoncé à son désir d'apprendre à frissonner. Pendant un certain temps, la princesse endura cette marotte de son mari, mais un jour, se décide à frapper un grand coup.

La princesse dit à une servante : « C'est plus facile que tu ne le crois d'apprendre à mon mari à frissonner. Si tu veux m'aider, je vais me charger de le lui apprendre, moi ! »

Un matin, Sans-Peur sommeillait dans son lit. La princesse retrousse les couvertures et lance un seau d'eau glacée sur les pieds de son mari.

Le jeune Sans-Peur s'écrie : « Brou ou ou . . . ! Enfin, je sais ce que veut dire frissonner ! »

COMMENT ON APPREND À FRISSONNER
(Le héros-Sans-Peur)

Récit folklorique raconté, le 7 octobre 1962, à Warren, Ontario, par Joseph Prud'homme (43 ans) qui l'avait appris, vers 1940, dans les chantiers, d'un M. Leblanc, forgeron de Markstey, Ontario.

Enregistrement no 1581. Conte-type 326 I a (église), c (potence), e (château hanté), i (griffes du diable coupées et pari de l'enclume), III (eau froide).

C'étè' in homme, çâ, i' avè' onz' garçons, p'is le plus jeune, i' éta't bon à r'guien pour eur'guien. Mé', dans c' temps-lâ, lés vieux s' rassembla'ent, l' soèr, p'i' i's conta'ent tout's sort's de pêurs, de morts p'is de r'venants p'is d' fi-follets p'is tout's sort's d'affair's de minme, p'is, i' dit : « J'avè' assez pêur, c'ést b'en simp'e, que j'en frissonna's ! » P'is l' jeun' pouva't pâs . . . i' éta't pâs capab' de comprend' çâ.

Enn' bonn' journée, i' s' mè' à dire : « J' voudra's b'en apprend'e à frissonner ! J' voudra's b'en apprend'e à frissonner ! » B'en, l' pére, enn' journée, i' gu'i d'mande, i' dit : « Quoi c' que c'ést qu' tu vâs fair' mecqu' tu seill's [sois] grand ?

– I' dit, j' m'en vâ' apprend'e à frissonner !

– B'en, i' dit, ça en fè' in affaire, çâ ! »

P'is tout' quoi c' que c'ést qu'i' asseyè' a gu'i fair' faire, i' marmotta't tout l' temps : « J' voudra's b'en apprend'e à frissonner ! »

B'en, enn' journée, l' pér' pârt p'i' i' s'en vâ 'oèr mecieu' l' Curé p'i' i' gu'i cont' çâ. I' dit : « Mon plus jeune, i' dit, j' sé's pâs qu'est-c' que j' vâs n'en faire ; i' dit, c'ést bon à r'guien pour eur'guien. I' dit, tout' quoi c' que c'ést qu'on gu'i d'mande, i' m' répond : « J' voudra's b'en apprend'e à frissonner ! »

– B'en, mecieu' l' Curé dit : envoeill'-moé-lé icitte ; j' m'en vâs gu'i montrer, moé, i' dit, à frissonner ! »

Dans c' temps-lâ i' y ava't pâs d' câb' [câble] pour sonner lés cloches. I' di' au bédeau, i' dit : « A soèr, à mainnuit [minuit], mecqu'i' fèz' noèr, i' dit, envoeill'-lé sonner çâ. Tu vâ' 'oèr . . . P'is, i' dit, agreill'-toé en bouffon, p'i' i' dit, sapres-y enn' bonn' pêur ! »

À mainnuit, le bédeau i' s'en vâ l' réveiller, p'i' i' dit : « Tu vâ' aller sonné' 'a cloche ! » Il l'éclair' jusqu'au pied d' l'escalguier [escalier], p'is l' jeun' grimpe en haut, p'i' après çâ, i' éteint l' fanal, p'i' i' s'en vâ. L' jeun' 'ta't lâ, mon vieux, p'i' i' venta't, tu comprends, p'is la cloch' branlè' in peu. Le bédeau grimpe in bout', mon vieux, p'i' i' s'éta't mi' enn' vieill' couvart'[1] dessu' 'a tête, p'i' i' commence à criguier. Le jeune, i' dit : « Si t'é' in r'venant, i' dit, t'és mieux d' monter, parç' que j' m'en vâs t' descend'e ! » Mé', l' bédeau continua't, tu comprends. Plutôt qu' sonné' 'a cloche, i' descen in bout', p'i' i' gu'i sapre[2] enn' poussée a'ec sés pieds, p'is l' bédeau, bedi bardagne ![3] en bâs, mon vieux ! P'is l' jeun' pâss' par dessus, p'i' en-'oeille [envoie] au presbytère ! I' di' à mecieu' l' Curé, i' dit : « J' gu'irai p'us sonné' 'a cloche. I' dit, i' y â tout's sort's de fantômes, lâ, p'i' i' i's t' galvaud'nt[4] jusque dans l' clocher ; i' dit, j' su's pâs capab' de sonner ! »

Le curé pârt p'is s'en vâ voèr ; le bédeau en bâs, enn' jamb' de câssée, mon vieux ! Ça fa't, quoi c' tu voula's qu'i' fasse a'ec çâ ? I' éta't pâ' 'apab' de r'guien faire. I' s'en r'tourn' trouver l' pére, p'i' i' dit : « Ton garçon, i' dit, j' su's pâ' 'apab' de gu'i montré' à frissonner, i' rit de d' çâ ; i' trouv' çâ drôle, i' â cassé enn' jambe au bédeau ! »

Le lend'main matin, de bonne heure, tu comprends, l' pére i' réveill' son garçon, p'i' i' dit : « Tu vâs t'en aller, i' dit, j' vâs te denner trent' sous, p'i' i' dit, tu vâs prend' le ch'min avec çâ, p'i' i' dit, j' veux p'us jama's te r' 'oèr écitte !

– Le jeune, i' dit, c'ést correck ! I' dit, si j' peu' apprend'e à frissonné' en que'qu' pârt, i' dit, ça vâ fair' mon affaire ! »

Prend l' chemin a'ec son trent' sous, mon vieux, p'is marche ! I' rencont'e in homme. I' s'en alla't tout l' long du ch'min : « J' voudrè' apprend'e à frissonner ! J' voudrè' apprend'e à frissonner ! » Te'jours, c't homm'-lâ dit : « Quoi c' que c'ést qu' tu marmott's lâ, don ?

– B'en, i' dit, j' dis que j' voudrè' apprend'e à frissonner !

– Heille ! i' dit, vien avè' moé, i' dit, j' me vâs t' montré' à frissonner, moé ! »

Il l'emmène à enn' plaç' d'où c' que c'ést qu'i's penda'ent l' monde, t' sé' avec enne . . . dans dés pôteaux, lâ, enn' magniér' de potence ; p'is c'éta't dans l'automn' târd, çâ. I' faisa't frett' ; i' 'n n-avè' in d' pendu, mon vieux, p'i' i' s' balançè' au bout' d' la corde. I' dit : « Tu vâs couché' écitte ! I' dit, demain, i' dit, si t' âs pâ' appri' à frissonner, i' dit, j' m'en vâs t' deunner cinq piass's p'is, i' dit, si t'â' appri' à frissonner, b'en, i' dit, tu m' denn'râs ton trent' sous.

– L' p'tit gârs dit, c' correck ! »

---

1. *Couverte :* Couverture.
2. *Saprer :* Autre forme de « sacrer ». Ici, donner, appliquer.
3. *Berdi-berdagne* [bardi-bardagne] : Locution onomatopique pour rendre l'impression de bruit saccadé.
4. *Galvauder :* Taquiner, pourchasser.

S' couche en rond, p'is l' soèr, i' commence à fair' frette, tu comprends ; i' s' fè' in feu. P'is l'aut'e, i' s' balançè' au bout' d' la corde, lâ, en haut. « Hé ! i' dit, descends don en bâs, p'is viens don t' chauffer, air bête ! I' dit, tu vâs g'lé' en haut, lâ ! » P'is, i' grouilla't pâs, tu comprends b'en, i' éta't pendu lâ. I' mont' lâ, i' coup' le câb' p'i' il l' sacre en bâs, p'i' il l' mè' autour du feu en rond, lâ, p'i' i' t' chauffa't çâ. Le feu pren après. I' dit : « T'és trop bêt' pour te r'culer du feu ; tu 'oés b'en qu' tu brûles ! I' dit, si tu veux pâs comprend' mieux qu' çâ, i' dit, tu v' 'oèr quoi c' qui vâ t'arriver ; i' dit, tu vâs r'tourner g'lé' en haut ! »

I' te l' grimp' lâ, p'i' il l' pend lâ, mon vieux, de nouveau. Quand qu' le gâ' â arrivé, l' matin, i' dit : « Comment c' t' âs pâssé 'a nuit ?

– Hhhein ! I' dit, j'en ai eu du fonn' [fun][5] ! I' dit, j' pâs fort, moé, p'i' i' dit, c't air bêt'-lâ, i' dit, j' l' l'ai descendu icitt' pour qu'i' s' chauffe, p'i' i' dit, i' voula't pâs s' chauffer. Quand qu' j'ai vu çâ, i' dit, i' voula't s' laisser brûler. 'Gâr', i' dit, je l' l'ai r'pendu lâ !

– Mé', i' dit, t' apprendrâs jamè' à frissonner ! Quiens, i' dit, v'lâ ton cinq piasses ! »

Le jeune r'prend l' chemin encôr' p'i' i' marche, t' comprends. I' rencontre in matillon [maquignon] du long du ch'min, mon vieux, p'i' i' marmotta't tout l' temps çâ : « J' voudra's b'en apprend'e à frissonner ! » L' matillon dit : « As-tu d' l'argent ? I' dit, si t' âs d' l'argent, j' m'en vâs t' montrer, moé, i' dit, à frissonner ! J' m'âs t'emm'ner dan enn' place, i' dit, tu vâ' apprend'e à frissonner !

– L' p'tit gârs dit : J'ai cinq piass's !

– B'en, i' dit, vien avec moé ! »

Il l'emmèn' dan in hôtel, mon vieux, pour coucher lâ. Le lend'main matin : « B'en, i' dit, de' [donne]-moé ton cinq piasses ; i' dit, j' m'en vâs t' dir' quoi ç' c'ést fair' pour apprend'e à frissonner ! »

L' p'tit gârs gu'i denn' son cinq piasses. I' dit : « 'Oés-tu la gross' bâtiss' qu'i' y â là-bâs, lâ ?

– L' p'tit gârs di' oui !

– B'en, i' dit, c'ést in roi, çâ, i' dit. Vâ l' trouver p'is dis-y que tu veu' apprend'e à frissonner, p'i' i' dit, i' vâ t'en denné' enn' djob [job][6], lui, p'is tu vâ' apprend'e à frissonner ! »

L' gârs pârt p'i' i' s'en vâ lâ, mon vieux, p'i' i' dit çâ au roi qu'i' voulè' apprend'e à frissonner, p'i' i' pouva't pâ' 'oèr comment faire. Le vieux roi dit : « J' peux te l' l'apprend'e à frissonner ! I' dit, j'ai in château, moé, qui ést possédé du démon, écitte ; p'is, i' dit, j'ai dés armées, lâ, pour asseyer de l' chasser, p'is, i' dit, j' su's pâs

5 *Fun* (angl.) : Plaisir, joie.
6. *Job* (angl.) : Occupation, tâche, ouvrage.

capab'e. I' dit, si tu pouva's coucher lâ t'oâs soèrs, rester lâ t'oâs jours san a'oèr pêur, b'en, i' dit, je r'prendra's possession du château !

– B'en, i' dit, j' peux b'en asseyer ; i' dit, j' pens' pâs qu'i' m'envoeille ! »

B'en, i' gu'i denn' dés provisions, p'i' i' s'en vâ lâ, mon vieux, p'is tout' la journée, 'oés-tu, le démon arriva't lâ d' 'inqu' à mainnuit. I' fè' in feu dan 'a chuinée [cheminée], mon vieux, p'i' i' s' chauffa't. P'is tout en s' chauffant, mon vieux : « J' voudra's b'en apprend'e à frissonner ! J' voudra's b'en apprend'e à frissonner ! »

Tout d'in coup, i' tombe enn' jambe. « Quiens ! R'gârd'-moé don çâ, i' dit, enn' jambe ! »

In bout d' tem [temps] après, in aut' jambe. Après çâ, l' corps p'i' 'és brâs, mon vieux, p'i' après qu' tout à été tombé de lâ, ça s' ramâss' tout', çâ, p'is ça forme in homm' d' à pe' près comme huit pieds d' grand. C'ést le diâb'e. I' dit : « Tu voudrè' apprend'e à frissonner ?

– B'en, j' cré's b'en, j' voudrè' apprend'e à frissonner !

– Mé', i' dit, en attendant, tu jouera's pâ' aux cartes ?

– I' di' oui, on peut b'en joué' aux cartes. Si t'en âs dés cartes, on vâ joué' aux cartes ! »

C' fa't qu'i' s' mè' à joué' aux carte' avecque l' guiâb'e, mon vieux ; p'i' i' joua't comme in bon. Tout d'in coup, i' commence à gu'i examiné' 'és mains : tu comprends qu'i' ava't dés grands griffes. I' dit : « J'aim' pâs çâ, moé, i' dit, joué' aux carte' avec toé ! R'gâr' don cés grands griff's que tu grafign's tout's lés cartes ! I' dit, viens 'citte, i' dit, j' m'en vâs t' couper çâ ! »

I' s'en vâ dan in coin ; i' y avè' enn' grosse étau d' forgeron, lâ. I' dit : « Mets-toé 'és doi' [doigts] icitte, lâ, p'i' i' dit, j' m'en vâs râper çâ ! » I' s' mè' 'és doigts lâ, p'i' i' te l' taït [tight][7] lâ comme i' faut, mon vieux, p'i' i' vâ charché' in bout d' fer qu'i' y ava't lâ, p'i' i' gu'i tomb' su' l' corps. Attends [entends]-tu qu'i' en â mangé enn' suparbe. I' faisa't quas'ment jour, le matin, p'i' il l' battè' encôre. Le guiâb'e i' dit : « Lâch'-moé, i' dit, j'ai féni pour aujo'rd'hui. Mé', i' dit, demain j' te garantis qu' tu vâ' apprend'e à frissonner !

– Je me saqueur [sacre] b'en d' toé ! J'ai jamè' appri' encôre, p'is j' pens' pâs qu' j'apprenn' jama's ! »

Le roi vâ voèr dedans l' jour, tu comprends ; p'is mon gârs siffla't, p'i' i' s' prom'na't p'i' i' mangea't. « P'is, i' dit, comment c' que t' âs pâssé 'a nuit ?

– Ah b'en ! i' dit, j'ai eu in tchom [chum][8] ; i' dit, i' ést v'nu joué' aux carte' avè' moé, p'i' i' dit, j' gu'i ai coupé 'és ongu's [ongles]. I' ést décampé du jeu ; j' l'ai jama's r'vu ! »

---

7. *Tight* [to] (angl.) : Serrer.
8. *Chum* (angl.) : Compagnon, associé, copain, ami.

Te'jours b'en, le lend'main soèr, b'en, i' étè' encôre en avant d' la chuinée, t'ut seul, tu comprends, p'i' i' s'ennuya't : « J' voudra's b'en apprend'e à frissonner ! » Tout d'in coup, quoi c' qu'i' aparçoit v'nir dans l'escalier, mon vieux ? T'oâs quat' guiâb'e' avec in mort dessu' in lit, lâ ; p'i' i's te l' l' prom'na'ent ; i's l' monta'ent, i's l' descenda'ent, p'i' i's faisa'ent l' tour de lui, p'i' i's l' grimpè' en haut, p'is . . . I' dit : « Arrêtez don, vous aut's, in peu ! » Lés guiâb'e' arrêt'nt p'is s'en vâ lâ p'i' i' gu'i touche ; i' dit : « I' ést frett' comme in glaçon ! I' ést après g'ler ! »

I' l' prend p'i' il l'emmène au râs l' feu, mé', ça l' réchauffa't pâs. Tant [quand] qu'i a vu çâ, mon vieux, i' s' couche avec. I' on eu beau te l' prom'ner tout la bell' nuit d' minme, pâs moyen de l' réchauffer ! Tant [quand] qu'i' ont vu qu'i' éta'ent pâ' 'apab's de r'guien faire, b'en, i' ont disparu encôre enn' fois.

Le lend'main soèr, la minm' chose, mon vieux ! L' guiâb'e arrive, p'is dix fois plus gros qu' avant, p'i' i' commence à s' batt'e avec, mé' i' s' batta't . . . j' te garantis qu'i' te l' vargea't[9] d'in bor' [bord] et d' l'aut'e. Le guiâb'e, quand qu'i' s'ést senti chauffé in peu, i' dit : « Arrête in peu ! I' dit, c'ést pâs fair[10], çâ ! I' dit, on s'abîm' pour eur'guien ! I' dit, on vâ descend' dan 'a cave ; i' dit, i' y â enn' grosse enclum' p'i' enn' grosse hache, lâ. I' dit, on vâ s'asseyer, p'i' i' dit, celui-lâ qui vâ planter la hach' le plus creux dans l'enclume, i' dit, i' vâ gâgner.

– L' jeune, i' dit, c'ést correck ! »

I's descend'nt lâ, mon vieux, p'is le guiâb' gu'i denn' la hache, i' dit : « Asseille [essaie] !

– Ah ! non ; i' dit, t' és plus grand qu' moé, i' dit, asseill' le promier, toé ! »

Fa't qu' le guiâb' pren 'a hache, moé, p'i' i' t' plant' çâ dans l'enclume, quas'men [quasiment] in pouce et d'mi d' creux. « C'ést pâs pire ! Mé', i' dit, moé, j' su's capab' de fair' b'en mieux qu' çâ !

– L' guiâb' dit, ah ! j' pens' pâs ; asseill'-toé !

– Approch'-toé proche, lâ, i' dit, proche. I' dit, si tu voèr comme i' faut, parç' qu'i' dit, j' m'en vâ' 'a fend'e en deux, net', moé ; i' dit, tu r' 'oèrâs jamè' 'és bout's. Approch'-toé proche, i' dit, tu vâ' 'oèr comment c' que c'ést qu' 'a vâ fend'e ! »

L' guiâb'e avè' enn' grand barbe, lâ, tu comprends ; i' s' pench' lâ, mon vieux, p'i' i' t' gu'i plante in coup d' hache p'i' i' ress' pris, la barb' dans l'enclume ; p'i' i' vâ s' charché' encôre in aut' bâton, p'i' i' te l' varg' jusqu'au matin. P'is lâ, c'ta't féni, tu comprends b'en ! P'is c'ta't compri' a'ec le vieux roi que si i' délivra't le château, b'en i' gu'i denna't sa fille en mariage.

Ça fa't qu'i' â t'nu sa parole : i' s'ést marié. Ça marcha't pâs, çâ. I' s' prom'na't d'in bor' et d' l'aut'e, i' éta't pâs b'en, p'i' i' voula't b'en apprend'e à frissonner, p'i' i'

9. *Verger :* Frapper fort, sans ménagement.
10. *Fair* (angl.) : Juste, franc, honnête.

voula't b'en apprend'e à frissonner. Ça a fait' pour in bout d' temps, çâ ; mé', la princesse 'a ést v'nue à s' tanner[11] de c'tte chanson-lâ.

I' y avè' enn' sarvante ; 'a dit : « Ecoute, 'a dit, c'ést plu' isé [easy][12] qu' tu penses, 'a dit, de gu'i montré' à frissonner. 'A dit, si tu veux, 'a dit, moé, 'a dit, j' m'âs gu'i montré' à frissonner ! »

In matin, mon gâ' éta't couché p'i' i' dorma't, tu comprends. 'A arriv' p'i' 'a tir' lés couvartes, net', p'i' 'a t'y gorroche[13] in siau d'eau à 'a glace . . . « Brrou . . . ! I' dit, lâ, j' sé's comment frissonner ! »

11. *Tanner* (se) : Se fatiguer, être à bout de patience.
12. *Easy* (angl.) : Facile.
13. *Garrocher :* Lancer, jeter des pierres . . .

2 – RAQUELORE

C'était une femme passablement avancée en âge. Elle perdit son mari au moment où elle attendait un enfant. À la naissance de son fils, elle fut fortement tracassée par sa situation. Pauvre comme elle l'était, elle se posa une question angoissante : « Qui vais-je demander pour porter le bébé sur les fonts baptismaux ? »

La vieille prend finalement une décision : « Je vais aller sur la route, mon enfant dans les bras, et le premier couple que je vais rencontrer, je vais lui demander d'être parrain et marraine de mon fils. » La bonne dame se mit en route.

Le vieux roi et la vieille reine se promenaient eux aussi ce jour-là. La pauvre femme les rencontre. Intimidée, elle ne sait plus trop comment leur exposer sa demande. Le roi s'empresse de s'enquérir : « Qu'avez-vous, madame ? Je vois que vous voulez nous demander quelque chose !

– Oui, Majesté ! Je vous l'avoue. J'avais fait une promesse lors de la naissance de mon enfant : le premier couple que je rencontrerai, c'est à lui que je demanderai de porter mon fils au baptême.

– Très honoré, répond le vieux roi. Je consens, mais à la condition que l'on fasse appeler l'enfant Raquelore ! »

La femme acquiesce, toute heureuse d'avoir reçu une réponse favorable. Le baptême a lieu tel que prévu. L'enfant se développe tès tôt. Il s'attire bientôt la colère des gens, inventant toutes sortes de tours qu'aucun autre ne peut imaginer. La pauvre mère se faisait bien du souci. Elle allait tous les jours à l'église, et elle priait et priait pour savoir ce qu'allait enfin devenir son enfant.

Le jeune Raquelore s'aperçoit de la chose : « Que peut-elle bien aller faire, tous les jours, à l'église ? Je m'en vais pourtant le savoir ! » se dit-il.

Il y avait, dans l'église, une immense statue aux pieds de laquelle la pauvre femme allait prier. L'enfant, un bon jour, épie sa mère, se cache derrière la statue. La vieille était là, à genoux, et priait le bon Dieu pour savoir ce que son petit Raquelore allait devenir.

De sa cachette, le malin lui crie alors : « Fin voleur, ma bonne ! » La bonne femme, toute en pleurs, quitte l'église en chambranlant. À la sortie de l'église, elle

rencontre par hasard le roi qui s'empresse de lui demander : « Qu'est-ce que vous avez à pleurer de la sorte ? » Elle lui raconte alors son aventure.

« Grand coquin ! s'exclame le roi. Tu lui diras que s'il ne vient pas voler mon poulain ce soir, il va être pendu demain matin à sept heures, à ma porte ! »

La vieille dame, trop peu confiante dans l'ingéniosité de Raquelore, retourne chez elle en se lamentant. Raquelore l'avait déjà devancée depuis longtemps à la maison. « Qu'as-tu à pleurer, maman ? » Elle lui conte les propos du roi. « Ah ! Mon parrain, dit-il, je pourrais le voler lui-même en personne. Tu n'as pas besoin de te lamenter. Je vais aller le chercher le poulain, moi ! »

Raquelore s'en va au village. Fin garnement, il revêt des haillons, se déguise en vieux clochard et se procure une bouteille de boisson alcoolisée. Le soir venu, à la brunante, il file au château. Le vieux roi avait confié, vous le comprenez bien, la garde de son cheval à des soldats. On avait placé un gardien sur le dos de la bête, un autre la tenait étroitement par le licou, et un troisième enfin tenait le cheval par la queue.

Raquelore se rend donc au château à la faveur de son déguisement de vieux misérable. « Mais, mes enfants, qu'est-ce que vous faites ici ? » Les hommes clarifient les circonstances de leur mission. « Lorsque le roi vous demande de telles corvées, veiller toute une nuit, par exemple, est-ce qu'au moins il vous offre un verre ?

— Non, jamais ! Il est bien trop pingre.

— J'ai sur moi un peu de boisson, annonce Raquelore. Je m'en vais vous en faire profiter. Mais je ne sais pas si je vais en avoir assez pour satisfaire tous les gardiens ! »

La boisson, vous le devinez, était mélangée d'une drogue somnifère. Nos trois hommes l'avaient à peine goûtée que déjà ils dormaient. Raquelore prend l'homme qui était à cheval sur le poulain et l'embarque à califourchon sur l'un des demi-murs de la stalle. Il coupe le câble attaché au licou et laisse le dernier soldat figé dans le geste de saisir la queue. Notre héros conduit le poulain chez lui.

Le lendemain matin, Raquelore dit à sa mère : « Tu iras rendre au roi son poulain, et tâche de rire de lui du mieux que tu pourras . . . »

La vieille dame gagne le château : « Tenez, Sire mon roi. Raquelore l'a-t-il volé votre animal, oui ou non ?

— Ah ! La canaille ! Tu lui diras que s'il ne vient pas voler ma cuite de pain dans mon four, ce soir même, je m'en vais le faire pendre demain matin. Tu l'avertiras, de plus, que le four va être surveillé attentivement ! »

La bonne femme revient trouver Raquelore. Elle pleure de plus belle, vous pouvez l'imaginer. « Tu n'as pas besoin de pleurer. Je te l'ai déjà dit, je pourrais le voler en personne, le roi ! C'est une tâche enfantine ! »

Raquelore se rend de nouveau au village ; il y comptait plusieurs amis. Sur la place, il rencontre un copain et lui demande : « Me donnerais-tu un coup de main, toi, ce soir ?

– Si tu le désires, pourvu que tu ne me lances pas dans une aventure pendable !

– Non, non, l'ami ! Si tu veux rire ton soûl, je t'en offre une belle occasion. Tu connais les gardiens du château, je crois.

– Parfaitement ! »

Raquelore va s'acheter une peau de cochon et y remplace l'animal. Il trace à son ami la partie du rôle à jouer : « Ce soir, tu iras trouver les gardiens du four et tu causeras avec eux tout naturellement. Moi j'arriverai sous mon déguisement de cochon, et je les bousculerai d'un côté et d'autre. Quand ils partiront à ma poursuite, vole le pain et porte-le chez ma mère ! »

L'ami de Raquelore se rend au château et commence à causer avec les soldats d'une façon peu charitable à l'égard de son ami : « Raquelore, il se pense fin, mais ce soir, il lui sera impossible de s'emparer du pain. Surveillé par un tel nombre de gardiens, il ne sera jamais capable d'accomplir son exploit !

– On voudrait bien voir comment Raquelore réussirait à prendre le pain, ce soir ! »

Au moment précis de cette boutade, on entend « houch, houch, houch ! » Les soldats s'écrient : « Ah ! bien ! Regardez-moi-le ce serpent de cochon ! » Ils partent tous à la poursuite de l'animal. Un coup de pied sur un côté, un coup de pied sur l'autre. Le cochon file vers le bois. Les gardiens le pourchassent. L'ami de Raquelore ne perd pas de temps. Il agrippe le pain dans le four et se sauve chez la mère de son ami.

Le lendemain matin, le pain du roi était sur la table de Raquelore. Ce dernier dit à sa mère : « Tu iras annoncer au roi que j'ai réussi à voler son pain. Mais cette fois-ci, je ne le lui remets pas, je le mange ! »

La bonne vieille s'en va raconter au roi le nouvel exploit de son fils. « Ce soir, reprend le monarque, je vais l'attraper ton Raquelore. Il se paie ma tête depuis trop longtemps. Il a fini de rire de moi ! Tu lui diras que s'il ne vient pas, cette nuit, chercher le jonc de mariage au doigt de sa marraine, il sera pendu demain matin ! Je sais qu'il n'est pas capable de ce tour de force, je le sais ! »

La vieille, plus confiante dans le talent de son garçon, réplique : « Ne vous vantez pas trop, Sire mon roi. Je ne sais pas s'il n'en est pas capable ! »

Elle va porter ce nouveau message de défi à Raquelore. « Je n'ai jamais eu de plaisir, mais ce soir, je vais en avoir. Vous verrez, maman, jusqu'à quel point mon parrain, le roi, peut être nigaud ! »

Raquelore descend en ville et se rend chez un peintre fameux. Il s'y fait peindre son portrait selon une ressemblance frappante. Il attache ce tableau au bout d'une

longue perche. Notre malin savait dans quelle chambre couchait le roi. Vers minuit, Raquelore passe et repasse le tableau devant la fenêtre du roi.

Le vieux roi se réveille et aperçoit ce visage : « Il fait bien ce qu'il veut, ce Raquelore ! s'écrie-t-il. C'est le diable en personne, ce garçon-là. Regardez-le se pavaner à cinquante pieds dans les airs, et regarder bêtement par la fenêtre ! »

Le monarque prend sa carabine et tire. Raquelore lance alors le tableau par en arrière dans les arbres, aussi loin que possible. La vieille reine, indignée du geste de son mari, s'écrie : « Écoute, mon homme, tu peux punir un sujet, mais tu n'as pas le droit de le tuer de ta propre main !

– Tu as bien raison. Je m'en vais de ce pas cacher son cadavre. Jamais personne ne le retrouvera ! »

Le roi se précipite dehors. Il cherche de tous côtés, sans trouver la moindre trace de sa victime. Raquelore avait bien caché le tableau. Pendant que le roi cherche en vain, Raquelore monte furtivement dans la chambre du roi. À la faveur des ténèbres, il saute dans le lit de sa marraine, et lui dit : « Je l'ai vraiment cherché partout, et diable ! Je n'ai pas réussi à le trouver. J'ai tellement couru que je meurs de soif.

– Il y a de l'eau aromatisée dans le buffet. Va t'en servir. »

Raquelore se lève, boit à satiété et pousse même l'impolitesse jusqu'à uriner dans le cruchon, puis il dit à la reine : « Je pars de nouveau à sa recherche. S'il fallait que quelqu'un le découvre, je vais subir tout un châtiment ! Il me faut absolument prévenir ce malheur ! » Raquelore sort de la chambre nuptiale. Le roi y rentre en courant d'air pas plus de deux minutes plus tard. Après une telle course, Sa Majesté crevait de soif. Il demande de l'eau à la reine. Un peu vexée, celle-ci lui répond : « Je te l'ai déjà dit . . . Je viens de te le dire où elle est la liqueur. Tu en as bu tout à l'heure quand tu es venu coucher avec moi !

– Je suis venu coucher avec toi ? Je ne suis pas venu ici récemment ! J'ai passé tout le temps dehors à chercher ce scélérat. C'est encore un tour de Raquelore ! »

Ce dernier avait profité de la circonstance pour s'emparer du jonc . . . C'était le temps ou jamais.

Le lendemain matin, Raquelore dit à sa mère : « C'est moi qui irai, cette fois-ci, chez le roi. Il veut rire ? Il va en avoir l'occasion ! » Il s'en va trouver le roi et lui remet le jonc de la reine. « Tenez, Sire mon roi ! Vous pensiez bien me faire la leçon, mais j'ai tout de même réussi à tromper votre astuce !

– Oui, et pour punir ton manque de mesure, tu seras pendu !

– Impossible, Sire !

– Pourquoi impossible ?

– Je suis noble, Sire mon roi ! Je vous rappelle que j'ai couché avec ma marraine, hier soir.

– Eh bien ! Raquelore, ne parlons plus du passé. Je te propose maintenant de me venir en aide. La curé de la paroisse est nul autre que l'un de mes frères. Il se moque souvent de moi parce que tu me roules. Pourrais-tu le ridiculiser de bonne façon pour qu'il cesse enfin de rire de moi ?

– Oui. Mais qu'est-ce que je pourrais bien faire pour le duper ?

– N'importe quoi, pourvu que tu n'attentes pas à sa santé !

– Si je l'amenais ici même dans votre poulailler et que vous alliez le surprendre demain matin, serait-ce suffisant ?

– Parfait, Raquelore ! »

Le jeune homme se rend chez un tailleur de la ville. Il s'y fait confectionner une robe d'ange, de grandes ailes et un immense sac blanc. Il se rend à l'église sous ce déguisement. Il monte se cacher dans le clocher.

L'heure de sonner la cloche arrive. Le bedeau, comme à l'accoutumée, se rend à l'église. C'était un homme peureux par nature. Lorsqu'il aperçoit cette forme blanche, il descend du clocher et court au presbytère apprendre à monsieur le Curé la mystérieuse apparition. « J'ai vu une forme blanche dans le clocher. Je ne sais pas du tout ce que c'est. C'est peut-être un ange, peut-être un saint. En tout cas, c'est blanc. J'ai eu beau essayer de sonner la cloche, monsieur le Curé, la cloche reste immobile ! »

Pendant ce temps, Raquelore était descendu du clocher. Il était maintenant debout sur la balustrade, son sac à la main. Monsieur le Curé arrive. Il voit le personnage en blanc ; il fait une génuflexion. L'ange Gabriel, il en était sûr ! L'ange Gabriel ! C'est du moins ce que Raquelore entendait bien lui faire croire ! « Je suis l'ange Gabriel envoyé par le Ciel pour venir vous chercher en corps et en âme. Montez dans le sac de l'éternité ! »

Monsieur le Curé croyait à une apparition. Il saute dans le sac, la tête la première. Le jeune rusé s'empresse de nouer la gueule du sac. Or il y avait sous le portique de l'église un grand escalier, un peu comme ici, à Warren. Raquelore commence à descendre et à remonter l'escalier en traînant son prisonnier dans le sac. Le choc d'une marche à l'autre créait des sensations pénibles. Le curé de temps en temps ne pouvait réprimer un cri de douleur.

« Ne vous plaignez pas, monsieur le Curé, vous êtes en train de passer par les souffrances du purgatoire. Il faut endurer ces tourments sans vous plaindre. » Après s'être amusé un certain temps aux dépens du curé, Raquelore le traîne dans le poulailler du roi. Il l'y jette brutalement et se retire.

Le matin, au lever du jour, les poules, les oies et les dindons commencent à distribuer d'abondants coups de bec au sac blanc. Monsieur le Curé se pense toujours au purgatoire. Il murmure sans cesse : « Silence, silence, je vais bientôt rentrer dans le royaume des Cieux ! »

Le vieux roi, tel que convenu, entre soudain dans le poulailler. Il se dirige droit vers le sac blanc et dit au Curé : « Oui, tu iras dans le royaume des Cieux, mais plus tard ! Pour le moment, tu es dans le poulailler avec mes oies ! »

Si Raquelore n'était pas heureux avec un tel succès, je ne sais pas, moi, qui pourrait l'être !

RAQUELORE

Récit populaire raconté, le 7 octobre 1962, à Warren, Ontario, par Joseph Prud'homme (43 ans) qui l'avait appris de son grand-père, Maurice Prud'homme, vers 1930. Le grand-père Prud'homme devait approcher les 75 ans à ce moment-là.

Enregistrement no 1582. Conte-type 1525 (roi parrain), fils derrière la statue, 1525 II (cheval), III (pain dans le four), (jonc volé. Raquelore couche avec la reine), IV (curé dans le poulailler).

C'étè' enn' femme ; 'a commencè' à êt' pâs mal[1] âgée, p'i' 'a v'na't de pard' son mari p'i' 'a attendè' in enfant. Te'hours, quand qu' l'enfan ést v'nu au monde 'a éta't b'en embêtée a'ec çâ, 'a éta't pauv'e. 'A dit : « Qui c'ést qu' j' m'en vâs prend' pour pârrain p'is mârraine ? »

Te'jours, 'a pren enn' décision, la vieille. 'A dit : « M'en vâs prend' le ch'min avec, p'i' 'a dit, lés promiér's parsonn's que j' m'en vâs rencontrer, 'a dit, j' m'en vâs gu'ieu d'mander. » P'i' 'a prend l' chemin.

Le vieux roi s' prom'nè' avec la vieill' reine. Te'hours, 'a éta't gênée, 'a sava't pâs comment leu' d'mander çâ. B'en, i' dit : « Que c' que c'ést qu' vous avez, madame ? I' dit, j' voés qu' vous voulez me d'mander d' quoi !

– B'en, 'a dit, oui. J'ava's fait enn' promesse, 'a dit, pour fair' baptiser c't enfant-lâ : Le promier coupl' que j' rencontr'ra's, 'a dit, j' gu'i d'mand'ra's pour êt' de cérémonie[2].

– Le vieux roi dit, c'ést d' promiér' clâsse ! Mé', i' dit, i' y â enn' condition. I' dit, on vâ l' faire app'ler Roqu'lore, si on décide oui.

– La vieille, 'a dit, c'ést b'en correck de minme ! »

T'hours, i's font baptiser l' p'tit, p'i' i' profita't[3]. I' étè' haguissab'e [haïssable]. Tout's sort's de tours que parsonn' d'aut' pouva't pâs s'imaginer, i' inventa't çâ, lui ! T'hours, la vieill' 'ta't b'en en peine avec çâ. 'A tou' 'és jours, 'a allè' à église, p'i' 'a pria't, p'i' 'a pria't pour sa'oèr quoi c' que c'ést qu' son enfan éta't pour faire.

---

1. *Pas mal :* Suffisamment, assez, passablement.
2. *Cérémonie* (être de) : Porter un enfant sur les fonts baptismaux.
3. *Profiter :* Grandir, croître.

Mon Raqu'lore i' s'ést aparçu de d' çâ. « Quoi c' que c'ést qu' 'a vâ faire à église à tout's lés jours ? I' dit, m'en vâs l' sa'oèr. » I' y avè' enn' grosse estâtue d'où c' que c'ést qu' 'a alla't prier, lâ. I' gu'y vâ, p'i' i' s' cache en arriére. P'is la vieille éta't lâ, p'i' 'a pria't, p'i' 'a d'mandè' au bon Dieu, tu comprends . . . quoi c' que c'ést qu' son Raqu'lore éta't pour faire.

I' t' gu'i lâche in cri : « Fin-voleur, ma bonne ! » La bonn' femm' pâr' en culbutant p'i' 'a brâilla't[4], tu comprends. P'i' 'a rencont' le vieux roi. I' dit : « Quoi c' que c'ést qu' vous avé' à brâiller ? » P'i' 'a gu'i cont' son histoère.

« B'en, i' dit, vieux d' coquin ! i' dit. Tu gu'i dirâs, i' dit, si i' vient pâs voler mon poney, à soèr, i' dit, i' vâ êt' pendu demain matin, à sept heures, à ma porte ! »

Ah ! tu comprends, hein ! 'a pensa't b'en qu'il l' pendra't ; 'a pensa't pâs qu' Roqu'lore éta't fin d' minme. 'A s'en vâ chez eu' en brâillant. P'is mon Roqu'lore éta't arrivé b'en longtem avan elle. I' dit : « Quoi c'ést qu' t'â' à brâiller don, la mére ? » 'A gu'i cont' çâ. « Hâ ! mon pârrain ? I' dit, j' peu' aller l' voler lui-minme. T'âs pâs besoin d' brâiller. M'en vâ' aller l' charcher l' poulain, moé ! »

I' pârt, p'i' i' s'en vâ au village, mon vieux, p'i' i' s'habill' comme in vieux guénillou, p'i' i' s'ajète enn' bouteill' de fort[5]. P'i' i' s'en vâ lâ, l' soèr, à 'a breunante, tu comprends. P'is l' vieux roi ava't mis dés gardiens pour le garder l' poney, tu comprends. I' y en avè' in à joual dessus, p'is l'aut' gu'i t'na't par la cord' du licou, p'is l'aut' le qu'na't [tenait] par la queue.

I' s'en vâ lâ, p'i' i' faisa't l' vieux. « Mé', i' dit, quoi c' vous faite écitt' don, més p'tits enfants ? » C' fa't qu'i's gu'i cont'nt çâ. Mé', i' dit : « Tant [quand] qu' le roi vous donn' dés djobs[6] de minme, i' dit, à veiller toute enn' nuit, i' dit, i' vous peill'-tu enn' traite[7], te'hours ?

— I' ont dit, non. I' ést b'en trop saraphin[8].

— B'en, i' dit, j'en ai in peu, moé. I' dit, j' m'en vâs vous en denner. J' sé's pâs si m'en vâs 'n n-a'oèr assez pour la gagn' [gang][9]. »

Mé' c'ta't dôpé [dope][10], çâ, tu comprends c'tte affair'-lâ. Aussitôt qu'i's 'n envalè' in peu, i's dormaient. I' prend celui-lâ qui étè' à joual dessus l' poney p'i' i' l'embarque à califourchon dessus l'enteurdeux [entredeux] p'is l'aut' i' gu'i coup' le câb'e au râ' 'és mains, ceul qui gu'i qu'nè' 'a queue, i' faisè' 'a minm' chose. I' emmèn' le poney chez eux.

Le lend'main matin, i' di' à sa mére, i' dit : « Quiens, i' dit, tu vâ' allé' gu'i porter son poney, p'i' i' dit, ris d' lui tant qu' tu pourras ! »

---

4. *Brailler :* Pleurer.
5. *Fort (du) :* Boisson alcoolique.
6. *Job* (angl.) : Corvée, travail.
7. *Traite :* Consommation.
8. *Séraphin :* Avare, pingre.
9. *Gang* (angl.) : Groupe, équipe.
10. *Dope* (angl.) : Drogue, narcotique.

'A s'en vâ p'i' 'a dit : « T'nez, Sir' mon roi ! 'A dit, i' vous l' l'â te'jours b'en volé vot' poney !

– Ah ! le vieux d' coquin, i' dit ! Tu gu'i dirâs, i' dit, qu' si i' vient pâs voler mon pain dans mon four, à soèr, i' dit, m'en vâs l' pend' demain matin, çartain ! P'i' i' dit, tu l'avertiras qu'i' vâ' êt' gardé comme i' faut.

– Correck ! »

'A s'en vâ, p'i' 'a dit çâ à mon Roqu'lore. P'i' 'a brâillè' encôre, tu comprends. « T'âs pâs besoin d' brâiller. J' te l' l'ai dit, i' dit, j' pourra's le voler lui-minme. I' dit c'st in affair' de r'guien en toute ! »

I' s'en r'tourne au village. P'i' i' ava't plusieurs tchomm's [chums][11], tu comprends b'en, hein ! I' 'n en rencont'e in, p'i' i' gu'i d'mande : « 'Cou' don, i' dit, tu m' denn'ra's pâ' in coup d' main, toé, à soèr ?

– Ah ! i' dit, oui. N'importe quoi, d'abord qu'[12] ça s'râ pâs que'que affair' pour me fair' prend'e.

– Non, non. I' dit, si tu veux rir' comme i' faut, i' dit, tu vâs rire, i' dit, tu vâ' 'oèr ! I' dit, tu conna's lés soldâ' au château ?

– I' di' oui ! »

Mon Raqu'lor' s'en vâ, p'i' i' s'ajète enn' peau de cochon p'i' i' rent' dedans çâ. P'i' i' dit : « A soèr, lâ, i' dit, tu vâ' aller trouver lés gardiens du four, lâ, p'is, i' dit, tu vâs jâsé' a'ec eux aut's. P'i' i' dit, moé, mecqu' j'arriv' lâ, dans ma peau d' cochon, i' dit, m'en vâs t' lés bousculer d'in bor' et d' l' aut'e. Et p'is, i' dit, mecqu' i's parte' à courir après moé, vol' le pain, p'i' i' dit, emmèn'-lé chez nous. »

Ça fa't l' gârs s'en vâ lâ, p'i' i' jasè' avec lés gardiens. I' dit : « Roqu'lore i' s' cré' fin, à soèr, mé', i' dit, il l' prend'râ pâs l' pain. Enn' gagn' comm' vous êt's lâ ! I' ést jama's capab' de v'nir charcher c' pain-lâ.

– I' ont dit, on voudra't b'en 'oèr le Roqu'lor' qui viendra't charcher l' pain ! »

En disant çâ, mon vieux, c'te cochon-lâ arriv' p'is « huh ! huh ! huh ! » « Ah b'en ! i' ont dit, r'gâr' don çâ c'tte sarpent d' cochon ! » I's parte' après : in coup d' pied su' in bord p'i' in coup d' pied su' l'aut'e, p'is l' cochon prend l' boâs. L'aut' perd pâs d' temps. I' ramâsse l' pain, p'i' en-'oueill' là-bâs, tu comprends !

Le lend'main matin, mon vieux, l' pain 'ta't su' 'a tab'e ; i' di' à sa mére, i' dit : « Tu vâ' aller gu'i dir' qu' je l' l'ai volé son pain. Mé', i' dit, c' coup-lâ, il l' a'râ pâs, j' le mange ! »

'A s'en vâ, p'i' 'a dit çâ au roi. « B'en, i' dit, à soèr, i' dit, je l' l'ai ton Raqu'lore ! I' rirâ pâs d' moé ! V'lâ assez longtemps qu'i' rit. Tu 'i dirâs qu' si i' vient pâs

11. *Chum* (angl.) : Associé, camarade, ami.
12. *D'abord que :* Pourvu que.

charcher le jonc de mariag' dans l' doigt de sa mârraine, à soèr, i' dit, d'main matin, j' m'en vâs l' pend'e ! P'i' i' dit, çâ, j' sé's qu'i' ést pâs capab' de l' faire. »

Mé', la vieille, 'a commençè' à a'oèr confiance en son Raqu'lore. « Vantez-vous pâs trop ! 'A dit, j' sé's pâs si i' ést pâs capab'e ! »

'A s'en vâ p'i' 'a cont' çâ à son Roqu'lore. « B'en, i' dit, à soèr, – j'ai jamè' eu de plaisir, – mé' i' dit, à soèr, j' m'en vâs 'n n-a'oèr. I' dit, vous allé' 'oèr comment c' qu'i' ést bête, le vieux roi ! »

I' s'en vâ en ville, p'i' i' s'en vâ d'où c' qu'i' y avè' in peint'e, mon vieux, p'i' i' s' fa't faire in image : c'ta't pareil comm' lui. I' s'attach' çâ au bout' d'in grand bâton. P'i' i' sava't d'où c' que c'ést qu' le vieux roi coucha't, tu comprends. Vers mainnuit, i' s'en vâ, p'i' i' pâssa't çâ d'vant le châssis, d' minme.

Le vieux roi s' leuve i' aparçoit çâ. I' dit : « I' s' met b'en comme i' veut ! I' dit, c'ést l' guiâb' c'te Roqu'lor'-lâ ! R'gâr'-moé-lé, i' dit, qui pâss' dans . . . i' ést comm' cinquant' pieds de la terre, p'i' i' dit, i' r'gâr' par le châssis ! »

I' prend sa carabin' p'is bagn ! mon vieux. Mon gârs prend l' portra't p'i' i' t' gorroch' [garrocher][13] çâ dan 'és arb'e' aussi loin qu'i' a été capab'e, tu comprends. La vieill' reine, 'a dit : « Écoute, 'a dit, tu peux fair' punir in homme, 'a dit, t'âs pâs l' droit de l' tuer toé-minme !

– C'ést b'en vrai, i' dit ; j' m'en vâs l' cacher, p'i' i' dit, i's l' trouv'ront jama's ! »

P'i' i' s'en vâ dehors p'i' i' charche, tu comprends, d'in bor' et d' l'aut'e, mé' i' l' trouva't pâs. I' l'ava't caché comme i' faut. P'is mon Raqu'lore, dans c' temps-lâ, i' monte en haut, p'i' i' faisa't noèr. P'i' i' saut' dans l' li' avec sa mârraine, p'is : « Ah ! i' dit, je l'ai charché partout, p'is, i' dit, c'ést l' guiâb', vraiment, i' dit, j'ai jama's pu l' trouver. I' dit, j'ai eu beau l' charcher, p'is j' le trouv' pâs. P'is j'ai assez couru, i' dit, j' t'ai enn' souèf épouvantab'e !

– B'en, 'a dit, i' 'n n-â d' la liqueur dans l' buffet. 'A dit, vâs-y, p'i' 'a dit, prends-toé z-en. »

I' s' lev' mon vieux, p'i' i' boé' çâ, p'is tu sé's quoi c' que c'ést qu'i' fait dans l' pô' [pot] après, hein ? « Ah ! i' dit, j' m'en vâs l' charché' encôre. I' y â pâs d' bon sens, i' dit, si faut que que'qu'in l' trouve, i' dit, j' m'en vâ' êt' péni comme i' faut ! » I' s'en vâ dehors, p'is l' vieux roi r'ssou'[14] oh ! à p' près deux menute' après. Tu comprends qu'i' t'avè' enn' soèf. I' gu'i d'mand' pour çâ. « 'A dit, j' te l'ai dit . . . j'en d'viens de t' dire d' où c' que c'ést qu' 'a éta't la liqueur, 'a dit, quand t'és v'nu couché' a'ec moé t't à l'heure !

– J' su's v'nu m' couché' a'ec toé ? J' su's jama's v'nu écitte. I' dit, j'ai tout l' temps charché dehors ! I' dit, c'ést encôre in tour de mon Roqu'lore ! »

---

13. *Garrocher :* Lancer, jeter avec la main.
14. *Ressoudre :* Arriver à l'improviste, survenir.

P'is tu comprends b'en, i' 'n ava't profité pour prend' le jonc, hein ! tandiss' qu'i' éta't lâ, mon Roqu'lore !

Le lend'main matin, i' di' à sa mére, i' dit : « C'ést moé, i' dit, qui vâ' aller gu'i porter. P'i' i' dit, i' veut rire ? B'en, i' dit, i' vâ 'oèr beau rire ! » I' s'en vâ lâ, mon vieux, p'i' i' gu'i denne. « T'nez, i' dit, v' vous creyez fin, mé', i' dit, j' su's te'hours b'en v'nu lés charcher !

– Oué ! mé', i' dit, tu vâ' êt' pendu !

– Pâs capab'e !

– Pourquoi j' pâs capab'e ?

– J' su's noble, i' dit, j'ai couché avec ma mârraine, hier à soèr.

– Le vieux roi : écoute, i' dit, Roqu'lore, j'ai in de més frér's qu'ést curé écitte, p'i' i' dit, i' rit d' moé, i' dit, à caus' que c'ést qu' tu m' joues tout's sort's de tours. I' dit, tu pourra's-tu gu'i en joué' in bon tour, qu'i' lâch' de rir' de moé ?

– Raqu'lore, i' di' oui. Mé' quoi c' que c'ést que j' gu'i f'ra's, i' dit, pour gu'i joué' in tour ?

– Le roi dit, fa's n'importe quoi ! I' dit, d'abord qu' tu gu'i f'râs pâs mal.

– B'en, i' dit, si je l'emm'na's dans l' poulailler, écitte, i' dit. Vous allez l' charcher lâ, d'main matin, ça s'ra't-i' correck ?

– Le vieux roi, d' promiér' clâsse ! »

Mon Roqu'lor' s'en vâ en ville, bon ! p'i' i' s' fa't faire in habit comme in ange, dés grands ailes, p'i' i' s' fa't faire in grand sac blanc, mon vieux. I' s'en vâ à églis' p'is mont' s' cacher dans l' clocher.

Le bédeau r'ssoud, tu comprends, pour sonné' 'a cloche. C'ta't in pêureux ; i' aparçoé' çâ c'tte affair' blanche en haut. I' descend de d'lâ p'i' i' cour' au presbytèr' p'i' i' cont' çâ à mecieu' l' Curé t'ut suite[15]. I' dit, i' y â enne affair' dans l' clocher. J' sé's pâs si c'st in ange, in saint, mé' i' dit, c'ést tout blanc. P'i' i' dit, j' pâ' 'apab' de sonné' 'a cloche, i' dit, i' a quient ! »

Tandiss' c' temps-lâ, mon Roqu'lore avè' été, mon vieux . . . p'i' i' éta't d'bout' d'ssu' 'és baluss' [balustres][16], son sac, tu comprends ! Mecieu' l' Curé arrive, mon vieux ! In g'nou à terre. I' pensa't qu' c'ta't l'ang' Gabriel, tu comprends ! Justement, c'ést çâ qu'i' gu'i fè' accraire. I' dit : « J' su's l'ang' Gabriel qu'ést en-'oueillé du Ciel pour v'nir vous charché' en cor' [corps] et en âme. I' dit, embarquez dans l' sac de l'étarnité ! »

Mecieu l' Curé, tu comprends, i' pensa't que c'éta't vrai, lui. Saut' dans l' sac la têt' la promiére. P'is mon gârs, i' t'attach' çâ, mon vieux. P'i' i' avè' enn' grand

15. *Suite (tu') :* Tout de suite, sur-le-champ.
16. *Balustres :* Balustrade.

escalier comme à Warren écitte, lâ, pour descend'e. I' te l' descendè' in bout', p'i' i' le r'montè' en haut. Ça faisa't mal c' que l' bomp' [bump][17] f'sé' d'enn' marche à l'aut' de minme ! D' temps en temps, i' cria't.

Mon Raqu'lore : « Parlez pâs . . .lâ, vous ête' après pâsser par lés flamm's du pirgatoère. Faut qu' vous endurez çâ. » Après qu'i' a eu féni d' joué' avec, il l'emmèn' p'i' i' l' sapre dans l' poulailler, p'i' i' l' ress' [laisse] lâ !

Le matin, quand qu'i' a commencé à fair' clair, tu comprends, les oies, lés dind's là-d'dans çâ piacossè' [picosser][18] autour de c'tte poch' blanch'-lâ, elle. P'is mecieu' l' Curé, lui, i' pensa't qui éta't dans l' pirgatoère. I' disa't : « T' chut, chut', chut', chut', chut' ! M'en vâs rentrer dans l' royaum' dés Cieux tout à l'heure ! »

Le vieux roi arriv' p'i' i' aparçoit çâ, mon vieux. I' rent' tout drette : « Oui, i' dit, tu vâs rentrer dans l' royaum' dés Cieux t't à l'heure. Tu gu'irâs dans l' poulaillé' a'ec més oies ! »

Si Roqu'lore ést pâ' h'ureu' a'ec tout' çâ, moé, j' sé's pâs comment qu'i' vâ l'êt'e !

17. *Bump* (angl.) : Coup, choc.
18. *Picosser :* Picoter, piquer légèrement à plusieurs reprises.

3 – TROIS POILS D'OR SUR LA FESSE GAUCHE

Il y avait un homme qui était sans le sou et qui se demandait bien quoi faire pour pouvoir s'en sortir. Depuis trois ou quatre jours, il n'avait pas mangé et il se voyait réduit à mourir de faim dans un avenir prochain. Tout d'un coup, passant devant le presbytère d'un petit village, il eut un éclair de lucidité : « Tiens, se dit-il, j'ai une idée ! Je vais aller causer avec monsieur le Curé ; j'obtiendrai certainement quelque chose à manger ! »

Il entre donc au presbytère et conte son histoire : il n'avait pas mangé depuis trois ou quatre jours, et il s'attendait à mourir de faim. À ceci il ajoute un détail important : « Si vous avez de l'ouvrage à me donner, dit-il au curé, je travaillerai pour payer mon repas ! »

La réponse du curé est encourageante : « Tu tombes bien ! Mon bedeau est mort avant-hier ; et si tu veux prendre sa place, je te l'offre ! » Le hasard ne pouvait pas arranger mieux les choses !

Le nouveau bedeau travaillait depuis une bonne semaine, mais refusait toujours de dévoiler son nom. Un bon jour, le curé se décide à lui dire : « Écoute, je ne suis pas capable de te garder au presbytère, si tu ne me dis pas ton nom.

– Mais, réplique-t-il, si je vous le dis, vous allez rire de moi ! Vous irez peut-être le dire aux autres et la situation deviendra intenable. Je serai obligé de m'en aller. Comme je me trouve bien ici, je voudrais y rester !

– Eh bien ! dis-le-moi ! Je n'en parlerai à personne. Le point important, c'est que moi je le sache ! »

Le bedeau se décide à parler : « Je m'appelle Trois-Poils-d'Or-sur-la-Fesse-Gauche ! » Le curé ne peut réprimer un sourire, mais il s'efforce de reprendre une figure sérieuse. Le bedeau continue son travail, se montrant sans cesse bon employé.

La vieille mère et la sœur du curé vivaient elles aussi au presbytère. Une bonne journée, la mère de monsieur le Curé s'en va trouver le nouveau bedeau : « Mais, écoutez donc, monsieur, dit-elle, voilà trois semaines que vous êtes ici, et je n'ai pas encore entendu votre nom !

– C'est vrai, mais vous ne l'apprendrez pas de moi ! Tous les gens qui le connaissent me ridiculisent. Et j'ai beau le leur dire, ils ne me croient pas !

– Dites-le-moi ; je n'en parlerai à personne !

– Très bien ! Je vais vous le dire, mais n'en parlez jamais ! Je m'appelle *Dominus Vobiscum* !

– Ah ! c'est un drôle de nom, en effet. Mais, après tout, ce n'est pas si monstrueux ! »

Quelque temps après, la sœur de monsieur le Curé décide à son tour d'aller trouver le bedeau qui travaillait alors dans le jardin. La demoiselle se met à le harceler de questions pour savoir son nom : « Je l'ai demandé à mon frère, et il ne veut pas me le dire. Puis je l'ai demandé à ma mère, et elle ne veut pas non plus. Pourquoi, insiste-t-elle, ne me le diriez-vous pas à moi. Vous l'avez bien dit aux autres.

– Ah ! non, s'exclame-t-il ! Tu vas rire de moi si je te le dis !

– Dis-le-moi, supplie-t-elle, je n'en soufflerai mot à personne. Pas même à monsieur le Curé.

– Je m'appelle Ça-Me-Pique. . .

– Ha ! Ha ! Ha ! s'esclaffe-t-elle. . .

– Je le savais bien que tu rirais de moi ! »

Monsieur le Curé cachait son argent dans un coffret de tôle. Notre bedeau passait de temps en temps devant le petit coffre et il le soupesait. Or une bonne journée, il s'aperçut que le coffre était plein d'argent. Il fait main basse sur la réserve et disparaît du presbytère.

Après avoir vécu en désœuvré à droite et à gauche, après avoir dépensé tout l'argent de monsieur le Curé, le bedeau s'engage comme matelot sur un bateau. Le marin travaille un an ou deux sur la mer. Un samedi soir, le bâtiment vient mouiller dans un petit port de mer en vue d'un chargement de marchandises. Le dimanche matin, notre ancien bedeau examine les lieux et reconnaît l'église où il a travaillé : « Si vous saviez, dit-il à ses compagnons, comme les gens sont imbéciles, ici ! Si vous voulez me croire sur parole, nous irons à la messe tous ensemble. Préparez-vous à rire ! »

Monsieur le Curé avait eu beau chercher son bedeau partout, il n'avait jamais pu le retracer. Nos marins s'en vont donc à la messe du dimanche. Et comme ils étaient étrangers, ils n'eurent pas de bancs pour s'asseoir. Selon l'habitude, ils s'en vont prendre place sur les degrés de la balustrade du chœur.

La sœur de monsieur le Curé faisait partie de la chorale, au jubé. Elle aperçoit le coquin assis à la balustrade. Elle pousse alors sa mère qui était organiste et lui dit à l'oreille : « Maman, Ça-Me-Pique !

– Eh bien ! gratte-toi, si ça te pique et laisse-moi tranquille ! »

Quelques minutes après, comme par hasard, la vieille organiste se retourne vers l'autel et aperçoit l'ancien bedeau. Elle saute sur ses pieds et lâche un cri : « *Dominus Vobiscum*, mon fils ! »

Le curé de répondre : « Patience, maman ! Quand viendra le temps je le dirai ! » Monsieur le Curé continue sa messe. Tout à coup, en se tournant vers les fidèles, il aperçoit son homme. Il s'écrie : « Mes bons paroissiens, je promets cinq cents piastres à quiconque me prendra Trois-Poils-d'Or-sur-la-Fesse-Gauche ! »

En ce temps-là, la vie était difficile à gagner. Cinq cents piastres, c'était de l'argent ! Les paroissiens foncent à qui mieux mieux sur monsieur le Curé.

L'ancien bedeau profite de la confusion pour disparaître par la porte.

Je ne puis vous dire si le curé poursuit encore le voleur. . .

TROIS POILS D'OR SUR LA FESSE GAUCHE

Récit populaire raconté, le 7 octobre 1962, par Joseph Prud'homme (43 ans) de Warren, Ontario (rang des Prud'homme) ; le conteur l'avait appris, en 1939, de Alex Dubé, gaspésien, dans les chantiers de Laberge Lumber, à Field, Ontario.

Enregistrement no 1583. Conte-type 1545 (autrefois 1541 et 1732*).*

C'étè' in homme, çâ, i' éta't dessu' 'a bomm' [bum][1], p'i' i' se d'manda't b'en quo' c'ést faire. Ça faisa't t'oâs, quat' jours qu'i' ava't pâs mangé, p'i' i' éta't parti pour creuver. Tout d'in coup, i' pâss' devant l' presbytère. « Quiens, i' dit, j'ai in idée ! I' dit, j' m'â' allé' 'oèr mecieu' l' Curé ; m'en vâs te'jours b'en a'oèr à manger ! »

I' rent'e au presbytèr' p'i' i' gu'i cont' son histoère : qu'i' ava't pâs mangé, ça faisa't t'oâs jours, p'i' i' éta't parti pour mourir de faim. P'i' i' dit : « J' voudra's pâs le bommer [to bum][2], mon manger. Si vous avez d' l'ouvrage à m' denner, j' m'en vâs travailler pour ! »

Le curé gu'i dit : « Ça s'adenn' b'en, i' dit, mon bedeau ést mor' avant-hier, et si tu veux prend' sa place, t' és b'env'nu ! »

B'en, i' dit, ça pouva't jama's s'adenner mieux, tu comprends. Ça fesè' enn' semain' qu'i' travailla't lâ, mon vieux, p'i' i' ava't jama's voulu dir' son nom.

Fa't que l' curé, enn' journée, i' dit : « Écoute, i' dit, j' pâ' 'apab' de t' gardé' écitte, si tu m' dis pâs ton nom.

– Mé', i' dit, si j' vous l' dis, i' dit, vous allez rir' de moé ! I' dit, vous allez p' t'ed b'en[3] dir' çâ aux aut's, p'i' i' dit, ça f'râ pâs, çâ. M'â' êt' obligé d' m'en aller, p'i' i' dit, j' su's b'en écitte, j' voudra's rester.

– Heille ! Dis-moé-lé, i' dit, j'en parl'rai pâ' à parsonne, i' dit, d'abord qu'[4] je l' saurai, moé !

---

1. *Bum* (angl.) : Derrière. *To be on the bum :* Être sans le sou.
2. *Bum* [to] (angl.) : Ici, obtenir en quêtant.
3. *P' ted b'en :* Peut-être bien.
4. *D'abord que :* Pourvu que, suffit que . . .

– I' dit, j' m'appell' T'oâs-Poils-d'Or-su'-la-Fess'-Gauche ! »

Le curé a ri in peu, tu comprends, mé' i' voula't pâs trop trop rire. Ah ! i' continue à travailler, p'i' i' éta't bon travaillant[5] quand qu'i' voula't, tu comprends. Le curé garda't sa vieill' mére avec lui, p'is sa sœur. To'hours, enn' journée, la mére à mecieu' l' Curé : « Mé', 'a dit, écoutez don, mecieu', 'a dit, ça fa't t'oâs s'main's v's êt' écitte, p'i' 'a dit, j' sés pâs comment c' que c'ést qu' v' vous app'lé' encôre !

– Non, p'i' i' dit, vous l' sa'rez pâs, parç' qu'i' dit, tout l' mond' qui l' savent, i' dit, i's ris'nt de moé ! I' dit, i's m' crey'nt [croient] pâs, pou' la promiér' chose.

– Dit's-moé-lé ; j'en parl'rai pâ' à parsonne !

– C'ést correck ! I' dit, m' en vâs vous l' dire, mé' i' dit, parlez-en pâs ! Jamais ! I' dit, j' m'appell' « Dominus Vobiscum ! »

– Ha ! 'a dit, c'ést in curguieux d' nom, ennéfette[6], mé' 'a dit, c'ést pâs pire, après toute ! »

Que'qu' tem après çâ, mon gâ' été' après travailler dans l' jardin, p'is la sœur à mecieu' l' Curé pârt, p'i' 'a s'en vâ l' trouver p'i' 'a s' mè' après, pour sa'oèr son nom. 'A dit : « J' l'ai d'mandé à mon frér' p'i' i' veut pâs me l' dire, p'is j'ai d'mandé à ma mér' p'i' 'a veut pâs. 'A dit, pourquoi c' que c'ést que vous me l' diriez pâ' à moé ? 'A dit, vous l'avez b'en di' aux aut's !

– Ah non ! I' dit, tu vâs rir' de moé, i' dit, si j' te l' dis.

– Dis-moé-lé, 'a dit, j'en parl'rai pâ' à parsonne, pâs minme à mecieu' l' Curé !

– Mé', i' dit, j' m'appell' Ça-M'-Pique ! »

Ha, ha, ha ! la v'lâ partie à rire ! « Je l' sava's, i' dit, qu' tu rira's d' moé ! »

Mecieu' l' Curé, i' serra't son argent dans in p'tit coff'e en fer, tu comprends. P'is temps en tem i' pâssa't lâ, p'i' i' l' pésa't, lui. Enn' bonn' journée, i' s'aparçoé' qu' le coff'e éta't plein, mon vieux. I' prend l' coff' p'i' i' dispara't.

Apras qu'i' a eu trimpé [tramp][7] d'in bor' et d' l'aut'e, p'is dépensé çâ, i' s'engag' dessu' in bôt' [boat][8]. C'éta't dan in port de mer, çâ, c' plaç'-lâ. Oh ! ça faisa't t'ed b'en in an, t'ed b'en deux, qui travailla't su' c' bôt'-lâ.

In sam'di, mon vieux, l' bôt' vien accoster lâ. I' avè' affaire à charger d' quoi. Le dimanche au matin, mon gârs s' mè' à examiner. I' dit : « J'ai déjà travaillé, moé, écitte. P'i' i' dit, si vous saviez comment c' le monde i's sont fou' écitte ! I' dit, si v' voulez dir' comm' moé, i' dit, on gu'irè' à 'a mess' tou' 'és gârs ! Vous allé' 'oèr, i' dit, si vous allez rire ! »

---

5. *Travaillant* (un) : Employé, ouvrier, qui effectue un travail.
6. *Ennéfette :* En effet.
7. *Tramp* [to] (angl.) : Se comporter en voyou.
8. *Boat* (angl.) : Navire, bâtiment.

Mecieu' l' Curé l'ava't fait eur'charcher, tout partout, tu comprends, mé', il l'ava't jama's trouvé. I's s'en von à messe, p'is dés étrangers, tu comprends, i' ava't pâs d' plaç' pour s'assire. I's par'nt, p'i' i's vont s'assir' su' lés baluss' [balustres][9] en avant.

La fille 'a chantè' en haut, elle. 'A l'aparçoit, lâ, mon gârs. 'A s' mè' à pousser sa mére : « Meman, 'a dit « Ça-M'-Pique ! »

– B'en, 'a dit, gratt'-toé, si ça t' piqu' p'is laiss'-moé tranquille ! »

La vieille a joua't d' l'orgue, elle, tu comprends. Enne escousse après, j' sé's pâs comment qu' ça s'st adenné, la vieille 'a se r'vire, p'i' 'a l'aparçoé'-tu pâs, lâ. 'A s' leuv' debout' p'i' 'a lâche in cri : « Dominus Vobiscum, mon fils !

– Laiss' don fére, la mére, i' dit, mecqu' ça soeille l' temps, je l' dirai ! »

Te'hours, mecieu' l' Curé continue sa messe. Tout d'in coup, i' se r' vire, mon vieux, i' aparçoit mon gârs, lâ. « Més bons paroissiens, i' dit, m'âs vous denner cinq cents piasses, i' dit, à n'importe qui, i' dit, qui m' po'gn' T'oâs-Poils-d'Or-sur-la-Fess'-Gauche ! »

Tu comprends, l' monde, cinq cents piasses ! Lés tem éta'ent durs, dans c' temps-lâ ! I's parte' après mecieu' l' Curé, p'is mon gâ' â pris la porte, hein !

J' sé's pâs si i' cour' aprè' encôre. . .

9. *Balustres :* Ici, balustrade.

4 – TI-JEAN GARDEUR DE POULES

C'était un homme qui faisait l'élevage des poules. Il en avait beaucoup, probablement cinq à six mille. Il maintenait toujours un de ses trois garçons sur une sorte de tréteau pour empêcher les oiseaux de proie de s'emparer de ses volailles. Malgré ces précautions, chaque jour des poules disparaissaient du poulailler.

Ti-Jean, le cadet, le préféré du père, était le seul à n'être pas allé sur le perchoir pour surveiller les volailles. Une bonne journée, il s'en va trouver son père et lui dit : « Si tu voulais, papa, j'irais les garder tes poules, moi, et je t'assure que les oiseaux de proie ne te les dévoreraient pas. . .

– Oui ; mais tu vas t'ennuyer, juché sur un perchoir durant de longues journées !

– Ah ! peu importe ! Mais vous pouvez être certain que les oiseaux de proie ne voleront pas de poules ! »

Ti-Jean, à force de s'exercer, était passé maître dans l'art de tirer des flèches. Notre ami grimpe donc sur son perchoir. Après quatre ou cinq jours de guet, Ti-Jean n'avait pas perdu une seule poule.

Son père, étonné, lui dit : « Tu me surprends, mon fils. Tu n'as jamais voulu, il me semble, faire quoi que ce soit. Tu étais trop paresseux pour travailler. Comment donc as-tu pu faire pour réussir à garder les poules sans en perdre une seule ?

– C'est bien simple, répond-il, tous les oiseaux qui viennent pour les approcher, je les tue. . .

– Mais comment t'y prends-tu pour arriver à tant de précision ?

– Viens me voir à l'œuvre ! »

Ti-Jean suspendait une pomme à un arbre, et, à un quart de mille de sa cible, il la fendait en deux au moyen d'une flèche. À la vue de ce phénomène, le vieux père ne traitait plus Ti-Jean de paresseux et le préférait réellement à cause de son habileté.

Ti-Jean garda les poules encore un an ou deux. Le père était très avancé en âge et il ne savait lequel de ses garçons serait l'héritier de son bien. Il était tenté de le

donner à son favori, le plus jeune. Un bon jour, il réunit ses fils : « Je vais vous proposer un concours. Vous allez vous fabriquer chacun une flèche. Et celui qui tirera le plus loin, héritera de mon bien ! » Le vieux père voulait ainsi assurer l'héritage à Ti-Jean.

Les garçons s'exercent pendant une semaine à tirer de l'arc. Ti-Jean remporte d'emblée la victoire. La décision est prise : c'est Ti-Jean qui hérite du bien paternel !

Une bonne journée, Ti-Jean, monté sur son perchoir pour garder les poules, commence à réfléchir : « Si j'accepte tout l'héritage, il y aura du désaccord dans la famille. Nous nous sommes toujours bien entendus entre nous ! Je vais tirer une flèche, pense-t-il, et je m'en vais filer dans la direction que le vent lui donnera ! »

Un bon matin, Ti Jean se ferme les deux yeux et lance sa flèche. Il ne les ouvre que pour voir le projectile s'en aller. Il part à sa recherche, marche et marche. Aussitôt qu'il venait pour ramasser la flèche, elle reprenait un nouvel élan. Elle l'amena ainsi bien loin, très loin, à plusieurs jours de marche.

Après six jours de voyage, Ti-Jean aperçoit un château pour la première fois. « Dis-moi donc, pense-t-il, à quoi peut servir un bâtiment de cette dimension ? On pourrait abriter deux millions de poules, dans cette bâtisse-là ? » Ti-Jean ne pouvait probablement pas chasser de sa tête l'image de son poulailler ! Il s'en va donc cogner à la porte du château. Le roi en personne vient lui ouvrir. Ti-Jean s'empresse de lui conter l'aventure qui lui est arrivée. Le roi lui dit alors : « Pour venir jusqu'ici, tu as été certainement guidé par une fée ! Voilà des années que je demeure ici, et je n'ai jamais vu un seul étranger dans les parages. Si tu voulais travailler pour moi, je te prendrais à mon service ! »

Ti-Jean n'avait pas oublié de conter au roi qu'il était habitué à garder les poules. « Ici, lui dit le roi, ce ne sera pas des poules que tu garderas, ce sera des hommes. J'ai une équipe d'employés au château, mais c'est toute une bande de paresseux ! Personne n'a encore réussi à obtenir d'eux un rendement normal.

– Je peux bien essayer, répond Ti-Jean. Je ne sais cependant pas si j'aurai autant de succès avec vos employés qu'avec mes poules. Mais je peux essayer. . . »

Les premiers jours, les employés paresseux donnèrent de la misère à Ti-Jean. Mais notre ami avait plus d'un tour dans son sac. Il réussit à obtenir d'eux un travail satisfaisant. Ti-Jean excita cependant vite leur jalousie. Les ouvriers, en effet, eurent vite fait de s'apercevoir que Ti-Jean était bien plus aimé du roi que le plus populaire d'entre eux. Si bien qu'une bonne journée, l'un des envieux s'en va trouver le roi et lui dit : « Votre Ti-Jean, Sire mon roi, s'est vanté qu'il peut aller chercher le soleil d'or que le géant vous a volé ! »

Le roi fait alors venir notre Ti-Jean pour lui parler de cette vantardise. Ti-Jean réplique : « Je n'ai jamais pu tenir pareils propos. Je ne sais même pas où demeure votre géant !

– Tu le sais, puisque tu t'es vanté de pouvoir accomplir un tel exploit !

– Ah ! non, répond Ti-Jean... Je n'ai jamais pensé à ce géant. Mais si vous voulez que j'y aille, je peux bien y aller. Donnez-moi seulement jusqu'à demain matin pour y penser, et je vous donnerai alors ma réponse !

– Entendu ! lui dit le vieux roi. Penses-y jusqu'à demain ! »

Le lendemain matin, Ti-Jean s'en va trouver le roi : « Sire, donnez-moi cinq livres de sel, et je vais aller le chercher votre soleil. Pourvu évidemment que vous soyez capable de m'indiquer où réside le géant. »

Les employés du château voient partir Ti-Jean avec ses cinq livres de sel comme seul bagage. « Il devient fou ! disent-ils avec étonnement. Il va se faire tuer en arrivant ! »

À la brunante Ti-Jean arrive à la maison du géant. Il grimpe sur le toit près d'une cheminée. Les maisons dans ce temps-là étaient pourvues d'immenses cheminées qui faisaient en même temps office de fourneau.

Juché sur le toit, Ti-Jean demeure là sans broncher. Il entend tout à coup le géant dire à sa femme : « Tu vas me faire de la soupe... » La femme met alors le chaudron dans le foyer en plein dans la ligne de la cheminée et elle allume le feu. Notre compère ne perd pas de temps. Il vide sa boîte de sel dans la soupe du géant. Le colosse commence à goûter : « La soupe n'est pas mangeable ! De la vrai saumure !

– Eh bien ! tu vas être obligé d'aller chercher de l'eau, il n'en reste plus la moindre goutte ! »

Le géant accroche son soleil d'or à l'extérieur de la maison et part chercher de l'eau. Il y avait bien trois ou quatre milles entre la maison et la source.

Quand Ti-Jean est sûr que le géant approche de l'eau, il décroche le soleil d'or et le cache sous son manteau. Le géant, privé de lumière, commence à courir à travers bois, s'assomme partout, hurle et exhale sa rage de toutes façons. Pendant ce temps Ti-Jean filait à toute jambe.

Il arrive au château vers quatre heures du matin, en pleine noirceur. Ti-Jean tire son soleil d'or hors de son manteau. Les employés, tous couchés, dirent alors : « Tiens ! déjà le grand jour ! Vite, nous avons dormi trop longtemps ! Si Ti-Jean nous voyait à cette heure au lit, il nous chasserait tous ! »

Ils se préparent en toute hâte, sortent du château et s'en vont travailler. Quand Ti-Jean les voit au travail, il recache le soleil, histoire de leur jouer un tour. Déconcertés, autant que le géant lui-même, ils se disent : « Tiens ! l'enfant terrible ! On pensait qu'il ne reviendrait jamais, vu sa boîte de sel. Et le voici avec le soleil d'or ! »

Le roi était heureux que Ti-Jean ait réussi à lui ramener son soleil d'or. Les hommes du château durent le laisser tranquille un certain temps, quatre à cinq jours peut-être... Un malin pensa bientôt : « Il faut inventer un plan quelconque pour

envoyer encore Ti-Jean au pays du géant. S'il y retourne une deuxième fois, il va se faire attraper, c'est certain ! »

Le géant avait jadis volé un violon qui appartenait au vieux roi. C'était un violon aux vertus magiques. On avait juste à en jouer quelques notes, et tout le monde, bon gré mal gré, dansait jusqu'à ce que l'instrument reçoive l'ordre d'arrêter.

Notre malin bonhomme s'en va trouver le vieux roi : « Ti-Jean s'est vanté, Sire, de pouvoir aller chercher votre violon, chez le géant !

– Bien ! s'il s'en est vanté, c'est qu'il en est capable... Il est allé chercher le soleil, il doit être capable d'aller chercher le violon. »

Le monarque fait venir Ti-Jean et lui fait part de cet autre exploit possible. « Êtes-vous fou ? J'y suis allé une fois. Si j'y retourne, je vais sûrement me faire attraper, lui qui s'est fait déjà voler le soleil, il doit être méfiant... Il ne me manquera pas, cette fois-ci !

– Il faut que tu y ailles, rétorque le vieux roi, ou tu vas être pendu ! Tu n'as pas le choix ! Tu dois cesser de te vanter, ajoute-t-il, pour ensuite fausser ta parole !

– Très bien, Sire mon roi, je vais y aller ! Mais donnez-moi jusqu'à demain pour penser aux outils nécessaires pour mener à bien cette entreprise. Après tout, je crois bien que j'en suis capable ! »

Le lendemain, Ti-Jean s'en va trouver le roi : « J'ai besoin d'une lime, une lime capable de scier d'un seul coup une lame de fer d'un pouce. Si vous êtes capable de me procurer un tel outil, Sire mon roi, je vais aller chercher votre violon ! »

Trois semaines plus tard, le roi recevait la lime spécialement fabriquée pour Ti-Jean. Ce dernier prend possession de l'outil et quitte le roi pour s'en aller vers la demeure du géant. Il y parvient le soir, à la brunante. Furtivement, il se glisse par la porte et se couche sous le lit de l'ogre. Il est bon de vous dire ici que notre géant se couchait chaque soir après avoir placé le violon sous son oreiller. Il était très difficile de toucher au violon sans déclencher un son compromettant.

Le géant avait commencé à dormir. Il ronflait même assez bruyamment. Le temps était donc venu. Ti-Jean essaie de retirer le violon. L'instrument se met à vibrer. Le géant se réveille aussitôt : « Ma femme, dit-il, qu'est-ce qui cause ce tapage ? Est-ce toi qui as touché au violon ?

– Ah ! non, répond-elle ! Ce doit être une mouche qui a marché sur une corde ! »

Le géant se replonge dans son sommeil. Peu de temps après, notre Ti-Jean touche de nouveau au violon. Voilà le géant de nouveau sur pied ! Il regarde en dessous du lit, et attrappe le voleur. Il enchaîne Ti-Jean par une patte, dehors, à un poteau et lui communique son plan : « Je vais t'engraisser avec soin, et lorsque tu seras assez gras, je ferai de toi un bon bouillon, sois-en certain ! »

Notre géant nourrissait Ti-Jean aux pois bouillis. Ti-Jean était forcé d'en manger. Il ne raffolait pas de cette pâture, mais il lui était impossible de manger autre chose ! Il fallait bien qu'il avale ses pois !

Une bonne journée, le géant s'en va trouver son prisonnier, lui tâte soigneusement les épaules et lui dit : « Tu es assez gras maintenant. Je vais inviter tous mes amis, et, ensemble, nous allons te démembrer !

– Ce n'est pas de la sorte que j'agirais envers toi, de répondre Ti-Jean. Moi, je ferais un bon gros feu, là, au milieu de la place, et je te ferais rôtir en vie. De cette manière, je n'aurais pas uniquement le plaisir de te manger. J'aurais aussi le plaisir de te voir rôtir !

– Ti-Jean, ton plan est excellent ! Femme, tu vas aller fendre du bois, et tu feras un bon feu. Moi, je vais me rendre chez mes amis ! »

C'était la femme du géant qui avait le soin de garder la précieuse clef destinée à fermer les chaînes de Ti-Jean. Elle se met donc à fendre du bois, du bois très dur. Ti-Jean lance alors une invitation à la vieille : « Apporte-moi le bois ici. Moi je vais le fendre sans difficulté ! » Elle approche une bûche près du poteau. Ti-Jean ne perd pas une seconde ; de son pied libre, il administre à la femme un bon coup de pied, la renverse, lui arrache les clefs et se libère de ses chaînes. Ti-Jean s'empare précipitamment du violon et quitte les lieux. . .

De retour au château, vous pouvez l'imaginer, Ti-Jean se met à jouer de l'instrument magique. Tout le monde danse et danse à tel point que toute la maisonnée se sent à moitié morfondue. Ti-Jean en profite pour plaider sa cause : « Allez-vous donc finir de m'infliger des tâches qui n'ont qu'un seul but, me faire tuer ? » Et le violon continue de faire danser tout le château. Le vieux roi intervient : « Arrête ! On ne t'enverra jamais plus remplir des missions difficiles ! » Et maintenant fort de la promesse d'être toujours en paix, Ti-Jean commande au violon de cesser sa musique magique.

Un an se passe. Ti-Jean n'est victime d'aucun complot. Un bon soir, le géant revient et s'empare de presque les trois quarts des animaux du vieux roi. Le monarque s'adresse alors à Ti-Jean : « Je t'ai promis que je ne t'enverrais plus au pays du géant, que je n'exigerais plus de toi de besogne désagréable. Mais si nous le laissons faire, le géant va dilapider tous nos biens. Si tu veux y retourner et voler le géant en personne, tu recevras en récompense la moitié de ma fortune et ma princesse pour épouse !

– Je vais y réfléchir ! » répond Ti-Jean.

Ti-Jean était fortment embarrassé par la proposition du roi. Ce n'était pas une tâche facile ! Il s'en va trouver le souverain : « Si vous êtes capable de me faire fabriquer une caisse assez grande pour contenir le géant, je vais aller vous le chercher. Mais il faut qu'elle soit assez forte pour le retenir, si un jour, je parviens à l'y enfermer ! »

Le roi fait fabriquer une caisse destinée à mater la force du géant. Notre Ti-Jean se déguise en vieux mendiant à longue barbe et s'en va trouver ainsi l'ennemi du roi. Le géant lui dit : « Mais où vas-tu donc avec ce bagage ?

– Je cherche Ti-Jean. Si je pouvais l'attraper et l'enfermer dans cette boîte-là, je te jure qu'il n'en ressortirait pas sitôt !

– Tu entres exactement dans mes vues, à moi aussi. Je ne sais plus de combien de duperies j'ai été victime de sa part ! Si tu peux t'en saisir, et me l'amener ici, je vais lui régler son compte à ce petit mal appris !

– Qu'est-ce que tu lui ferais ? demande alors Ti-Jean.

– Je le forcerais à boire du plomb fondu !

– Excellente idée ! Mais penses-tu que ma caisse soit assez solide pour le retenir sans danger ?

– Je devrais être aussi fort que lui, n'est-ce pas ?

– Embarque donc dans ma caisse pour en vérifier la solidité ! »

Le géant s'introduit dans le coffre. Et vous le devinez bien, il n'y était pas sitôt couché que Ti-Jean tourna la clé dans les serrures !

Ti-Jean amène le prisonnier au roi : « Tiens ! le voilà votre géant. Faites-en ce que vous voudrez !

– Non, dit le vieux roi, c'est toi qui es allé le chercher. C'est à toi de décider de son sort !

– Si tu étais à ma place, géant, dit Ti-Jean, quel supplice me réserverais-tu ?

– Celui que je t'ai déjà décrit !

– Eh bien ! puisque tu y tiens, je vais te traiter selon tes propres plans ! »

Ti-Jean lui fit boire du plomb bouillant. Le géant, vous savez bien, n'a pas vécu longtemps. Notre héros, lui, a épousé la princesse ; leurs noces ont duré trois semaines.

Si Ti-Jean est encore obligé de garder les poules, je n'y suis pour rien !

TI-JEAN GARDEUR DE POULES

Récit folklorique raconté, le 8 octobre 1962, à Warren, Ontario, par Joseph Prud'homme (43 ans) qui l'avait appris vers 1932, probablement dans les chantiers.

Enregistrement no 1584. Conte-type 328 I c, II b, d (soleil, violon), III.

C'étè' in homme, i' ava't beaucoup d' poules, i' ava't t'ed b'en[1] cinq six mill' poules. P'i' i' ava't t'oâs garçons, p'i' i' en garda't tou l' tem [temps] in, monté, comme on dira't, su' in échaufaud, pour ouatcher [watch][2] lés oéseaux d' proie, pour pâs . . . qu'i's gu'i prenn'nt sés poules. P'i' à tou' 'és jours, i' 'n en disparaissa't.

Fa't, enn' bonn' journée, i' en 'n n'ava't d' 'inqu' in d' sés garçons qui ava't pâ' été lâ ; c'ést le plus jeune, c'éta't son préféré, çâ. I' dit : « Si tu voula's, pepâ, i' dit, j'ira's lé' ouatché' 'és poules, moé, p'is lés oéseaux d' proie i' 'és po'gn'ront pâs !

– Oué ! Mé', i' dit, tu vâs t'ennuyer, pâsser toute enn' journée grimpé lâ ?

– Ah ! i' dit, ça fa't pâs d' diffarence. J' vous en garantis qu'i' 'és po'gn'ront pâs, lés poules. »

I' s'éta't tout l' temps protiqué à tiré' a'ec enn' flèche, lâ. Mon Ti-Jean grimp' lâ, p'is ça faisa't quat' cinq jour' i' ouatcha't lés poules, i' 'n n'ava't pâ' un' de disparue encôre. Son pére : « Mé', i' dit, 'cou' don, i' dit, me sembla't qu' t'ava's jama's voulu r'guien faire. T'éta's trop paresseux pour eur'guien faire ! I' dit, comment ça s' fa't qu' tu vien à bout d' gardé' 'és poules, pour pâs qu'i' n'en disparaisse ?

– C'ést b'en simp'e, i' dit, tout quoi c' que c'ést qu'i' vient pou' approché' 'és poules, j' lés tue !

– B'en, i' dit, comment c' que c'ést qu' tu fa's çâ ?

– B'en, i' dit, vien 'oèr ! »

I' pendè' enn' pomm' t'ed b'en in quârt de mill' p'i' i' 'a fendè' en deux d' minme, à tirer d' la flèche. Ah b'en ! l' vieux l'app'la't p'us le paresseux, lâ, c'éta't son préféré pour vrai.

---

1. *T'ed b'en :* Peut-être bien.
2. *Watch* [to] (angl.) : Guetter, surveiller.

Oh ! ça faisa't b'en in an ou deux qu'i' faisa't çâ. Lâ, i' éta't rendu vieux vieux, l' pére. I' sava't pâ' à quel de sés garçons de. . . qu'i' éta't pour denner son bien. Ça fa't, i' dit . . . ça gu'i tenta't de l' denné' au plus jeune. I' dit : « J' m'en vâs faire in marché avec vous aut'es. I' dit, vous allez vous fair' chaquin enn' flèche, p'i' i' dit, ce'ui-lâ qui vâ tirer le plus vite, b'en, i' vâ a'oèr le bien ! » Fa't d' minme, i' éta't b'en çartain que c'éta't Ti-Jean qui éta't pour l'a'oèr.

I's s' sont pratiqués t'ed b'en pour enn' semaine à tirer. Mé', Ti-Jean 'és emportè' in grand bout'. Ça fa't, lâ, c'éta't décidé que c'éta't lui qui l'a'ra't, le bien.

Enn' hournée, i' éta't monté su' son jouquoé [juquoir][3] encôr' pour ouatcher lés poules, p'is, i' dit : « Si j' le prends, l' bien, ça vâ fair' du désaccord – p'i' i' s'arrangea't b'en a'ec sés fréres – p'is ça march'râ pâs, çâ. I' dit, j' m'âs m'en faire un' flèche, p'i' i' dit, j' m'en vâs la tirer ; p'i' i' dit, j' m'en vâs partir su' l'sen [sens] qu' 'a vâ aller ! »

C'fa't, i' s' farm' lés deux yeux, enn' bonn' journée, p'i' i' tire. Quand qu'i' s'ést rouvert lés yeux, b'en, la flèch' s'en alla't. P'i' i' pâr' après, p'i' i' suit, p'is suit. P'i' aussitôt qu'i' v'na't pour la ramâssé', 'a r'parta't ; p'i' all' l'â emm'né d' minme, t'ed b'en cinq six jours de marche.

P'is la dargniér' journée, i' éta't rendu qu'i' 'ouèyè' in château ; i' ava't jamais vu çâ. « Dis-moé don quoi ça peu' êt'e, i' dit, enn' bâtiss' de c'tte grosseur-lâ ? I' dit, tu pourra's mett' t'ed b'en deux millions d' poul's dans c't affair'-lâ ! » J' sé's pâs si i' s'imagina't qu' c'ta't in poulailler. I' s'en vâ cogné' à 'a porte. C'éta't le roi lui-minm' qui vient gu'i ouvrir. Fa't qu'i' gu'i cont' quoi c' que c'ést qui gu'i avè' arrivé. « Ah ! i' dit, ça doé' êt' que'qu' fée qui t'â souhaité çâ, i' dit, pour que tu vienn's jusqu' icitte, parç' qu'i' dit, v'lâ dés années que j' reste icitte, p'i' i' dit, j'ai jama's vu parsonn' d'étrang' dan 'és parages. I' dit, si tu voula's travailler pour moé, i' dit, j' te prendra's ! »

B'en, i' gu'i ava't tout' conté que i' étè' habitué à gardé' 'és poules. « B'en, i' dit, icitte, ça s'râ pâ' 'és poul's que tu vâs garder, i' dit, tu vâs gardé' 'és hommes. I' dit, j'ai enn' gagn [gang][4] d'homm's qui travaille' icitte, p'i' i' dit, c'ést toute un' band' de paresseux, p'i' i' y â parsonn' qui sont capab's de r'guien faire avec !

– B'en, i' dit, j' peux b'en asseiller. J' sé's pâs si m'en vâ' aussi b'en r'ussir que j' réussissè' à gardé' 'és poules, mé' i' dit, j' peu' asseiller. »

Lés premiers jours, i's gu'i ont denné d' la misére, mé', i' avè' assez d' tours qu'i' 'és â forcé' à travailler, p'i' i's travailla'ent. Mé', la jalous'rie â pris. I's s' sont aparçus que i' éta't b'en plu' aimé du roi que n'importe quel d'eux aut's. Ça fa't, enn' journée, i' y en â in qui vâ trouver le roi. I' dit : « Vot' Ti-Jean, lâ, i' dit, i' s'ést vanté qu'i' pouvè' aller charcher le soleil d'or que l' giant vous a volé ! »

---

3. *Jouquoir :* Juchoir, perchoir.
4. *Gang* (angl.) : Foule, groupe, équipe.

I' fa't v'nir mon Ti-Jean p'i' i' gu'i dit çâ. Ti-Jean dit : « J'ai jama's dit çâ. J' sé's seul'ment pâ' où c' qu'i' ést c'te giant-lâ.

– I' dit, tu l' sé's, puisque c'ést que . . . tu t'en és vanté.

– Ah ! i' dit, non ! J' m'en su's jama's vanté de d' çâ. Mé', i' dit, si vous voulez qu' j'y a'lle, i' dit, j' peux b'en gu'y eller ! To'hours, i' dit, dennez-moé jusqu'à d'main matin pour gu'y penser, p'is j' m'en vâs vous denner ma réponse.

– Le vieux roi dit, c'ést correck ! Tu peux gu'y penser jusqu'à d'main ! »

Le lend'main matin, i' s'en vâ trouver le vieux roi. I' dit : « Vous allez m' donner cinq liv's de sel, p'i' i' dit, j' m'en vâ' aller l' charcher vot' saleil. I' dit, si vous êt's capab' de m'indiquer d' où c' que c'ést que le giant ress'e ! »

Lés aut's qui travailla'ent lâ, quand qu'ils l'ont vu partir a'ec çâ, cinq liv's de sel, i' ont dit : « I' vient fou ! I' vâ s' fair' tuer lâ, en arrivant, lui ! » Mon Ti-Jean â arrivé à 'a méson du giant, i' faisa't brin [brun] l' soèr. I' grimp' de v-où c' que c'ést qu' la couvarture, p'i' i' y ava't dés grands ch'minées dans c' temps-lâ. I's s' sarva'ent de d' çâ pour in poêle en minm' temps.

I' grimp' lâ p'i' i' rest' lâ. Ça fa't, l' soèr, i' attend [entend] l' giant qui di' à sa femme, i' dit : « Tu vâs m' fair' d' la soupe ! » Sa femm' met l' chodron drett' en d'ssour d' la cheminée p'i' 'a commence à réchauffer çâ. Mon chos' perd pâs d' temps, vid' sa boêt' de sel dan 'a soup' du giant. Commence à goûter çâ. I' dit : « C'ést pâs mangeab'e, i' dit, c'ést l' 'inque du sel !

– B'en, 'a dit, tu vâ' êt'e obligé d'aller charcher d' l'eau, je 'n n'ai p'us ! »

I' pend son saleil d'or dehors, p'i' i' pârt. I' ava't t'ed b'en t'oâs quat' mill's pour aller charcher d' l'eau.

Tant [quand] que Ti-Jean a vu que l' gian éta't rendu à 'a r'source, i' prend l' saleil, p'i' il l' cache en d'dans de son manteau. V'lâ l' giant parti en travers du boâs. P'i' i' s'assomma't tout partout, i' hurla't, f'sa't tou' 'és temps. Mon Ti-Jean dégringol' de d'lâ p'i' i' s'en vâ.

I' â arrivé au château, t'ed b'en vers quatre heures, le matin. I' faisa't noèr encôre. I' sort son saleil. Lés gâ' ont dit : « Quiens, le grand jour ! On a pâssé tout drette ! Mecqu' Ti-Jean arrive, i' nous clair' [clear][5] tout's, si i' s'en vient ! »

I' attell'nt p'i' i's s'en vont p'i' i's commence' à travailler. Tant [quand] qu' mon chose â vu çâ, i' r'cach' le soleil, tu comprends. I' éta'ent tout embalicoté' aussi pir' que l' gian éta't lui-minme. I' ont dit : « Quiens, l'enfant d' nanane ![6] On pensa't qu'i' r'viendra't jamè' avec sa boêt' de sel. I' ést arrivé avec le soleil d'or ! »

Le roi éta't lâ b'en content tant [quand] qu'i' a vu qu'i' ava't r'ussi d'emm'ner son saleil. Fa't qu'i's l'ont laissé tranquill' t'ed b'en pour quat' cinq jours. I' 'n â in, i'

5. *Clear* [to] (angl.) : Congédier, chasser.
6. *Nanane :* Bonbon, dans le langage des enfants. *Enfant de nanane :* Enfant terrible.

dit : « I' faut s'inventer que'qu' plan, i' dit, pour l'en-'oeiller lâ encôre ; i' dit, si i' r'tourne enn' deuxièm' fois, i' dit, i' vâ s' faire attraper c' coup-lâ, çartain ! »

Ça fa't, le gian ava't volé un vialon qui appartenè' au vieux roi. I' ava't l' 'inqu' à jouer d'ssus p'is falla't qu' tout l' mond' dans' quand minm' qu'i' voula't pâs, faula't qu'i' dans' la minm' chose. Ça fè' i' y en â in qui pârt, p'i' i' s'en vâ trouver le vieux roi, p'i' i' gu'i cont' çâ. I' dit : « I' s'ést vanté qu'i' éta't capab' d'aller charcher vot' vialon.

– B'en, i' dit, si i' s'en ést vanté, i' dit, i' ést capab'e .... i' a été charcher le saleil, i' dit, i' doé' êt' capab' d'aller charcher le vialon. »

Il l' fait v'nir p'i' i' gu'i cont' çâ. « Et's-vous fou, i' dit. J'ai 'té lâ enn' fois ; si je r'tourn' lâ, i' dit, i' vâ m'attraper b'en çartain. I' dit, i' sé', i' dit, qu'i' s'ést fait' voler le saleil ; i' m' manqu'râ pâs c' coup-lâ !

– Le vieux roi gu'i dit, faut qu' tu gu'y a'lle' ou b'en don tu vâ' êt' pendu, in dés deux. I' dit, t'és pâs pour te vanter, p'i' après çâ, i' dit, raculer su' ta parole !

– C'ést correck ! I' dit, j' m'âs gu'y eller. Dennez-moé jusqu'à d'main pour gu'y penser que' c' que c'ést qu'i' m' faut pour aller charcher çâ. P'i' i' dit, j' pens' b'en que j' su's capab'. »

Le lend'main, i' dit : « Ça pren enn' lim' qui lim' du fer, lâ, qu' ést capab' de coupé' in pouç' du coup. I' dit, si v's êt's capab' de m' faire enn' lim' qui ést capab' de couper çâ, i' dit, j' m'en vâs gu'y eller charcher vot' vialon ! »

Ça gu'i â pris t'ed b'en t'oâs s'maine' à gu'i en fair' fabriqué' un' lim' qui lima't d' minme. Il l'â eue ! Lâ, i' pârt, p'i' i' s'en vâ lâ, p'is l' soèr à 'a breunante, i' rent' p'i' i' s' couche en d'ssous du lit du giant. I' coucha't tout l' tem [temps] a'ec le vialon en d'ssous de son orguier [oreiller]. Mé' c'ta't d' gu'y touché' au vialon sans qu'i' mène aucun bruit !

Après que l' gian â 'té commencé à dormir, qu'i' ronfla't comme i' faut, mon Ti-Jean asseille à po'gner l' vialon, mé' l' vialon s' mè' à sonner. Le giant s' réveille. I' dit : « Quo' c' que c'ést qui fa't çâ, c'te train-lâ ? I' di' à sa femme, i' dit, c'ést-tu toé qui as touché au vialon ?

– 'A dit, non ! Ça doé' êt' que'qu' mouch' qui â pâssé drett' su' 'és cordes ! »

I' s' rendort, p'i' in bout d' tem après, mon Ti-Jean touche encôre au viélon p'is lâ, l' giant s' réveill' pour vrai, p'i' i' r'gârde en d'ssous du lit, p'i' i' te l'attrape. I' l'enchaîn' par enn' patt' dehor' aprè' in pôteau. P'i' i' dit : « J' m'en vâs t'engraisser comme i' faut, p'is j' te garantis, j' m'âs 'n en faire in bouillon mecque tu seill's grâs ! P'i' i' l' soignè' aux poâs bouillis p'is mon Ti-Jean mangea't çâ. I' aima't pâs çâ l' guiâb'e, mé' quoi c' tu voula's qu'i' faize. I' folla't b'en qu'il l' mange.

Te'hours, enn' journée i' s'en vâ, p'i' i' gu'i tât' lés épaules, comme i' faut. I' dit : « T'és t-assez grâs ! I' dit, j' m'en vâ' inviter tout's més amis, p'i' i' dit, on vâ t' débiter.

– Ti-Jean i' dit, c'ést pâs d' minm qu' je f'ra's, moé. I' dit, j' f'rè' in bon gros feu, lâ, p'i' i' dit, j' te rôtirè' écitte, moé, comme i' faut, en vie. Lâ, i' dit, t' a'ra's pâs l' 'inqu' le plaisir de m' manger, i' dit, t' a'ra's l' plaisir de m' voèr rôtir.

– Le giant dit : c'ést justement vrai ! I' di' à sa femme, i' dit, tu vâs fend' du boâs p'is tu vâs faire in bon feu, tandiss' j' m'en vâ' allé' 'oèr més amis ! »

C'étè' ell' qui garda't çâ, c'tte clé-lâ, que Ti-Jean 'ta't bârré avec. Te'hours, 'a s' mè' à fend' du boâs, c'ta't dur à fend'e. I' di' à 'a vieille, i' dit : « Approch'-moé-lé l' boâs, i' dit, écitte, j' m'en vâs l' fend'e, moé ! » Alle approche enn' bûch' p'i' i' perd pâs d' temps. I' gu'i sapre in coup d' pied, son pied lib'e, p'i' i' griff' lés clés p'i' i' s' débârre. I' vâ charcher l' vialon p'i' i' s'en vâ.

Tant [quand] qu'i' â arrivé au château, tu comprends, i' s'ést mi' à jouer p'is tout l' mond' dansa't p'i' i' éta'ent rendu' à mo'quié morfonds. « Mé', i' dit, vous allez fénir de m' fair' fair' tout's sort's de djobs [jobs][7] pour asseiller de m' fair' tuer ! » I' lés â quien [tenus] à danser ; le vieux roi s' lamenta't : « Arrête ! On t'en-'oèrâ p'u' en null' pârt ! » P'is, tout l' temps qu'i' a eu promis qu'i' gu'i f'ra't p'us faire r'guien, lâ, i' â lâché d' jouer.

I' a t'ed b'en été in an avant qu'i' l' bâdra't [bother][8] p'u' avec eur'guien. Au bout' d'in an, le giant vient, in bon soèr, p'i' i' vol' qués'ment l' t'oâs quârts dés animaux qui appartenè' au vieux roi. I' di' à Ti-Jean, i' dit : « J' t'ai promis que j' t'en-oèra's p'us lâ, j' te f'ra's p'us faire r'guien qu' tu voudra's pâs, mé', i' dit, si tu l' laiss's faire, i' dit, i' vâ tout' nous emporter quoi c' que c'ést qui nous appartient. I' dit, si tu veu' aller . . . si t'és capab' de voler l' giant lui-minme, i' dit, j' m'en vâs t' denner la mo'quié de ma fortune, p'is la princesse en mariage.

– Ti-Jean dit, j' m'en vâs gu'y penser ! »

Te'hours, ça gu'i coûta't, tu comprends, d'aller l' charcher . . . C'ta't pâ' enne affair' b'en b'en isé [easy][9] à faire. To'hours, i' di' au vieux roi, i' dit : « Si t'és capab' de m' fair' faire enn' boête assez grand' pour que j' peuv' le renfarmer d'dans, i' dit, j' m'en vâ' aller l' charcher. Mé', sois çartain qu' 'a soeille [soit] assez fort' qu'i' n'en sort' pâs si j' vien à bout de l' rembârrer lâ ! »

Ah ! lâ, i' gu'i en fa't faire enn' boête, tu comprends, qui éta't b'en sûr qu'i' câss'ra't pâs. I' s' mè' enn' grand barbe, mon Ti-Jean, p'i' i' s'arrang' comme in vieux quêteux p'i' i' r'ssoud de su' l' gian avec çâ. Le giant gu'i dit : « D'où c' que c'ést qu' tu vâs ?

– I' dit, j' charch' Ti-Jean. I' dit, si j' pouva's l' po'gner p'is l' fair' rentrer dans c'tte boêt'-lâ, i' dit, i' n'en sortira't jama's !

---

7. *Jobs* (angl.) : Travaux, tâches, besognes.
8. *Bother* [to] (angl.) : Importuner, fatiguer, tracasser.
9. *Easy* (angl.) : Facile.

– Le giant gu'i dit, ça f'ra't justement mon affaire. I' dit, ça fè' assez d' tours qu'i' m' joue ! I' dit, si tu pouva's l' po'gner, emmèn'-moé-lé écitte, p'is j' t'en garantis, j' m'âs gu'i en faire enn' djob !

– Ti-Jean dit, quo' c' que c'ést tu gu'i f'ra's ?

– I' dit, j' gu'i f'ra's boér' du plomb bouillant.

– Hein ! Ça s'ré' enn' bonne idée. Mé', i' dit, pens's-tu que j' pourra's l' quiend' [tenir] dans c'tte boêt'-lâ ?

– B'en, l' giant dit j' devrè' êt'e aussi fort comm' qu'il ést.

– Asseill' don, i' dit, pour 'oèr si i' s'rè' 'apab' de rentré' en d'dans p'is d' câsser çâ ! »

Le giant rent' dan 'a boête. Tu comprends, i' éta't pâ' aussitôt couché lâ qu'i' te l' l'â rembârré, hein !

To'hours, i' l'emmène au vieux roi : « Quiens, i' dit, je l'ai vot' giant. Fait's-en c' que c'ést qu' vous voudrez !

– Le vieux roi dit, non. I' dit, c'ést toi qui âs été le charcher, i' dit, fais-en quoi c' que c'ést qu' tu voudrâs !

– I' di' au giant, i' dit, si t' ètè' à ma place, i' dit, quoi c' que c'ést qu' tu f'ra's ?

– I' dit, j' te f'ra's quoi c' que c'ést qu' j'ai dit que j' te f'ra's.

– B'en, i' dit, tu vâs l'a'oèr ! »

I' gu'i en â fait' boére, tu comprends ! L' gian a pâs duré longtemps. To'hours, i' s'ést marié a'ec la princesse, p'i' i's t' ont fêté çâ pour t'oâs s'maines.

Si i' ést ôbligé d' gardé' 'és poule' encôre, c'ést pâs d' ma faute !

5 – BARBARO-LES-GRANDES-OREILLES

C'était un vieux et une vieille qui n'avaient eu aucun enfant. Ils savaient bien, vu leur âge avancé, que les joies de la famille leur étaient devenues impossibles. Chaque jour, la pauvre femme s'écriait toute en larmes : « Ah ! si nous avions des enfants, nous ne souffririons pas tant de cette solitude ! »

Un jour le bon homme pense à un moyen de rendre espoir à sa femme. Il saisit sa hache et fabrique d'une bûche de bois une sorte de poupée rudimentaire, mais à laquelle il avait pris soin de faire une bouche. « Tiens, dit-il à sa femme ; tu nourriras de bouillie cette poupée comme si c'était un enfant ! »

Chaque jour, la pauvre vieille n'oubliait pas de bourrer de bouillie la poupée de bois. Un bon matin, la bonne femme se rend vers la poupée pour lui faire ingurgiter sa nourriture coutumière ; elle trouve le jouet fendu en deux ; par contre, elle trouve un bébé réel dans le berceau, un vrai bébé mais pourvu de deux longues oreilles un peu comme celles d'une mule. Le nouveau papa dit à sa femme : « Ces oreilles auront au moins un bon côté. Il te sera inutile de te casser la tête pour trouver un nom à ce petit. Il se nommera simplement Barbaro-les-Grandes-Oreilles !

– J'accepte ta décision ! » s'écrie la vieille.

L'enfant grandissait rapidement. À l'âge d'un an, il avait presque atteint la stature d'un homme. Un bon jour la paysanne dit à son mari : « Même si Barbaro est encore jeune, il me semble qu'il pourrait rendre quelques services. » Le paysan s'affairait à couper du bois, au loin, dans la forêt. Ce bûcheron devait être une sorte de géant puisque, pour son dîner, il absorbait le contenu d'une cuve de ménage remplie de bouillie. Un jour la maman dit à son fils : « Aujourd'hui, tu vas aller porter le dîner à ton père, dans la forêt !

– Très bien ! rétorque Barbaro ; je suis assez fort pour transporter le repas de mon père ! »

Il attrape la cuve par les deux anses et file vers le chantier du bûcheron. À mi-chemin, Barbaro se sent dévoré par la faim. Il mange toute la bouillie que contenait la cuve. Barbaro ne cache pas son aventure à son père : « Maman n'en avait pas préparé assez pour me rassasier. Comment veux-tu que je t'en laisse même un peu ? »

Le bûcheron pense sur-le-champ à utiliser les forces de son jeune fils : « Retourne à la maison immédiatement et prépare du bois de chauffage pour ta maman. Si tu peux manger une cuve de bouillie, tu devrais être capable de couper un peu de bois pour entretenir le poêle de cuisine ! »

Barbaro file vers la maison. Il aperçoit les gros chênes qui ornent les abords de la demeure familiale. Il pense à la tâche que lui a tracée son père, mais il prend vite une décision : « Si mon père croit que je vais apporter le bois de la montagne éloignée de trois milles, il se trompe ! Je vais d'abord utiliser les arbres des alentours ! » Barbaro s'attaque aux immenses chênes et les arrache comme on le fait d'un brin de foin. La mère le regarde faire et n'a d'autre protestation qu'une réflexion muette : « Barbaro n'a pas une force humaine mais bien plutôt la force d'un diable ! »

La mère, toute bouleversée par cette constatation, court au château du vieux roi et lui raconte l'exploit de son bébé : « Mon fils n'a qu'un an, mais il a une force qui me fait peur. Il a déraciné tous les gros chênes du voisinage de notre demeure pour me procurer du bois de chauffage !

– Vrai ? Eh bien ! dit le roi, je suis tout disposé à utiliser les forces de cet enfant. Décide-le à me rendre visite. S'il veut travailler pour moi, je vais l'héberger !

– Il me faut pourtant vous prévenir, Majesté, qu'il a un gros appétit. . .

– N'ayez aucune crainte ; il ne pourra satisfaire toutes ses habitudes de goinfrerie, à ma table ! »

La mère revient chez elle et communique à son enfant les dispositions du vieux roi. « Si tu veux travailler chez le roi, il est prêt à te donner un emploi.

– Je serais heureux, moi, de travailler au château ! » répond l'enfant.

Le jeune Barbaro va causer avec le roi. « On m'a dit que tu me donnerais un emploi ?

– Certainement, mon garçon ! Es-tu capable de battre le grain au moyen du fléau ?

– Je suis prêt à exécuter, sans aucune préférence, tout travail que tu me confieras ! réplique Barbaro.

– Eh bien ! file à la grange et joue du fléau jusqu'à demain.

– Mais n'oublie pas de me préparer à souper, ce soir ! »

Barbaro accompagne le roi à la grange ; le roi lui remet un fléau ordinaire. L'enfant essaie l'instrument en présence du roi. La première fois que le fléau heurte le pavé de l'aire, les miettes de bois jaillissent dans les airs. Le fléau est broyé en cinq ou six tronçons. Barbaro s'exclame sur-le-champ : « Sire mon roi, je ne suis pas capable de battre du grain avec ce jouet. C'est trop fragile !

– Puisque tu ne trouves pas mon fléau à ton goût, va t'en fabriquer un à ta mesure !

– Mais il me faudrait une bonne quantité de cuir pour relier les pièces de mon fléau ! »

Barbaro court vers la forêt et en rapporte un chêne d'une cinquantaine de centimètres de diamètre. Il en coupe un billot de près de dix mètres de longueur. À ce manche solide, il ajoute, au moyen de courroies, une bûche de trois ou quatre mètres de longueur. Le roi lui demande : « Qu'entends-tu faire avec ces billots ?

– Je vais battre ton grain. Regarde-moi ! Je vais te montrer comment je procède ! »

Barbaro tente d'introduire son nouveau fléau dans la grange ; il découvre que la porte est trop étroite. Il lance un coup de pied dans le linteau, il sépare la grange en deux parties. Le vieux roi s'écrie, dans une sorte de désespoir : « Que vais-je devenir, embarrassé par ce personnage bizarre ? S'il continue à se conduire de façon aussi extravagante, il va détruire toutes les dépendances du château ! Je vois, dit le roi à Barbaro, que tu n'es pas capable de battre mon grain au moyen du fléau. Tu détruis tout ! Demain, tu iras labourer.

– Comme tu le désireras. La sorte de travail m'importe peu. J'accomplirai toute tâche que tu pourras me confier.

– Tu vois, Barbaro, la belle pièce de terre verdoyante, là-bas ? C'est ce champ que tu laboureras, demain ! »

Dans ce champ habitait un immense serpent presque aussi gros qu'une baleine. Il dévorait tout être vivant qui se hasardait à pénétrer dans ce champ. Le roi se dit en lui-même : « Le serpent va dévorer Barbaro, et je serai débarrassé de cet employé dangereux ! »

Le lendemain matin, Barbaro se dirige vers le champ accompagné d'un bœuf et d'une charrue en vue de labourer la terre. Dès le premier sillon, Barbaro voit apparaître le serpent. « Ah ! je devine maintenant pourquoi il m'a envoyé ici ! Il voulait me faire détruire par ce monstre-là. . . »

Il attrape le serpent sous son bras, en le serrant fortement, et il revient au château. « Eh ! le roi ; dorénavant, tu éloigneras ces sortes de bestioles de tes propriétés avant de m'y envoyer labourer ! » Le roi, qui craignait le serpent, crie à Barbaro : « Retourne déposer ce monstre là où tu l'as pris, et abandonne le labourage dans cette pièce de terre !

– Eh bien ! Si tu continues à me tendre des pièges, je vais me venger en rasant ton château jusqu'à terre. Je veux que tu me laisses tranquille !

– C'est bien, c'est bien ! Je te promets de ne plus te tromper ! » affirme nerveusement le roi.

Le lendemain, le roi assigne une autre tâche à Barbaro : « Tu n'as pas voulu labourer le champ du serpent, hier ; ce matin, tu vas aller labourer un autre champ.

– Travailler là ou ailleurs, peu m'importe ! Mais je ne veux pas que l'on vienne me faire perdre mon temps ! Moi, quand je travaille, j'ai horreur des raseurs ! »

Barbaro se rend dans la prairie désignée pour le labourage. Après une couple d'heures de travail, le jeune employé du roi voit arriver un géant de trois mètres de hauteur et qui l'apostrophe : « Que fais-tu ici, toi ?

– Comme tu le vois, je laboure !

– Qui t'a envoyé labourer ici ? »

Barbaro saisit machinalement la charrue par un seul mancheron – la charrue pesait bien une tonne – et la pointe à bout de bras vers le château en disant : « C'est le contremaître de cette boutique, là-bas.

– Diable de diable ! s'écrie le géant, il faut que tu aies bon bras pour manœuvrer ta charrue de la sorte !

– Bon bras ! Si tu veux... Si je voulais, je pourrais labourer sans bœufs ! Regarde ! »

Barbaro pousse la charrue vers un gros caillou, le renverse sens dessus dessous sans broncher. « Si ça peut te plaire, dit le géant, je t'invite à souper avec moi, ce soir. Mets fin à ce labourage. D'ailleurs, tu travailles sans salaire ?

– Aucun salaire ! Je travaille en échange du vivre et du couvert.

– Viens souper avec moi ! insiste le géant. Je te servirai un gros repas, je te le promets ! »

Le soir, le jeune employé du roi rejoint le géant, à l'heure du souper. « Que désires-tu manger pour souper, Barbaro-les-Grandes-Oreilles ? demande le géant.

– Je mangerais de la bouillie, mais en assez grande abondance ! »

Le géant prépare quatre cuves de bouillie ; les deux amis dévorent tout ce repas sans n'en rien laisser. Barbaro profite de l'occasion pour défier son hôte. « Dis donc, géant, je parie que je suis capable de manger une plus grande quantité de bouillie que toi. Tu es beaucoup plus robuste que moi, mais je suis sûr de pouvoir manger plus de bouillie que toi !

– Je puis manger le contenu de vingt cuves comme celles de ce soir ! »

Barbaro avait bon appétit mais il était certain de ne pouvoir ingurgiter vingt cuves de bouillie. Cependant, il dit sérieusement au géant : « C'est parfait ! Demain soir, tu prépareras quarante cuves de bouillie, vingt pour chacun de nous deux.

– Entendu ! répond le géant. Demain soir, je t'invite à manger encore avec moi ! »

Barbaro retourne coucher chez le roi. Le lendemain, il tue le bœuf de labour, un immense bœuf, en prend la panse et s'en fabrique un grand sac qu'il dissimule dans sa chemise. Le soir venu, il s'en va visiter le géant. « Eh bien, géant, dit Barbaro, si

tu es prêt à manger de la bouillie, nous allons en manger ! Combien en as-tu préparé ?

– Quarante-deux cuves !

– Tu aurais dû en préparer quatre-vingts ! J'enrage de faim, ce soir !

– Eh bien ! prends la première bouchée.

– Non, non ; ce n'est pas la façon de procéder. Il s'agit d'un pari, oui ou non ?

– Un pari ! affirme le géant.

– Dans ce cas, tournons-nous le dos ; mange de ton côté, et moi, du mien ! »

Les deux convives disposaient de grands récipients, sortes de chaudières, pour manger. Barbaro mange à peu près douze cuves de bouillie, puis commence à enfouir le reste dans son sac. Bientôt, son ventre était gonflé comme un tonneau. Le géant avait ingurgité le contenu de douze ou treize cuves ; Barbaro en avait vidé trente ! Il dit au géant : « Qu'est-ce que tu fais ? Il ne m'en reste plus, moi !

– Arrête un peu ! J'ai tellement mangé que la peau du ventre m'en craque ! Je me sens comme un âne malade !

– Moi aussi, j'ai un peu trop mangé, bien que je n'aie pas mangé plus que toi. Regarde bien ce que je fais, moi, quand j'ai mal au ventre ! As-tu un couteau ?

– Oui, le voici ! répond le géant.

– Passe-le-moi ! »

Barbaro se plante le couteau dans le ventre – dans le sac – et laisse dégouliner la bouillie sur le parquet. Il dit au géant : « Si tu veux te débarrasser de ton malaise, fais comme moi ! »

Barbaro tend le couteau au géant ; ce dernier, certain de pouvoir, lui aussi, réussir cet exploit, se plonge le couteau dans le ventre... avec le résultat que l'on comprend.

Barbaro se croyait libéré du géant, mais il découvre que le défunt a deux frères. Les deux géants sont furieux de la mort de ce proche parent. Ils se promettent d'avoir la peau de Barbaro, pour le punir d'avoir conduit leur frère à la mort. Ils l'invitent à coucher chez eux et savourent déjà les fruits d'une de leurs tromperies.

Le soir, Barbaro couche chez ses hôtes ; il couche au premier étage tandis que les géants couchent au second étage. De temps en temps l'un des géants venait fouiner en haut de l'escalier et se disait tout bas : « S'il peut donc fermer l'œil, je vais le caresser à coups de masse ! » Mais Barbaro se tenait sur ses gardes et pensait : « Vous ne m'aurez pas ! Même si vous avez la force pour vous, j'ai le moyen de vous tenir tête ! »

Dès que le géant tombe endormi, Barbaro se lève, prend deux quartiers de bois, en place un dans le sens de la largeur du lit, place l'autre dans le sens de la longueur mais en équilibre sur le premier. Il dispose ensuite sa tuque sur le bout du billot qui

représente le dormeur, et ramène les couvertures pour simuler une personne endormie. Une fois ce piège préparé, Barbaro va se cacher à l'écart dans un coin noir.

Quelque temps plus tard, le géant se réveille et juge, à l'absence du bruit, que Barbaro s'est endormi. Il descend au premier étage, armé d'une masse de la grosseur d'un seau et en applique un dur coup sur la tuque du soi-disant dormeur. Le bout du billot est projeté vers le géant et le tue sur-le-champ.

Il ne restait plus qu'un géant. Barbaro se dit en lui-même : « Je n'y échapperai pas ; un jour ou l'autre, je devrai me battre contre ce monstre et je suis à peu près certain qu'il va gagner ! » Barbaro était un peu timide. Il aurait eu la force de triompher du géant, mais il manquait de confiance en lui.

Le dernier géant se lève, le matin, et va enterrer ses deux frères, tout en mijotant un plan pour se débarrasser de Barbaro. « Écoute, petit, dit le géant au jeune employé du roi ; ce matin, le temps est venu de savoir qui de nous deux est le plus fort. Tu vois le gros chêne, près de la maison ? Chacun de nous va l'attaquer du poing. Si ton poing perfore un trou plus profond que le mien dans le chêne, tu deviendras propriétaire de tout ce que je possède ici. Si c'est moi qui suis le gagnant, tu quitteras la place pour toujours !

– J'accepte les conditions de ce concours, mais ce matin, je ne me sens pas d'humeur à boxer avec les arbres. Si tu veux, remettons notre concours à demain matin ! »

Barbaro prend une promenade dans la forêt du roi dans l'intention de se rendre compte jusqu'à quelle distance il pouvait faire pénétrer son poing dans le tronc d'un chêne. Il s'élance sur un arbre, le poing tendu en avant. Il vient près de voir ses jointures apparaître de l'autre côté de l'arbre. « Le résultat est assez bon, mais s'il fallait que le géant passe son poing d'une écorce à l'autre ? Il est beaucoup plus gros que moi ! Je vais organiser un stratagème. . . »

Barbaro va se procurer une tarière et file chez le gros géant, à la faveur de la nuit. Il découpe de chaque côté du chêne un disque d'écorce qu'il enlève, puis perce un trou de tarière à travers l'arbre. Il replace les disques d'écorce et se retire sans bruit.

Le lendemain matin, Barbaro va trouver le géant et lui demande : « Es-tu disposé à boxer avec les chênes, ce matin ? Quant à moi, ce concours me plairait. Viens, nous allons l'attaquer, ton chêne ! »

Le géant se rend au pied de l'arbre et se lance le premier à l'assaut du chêne. « Ah ! s'écrie Barbaro, ton poing a failli apparaître de l'autre côté. » Il lui restait l'écorce à traverser ! « Cependant, vais-je te le dire ? Tu n'es pas si puissant que je ne le croyais ! Tu as pénétré assez profondément dans le bois, mais tu es venu à un cheveu de te casser le bras ! Je t'ai observé, tu sais ! Regarde-moi bien, maintenant ! »

Le trou étant percé d'avance, on comprend facilement que le poing de Barbaro ait traversé l'arbre de part en part sans exiger un gros effort. Le géant évidemment à

bout d'arguments, s'adressa au gagnant : « Je t'avais promis de te laisser tous mes biens et de déguerpir, si tu gagnais, mais j'ai changé d'idée. Voici une grosse canne en fer ; nous nous rendrons sur la plage, au bord de la mer, et nous lancerons, à tour de rôle, la canne sur le sable. Si tu parviens à la lancer plus loin que moi, je te donnerai tous mes biens et je quitterai le pays !

– Allons-y de ce pas ! » reprend Barbaro.

Le géant traîne sa canne d'un poids d'une tonne et demie, et parvient sur la plage en compagnie de Barbaro. « Lance la canne, dit le géant au jeune employé du roi ; je veux voir à quelle distance tu vas la projeter !

– Non, non ! reprend Barbaro. C'est toi qui as fait la proposition de ce concours, lance-la le premier ! »

Le géant s'élance et fait tourbillonner la canne à deux ou trois arpents. « Maintenant, dit-il à Barbaro, c'est ton tour. Essaie de lancer la canne ! » Barbaro plante la canne dans la position verticale et commence à crier : « Ho ! ho ! ho !

– Qu'est-ce que tu fais là, toi ? demande le géant.

– Mon frère est forgeron, l'autre côté de la mer. Il serait chanceux de mettre la main sur une pièce de fer de cette dimension.

– Ne lui lance pas ma canne ! supplie le géant. C'est le seul bien que je vais apporter, lors de mon départ ! »

Le géant respecte sa parole enfin, et il abandonne ses biens. Barbaro devient propriétaire de toutes les possessions de son adversaire. Il s'en retourne chez le roi et lui raconte ses aventures. « Maintenant, dit Barbaro, je n'ai plus de raison de rester au château. Je suis propriétaire de tous les biens des géants ; toutes leurs richesses m'appartiennent à présent !

– Écoute-moi bien, s'empresse de dire le roi ; ce soir, je fête mon quarantième anniversaire de mariage. Serais-tu capable de m'organiser un grand feu d'artifice pendant que j'irai en promenade en compagnie de ma vieille reine ? Il me faut une lumière abondante pour illuminer ma longue randonnée.

– Assurément, répond Barbaro avec enthousiasme, je peux t'organiser un feu capable d'éclairer trente-cinq kilomètres à la ronde.

– C'est en plein ce qu'il me faut ! Un immense feu d'artifice ! »

Le roi se met en route en compagnie de la reine. Quand le roi est rendu à une quinzaine de kilomètres, Barbaro met le feu à tout le château, aux bâtiments et à toutes les dépendances. À la vue du feu, le vieux roi se dit orgueilleusement : « Il est capable de faire tout ce qu'il veut, ce fameux Barbaro ! » À son retour de promenade, le roi trouve un amas de cendres à l'endroit du château. Barbaro attendait le roi pour lui faire un bref discours : « Eh bien ! tu vas être obligé d'imiter le geste du géant : quitter les lieux le plus tôt possible. C'est moi qui serai dorénavant le maître de céans ! »

BARBARO-LES-GRANDES-OREILLES

Récit populaire raconté, le 8 octobre 1962, à Warren, Ontario, par Joseph Prud'homme (43 ans) qui l'avait appris, vers 1932, de Florence Simon (devenue Mme Laurent Lalonde de Chelmsford, Ont.), âgée, à cette époque, de 13 ou 14 ans.

Enregistrement no 1585. Conte-type 650 I d (bûche de bois), g, II c, IV a, V b (serpent, charrue au bout du bras) suivi des T. 1088, 1115, 1085, 1063.

C'tè' in vieux p'i' enn' vieill' qui ava'ent jamè' eu d'enfant, p'i' i' éta'ent rendus vieux, p'i' i's sava'ent qu'i's 'n n'a'ra'ent p'us. Ça fa't, la vieille 'a brâillè'[1] à tou' 'és jours : « Si ô' ava't dés enfants, b'en, on s'ra't pâs t'ut seuls ! »

Le vieux : « Quiens, quiens, i' dit, j'en ai une idée, moé ! M'âs t' en faire in en boâs ! » P'is, i' pren 'a hache, p'i' i' fa't d' 'inque in affair' roff [rough][2], lâ, p'i' i' gu'i fè' enn' bouche, p'i' i' di' à 'a vieille : « Quiens, i' dit, tu gu'i f'râs manger d' la bouillie, pareil comm' si c'étè' in enfant ! » Ça fa't, la vieille, à tou' 'és jours, 'a ô'blia't pâs : 'a bourra't son bonhomm' de boâs de bouillie.

In matin, 'a vâ pour le fair' manger, p'is le bonhomm' de boâ' ava't fendu en deux, p'i' i' y avè' in bébé réel dans l' barçoèr[3], là-d'dans. Lâ, i' ava't dés areilles, c'ta't quas'ment grands comme in... enn' mule. Le vieux dit : « C'st enn' bonn' chose ! I' dit, t' a'râs pâs besoin de gu'i charché' in nom, i' dit, on vâ l'app'ler Barbaro-aux-Grands-Oreilles !

— La vieill' dit, comm' tu voudrâs ! »

Mé', i' profita't[4] vite ; rendu à in an, i' éta't qués'men à 'a grosseur d'in homme. Ça fa't, enn' journée, 'a dit, la vieille a dit : « Co' minm'[5] qu'i' ést jeune, 'a dit, me semb' qu'i' pourra't travaillé' in peu ! » P'is l' vieux coupa't du boâs, loin. 'A dit : « Tu vâ' aller porter d' la bouillie à ton pére, à médi ! » P'is l' vieux, ça a'ra't dû êt'e

---

1. *Brailler :* Pleurer, se lamenter.
2. *Rough* (angl.) : Grossier, raboteux, ébauché.
3. *Berçoir :* Berceau.
4. *Profiter :* Grandir, se développer, croître.
5. *Co' minme :* Quand bien même.

enne espèc' de giant, parç' que ça gu'i en prena't plein enn' grand cuve-à-laver, lâ. Barbaro gu'i dit : « C'ést correck ! I' dit, j' su's capab'e, i' dit, d'emporter çâ ! »

I' pâr' a'ec c'tte grand cuv'-lâ ; i' fè' à pe' prè' 'a mo'quié ch'min, p'is la faim l' prend : mang' tout' la bouillie qu'i' y ava't dan 'a cuve, lâ. I' dit çâ au vieux : « Quiens, i' dit, 'a me 'n n'ava't pâs denné assez pour moé ; comment voula's-tu que j' t'en emmène ?

– B'en l' vieux dit, r'tourn'-toé-z-en, p'is fa's-y du boâs. Si t'és capab' de manger toute enn' cuv' de bouillie, tu devrè' êt' capab' de faire in p'tit brin d' boâs pour la maison ! »

Mon Barbaro s'en vâ lâ. I' y ava't dés beaux gros chêne' autour d' la maison. I' dit : « Si l' pér' pens' que j' m'en vâ' aller dan 'és montagn's châarguier du boâ' à t'oâs milles ! I' dit, j' m'en vâs déraciner cés â'b's-lâ ! » I' s' po'gnè' aprè' és chênes, p'i' i' t' arracha't çâ drett' dan 'a terre, pareil comme on f'rè' a'ec in brin d' foin. La vieille 'a dit : « C'ést pâs du monde, çâ ! C'ést p'utôt le démon ! »

'A pârt, p'i' 'a s'en vâ trouver le vieux roi, p'i' 'a gu'i cont' çâ. 'A dit : « Le p'tit gârs, 'a dit, i' â d' 'inqu' in an, p'i' 'a dit, c'ést épouvantab'e. 'A dit, lés gros chên's qu'i' y â autour d' la maison, 'a dit, i' â tout' déraciné çâ pour fair' du boâs d' poêle !

– Oué, b'en, i' dit, çâ f'ra't justement mon affaire. En-'oeill'-lé [envoie-le] m' 'oèr, i' dit ! I' dit, si i' veut travaillé' écitte, m'en vâs le garder.

– 'A dit, j' vous avartis qu'i' mange, par 'emp'e [exemple] !

– I' dit, i' mang'râ pâs comm' qu'i' vâ vouloèr, écitte ! »

'A s'en r'tourne à Barbaro, 'a dit : « Si tu veu' aller travailler pour le vieux roi, 'a dit, i' vâ t' prend'e.

– Ça vâ fair' mon affaire, i' dit, moé, travailler lâ ! »

I' s'en vâ voèr le vieux roi, p'i' i' dit : « Tu veux que j' travaill' pour toé ?

– I' dit, oui ! I' dit, és-tu capab' de batt' au fl'au [fléau] ?

– N'importe quoi, i' dit, ça fa't pâs d' diffarance.

– B'en, i' di' à Barbaro, vâ dan 'a grange, p'i' i' dit, bâ' au fl'au jusqu'à d'main !

– Barbaro : mé', i' dit, faut que j' soupe, moé, i' dit, à soèr ! »

C' fa't, i' s'en vâ à 'a grange avè' le vieux roi, p'i' i' gu'i denne in fl'au ordinaire. L' promier coup, tu comprends b'en, i' a câssé l' manche en quat' cinq boutes. I' di' au roi : « J' pâ' 'apab' de batt' du grain avec çâ, moé, ça quient pâ' ensemb'e, çâ !

– B'en, l' vieux roi dit, puisque t' és t-in chicagnârd[6], fais-toé-z-en in, in fl'au !

– Hein ! Justement, i' dit, s' t'âs du cuir, quoi c' que c'ést qu'i' m' faut ; j' vâs m'en faire in, in fl'au ! »

---

6. *Chicagnard :* Chinaneur.

I' s'en vâ charché' in chên' qui ava't comm' vingt pouc's de gros dans l' bout'. I' s'en coupe in bout' d'enn' trentain' de pieds d' long, p'i' i' 'n en rajoute à pe' près dix douz' pieds, au bout', in p'us gros morceau, p'i' i' t' coud çâ ensemb'e. Le vieux roi dit : « Que c't â' envie d' faire avec çâ ?

– I' dit, batt' du grain. Ouatch [watch][7] -moé fére, i' dit, tu vâ' 'oèr ! »

I' s'en vâ à 'a port' d' la grange ; ça rentra't pâs. I' t' sapre[8] in coup su' 'a couvarture, câss' la grange en deux. Le vieux roi dit : « Quoi c' que j' m'en vâs faire avec çâ ! I' dit, si faut qu'i' seill' [soit] tout l' temps malfaisant d' minme, i' dit, i' vâ tout' détruir' quoi c' que c'ést qu'i' y â à l'entour ! »

C' fa't, i' di' à Barbaro, i' dit : « T'és pâs capab' de batt'e au fl'au, i' dit, tu bris's tout' ! i' dit, d'main, tu vâ' aller labourer.

– Comm' tu voudrâs ! C' fa't pâs d' diffarence, i' dit, j' peux fair' n'importe quoi c' que c'ést qu' t'â' à faire, j' m'en vâs l' faire !

– I' dit, tu 'oés l' champ qu'i' y â là-bâs, l' beau champ vert, lâ !

– Barbaro gu'i dit, oui !

– B'en, i' dit, tu vâ' aller labourer çâ d'main ! »

Mé', dans c'te champ-lâ, i' y avè' in sarpent ; i' éta't qués'ment gros comme enn' baleine. P'is tout' quoi c' que c'ést qui pâssa't lâ, il l' mangea't. I' dit : « I' vâ manger Barbaro, p'is j' m'en vâs 'n n-êt' débarrassé ! »

Le lend'main matin, mon Barbaro pâr' avec enn' châtrue, p'i' in bœu', p'i' i' s'en vâ lâ pour labourer. I' éta't pâ' aussitôt commencé, l' sarpent r'ssoud[9]. « Ah ! i' dit, c'ést pour çâ qu'i' m'â en-'oeillé [envoyé] écitte ! I' dit, i' pensa't de m' fair' manger par ce sarpent-lâ ! »

I' griff' le sarpent d'ssour de son brâs, d' minme, p'i' i' r'ssou' au château. « Quiens, i' dit, t' ôt'râs tés bébit's de d'dan 'és champs, i' dit, avant de m'en-'œiller labourer !

– Le vieux roi dit, r'tourn'-moé çâ de v-où c' que c'ést qu' t' as pris çâ, p'i' i' dit, lâch' de labourer lâ, si tu veux pâs le labourer !

– B'en, i' dit, si t'asseille' à m' jouer dés tours, i' dit, j' m'âs t'en joué' in, in tour, moé ! I' dit, m'en vâs sacrer l' château à terre, i' dit, si tu m' laiss's pâs tranquille !

– L' vieux roi dit, j' t'en jouerai p'us d' tours ! »

Le lend'main : « B'en, i' dit, t'âs pâ' été 'apab' de labourer lâ ; lâ, i' dit, tu voula's pâs labourer lâ à caus' que c'ést qu'i' y avè' in sarpent, i' dit, tu vâ' aller labourer dans l'aut' champ.

---

7. *Watch* (angl.) : Surveiller, guetter, regarder attentivement.
8. *Saprer :* Autre forme de *sacrer.* Ici, donner, appliquer.
9. *Ressoudre :* Arriver, apparaître, survenir.

– Ça fa't pâs d' diffarence, mé', i' dit, qu'i's vienn'nt pâs m' bâdrer[10] ! I' dit, moé, tant [quand] que j' travaill' j'eum' pâ' a'oèr d'achalant ! »[11]

I' s'en vâ lâ ; ça f'sè' enn' coupeul d'heur's qu'i' laboura't, i' r'ssou' in gian à pe' près comm' dix pieds d' grand ; i' dit : « Quoi c' que c'ést qu' tu fè' écitte ?

– I' dit, j' laboure, tu 'oés b'en !

– Qui c' que c'ést, i' dit, qui t'â en-'œillé labouré' écitte ? »

C'ta' enn' châtrue, qu' ça pésa't 'ted b'en[12] enn' tonne, qu'i' labourè' avec. I' prend çâ d' 'inqu' par in manchon, i' dit : « C'ést l' bâss [boss][13] du château, lâ !

– Le giant dit : 'Cré guiâb'e ! T'és pâs mal[14] fort, i' dit, pour manœuvrer c'tte châtrue-lâ d' minme.

– Ah ! Comm' tu voudrâs ; i' dit, moé, si j' voula's, j'en n'ai pâs besoin d' boeu's pour labourer. R'gârde ! »

I' r'ssoud, p'i' i' y avè' in gros caillou en avant d' la châtrue ; i' t' pouss' çâ, p'i' i' t' renvars' çâ à l'envers. Le giant : « Quiens, i' dit, viens soupé' a'ec moé, à soèr. Lâch' çâ, i' dit, c'te labourag'-lâ ; ça te peill' [paie] pâs ?

– I' dit, i' m' peill' pâs, i' dit, i' m' gard' d' 'inqu' pour ma pension.

– B'en, i' dit, viens soupé' avec moé ! J' t'en garantis, i' dit, qu' tu vâs manger comme in homme ! »

Ça fa't, l' soèr, i' dit : « Quoi c' que c'ést qu' tu mang's pour souper, Barbaro-'és-Grands-Areilles ?

– I' dit, d' la bouillie, p'is ça m'en prend b'en ! »

I' en fa't quat' grands cuves, p'i' i's mang'nt tout' çâ à leu' deux. Barbaro dit : « 'Cou' don, i' dit, j' m'en vâs t' gager, moé, i' dit, que j' peu' en manger d' la bouillie b'en pluss' que t' és capab'e ; p'is t' és b'en plus gros qu' moé, mé', i' dit, j' su's çartain que j' peux manger pluss' de bouillie qu' toé !

– L' giant dit, j' peu' en manger vingt cuv's de minme ! »

Barbaro, i' mangea't pâs mal, mé' i' sava't b'en qu'i' éta't pâ' 'apab' d'en manger vingt cuves. I' di' au giant : « C' correck ! I' dit, d'main soèr, t'en f'râs quarant' cuves ; i' dit, m'âs 'n en manger vingt, p'is tu 'n en mang'râs vingt. » C' fa't qu' le giant dit : « C'ést fait' ! Demain soèr, tu viendrâs soupé' avec moé ! »

Mon Barbaro s'en vâ s' coucher su' l' vieux roi, mé' le lend'main matin – i' avè' in gros bœu' – i' l' tue p'i' i' prend tout' la pans' p'i' i' s' fè' in grand sac, met çâ en

---

10. *Bâdrer* (angl. TO BOTHER) : Fatiguer, ennuyer, tracasser.
11. *Achalant :* Contrariant, agaçant, embarrassant. Ici, personnage insupportable.
12. *T'ed b'en :* Peut-être bien.
13. *Boss* (angl.) : Maître, propriétaire, administrateur.
14. *Pâs mal :* Passablement, assez.

d'dans de sa ch'mise. I' s'en vâ trouver l' giant, l' soèr : « Bon ! B'en, i' dit, si t' és paré à manger d' la bouillie, i' dit, on vâ 'n en manger ! Comment c' t'en âs ?

– I' dit, j'en ai fait' quarant'-deux cuves !

– I' dit, t' a'ra's dû en fair' quatre vingts ! I' dit, j'ai faim, à soèr.

– Le giant, b'en, i' dit, commence !

– Non, non ! I' dit, c'ést pâs d' minm' qu'on fait ! I' dit, c'st enn' gajur' [gageure] qu'on fa't lâ ?

– L' giant dit, oui !

– Bon ! B'en, r'vir'-toé l' dô [dos] à moé, p'i' i' dit, mang' su' ton côté, moé, j' m'en vâs manger dessus l' mien ! »

I' ava'ent dés grands vaisseaux pour manger çâ, qués'ment comme in siau à lait. Mon Barbaro, i' en mange à p' près comm' douz' cuves, après çâ, i' commence à vider çâ dans son sac. C'ést b'en simp'e, i' éta't rendu le ventre comme enn' tonne à 'a m'nass' [melasse] tant [quand] qu'i' a eu féni. L' giant 'n n-avè' à pe' près vingt-deux, vingt-t'oâs [trois] d'envalés ; chôs' 'n n-avè' enn' trentaine. I' di' au giant, i' dit : « Quoi c' que c'ést qu' tu fa's ? I' dit, i' m'en ress' p'us, moé !

– L' giant dit, arrête in peu ! I' dit, j'en ai mangé assez, i' dit, qu' le vent' m'en craque. I' dit, j' pâtis comme in âne avec çâ !

– Barbaro dit, moé 'tou,[15] i' dit, je 'n n-ai mangé trop ; b'en, i' dit, je 'n n-ai mangé autant qu' toé. R'gârd' b'en, i' dit, quoi c'ést que j' fa's, moé, tant [quand] qu' j'ai mal au vent'e. I' dit, âs-tu in couteau ?

– L' giant dit, oui, j'en ai in couteau.

– I' dit, pâss'-moé-lé ! »

I' s' plant' çâ dans l' vent'e, c'ta't dan in sac. La bouillie à terre, tout partout. I' di' au giant, i' dit : « Si tu veux filer[16] mieux, fa's d' minme ! »

I' gu'i pâss' le couteau, p'is chôs' qui pensa't d'êt' capab' fair' la minme chose, i' s' creuve l' vent'e, tu comprends b'en !

I' éta't débarrassé d'in, in giant, lâ ; i' 'n n-ava't deux aut's giants. Lés aut'e' été' en colèr' noère. I' ont dit : « C' sarpent-lâ i' â fait' tuer not' frére a'ec çâ ! On vâ l'amancher ! I' dit, on vâ l' gardé' à couché' écitte ; tu 'oèr qu'on vâ gu'i en joué' in, in tour ! »

Ça fa't, l' soèr, après qu' Barbaro â 'té couché, i' 'n n-avè' in, in giant, i' ava't couché en haut p'is lui, ils l'ava'ent fait' couché' en bâs. I' v'nè' 'oèr à têt' d' l'escalguier [escalier] p'i' i' disa't tout bâs : « Si i' peut s'endormir, j' m'en vâs gu'i

15. *Itou :* Aussi, de même. Vx fr. : Itel ; angl. : TOO.
16. *Filer* (angl. TO FEEL) : Se sentir, se porter.

pâssé' 'a masse ! » Barbaro dit : « Vous m' po'gn'rez pâs, vous aut's ! Co' minm' vous seillez [soyez] forts comm' vous voudrez, i' dit, j' su's t-aussi capab' comm' vous aut's ! »

Mon Barbaro s' lève après que l' gian ést endormi p'i' i' prend deux grands quarquiers [quartiers] d' boâs ; i' 'n en mè 'in d' minme, [sens de la largeur], p'i' i' met l'aut' de minm' [sens de la longueur] p'i' i' met son cass' [casque] dessus l' bout', p'i' i' arrang' çâ pareil comm' si c'éta't lui. P'i' i' s' cach' dan in coin noèr. Le giant s' leve in bout d' tem après. I' s' raveille : « B'en, i' dit, i' dort, parç' qu'i' dit, je l'attends [entends] p'us pâ'-en-toute ! » I' s'en vâ en bâs, p'i' i' t' ramâsse enn' masse à pe' près gross' de minm' [grosse comme in seau] qu'i' y ava't lâ, p'i' i' t' sapre in coup su' l' morceau d' boâs. Tu comprends, l' morceau d' boâ' a r'levé, frapp' le giant dedans l' front, p'i' i' l' tue. I' 'n n'en resta't p'u' 'ienqu' in !

Barbaro dit : « J' m'en clair'rai [to clear][17] pâs, i' dit, j' m'en vâ' êt'e obligé de m' batt'e avec ; j' sé's qui c' que c'ést qui vâ gâgner. » Mé', Barbaro éta't pêureu' in peu. I' éta't 'ted b'en assez fort pour batt'e l' giant, mé' i' éta't pâs çartain.

Ah ! l' giant s' leve, le matin, p'i' i' vâ enterrer sés deux fréres. « B'en, i' dit, écoute, i' dit. On vâ sa'oèr qui c' que c'ést qui ést le meilleur, à matin ! I' di' à Barbaro, i' dit, i' y â in gros chên' dehors ; i' dit, on vâ aller denner chaquin in coup d' poing d'ssus. P'is, i' dit, si tu t' plant's le poing plus creux qu' moé dans l' chêne, tu gard'râs tout' quoi c' c'ést qu' j'ai écitte ! I' dit, si c'ést moé, b'en, i' dit, tu t'en irâs p'is tu r' viendrâs p'us !

– Barbaro dit, c'ést correck ! Mé', i' dit, à matin, i' dit, j' fil' pâs pour boxer dessu' 'és â'b's. I' dit, j' viendrai d'main ! »

I' s'en vâ dan 'a forêt du roi, p'i' i' dit : « Faut qu' j' 'œill' comment c' que c'ést que j' peux planter mon poing creux ! » I' 'n n-asseille [essaie] in, p'i' i' s' pâss' le brâs b'en proche en travers. I' dit : « C'ést pâs pire, mé', i' dit, tout d'in coup qu'i' s' pâss'ra't l' brâs, lui ? I' dit, i' ést b'en p'us gros qu' moé ! J' m'âs gu'i en joué' in tour ! »

I' vâ s' charché' enn' gross' mèch' p'i' i' s'en vâ su' le gros giant, p'i' i' fa't l' 'inqu' couper l'écorce, p'i' i' parce in trou bor' en bord, p'i' i' fa't l' 'inque r'coller l'écorc' chaqu' bord. B'en, le lend'main, i' s'en vâ trouver le giant, b'en, i' dit : « Si t'és paré à boxer, i' dit, j' su's paré, moé ! I' dit, viens, on vâ l'asseyer ton chêne ! »

Le giant s'en vâ, p'i' i' s'asseill' le promier, p'i' i' a dit : « T'âs b'en proch' pâssé au travers ! » I' y ava't p'u' 'ienqu' qués'ment l'écorç' qui qu'na't [tenait]. Barbaro dit : « T'és bon à r'guien en tout' ! I' dit, tu t'és qués'ment câssé l' brâs ; i' dit, j' t'ai vu faire. Ouatch [watch]-moé b'en, moé ! »

Tu comprends, l' trou éta't faite ; i' ést pâssé l' brâ' au travers comme r'guien en tout'. L' giant, b'en, i' dit : « Écoute, i' dit, j' t'ava's dit que j' m'en ira's si tu gâgna's çâ, mé', i' dit, j' su's pâs décidé de m'en aller. I' dit, j'ai enn' gross' canne icitte, en

17. *Clear* [to] (angl.) : Libérer, échapper.

fer. I' dit, on vâ allé' au bord d' la mer, p'i' i' dit, on vâ la gorrocher dessus l' sâb'e. I' dit, si tu la garroch's plus loin qu' moé, b'en, j' m'en irai c' fois-lâ ! »

I' traîn' çâ, enn' cann' qui pésa't t'ed b'en enn' tonne et d'mie. I's r'ssoud'nt l'aut' bord d' la mer avec çâ, i' di' à Barbaro, i' dit : « Gorroch'-lâ 'oèr comment loin qu' tu peux la gorrocher !

– Barbaro dit, non ! C'ést toé, i' dit, qui fa's lés gajur's [gageures] ; gorroch'-lâ, toé ! »

L' giant gu'i gorroch' çâ à pe' près comm' t'oâs âc'e [acres]. I' di' à Barbaro, i' dit : « Asseill'-toé asteur ! » Barbaro pren 'a cann' p'i' i' plant' çâ d' bout' p'i' s' mè' à crier : « Ouô ô ô. . . !

– L' giant dit, que c' qu' tu fa's lâ, don, toé ?

– I' dit, mon frére i' ést forgeron su' l'aut' côté d' la mer. I' dit, i' aim'ra't çâ a'oèr in bout d' fer de minme.

– Gorroch' pâs çâ, c'ést tout que c' que c'ést qui vâ m' rester mè' j' parte. »

Barbaro â resté propriétaire d' la propriété du giant. I' s'en r'tourn' su' le vieux roi p'i' i' gu'i cont' çâ. I' dit : « J'ai p'us besoin de resté' écitte. I' dit, j' su's propriétair' de quoi c' que c'ést. . . tout' quoi c' que c'ést que l' gian ava't, c'ést à moé !

– Le vieux roi, écoute, i' dit, à soèr, i' dit, j' fêt' més quarante ans de mariage, p'i' i' dit, s'ra's-tu capab' de m' faire in feu, i' dit, pour m'éclairer, i' dit, mecqu'on vâ aller faire enn' prom'nade avec la vieill' reine ? I' faut que j' 'oès clair, i' dit, j' voudrè' allé' in bon bout'.

– Barbaro : Ça s'adenn' que j' peux t'en faire in feu, i' dit. Si tu veux, i' dit, tu vâ' 'oèr clair comm' vingt mille' alentour.

– Le vieux roi dit, c'ést justement çâ que j' voudra's, i' dit, in bon feu d'artifice. »

I' éta't pâs rendu à deux milles, i' sacre le feu partout dans l' château, dan 'és bâtiments tout' que c'ést qu'i' avè' alentour. Le vieux roi dit : « I' fa't b'en quoi c' que c'ést qui veut c'te Barbaro-lâ ! » I' s'en r'tourn' lâ, p'us d' château, p'us r'guien. « B'en, i' dit, tu vâ' êt'e ôbligé d' faire comme l' gian â fa't : décarpir [déguerpir] p'is c'ést moé qui reste écitte ! »

6 – TIREZ, TIREZ PAS !

Une pauvre vieille avait un fils unique. Il avait atteint sa vingtième année sans avoir jamais travaillé, tout simplement parce qu'il s'y refusait absolument. Il ne faisait que vagabonder d'un endroit à l'autre, et tous ses amis étaient des vauriens. Pourtant, il avait une grande qualité : il n'avait peur de rien, ni de personne. Il était très brave.

Un jour, la vieille femme dit à son fils : « Va donc t'enrôler ! Notre pays est en guerre et notre vieux roi serait heureux, j'en suis sûre, de t'admettre dans son armée.

– Ça m'est bien égal, répond-il à sa mère. Faire la guerre, ou ne rien faire, je ne vois pas de différence ! »

Le garçon va s'enrôler et gagne, à pied, le champ de bataille. Il rejoint bientôt les troupes du roi et s'aperçoit que les soldats vivent dans l'effroi. Le jeune homme leur demande : « Comment se fait-il que vous soyez si effrayés ? » Le commandant répond : « Notre armée vient de reculer de cinquante milles devant un ennemi qui semble employer une arme nouvelle. C'est une sorte de canon qui crache les projectiles en grande quantité et dans toutes les directions. C'est ce qui sème la terreur dans nos rangs.

– Alors, c'est bien simple ! Il faut s'emparer de ce canon !

– C'est facile à dire, mais pas si facile à exécuter. Essaie, toi, de t'en emparer ; et tu viendras nous en reparler, si tu réussis à survivre !

– C'est ce que nous verrons demain ! »

Dès que le combat recommence, notre ami s'empare d'un énorme piquet, se fraie un passage parmi les rangs ennemis, assomme tous ceux qui se trouvent sur son passage et réussit à s'emparer du canon. Aussitôt, il le tourne contre l'ennemi qu'il met en déroute. Le commandant ne put s'empêcher d'admirer le courage de son nouveau soldat. « Si nous avions seulement une vingtaine de gars comme toi, nous pourrions gagner la guerre en un rien de temps !

– Vous avez raison. Tous ceux que j'ai rencontrés ici, y compris vous-même, ne sont que des peureux. Il y a longtemps que vous auriez dû mettre à exécution ce que j'ai fait. Ce n'était qu'un jeu d'enfant ! »

Toute cette histoire parvint aux oreilles du roi qui ne tarda pas à semoncer le malheureux commandant. Vu la tournure des événements, le chef craignit de perdre son poste : « La première chose que je vais apprendre, c'est que ce gars-là me remplace ! »

Quant aux soldats, ils étaient bien mal rémunérés pour leurs services : à peine deux sous par jour. Ils n'avaient pas même de quoi s'acheter du tabac. Notre brave homme s'en aperçut et leur annonça son intention d'aller plaider leur cause auprès du roi lui-même. « Je suis certain, dit-il, qu'on pourrait obtenir au moins deux sous de plus par jour. Cela suffirait pour que nous puissions fumer à notre goût. C'est le moins qu'on puisse demander.

– C'est vrai. Mais il ne faut pas t'imaginer que le commandant va t'accorder un congé assez prolongé pour te permettre d'aller voir le roi.

– Au diable le commandant ! Qu'il m'accorde la permission ou non, j'irai voir le roi ! »

Notre ami se présente chez le commandant pour lui demander un congé et ainsi aller plaider la cause des soldats devant le roi lui-même ; il fallait absolument faire augmenter leur solde de deux sous par jour !

« Écoute, mon garçon, lui répond le commandant. Il faut au moins deux semaines de marche pour aller au château et revenir ici. Tout ce que je peux t'accorder, c'est un congé de trois jours. Si tu n'es pas de retour après ces trois jours, tu seras fusillé.

– Fusillé ou non, je pars ! Je ne suis pas un peureux comme toi. Tu m'accordes trois jours de congé, je les prends ! »

Il marcha tout seul la première journée, sans rencontrer âme qui vive. Le lendemain, il vit venir à sa rencontre un cheval noir. Quand il l'aperçut de plus près, il remarqua qu'il était blanc d'écume. Le cavalier avait perdu le contrôle de sa monture. Notre ami sauta à la bride du cheval et mit fin à sa course folle.

Le soldat s'adresse au cavalier et lui dit : « Voyons, mon ami, c'est de la vraie folie que de conduire un cheval à cette allure !

– Pas trop de reproches ! Nous avons passé près d'un bâtiment, non loin d'ici. Des cris et d'autres bruits terrifiants sortaient de cet édifice. J'ai senti mes cheveux se dresser sur ma tête. J'ai eu plus peur que mon cheval. Ce n'est pas lui qui a été pris d'épouvante, c'est moi qui le poussait à courir de plus en plus vite.

– Tu n'es qu'un vulgaire peureux ! Viens avec moi ; nous allons retourner immédiatement à cet endroit. Si tu refuses de venir avec moi, je m'empare de ton cheval et tu devras continuer ta route à pied. Moi, je veux savoir de quoi il s'agit et te prouver que tout ton récit n'est que de l'imagination. »

Les deux hommes ne tardent pas à arriver près d'un bâtiment entouré d'un mur de béton solide. Il n'y avait qu'une porte et elle était fermée.

« Ça me semble un édifice assez étrange, avoue le soldat en congé. Ce qui est certain, c'est que je n'entends aucun bruit.

– Moi, je t'assure que j'ai entendu tout un vacarme, quand je suis passé par ici la première fois.

– Comment as-tu pu entendre ces bruits ? Tout ce qu'on peut voir, c'est un mur solide et une porte bien fermée. Quant à moi, si j'en avais la chance j'aimerais bien passer de l'autre côté de ce mur ! »

À peine avait-il formulé ce vœu que la porte s'ouvre et nos deux amis s'aventurent à l'intérieur du mur. Le cheval, qui les accompagne toujours, trouve toute l'herbe qu'on pouvait désirer, et on lui laisse la liberté de se promener et de brouter suivant son caprice.

Quant aux deux hommes, ils examinent les lieux à l'intérieur de l'enclos. Au centre, se trouvait un bâtiment d'allure muette dont l'unique porte était fermée hermétiquement : « C'est curieux, dit le soldat à son ami. Tout cela est bien fermé et on n'entend rien, alors que tu prétends avoir entendu tant de bruits effrayants.

– Attendons un peu, et nous verrons bien. Ça va probablement recommencer. »

Pendant qu'ils discutent, la porte de l'édifice s'ouvre et notre brave homme s'aventure le premier à l'intérieur du bâtiment. Son compagnon refuse de le suivre. « Entre donc, espèce de froussard ! Il n'y a aucune raison d'avoir peur. Il n'y a personne ici !

C'est curieux, fait-il remarquer au cavalier qui avait fini par entrer. Tout ce qu'on peut apercevoir ici, ce sont deux chaises. Mais on ne voit personne. Nous allons crever de faim ici ! J'ai une faim de loup et je serais capable de dévorer le diable en personne. Je serais prêt à manger n'importe quoi, si je trouvais quelque chose à me mettre sous la dent ! »

Il avait à peine fini de parler qu'une table apparut soudainement, chargée de tous les mets qu'on pouvait imaginer. Notre militaire se met aussitôt à dévorer tout ce qui lui tombe sous la main. Mais son ami n'ose toucher à rien : « Cette nourriture est peut-être empoisonnée !

– Espèce de peureux ! Même si c'est empoisonné, on risque seulement de mourir le ventre plein. Moi, je mange !

– C'est tout de même curieux ! Il n'y a rien à boire ici. J'ai tellement soif que je serais prêt à avaler n'importe quoi. Je te garantis que s'il y avait du vin ou de la liqueur, j'en prendrais plusieurs bons coups. »

Il n'avait pas fini d'exprimer son désir que deux grosses bouteilles apparaissent sur la table : « Tiens, dit-il à son ami, prends cette bouteille, moi je vais boire l'autre. » Mais son ami, par crainte de se faire empoisonner, refuse de boire. « Tant pis, dit l'autre. Si tu ne veux pas boire ta bouteille, je vais les boire toutes les deux ! »

Les deux bouteilles de vin avaient quelque peu affaibli les jambes de notre énergumène. Malgré son ivresse, il ne peut s'empêcher d'être frappé par le profond silence qui règne à l'intérieur des murs.

« C'est tout de même très ennuyant ici, fait-il remarquer à son ami. Tu m'avais parlé d'un vacarme de tous les diables. On n'entend pas le moindre bruit. On pourrait entendre voler une mouche ! »

Pour toute réponse, il entend un long roulement de tonnerre qui semble descendre du toit, rouler sur le plancher, remonter vers le toit et continuer à rebondir sur le plancher.

« Il faut que j'aille voir d'où vient ce bruit ! s'exclame le militaire.

– Si tu tiens à aller chez le diable, je ne t'en empêche pas, répond l'autre. Je n'ai pas du tout l'intention de te suivre là-haut.

– Dans ce cas, reste ici. Moi, je monte. »

Notre homme grimpe jusqu'à la chambre d'où lui semble provenir tout le vacarme. Il entre et aperçoit deux diables. Ils ressemblaient à deux géants et paraissaient s'amuser à jouer aux marbres. Il y avait une petite ouverture dans l'un des murs et le jeu consistait à lancer une boule dans cette ouverture.

« Tu arrives bien, dit l'un des diables en voyant entrer l'inconnu.

– Que voulez-vous dire ?

– Voici. Notre jeu consiste à lancer une boule dans le trou que tu aperçois dans le mur d'en face. Nous avons déjà lancé plusieurs boules, mais sans succès. Nous n'avons pas réussi à en placer une seule dans le trou.

– Puisque vous avouez que vous n'y arrivez pas vous-mêmes, je ne crois pas être capable de faire mieux que vous ! Quoi qu'il en soit, je peux bien essayer.

– Dans ce cas, il faut bien que tu saches ce qui va t'arriver si tu rates ton coup : tu vas perdre un bras.

– Peu importe ! Même si je devais perdre les deux bras, ça ne m'inquiète pas. Je tente quand même ma chance. »

Il prend une boule, la lance, mais manque le trou. Aussitôt, il perd le bras qui avait lancé la boule et le voit tomber sur le plancher. Mais il ne se décourage pas. Il saisit une autre boule de l'autre main et la lance. De nouveau, sa manœuvre échoue. Il perd son autre bras. Mais il se reprend avec son pied droit. Même insuccès. Il perd la jambe droite. Il ne lui restait plus que le pied et la jambe gauches. Il se met à genoux, réussit à placer une boule sur son pied gauche et la lance de toutes ses forces contre le mur. Cette fois, la boule entre dans le trou et disparaît. Les deux diables disparaissent aussitôt. « Me voilà bien pris ! Il ne me reste plus qu'une jambe ! Je ne suis même pas capable de redescendre pour aller rejoindre mon ami. »

Juste à ce moment, une petite souris sort de sa cachette et s'approche de lui : « Tu n'as pas eu peur ? demanda-t-elle.

– Pourquoi avoir peur ? Il s'agissait seulement de faire passer une boule dans un trou.

– Très bien, dit-elle. Compte sur moi pour que tout aille bien, maintenant ! »

Elle se met à grignoter le bout des membres qui étaient restés sur le plancher et réussit à les rattacher au corps de notre héros. Quand elle a terminé cette opération, elle le félicite pour le courage avec lequel il a supporté son intervention : « Mais ce n'est que le commencement, ajoute-t-elle. Il faut que tu joues encore deux autres parties de boules avec les mêmes diables. Continue à être courageux et n'aie aucune crainte. Aussi longtemps que tu n'auras pas peur, tout ira à merveille. Je te le promets !

– Vous pouvez compter sur moi ! répond le jeune homme. Je ne suis pas un peureux. »

Mais il fallait attendre jusqu'au lendemain soir pour participer à la seconde joute. En attendant, il va rejoindre son compagnon qui s'informe de ce qui s'est passé en haut. « Pas grand' chose ! J'ai joué une partie de boules avec des gens que j'ai rencontrés. Je me suis bien amusé. Toi aussi, tu devrais venir jouer, ce soir.

– Jamais de la vie. Tu ne me prendras pas à monter là avec toi, ce soir !

– Dans ce cas-là, reste ici. Moi, j'y retourne ! »

Notre militaire passe la journée à boire ; il absorbe dix fois plus de boisson que la veille. Quand vient le temps de monter à la chambre de jeu, il est complètement ivre et ne peut marcher qu'en s'appuyant sur les murs. Quand ils le voient arriver, les diables lui disent : « Cette fois, nous allons t'avoir ! Tu n'arriveras jamais à faire passer une boule dans le trou.

– Que le diable vous emporte ! leur répond-il. Vous allez voir que j'atteindrai le trou aussi bien que vous autres ! »

On se met à jouer et tout se passe exactement comme la veille. Il ne lui restait plus qu'un pied et une jambe quand il réussit enfin à enfiler une boule dans le trou. Comme la veille, la petite souris vint à son secours et remit ses membres en place. Après lui avoir redonné l'usage de ses bras et de ses jambes, elle ajouta : « Demain soir, tu peux t'attendre à toutes sortes de nouveaux tours de la part des diables qui veulent réussir à te faire peur. Mais ne te laisse pas émouvoir. Tu n'as aucune raison d'avoir peur. C'est moi qui te le dis. Tu peux retourner en bas et passer la journée de demain à manger et à boire tant que tu voudras. Il n'y a aucun danger pour toi ici, si tu n'as pas peur ! »

Notre gars passe la journée suivante entre deux vins. « Voilà deux jours que je suis ici, pense-t-il ; tout ce que j'ai vu, c'est la chambre supérieure à l'appartement

où nous sommes maintenant. Pourquoi ne pas explorer un peu les lieux pour voir s'il n'y a pas autre chose à voir ? »

Il se met à faire le tour des locaux ; mais tous étaient vides.

« Dans ce cas-là, il faut que j'aille voir à la cave. Je vais avoir besoin de toi pour m'éclairer, dit-il à son ami. Il fait noir comme chez le diable, là-dedans !

– Je ne t'empêche pas d'y aller si ça te plaît. Mais ne compte pas sur moi pour t'accompagner. S'il fait aussi noir que tu le dis, c'est une raison de plus pour que je refuse d'y descendre !

– Espèce de peureux ! »

Il ramasse un bout de chandelle qui traînait sur le plancher ; il l'allume et descend dans la cave. Elle était remplie de grandes cruches, presque aussi grosses que des barils. Il crut qu'elles étaient remplies de vin et essaya de boire à même les cruches, mais sans succès. Rien ne coulait des cruches. Ce qu'elles contenaient était comme figé à l'intérieur. De nouveau, il fit appel à son compagnon pour venir l'aider : « Viens donc m'éclairer. Il faut que je tienne la chandelle d'une main et ces cruches-là sont beaucoup trop lourdes pour que je puisse les soulever avec mon autre main. Viens tenir la chandelle et je pourrai me servir de mes deux mains pour vérifier le contenu des cruches. »

Cette fois-ci, son compagnon se laisse convaincre. Il descend quelques marches de l'escalier. Mais, pendant qu'il descend, un coup de vent éteint la chandelle. Il remonte aussitôt l'escalier. Son compagnon vient bientôt le rejoindre. « Un gars comme toi, lui dit-il, ça vaut moins que rien. Tu es tout ce qu'il y a de plus inutile au monde !

– Tant pis, ce n'est pas ma faute si j'ai peur. J'ai tellement peur que, si tu continues à fouiller partout comme tu le fais, je vais finir par m'en aller et te laisser ici tout seul.

– Tu ne t'en iras pas comme ça ! Je vais fermer la porte à clé et tu vas rester ici avec moi. »

C'était le soir de la troisième rencontre. Au jeu de boules, notre homme perd encore ses deux bras et ses deux jambes. « Pourrais-tu m'accorder une petite chance ? demande-t-il au diable.

– Je veux bien, répond-il. Mais c'est inutile. Je suis certain que tu es complètement perdu d'avance.

– Alors, tout ce que je te demande comme faveur, c'est que tu me places une boule sur le front. Tu verras bien ce que je vais en faire.

– Entendu ! Mais sache bien que si tu rates ton coup, c'est la tête que tu vas perdre cette fois-ci. Du même coup, tu risques d'être amorphosé.

– Peu m'importe ! Impotent comme je suis, j'aime autant en finir avec la vie ! »

Le diable lui pose une boule sur le front ; le joueur la lance directement dans le trou. Aussitôt, le diable disparaît et l'édifice se transforme en un merveilleux château. L'heureux gagnant quitte la salle de jeu et va rejoindre son ami. Il l'appelle et le cherche en vain : il était parti. Puis, il commande à boire. Aucune bouteille n'apparaît. « Mes bons amis, dit-il aux êtres invisibles qui avaient coutume de le servir, vous ne me jouerez pas. Si vous ne voulez pas m'apporter à boire, je vais me servir moi-même. Je vais descendre à la cave, et j'aurai tout ce que je veux. »

Cette fois, la cave était bien éclairée. Quand il approcha des cruches qu'il avait découvertes au cours de sa première visite, il constata qu'elles contenaient les serviteurs du château, amorphosés et enfouis dans ces urnes. Quant à la souris qui lui avait rendu l'usage de ses membres, c'était la princesse, propriétaire du château. Notre homme avait toujours soif et réclamait à boire. La princesse lui répond : « Tu n'auras pas de boisson, ce soir. Quitte le château tout de suite, mais n'oublie pas de revenir ici dans trois jours. J'aurai des instructions à te donner à ce moment-là. »

L'aventurier quitte le château et se met en vain à la recherche de son ami : « Que le diable l'emporte ! finit-il par dire avec impatience. De toute façon, c'est un vaurien ! Maintenant, il ne me reste plus qu'à me rendre chez le roi pour lui demander le salaire de quatre sous que j'ai promis à ses soldats. »

À son arrivée au château du roi, la première personne qu'il rencontre, est son ami, la « poule mouillée ». Il était arrivé le premier parce qu'il avait déguerpi avec le cheval. « Je savais bien que je finirais par te retrouver un jour, espèce de voyou. Tu n'es qu'un vaurien ! Tu as été trop peureux pour rester avec moi jusqu'à la fin.

– Sais-tu bien à qui tu parles ? demande le roi au soldat qui vient lui demander une faveur. Te rends-tu compte que tu viens d'adresser toutes ces injures au prince, mon fils ?

– Lui, un prince ? Vous voulez vous moquer de moi ! De toute ma vie, je n'ai jamais rencontré d'homme aussi poltron, aussi froussard et aussi lâche que ça ! C'est plus lâche qu'une chienne. En résumé, ça ne vaut rien de rien !

– Ces paroles méritent un châtiment sévère, répond le roi.

– Vous pouvez me punir et faire de moi tout ce qu'il vous plaira. Mais je ne suis pas venu ici pour me chicaner, mais pour obtenir de vous une augmentation de deux sous par jour pour vos soldats. Ils gagnent trop peu pour s'acheter du tabac à fumer. C'est à peine s'ils ont un repas de viande par jour ! Ce n'est pas suffisant et c'est pour cette raison que votre armée est devenue une bande de peureux. Pas étonnant : ils sont à moitié morts de faim et de misère.

– Je suis prêt à augmenter la solde des soldats ; ils recevront quatre sous par jour, à l'avenir. De plus, on leur servira trois repas de viande par jour. Quant à toi, on va te couper le cou !

– Pourquoi me couper le cou ?

– Parce que tu es trop effronté. Le prince m'a tout raconté : tu es un bandit et un ivrogne.

– J'aime boire, mais cela me regarde. Vous n'avez pas le droit de critiquer mes goûts et mes préférences personnelles. Mais si vous insistez pour me couper le cou, ça ne m'empêchera pas de répéter que votre prince est un peureux, un lâche, un voyou et un vaurien !

– Nous verrons bien si l'on peut arriver à te faire changer d'idée ! »

Le roi le fait traîner au supplice de la guillotine. Il faut placer sa tête sur le billot, face au panier qui doit recevoir sa tête une fois tranchée. Il ordonne de faire descendre lentement le couperet jusqu'à ce qu'il atteigne le cou du pauvre gars. Puis, il demande à ce dernier : « Dis-moi, maintenant, qu'est-ce que tu penses de mon fils, le prince !

– C'est un lâche, tout ce qu'il y a de plus vaurien au monde ! »

Le roi ordonne de faire descendre encore davantage le couperet. Le pauvre homme était presque étranglé et arrivait à peine à se faire entendre, mais il continuait à répéter ses imprécations envers le prince. À la fin, le roi se lasse et ordonne de le relâcher : « Je vais commander que tu sois fusillé dès ton retour dans l'armée. Il y a une autre raison qui motive, pour toi, la peine de mort. Quand tu as quitté l'armée, tu avais un congé pour trois jours. Tu as été absent pendant plus d'une semaine. D'après les règlements militaires, c'est un cas de désertion qui mérite la peine de mort.

– Peu importe. Ça ne change rien au fait que vos soldats sont une bande de lâches. Qu'on me fusille. Ça ne leur enlèvera pas le bien que j'ai pu leur faire : une augmentation de deux sous et deux autres repas de viande par jour. Ils peuvent faire de moi ce qui leur plaira. Pour ma part, je tenais à leur venir en aide. J'ai réussi et je suis satisfait, quoi qu'il arrive ! »

Au moment de son départ du château, le roi lui remit une lettre qu'il devait transmettre au commandant de l'armée, dès son arrivée : « J'ai précisé sur l'enveloppe que cette lettre doit être lue en ta présence. S'il l'oublie, je compte sur toi pour le lui rappeler.

– Je vous donne ma parole. Je n'aurai pas peur de le rappeler à son devoir s'il est trop bête pour respecter le message écrit sur l'enveloppe ! »

Dès son arrivée parmi les soldats de l'armée, il s'empresse de leur communiquer tout ce qu'il a obtenu en leur faveur une augmentation de deux sous par jour et trois repas de viande au lieu d'un ! « Tout ça, c'est bien beau, lui dit le commandant. Pourtant, il faut que je te fasse maintenant fusiller : je t'avais donné un congé de trois jours et tu m'arrives au bout de deux semaines d'absence. Cela mérite la mort.

– Ça m'est bien égal. Faites-moi fusiller ! »

On veut lui bander les yeux. Il refuse, sous prétexte qu'il n'a pas peur devant les balles.

On le place au pied d'un mur et on lui recommande de se tenir bien droit. Pendant que le peloton de soldats s'aligne pour procéder à l'exécution, notre homme interpelle le commandant de l'armée ; il avait oublié de lui présenter la lettre que le roi lui avait demandé de lui transmettre. Le commandant va chercher la lettre et aperçoit immédiatement le message écrit sur l'enveloppe : « C'est un ordre du roi, dit-il. Il faut que je lise cette lettre en ta présence. » Mais l'autre proteste en criant : « Tirez ! Tirez ! Si vous devez me fusiller, faites-le vite ! Vous aurez toujours le temps de lire une fois que je serai mort. »

Le condamné est maintenant adossé au mur d'exécution ; douze soldats pointent leurs fusils vers le coupable. Le commandant se décide : « Tirez ! Ne tirez pas ! Tirez ! Ne tirez pas ! » Aucun soldat n'a bougé.

« Non, non, se dit le commandant : je n'ai pas le droit d'agir de la sorte. Il faut que je lise d'abord à haute voix le message du roi ! »

Le roi enjoignait tout simplement au commandant de se substituer au soldat qui lui apportait ce message. Le commandant se trouvait bien attrapé ! « Puisque c'est un ordre du roi, dit le condamné, viens te mettre à ma place. Tu verras que c'est moi qui commande maintenant ! Va-t-il falloir te placer un bandeau sur les yeux ? C'est ce que tu m'offrais tout à l'heure.

– Non. Ce n'est pas nécessaire. Moi aussi, je suis capable de faire face à la mort sans bandeau.

– Tu n'as qu'à bien te tenir un tout petit moment. Ce ne sera pas long ! »

Notre homme va prendre la place du commandant, près du peloton d'exécution et commence à donner des ordres : « Feu ! » crie-t-il aux soldats. Ceux-ci, méfiants et intimidés, n'osent pas faire feu. « Tirez ! » crie-t-il encore plus fort. Mais les soldats ne tirent pas. « Mais tirez donc, bande de lâches ! Qu'est-ce que vous attendez pour obéir aux ordres de votre nouveau commandant ? » Comprenant enfin que c'était sérieux, les soldats font feu et abattent leur ancien commandant.

Le nouveau chef déclare aussitôt aux soldats : « Moi, je n'ai plus affaire ici. Ma mission est accomplie et je m'en vais. À l'avenir, vous aurez tout ce qu'il vous faut pour bien manger et pour fumer. J'ai d'autres missions qui m'attendent ailleurs. Choisissez-vous un autre commandant. »

À la vérité, le jeune homme avait une dernière mission à accomplir. Il pensait à la princesse qui lui avait sauvé la vie à plusieurs reprises et voulait l'épouser. Il retourna donc au château. La princesse l'attendait : « Maintenant que chacun est à sa place, dit-elle, il ne nous reste plus qu'à nous unir par le mariage et tu règneras sur ce royaume. »

Le mariage fut célébré. Si les nouveaux mariés ne vivent pas heureux, tant pis pour eux ! Ça ne me regarde plus !

TIREZ, TIREZ PAS !

Récit folklorique raconté, le 13 octobre 1962, à Warren, Ontario, par Joseph Prud'homme (43 ans) qui l'avait appris, en 1945, dans les chantiers de Markstay, de Alexandre Leblanc, gaspésien.

Enregistrement no 1686. Conte-type 401 (princesse en souris, délivrée par trois nuits dans un château hanté) et autre non classé : rivalité du commandant et du fils du roi avec le héros Ti-Jean).

C'étè' enn' vieille. 'A avè' in garçon. I' éta't rendu à enn' vingtain' d'années, p'i' i' ava't jama's travaillé, p'i' i' voula't pâs travailler. I' s'étè' associé à tout's sort's de boms [bums][1], p'is trimpa't [to tramp][2] d'in bor' et d' l'autre ; mé', i' éta't brave : i' y ava't parsonn' pour gu'i fair' pêur.

Ça fa't, enn' journée, la vieille a dit : « Pourquoi c' que c'ést qu' tu vâs pâs t'enrôler ? 'A dit, not' vieux roi ést en guerre, p'is, 'a dit, i' t' prendra't çartain, si tu voula's gu'y aller.

– C'ést correck ! I' dit, moé, allé' à guerre ou ailleurs, quoi c' que c'ést qu' ça peut b'en m' faire ? »

Te'hours, i' s'en vâ, p'i' i' s'enrôle... Tant qu'i' a arrivé d'ssus l' champ de bataille. Durant c' temps-lâ, folla't qu'i's s' rende' à pied. Lés saldâts éta'ent toute' en pêur... « Mé', i' dit, quoi c' que c'ést qu' vous avez, don, vous aut's ?

– B'en, i' dit, le commandant, ça fa't comm' cinquant' mill's qu'i' nous racule, i' dit. Lés saldâ' enn'mi' on inventé in n-affaire, i' dit, j' sé's pâs si t'appell'ra's çâ in canon ou b'en quoi c' que c'ést qu' t'appell'ra's çâ, mé', i' dit, i's nous poèvre' avec çâ, i' dit, çâ â pâs d' bon sens !

– Mé', i' dit, pourquoi c' que c'ést que vous en n'empârez pâs ?

– Hein ! T'asseill'râs, i' dit, de t'en empârer, toé, si t'és capab'e !

– B'en, i' dit, on vâ 'ouèr à çâ d'main ! »

---

1. *Bum* (angl.) : Voyou, débauché.
2. *Tramp* [to] (angl.) : Fainéanter, perdre son temps à se débaucher.

Ça fa't, le lend'main, la bataille r'commenç' comm' de plus belle, p'is mon gârs s'agrafe in piquet p'i' i' fonce au travers de in p'is d' l'aut'e, p'i' i' vien à bout de s' faire in ch'min, p'i' i' s'empar' du canon. Comm' de raison, lâ, i's 'n n'ava'ent 'ted b'en d' 'inqu'in, 'és aut's, de cés canons-lâ. I' r'vir' çâ dessu' 'és aut's. Ça pâ' été long qu'i' étè' en déroute à leu' tour. Ça fa't, l' commandant, i' dit : « C'ést in homme, çâ, celui-lâ ! I' dit, si on 'n avè' enn' vingtain' de minme, i' dit, on gâgn'rè' 'a guerr' çartain'ment !

– I' dit, c'ést toute enn' gagn' [gang][3] de pêureux que vous avez. . . i' dit, vous, le promier ! I' dit, v'lâ longtemps que vous a'riez dû fair' quoi c' que c'ést que j'ai fait' ! C'ta't in jeu d'enfant, çâ, à faire ! »

Te'hours, d'in n-affaire et d' l'autre, c'ést v'nu aux areill's du roi, çâ, p'i' i' a commencé à brâsser le commandant, pour l'amour de d' çâ. L' commandant, i' dit : « Si je laiss' faire, i' dit, la promiér' chos' que j' m'en vâs savoèr, i' vâ êt'e à ma place ! »

Mé', lés saldâ' [soldats] éta'ent mal payés : tout c' que c'ést qu'i' ava'ent, c'ést deux cenn's par jour. I's pouva'ent pâs s' fournir de tabac. Ça fa't, enn' journée, i' s' mè' à dire aux aut's, i' dit : « Si vous vouliez, i' dit, moé, j'ira's l' 'ouèr, le vieux roi. I' dit, j' su's çartain qu'on pourrè' avoèr in n-aut' deux cennes, te'hours. I' dit, on pourra't touhours b'en fumé' à not' goût !

– Les saldâts. . . oué, mé', i' dit, i' t' denn'râ jama's de congé pour aller lâ !

– J' m'en saqueur b'en [sacre bien][4], i' dit, qu'i' m'en denne, qu'i' m'en denn' pâs, j' gu'y vâs quand minme ! »

Ça fa't qu'i' pârt p'i' i' s'en vâ trouver l' commandant, p'i' i' gu'i d'mande in congé pour aller d'mandé' in n-ogmentâtion de salaire au roi. « B'en, i' dit, écoute, i' dit, mon garçon, i' dit, c'ést deux s'main's de march' pour te rendr' lâ, p'i' i' dit, si tu veux gu'y allé' absolument, i' dit, j' m'en vâs t' denner t'oâs jours, p'i' i' dit, si t'és pas r'venu dans t'oâs jours, i' dit, tu vâ' êtr' fisillé, mecqu' tu r'viennes.

– Tu m' fisill'râs, tu f'râs que c' que c'ést qu' tu voudrâs, i' dit, j' su's pâ' in pêureux comm' t' és, moé ! I' dit, si tu m' denn's t'oâs hours, i' dit, j' gu'y vâs ! »

Ah ! mon gârs pârt, p'i' i' marche. Ça fa't, la promiér' journée, i' â marché t'ut seul. La deuxieum' journée, quoi c' qu'i' aparçoè' v'nir ? In joual noèr, p'i' i' éta't p'us noèr, i' éta't tout blanc d'écume. I' y avè' in homm' dessus, p'i' i' ava't pardu le contrôle. I' saute à 'a brid' du joual, p'i' i' l'arrette. « Dis-moé, don, i' dit, és-tu r'viré fou, i' dit, toé, m'ner ce joual-lâ d' minme ?

– Parl-'moé z-en pâs, i' dit, j'ai pâssé enn' plaç' d'où c' que c'ést qu'i' y â enn' bâtisse ; i' dit, j'ai attendu dés cris p'is dés affair's qui sorta'ent de d'dans çâ ; i' dit, lés jueux m'en r'dressa'ent de d'ssu' 'a tête. I' dit, l' joual ést pâs parti en pêur ; c'ést moé qui l' poussa's d' minme !

---

3. *Gang* (angl.) : Groupe, foule.
4. *Sacrer* (se) : Se ficher, faire peu de cas.

– I' dit, t'és d' 'inqu'in sarpent d' lâche ! I' dit, viens, on vâ gu'y r'tourné' à c' plaç'-lâ. »

Ah ! l' gârs, i' voula't pâs... « Débarque, i' dit, j' m'en vâ' embarquer, p'is marche ! I' dit, tu vâs voèr, on vâ aller voèr çâ. C'ést dés imaginâtions qu' tu t'és faites ! »

Te'hours... i's r'ssoud'nt[5] lâ à c'tte bâtiss'-lâ. C'éta't tout' renclôré [enclos] avec in grand mur de ciment, p'i' i' y ava't d' 'inqu' enn' porte, p'is c'éta't farmé, çâ. I' dit : « Enn' curguieus' de place ! I' dit, j'attends pâs d' train[6], r'guien, moé, écitte !

– Le gârs : oué, mé', i' dit, j' t'en garantis qu' je 'n n'ai attendu du train !

– Oué, mé', i' dit, comment c' que c'ést qu' tu peu' avoèr vu tant d' choses, i' dit, t'és pâs capab' de rentrer lâ, i' dit, c'ést farmé à clé, çâ. Euj' renteur'ra's, moé, si j'avè' enn' chance ! »

En disant çâ, lés deux port's se rouvent, p'i' i's rentent. I' y ava't d' l'harbe en masse en d'dans ; i's rent'nt le ch'fal avec 'és aut's, p'i' i's l' lâch'nt louss' [loose][7] pour qu'i' mange.

Te'hours, i's s' mette' à examiner la bâtisse ; p'i' i' y avè' enn' port' bârrée à clé pareil comme in... la murâille. « Mé', i' dit, c'ést curguieux, çâ, i' dit, c'ést bârré, j'attends r'guien, p'is toé, à t'attend' parler, t'â' attendu tant d' choses !

– B'en, i' dit, atten in peu, i' dit, tu vâs 'ted b'en voèr, ça vâ 'ted b'en r'commencer, çâ ? »

En disant çâ, la port' s' rouv'e, p'i' i' rente. L'aut' éta't douhors p'i' i' voula't pâs rentrer. « Rent' don, espèç' de châtrogne, i' dit, 'ouèr si c'ést en n-affair' d'avoèr pêur ! I' dit, i' y â parsonne écitte ! »

Après qu'i' ont 'té rentré' en d'dans : « Mé', i' dit, c'ést curguieux ! I' dit, r'gâr' don, i' y â d' 'inqu' deux chaise' écitte, p'i' i' dit, i' y â parsonne ! I' dit, on vâ crever d' faim, écitte ; j' mang'ra's, moé, i' dit, si j'ava's d' quoi à manger. J' t'ai enn' faim ! I' dit, j' pourra's dévorer l' guiâb'e... »

En disant çâ, quoi c' que c'ést qui r'ssoud ? Enn' tab'e avec tout' quoi c' que c'ést qu'i' pouva't désirer pour manger. « Approch' p'is mange !

– L'aut'e : ah ! i' dit, charch' ![8] c'ést 'ted b'en empoésonné !

– Sarpent d' pêureux ! Co' minm' çâ s'rè' empoésonné, tu f'râs pâs pluss' que crever ? I' dit, moé, j' mange ! »

I' s' mè' à manger. P'is, après qu'i' â eu b'en mangé enne escousse, i' dit : « C'ést curguieux, i' dit, i' y â pâs r'guien à boére écitte ! I' dit, j' boéra's, moé, i' dit, c'ést

---

5. *Ressoudre :* Arriver, apparaître à l'improviste.
6. *Train :* Bruit, vacarme, tapage.
7. *Loose* (angl.) : Libre, sans entraves, non attaché.
8. *Cherche :* Qui sait ?

b'en simp'e, i' dit, j' te garantis qu' si i' y ava't du vin ou de quoi d' fort[9], i' dit, j'en prendrè' in vieux coup ! »

En disant çâ, quoi c' que c'ést qui r'ssoud ? Deux gross's bouteilles ! « Quiens ! i' dit, prends-en un' p'is boé' çâ ; moé, j' m'en vâs boér' l'aut'e ! »

Mé', l'aut' voula't pâs boére. « Tu veux pâs ? I' dit, moé, j' boé' 'és deuss' ! »

Te'hours b'en, mon gârs éta't rendu à mo'quié en carott' d'avoèr bu lés deux bouteilles. « Mé', i' dit, c'ést ennuyant, écitte, i' dit, tu m' disa's qu' çâ m'na't du train p'is l' guiâb'e à quat'e ! I' dit, on ést pareil comm' dés vieill's mouches, i' dit, on attend r'guien en toute ! »

En disant çâ, ça commence en haut pareil comm' si l' tonnerre ava't tombé su' l' plancher, p'is s'a'ra't mi' à rouler, p'is s'a'ra't ramâssé, p'i' a'ra't roulé encôre. I' di' à l'aut'e, i' dit : « Monte ! On vâ aller voèr.

– L'aut', tu peux b'en aller su' l' guiâb'e ! J' su's pâs pour monter lâ, moé !

– B'en, i' dit, ress' écitte ! J' monte, moé, d'abord ! »

I' monte en haut, p'i' i' rent' dan 'a chamb' d'où c' que c'ést qu'i' attenda't l' train... I' y ava't deux guiâb's qui joua'ent lâ, deux espèç's de giants. I' avè' [avaient] enn' boule, p'i' i' y avè' in p'tit trou dedans l' mur... I's garrocha'ent[10] çâ lâ. I' ont dit : « T'és justement b'en arrivé !

– Quoi ? Justement b'en arrivé ?

– B'en, i' dit, tu voés, i' dit, on ést en train de joué' à boule, p'i' i' dit, faut pâsser çâ dedans c'te trou-lâ, lâ ; p'i' i' dit, on n'ést pâs capab'e.

– B'en, i' dit, pâs capab'e... I' dit, j' sé's pâs si j' su's capab' pluss' que vous aut's, mé', i' dit, j' peux te'hours b'en asseyer !

– B'en, i' ont dit, écoute, lâ ! Si tu manqu's ton coup, tu vâs pard' le brâs !

– Co' minm' que j' pardra's toute, i' dit, quoi c' que c'ést qu' ça peut b'en faire ? J'asseille [j'essaie] ! »

I' pren 'a boul' p'i' i' manque l' trou ! P'is le brâs gu'i tomb' pareil comm' si i' ava't 'té mort. « Eh b'en ! i' dit, vous m'a'rez pâs d' minme ! » I' pren 'a boule avec son aut' main, p'i' i' manque l' trou encôre, la minm' chose. En dargnier d' toute, i' gu'i resta't p'us d' 'inqu' enn' jambe. I' vien à bout de s' mett'e in g'nou à terr' p'is d'embarqué' 'a boul' dessus son pied, p'i' 'a rent' dedans l' trou ! Lés deux guiâb'e' ont disparu t'ut suite. « Ah ! i' dit, j'ai d' l'air fin, lâ, j'ai p'us d' 'inqu' enn' jambe ! J' su's seul'ment pâs capab' de r'descend'e en bâs ! »

En disant çâ, quoi c' que c'ést qui r'ssoud ? Enn' p'tit' souris, p'i' 'a dit : « T'âs pâ' eu pêur ?

---

9. *Fort* (du) : Spiritueux, fortement alcoolisé.
10. *Garrocher* : Lancer, projeter avec la main comme s'il s'agissait d'une roche.

– Ah ! non, i' dit, j'ai pâ' eu pêur ! I' dit, j' su's pâs pour avoèr pêur pour pâssé' enn' boul' par in p'tit trou ! »

Te'hours, b'en, 'a dit : « J' m'en vâ' arranger çâ, moé ! » 'A s' mè' à l' mord' su' tout's lés memb's qu'i' ava't d' paralysés, p'is mon gârs r'vient ! 'A dit : « T'âs b'en toffé [tough] [11], mé', 'a dit, t'âs pâs féni ! T'â' encôre deux foi' à joué' avec 'és aut's. 'A dit, décourag'-toé pâs, p'is t'âs pâs besoin d'a'ouèr pêur. D'abord que[12] t'a'râs pâs pêur, tout' vâ s' pâsser de promiér' clâsse !

– J' te garantis, i' dit, que j'a'rai pâs pêur, moé ! »

Le lend'main soèr, i' r'tourn' jouer lâ encôre. Son tchom [chum][13] i' dit : « Quoi c' que c'ést qui s'ést pâssé en haut ?

– R'guien en toute, i' dit, j'ai été joué' à 'a boule avec 'és aut's, p'i' i' dit, j' t'ai eu in plésir ! I' dit, tu devra's v'nir, toé, à soèr !

– J' te dis qu' tu m' po'gn'râs pâs lâ, toé !

– B'en, i' dit, ress'e, i' dit, j' m'en vâ' aller jouer, moé ! »

Durant l' jour, b'en, i' ava't bu encôr' dix fois pluss' qu' la journée d'avant. I' mont' lâ, mon vieux, en carotte : folla't qu'i' s' quienne aprè' 'és murs pour v'nir à bout de marcher. Lés guiâb's, i' ont dit : Tu l' frapp'râs pâs, l' trou !

– Que l' guiâb' vous emporte, i' dit ! Vous allé' 'ouèr que j' frapp'rai b'en l' trou aussi b'en comm' vous aut's ! »

I' s' mè' à jouer, p'i' i' â fait' la minm' chose ; i' gu'i resta't p'us d' 'inqu' enn' jambe, quant' i' ést v'nu à bout de pâsser la boul' dedans l' trou. La minm' chose arrive encôre : la p'tit' souris ést r'venue, p'i' all' l'â mordu, p'i' all' l'â ram'né. 'A dit : « Demain soèr, 'a dit, i's von asseyer tout's sort's de tours pour t'épêurer ; mé', 'a dit, t' âs pâs besoin d'avoèr pêur, j' te garantis qu' t'âs pâs besoin d'avoèr pêur ! 'A dit, tu peux t'en r'tourné' en bâs, p'is boére, p'is manger tant qu' tu voudrâs, p'i' 'a dit, i' y â pâs de dangé' écitte, d'abord que t'a'râs pâs pêur ! »

Dan 'a journée, le gâ' été' à mo'quié soûl ; i' dit : « Ça fa't deux jours qu'on ést écitte, p'i' i' dit, j'ai d' 'inqu' été en haut, p'is dans c't appartement-lâ, écitte. Pourquoi c' que c'ést que j' fouill'ra's çâ, 'ouèr que c'ést qu'i' y â ? » P'i' i' march' d'in appartemen à l'aut'e, mé', c'éta't tout' vide ! I' dit : « Asteur, faut qu' j'a'll' dans la cav' pour voèr. I' dit, vien avec moé, i' dit, i' fa't noèr comm' su' l' guiâb'e, dans çâ !

– Le gârs dit : tu peux b'en gu'y aller, si tu veux, i' dit, si i' fa't noèr, c'ést b'en enn' raison d' pluss' pour pâs que j' gu'y a'lle !

– Sarpent d' pêureux ! »

---

11. *Tough* [to] (angl.) : Endurer, persister.
12. *Abord* (d'abord que) : Pourvu que.
13. *Chum* (angl.) : Ami, copain, compagnon.

I' griffe in bout d' chandell' qui traîna't. I' s'allum' çâ, p'i' i' descend lâ. . . C'éta't plein d' grands cruches, dés affair's quésiment gros comm' dés quarts. I' asseille à boér' çâ. I' dit : « Lâ, on 'n n-â du vin ! » Ça s' vida't pâs, c'éta't pareil comm' tout' figé dans çâ. I' di' à l'autre, i' dit : « Viens don m'éclairer, i' dit ! Cés cruch's-lâ, c'ést trop pésant. J' su's pâs capab' de l'ver çâ d' 'inqu' d'enn' main ! Si tu m'éclaira's ? »

L'aut' descend d' 'inqu' in p'tit bout', p'i' i' r'ssoud comme in coup d' vent, p'i' i' éteint sa chandelle, p'i' i' r'monte en haut. Le gârs r'monte : « B'en, i' dit, in agrès comm' toé, i' dit, c'ést bon à r'guien pour eur'guien, c'ést pâs de sarviç' pour aucun' chose !

– B'en, i' dit, arrang'-toé comm' tu voudrâs ! I' dit, j'ai pêur, moé, écitte ! Pêur, i' dit, je m'en vâs sacrer l' camp,[14] i' dit, si tu continue' à fouillâiller partout d' minme !

– Tu t'en irâs pâs, i' dit, j' m'en vâs bârré' 'és portes, p'is tu vâs resté' écitte avec moé ! »

Lâ, c'éta't son dargnier soèr. I' s' mè' à jouer, p'i' i' perd sés deux mains, perd sés deux pieds. . . Te'hours, i' di' au guiâb'e, i' dit : « Tu m' denn'ra's pâ' enn' chance ?

– L' guiâb'e i' dit, j' peux b'en t' en denné' enn' chance, mé' i' dit, j' su's çartain qu' t'és pardu, asteur !

– B'en, i' dit, mets-moé la boul' dessus l' front, p'i' i' dit, tu vâs voèr quoi j' m'â' en faire !

– Ça fa't, l' guiâb'e i' dit, tu vâs pard' co' minme, p'is, c' coup-lâ, tu vâs pard' la tête ; ça vâ êtr' dix fois pire. Lâ, tu vâ' être emmorphosé bout' pour bout' !

– Ça fa't pâs d' diffarence, i' dit ! Tant qu' à êt' paralysé d'in boute à l'aut'e, j'eume autan êtr' paralysé comme i' faut ! »

Te'hours, i' gu'i met la boul' dessus l' front, p'i' 'a pâss' dedans l' trou ! Lâ, l' guiâb'e â disparu, p'is tout' le château se trouvè' à êtr' délivré !

Te'hours, i' r'descen en bâs, p'is l' gâ' éta't parti, p'i' i' ava't beau d'mander pour d' la boésson, p'is ça v'na't p'us. « B'en, i' dit, vous m' fourr'rez pâs, j' m'en vâs descend' dans la cave, p'i' i' dit, j' m'en vâs 'n n-avoèr ! » Mé', tout's cés cruch's-lâ qu'i' y ava't dan 'a cave, lâ, c'éta't tout' du monde emmorphosé[15] ; comm' qu'on dira't, c'éta't tout l' mond' qui travailla't lâ. P'is, c'tte souris-lâ qui l' morda't, c'éta't la princess' qui appartena't[16] le château. Ça fa't, veillez, veillard ! I' voula't boére ! « Mé', 'a dit, tu 'n n'aurâs pâ' à soèr ! 'A dit, tu r'viendrâ' écitt' dans troâs jours, p'i' 'a dit, lâ, j' te dirai quoi c' c'ést faire ; mé', 'a dit, pâ' avant ! 'A dit, tu peux t'en allé' asteur ! »

---

14. *Camp* (sacrer le) : Déguerpir, décamper.
15. *Emmorphosé* (amorphosé) : Transformé sous l'effet d'une force magique.
16. *Appartenir* (une chose) : Posséder (une chose).

Mon gârs pârt, p'i' i' charch' tout partout, i' trouva't pâs son chum... « B'en, i' dit, que l' guiâb' l'emporte ! » P'i' i' éta't te'hours bon à r'guien pour eur'guien ! I' prend l' chemin : « Bon ! B'en, i' dit, asteur, i' dit, faut que j'a'll' voèr le vieux roi, i' dit, si j' veu' avoèr lés quat' cenn's de surplus ! »

I' s'en vâ lâ, p'is, en arrivant, b'en, l' prince éta't rendu avant lui : i' avè' in ch'fal, p'is tout' ! « B'en, i' dit, j' sava's b'en que j' te r'trouv'rè' in jour, en que'qu' pârt, espèc' de trimp' [tramp][17], i' dit, t'â' été trop chienn' pour resté' avec moé jusqu'au bout' !

– Le vieux roi : comment, i' dit, espèç' de chienne ? I' dit, tu sé's pâs que c'ést l' prince ?

– Çâ, in prince ? I' dit, c'ést plus lâch' qu'enn' chienne, i' dit, c'ést b'en simp'e, c'ést bon à r'guien pour eur'guien !

– Le vieux roi i' dit, tu vâ' êtr' puni pour parler d' minme !

– Pénissez, fait's quoi c' que c'ést qu' vous voudrez ! Mé', i' dit, j' su's pâs v'nu écitt' pour m'amusé' à m' chicaner, i' dit, j' su's v'nu écitt' pour avoèr deux cenn's de pluss' pour lés saldâts, i' dit, on 'n n'â seul'ment pâ' assez pour fumer ! I' dit, on mang' d' 'inqu' in r'pâs d' viand' par jour ; i' dit, c'ést pâ' assez, çâ ! I' dit, c'ést pour çâ qu' vous avez toute enn' gang de pêureux, i' dit, i's sont à mo'quié morts !

– Le vieux roi, b'en, i' dit, tu vâ' avoèr quat' cennes, i' dit, de surplus, p'is troâs r'pâs d' viand' par jour, mé', i' dit, toé, i' dit, on vâ t' couper l' cou !

– Pourquoi m' couper l' cou ?

– B'en, i' dit, t'és trô' effronté, p'i' i' dit, d'après c' que c'ést que l' prinç' m'â raconté, i' dit, t' és t-in vrai bandit, in n-ivrogne !

– Si j' boés, çâ, i' dit, c'ést d' mon affaire, c'ést pâs de tés affaires ! Tant qu'à m' couper l' cou, i' dit, tu m' coup'râs l' cou, mé', tu m'empêch'râs pâs d' dir' qu' c'ést in trimp', in lâche !

– Le vieux roi a dit, on vâ b'en voèr si tu chang'râs pâs d'idée ! »

Ça fa't, i' l' met... j' sé's pâs comment c' que c'ést qu'i' appell'nt çâ... enn' guillotine, que'qu' chos' de minme... p'i' i' gu'i descend l' couteau jusque dessus l' cou, p'i' i' dit : « Quoi c' que c'ést l' prince ?

– In lâche, i' dit, in bom' de promiér' clâsse ! »

En tout câs, i' éta't rendu qu'i' pouva't quésiment p'us parler, p'i' i' répéta't la promiér' chose, la minm' chose. Ça fa't, le vieux roi : « Lâchez-lé ! Bon ! B'en, i' dit, tu vâ' êt' fésillé, i' dit, mecqu' tu r'tourn's dans l'armée ! I' dit, j'ai ta pâsse 'citte, p'is, i' dit, j' sé's que tu n'ava's r'guien qu' pour troâs jours, p'is, lâ, i' dit, ça fa' au-d'ssus d'un' semain' que t' és parti.

---

17. *Tramp* (angl.) : Voyou, clochard.

– C' fa't pâs d' diffarence, i' dit, co' minm' qu'i's m' fésill'ra'ent. C'ést toute enn' gang de lâches, co' minme, mé', i' dit, i's vont te'hour' avoèr deux r'pâs de viand' de pluss' par jour, p'is deux cennes ! I' dit, i's f'ront quoi c' qu'i's voudront, asteur ! I' dit, c'st in serviç' que j' voula's leu' rend'e ! P'is, i' dit, ils l'ont !

– Ça fa't, le vieux roi : Attends ! I' dit, j' m'en vâs t' denné' enn' lett'e, p'i' i' dit, tu denn'râs çâ au commandant, mecqu' tu seille' arrivé.

– Correck !

– P'is, i' dit, c'ést marqué su' c'tte env'lopp'-lâ qu' faut qu' 'a soueill' lie [lue] devant toé.

– C'ést correck ! i' dit, j' gu'i dirai, i' dit, si i' ést trop bêt' pour s'en apercevoèr ! »

I' s'en r'tourne. B'en, en arrivant lâ, b'en, i' leu' dit quoi c' que c'ést qu'i' ava't gagné, p'is tout' çâ. Mé', l' commandant dit : « T' âs pâs féni, i' dit, tu vâ' êtr' fésillé asteur !

– C' fa't pâs d' diffarence ! Fésill'-moé, i' dit ! »

Ça fa't qu'i's voula'ent gu'i bandé' 'és yeux, pour asseyer de. . . « J'ai pâs besoin de d' çâ, i' dit, j' peux voèr quoi c' que c'ést qu' tu fa's ! »

Ça fa't, il l' met d' bout' du long d'in mur, p'i' i' dit : « Quiens-toé b'en, tu vâ' êt' fésillé !

– Hoooo. . . ! I' dit, écoute in peu, i' dit. J'avè' ô'blié, i' dit, j'avè' enn' commission pour toé ! »

I' gu'i denn' son env'loppe. « B'en, i' dit, c'ést in ord'e du roi, p'is faut que j' lis' çâ devant toé !

– Tire, tire ! I' dit, si t'és pour me fésiller, i' dit, tu lirâs çâ in aut' fois ! »

Ça fa't qu' le commandan eul l' plaç' lâ, p'i' i' plaç' sés douze hommes, p'i' i' commence : « Tirez, tirez pâs ! Tirez, tirez pâs ! Ah ! i' dit, arrête in peu ! I' dit, j'ai pâs l' droit d' fair' çâ ! I' dit, i' faut que j' lis' çâ, avant ! »

Ça fa't, i' s' mè' à gu'i lir' çâ : p'is le roi ordonnè' au commandant de s' mett'e à sa place. « Bon ! B'en, i' dit, me v'lâ b'en pris !

– B'en, i' dit, si c'ést in ord'e, i' dit, mets-toé à ma place, p'is, i' dit, tu vâs voèr, c'ést moé qui commande ! »

Ça fa't, le commandan i' n'en trembla't. . . I' dit : « J' vâs-ti' être ôbligé de t' bandé' 'és yeux, ç' çâ qu' tu voula's m' faire ?

– Le commandan i' dit, non ! J' m'âs toffer [to tough] çâ d' minme !

– B'en, i' dit, quiens-toé b'en, tu vâs voèr ! »

B'en, mon gârs s' place à plaç' du commandant, p'i' i' commence : « Tirez ! Tirez pâs ! Tirez ! Tirez pâs ! Tirez, band' de lâches ! I' dit, quoi c' c'ést qu' vous fait's lâ ? »

Ça fa't, t' comprends, qu'i's l'ont descendu, hein ! Ça fa't, qu' à in dés soldâts : « B'en, i' dit, moé, asteur, i' dit, j' su's pâs pour resté' écitte ! I' dit, vous allé' êtr' b'en asteur : vous allez mangé' en masse, vous allé' avoèr de quoi à fumer. I' dit, j'ai d'aut's chose' à faire, moé ! »

Ça fa't, i' ont tiré au sort qui c' que c'ést qui remplac'ra't le commandant, p'i' i's 'n n'ont choésí in.

Mon gârs pârt, p'i' i' s'en r'tourne à son château. C'ést çâ qui l'occupa't, lui ! La princesse, b'en, 'a dit : « Tu voés, tout l' mond' sont à leu' place. Asteur, b'en, 'a dit, si tu veux, on vâ s' marguier ! P'i' 'a dit, tu vâ' êtr' roi écitte ! »

Ça fa't, i's sont marguiés, p'is si i's s'arrang'nt pâs b'en, tant pir' pour 'és aut's !

7 – LES DEUX PETITS MENDIANTS

Une pauvre femme était morte en donnant naissance à deux jumeaux. Son mari était très pauvre, mais il avait quand même réussi à élever ses deux garçons jusque vers l'âge de dix ans.

Malheureusement, une guerre l'obligea à servir sur le champ de bataille. Il dut confier ses jumeaux à sa belle-sœur. Elle-même vivait très pauvrement, mais elle ne pouvait refuser d'avoir soin des enfants de son beau-frère forcé de partir pour la guerre.

Un peu plus tard, elle apprend que son beau-frère s'est fait tuer dans un combat. Pendant quelque temps, elle continue à garder les jumeaux, malgré le nombre de ses propres enfants.

Finalement, elle dut reconnaître qu'elle n'était plus capable de faire vivre une famille aussi nombreuse. Elle dit aux jumeaux : « J'aimerais mieux vous garder avec moi ; mais c'est devenu impossible. La meilleure solution, pour vous, c'est de prendre la route et de mendier de porte en porte ! »

Les jumeaux commencèrent à quêter dans leur village natal. Les gens du village connaissaient leur histoire et se montraient assez généreux. De cette façon, les jumeaux réussissaient à gagner un peu leur vie. Ils passaient la nuit dehors, sous les ponts ou les granges. Tout dépendait des occasions ou des circonstances.

La vie s'organisa assez bien pendant trois ou quatre ans. À mesure que les jumeaux grandissaient, les gens du village, qui vivaient eux-mêmes assez pauvrement, se montrèrent moins empressés à leur faire l'aumône. Les deux mendiants avaient grandi et étaient, de l'avis de tous, capables d'assurer leur propre subsistance. Lorsqu'ils frappaient aux portes du village, on leur refusait l'aumône, mais on leur offrait du travail.

L'un des deux jumeaux était plus intelligent que l'autre, mais très paresseux. Un jour qu'il se promenait dans la forêt avec son frère, il lui proposa le plan suivant : « J'ai une idée qui pourrait nous être très profitable, du moins si tu veux accepter ma proposition. Il faudrait d'abord que je te crève les deux yeux. Ensuite, nous irions mendier dans une région où nous ne sommes pas connus. Nous pourrions continuer à quêter ensemble. Naturellement, les gens ont toujours pitié d'un aveugle et ils seraient beaucoup plus généreux dans leurs aumônes.

– Tu peux bien me crever les deux yeux, répond l'autre. Mais à une condition : promets-moi de ne jamais m'abandonner. Tu comprends que, une fois aveugle, je ne pourrai plus travailler, même avec la meilleure volonté.

– C'est promis ! Seule la mort pourrait me forcer à t'abandonner. Tant que je vivrai, je ne t'abandonnerai pas ! »

Le plus faible se laissa convaincre et se fit crever les yeux par son frère jumeau. Puis ils allèrent mendier dans une région entièrement nouvelle, où personne ne pouvait les reconnaître. Tel que prévu, le pauvre aveugle excitait la pitié des gens, et tous se montraient très généreux dans leurs aumônes. Les deux jumeaux commençaient même à ramasser un petit capital. Enfin, ils se trouvèrent en mesure d'acheter une humble boutique et de faire un peu de commerce. Tout alla si rondement qu'ils se trouvèrent bientôt propriétaires du plus gros magasin de la ville.

Celui des deux jumeaux qui n'était pas aveugle se trouvait contrarié de traîner son frère partout où il allait. Il résolut finalement de s'en débarrasser en se disant : « Il ne saurait être question de le tuer. Il suffirait que je l'emmène quelque part dans le fond des bois et que je l'y abandonne à son sort. Seul, il ne pourrait jamais en sortir ! »

« Si tu veux, tu vas venir avec moi à la pêche, aujourd'hui, dit-il un jour à son frère aveugle. Il y a longtemps que je ne suis pas allé pêcher et j'aimerais t'emmener dans un endroit où il y a beaucoup de poissons.

– Tu sais bien que je n'aurai aucun agrément à aller à la pêche. Comment veux-tu qu'un pauvre aveugle attrape du poisson. C'est parfaitement inutile de m'emmener. Puisque je suis incapable de pêcher, il vaut mieux que je reste ici.

– Viens quand même, répond l'autre. Je t'ai promis que je ne t'abandonnerais jamais. Je n'ai donc pas le droit de te laisser seul ici. Tu m'as toujours suivi partout où j'allais ; il faut que tu viennes avec moi, même à la pêche ! »

Ils pénètrent tous deux dans la forêt, en direction d'une rivière. Le chef des deux dit à son frère : « Mon pauvre frère, aveugle comme tu es, ce serait très dangereux pour toi de monter en chaloupe sur une rivière. Assieds-toi ici, auprès de cet arbre, et attends-moi ! »

L'aveugle a beau protester, son frère refuse de l'emmener : « Il n'y a aucun danger, lui dit-il. Je t'ai promis que je ne t'abandonnerais jamais. Je tiendrai ma promesse ! »

Le pauvre aveugle dut se résigner à rester assis au pied de l'arbre, pendant que l'autre partait pour ne plus revenir. Les heures passent et l'aveugle s'aperçoit que le soir est venu : le serein était tombé. « Si je dois passer la nuit ici, se dit-il, il vaut mieux que je grimpe dans l'arbre. Ici, je suis exposé à être dévoré par les bêtes sauvages. Quant à mon frère, un accident a pu l'empêcher de revenir. . . Je n'arrive pas à croire qu'il a décidé de m'abandonner ici ! »

L'aveugle grimpe dans l'arbre et s'installe du mieux qu'il peut entre les grosses branches. Peu après, il entend un bruit effrayant qui parvient du pied de l'arbre. Un peu plus tard, il entend un autre craquement, un peu moins terrible... Après quelques minutes, il perçoit un autre bruit, beaucoup plus léger, celui-là. « Je me demande bien ce qui peut se passer au pied de l'arbre », se dit-il en lui-même. C'était un ours, un renard et un lièvre qui étaient arrivés l'un après l'autre pour tenir une conférence au pied de l'arbre.

L'ours semonce d'abord le renard : « C'est toujours la même chose, et tu ne changes pas. Tu es toujours en retard. Il était entendu que nous serions tous ici avant le coucher du soleil. Moi, je suis arrivé à l'heure. Vois comme tu es arrivé en retard ! Et toi, dit-il au lièvre, qu'est-ce qui t'a empêché d'être à temps ? Je suppose que tu t'amusais à te promener d'un bord et de l'autre sans penser à rien et sans te préoccuper du rendez-vous ? » Le lièvre répond : « Je n'ai pas perdu mon temps. Au contraire. Nous sommes réunis ici pour trouver un moyen de faire fortune. Et bien ! C'est ce que j'ai trouvé.

– Raconte-nous ta trouvaille, reprennent les deux autres.

– Voici ce que j'ai appris, dit le lièvre. J'ai trouvé un moyen de guérir le vieux roi qui est aveugle depuis longtemps. Il suffit de prendre les feuilles de l'arbre au pied duquel nous tenons notre réunion et de s'en servir pour frotter les yeux du roi. Aussitôt, ses yeux vont s'ouvrir et il pourra voir comme à l'âge de quinze ans ! »

Le pauvre aveugle qui se tenait caché dans les branches de l'arbre ne tarde guère à arracher quelques feuilles et à s'en frotter les yeux. Le lièvre avait raison : ses yeux étaient redevenus normaux.

Après le récit du lièvre, l'ours interroge le renard : « Et toi, qu'est-ce que tu nous apportes de nouveau ?

– Moi, dit le renard, j'ai trouvé, dans un village très éloigné d'ici, toute une population qui va mourir de soif parce que l'unique source du village est à sec. Il n'y a plus d'eau nulle part.

– Comment cela peut-il nous aider à faire fortune ? demande-t-on.

– C'est bien simple ! Sous une roche, dans la source, j'ai découvert une grosse grenouille. C'est elle qui bloque la veine d'eau. Il suffirait de dégager la roche et d'enlever la grenouille pour recevoir la grosse récompense promise par le roi. À ton tour, maintenant ! dit-il à l'ours. Tu as toujours coutume de trouver les meilleures idées. Qu'est-ce que tu nous apportes, aujourd'hui ?

– Vous avez raison, c'est encore moi qui ai trouvé la meilleure solution. Vous voyez cet arbre au pied duquel nous sommes réunis ? Il suffirait que je prenne un peu de la gomme qui découle du tronc de cet arbre pour que je puisse guérir toutes les maladies, et même ressusciter les morts !

– Je crois que nous pouvons maintenant nous quitter, dit le renard. Que chacun ait soin d'apporter avec lui ce dont il a besoin pour profiter du secret qu'il nous a

révélé. Nous irons chacun dans notre direction et nous reviendrons nous rencontrer ici dans dix jours. De cette façon, nous pourrons comparer le profit que chacun aura retiré de sa trouvaille ! »

L'aveugle, qui se tenait perché dans l'arbre, avait recouvré l'usage de la vue. Dès le point du jour, il descend de son arbre en ayant soin d'apporter avec lui une bonne poignée de feuilles magiques. Il trouve finalement le chemin du château où réside le roi aveugle. Quand il s'y présente, on lui demande : « Que viens-tu faire ici ?

– Je suis venu rendre la vue à votre roi. Si vous consentez à me laisser seul avec lui pendant quelques minutes, je vous promets de lui rendre sa vue de quinze ans ! »

La reine accepte l'offre. On introduit le jeune homme dans la chambre privée du roi et on les laisse seuls. Aussitôt, le jeune homme frotte les yeux du roi avec les feuilles magiques qu'il porte dans sa poche. Dès que les yeux du roi commencent à s'ouvrir à la lumière, le jumeau s'empresse de cacher ses feuilles afin de garder son secret. « Tu m'as rendu la vue, dit le roi au jeune homme. Qu'est-ce que je puis faire pour te prouver ma reconnaissance ?

– Je ne demande rien en retour, répond le jeune homme. Moi-même, j'ai passé une partie de ma vie aveugle et je sais que c'est une grande épreuve. C'est pourquoi je ne puis rien accepter ! »

Mais le vieux roi était si heureux d'avoir recouvré la vue qu'il obligea son bienfaiteur à partager son royaume avec lui.

Le vieux roi aurait bien aimé garder le jeune homme au château. Mais celui-ci refusa d'y rester, sous prétexte qu'il avait d'autres missions à accomplir et qu'il devait se rendre dans différents endroits du pays. Il quitte donc le château pour se rendre dans le village où les gens mouraient de soif parce que leur unique source d'eau était à sec. En arrivant dans le village, il va s'informer auprès du chef de la place. « J'ai entendu dire qu'il n'y a plus d'eau dans le village et que votre population va mourir de soif. Est-ce bien vrai ?

– Oui ! Nous avons cherché de l'eau dans tous les environs. Nous avons essayé de creuser de nouveaux puits. Nous avons tout fait pour trouver de l'eau, mais en vain. Il ne nous reste plus qu'à abandonner notre village et aller vivre ailleurs. Autrement, nous périrons tous !

– Dans ce cas-là, conduisez-moi à votre source. Peut-être pourrai-je vous aider ? »

Le jeune homme descend au fond de la source. Elle était peu profonde. Avec ses mains, il se met à enlever la terre desséchée et à remuer les pierres, jusqu'au moment où il soulève une grosse roche sous laquelle se cachait la grenouille. Il enlève le petit animal ; aussitôt l'eau se met à jaillir abondamment dans la source. De nouveau, on veut le récompenser en lui donnant une grosse somme d'argent, mais il ne veut rien accepter. Le seigneur du village avait appris que le jeune

homme avait déjà été propriétaire d'un magasin. C'est tout ce qu'il avait réussi à savoir de lui.

« Puisque tu es instruit et que tu es capable de réussir en affaires, dit le chef, j'ai décidé de te récompenser en te faisant construire le magasin le mieux équipé au monde. Je le ferai remplir de toutes les marchandises imaginables.

– Si vous y tenez absolument, je ne puis vous en empêcher. Mais qu'il soit bien entendu que je n'exige rien comme récompense. Quoi qu'il en soit, il faut que je m'absente pendant sept ou huit jours. Mais je reviendrai !

– À ton retour, ton magasin sera prêt à te recevoir ! » poursuit le vieux roi.

Le jeune homme gagne un endroit où demeurait un seigneur lépreux. Malgré le nombre de plaies dont le malade est couvert, l'ancien petit aveugle guérit cette lèpre grâce à l'onguent dont l'ours lui a révélé le secret. Il reçoit du seigneur une récompense alléchante, puis revient dans le village dont il a ravivé la source d'eau potable. Son magasin était prêt à ouvrir ses portes.

Les affaires s'organisent et deviennent de plus en plus prospères. Pendant ce temps, son frère – celui qui l'avait rendu aveugle – entend parler d'un aveugle maintenant guéri de la cécité auquel on a fait cadeau d'une entreprise commerciale et qui nage dans la richesse. Il comptait de nombreux amis dans la ville de l'illustre commerçant.

Un soir, il organise un banquet auquel il invite toute la population, en se disant : « Si ce riche marchand vient au banquet, je verrai bien s'il s'agit de mon frère ou d'un autre ! » En effet, le banquet terminé, il accoste le gros marchand, le reconnaît et commence à lui faire ses excuses : « Tu sais, lui dit-il, je ne t'avais pas abandonné ; je n'ai jamais pu repérer l'arbre où je t'avais placé. Mais dis-moi donc comment il se fait que tu aies vécu tant d'expériences depuis notre séparation ?

– Tout s'explique très facilement ! » de reprendre l'ancien aveugle. Il lui raconte par le menu toutes ses aventures. « Tu te rappelles, tu m'as installé au pied d'un arbre. Comme tu tardais à revenir, j'ai grimpé dans cet arbre. » Le gros commerçant énumère tout ce qui lui est arrivé. « Accepterais-tu de me conduire au pied de cet arbre célèbre ? demande le frère de l'aveugle.

– Certainement, si tu y tiens ! » répond le gros marchand.

Peu après, l'ancien aveugle conduit son frère au pied de l'arbre merveilleux. « Maintenant, dit l'homme à son frère, riche marchand, tu peux retourner chez toi. Je vais passer la nuit ici ! » Mais il croyait hypocritement pouvoir découvrir pour lui seul d'autres secrets précieux.

Il grimpe dans l'arbre et attend. À la tombée de la nuit, l'ours arrive. Il est dans une rage folle : il fracasse les branches, déracine les arbres et détruit tout ce qui s'offre à sa portée. Bientôt, le petit renard et le lièvre arrivent à leur tour.

Quand il les aperçoit, l'ours tourne sa rage contre eux : « Vous êtes deux beaux merles, vous autres. Vous n'avez pas su garder notre secret. Ce que vous avez appris

ici, vous l'avez colporté dans tout le pays, si bien que des étrangers ont fini par tout savoir et nous ont dépouillés de tout ce qui aurait pu nous enrichir. »

Pendant que l'ours leur fait ces reproches, le renard tourne la tête de tous côtés, essayant de localiser une odeur qu'il trouvait suspecte. Guidé par son odorat, le renard lève les yeux et aperçoit le marchand caché dans les branches de l'arbre : « Inutile de te mettre en colère contre nous, dit-il à l'ours. Lève les yeux, et vois ce qui se passe au-dessus de nos têtes. » L'ours ne tarda pas à rejoindre le traître et à le dévorer.

Une chose est certaine : il ne lui arrivera jamais plus de crever les yeux de son frère.

LES DEUX PETITS MENDIANTS

Récit folklorique raconté, le 28 octobre 1962, à Warren, Ontario, par Jos Prud'homme (43 ans) qui l'avait appris, vers 1940, de son grand-oncle, François Prud'homme déjà octogénaire.

Enregistrement no 1596. Conte-type 613 I a (2 jumeaux mendiants), II b (ours, renard et lièvre), III a, b, c (et guérit un second roi), IV.

C'étè' in homme. I' ava't pardu sa femme : 'a ava't deunné naissance à deux p'tits jumeaux, p'i' 'a 'n n-ést morte ! Te' hours, i' s' trouva't pri' avec çâ. I' 'és â él'vés t'ut seul jusque vers l'âg' d'enn' dizain' d'années.

Touhours, lâ, i' y â eu enn' guerre, p'i' i' â été ôbligé d'allé' à guerre. I' ava't placé sés deux enfants su' un' de sés bell's-sœurs. I' éta'ent b'en pauv's, mé', 'a 'és â pris co' minme [quand même][1] ; suffit qu' 'a foula't qu'i' gu'y a'lle à 'a guerre.

C' fa't qu'enn' bonn' journée, i' on eu la nouvell' qu'i' s'éta't fa't tuer, lui. Te'hours, alle 'és â gardé' in bout d' temps d' minme, p'i' i' avè' enn' gross' famille 'és aut's minmes. Enn' journée, 'a leu's â dit : « B'en, 'a dit, co' minm' [quand même] que c'ést que j' voudra's vous garder, 'a dit, lâ, j' su's p'us capab'e. L' mieux qu' vous pouvez faire, 'a dit, c'ést d' prend' le ch'min p'is mendier d'enn' porte à l'aut'e ! »

Ah ! lés jeune' ont commencé à mendier. Pour commencer, i' éta'ent connu' in peu dans l' village, p'is le mond' sava't que c' que c'ést qui s'éta't pâssé. I's v'nè' à bout d' viv' de minme. I's coucha'ent douhors, coucha'ent sour lés ponts, dan 'és grang's comm' qu'i's pouva'ent.

Mé', après qu'i' on eu mendié pour troâs quatre ans, b'en, ça marcha't p'us, çâ : l' monde éta't tout assez pauv'e, p'i' i' ont dit : « I's commence' à êt' assez grands pour travailler, asteur ! » Te'hours, i's s' présente' à enn' port' pour d'mander l'aumône, b'en, i's leu's offra'ent d' l'ouvrage.

I' 'n n-avè' in d' 'és aut's qui éta't paresseux. I' étè' intelligent, mé', paresseux. Ça fa't, enn' journée, i' emmèn' son p'tit frér' dedans l' boâs, p'i' i' dit : « J'en ai une

---

1. *Quand même :* Cependant, toutefois. Quand même que : même si.

idée, moé, i' dit. Si tu voudra's, i' dit, j' te creuv'ra's lés deux yeux, p'i' après çâ, i' dit, on chang'ra't d' place [endroit], p'i' i' dit, çâ po'gn'ra't d' minme ! Tant que l' monde... I' dit, j' quêt'ra's pour toé, à 'a plaç' de quêter pour moé, p'i' i' dit, l' monde i' a'ra't piquié [pitié] d' toé, p'is, i' dit, lâ, i's nous denn'ra'ent b'en pluss' !

– L'aut'e, b'en, i' dit, tu peux m' crevé' 'és yeux, mé', i' dit, faut qu' tu m' promett's que tu m'anbâdonn'râs jama's, i' dit ; tu comprends, mecqu' j'eill' lés yeux crevés, après çâ, i' dit, j' pourrai p'us r'guien faire, co' minm' que j' voudra's travailler.

– L'aut'e, i' dit, j' te l' promets ! I' dit, i' y a r'guien qu'enn' chos' que 'ted b'en que j' t'anbâdonn'rai, i' dit, si j' meur' avant toé ! Mé', i' dit, tant que j' s'rai en vie, j' t'anbâdonn'rai pâs ! »

C' fa't qu' c'ést correck ! I' gu'i crev' lés deux yeux, p'i' i's parte' à quêter d'en bord et d' l'aut'e. Et p'is l' monde, b'en i's gu'i denna'ent... C'ést épouvantab' quoi c' que c'ést qu'i's r'tira'ent !

Touhours, d'in n-affaire et d' l'aut'e, i's sont v'nus rich's p'i' i's s' sont parti in magasin[2], d' minme. P'is ça marcha't b'en ; i' éta't rendu que c'ést lui qui appartena't[3] le plus gros magasin qu'i' y ava't dan 'a place. Mé', folla't tout l' temps qu'i' emmèn' son frére avêugle avec lui, tout partout d'où c' qu'i' alla't !

Enn' bonn' journée, i' dit : « Si j' m'en débarrassa's, i' dit ? J'ai pâs besoin de l' tuer ; i' dit, j'ai r'guien, qu' la pein' de l'emm'ner queu'qu' pârt dans l' boâs, p'is l' laisser lâ. I' dit, i' pourrâ jama' [jamais] eur'sortir ! »

C' fa't, enn' journée, i' di' à l'aut'e, i' dit : « Viens, i' dit, j' voudrè' allé' à pêche ! Ça fai' enn' bonne escouss' que j' gu'y ai pâ' été. I' dit, m'âs t'emm'né' à enn' place, lâ, p'is, i' dit, tu 'ouèr, i' dit, qu'on vâ n'en prend' du poésson !

– L'aut'e i' dit : Ça ser' à r'guien, i' dit, que tu m'emmèn's lâ ; j' su's t-aussi b'en d' resté' icitte ! Si tu veu' allé' à pêche, vâs-y t'ut seul !

– Non, non, i' dit, viens !

– J' sé's pâs, i' dit, çâ m' tent' pâs, moé, d'aller lâ !

– L'aut' : Viens, i' dit, j' t'ai promis que j' t'anbâdonn'ra's pâs, ça fa't, i' dit, que j' su's pâs pour te laisser écitt' t'ut seul. I' dit, tu m'âs tout l' temps sui', suis-moé encôre ! »

Ça fa't, i' l'emmèn' du long d'enn' riviér' loin dans l' boâs. P'is, après qu'i' on été lâ, b'en, i' dit : « J' t'embarqu'ra's b'en dan 'a chaloupe, mé', i' dit, tout d'in cou' [coup] on varse ou que'qu' chos' de minme, i' dit, tu pourrâs p'us jama's r'tourné' à terre. I' dit, assis-toé écitte, au pied de c't â'b'-lâ, p'i' i' dit, grouill' pâs !

– Ça fa't, l'aut'e i' dit, laiss'-moé pâ' écitte !

---

2. *Magasin* (partir un) : Ouvrir, fonder.
3. *Appartenir :* Posséder.

– Ah ! i' y â pâs d' danger ! J' te l' l'ai promis p'is j' te laiss'rai pâ' écitte ! »

Te'hours, il l'assit lâ, au pied d' l'â'b'e, p'i' i' pârt, p'i' i' s'en vâ ; i' l'anbâdonn' complèt'ment. Ça fa't, l'aut'e, quante l' soèr a commencé à v'nir, que l'harbe a commencé à êt' trempe, i' s'ést aparçu que c'éta't l' soèr, co' minm' qu'i' voya't pâs clair. I' dit : « J' su's b'en mieux d' grimper dans l'â'b'e, i' dit, tout d'in coup i' r'ssoudrè' [ressoudre][4] in our' [ours] écitte, que'qu' chose, p'is, i' dit, 'ted b'en m' fair' dévorer. Mon frér' peut 'ted b'en avoèr eu du troub'e, que'qu' chose ! Après tout', i' dit, i' m'â 'ted b'en pâ' anbâdonné ? »

Ça fa't qu'i' grimp' dedans l'â'b'e, aussi haut qu'i' éta't capab'e, p'i' i' s' quien aprè' 'és branches.

Tout d'in coup, i' atten in brui' effrayant. Ça r'ssou' au pied d' l'â'b'e. In p'tit bout d' tem [temps] après, in aut' bruit, mé', pâs si fort. A peu prè' enn' quinzain' de menut's p'us târd, in aut' 'tit brui' encôre. I' dit : « J' me d'mand' b'en quoi c' que c'ést qui s' pâss' lâ ? »

C'étè' in ours, in r'nârd p'i' in liev' qui faisè' enne assemblée. Ça fa't, l'ours, i' di' au r'nârd, i' dit : « T'és b'en tout l' temps pareil ! T'és b'en te'hour' en r'târd ! I' dit, on éta't pourtant supposé d'être écitte avant que l' saleil sœill' [soit] couché, p'is, i' dit, j' su's t-arrivé, moé, p'is toé, i' dit, r'gârde, i' dit, comment c' que c'ést qu' t'és t-arrivé en retârd ! P'is, i' di' au liev'e, i' dit, quoi c' que c'ést qu' tu faisa's ? Tu galvauda's d'in bor' et d' l'aut'e !

– Le liev'e i' dit, j'ai pâs pardu mon temps ! I' dit, c'ést in n-assemblée pour décider quoi c' que c'ést qu'on f'ra't pour fair' fortune ? B'en, i' dit, j'en ai une, moé !

– Oué ? B'en, i' dit, cont'-nous çâ, quoi c' que c'ést qu' c'ést ton idée !

– B'en, i' dit, dans l' villag' voésin d'icitte, i' dit, le vieux roi, i' dit, i' ést avêugle, çâ fa't dés années. I' dit, tu voés c't â'b'-lâ qu'on ést d'ssour, écitte, lâ ? J'ai d' 'inqu' à prend' dés feuill's de c't â'b'-lâ, p'is, i' dit, gu'i frotté' 'és yeux, p'is, i' dit, i' vâ avoèr lés yeux pareils comme à l'âg' de quinze ans ! »

Vous comprenez que l'avêugle, çâ pâ' été long qu'i' s'ést frotté lés yeux ! P'is c'éta't vrai : i' voya't pareil comm' si i' ava't jama's r'guien eu !

L'ours, i' di' au r'nârd, i' dit : « Quoi c'ést qu' c'ést, toé, qu' t'âs ?

– B'en, i' dit, dan eun' place, pâs mal loin d'icitte, i' dit, i' y â in village ; i' dit, tout l' mond' sont après périr de soèf ; i' dit, i' y â p'us d'eau en null' pârt, i' dit. C'te villag'-lâ, i' prena't tout' leu's eaux dan enne r'source qui fournissa't tout' le village, p'is, i' dit, lâ, 'a ést chesse !

– Oué ? Mé', i' dit, quoi c' que c'ést qu' tu peux fair', toé, pour çâ ?

– I' dit, i' y â enn' gross' gornouille [grenouille] en d'ssour d'enn' roche, dans la r'source, p'is, i' dit, c'é' ell' qui bloqu' le courant. I' dit, si j'alla's lâ p'is l'ôter, b'en, i' dit, j'a'rè' enn' gross' récompens' du roi ! »

4. *Ressoudre :* Jaillir, arriver à l'improviste.

I' di' à l'ours : « Toé, i' dit, tu gâgn's tout l' temps ; âs-tu d' quoi, toé 'tou[5]

– B'en, l'our' i' dit, moé, i' dit, si j' prena's d' la gomm' qui coule après c' minme â'b'-lâ qu'i' y â écitte, i' dit, j' pourra's guérir aucun'[6] maladie ; minme, i' dit, j' pourra's fair' ressusciter lés morts !

– Ça fa't, le r'nârd, i' dit, c'ést correck ! I' dit, on vâ s' ramâsser quoi c' que c'ést qu'i' nous faut, lâ, p'i' i' dit, on vâ partir pour dix jours. Au bout' de dix jours, i' dit, on se r'rencont'râ écitt' voèr comment c' que c'ést que nos affaire' ont marché ! »

B'en, i's partent, p'i' i's s'en vont. Le 'tit avêugl' qui éta't dans l'â'b'e, lâ, aussitôt que l' jour ést v'nu, le matin, i pârt p'i' i' s'en vâ dé où c' que c'ést que l' vieux roi étè' avêugle ; i' s' présente au château. I' ont dit : « Quoi c' que c'ést qu' tu veux, toé ?

– B'en, i' dit, j' su's v'nu pour guérir le vieux roi. I' dit, si vous voulez m' laisser t'ut seul avec, i' dit, enseul'ment deux menutes, i' dit, j' vous garantis qu'i' vâ voèr clair pareil comme. . . aussi b'en comm' si i' étè' à l'âg' de quinze ans ! »

La vieill' reine, t'ut suite, 'a deunn' l'ord' qu'i's l' renfarme' avec, c'tte affaire ! I' sor' un' de sés feuill's p'i' i' frott' lés yeux du roi. T'ut suite, i' voya't clair ; ça fa't qu'i' â caché sés feuill's pour pâs qu' parsonn' sav' quoi c' que c'ést qui s'éta't pâssé. B'en, le vieux roi i' dit : « Quoi c' que c'ést que tu m' charges[7], i' dit, pour m'avoèr remis la vue ?

– R'guien en toute ! Eur'guien, r'guien ! I' dit, je l' l'ai été avêugl' moé-minme, p'i' i' dit, j' sé's quoi c'ést qu' c'ést ; ça fa't qu'i' dit, j' vous charge r'guien en toute ! »

Mé', l' vieux roi, c'éta't pâs çâ, i' gu'i a deunné 'ted b'en la mo'quié de sa fortune, ma'gré lui. Te'hours b'en, i' dit : « J' su's pâ' 'apab' de resté' écitte – i's voula'ent b'en le gardé' avec 'és aut's – mé', i' dit, j' su's pâ' 'apab'e, i' dit, j'ai d'aut's place' à aller, p'is faut que j'a'lle absolument ! »

Ça fa't qu'i' pârt, p'i' i' s'en vâ à c'te villag'-lâ d'où c' que l' monde éta't quésiment toute à mo'quié mort, qu'i's manqua'ent d'eau. I' s'en vâ trouver le roi, p'i' i' dit : « J'ai attendu dir' que vous aviez p'us d'eau, i' dit, qu' vous êt's tout après périr ?

– Oué ! I' dit, c'ést b'en vrai p'is, i' dit, on 'n n-a charché tout partout, on a creusé dés puits, on â tout fait', p'i' i' dit, on peut r'guien en tout', i' dit, vâ folloèr anbâdonner l' villag' p'is s'en aller a'llieurs [ailleurs] ou b'en don on vâ tout' mourir !

– B'en, i' dit, si vous voulez me montrer d' où c' que c'ést qu'ést vot'e r'source, i' dit, j' pens' que j' pourra's fair' de quoi ! »

---

5. *Itou :* Aussi, pareillement.
6. *Aucune :* Toute.
7. *Charge* [to] (angl.) : Demander, exiger comme paiement.

Il l'emmène à 'a r'source, p'is mon p'tit avêug' commence à jouer dans l' fond d' la r'source, p'i' i' sort le crapaud. T'ut suite, l'eau commence à v'nir, p'i' i' y ava't d' l'eau en abondance. Ça fa't, le vieux roi a voulu l' payer, mé', i' voula't r'guien prend'e, en null' pârt. Le vieux roi : « Écoute, i' dit, si tu veux, i' dit, – tu m' dis, i' dit, que t'és joliment instruit, que t'âs déjà t'nu magasin, mé', l'aut'e i' gu'i ava't d' 'inqu' conté enn' partie d' son affaire : i' l' sava't pâs – i' dit, m'âs t'en bâtir in, in magasin, moé, i' dit, comme i' 'n n'â pâ' in, pour 'ted b'en. . . dans tout' l'univers.

– B'en, i' dit, si voulez l' faire absolument, c'ést votre affaire, mé', moé, i' dit, j' vous d'mande r'guien en toute ! »

Ça fa't, lâ, i' pârt, i' dit : « Faut que j' seill' parti pour sept huit jours. I' dit, je r'viendrai !

– B'en, i' dit, mecqu' tu r'viennes, tu vâ' avoèr ton magasin d' prêt ! »

I' s'st en-allé à enn' plaç' de v' où c' que c'ést qu'i' y avè' in seigneur qui éta't tout' . . . comment c' que vous app'lez çâ ? In lépreux, lâ ? I' éta't plein d' plaies ! Il l'a guéri avec son onguent, lâ, pareil comm' l'our' ava't dit. Te'hours, lâ, i' â eu encôre enn' récompense épouvantab'e. I' s'ést en-r'tourné à sa plaç' d'où c' que c'ést qu'i' ava't faite avoèr d' l'eau, lâ.

I' s'arrangea't b'en ; son magasin profita't, p'is tout' marcha't ; p'is, te'hours, l'aut'e, son frére, i' â attendu parler d' çâ qu'i' y avè' in homm' qui ava't fait' tout's cés affair's-lâ, p'is qu'i' gu'i ava't deunné in magasin, p'is qu'i' éta't riche épouvantab'e. Mé', i' connaissa't du mond' qu'i' y ava't dans c'tte plaç'-lâ, lui.

Ça fa't, in soèr, i' fai' in banquet, p'i' i' invit' tout l' monde. P'is, i' dit : « Si i' peut v'nir au banquet, j' m'en vâs voèr si c'ést mon frére oui ou non ! »

Te'hours, b'en, comm' de faite, i' étè' avec tou' 'és aut's, p'is, après que l' banquet â 'té féni, i' s'en vâ l' trouver, p'is, i' gu'i en faisa't dés excuses, lâ. « J' t'ava's pâ' anbâdonné ; j'ai jama's pu r'trouver la plaç' d'où c' que c'ést que j' t'ava's laissé ! Mé', dis-moé don, i' dit, comment ça s' fa't, i' dit, que t'âs fa't tant d' chos's depuis c' que c'ést qu'on s'ést sépâré ?

– I' a dit, c'ést b'en simp'e ! »

Ça fa't qu'i' gu'i cont' toute c't histoèr'-lâ, tel que ç'avè' arrivé. I' dit : « D'où c' que c'ést qu' tu m'âs laissé, au pied d' l'â'b'e, i' dit, j'ai grimpé dans c't â'b'-lâ » P'is, i' gu'i cont' tel que c'ést qu' c'avè' arrivé.

L'aut'e i' dit : « Tu m'emmèn'ra's pâ' au pied de c't â'b'-lâ ?

– 'Cou' don, i' dit, si tu veu' absolument, j' peux b'en, i' dit, t'emm'né' au pied d' l'âb'e ! »

Ça fa't, i' l'emmèn' lâ, p'is, i' dit : « Tu peux t'en r'tourner ! I' dit, j' m'en vâs couché' écitte ! » Mé', i' pensa't d'apprend' d'aut's secrets, lui. Aussitôt qu' la breunante a commencé à v'nir, l'our' qui r'ssoud ! P'is, c'ést b'en simp'e, i' déchira't

toutes lés racines, i' câssa't tout's lés branches. In bout d' tem [temps] après, l' p'tit r'nâr' eur'ssoud, p'is le lguiev'e.

L'our' i' dit : « Vous êt's dés beaux marles, vous aut's ! I' dit, vous avez bavassé çâ tout partout, jusqu'à temps, i' dit, que d'aut's vienne' à bout de l' savoèr. P'is, i' dit, 'gâr', i' dit, on â tout' pardu ! » Le r'nârd s' mè' à sentir d'in bor' et d' l'aut'e... Ça tout l' temps l' nez fin, çâ, in r'nârd ! I' dit : « Choqu'-toé pâs t'ut suite ! I' dit, sen [sens] en haut, i' dit, tu 'ouèr quoi c' que c'ést qui s' pâss' lâ ! »

Ah ! l'our' fa't d' 'inqu' se l'vé 'a tête, il l'a b'en vu l' gârs, lâ. Vous comprenez qu'i' gu'i en â faite enn' djob. Ça fa't, j' pens' pâs qu'i' crev' lés yeu' à son frér' de nouveau !

8 – POIS-VERT
(ou le joueur de tours)

Une bonne vieille femme n'avait qu'un garçon nommé Pois-Vert. Parce qu'elle était veuve, elle était seule pour veiller à l'éducation de son fils. Malheureusement, ce garçon ne pensait qu'à jouer des tours, tantôt à celui-ci, tantôt à celui-là : c'était un véritable fripon ! Il était parvenu à sa vingtième année et n'avait jamais voulu travailler.

Finalement, sa bonne vieille mère lui fait remarquer : « Écoute-moi bien, mon garçon. Je suis arrivée à un âge très avancé. Je ne suis presque plus capable de travailler. Il faudrait bien que tu commences à te chercher un emploi. » Voyant que sa mère revenait toujours sur le même sujet, il finit par dire : « Je vais essayer. »

Pois-Vert se trouva quatre ou cinq emplois, mais à chaque fois, il était congédié. Il passait son temps à jouer des tours. Même quand il s'agissait de ses patrons, il ne pouvait s'empêcher de leur jouer les tours les plus pendables qu'il pouvait imaginer.

Finalement, les gens finirent par lui conseiller : « Il n'y a que le curé qui serait assez patient pour te garder. Quant aux autres, il n'y a plus personne qui consentira à t'employer !

– Savez-vous que c'est une bonne idée que vous me donnez là ? Le bedeau est décédé il y a deux jours. Si j'en parlais au curé, il me donnerait le poste de bedeau ; là, j'en aurais du plaisir ! »

Il va voir le curé et lui raconte son histoire : « Je n'ai plus de travail ; j'ai perdu tous les emplois que j'ai trouvés jusqu'à présent ; vous me connaissez et vous savez bien pourquoi on ne veut pas me garder.

– Oui, je sais tout ça. Moi non plus, je n'aimerais pas me faire jouer trop de tours ! Mais enfin, si tu veux être raisonnable, je suis prêt à être indulgent. »

Le curé l'engage, et Pois-Vert se met à travailler. En tant que bedeau, il lui appartenait de sonner la cloche. Dès le premier jour, au lieu de sonner la cloche, il la fait tourner complètement à l'envers. Le curé veut lui faire des reproches, mais Pois-Vert répond que c'est la première fois qu'il sonne la cloche, qu'il ne savait pas comment s'y prendre et que c'est un pur accident.

Il continue à se payer la tête du curé qui patiente toujours. Finalement, Pois-Vert commence à se dire en lui-même que s'il n'arrive pas à imaginer des tours moins pardonnables, le curé va finir par le garder et l'obliger à travailler. C'est alors qu'il lui vint à l'idée de voler les beaux légumes que le curé cultivait dans son jardin : « Ça, ce serait une bonne idée : quand le curé va s'apercevoir que je vole ses légumes et que je les vends au roi, il va certainement me renvoyer ! »

Aussitôt Pois-Vert commence à mettre son plan à exécution. Le jeu durait depuis deux ou trois semaines quand le curé vint par hasard visiter son jardin et s'aperçut que ses légumes étaient presque tous disparus. De son côté, le vieux roi, qui avait coutume d'aller faire son tour au presbytère, décida de demander au curé comment il se faisait que Pois-Vert n'avait pas encore été renvoyé.

« C'est probablement parce que je suis le seul qui ait assez de patience pour pouvoir l'endurer. C'est épouvantable, tous les tours qu'il me joue ! Imagine-toi que, depuis un certain temps, il fait disparaître tous les légumes de mon jardin. Je me demande bien ce qu'il peut en faire.

– Le vieux roi éclate de rire : J'en sais quelque chose, moi. Il vient me les vendre et c'est moi qui mange tout ce qui pousse dans ton jardin. » Et le roi riait à s'en faire sauter le ventre.

« Tu trouves la farce bien drôle ; tu ris et tu te moques de moi. Puisque tu trouves que Pois-Vert est si amusant, pourquoi ne pas essayer de le prendre à ton emploi pendant un certain temps ?

– Pourquoi pas ? Il faut tout de même que Pois-Vert ait une qualité ou un talent quelconque.

– Sans aucun doute. Je n'ai jamais rencontré personne totalement dénué de capacités ou de talents. Pois-Vert ne fait certainement pas exception à la règle. Mais je dois avouer que je ne suis pas encore arrivé à découvrir chez lui les traces d'un talent ou d'une qualité.

– Tu pourras en parler à Pois-Vert ; s'il accepte de venir travailler pour moi, je vais l'accepter tout de suite ! »

Le curé fait venir Pois-Vert et lui dit : « Ça me coûtait de te renvoyer parce que je croyais que tu n'arriverais pas à te trouver un emploi ailleurs. Mais je viens d'apprendre que le roi est prêt à te donner du travail. Il trouve qu tu es intelligent et que tu ne manques pas d'un certain talent, ce qui est un bon point pour toi, au départ !

– Justement, dit Pois-Vert, ça ferait mon affaire d'aller travailler pour le roi. Je pourrais peut-être m'arranger pour lui jouer une couple de bons petits tours ! »

Il finit par quitter le presbytère et va trouver le vieux roi qui lui dit en arrivant : « Écoute-moi bien, Pois-Vert. Ici, tu vas être obligé de travailler pour gagner ta pension.

– Travailler pour gagner ma pension ? Il n'y a pas moyen : Je suis déjà obligé de travailler pour faire vivre ma vieille mère.

– Dans ce cas, je vais me charger de vous faire vivre tous les deux, ta vieille mère et toi-même. Mais c'est tout ce que vous allez avoir en retour de ton travail.

– Disons que ça ira, du moins pour commencer ! »

Pois-Vert se met au travail, mais le roi s'arrangeait pour le faire travailler de plus en plus fort. Tout en travaillant, Pois-Vert ne cessait de chercher dans son esprit quel bon tour il pourrait jouer au roi, un tour dont il pourrait être fier.

Chez lui, Pois-Vert était toujours de mauvaise humeur quand il se levait. Par exception, un bon matin, Pois-Vert se lève de bonne humeur et se met à chanter. Sa mère en est bien étonnée : « Dis-moi donc qu'est-ce qui t'arrive ce matin ?

– J'ai trouvé une invention qui va me permettre de m'enrichir.

– Toi ? Inventer quelque chose ?

– C'est comme je vous dis et vous allez voir de quoi il s'agit. D'abord, faites un bon feu dans le poêle et chauffez-le à blanc. Quand le poêle sera bien chaud, je prendrai deux grosses briques que je mettrai sur le feu et que je ferai chauffer jusqu'à ce qu'elles deviennent bien rouges. Donnez-moi aussi votre chaudron de fer. »

Pois-Vert prend le chaudron, y verse de l'eau, ajoute une certaine quantité de petits pois et va placer le récipient sur le perron. Le jeune espiègle savait que le vieux roi, en prenant sa marche matinale, passait devant sa porte. Ce matin-là, quand il vit le roi approcher de sa maison, Pois-Vert prit les deux briques dans le feu du poêle et les plaça dans le chaudron, bien au fond, afin que l'eau et les pois les recouvrent entièrement. Puis il prend un fouet et se met à fouetter le chaudron en se lamentant et en criant : « Petit pot, bouilleras-tu, bouilleras-tu pas ? »

Pendant que Pois-Vert s'acharnait à fouetter, à se lamenter et à crier, le roi passe devant sa porte et se met à rire : « Prétends-tu qu'il suffit de fouetter ton chaudron pour faire cuire ce que tu y as mis ?

– Pourquoi pas ? J'ai inventé un fouet magique. Il suffit de fouetter pendant quelque temps et vous allez voir que ça finit par bouillir. Approchez-vous. »

Le roi s'approche et constate qu'en effet ça bouillait à l'intérieur du chaudron : « Est-ce que tu ne me vendrais pas ton fouet magique ?

– Pas du tout ! C'est mon invention et je la garde pour moi. Imaginez toutes les économies que cela représente pour moi. C'est vrai que vous nous nourrissez, ma vieille mère et moi. Mais vous ne payez rien pour le chauffage. C'est pour cette raison que j'ai besoin de mon fouet magique et que je ne veux pas le vendre.

– Dans ce cas, disons que je vais te fournir le chauffage à l'avenir et que je vais te donner dix mille dollars pour ton fouet magique.

– Dix mille dollars, c'est beau, mais une fois que ce sera dépensé, il ne me restera plus rien ! Quant au chauffage, vous êtes bien capable de briser votre promesse quand il vous plaira.

– Sois sans inquiétude. Je vais te signer une promesse écrite m'engageant à te fournir ton chauffage tant que tu vivras ! »

Le roi part avec le chaudron et des instructions bien précises de la part de Pois-Vert : « Retournez au château ; préparez-vous une soupe exactement comme vous m'avez vu faire ici : dehors, sur le perron. Ensuite, vous commencerez à fouetter. Surtout, il ne faut pas vous décourager ni arrêter de fouetter. Vous allez voir que ça va bouillir ! »

Le roi arrive au château, avec son chaudron sous le bras. Il s'empresse d'y verser un peu d'eau et presque la moitié d'un sac de pois. Puis il se met à fouetter. Voyant que rien ne se produisait, il se met à fouetter deux fois plus fort. Mais il avait beau fouetter de toutes ses forces, le chaudron ne bouillait toujours pas !

Vers les trois heures de l'après-midi, Pois-Vert passe par le château et aperçoit le roi à moitié mort de fatigue, le visage tout couvert de sueur, un chaudron froid devant lui ! En voyant arriver Pois-Vert, le roi lui dit : « Tu m'as trompé, et je vais te faire pendre parce que le marché que tu m'as proposé ce matin est une pure fourberie ! Ce fouet-là n'est pas plus magique que les fouets ordinaires.

– Pourtant, il était bien magique quand je l'ai remis entre vos mains. Passez-moi le fouet pour que je l'examine de près. »

Pois-Vert avait eu la précaution de percer un petit trou à l'extrémité du fouet, juste assez grand pour y insérer un petit bouchon. Il savait bien qu'à force de fouetter, le petit bouchon finirait par sortir du trou et disparaître. « Rien de surprenant que ça ne fonctionne pas ! dit Pois-Vert. Vous avez abîmé le fouet. Voyez vous-même. J'avais mis toute la puissance magique du fouet dans le petit trou qui se trouve ici au bout. Avec la disparition du bouchon, tout ce qu'il y avait de puissance magique dans le fouet est disparu.

– Qu'est-ce qu'on va faire alors ? demande le roi.

– Quant à moi, j'ai réussi à imaginer une seule invention de ce genre ; je ne suis pas capable d'en inventer une autre semblable, même si je le voulais. Vous, vous avez perdu vos dix mille dollars et c'est à vous de régler le problème comme vous voudrez. Moi, je vous ai vendu le fouet en très bonne condition ; vous n'aviez qu'à vous arranger pour ne pas l'abîmer comme vous avez fait. »

De son côté, le vieux roi restait sceptique : il sentait bien qu'il avait été victime d'un des trucs dont il avait si souvent entendu parler quand on lui racontait les exploits de Pois-Vert ; d'autre part, il ne pouvait résister à la tentation de croire qu'il y avait vraiment quelque chose de merveilleux dans le fouet qu'on lui avait vendu.

Chez Pois-Vert, la passion de jouer des tours finit par prendre le dessus une fois de plus : « Je crois que le temps est venu de rouler encore le roi, dit-il à sa mère, un

bon matin. Vous allez voir qu'il ne s'agira pas de dix mille dollars seulement : ça va être une affaire de vingt mille dollars. Surtout, ne dites pas un mot ; n'allez pas me déclarer ! »

Il va chez le boucher, achète une grande vessie de cochon et la fait remplir de sang. Il rapporte le tout chez lui et attache la vessie au cou de sa mère, sous sa robe. Quand arrive l'heure de la promenade matutinale royale, il attend le passage du roi devant sa maison pour simuler la plus violente querelle avec sa mère : « Il y a assez longtemps que je te fais vivre, lui criait-il. Tu ne m'as jamais apporté autre chose que de la misère ! Il faut que ça finisse une fois pour toutes. Je vais te tuer ! » Tout en multipliant les injures et les menaces, il s'approche de sa mère et lui donne un grand coup de couteau dans la poitrine. La vessie crève, laissant couler un flot de sang ; la vieille tombe à la renverse. Saisi de frayeur, le roi avait été témoin de toute cette scène. Il s'approche de Pois-Vert : « Dis-moi donc, qu'est-ce que tu fais là ? Tu viens de tuer ta mère ?

– Oh, non ! Je ne l'ai pas tuée ; c'est toujours comme ça que je la bats !

– Oui, mais cette fois-ci tu l'as bel et bien tuée ! Tu ne t'es pas contenté de lui donner une volée : tu t'es servi d'un couteau et tu l'as enfoncé dans sa poitrine !

– Il ne faut pas s'en faire pour autant. Je vais aller chercher mon soufflet magique et tout va s'arranger ! »

Pois-Vert va chercher son soufflet à l'intérieur de la maison et commence à souffler sur sa vieille mère qui finit par reprendre ses sens au bout de cinq minutes. « Tu vois, dit-il au roi, on peut faire revenir les morts avec ça.

– Ça ne serait pas plutôt un tour comme celui que tu m'as joué quand j'ai acheté ton fouet ?

– Pas du tout, je puis te le garantir. D'ailleurs, tu peux t'en assurer par tes propres yeux : « Comment vous sentez-vous maintenant, la mère ? »

– Je me sens aussi bien qu'avant. Ça ne m'a rien fait du tout ! »

Le roi ne peut résister à l'envie de se procurer ce soufflet et commence à insister pour l'acheter : « Ce serait bien plus commode pour moi que pour toi ; avec un soufflet comme ça, je pourrais faire des miracles, moi.

– Encore une fois, je te répète qu'il faut y faire bien attention ; une fois qu'il sera abîmé, le secret sera perdu une fois pour toutes. Je n'en ai fait qu'un seul et je suis absolument incapable d'en faire un autre semblable. »

Après un peu de marchandage, le roi finit par donner vingt mille dollars en échange du soufflet, qu'il met dans sa poche. Au château, le roi avait une vieille servante qui avait le don de l'agacer et avec laquelle il avait de vieux comptes à régler : « Cette fois-ci, je vais lui donner une leçon dont elle va se souvenir longtemps : d'abord, je vais la tuer, ensuite je la ressusciterai. »

Tout alla bien pour la première partie du plan. Mais quand il essaya de ressusciter la morte, il eut beau souffler, crier, la vieille servante refusa de bouger et de revenir à la vie.

Le roi fit venir Pois-Vert et lui dit : « Cette fois, c'est impardonnable ! Tu m'as fait commettre un crime et tu mérites un châtiment sévère : je vais te faire jeter à la mer.

– Conduite insensée ! C'est toi qui brises tout. Chaque fois que je te vends quelque chose, il faut que tu l'abîmes du premier coup. Regarde le soufflet ; quand je m'en servais, il fonctionnait à merveille ; mais toi, tu as la manie de tout briser !

– Tu peux dire tout ce que tu voudras pour te défendre, mais je sais à quoi m'en tenir ; dans toute cette affaire, j'en suis convaincu, il s'agit de mauvais tours que tu as voulu me jouer. Aujourd'hui le temps est venu de tout payer ; je te fais jeter à la mer !

– Puisque tu y tiens absolument, fais-moi jeter à la mer. Mais tu vas peut-être le regretter ensuite. Tant pis pour toi ! Rappelle-toi que tu n'as pas inventé l'intelligence ! »

Le roi fait placer Pois-Vert dans un grand sac qu'il confie à deux de ses soldats en leur recommandant d'aller le jeter à la mer, aussi loin que possible. Pour se rendre à la mer, il fallait parcourir une longue route et traverser tout le village. Ils avaient fait une bonne partie du trajet, quand Pois-Vert s'adressa aux soldats : « N'êtes-vous pas fatigués de me porter ainsi ? Pourquoi ne pas entrer à la taverne pour prendre un coup, en passant ? Ça vous reposerait. Quant à moi, il n'y a pas de danger que je me sauve, pris comme je le suis à l'intérieur de ce sac.

– C'est une bonne idée, » disent les soldats.

Ils entrent dans un hôtel et laissent Pois-Vert sur le perron. Celui-ci se met aussitôt à crier, à brailler et à se lamenter : « Je ne veux pas y aller ! Je ne veux pas y aller ! Je ne veux pas y aller ! » Un passant s'approche et lui demande : « Où est-ce que tu refuses d'aller, Pois-Vert ?

– Je suis blagueur, mais, dans le fond, je suis bien timide. Imagine-toi qu'ils veulent m'envoyer voir une princesse. J'ai refusé. Et puis, tu vois comment ils s'y prennent pour m'y envoyer. Ils m'ont attaché dans un sac pour me transporter jusque-là. Mais moi, je continue à ne pas vouloir y aller. Je ne peux tout de même pas me présenter devant une princesse !

– Pour quelle raison insistent-ils tellement pour t'envoyer voir la princesse ?

– C'est bien simple : je vais être obligé de l'épouser si je me présente devant elle. Moi, je n'en veux pas de la princesse !

– Écoute donc un peu, mon gars ! Peut-être bien qu'on pourrait arranger l'affaire ?

– Arranger ça ? Mais comment donc ?

– Supposons que nous deux nous changions de rôle. Moi, je ne suis pas timide du tout.

– C'est une bonne idée ! Si tu es brave et si tu ne crains pas de te marier avec une princesse, tu n'as qu'à prendre ma place. Moi, je n'y tiens pas ! »

Le passant détache le sac, fait sortir Pois-Vert et prend sa place. Les soldats finissent par sortir de l'hôtel à moitié ivres, jettent le sac sur leurs épaules et continuent à s'acheminer vers la mer. Pois-Vert avait eu la précaution de bien recommander à son remplaçant de ne pas cesser de crier, de se lamenter, de brailler et de protester : « Je ne veux pas y aller ». Tout cela afin que les soldats ne s'aperçoivent pas de la substitution qui avait eu lieu pendant qu'ils buvaient à l'hôtel. Les soldats arrivent enfin au bord de la mer. « Peu nous importe que tu veuilles y aller ou non ; nous avons des ordres à exécuter : te voilà parti pour prendre un bon bain ! » À ces mots, ils prennent le sac par les deux bouts, le balancent quatre ou cinq fois pour lui donner un bon élan et le lancent aussi loin qu'ils peuvent dans la mer.

Pois-Vert se tient caché pendant quatre ou cinq jours à la suite de cet événement. Puis, il commence à se promener d'un endroit à l'autre, évitant avec soin de se laisser apercevoir par le roi. Finalement, il rencontre un marchand qui devait conduire un troupeau d'animaux jusqu'à un endroit assez éloigné. Les quinze hommes qui devaient l'aider dans cette tâche étaient déjà tous épuisés. Pois-Vert s'approche du marchand et lui fait une proposition : « Moi, je connais très bien ce village. Si vous voulez me payer un tout petit peu, je vais conduire votre troupeau à travers le village et jusqu'à quarante milles de l'autre côté du village. Je suis prêt à faire ce travail pour cinquante sous seulement parce que j'ai absolument besoin d'argent et je n'ai rien dans ma poche.

– Seulement cinquante sous pour tout ce travail ?

– Bien oui ! Voyez-vous, je n'ai absolument rien et je calcule que si je réussis à gagner cinquante sous, c'est encore mieux que de rester ici à ne rien gagner du tout.

– Dans ce cas-là, je t'engage. Si tu es prêt à traverser le village avec mon troupeau et si tu es capable de le conduire jusqu'à quarante milles d'ici, ce n'est pas cinquante sous que je te donnerai, mais cinquante dollars !

– Comme il vous plaira. Je ne demande pas davantage ! »

Pois-Vert part seul avec le troupeau. Après quelques milles de route, il va acheter un gros bidon de peinture à teinte dorée et peinture toutes les cornes des animaux. Puis, il continue à conduire son troupeau sur la route qui passait devant le château. Pois-Vert marchait sur le bout des orteils et il avait bien hâte de savoir ce que le roi dirait en l'apercevant. Justement, le roi, assis sur son balcon, aperçoit venir le troupeau : « Mais c'est mon Pois-Vert qui conduit ce troupeau ! Comment

cela se peut-il ? Et puis, toutes ces belles bêtes avec des cornes en or ! Où est-ce qu'il a bien pu se les procurer ? »

Quand Pois-Vert arrive devant la porte du château, le roi lui demande : « Dis-moi donc, Pois-Vert. Je t'avais pourtant fait jeter à la mer ; comment se fait-il que je te retrouve ici ?

– C'est bien trop vrai que vous m'avez fait jeter à la mer, espèce de vieux fou ! Si vous m'aviez fait jeter seulement cent pieds plus loin, j'en serais revenu avec au moins cinq cents chevaux avec toute la crinière et toute la queue en fil d'or ! Malheureusement, ils m'ont jeté juste au-dessus de ce troupeau de bœufs-là dont je me suis emparé ; c'est toujours mieux que rien !

– Écoute donc, Pois-Vert. Penses-tu que tu pourrais retrouver l'endroit exact où se trouvaient les chevaux ?

– Bien sûr. Mais ne comptez pas sur moi pour vous les vendre cette fois-ci. Ça fait deux fois que je fais des affaires avec vous, et jamais vous n'avez été satisfait ! Il n'est pas du tout question de vous les vendre.

– Écoute, dit le vieux roi en prenant un ton doucereux. Je vais signer un contrat avec toi : toi, tu t'engages à retrouver l'endroit exact où se trouvent les chevaux et à me jeter à la mer à cet endroit bien précis ; de mon côté, si je reviens avec les chevaux, il est entendu que tu deviendras le propriétaire de tout ce qui m'appartient. Par contre, s'il s'agit encore de menteries et d'un mauvais tour, je vais te faire pendre.

– Tu me feras pendre si tu veux. Si tu es prêt à aller chercher les chevaux, moi, je suis prêt à risquer la pendaison. Pendu ou pas pendu. . . Ça m'est égal ! »

Le roi signe les documents, abandonnant toutes ses possessions à Pois-Vert qui place le roi dans un sac et l'emmène au bord de l'eau. Il jette le sac à la mer aussi loin qu'il peut, en disant : « Maintenant, tu peux ramer tant que tu voudras ; tu ne ramèneras pas de chevaux et tu peux dire adieu à ton trône de roi. Quant au château, c'est à moi qu'il appartient maintenant ! »

Si Pois-Vert n'a pas été heureux dans le château du roi, je ne sais si un seul autre aurait pu l'être !

POIS-VERT
(ou le joueur de tours)

Récit populaire raconté, le 28 octobre 1962, à Warren, Ontario, par Jos Prud'homme (43 ans) qui l'avait appris dans les chantiers de Markstay, Ontario, vers 1944, de M. Jean French du même âge que celui du conteur Prud'homme.

Enregistrement no 1597. Conte-type 1535 IV (fouet et chaudron magiques), b (sifflet), V a, b.

C'st enn' vieill' qu' avè' él'vé in garçon t'ut seul, ell'-minme. 'A éta't veuve ; p'is c'éta't in vrè' pandore[1] : c'éta't d' jouer dés tour' à in p'i' à l'aut'e. 'A étè' ôbligée de l' fair' viv'e. I' éta't rendu à enn' vingtain' d'années p'i' i' ava't jama's voulu travailler.

Te'hours, enn' bonn' journée, 'a s' mè' après, p'i' 'a dit : « Écoute ! Moé, 'a dit, j' su's rendue vieill' p'is j' su's quésiment p'us capab' d' travailler ; 'a dit, tu devra's charcher. . . asseyer de t' trouver d' l'ouvrage !

– J' peux b'en esseyer ! »

Ça faisa't cinq six plaç's qu'i' s'engagea't, mé', i's l' garda'ent pâs. C'éta't d' 'inqu' de jouer dés tour' à sés patrons, p'is tout's sort's de tours pendab's qu'i' pouva't s'imaginer, i' leu' joua't çâ.

Ça fa't, lés gârs commence' à dire : « Ah ! toé, tu s'rè' aussi b'en d'aller travailler pour le curé ; i' ést assez patient qu'i' t' gard'ra't ! Parsonn' d'aut' vont vouloèr te garder !

– Sé's-tu b'en, i' dit, c'ést in idée ! I' dit, l' bédeau ést mor' avant z-hier ; si j'alla's l' voèr, j'a'rè' enn' djob [job][2] ! Lâ, je 'n n-a'ra's du fonn' [fun][3] ! »

Te'hours, i' pârt, p'i' i' s'en vâ 'ouèr mecieu' l' Curé, p'i' i' gu'i cont' çâ qu'i' ava't p'us d'ouvrage, qu'i' s'éta't fa't clairer [to clear][4] tout partout. I' dit, vous m' connaissé' in peu, vous savez pourquoi c' que c'ést qu'i's m' gard'nt pâs !

---

1. *Pandore :* Insupportable, petit démon.
2. *Job* (angl.) : Emploi, travail, position.
3. *Fun* (angl.) : Plaisir, réjouissance.
4. *Clear* [to] (angl.) : Chasser, congédier.

– L' curé dit, oui ! Mé', i' dit, j'eum'ra's pâs qu' tu m' jouera's tout's sort's de tours. Après tout', j' m'âs t'en pâssé' in peu, mé', i' dit. . . »

Te'hours, c'ést bon ! I' commence à travailler lâ, p'is. . . Pour commencer, b'en, i' r'virè' 'a cloche à l'envers p'utôt que d' la sonner ; p'is l' curé asseya't de l' gronder. . . « B'en, j' sava's pâs comment c' què c'ést qu' ça marcha't, p'is c'ést d' minm' que çâ m'â arrivé. . . ! »

Te'hours, i' ava't beau de gu'i en jouer tout's sort's de tours, p'is l' curé i' l' garda't. I' dit, eun' bonn' journée, i' di' en lui-minme, i' dit : « Si j' continue d' minme, si j' gu'i en joue pâs pluss' que çâ, i' dit, i' vâ m' garder p'is final'ment j' vâ êt' ôbligé d' travailler ! »

Te'hours, le curé avè' in beau jardin. « Quiens ! i' dit, si j' commença' à gu'i voler sés légumes, p'is vend' çâ au vieux roi ! Çâ, ça s'rè' in idée ! I' dit, mecqu'i' s'en aparçoève, i' dit, i' vâ m' clairer çartain ! »

Comm' de faite ! Ça faisa't 'ted b'en troâs s'main's qu'i' éta't lâ. Enn' bonn' journée, l' curé vâ voèr à son jardin, i' ava't quésiment p'us r'guien ! P'is souvent que le vieux roi allè' au presbytère ! Enn' journée, i' d'mande au curé, i' dit : « Comment c' que ça s' fa't que tu gard's Pois-Vert ?

– Ah ! Je l' garde, i' dit, parç' qu'i' y â d' 'inqu' moé qui peux l'endurer, j' suppose. I' dit, c'ést épouvantab'e, i' dit, que c' que c'ést qui m' joue ! I' dit, imagin'-toé, i' dit, depu' in bout d' temps, j' sé's pâs que c' que c'ést qu'i' fè' avec çâ, mé', i' dit, i' prend tout' quoi c' que c'ést qu'i' y â dans l' jardin. »

L' vieux roi s' mè' à rire. « C'ést b'en çartain, i' dit, c'ést moé qui mang' quoi c' que c'ést qui pouss' dans ton jardin ! » I' r'guiè' [riait] à s'en crever l' vent'e. Ça fa't, l' curé dit : « 'Coute, i' dit, si tu l' trouv's si drôl' que çâ, Pois-Vert, i' dit, asseill'-lé don pour in bout d' temps ! I' dit, tu ris d' moé, tu pens's que c'ést b'en drôle !

– Le vieux roi dit, j' peux b'en ! I' dit, pour la promièr' chose, i' dit, j' sé's qu' Pois-Ver' â enn' qualité.

– B'en, l' curé i' dit, i' y â pâs d' dout' qu'i' 'n n-â un' qualité, i' dit, j' conna's parsonn' qui 'n n'ont pâs ; mé', i' dit, à v'nir jusqu'à asteur, i' dit, j' sé's pâs que c' que c'ést qui s'ra't sa qualité !

– Le vieux roi dit, parl's-y-en, mé', i' dit, si i' veut v'nir travailler pour moé, i' dit, j' m'en vâs l' prend' t'ut suite ! »

Ça fa't, i' dit çâ à Pois-Vert. I' dit : « Ça m' coûta't de t' clairer [clear]. J' sava's qu' t'a'ra's pâs d'ouvrage alguieurs, mé', i' dit, lâ, tu peu' aller travailler pour le roi, i' dit, si tu veux. I' dit, i' t' trouve intelligent ; i' dit, i' t'â trouvé enn' qualité, c'ést te'hours çâ pour commencer !

– Pois-Ver' i' dit, justement, i' dit, çâ f'ra't mon affair' d'aller travailler lâ. I' dit, j' pourra's 'ted b'en gu'i en joué' enn' coupeul de 'tits tours ! »

Te'hours, i' pârt p'i' i' s'en vâ trouver le vieux roi. Le vieux roi : « Écoute, i' dit, écitte, tu vâ' être ôbligé d' travailler pour ta pension.

– B'en, i' dit, travailler pour ma pension ? J' su's pâs capab'e, i' dit, j'ai ma vieill' mére, moé, à fair' viv'e !

– B'en, i' dit, j' m'en vâs fair' viv' ta vieill' mér' p'is toé. I' dit, c'ést tout' de quoi que c'ést qu' vous allé' avoèr !

– B'en, Pois-Vert i' dit, pour commencer, ça vâ faire ! »

Te'hours, i' commence à travailler lâ, p'i' i' l' faisa't travailler pâs mal fort. Mon Pois-Vert, i' dit : « Pourtant, i' dit, i' devrè' avoèr que'qu' tour que j' peux. . . que j' gu'i jouera's, i' dit, qui f'ra't mon affaire ! »

Te'hours b'en, in matin, i' s' leve ; mon Pois-Vert qui chanta't. P'is d'ordinaire, i' éta't tout l' temps de mauvaise humeur, tant qu'i' se l'va't. Sa mére, b'en, 'a dit : « Dis-moé don, 'a dit, quoi c' que c'ést qu' t'âs, à matin ?

– I' dit, j'ai faite in invention, p'is, i' dit, j' vâs v'nir riche avec çâ.

– In invention ? Toé, fére in invention ?

– Çortain, la mére, i' dit, vous allez voèr ! I' dit, fait's du feu dedans l' poêle, p'is, i' dit, chauffez ! »

Te'hours, après qu' le poêle â été chaud comme i' faut, i' prend deux gross's briqu's de fer, p'i' i' met çâ dans l' poêle, p'is, i' dit : « Fait's-moé rougir çâ comme i' faut, p'is, i' dit, donnez-moé vot' cho'dron d' fer ! »

I' prend l' chodron d' fer, p'i' i' mè' in p'tit brin d' poâs dans çâ, p'ıs d' l'eau, p'i' i' met çâ déhors, frette, lâ. P'is tout's lés matins, le vieux roi, i' prenè' enn' march' p'i' i' s' trouvè' à pâsser d'vant la porte à Pois-Vert. Te'hours, tant qu' le roi â pâssé, i' prend lés deux briqu's rouges, p'i' i' sapeur çâ dans sa soup' qu'i' ava't préparée, p'i' i' pren in fouette, p'i' commence à fouetter l' cha'dron, p'is, i' s' lamenta't : « Petit pott', bouille, bouill'râs-tu ? » P'i' i' en fénissa't p'us.

C' fa't, l' vieux roi pâss' lâ, p'i' i' s' mè' à rire : « Mé', i' dit, dis-moé don, i' dit, prétends-tu qu' tu vâs fair' bouillir çâ d' 'inqu' à fouetter çâ ?

– B'en çartain ! I' dit, j'ai inventé in fouett' magique ; i' dit, j'ai d' 'inqu' à batt' le cho'dron, p'is, i' dit, vous allez voèr qu'i' bouille. Approchez-vous ! »

Comm' de faite : i' y ava't pâ' auquin feu, p'is lés poâs, ça bouilla't d'dans ! Le vieux roi dit : « Tu m' vendra's pâs çâ ?

– Ah ! non, i' dit, c'ést à moé, c'ést mon invention, j' la garde ! Pensez pâs, i' dit, que ça n'en fa't pâ' in économie ! I' dit, vous m' nourrissez, vous nourrissez ma vieill' mére, mé', i' dit, vous payez pâs le chauffage. Ah ! non, i' dit, j' vends pâs çâ !

– B'en, i' dit, écoute, i' dit ; je m'en vâs te fournir le chauffage, p'i' i' dit, j' m'en vâs t' deunner dix mill' piass's pour ton fouette !

– Oué, dix mill' piasses, mecqu' ça soueill' [soit] dépensé, çâ, j'a'rai p'us r'guien, moé ! P'is, i' dit, charchez[5], i' dit, l'affér' du chauffage, lâ, i' dit, vous allez 'ted b'en m' couper çâ ?

– Ah ! non, i' dit, j' m'en vâs t' signer dés papiers : tant qu' tu vivrâs, j' m'en vâs te l' fournir le chauffage !

– C'ést correck ! »

I' gu'i vend son fouette, ma'gré qu'i' di' au vieux roi : « Allez-vous-en, p'i' i' dit, appareillez-vou' enn' soupe, dehors, tel que vous voyé' écitte, p'i' i' dit, fouettez-lé, p'i' i' dit, découragez-vous pâs, fouettez ! P'i' i' dit, vous allez voèr que ça vâ bouillir ! »

Le vieux roi, r'guien d' p'us pressé, i' met l' cho'dron en-d'ssour du brâs, p'i' i' s'en vâ, p'i' i' s' met quésiment la mo'quié d'enn' poch' de poâs dan in grand cho'dron, lâ, p'i' i' s' mè' à fouetter, p'i' i' fouette, p'i' i' fouette ! I' ava't beau fouetter, mé', le cho'dron bouilla't pâs ! »

Te'hours, vers troâs heur's d' l' après-médi, c'ést mon Pois-Vert, i' s'en vâ su' le vieux roi, p'i' i' étè' à mo'quié mort : lés sueurs gu'i coula'ent dans l' visage, p'is l' cho'dron bouilla't pâs ! I' di' à Pois-Vert, i' dit : « J' te fa's pendre, i' dit, tu m'âs fa't in marché croche, i' dit, tu m'âs bourré de ment'ries[6], i' dit : c' fouett'-lâ ést pâs p'us magiqu' que r'guien en toute !

– Ça fa't, Pois-Ver' i' dit : il l'éta't ! I' dit, montrez-moé don l' fouette, voèr ! »

I' avè' eu la précaution d' parcé' in p'tit trou dans l' bout' du fouette ; p'i' i' ava't mi' in p'tit bouchon, p'i' i' sava't b'en qu'à fouetter fort, i' sava't b'en que l' bouchon partira't t'ut seul. I' dit : « Vous voyez ! Vous l'avé' abîmé, l' fouette ; i' dit, r'gârdez ! J'ava's mis tout' la puissanç' dans ce p'tit trou-lâ, p'is, i' dit, lâ, 'a ést partie !

– Le roi, mé', i' dit, quoi c' qu'on vâ faire ?

– Ah ! b'en, i' dit, j'en n'ai inventé hinqu'in invention d' minme, p'is j'en n'invent'rai p'us jama's, p'i' i' dit, j' su's p'us capab'e, co' minm' que [quand même que][7] j' voudra's ! I' dit, vous avez pardu vos dix mill' piasses, p'is, i' dit, arrangez-vous comm' vous pourrez ! Moé, i' dit, j' vous l'ai vendu l' fouett' en bonn' condition ; vous aviez b'en beau de l' garder d' minme ! »

Le vieux roi dit : « Pourtant, ça doit êtr' que'qu' trick[8] à sa magniére, çâ, lâ ! P'is, i' dit, v'lâ longtemps qu' j'en attends parler, mé', i' dit, j'ai jamè' attendu parler qu'i' faisa't dés affér's de minme ! Ça s' peut b'en, i' dit, qu'i' ava't mi' in marveilleux d' queu'qu' sort' dans c'te fouet'-lâ ! »

---

5. *Cherchez :* Qui sait ? C'est à savoir.
6. *Menterie :* Fausseté, mensonge.
7. *Quand même que :* Même si.
8. *Trick* (angl.) : Truc, tour.

Te'hours, enn' bonn' journée, i' di' à sa vieill' mére, i' dit : « On vâ gu'i en joué' in aut' tour au vieux roi ; i' dit, vous allez voèr ! I' dit, c' coup-lâ, ça s'râ pâs dix mill' piass's, i' dit, ça vâ êt' vingt mill' piass's ! I' dit, parlez pâ' in mot ! Déclârez-moé pâs ! »

I' s'en vâ dessus l' boucher, p'i' i' s'ajète enn' grand vessie de cochon, p'is, i' dit : « Emplis-moé çâ b'en plein d' sang ! I' dit, tu vâs voèr, i' dit, quoi c' que c'ést qui vâ arriver ! »

Te'hours, i' fa't mett' çâ dans l' cou à sa mére, en d'ssour de sa robe, p'is tant qu'i' â vu v'nir le vieux roi pour sa prom'nade, i' s' mè' à chicaner sa mére : tout's sort's d'affair's qu'i' gu'i d'sa't : « P'is v'lâ assez longtemps que j' te fa's viv'e, p'is j'ai d' la misère avec toé, j' te tue ! » Te'hours, i' pren in grand couteau p'i' i' gu'i denne in cou' à 'a vieille, p'i' i' crev' c'tte vessie-lâ ! La vieill' tombe à l'envers, p'is le vieux roi : « Mé', i' dit, dis-moé don que c' que c'ést qu' t'âs fait' lâ ? I' dit, tu l'âs tuée !

– B'en, non, je l'ai pâs tuée, i' dit, c'ést d' minm' que j' la bats !

– Mé', i' dit, c' fois 'citte, tu l'âs tuée ! C'ést pâ' enn' volée, çâ : tu l'âs dardée avec in couteau !

– Fa's-toé-z-en pâs, i' dit ! Arrêt' que j' y a'll' charcher mon souff'et magique ! »

I' vâ charcher çâ, p'i' i' s' mè' à soufflé' 'a vieille. Ça pâs pris cinq menut's qu' 'a éta't d'bout' ! » Tu voés, i' dit, on fa't r'venir lés mor' avec çâ !

– Le vieux roi, i' dit, ça s'ra't pâ' in tour comm' ton fouette ?

– J' te garantis, i' dit, tu l' voés de tés yeux, lâ ! I' dit, comment c' que vous filez [to feel][9], la mére ?

– Aussi b'en comme avant, 'a dit. Ça m'â r'guien fa't en tout' ! »

I' s' mè' après mon Pois-Vert pour ach'ter son soufflet. I' dit : « Ça s'ra't c'mmode [commode], i' dit, j' f'ra's dés mirâk' [miracles] avec çâ !

– Oué, mé', i' dit, fai' attention, i' dit, si tu l'abîm's c'te soufflet-lâ, i' dit, on vâ l' pard'e ! I' dit, j'en fa's n' 'inqu' une à 'a fois ; i' dit, j' su's pâ' 'apab' de répéter çâ deux fois ! »

Te'hours b'en, i' marchande in peu, p'i' i' gu'i deunn' vingt mill' piass's pour son soufflet. Le roi met çâ dans sa poche, p'i' i' avè' enn' vieill' sarvante, v'lâ longtemps qu' 'a gu'i pésa't su' 'és brâs. I' dit : « 'A vâ n'en mangé' eunne : j' la tue, p'is, i' dit, j' la ressuscit'rai après ! V's comprenez b'en qu' 'a 'n n'ést jama's r'venue. I' a eu beau souffler p'is criguier, p'is fair' c' qu'i' voula't, 'a ést pâs r'venue ! »

I' di' à Pois-Vert, i' dit : « Écoute ! Çâ, c'ést in crime, i' dit, j' m'en vâs t' fair' j'té' à mer pour çâ !

---

9. *Feel* [to] (angl.) : Se sentir, se porter.

– T' és pâs fou ! P'is tu voés b'en, i' dit, j' su's pâ' 'apab' de r'guien t' vend'e, faut que tu bris's tout' ! R'gâr' le soufflet, i' dit, i' travailla't[10] de promiér' clâss' tant qu' je l' l' ava's, p'is, i' dit, toé, i' dit, i' march' pâs ! Faut qu' tu bris's tout' pour. . .

– Défends-toé tant qu' tu voudrâs, i' dit, c'ést tout's sort's de méchants tours que tu joues, ça fa't qu'i' dit, j' te fa's j'té' à mer !

– Eh b'en ! i' dit, si tu veu' absôlument, fa's-moé j'té' à mer ! Tu vâs 'ted b'en le r'gretté' après, mé', tant pire ! Tu sé's, i' dit, qu' t'és pâs b'en b'en fin ! »

Te'hours, i' fa't mettr' mon Pois-Vert dan enn' grand poche, p'i' i' di' à deux de sés saldâts : « Allez le j'té' à mer, p'is j'tez-lé aussi loin comm' vous pouvez ! » Mé', folla't qu'i' travars' tout' le village, lâ, Pois-Vert, pour aller le j'té' 'a mer. . .

Après qu'i' on [ont] eu in bout' de fait', i' dit : « 'Coutez don, i' dit – i' disa't çâ aux saldâts – i' dit, vous êt's pâs fatiqués de m' porter ? I' dit, pourquoi c' que c'ést qu' vous rentrez pâs ; en passan à l'hôtel, prendre in coup ? I' dit, ça vous r'pôs'ra't, p'is, i' dit, moé, i' y â pâs d' danger que je m' sauve, i' dit, j' su's pris dans c'tte poch'-lâ !

– Lés saldâ' i' ont dit, c'ést in idée, çâ ! »

I's l' saprent [sacrer][11] dessus l' perron, p'i' i's rente' en d'dans. Mon Pois-Vert s' mè' à criguier : « J' veux pâs gu'y aller, p'is j' veux pâs gu'y aller ! » P'i' i' s' lamenta't, p'i' i' brâilla't dans poche. « J' veux pâs gu'y aller ! »

B'en, i' pâsse in homme. I' dit : « D'où c' que c'ést qu' tu veux pâ' aller, Pois-Vert ?

– Ah ! Imagin'-toé, i' dit, tu sé's que j' su's b'en farceur, mé', i' dit, j' su's gêné, dans l' fond. . . i' dit, i's veul'nt m'envoueillé' 'ouèr enn' princesse, p'is, i' dit, j'ai r'fusé, p'i' i' dit, tu voés comment c' que c'ést qu'i's m'envoueillent, i' dit ; i's m'ont mis dan enn' poch' pour me châarguier lâ ! I' dit, j' veux pâs m' présenter lâ, moé !

– Mé', i' dit, quoi c' que c'ést qu' ça vâ te deunner si i's t'envoueill'nt lâ ?

– B'en, i' dit, j' vâ' être ôbligé d' la marguier, si i's m'emmèn'nt lâ !

– B'en, l' gârs dit : écout' don in peu, i' dit, on pourra't 'ted b'en arranger çâ ?

– Pois-Vert : comment, i' dit, arranger çâ ?

– B'en, i' dit, si j' changea's d' place avec toé ? Moé, i' dit, je l' su's pâs gêné !

– Pois-Ver' i' dit, c'ést in idée, i' dit, si tu veux te marguié' avec enn' princesse. Pâs moé, jama's, i' dit !

– B'en, i' di' à Pois-Vert, sors de d'dans çâ c'tte poch'-lâ ! »

Ça fa't, i' détach' mon Pois-Vert, p'is mon Pois-Ver' i' te l' l'attache à sa place. Lés saldâts sorte' à mo'quié soûls, p'i' i's ramâss'nt la poche, p'is, i' ava't b'en di' au

10. *Travailler :* Sens anglais de TO WORK : fonctionner.
11. *Sacrer :* Mot passe-partout ; ici, le déposent brutalement.

gârs, i' dit : « Crie tout l' temps, pour pâs qu'i's s'en aparçoèvent, j' veux pâs gu'y aller ! » Ça fa't que l' gârs s' lamenta't : « J' veux pâs gu'y aller ! »

Lés gârs r'ssoude' au bord d' la mer avec. I' ont dit . « Qu' tu veules, que tu veul's pâs, tu vâs n'en prend'e in, in bain ! » P'i' i's t' balanç'nt la poch' quat' cinq fois, p'is flouch' dans l'eau aussi loin qu'i' on été capab's !

Quat' cinq jour' après çâ, mon Pois-Vert, i' s' cacha't, i' s' prom'na't d'enn' place à l'aut'e, pour pâs que l' vieux roi l' 'oueille [voie]. I' rencont'e in commarçant d'animaux, p'i' i' ava't b'en loin à allé' avec cés animaux-lâ. I' ava't quinze homm's pour m'ner c'te troupeau-lâ, p'i' i' éta'ent toute' épuisés. Pois-Ver' i' dit : « Écoute, i' dit, si tu veux m' payé' in peu, moé, i' dit, j' travars'ra's l' village, p'is, i' dit, j' t'amèn'ra's cés animaux-lâ à peu près comm' quarant' mill's p'us loin qu' icitte. I' dit, ah ! si tu m' dennè' enseul'ment cinquant' cennes, i' dit, j' sus's câssé ![12]

– Le gârs dit, cinquant' cennes ?

– B'en, i' dit, j' su's câssé ; j' t-aussi b'en d' gâgner cinquant' cenn's comme r'guien !

– Ça fa't, l' gâ' i' dit : C'ést faite, i' dit, si tu veu' emm'ner lés animaux pour quarant' milles, travarser l' village avec. I' dit, j' m'en vâs t' deunner cinquant' piass's !

– Pois-Vert : Comm' tu voudrâs, i' dit ! Ça vâ êt'e encôr' mieux ! »

Mon Pois-Vert pâr' avec le troupeau, p'i' après qu'i' â eu fait in p'tit bout', i' vâ charché' enn' can'[13] de peintur' couleur or, p'i' i' peintur' tout's lés corn's de cés bœufs-lâ. P'i' i' pâss' devant... i' s' trouvè' à pâsser devant l' château, avec çâ. I' marcha't su' l' bout' dés pieds, 'ouèr quoi c' que c'ést que l' vieux roi dira't. Le vieux roi étè' assis su' l' perron. « Pourtant, i' dit, c'ést mon Pois-Vert, çâ ? Comment c' que ça peut s' faire ? P'is r'gâr'-moé-lé don, tout's dés beaux bœu' à corn's d'or ! D'où c' que c'ést qu' tu vien avec çâ ? »

Ça fa't, quand qu' Pois-Ver' â arrivé pour pâsser devan 'a porte ; « Mé', i' dit, dis-moé don, j' t'ai fa't j'té' à mer ?

– Ah ! b'en çartain qu' vous m'avez fait' j'té' à mer, vieux fou ! I' dit, si vous m'aviez fa't j'té' enseul'ment cent pieds plus loin, i' dit, j' sorta's, i' dit, avec au moins cinq cents ch'faux tout' la crigne en or, p'i' i' dit, la queue... Ah ! i' dit, dés affair's comme i' s'ést jama's vu ! Mé', i' dit, i's m'ont j'té au travers de c'te troupeau de bœu's-lâ, p'is, i' dit, j'ai po'gné çâ ! I' dit, c'ést te'jours mieux que r'guien !

– Le vieux roi dit, 'cou' don, i' dit, Pois-Vert, i' dit, tu pourra's-tu r'tourner, i' dit, où c' qu'i's son 'és jouaux ?

---

12. *Cassé :* Sans le sou, ruiné financièrement.
13. *Can* (angl.) : Bidon, contenant métallique.

– B'en, çartain, i' dit ! Oué, mé', i' dit, pens' pâs que j' t' lés vend'ra's, à c' coup-lâ ! I' dit, ça fa't deux fois que j' t'en vends dés affaires, p'i' i' dit, ça tourn' tout l' temps mal. Pâ'-en-tout' ! »

Le vieux roi, b'en, i' tortilla't : « B'en, écoute, i' dit ; si tu veux, i' dit, j' m'en vâs t' signer dés papiers comm' quoi que si je r'vien avec lés jouaux. . . si tu m' jett's d'où c' que c'ést qu' sont cés jouaux-lâ, i' dit, si tu sé's d'où c' qu' c'ést, i' dit, tu vâ' appartenir[14] tout' que c' que c'ést qu' j'apparquiens. P'is, i' dit, si tu m' cont's dés ment'ries, b'en, i' dit, j' m'en vâs te fair' pend' ce coup-lâ !

– Hé ! i' dit, tu m' f'râs pend' tant qu' tu voudrâs, i' dit : si t'és paré à aller lés charcher, lés jouaux, i' dit, j' su's paré, moé, à n'en prend'e enn' chance ! I' dit, m' fair' pend'e oui ou non, i' dit, ça m'accup' pâs, çâ ! »

Ça fa't, i' sign' dés papiers comm' quoi qu' tout' gu'i appartena't, p'is, i' met le vieux roi dan enn' poch' p'i' i' l'emmène au bord d' la mer. « Quiens, i' dit, asteur, ram' tant qu' tu voudrâs, i' dit, tu n'en ramèn'râs pâs d' jouaux ! P'is l' château, tu vâs l' pard'e, parç' que tu r'viendrâs p'us ! »

Ça fa't, si i' s'arrang' pâs b'en avè' çâ, j' sé's pâs qui c' que c'ést qui s'arrang'ra't l' mieux !

14. *Appartenir :* Posséder.

9 – TI-JEAN-LE-PARESSEUX

Un homme et une femme vivaient pauvrement au milieu de leurs trois fils assez âgés pour travailler. Leur seul gagne-pain était de préparer du bois de chauffage qu'ils allaient vendre d'un village à l'autre.

Ti-Jean, l'un des trois fils, était tellement paresseux qu'on n'arrivait presque jamais à le faire travailler. Il refusait d'abattre les arbres, dans la forêt, et de manier la scie comme ses frères. Tout ce que l'on pouvait obtenir de lui, c'était l'effet de son poids sur le chevalet, pendant que ses deux frères sciaient une grume pour en faire des bûches. C'était le seul travail qu'il faisait depuis sept ou huit ans.

Arriva un automne où la misère était plus grande que d'habitude. Les frères de Ti-Jean lui dirent : « Il y a une bonne douzaine d'années que nous te faisons vivre sans que tu travailles ; si tu ne veux pas nous aider, pourquoi ne pas aller tenter ta chance ailleurs ?

– C'est vrai ! Pour vous, mon départ ne changera rien à votre rendement. Quant à moi, je préfère m'en aller que de rester ici à bûcher et à scier du bois de chauffage. »

Ti-Jean prépare son balluchon et part sans un sou dans ses poches et sans vêtements convenables. Il traverse trois ou quatre villages et se rend compte que tout le monde est occupé à un travail. « Quant à travailler ici, pense-t-il, j'aurais mieux fait de travailler à la maison, avec mes frères ! »

Il continue donc sa marche jusqu'à un village situé au bord de la mer. Le soleil venait de se coucher. Dans l'obscurité naissante, il voit venir à sa rencontre un jeune homme et une jeune fille qui semblent appartenir à des familles assez riches. Ti-Jean a honte de ses haillons et cherche un moyen de se cacher pour éviter les moqueries de ces jeunes gens bien mis.

Précisément à cet endroit, la route franchissait une coulée sur laquelle on avait jeté une sorte de pont. Ti-Jean se hâta de descendre de la route et de se glisser sous le pont. Les deux amoureux avaient, eux aussi, décidé de s'arrêter sous ce même pont pour continuer leur conversation. C'est ainsi que Ti-Jean apprit que ces deux amoureux avaient coutume de se rencontrer souvent, mais toujours en cachette, parce que leurs parents s'opposaient à leurs fréquentations. Avec l'arrivée de l'automne, il deviendrait impossible de continuer ces rencontres clandestines à

l'extérieur. Le jeune homme disait : « Tu sais bien que c'est inutile de penser à aller te rencontrer chez toi ; ton père ne consentira jamais à me recevoir dans sa maison !

– C'est vrai ! Mais j'ai une idée. Tu sais que je couche seule dans ma chambre. Même si nous devions passer la nuit dans l'obscurité, peu importe ! Demain soir, je placerai une échelle sous la fenêtre de ma chambre. Vers minuit, quand tu verras que toute la maisonnée est endormie, approche-toi et grimpe dans ma chambre par l'échelle.

– Entendu ! Mais il ne faut pas que je me fasse prendre dans ta chambre ! Si ton père me découvrait en ce lieu, il me tordrait le cou !

– Sois sans crainte. Une fois que mon père est couché, il dort dur. »

De sa cachette, Ti-Jean avait saisi la conversation des deux amants. Il se prend à réfléchir : « Peut-être que je pourrais tirer quelque avantage de cette situation ? Le jeune homme doit se présenter à la fenêtre de la belle, à minuit. Il faut que j'arrive avant lui. Je profiterai de la grande obscurité pour lui jouer un bon tour ! »

Le lendemain soir, vers minuit moins quart, Ti-Jean grimpe dans l'échelle et frappe à la fenêtre. Naturellement, il fallait éviter le bruit, et la jeune fille n'osa lui demander s'il était bien son ami ou un inconnu. Ti-Jean pénètre enfin dans la chambre et se met à parler tout bas, tout en contrefaisant sa voix. La jeune fille soupçonne quelque piège, et lui lance : « Tu parles d'une drôle de façon, ce soir !

– C'est vrai, répond l'intrus ; j'ai attrapé un gros rhume. D'ailleurs, il vaut mieux attendre encore un peu avant que je te raconte le reste ! » Elle a beau insister pour en savoir davantage, il s'obstine à garder le silence.

Bientôt quelqu'un frappe à la fenêtre. « C'est bien ce que je redoutais, dit Ti-Jean. Pendant que nous faisions nos plans, hier soir, sous le pont, un curieux nous a épiés et a surpris notre conversation !

– Qu'est-ce que nous allons faire ?

– Il nous faudrait lui lancer quelque projectile par la tête pour le faire dégringoler de l'échelle.

– Mais j'y pense ! Nous avons tout ce qu'il faut. Regarde sous le lit ; il y a un seau à moitié rempli. Tu n'as qu'à lui lancer ce cadeau par la tête. Fais tout ce que tu voudras. L'important, c'est qu'il file et que mon père n'en sache rien ! »

Ti-Jean riait dans sa barbe en pensant aux beaux habits et au beau chapeau du jeune homme qui attendait au haut de l'échelle et qu'il allait faire dégringoler en vitesse. Avec précautions, il ouvre la fenêtre et lui lance à la figure la chaudière et tout son contenu. Le jeune homme se retrouve vite au bas de l'échelle et déguerpit sans dire un mot, mais convaincu que c'est la fille qui lui a joué ce vilain tour. Ti-Jean referme la fenêtre et commence à expliquer à la jeune fille ce qui vient de se passer : « Tout d'abord, il y avait un indiscret qui écoutait tout ce que vous disiez hier soir, sous le pont, c'était moi !

– Alors, qu'est-ce qui va arriver si mon ami s'avise d'aller tout raconter à mon père ?

– Sois sans inquiétude de ce côté-là. Lui, il ne parlera pas. Mais qu'est-ce qui arriverait si j'allais moi-même raconter toute cette histoire à ton père ?

– Je pense qu'il n'hésiterait pas à te tordre le cou.

– Moi, je ne crois pas que les choses se passeraient comme tu le penses. C'est que je ne suis pas obligé d'en parler uniquement à ton père : par exemple, je pourrais m'arranger pour ébruiter toute l'affaire dans le village. Qu'est-ce qui arriverait alors ?

– Dans ce cas-là, n'en dis mot à personne ! »

Ti-Jean commença le récit de sa vie : il était paresseux ; il n'avait jamais consenti à faire le moindre travail ; et pourtant, il avait toujours conservé l'ambition de faire fortune sans travailler ! « Écoute, dit-elle, moi, je ne t'ai jamais vu. Si au moins je pouvais te voir, peut-être qu'il y aurait moyen de faire quelque chose.

– Alors, faisons un peu de lumière. C'est vrai que je suis couvert de guenilles, mais je ne suis peut-être pas aussi laid que tu penses. »

Ti-Jean avait raison : c'était un bel homme. « Tu es un beau jeune homme, dit-elle. Tu as de l'ambition, de l'audace et du courage. D'après ce que je peux voir, tu as tout ce qu'il faut pour réussir. Quant à mon père, c'est un homme très riche et qui est prêt à se payer toutes sortes de fantaisies. Je puis te fournir tout l'argent nécessaire pour t'habiller aussi élégamment que le jeune homme que tu as vu avec moi. Ensuite, tu iras acheter une longue-vue et tu marcheras jusqu'au bout du quai. Tu prendras ta longue-vue et tu feras mine d'explorer la mer de tous côtés jusqu'à l'horizon. Je suis certaine que mon père va passer par là et va aller s'informer de ce que tu fais là. Tu lui expliqueras que tu es un étranger dans le pays et que tu es venu ici pour ouvrir un magasin. Toute la marchandise doit arriver à bord de trois navires qui devraient être arrivés depuis longtemps. Tu te demandes ce qui a bien pu retarder ainsi l'arrivée des navires et tu commences à craindre qu'une tempête les ait tous engloutis en mer. Tu insisteras sur le fait que tu avais investi tout ton avoir dans cette entreprise et qu'il ne te reste plus un sou. Je connais mon père assez bien pour savoir qu'il va s'offrir spontanément à te venir en aide. »

Ceci dit, la jeune fille donne cent piastres à Ti-Jean qui redescend par l'échelle. De bonne heure, le lendemain matin, il va se faire habiller comme un riche bourgeois et suit à la lettre les instructions reçues la veille. Le père de la fille ne tarde pas à arriver et à s'informer : « Qui est cet homme qui se tient au bout du quai ? » Sa fille, qui l'accompagnait, se contenta de répondre : « Je ne le connais pas. Je crois que c'est un étranger parce que je ne l'ai jamais vu. »

Tel que prévu, le père de la fille s'approche de l'étranger et commence à l'interroger : « Vous m'avez l'air inquiet, mon ami ! Dites-moi donc ce que vous faites avec cette longue-vue que vous promenez sur tout l'horizon de la mer ?

– Si vous étiez à ma place, mon cher monsieur, vous aussi, vous seriez inquiet. Je suis venu ici pour ouvrir un grand magasin. Toute la marchandise destinée à ce magasin est à bord de trois navires qui devraient être arrivés ici depuis longtemps. Peut-être qu'ils ont subi quelque retard, mais je crains bien davantage qu'ils aient tous péri en mer. Ce qui m'ennuie par-dessus tout, c'est que j'avais risqué tout mon avoir dans l'achat de ces marchandises. Quoi qu'il en soit, je commence à trouver le temps long à force d'attendre de la sorte.

– Je vous comprends. En tout cas, vous pouvez toujours attendre encore quelques jours. Si rien n'arrive, il faudra bien vous rendre à l'évidence que tout a été englouti par la mer. Dans ce cas, venez me voir et j'essaierai de vous aider. »

Ti-Jean continua à surveiller l'horizon pendant trois semaines. Chaque jour, il se rendait au bout du quai, scrutait le large avec sa longue-vue : naturellement, rien n'arriva ; rien ne pouvait arriver. Il finit par aller trouver le vieux millionnaire et lui avouer, presque en pleurant, que tout semblait perdu sans aucun espoir.

« Mon cher monsieur, dit le vieux, je suis assez riche pour bâtir dix magasins comme celui que vous désiriez. Je vais vous prêter le capital nécessaire pour acheter la marchandise et je m'occupe de faire construire le magasin. »

Voilà notre Ti-Jean bien installé à la tête d'un gros commerce. Pendant la journée, il s'occupait des affaires. Quand arrivait le soir, il allait voir la fille du riche bourgeois pour se faire expliquer ce qu'il devait faire. Au fond, c'était elle qui prenait toutes les décisions importantes, et le jeune homme s'appliquait à les exécuter de son mieux. Tout allait si bien que Ti-Jean finit par épouser la fille du millionnaire. À partir de ce moment-là, elle prit une part encore plus active dans le commerce qui devenait de plus en plus prospère.

Pendant trois ou quatre ans après son mariage, Ti-Jean continua à garder le silence sur son passé, sa famille, ses frères et les raisons pour lesquelles il les avait quittés. Un bon jour, le mal du pays le prit et il dit à sa femme : « Il y a longtemps que je suis sans nouvelles de ma famille ; je commence à m'en ennuyer ; j'aimerais retourner dans mon village pour revoir les miens. Je suis sûr qu'ils ne me reconnaîtraient pas.

– Rien ne t'empêche d'y aller. D'ailleurs, j'aimerais ça, moi aussi, aller avec toi.

– Oh, non ! S'ils te voyaient arriver avec moi, ils seraient tellement gênés qu'ils ne seraient plus capables de dire un mot. Il vaut mieux que je retourne seul auparavant ; une fois que je leur aurai expliqué ce qui s'est passé, tu pourras venir ! »

Ti-Jean part en grand équipage : un carrosse tiré par quatre chevaux. Malheureusement, il avait la mauvaise habitude de s'adonner à l'ivrognerie une fois de temps en temps. Après avoir parcouru la moitié du trajet, il arrête dans un hôtel pour y passer la nuit. C'était un hôtel mal tenu, fréquenté par des gens qui jouaient aux cartes et à une foule d'autres jeux. Ti-Jean se met à boire et à jouer aux cartes : il y perd son carrosse, ses chevaux et tout ce qu'il a sur lui, y compris ses propres

habits, qu'il doit échanger pour les guenilles d'un vagabond qui se trouve là. Le lendemain matin, Ti-Jean en prend résolument son parti : « C'est justement ce qu'il fallait : je vais retourner à la maison tel que je suis parti. » Il fit donc le reste du voyage à pied.

Il finit par arriver chez lui et ses frères le virent venir : comme toujours, ils étaient dehors, en train de scier du bois. « Tiens, se dirent-ils en le voyant, voilà notre Ti-Jean-le-paresseux qui nous revient. Il est exactement comme il était quand il nous a quittés ; le seul changement, c'est qu'il est dix fois plus en guenilles que lors de son départ. Faire fortune !. . . Il en a fait une fortune !

– J'ai été obligé de revenir à la maison, dit Ti-Jean en arrivant. J'étais à la veille de crever de faim !

– Tant pis pour toi ! Il va falloir que tu bûches maintenant !

– Pas du tout ! Tout ce que je vous demande, c'est de reprendre mon ancien emploi : me tenir assis sur le chevalet pour empêcher le bois de bouger pendant que vous le sciez en petites bûches. Pour ce qui est de travailler, jamais de la vie ! Je vais plutôt m'en retourner ! »

C'était la première fois que le père de Ti-Jean revoyait son fils depuis trois ou quatre ans. Quand il vit comment il était traité par ses frères, il leur dit : « Même s'il ne fait pas grand-chose, on est aussi bien de le garder. Autrement, il va finir par mourir de misère ! »

Trois ou quatre jours passèrent sans que Ti-Jean fasse allusion à ce qu'il avait fait pendant son absence de trois ou quatre ans : il se contentait de rester bien assis sur le chevalet et de subir le froid que ses guenilles laissaient pénétrer jusqu'aux os.

De son côté, la femme de Ti-Jean commençait à être inquiète : « Peut-être qu'il s'est égaré ; ou bien, il a pu s'enivrer et se faire tuer ; on ne sait jamais ! » Elle se prépare au voyage et se met en route. À mi-chemin, elle arrive à cet hôtel où elle n'a pas de peine à reconnaître le carrosse, les chevaux et tout ce que son mari avait perdu au jeu. Elle s'informe auprès du propriétaire de l'hôtel. « C'est vrai, dit-il, que nous avons reçu un voyageur qui correspond exactement à la description que vous venez de faire. Il s'est mis à jouer aux cartes et a tout perdu, y compris ses habits qu'il a dû échanger pour les guenilles d'un vagabond qui se trouvait ici. C'est comme ça qu'il est reparti. Je suis bien convaincu que c'est précisément l'homme que vous recherchez. » Elle se fit donner en même temps tous les renseignements dont elle avait besoin pour reconnaître son mari malgré ses guenilles et pour trouver le village et la maison où elle pourrait le rejoindre de sorte qu'elle put s'y rendre sans perdre de temps.

Avant de quitter sa femme, Ti-Jean lui avait fait faire une promesse : « Quand tu viendras dans ma famille, arrange-toi pour qu'ils ne sachent pas que tu es ma femme. » Aussi, quand elle arriva à la maison paternelle de Ti-Jean, elle se contenta de demander un endroit pour passer la nuit. Le pauvre vieux dut avouer qu'ils n'avaient ni chambre, ni lit pour eux-mêmes, et qu'ils devaient se contenter de

coucher sur le plancher. Il était donc impossible de lui fournir un endroit où elle pourrait passer la nuit convenablement. Elle lui répondit qu'elle était très fatiguée et qu'elle ne pouvait pas aller plus loin ; il suffirait qu'elle puisse coucher quelque part dans un coin de la maison et que cela lui importait peu.

Le vieux était charitable et se laissa attendrir. Il se disait : « Il est trop tard pour chercher un autre endroit où passer la nuit ; elle sera obligée de voyager ce soir et l'on ne sait jamais ce qui peut arriver, surtout quand une femme voyage seule ! » Il décida de la garder. Il jeta une paillasse sur le plancher dans un coin de la maison qu'il isola du reste au moyen d'une couverture suspendue à des cordages.

Ti-Jean était couché avec ses frères sur une paillasse dans un autre coin de la maison. Il se mit à leur dire : « Vous ne trouvez pas que c'est une belle femme qui vient de nous arriver ?

– Oui, c'est une belle femme. Mais c'est le temps de dormir et ferme-toi !

– J'ai bien envie d'aller la trouver et de coucher avec elle, reprend Ti-Jean.

– Ti-Jean ! Je t'avertis, tu fais mieux de te tenir tranquille ; autrement, je te fais passer au travers du plancher. C'est déjà assez qu'on soit obligé de te faire vivre à ne rien faire sans que tu viennes nous faire honte par-dessus le marché ! »

Ti-Jean riait dans sa barbe, car il savait bien ce qui allait arriver le lendemain matin. Quand tout le monde fut éveillé, Ti-Jean va retrouver sa femme. Les deux frères courent vers leur père et lui font part de leurs observations : « Vous voyez cette femme, lui disent-ils ; vous avez bien voulu la garder. Voyez ce qui est arrivé ! Ti-Jean est allé la trouver dans son alcôve, et elle ne l'a pas chassé. »

À ce moment, Ti-Jean sort de la maison et présente sa femme à ses frères qui sont déjà à l'ouvrage. Naturellement, ses frères n'en croient pas leurs oreilles. Il faut leur exhiber des papiers d'identité, des contrats et autres documents prouvant la véracité de ses propos au sujet de sa femme et de ses faits et gestes depuis son départ de la maison paternelle. « Vous autres, dit-il, vous n'avez pas été assez fins pour vous asseoir sur le chevalet quand c'était le temps. Moi, j'ai été assez fin pour me contenter de ce travail quand j'étais ici. Maintenant, si vous voulez dire adieu à votre métier de bûcheron, vous n'avez qu'à me suivre et à venir travailler pour moi ! »

À la suite de cette invitation, toute la famille a quitté la maison paternelle pour aller vivre avec Ti-Jean.

TI-JEAN-LE-PARESSEUX

Récit populaire raconté, le 28 octobre 1962, à Warren, Ontario, par Joseph Prud'homme (43 ans) qui l'avait appris, vers 1930, d'un conteur dont il a oublié le nom.

Enregistrement no 1598. Conte-type 935.

C'étè' enn' famille, p'i' i' i' éta'ent b'en pauv'es, p'i' i' y ava't troâs garçons. I' y en avè' in qui étè' assez paresseux, b'en, i' voula't pâs r'guien faire. C' famill'-lâ tout' c' que c'ést qu'i's faisa'ent pour v'nir à bout d' viv'e, i's faisa'ent du boâs d' poêl' p'i' i's venda'ent çâ d'in village à l'aut'e.

P'is Ti-Jean, lui, le fair' scié' ou le fair' bûcher, i' voula't jama's. Tout c' que c'ést qu'i' faisa't, i' s' faisè' in joualet [chevalet], lâ, i' s'assisa't dessus la logu' [log][1] pour t'nir çâ lâ, pour pâs qu' 'a grouill' quand qu' lés aut's scia'ent. Ça faisa't 'ted b'en sept huit ans, i' éta't commencé à travailler, p'is c'ést tout' quoi c' que c'ést qu'i' faisa't, çâ.

Ça fa't, in automne, l' tem [temps] éta't plus dur que d'habitude, sés frére' ont commencé à dire : « Ça fè' enn' douzain' d'années qu'on t' fa't vivre, tu veux pâs travailler, tu s'rè' aussi b'en de t'en aller.

— Voés-tu, ça fa't pâs d' différence ! I' dit, p'utôt qu' bûché' ou b'en don scier, moé, i' dit, j' m'en vâs ! »

Ça fa't, i' fa't son paquet d' ling' p'i' i' prend l' chemin p'i' i' marche. Pâ' enn' cenne, pâs trop b'en habillé. . . Te'hours, ça faisa't troâs quat' villag's qu'i' pâssa't, p'i' i' voyè' 'és gens travailler. « Mé', travaillé' écitte, i' dit, j'a'ra's 'té aussi b'en d' travailler chez nous ». Ça fa't, i' continue.

Te'hours, final'ment, i' arrive à in villag' su' l' bord d' la mer ; i' commençè' à fair' brin [brun, sombre], l' soèr, i' aparçoè' v'nir enn' fill' p'i' in jeune homm' qui ava't d' l'air assé' en moyen. I' dit : « I's vont 'ted b'en s' mett'e à rir' de moé, mecqu' i's m' voueille' [voient] avec més guenilles ? » P'is le trottoèr pâssa't par dessu' enn' calvett', [culvert][2] lâ. I' dit : « J' me cach' là-d'ssous pour voèr ! »

---

1. *Log* (angl.) : Billot, tronc d'arbre abattu.
2. *Culvert* (angl.) : Ponceau jeté sur une rigole qui coupe la route.

I' éta't pâ' aussitôt rentré en d'ssour d' la calvett' que lés deux amoureux s' mett'nt dessus la calvett', p'i' i' s' mette' à parler. Te'hours, c'te garçon-lâ, i' sortè' avec c'tte fill'-lâ, mé', i' sortè' à 'a cachette. P'is lâ, c'étè' en automne, i' commençè' à faire frette, i' dit : « J' pourrai p'us t' voèr ! I' dit, tu sé's qu' aller chez vous, ça ser' à r'guien de gu'y penser, i' dit, ton pèr' voudrâ jama's !

– B'en, 'a dit, j'ai in idée, moé, 'a dit, j' couch' t'ut seule, dans ma chamb'e ; p'i' 'a dit, co' minm' [quand même] qu'on veill'rè' à noèrceur, 'a dit, ça fa't r'guien, çâ ! 'A dit, demain, 'a dit, j' m'en vâs mett'e in échelle ; 'a dit, j' couche en haut, tu sé's d'où c' que c'ést que j' couche, p'is, 'a dit, demain soèr, mecqu' tu pens's qu'i's dorm'nt tout' dan 'a méson, à mainnuit, quiens ! tu viendrâs p'is tu mont'râs par l'échelle.

– C'ést correck ! Mé', i' dit, soés b'en çartain que j' me fèz' pâs prend' lâ, parç' que, i' dit, si ton pèr' découvra't çâ, i' dit, i' m' tord'ra't l' cou çortain !

– Aie pâs pêur, 'a dit, quant' le père i' s' couche, 'a dit, i' dort ! »

Mon gârs qu' éta't caché d'ssour, lui, i' s' mè' à pensé' à çâ. I' dit : « Charche[3], i' dit, ça s'ra't 'ted b'en mon affaire ? Lui, i' dit, i' vâ êt' lâ à mainnuit ; j' m'en vâ' êt' lâ avant lui ! Si i' peut fair' noèr comme i' faut, i' dit, j' m'âs gu'i en joué' in bon tour ! »

Le lend'main soèr, rendu vers mainnuit moins quârt, mon gârs, i' s'en vâ, p'i' i' grimp' dans l'échell' p'i' i' cogne. Comm' de raison, 'a ôsa't pâs trop trop l' fair' parler : 'a â pâs d'mandé si c'éta't lui ni qui c' que c'ést que c'éta't, çâ. Mon gârs rent'e, p'i' i' parla't quésiment tout bâs, p'i' i' défaisa't son parler. « Mé', 'a dit, tu parl's b'en curguieux, à soèr ?

– Ah ! i' dit, à soèr, j'ai po'gné l' rhume, p'is j'te cont'rai çâ in p'tit peu p'us târd quoi c' que c'ést qui m'â arrivé. »

'A ava't beau à l' tourmenter pour savoèr quoi c' que c'ést qu'i' ava't, mé', i' parla't pâs. Ça faisè' à peu prè' enn' quinzain' de ménut's qu'i' éta't lâ, ça commence à cogné' au châssis. « Quiens, i' dit, tu voés comment c' que ça marche ? M'en vâs t' gager, i' dit, qu'i' y â que'qu' curguieux qui éta't caché, hier à soèr, p'is, i' dit, i' a tout attendu quoi c' que c'ést qu'on disa't.

– 'A dit, quoi c' que c'ést qu'on vâ faire ?

– I' dit, t'a'ra's pâs d' quoi, écitte, que j' pourra's gu'i garrocher[4] par le châssis, p'is le fair' descend' de d' lâ ?

– B'en, 'a dit, j' sé's pâs quoi c' que c'ést que j' te deunn'ra's. 'A dit, prends la cheguiére, 'a dit, en d'ssour du lit, p'is garroch's-y çâ ! Fa's c' que c'ést qu' tu voudrâs, 'a dit, j' veux qu'i' dégringole, p'is j' veux pâs qu' mon pére i' l' save [sache] ! »

---

3. *Cherche :* Qui sait ? Reste à savoir.
4. *Garrocher :* Lancer, projeter avec la main.

I' r'guia't [riait] dans sa barbe ! I' l' voyè' avec son tuyau[5] d' castor ! I' dit : « I' vâ descend' de d' lâ ! » I' prend la cheguièr' p'i' i' gu'i r'vir' tout' çâ à l'envers dessu' 'a tête. B'en, l' gârs, i' 'n n-â dansé enn' gigue, p'i' i' â pâs parlé in mot ; lui, pensa't que c'éta't la fill' qui gu'i ava't joué çâ. P'i' i' gu'i conte à 'a fille. I' dit : « L' curguieux, c'ést moé, i' dit, qui éta's caché lâ.

– B'en, 'a dit, quoi c' que c'ést qu'on vâ faire, 'a dit, si folla't qu'i' en parle à mon pére ?

– I' dit, i' n'en parl'râ pas ; t'âs pâs besoin d'avoèr pêur ! Mé', i' dit, moé, si j'en parla's, par exemp'e ? Quoi c' que c'ést qu' ça f'ra't ?

– B'en, 'a dit, ça f'ra't, 'a dit, i' t' teurd'ra't l' cou !

– Ah ! i' dit, i' m' teurd'ra't pâs l' cou si aisiment [aisément] qu' tu l' penses ! I' dit, i' y â pâs d' 'inqu' à ton pér' que j' peux n'en parler ! I' dit, j' peux b'en ébruiter çâ dans l' village, p'is, i' dit, quoi c' que c'ést qu' ça f'ra't, çâ ?

– 'A dit, parlez-en pâs ! »

Te'hours, i' gu'i cont' son histoère : qu'i' éta't paresseux, i' ava't jama's voulu travailler. I' dit : « J'ai tout l' temps espéré de trouvé' à fair' fortun' sans travailler !

– B'en, 'a dit, écoute, 'a dit, j' t'ai jama's vu ! 'A dit, si on faisa't d' la lumiére, p'i' 'a dit, si j' te voya's, 'a dit, charch' quoi c' que c'ést qu' ça f'ra't ?

– B'en, i' dit, allum's-en une, un' lumiére. I' dit, j' su's t-en guénilles, mé', i' dit, j' su's pâs si laid, 'ted b'en qu' tu m'imagines ! »

I' éta't bel homme, all right[6], le gârs ! Te'hours b'en, 'a dit : « Écoute ! 'A dit, si tu veux fair' fortune, 'a dit, t'és t-in homm' courageux, 'a dit, t'és plocqué [plucky][7], tu peux fair' quésiment n'importe quoi par c' que c'ést que j' peux voèr. 'A dit, mon pére ést b'en riche, p'i' 'a dit, c'ést in homm' b'en curguieux. 'A dit, d'main – 'a dit, j' m'en vâs t' denner d' l'argent t'ut suite, lâ – p'i' 'a dit, habill'-toé comme i' faut, 'a dit, aussi b'en que l' mecieu' qu'i' y avè' avec moé. P'i' 'a dit, vâ au quai, lâ, b'en ajet'-toé enn' longu'-vue, p'is fa's semblant d'explorer su' la mer. P'is, 'a dit, çortain que mon pére i' vâ aller t' trouver, p'i' i' vâ s'informer quoi c' que c'ést qu' tu fa's lâ. 'A dit, tu gu'i dirâs que t'és nouveau dedans la place, que t'é' arrivé écitt' pour rouvrir un magasin d' linge, p'is t' âs troâs bâtiments chargés d' ling' qui s'ra'ent supposés d'êt'e arrivés ; tu sé's pâs si i' ont péri en mer ou quoi c' que c'ést qui lés â r'tardés, te'hours, qu'i's sont pâ' arrivés ; p'is cont's-y qu' t' âs p'u' enn' cenne, qu' t'ava's tout' mis ton argent dans ce stock-lâ pour te partir, p'is, 'a dit, j' pens' b'en qu'i' vâ te denné' in coup d' main, tu vâs voèr ! »

Ça fa't, 'a gu'i denn' cent piasses, mon gârs dégringol' l'échelle, p'is le lend'main, de bonne heure, i' vâ s'habiller comme i' faut, p'i' i' fa't tel qu' 'a gu'i ava't dit.

---

5. *Tuyau de castor :* Haut de forme, chapeau de soie.
6. *All right* (angl.) : En effet, assurément, pour de bon.
7. *Plucky* (angl.) : Courageux, audacieux.

Ça pâ' été long que l' vieux milguionnaire, le pér' d' la fille, mé', i' dit : « Qui c' que c'ést c't homm'-lâ, i' dit, qu'i' gu'y a dessus l' quai ?

– Ah ! 'a dit, je l' sé's pâs, moé, 'a dit, i' doè' êt' nouveau écitt', parç' qu' 'a dit, je l' l'ai jama's vu ! »

I' s'en vâ l' trouver, p'is, i' commence à gu'i parler. « Mé', i' dit, dit's-moé don quoi c' que c'ést que vous explorez ? I' dit, vous m'avez d' l'air à êtr' tourmenté !

– I' dit, si vous étié' à ma place, cher mecieu', i' dit, vous seriez tourmenté. I' dit, j'étè' arrivé écitt' pour ouvrir in magasin d' linge, p'is, i' dit, j'ai ach'té troâs gros bâtiments de marchandises, p'is, i' dit, i's devrè' êt'e écitte, asteur ; p'is, i' dit, lâ, j'ai tout' mis le peu qu' j'ava's dedans çâ ; i' dit, d'après j' peux voèr, i' dit, i's doève' êt' péri' en mer, ou b'en don, i's peuve' êt'e r'tardés, que'qu' chose ! P'is, i' dit, j' trouve l' temps lon [long] à attend' de minme.

– B'en, i' dit, vous pouvé' attend'e encôr' que'qu's jours, p'is, i' dit, si ça arriv' pâs, si vous pensez, mecqu' vous ayez lés preuv's comm' quoi qu' c'ést péri en mer, b'en, i' dit, si ça march' pâs, i' dit, vous viendrez m' trouver, p'is, i' dit, j' vous éd'rai [aiderai] ! »

B'en, l' gâ' atten in troâs s'maines, p'is r'guien arriva't ; i' ava't r'guien qui s'en v'na't. B'en, i' ést allé lâ, i' s'en vâ trouver l' vieux, p'i' i' brâilla't quésiment, p'is, i' gu'i cont' çâ. I' dit : « J' su's b'en çartain que tout ést pardu !

– B'en, i' dit, cher mecieu', i' dit, j' su's t-assez rich' pour en bâtir dix magasins. I' dit, j' m'âs vous prêter quoi c' que c'ést qu'i' vous faut, p'is j' m'âs vous fair' bâtir. . . » Te'hours, i' l' pârt comme i' faut !

Te'hours, ça marcha't ! I' brâssa't dés affaires, p'is, l' soèr, i' alla't trouvé' 'a fille, p'i' i' s' faisè' expliquer quoi c' que c'ést qu' folla't qu'i' fèze. C'éta't quésimen ell' qui m'na't tout' çâ par en arguiére. Te'hours, d'in affaire à l'aut'e, i' s' marie avec la fille. P'is lâ, ça marcha't, 'a voyè' à çâ ell'-minme ; alle étè' elle'-minm' dans lés magasins, p'is, ça marcha't !

Te'hours, ça faisa't troâs quatre ans qu'i' éta'ent marguiés, p'i' i' ava't jama's parlé de chez eux, d'aut' chos' [sauf] qu'i' disa't qu'i' l'avè' envoyé parç' qu'i' éta't trop paresseux. Enn' journée, i' di' à sa femme : « 'Cou' don, i' dit, si je r'tourna's chez nous, asteur, i's me r'connaîtra'ent pâs, tu sé's ! I' dit, j' sé's pâs, i' dit, j' commence à m'ennuyer, i' dit, j'eum'ra's çâ allé' 'é' 'ouèr !

– B'en, 'a dit, vâs-y ! Mé', 'a dit, 'cou' don, 'a dit, j' pourra's b'en allé' avè' toé ?

– Ah ! non, i' dit, si i's t' voyè' arriver lâ, i' dit, i's s'rè' assez gênés[8], i' dit, i's s'rè' p'us capab' de parlé' in mot ! I' dit, j' m'âs gu'y aller, moé, avant, i' dit. Mecque j' gu'y eill' été, que j' leu's eill' [aie] expliqué quoi c' que c'ést qui s'ést pâssé, b'en, i' dit, tu viendrâs ! »

8. *Gêné :* Mal à l'aise, glacé par la timidité.

Ça fa't, mon gâ' i' s' greille in carrosse avec quat' jouaux att'lés dessus, çâ, p'is, i' prend l' chemin, mé', i' étè' ivrogne in peu avec çâ, itou[9]. A peu prè' 'a mo'quié ch'min, i' rent' dan in hôtel, pour coucher, p'i' y ava't... c'étè' enn' plaç' de gambleur [gambler][10] : ça jouè' aux cartes, le guiâb' étè' aux vaches ! I' joue l' carrosse ; perd tout' quoi c' que c'ést qu'i' ava't, minm' jusqu'à sés habits. I' â changé çâ avec in vieux trimp' [tramp][11] en guenill's qu'i' y ava't lâ.

P'is, l' lend'main matin, b'en, i' dit : « C'ést justement quoi c' que c'ést que j' voula's ! I' dit, j' m'en vâ' arriver chez nous tel que j'ai parti ! » Ça fa't, lâ, i' â été ôbligé de marcher pour s' rend'e : i' ava't p'us r'guien.

Tant que sés frér's l'ont vu v'nir, i' éta'ent dehors après scier ; i' ont dit : « Quiens, v'lâ mon Ti-Jean-l'paresseux qui s'en vient ! I' ést b'en pareil comme avant, hein ! Fair' fortune... i' 'n n-â faite un' fortune ? I' ést dix fois pluss' en guénill' qu'i' â jamè' été ! »

Ça fa't, Ti-Jean arrive... p'is, i' dit : « Oui ! J'tè' obligé de m'en r'venir ; i' dit, j'étè' après crever d' faim !

— I' ont dit, c'ést b'en bon ! Tu vâs bûché' asteur...

— Pâ'-en-toute ! I' dit, si vous voulez m' denné' enn' djob [job][12] à t'nir la parch' comme j' faisa's, c'ést correck ! Mé', i' dit, travailler ? Pâ'-en-toute ! I' dit, j' m'en vâs m'en r'tourner ! »

Son pére, tant qu'il l'â vu, b'en, ça f'sa't troâs ans qu'il l'ava't pâs vu... « Ah ! i' dit, co' minm' [quand même] qu'i' f'ra't pâs grand-chose, i' dit, on ést aussi b'en de l' garder, parç' qu'i' vâ parvenir à mourir de misère ! »

Ça faisa't troâs quat' jours qu'i' éta't lâ, p'i' i' ava't pâs parlé de r'guien ; i' t'nè' 'a parche, mon gârs, p'i' i' g'lè' avec sés guénilles.

Sa femme a commencé à êt'e inquiète. 'A dit : « 'Cou' don ! I' s'ést 'ted b'en écarté, ou i' â 'ted b'en r'viré queu'qu' brosse en que'qu' pârt, p'i' i' s'ést fa't tuer, on sé' pâs ! »

'A s' greill' [se greyer][13] p'i' 'a pârt. Te'hours, tant qu' 'a â arrivé à c't hôtel-lâ, 'a a b'en r'connu le carross' p'is lés jouaux p'is tout' çâ qu'i' y ava't lâ.

Ça fa't, 'a s'st informée, p'is le maît' d'hôtel : « B'en, oui, i' dit ! I' 'n n-â pâssé in homme, i' dit, à peu près comm' quoi c' que c'ést que vous m' dépeindez lâ ; p'i' i' dit, i' s'ést mi' à joué' aux cartes, p'i' i' a tout' pardu. I' dit, imaginez-vous, i' dit, i' â été ôbligé de changer d' linge avec in vieux bomm' [bum][14] qu'i' y avè' écitte, p'is, i' dit, i' â pris l' chemin avec çâ.

---

9. *Itou :* Également, aussi, pareillement.
10. *Gambler* (angl.) : Joueur de profession ; joueur sur pari.
11. *Tramp* (angl.) : Vagabond, voyou, chemineau.
12. *Job* (angl.) : Emploi, travail, tâche.
13. *Greyer* (se) : Se préparer, faire ses bagages.
14. *Bum* (angl.) : Voyou, fainéant, débauché.

– 'A dit, c'ést b'en lui, vâ ! »

I' gu'i ava't si b'en expliqué d'où c' que c'ést qu'i' resta't, p'is quoi c' que c'ést qu' 'a ava't d' l'air, 'a s'ést rendue lâ, correck ! P'i' i' gu'i ava't b'en fait' promett'e à sa femme. I' dit : « Si tu viens qu'à v'nir lâ, vâ jama's dir' que t'és ma femme, jama's ! » To'hours b'en, tant qu' 'a â arrivé lâ, b'en, 'a voulè' avoèr enn' plaç' pour coucher. P'is l' vieu' éta't pâs capab'e ; i' dit : « On a pâs d' chamb'e, on â pâs d' lit, i' dit, on couche à terre.

– Ah ! b'en, 'a dit, co' minm' que j' couch'ra's d' 'inqu' dedan in coin, 'a dit, c' fa't pâs d' différence ! 'A dit, j' su's t-assez fatiquée que j' peux pâ' aller plus loin ! »

L' vieux, c'éta't du bon monde : « B'en, i' dit, p'utôt que. . . charchez, i' dit, 'a vâ êt' ôbligé 'ted b'en de marcher d' nuit, p'i' i' dit, charch' quoi c' que c'ést qui peu' arriver ! » I' gu'i bârre in coin avec enn' couvarte, p'i' i's gu'i mette' enn' pâillass' lâ, p'is c'ést l' mieux qu'i's pouva'ent faire.

Après qu'i' on été couchés, mon Ti-Jean éta't couché dessu' in n-aut' pâillass' dan in aut' coin avec sés t'oâs fréres. I' commence à dire à sés fréres, i' dit : « C'st enn' bell' femme, çâ, hein ?

– L'aut'e i' dit, oui, mé', tu peux t' farmé' 'a gueule !

– J'ai b'en envie, i' dit, d'allé' 'a trouver !

– Ti-Jean, t' âs besoin de t' tranquilliser, parç' qu'i' dit, j' te pâsse au travers du plancher ! On l'â assez d' te fair' viv' sans qu' tu vienn's nous faire honte ! »

I' r'guia't [riait] dans sa barbe, lui. I' dit : « Vous allez voèr, demain matin ! »

Le lend'main matin, tant qu'i's s' sont réveillés, b'en, i' éta't parti trouver sa femme. I's partent, p'i' i's s'en vont trouver leu' pére, p'i' i's gu'i cont'nt çâ. I' ont dit : « R'gârdez c'tte femm'-lâ qu' vous avez gardée à coucher ; r'gardez de quoi c' que c'ést. . . Ti-Jean l'â trouvée, p'i' all' l'â pâ' envoyé ! »

Ça fa't, lâ, mon Ti-Jean sort, p'i' i' leu's â expliqué qu' c'éta't sa femme : i' ava't sés papiers, p'is tout' ! Sés frére' en créya'ent pâs leu's areilles. « B'en, i' dit, vous aut's, vous avez pâ' été assez fins pour quiend' la parche ! B'en, i' dit, moé, j'ai été assez fin pour eul faire, p'is, i' dit, si vous voulez lâché' 'a parche, i' dit, asteur, b'en, i' dit, vous viendrez travailler pour moé ! »

Ça fa't, i's s' sont enr'tourné' avec sa famill' chez eux.

10 – TI-JEAN, LE VACHER DU SEIGNEUR

Ti-Jean était l'aîné d'une famille qui comptait douze garçons. Ils vivaient dans la plus extrême pauvreté. Un jour, Ti-Jean dit à son père : « Je suis assez vieux maintenant pour pouvoir gagner ma vie par moi-même. Je vais m'en aller chercher du travail.

– Je regrette beaucoup de te voir partir, répond le père. Mais si tu es capable de gagner ta vie, comme tu dis, cela me permettrait d'en donner un peu plus à chacun des autres qui vont rester. »

Ti-Jean répéta qu'il se croyait bien capable de gagner sa vie par lui-même, mais au fond, il n'en était pas tellement sûr.

Sa mère réussit à trouver quelques petites provisions qu'elle place dans un panier, et Ti-Jean se trouve prêt à partir. Il parcourt sept ou huit villages toujours à la recherche d'un emploi, mais il ne trouve rien. Pendant ce temps, les provisions baissent, et il ne lui reste presque plus rien dans le panier quand il arrive au sommet d'une colline qui domine un village. Il s'asseoit au pied d'un arbre pour manger ; mais il est tellement découragé qu'il en perd l'appétit. Soudain, arrive une petite vieille au visage tout ridé, qui paraît avoir trois cents ans, du moins à en juger par les apparences. « Je meurs de faim, dit-elle à Ti-Jean. Tu me rendrais grand service si tu me donnais quelque chose à manger.

– Voici mon panier à provisions. Mangez tout ce qui reste. Moi, je suis tellement découragé que je n'ai pas faim ! »

La vieille ne dit pas un mot et s'empresse de manger tout ce qu'il y a dans le panier. Après ce semblant de repas : « Ti-Jean, dit-elle, je ne sais comment je pourrais te récompenser pour ce que tu viens de faire.

– Je n'ai pas besoin de récompense. Ce que j'avais, je vous l'ai donné de bon cœur. Si j'en avais eu davantage, je me serais fait un plaisir de vous l'offrir. Mais, comme vous voyez, le panier est vide !

– Écoute, Ti-Jean, je peux au moins essayer de t'aider un peu. Tu me dis que tu cherches de l'ouvrage ?

– C'est vrai. Malheureusement, je ne suis pas bien gros, comme vous pouvez le constater. Je ne sais pas si c'est pour cette raison, mais c'est un fait qu'on me refuse partout où je me présente pour demander du travail.

– Dans ce cas-là, je vais te faire un petit cadeau : il s'agit d'un ruban qui est assez long pour te faire sept fois le tour du corps. Quand tu en auras fait sept tours autour de ton corps, n'y touche plus. Avec ce ruban-là, même si tu n'es pas bien gros, je te garantis qu'il n'y a pas un géant, pas une armée qui pourra t'arrêter. Tu pourras entreprendre tout ce que tu voudras ; tu seras devenu l'homme le plus fort du monde ! »

Ti-Jean remercie la vieille du mieux qu'il peut et attend qu'elle soit partie pour se coucher et dormir. Après avoir dormi quelque temps, il commence à se demander : « Je n'ai pourtant pas rêvé : je l'ai le ruban ! Tout de même, il reste toujours possible qu'on ait seulement voulu se moquer de moi ! » Pourtant, il prend la peine d'enrouler sept tours de ruban autour de son corps, tout en se demandant comment il parviendrait à savoir la vérité sur toute cette histoire. Il voit un gros orme devant lui et se dit : « Je vais faire un essai : si je suis capable d'arracher cet orme, il n'y a pas de doute, je suis devenu très fort. » À peine avait-il touché l'orme que l'arbre était déraciné ! « Ah ! câline, se dit-il, c'est bien vrai que je suis fort ! »

Il descend la côte jusqu'au village où résidait un grand seigneur qui possédait un troupeau de plus de deux cents vaches. Il avait fait annoncer partout qu'il cherchait quelqu'un pour garder son troupeau, mais il fallait que ce soit un bon gardeur de vaches.

Ti-Jean va trouver le seigneur et lui dit qu'il est habitué à garder les vaches et qu'il se croit capable de garder son troupeau. « Ça ferait bien mon affaire, si tu étais capable de les garder. Voilà peut-être deux cents vachers que j'essaie, mais toujours sans succès : ils sont tous tellement paresseux que mes vaches crèvent de faim ! »

Ti-Jean va voir le troupeau de vaches : elles sont maigres et ne donnent presque plus de lait : « Je puis toujours essayer de surveiller le troupeau et si je ne fais pas votre affaire, vous n'aurez qu'à me renvoyer. Je vais faire tout mon possible et si je ne réussis pas, je n'aurai qu'à m'en aller. »

Quand il arrive dans le pré de pâturage avec ses vaches, le lendemain matin, il s'aperçoit que toute l'herbe et toutes les pousses ont été rasées jusqu'au sol. Si les vachers qui l'avaient précédé n'avaient pas réussi, ce n'était pas parce qu'ils étaient paresseux, c'était tout simplement parce que les vaches n'avaient rien à manger dans les champs où on les faisait paître.

Le lendemain matin, Ti-Jean va demander une hache au seigneur. « Qu'est-ce que tu veux faire avec une hache ? lui demande-t-il.

– Il n'y a plus d'herbe dans vos pâturages ; tout a été rasé jusqu'à la racine. Je vais abattre des arbres et les vaches pourront manger les feuilles au moins.

– Fais comme tu voudras : abats les arbres, coupe les branches, et fais en sorte que mes vaches ne meurent pas ! »

Ti-Jean ramène ses vaches dans le pré et se met à abattre tous les arbres qui poussaient dans les environs. Les vaches étaient tellement affamées qu'elles mangeaient tout le feuillage et commençaient à engraisser. Bientôt la production du lait se mit à augmenter. Naturellement, Ti-Jean remontait dans l'estime du seigneur. Il n'avait jamais rencontré un vacher si ingénieux. Afin de donner aux vaches plus de temps pour manger, il faisait lever, dès quatre heures du matin, ceux qui étaient chargés de traire les vaches.

Avec le temps, le nombre d'arbres diminuait et Ti-Jean commença à chercher une nouvelle provision de nourriture pour son troupeau. C'est alors qu'il remarqua les deux grands champs du voisin : l'un était couvert de belle avoine ; l'autre était rempli de trèfle et de toutes les autres sortes d'herbe que les vaches aiment à brouter. Mais les deux champs étaient entourés d'une forte et haute clôture. Ti-Jean se demandait en lui-même : « Pourquoi ne pas aller faire paître le troupeau dans ces champs-là ? » Dès son retour au château le même soir, il en parle au seigneur : « J'ai fini d'abattre tous les arbres qui se trouvent dans la zone du pâturage. Bientôt, les vaches n'auront plus une feuille à manger. Mais j'ai remarqué qu'il y a un beau champ d'avoine et un beau champ de foin tout près de notre pré. Pourquoi ne pas en faire profiter nos vaches ? Là, elles pourraient engraisser et donner du lait !

– Tu es libre de faire tout ce que tu voudras, à condition de ne pas toucher à la clôture qui entoure ces champs. C'est la propriété de trois géants. Si nous avons le malheur d'y toucher, ils vont nous détruire nous-mêmes et tout ce que nous avons ! »

Le lendemain matin, dès son retour au champ de pâturage avec les vaches, Ti-Jean grimpe sur la clôture du champ de trèfle : « C'est le bon temps de mettre mon ruban à l'épreuve, » se dit-il. Il sort le ruban, s'en fait sept tours autour du corps, attrape quatre on cinq piquets de clôture et fait passer le troupeau dans le champ de trèfle. Pendant que les vaches s'empiffrent de trèfle, Ti-Jean grimpe dans un beau gros pommier qui se trouve au milieu du champ et se met à manger des pommes.

L'un des trois géants ne tarde pas à arriver ; il avait à peu près dix pieds de hauteur : « Qu'est-ce que tu fais là, toi ? demande-t-il à Ti-Jean.

– Tu le vois bien ce que je fais : je mange des pommes.

– Tu ne te contentes pas de briser ma clôture et de faire manger mon foin par tes vaches ; il faut que tu voles mes pommes par-dessus le marché ! Descends de là ! Tu vas voir comment je traite les gens comme toi !

– Si j'étais à ta place, tout géant que tu sois, je ne ferais pas tant de menaces. Si tu me forces à descendre, tu vas le regretter ! »

Ti-Jean saute en bas du pommier, et le géant s'élance pour le saisir. Ti-Jean en profite pour lui donner une jambette qui le fait trébucher et se briser la tête sur le tronc de l'arbre. « Bon ! se dit Ti-Jean, c'est de cette façon que je vais régler ces problèmes, à l'avenir ! » Il décide de traîner le cadavre jusqu'à un petit ruisseau qui

se trouve en bordure du champ : « Voilà un bon pont pour les vaches qui vont traverser le cours d'eau ! Elles ont fini de s'enfoncer dans l'eau et de se salir le pis ! »

Quand les vaches reviennent du pâturage, le soir, elles ont tellement mangé que leur ventre est tendu comme des tambours. « Je me demande bien, dit le seigneur, comment tu peux trouver tout le foin nécessaire pour nourrir si abondamment ces vaches ! »

Dans le camp des géants, le même soir, ce n'est pas aussi amusant, quand ils découvrent que leur frère est mort et qu'on s'est servi de son cadavre pour en faire un pont à vaches. Ils se mettent en colère et leurs cris font trembler les murs du château. Le seigneur se dit en lui-même : « Je ne serais pas étonné que Ti-Jean ait fait manger les vaches dans le champ des géants ! » Sans perdre un instant, il va réveiller Ti-Jean et lui demande ce qu'il a fait aux géants. « Je ne leur ai rien fait.

– Alors, comment se fait-il qu'ils soient dans une telle colère ? Tu peux les entendre crier d'ici. Ils sont enragés !

– Vous faites erreur. Ils ne sont pas enragés. Ils ont reçu des visiteurs ; je m'en suis aperçu cet après-midi. Je suppose qu'ils arrivaient de pays éloignés et qu'ils ont voulu faire une grande fête cette nuit, pour célébrer leur arrivée. Il ne s'agit pas d'autre raison. Maintenant, laissez-moi dormir ; moi, il faut que je me lève de bonne heure, demain matin ! »

La même scène se répète, le lendemain. Ti-Jean allonge le cadavre du second géant à côté du premier, en se disant : « Hier, les vaches étaient obligées de passer une à la fois ; à l'avenir, elles pourront avancer deux de front. »

Le jour suivant, le troisième géant, le plus gros de tous, voulut se battre à son tour avec Ti-Jean qui lui dit : « Tel qu'il est là, le pont pour les vaches est déjà assez large. Je n'aurai donc pas besoin de ta carcasse pour l'élargir. Tu vas voir ce que je vais faire avec toi. » Il empoigne le géant et le plante debout dans le fond du ruisseau. Tout juste la tête émergeait au-dessus de la surface de l'eau. Le géant supplia Ti-Jean : « Arrache-moi d'ici !

– Pas du tout. Ce n'est pas moi qui vais te tirer de là !

– Écoute, Ti-Jean. Si tu veux m'arracher d'ici, je vais faire un marché avec toi. J'ai trois chevaux ; chacun a ce qu'on pourrait appeler des pouvoirs magiques. Tu n'as qu'à aller voir dans la grange. Examine-les et s'ils te conviennent, viens m'arracher d'ici. Je suis prêt à signer des documents établissant que tu deviens le propriétaire de tous mes biens et je m'en irai si loin d'ici que tu ne me reverras plus jamais ! »

Ti-Jean se rend au château du géant et s'assure que tout est bien tel qu'il lui a décrit. Il prend du papier et de l'encre avant de retourner au ruisseau où le géant l'attend toujours. « Voici le papier et l'encre, dit-il en arrivant. Il faut que les documents soient rédigés et signés avant que je ne t'arrache de là ! »

Après la signature de la donation du géant, Ti-Jean reprend : « Une fois que je t'aurai arraché de là, je sais bien, moi, ce que tu vas faire !

– Sois sans crainte. Je vais m'en aller et tu ne me reverras plus jamais !

– Je n'en crois rien. Si je te laisse partir d'ici, tu vas retourner dans ton pays et tu vas revenir avec une cinquantaine de géants encore plus forts que toi-même. Eh bien ! Je ne te donnerai pas la chance de me jouer ce tour-là. »

En terminant ces mots il donne un grand coup de pied sur la tête du géant et la réduit en bouillie.

Toute cette région se trouvait placée au bord de la mer. Chaque année, une bête-à-sept-têtes, qu'on appelait le dragon, sortait de la mer et venait réclamer une victime. Chaque année, il fallait qu'on lui donne à manger une fille de quatorze ans. Il arrivait toujours à la même époque, et si cette venue coïncidait avec la date de naissance d'une jeune fille de quatorze ans, il fallait la conduire au bord de la mer pour la laisser dévorer par la bête.

Quand Ti-Jean revient avec son troupeau, un soir, le seigneur pleurait, et tous les serviteurs du château se lamentaient et hurlaient. « Qu'est-il donc arrivé pour que vous soyez tous en pleurs et en lamentations ?

– On voit bien qu'il n'y a pas encore un an que tu demeures dans ce pays et que tu ne sais pas ce qui s'y passe ! »

On se met à lui raconter l'histoire du dragon, en ajoutant que, précisément cette année-là, c'était la fille du seigneur qui allait avoir quatorze ans le jour même où le dragon se présenterait pour réclamer sa victime annuelle : « Demain, il faudra la conduire au bord de la mer, et elle sera dévorée par le dragon à sept têtes.

– Alors, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de la tuer cette bête-là ?

– Nous avons tout essayé pour la tuer. Nous avons même eu recours à l'aide des pays voisins. Nous avons sacrifié des armées entières sans aucun succès : il n'y a pas moyen de la tuer.

– Puisque vous avez tout essayé inutilement, conclut Ti-Jean, il va bien falloir que la fille du seigneur soit mangée à son tour ! »

Le matin suivant, Ti-Jean dit au seigneur : « Je suis malade ; je ne suis pas capable d'aller garder les vaches aujourd'hui. Je vais aller me coucher quelque part dans le bois et je vais essayer de me reposer toute la journée. » Au fond, il avait de tout autres plans pour cette journée-là.

Dans l'étable des géants, il y avait trois chevaux : un noir, un rouge et un blanc. À chaque cheval correspondait une armure de la même couleur ainsi qu'un chien. Enfin, il y avait un sabre qui pouvait couper une montagne en deux, peut-être à dix milles de distance. Les chevaux eux-mêmes étaient comme enchantés : ils pouvaient voler dans les airs aussi bien que marcher sur terre.

Ti-Jean s'était fait expliquer par le seigneur à quelle heure le dragon devait se présenter au bord de la mer pour réclamer sa victime. Quand ce moment arrive, Ti-Jean selle le cheval noir et revêt l'armure noire correspondante, de sorte qu'il n'est

plus reconnaissable sous ce déguisement. Même la fille du seigneur, quand elle l'aperçoit, ne le reconnaît pas : « Allez-vous en, dit-elle, la bête est à la veille d'arriver et elle va vous dévorer en même temps que moi.

– Laissez-moi faire, je vais m'en occuper, moi, de cette bête ! »

Quand le dragon touche le rivage, il remarque : « Tiens, je pensais que je n'aurais qu'une fille à dévorer ; voici qu'on me présente un homme, un cheval et un chien en surplus.

– Tu te trompes, lui répond Ti-Jean, si tu crois que tu vas nous manger tous ! Commence par moi, et nous verrons bien ce que tu peux faire ! »

Ti-Jean saute sur son cheval noir, prend son épée et coupe deux têtes du dragon, pendant que le chien pénètre à l'intérieur du monstre par la gueule d'une autre tête. La bête crie : « Arrête ! Je vais aller manger de l'herbe de force. Tu reviendras demain, et tu vas voir que je saurai bien t'avoir cette fois-là.

– Comme tu voudras. On se reprendra demain ! »

Les jours suivants, Ti-Jean suivit la même tactique jusqu'à ce que la bête eût perdu ses sept têtes. Après avoir abattu une tête, Ti-Jean s'empressait d'en retirer la langue. Naturellement, chaque jour, la fille devait se rendre au bord de la mer et assister au combat. Chaque soir, elle racontait fidèlement à son père, le seigneur, tout ce qui s'était passé durant la journée. Mais il est une chose qui intriguait le seigneur et sur laquelle elle ne pouvait lui fournir aucun renseignement, parce qu'elle n'en savait rien elle-même : c'était l'identité de celui qui livrait tous ces combats contre le dragon. Quand arriva la troisième journée, le seigneur comprit que ce serait le dernier combat : l'homme serait dévoré ou la bête disparaîtrait pour toujours.

Le seigneur envoya ses soldats pour surveiller le champ du combat. Ils avaient comme instructions d'essayer de reconnaître le chevalier qui se battait contre le dragon. Au besoin, ils pourraient même le blesser ou essayer de le retenir de quelque façon que ce soit. C'est ce qui arriva : pendant que Ti-Jean passait au milieu des soldats, l'un d'eux, plus habile que les autres, arriva à lui couper le bout d'un pied. Il s'empressa de ramasser le bout de la botte qui avait été coupée et de la rapporter au seigneur. Quant à Ti-Jean, il se contenta d'aller changer d'habits et de revenir avec son troupeau à l'heure habituelle. Seulement, il arriva en boitant.

Le seigneur et tout son entourage étaient bien d'avis que seul un prince avait pu abattre le dragon. C'est pourquoi il fit annoncer partout qu'il donnerait sa fille en mariage et la moitié de sa fortune au prince qui avait accompli cet exploit. Aussitôt, plusieurs candidats se présentent : ils se sont coupé un bout d'orteil : ils boitent ; ils apportent un restant de chaussure... Mais c'était peine inutile : aucun détail ne coïncidait même de loin, avec le bout de botte que le soldat avait rapporté au seigneur.

À la suite de tous ces échecs, un charbonnier tente sa chance. Il avait eu la bonne idée d'aller ramasser chacune des sept têtes du dragon à mesure que Ti-Jean les avait coupées. Il se présente donc chez le seigneur : « Vous voyez bien que c'est moi, puisque je vous apporte les sept têtes du dragon ! » Ce n'était pas la preuve que le seigneur avait d'abord exigée, mais l'argument du charbonnier ne manquait pas de vraisemblance, et l'on commençait à lui accorder un certain crédit.

De son côté, la fille du seigneur protestait : « C'est de l'invention ! Mon sauveteur ne peut être un homme comme le charbonnier ! Pourquoi ne pas faire venir le gardeur de vaches ? Il y a déjà assez longtemps que je le vois boiter : justement, il a commencé à boiter le jour même où le dragon a été exterminé. Je serais prête à parier que c'est lui qui l'a tué. » Là-dessus, elle va voir son père et lui dit : « Vous avez examiné tous les boiteux qui se sont présentés en apportant un bout de chaussure ; il y en a un qui boite depuis assez longtemps et vous ne l'avez pas fait passer devant vous : c'est votre habile vacher !

– Tout de même ! Un gardeur de vaches ! Ce serait une grande surprise si c'était lui ! On a toujours pensé que ce devait être un prince !

– C'est vrai ! Mais on ne sait jamais. Avez-vous remarqué qu'on n'entend plus parler des grands géants depuis quelque temps ? C'est exactement depuis que Ti-Jean est arrivé !

– C'est pourtant bien vrai ! »

Le lendemain matin, avant son départ pour les champs, Ti-Jean reçoit l'ordre de se rendre chez le seigneur : « Écoute, Ti-Jean, c'est vrai que tu n'es qu'un vacher. Mais c'est également vrai que tu boites depuis assez longtemps ; par conséquent, il faudra que tu viennes ici, cet après-midi, pour qu'on te fasse subir un examen.

– Entendu. Mais si vous le permettez, il faut d'abord que j'aille conduire les vaches au pâturage. Ensuite, je pourrai revenir ici. »

Ti-Jean se rend à l'écurie des géants et monte le cheval qu'il a utilisé le jour de sa première rencontre avec le dragon. Il se présente pour l'examen, mais rien de son armure et de ses bottes ne peuvent indiquer qu'il a subi une blessure au pied. Il se présente de nouveau avec le second cheval, celui qu'il a utilisé pour son second combat avec le dragon. Le résultat de l'examen est également négatif. Enfin, il se présente avec le cheval et l'armure qu'il a utilisés pour la troisième rencontre avec le dragon. C'était le combat auquel les soldats du roi avaient assisté. Ti-Jean portait la botte dont le bout avait été coupé par un de ces gardes. Quand il arriva chez le seigneur avec ces mêmes bottes, il devint facile de constater que le bout qui manquait correspondait exactement à la partie que le soldat avait eu la bonne idée de rapporter à son maître.

Ti-Jean enleva son armure et tout le monde reconnut le vacher du seigneur. Le charbonnier continua à protester, alléguant qu'il avait toutes les têtes du dragon et que le fait d'avoir le bout du pied coupé ne comptait pour rien comparé à ce qu'il avait en sa possession. Mais Ti-Jean savait une chose que le charbonnier ne pouvait

pas savoir : il avait enlevé la langue de chacune des têtes avant que le charbonnier puisse les ramasser. C'est ainsi qu'il mit fin à la fourberie du charbonnier qui affirmait avoir recueilli les têtes à mesure qu'il les avait coupées.

Tout cela finit par un mariage et des noces qui ont duré trois semaines.

Quant à moi, je n'ai même pas pu franchir la porte du château.

TI-JEAN, LE VACHER DU SEIGNEUR

Récit folklorique raconté, le 28 octobre 1962, à Warren, Ontario, par Joseph Prud'homme (43 ans) qui l'avait appris de son père Nelson Prud'homme, vers 1927. M. Nelson Prud'homme avait 71 ans, en 1962. Il est mort en 1965.

Enregistrement no 1599. Contes-types 317 et 300 II, III, IV, 314 VI (épée dans le pied), 300 V a, b.

Ti-Jean c'éta't. . . i' étè' enn' gross' famille, chez eux : i' éta'ent douz' garçons, p'is son père éta't b'en pauv'e, p'is c'éta't lui le plus vieux.

Ça fa't, enn' journée, i' di' à son pére, i' dit : « Vous avez assez d' misére à fair' viv' lés aut's, i' dit, moé, j' m'en vâs m'en aller ! J' t-assez vieux, asteur, me sembl' que j' pourra's gagner ma vie.

– B'en, son pére i' dit, j'eum' pâ' à t' voèr aller, mé', i' dit, si t' éta's capab' de gagner ta vie, comm' tu dis, b'en, j' pourra's denner çâ d' pluss' aux aut's !

– Ah ! Ti-Jean dit, j' su's capab'e ! »

Mé', dans l' fond, i' éta't pâs si çartain qu' çâ qu'i' éta't capab'e.

Te'hours, sa mér' gu'i mè' in p'tit brin de provisions dan in pagnier, p'is, i' pârt. Ça faisa't sept huit villag's qu'i' faisa't, p'i' i' charcha't d' l'ouvrage ; pâs moyen d' trouver d'ouvrage ! I' gu'i resta't p'us d' 'inqu' in peu d' provisions dans son pagnier. . .

Touhours, enn' bonn' journée, i' éta't rendu su' enn' gross' côte, p'i' i' voya't qu'i' y avè' in village en avant d' lui. Te'hours, i' s'assi' au pied d'in â'b'e, pour manger ; p'is, ah ! i' étè' assez découragé qu'i' ava't quésiment pâs faim ! Te'hours, i' r'ssou' enn' vieill' tout' plissée : 'a ava't d' l'air d'avoèr t'oâs cents ans, à 'a voèr ! 'A di' à Ti-Jean, 'a dit : « J' t-après mourir de faim ! 'A dit, si tu m' dennè' in peu à manger, 'a dit, ça m' f'ra't b'en du bien ! »

B'en, Ti-Jean prend l' pagnier : « Quiens, mangez-lé don tout' ! I' dit, moé, j'ai pâs faim, i' dit, j' su' assez découragé ! » La vieill' dit pâ' in mot ; 'a mang' tout' quoi c' que c'ést qu'i' y ava't dedans l' pagnier. B'en, 'a di' à Ti-Jean, 'a dit : « J' sé's pâs comment c' que c'ést que j' pourra's t' récompenser !

– Ah ! i' dit, j'ai pâs besoin d'êt' récompensé ! I' dit, je vous l'ai denné d' bon cœur, p'is, i' dit, gardez-lé ! I' dit, si j'en avè' encôre, j' vous en denn'ra's d'aut's, mé', comm' vous voyez, i' dit, l' pagnié' ést vide !

– B'en, 'a di' à Ti-Jean, 'a dit, écoute ! 'A dit, j' peux touhours t'édé' in peu ; 'a dit, tu m' dis qu' tu charch's d' l'ouvrage ?

– I' dit, oui ! P'is, i' dit, comm' vous voyez, j' su's pâs b'en b'en gros ; p'is, i' dit, j' sé's pâs si c'ést pour çâ, i' dit, mé', i' dit, i's veul'nt pâs m' prend'e en null' pârt !

– B'en, 'a dit, j' m'en vâs t' deunné' in rouban, p'is, 'a dit, ce rouban-lâ i' ést assez long pour te fair' sè' [sept] fois l' tour du corps. P'is, 'a dit, tant qu' tu t' f'râs sè' fois l' tour du cor' avec, tu l' gard'râs lâ ; 'a dit, co' minm' [quand bien même] que t' és pâs gros, j' te garantis qu'i' y a pâ' in giant, 'a dit, i' y a pâs r'guien qui peut t'arrêter. 'A dit, tu f'râs quoi c' que qu' tu voudrâs ; 'a dit, tu vâ' êtr' l'homm' le plus for' [fort] au monde ! »

Te'hours b'en, i' r'marcie la vieill' comme i' faut, p'is, après qu'alle ést partie, i' se r'couche. Après qu'i' ' eu dormi in bout d' temps, i' s' réveill' p'i' i' s' mè' à pensé' à çâ. . . I' dit : « C'ést pâ' in rêv' pourtant ! I' dit, je l' l'ai l' rouban ! J' sé's minm' pâs. . . i' dit, ça doé' être enn' farç' qu' 'a a voulu m' faire ! »

Te'hours, i' prend l' rouban, p'i' i' s' fa't sè' fois l' tour du corps, p'is, i' dit : « Comment c' que j' m'en vâs savoèr si c'ést vrai, asteur ? »

I' y avè' in gros t-orme en avant d' lui. I' dit : « J' m'âs m'asseyer, p'is si j' su's capab' d'arracher c't orm'-lâ, i' dit, c'ést vrai que j' su's fort ! I' avè' à pein' touché à l'orm' que l'orme étè' arraché. « Ah ! Câline, i' dit, c'ést vrai que j' su's fort ! »

Te'hours, i' descen à c'te villag'-lâ qu'i' voya't, p'i' i' avè' in gros seigneur ; i' ava't 'ted b'en deux cents vach's qu'i' garda't. P'i' i' ava't mi' enn' grant' annonce : qu'i' charcha't que'qu'in pour gardé' 'és vaches, mé' qu'i' voulè' a'oèr [avoir] in bon gardeur de vaches.

Ça fa't qu'i' s'en vâ trouver le gros seigneur p'i' i' gu'i cont' çâ. I' dit : « J' su's t-habitué à gardé' 'és vaches, p'is, i' dit, j' pens' que j' su's capab' d' 'és garder.

– Ah ! L' seigneur i' dit, j' voudra's b'en que tu s'ra's capab'e ! I' dit, ça en fa't 'ted b'en deux cents que je r'pâsse, p'is, i' dit, i's sont tout' assez paresseux, i' dit, que lés vach's crev'nt de faim ! »

I' s'en vâ voèr. Lés vache' éta'ent maigres, p'is l' pi' à mo'quié tiri [tari]. « B'en, i' dit, j' m'en vâ' asseyer, p'is, i' dit, si j' fa's pâs votre affaire, b'en, i' dit, vous m'envoierez, c'ést tout' ! I' dit, j' m'en vâs fair' mon possib'e, p'is, i' dit, si ça march' pâs d' minme, b'en, i' dit, vous m' renvoierez ! »

Te'hours, le matin, i' pârt, p'i' i' s'en vâ dans l' pacage avec lés vaches ; mé', c'éta't pâ' à caus' que lés aut'e' éta'ent paresseux qu'i' éta'ent pâs capab's d' 'és garder. Tout éta't mangé jusqu'au râ' 'a terre !

Le lend'main matin, i' di' au seigneur, i' dit : « Donnez-moé enne hache !

– Le seigneur gu'i dit, quoi c' que c'ést qu' tu vâs faire avec çâ ?

– B'en, i' dit, vous avez p'us d'harbe ; i' dit, vos pacag's sont tout's mangés jusqu'à 'a terre ! I' dit, j' m'en vâ' abatt' du boâs, p'i' i' dit, i's vont mangé' 'és feuilles, te'hours !

– Ah ! L' seigneur dit : fa's comm' tu voudrâs ! Abats du boâs, abats dés branches, fa's c' que tu voudrâs, mé', i' dit, j' voudra's pâs que més vach's meurent ! »

Ça fa't, mon Ti-Jean emmèn' lés vaches, p'i' i' s' mè' à abatt' du boâs, p'is lés vach's mangea'ent çâ, mangè' 'és feuilles, p'is quiens b'en ! Lés vache' ont commencé à r'monté' au lait, tu comprends ! P'is, le seigneur, b'en, c'éta't pâs drôle, Ti-Jean ; i' y ava't r'guien comm' lui ! I' éta't rendu qu'i' f'sa't l'ver lés tireurs de vache' à quatre heur's du matin, pour deunner plus d' tem [temps] aux vache' à manger !

Te'hours, enn' journée, drett' 'ouésin du pacag' du seigneur, lâ, i' y ava't dés beaux grands champs, c'éta't tout en belle a'ouenn' [avoine] vart' p'is du treuf [trèfle], p'is tout' quoi c' que c'ést qu'i' y ava't d' meilleur pour lés vaches ; p'i' i' y avè' enn' gross' cleture. « Dis-moé don, i' dit, pourquoi c' qu'i' pacag' pâs lâ ? » en lui-minme. Ça fa't, l' soèr, i' n'en parle au seigneur. I' dit : « Pourquoi c' que c'ést qu' vous pacagez pâs dans cés champs-lâ ? Lâ, i' dit, vos vache' i's n'en r'gâgn'ra'ent ! Lâ, i' dit, j'ai quésiment tout abattu l' boâs qui étè' abattab'e, p'i' i' dit, i' 'n n'â presque p'us !

– Fa's quoi c' que c'ést qu' tu voudrâs, mé', i' dit, touch' pâ' à c'tte cletur'-lâ ! I' dit, ça apparquien à troâs giants, çâ ; p'i' i' dit, si t' âs l' malheur de touché' à çâ, i' dit, i's nous détruis'nt tout' !

– Ouè ? »

Le lend'main, i' s'en r'tourne avec lés vaches, p'i' i' éta't grimpé su' la cleture... C'ést in n-idée, çâ ! « Hein ! i' dit, moé, c'ést l' bon temps d'asseyer mon rouban ! » I' prend son rouban, p'i' i' s' tortill' çâ autour du corps, p'i' i' griff' quat' cinq piquets p'i' i' arrach' tout' çâ, p'i' i' fa't pâssé' 'és vaches. P'is, justement dans l' milguieu du champ d' tref'e, i' y avè' in beau gros pommier. I' grimp' dans l' pommier, p'i' i' mangea't dés pommes. P'is, tu comprends, lés vache' i's s' bourra'ent.

Quoi c' que c'ést qui r'ssoud ? In giant ! I' avè' à peu près comm' dix pieds d' grand. I' dit : « Quoi c' que c'ést qu' tu fa's lâ, toé ?

– B'en, i' dit, tu voés quoi c' que c'ést que j' fa's ! I' dit, j' mang' dés pommes !

– I' dit, tu t' content's pâs d'avoèr brisé ma cleture, p'is, i' dit, d' fair' manger l' foin par lés vaches, i' dit, tu vâs t' mett' à m' voler dés pommes ? Descends ! I' dit, tu v' 'ouèr quoi c' que j' m'en vâs faire avec toé !

– I' dit, si j'éta's d' toé, giant, i' dit, moé, i' dit, j' me farm'ra's ; parç' qu'i' dit, si tu veux m' descend'e, tu vâs 'n n-avoèr du chagrin ! »

Ça fa't, i' saute en bâs, p'is l' giant r'ssoud pour le po'gner. I' fa't d' 'inqu' 'i denné' enn' jambette, p'is l' giant a tombé assez fort qu'i' s'ést tué. « B'en ! B'en, i' dit, ça vâ êtr' c'mmod' [commode], çâ, i' dit ! » I' y avè' in p'tit criqu' [creek][1] qui travarsa't l' champ ; i' dit : « J' m'âs l'étend' lâ, p'is, i' dit, ça vâ faire in pont pour fair' travarsé' 'és vaches ; i' dit, i's s' mouill'ront pâs l' pis d'main ! C'ést correck ! »

Le soèr, tant qu' lés vache' ont rentré, i' ava'ent mangé, i' éta'ent bombées quésiment comm' dés tambours. Le seigneur i' dit : « J' me d'mand' b'en comment c' que c'ést qu' tu fa's pour trouver tant d' soégnag'[2] que çâ pour fér' manger cés vach's-lâ d' minme ? » Mé', l' soèr, c'éta't pâs si drôl' tant qu' lés deux autr's giants ont trouvé leu' frére, p'i' i's l'ont vu mort pour un pon à vaches. I' ont commencé enn' colère, p'i' i's lâcha'ent dés cris que tout en trembla't. Le seigneur, i' dit : « J' m'âs t' gager que Ti-Jean, i' dit, fa't mangé' 'és vach's dans l' champ dés giants ! »

I' s'en vâ l' trouver, p'i' i' l' réveille. I' dit : « Quoi c' que c'ést qu' t' âs fait aux giants ?

– J' leu's ai r'guien fait' !

– B'en, i' dit, comment c' que ça s' fa't, i' dit, qu'i's sont en colère ; i' dit, écout'-lés don criguier, à soèr ; i' dit, c'st enn' vrè' rage !

– C'ést pâ' enn' rage ; i' dit, vous vous trompez ! I' dit, i' ont d' la vésite, i' dit, j'ai vu çâ après-médi. I' dit, i's sont arrivés, j' s'ppos' b'en de d'dans d'autr' pays, p'is, i' dit, i's fêt'nt çâ, lâ, à soèr. C'ést çâ qu'i' ont. Laissez-moé don dormir ! I' dit, faut que j' me lev' de bonne heure, moé, demain matin ! »

Le lend'main, ça a fait' la minm' chose : i' 'n n-â calé[3] in aut' dedans l' crique ; i' dit : « Lâ, hier, i' dit, j' pouva's pâsser d' 'inqu' enn' vache à 'a fois ; lâ, j' vâs n'en pâsser deuss', asteur ! »

Te'hours, que final'ment, la troisièm' journée, le maître giant, l' plus gros d' 'és aut's, i' r'ssoud, i' â voulu s' battre avec Ti-Jean encôre. Ti-Jean dit : « Écoute ! I' dit, lâ, l' pont ést assez large, i' dit, j'a'rai pâs besoin de t' couché' au côté ! I' dit, ça fa't, çâ, d' minme ! Mé', i' dit, tu v' 'ouèr d' quoi c' que c'ést que j' m'en vâs t' faire ! »

I' prend l' giant, p'i' i' l' plant' debout' dedans l' crique ; i' y ava't d' 'inqu' la têt' qu'i' gu'i sorta't ! Le giant dit : « Arrach'-moé d'icitte !

– Pâ'-en-toute ! I' dit, j' t'arrach' pâs de d' lâ !

– I' dit, écoute, i' dit, si tu veux m'arracher d'id'citte, i' dit, j'ai troâs jouaux, lâ, qui sont quésiment comm' dés ch'faux magiques, comme on dira't ; p'is, i' dit, vâ 'ouèr à 'a grange, p'is, i' dit, examin' çâ, p'is, i' dit, si ça t' soute [to suit][4], i' dit,

1. *Creek* (angl.) : Petite rivière, petit cours d'eau.
2. *Soignage :* Aliments pour nourrir les animaux.
3. *Caler :* Enfoncer.
4. *Suit* [to] (angl.) : Agréer, aller, satisfaire.

viens m'arracher, p'is, i' dit, j' m'en vâs t' signé' in papier comm' quoi que tout' t'apparquient, p'is, i' dit, j' vâs m'en allé' assez loin que tu me r'voirâs p'us jama's ! »

Ça fa't, Ti-Jean s'en vâ au château du giant, p'i' i' examin' çâ comme i' faut : c'éta't b'en tel que l' giant gu'i ava't dit. I' prend du papier p'is d' l'encr' p'i' i' s'en vâ trouver l' giant : « Bon, b'en, i' dit, sign'-moé çâ, i' dit, avant que j' t'arrache ! »

Ça fa't, après que l' giant gu'i a eu fait' dés papiers : « Bon ! B'en, i' dit, asteur, lâ, i' dit, si j' t'arrache, i' dit, moé, j' sé's quoi c' que c'ést qu' tu vâs faire.

– Ah ! i' dit, j' vâs m'en aller p'is tu me r'ouèrâs p'us jama's !

– Tu vâs t'en aller dans ton pays, p'is tu vâ' aller charcher 'ted b'en cinquant' giants, plus capab's que toé encôre ! I' dit, j' m'en vâs t'amancher[5], i' dit, tu jouerâs p'u' avec moé, toé ! »

I' gu'i a deunné in coup d' pied dessu' 'a tête, l' gian â été féni lâ ! P'is dans c'tte plaç'-lâ, ça s' trouva't su' l' bord d' la mer, çâ ; à tout's lés ans, i' v'nè' enn' sort' de dragon, enn' bête-à-sept-têtes, qu'i' app'la'ent. Folla't qu' 'a mange enn' fill' de quatorze ans, à toute... I' y avè' enn' çartain' date, dans l'année, qu' 'a v'na't, lâ ; p'is, si i' y avè' enn' fill' qui s'adeunnè' à avoèr quatorze ans c'tte journée-lâ, b'en, folla't qu'i's l'emmèn'nt lâ, pour qu' la bête-à-sept-têt's la mange.

Ça fa't, l' soèr, tant qu' Ti-Jean a rentré, le seigneur brâilla't, p'is tout l' mond' brâillè' au château, p'i' i's s' lamenta'ent. Ça fa't, i' dit : « Quoi c' que c'ést qu' vous avez don, vous autres ?

– Ça fa't, i' dit, j' voés qu' ça fa't pâ' in an qu' t'és t-icitte, p'is tu sé's pâs quoi c' que c'ést qui se pâsse ! »

Ça fa't qu'i' gu'i cont' tout' l'histoère, p'is, c'tte année-lâ, c'éta't la fill' du seigneur qui s' trouvè' à avoèr quatorze ans, c'tte journée-lâ ; p'is, i' dit : « Demain, faut l'emm'né' au bord d' la mer, p'i' i' dit, 'a vâ êtr' mangée par la bête-à-sept-têtes !

– Ti-Jean : Ah ! B'en, i' dit, vous pourriez pâs la fair' tuer c'tte bêt'-lâ ?

– Ah ! i' dit, on a eu d' l'éd' [aide] dés pays voésins, p'is tout partout, p'i' i' dit, on a pardu dés armées pour asseyer de tuer c'tte bêt'-lâ, p'is, i' dit, 'a s' tue pâs !

– Ah ! b'en, i' dit, 'cou' don, si c'ést d' minme, i' dit, vâ b'en folloèr qu' 'a soueill' mangée ! »

Ça fa't, le lend'main matin, i' di' au seigneur, i' dit : « J' su's malade ! I' dit, j' su's pâ' 'apab' d'aller gardé' 'és vaches ; i' dit, j' vâ' aller m' coucher dans l' boâs, en que' pârt, p'i' i' dit, j' m'â' asseyer de me r'poser, i' dit, pour aujourd'hui ! » Mé', c'éta't pâs son idée, çâ !

Au château du giant, lâ, i' y ava't troâs jouaux : i' y en avè' in noèr, in blanc p'i' in rouge ; p'i' i' y avè' in armur' pour chaqu' couleur de cés jouaux-lâ, lâ, p'i' i' y

5. *Amancher :* Rouler, jouer.

avè' in chien qui allè' avec chaquin de cés jouaux-lâ, la minm' chôse ; p'i' i' y avè' in sâb'e, j' sé's pâs, i' pouva't coupé' enn' montagn' 'ted b'en à dix mille' avant d'êtr' rendu lâ, avec. P'is cés jouaux-lâ, b'en, c'éta'ent comm' dés jouau' enchantés : i's marcha' autant dedan 'és airs comme i's marcha' à terre. Ça fa't, tant que l' tem ést v'nu, à peu près l'heure... i' sava't : le seigneur gu'i avè' expliqué à quelle heur' que la bêt' v'na't. I' prend son joual noèr, p'i' i' s'en vâ au bord, p'i' i' éta't tout' déguisé avec cés habits-lâ. Tant que la fill' du seigneur, all' l'â vu, all' le r'connaissa't pâs : « Allez-vous-en, 'a dit, la bête, 'a dit, alle ést à la veuill' [veille] de v'nir, p'i' 'a dit, vous allé' êtr' dévoré avec moé !

– Laiss'-la faire, i' dit, je l'arrang'rai b'en moé, c'tte bêt'-lâ ! »

Ça fa't, tant que la bête a arrivé : « Quiens, 'a dit, j' pensa's d'avoèr d' 'inqu'enn' fille à manger, p'i' 'a dit, r'gâr' don quoi c' que c'ést que j' m'â' avoèr ! In homme, in joual p'i' in chien !

– Ah ! oué, mé', i' dit, tu pens's que tu vâs m' manger d' minme ? Tu t' trompes !

– Commenç' pour voèr c' que c'ést qu' tu vâs faire ! »

Mon gârs saut' dessus son joual p'i' i' prend son épée p'i' i' gu'i coup' deux têtes, net', p'is l' chien gu'i saut' par enn' gueul' p'i' i' gu'i sor' avec la mo'quié de c' que c'ést qu'alle ava't dedans l' corps. La bête 'a dit : « Arrête ! 'A dit, j' m'en vâ' aller manger de l'harb' de forç' p'i' 'a dit, d'main, 'a dit, tu r'viendrâs, p'i' 'a dit, tu 'ouèr que j' m'âs t'a'ouèr de c' coup-lâ !

– Comm' tu voudrâs, i' dit ; on se r'prendrâ d'main ! »

Te'hours b'en, qu'i' â fait' çâ pour troâs jours de file, jusqu'à temps qu'i' eill' coupé lés sè' [sept] têtes. La fille, à tous lés soèrs, b'en, 'a conta't çâ à son pére : folla't qu' 'a s' rend' lâ, comm' de raison ! Ça fa't, le seigneur, la dargniér' journée, lâ, i' sava't qu' c'éta't pour êtr' final, soit qu'i' soueill' [soit] dévoré ou b'en qu'i' batt' la bête à net' !

I' ava't fait' placer dés garde' à l'entour, p'i' i' dit : « Asseyez de l' blesser, l' gârs, de gu'i fair' que'qu' chose ! » I' ava't jama's voulu dir' son nom à 'a fille, r'guien ! 'A le r'connaissa't pâs ! Te'hours, après qu'i' a eu tué la bête... mé', à chaqu' fois qu'i' gu'i coupè' enn' tête, i' ramâssa't c'tte langu'-lâ, lui. Te'hours, en passan au travers dés saldâts, i' 'n n-â in qui éta't p'u' habil' que lés aut's, i' gu'i â coupé l' bout' du pied, juss' le bout' dés arteils. I' â ramâssé c'tte bout' de bottin'-lâ, p'is chôse â été s' déchanger[6], p'is, l' soèr tant qu'i' a arrivé avec sés vaches, b'en, i' boetta't.

Ça fa't, lâ, l' seigneur a publié tout partout que si i' pouva't r'trouver l'homme, l' prince – i's pensa'ent qu' c'étè' in prince, 'és aut's – qu'i' avè' abattu la bête, qu'i' lui denna't tout' sa fortun' p'is sa fille en marguiage.

---

6. *Déchanger* (se) : Changer ses habits.

Ça fa't, tout in chaquin s' coupa't l' bout' d'in arteil pour boetter pour... in bout' de bottin' pour asseyer d' souter [to suit][7] çâ, mé', ça marcha't pâs ! I' y avè' in charbognier [charbonnier], lâ, qui s'éta't prom'né p'is qui ava't ramâssé lés sè' [sept] têtes ; ça fa't, i' emmèn' çâ au seigneur : « Vous voyez b'en, i' dit, j'ai lés sept têtes ! » J' sé's pâs... ça ava't beau d' tirâiller d'in bor' et d' l'aut'e, te'hours b'en que c'éta't pour êtr' le charbognier qu' éta't pour avoèr le crédit.

La 'tit' fille : « Mé', 'a dit, ça peut pâ' êtr' le charbognier ! 'A dit, in homm' de minme, ça pâs d' bon sens ! 'A dit, l' gardeur de vaches, 'a dit, ça fè' enn' bonne escouss' qui boette ; 'a dit, depu's c' que c'ést qu' c'ést commencé, çâ, qu'i' boette ! J' m'en vâs t' gager que ça s'ra't t'ed b'en lui ! »

Te'hours, 'a pârt p'i' 'a dit çâ à son pére, 'a dit : « Vous avez fa't pâsser tout l' mond' folla't qu'i' pâsse, mé', 'a dit, vot' gardeur de vaches, 'a dit, i' â pâs pâssé, lui !

– Non, mé', i' dit, ça peut pâ' êtr' lui ! Voignons don, in gardeur de vaches ! I' dit, tu m'âs tout l' temps dit que c'étè' in prince !

– Mé', 'a dit, on sé' jama's ! 'A dit, vous attendez p'us lés gros giants d'pu' in bout d' temps... depu's que Ti-Jean ést icitte !

– I' dit, non ; c'ést b'en vrai ! »

Ça fa't, le matin, i' di' à Ti-Jean : « Écoute, i' dit, co' minm' que tu s'ra's gardeur de vaches, i' dit, après-médi, faut qu' tu pâss's comm' lés autres !

– Ah ! Ti-Jean dit, j' m'â' aller m'ner lés vache' au pacage, p'is, i' dit, je r'viendrai ! »

I' â été charcher son promier joual, p'i' i' â pâssé avec, mé', i' â jamè' arrêté. Le deuxieum' joual, ça fait' la minm' chose. Le troisième, b'en i' s' trouvè' à avoèr sés minm's bott's qu'i' ava't coupé lés arteil' avec ; ça fa't, i' ava't l' morceau d' la bottin' p'is ça fitta't [to fit][8] juss'e. Ça fa't, lâ, i' s'ést déshabillé, p'is c'éta't b'en Ti-Jean l' gardeur de vaches ! Le charbognier a commencé à s'as'tiner, mé', i' dit : « Ça peut pâ' êtr' toé ! Co' minme, i' dit, qu' t'a'ra's coupé l' bout' dés arteils... I' dit, j'ai tout's lés têtes, moé !

– B'en, i' dit, r'gârdez dans tés têtes, p'i' i' dit, i' y â pâs d' langues ! »

Te'hours, lâ, i's s' sont marguiés, p'i' i' ont fait dés noc's pour troâs s'maines. P'is moé, b'en, i's m'ont sacré dehors...

7. *Suit* [to] (angl.) : Adapter, faire coïncider.
8. *Fit* [to] (angl.) : Faire, être adapté, être ajusté.

11 – LE PRINCE DE LA MER NOIRE

Un roi n'avait qu'un prince. Naturellement, il aurait souhaité que son fils soit un homme exemplaire, mais le fils avait pris l'habitude de boire et de jouer aux cartes à droite et à gauche. Le vieux ne cessait de redire à son prince : « Tu devrais abandonner ces habitudes de boire et de jouer aux cartes ! Une bonne fois, tu rencontreras un joueur qui te raflera toute ta fortune !

– Ah ! ne prenez pas de peine pour moi, répondait le jeune homme, je défie qui que ce soit de me battre aux cartes ! »

Un bon matin, à son lever, le vieux roi aperçoit, dans sa cour, cinq cents bœufs à cornes d'or. « Je m'en doutais bien, s'exclame-t-il ; mon prince a dû jouer aux cartes contre le Prince de la Mer Noire. C'est le seul homme qui possède des animaux de cette valeur. » Il file vers la chambre du prince et le réveille au son d'une nouvelle remontrance : « Es-tu allé jouer aux cartes, hier soir, avec le Prince de la Mer Noire, toi ?

– Certainement ! Et vous voyez ce que j'ai rapporté à la fin de la partie !

– Ah ! Il va te laisser gagner pendant une certaine période, mais au moment choisi par lui, il te ruinera comme il a ruiné tous les autres !

– Dormez donc en paix, papa ! répond le prince. Je suis assuré de toujours être vainqueur. Peut-être même ne le reverrai-je plus dans nos parages. Ses pertes ont été tellement élevées, hier soir, qu'il ne voudra probablement plus renouveler cette expérience ! »

Quatre ou cinq jours plus tard, le fils du roi se promenait sur la plage. Tout à coup, il voit venir à lui le Prince de la Mer Noire. « Ah ! s'écrie le mystérieux personnage, tu ne jouerais pas aux cartes, ce soir ?

– Jouer aux cartes, réplique le fils du roi, c'est un peu coûteux parfois ! Tu te rappelles combien grande a été ta perte, l'autre soir ? Je ne voudrais pas risquer de me faire ruiner de la sorte !

– Si tu veux jouer aux cartes ce soir, il ne t'en coûtera rien.

– Explique-toi ! dit le fils du roi.

– Eh bien ! Si tu gagnes, je te donne encore cinq cents bœufs à cornes d'or comme l'autre soir ; si tu perds, tu devras me trouver en moins d'un an et un jour. Si tu ne réussis pas à me trouver dans cet intervalle, je te transformerai en bœuf à cornes d'or. Les bœufs dont tu as hérité ces derniers jours sont tous des gens que j'ai amorphosés parce qu'ils n'avaient pas réussi à me trouver. Prends-en ton parti en connaissance de cause, mon jeune. Si tu gagnes, tu t'enrichis de cinq cents bœufs précieux ; si tu perds, tant pis pour toi !

– Ma décision est prise, je vais jouer aux cartes avec toi ! » répond le jeune homme.

On joue une partie, le Prince de la Mer Noire est vainqueur ! « Maintenant, dit ce dernier, j'abandonne le jeu. Je te donne un an et un jour pour me rejoindre, et quand tu m'auras découvert, j'aurai quelques autres tâches à te proposer ! Mais d'abord, il faut que tu me retrouves. Je t'accorde trois ou quatre jours pour organiser ta recherche, mais je te conseille de perdre le moins de temps possible. Tu vas t'apercevoir qu'on ne me trouve pas facilement ! »

Le fils du roi retourne au château mais ne peut fermer l'œil au cours de la nuit. Le lendemain matin, il raconte sa mésaventure à son père, puis il lui annonce : « Ne vous inquiétez pas ; il faut que je parte !

– Eh bien ! Tu as encore joué aux cartes avec le Prince de la Mer Noire, à ce que je vois !

– Exactement ! Et j'ai perdu la partie. Il me faut retrouver ce personnage, mais j'ai du temps en abondance ; il m'a accordé la période d'un an et un jour.

– Dis-toi bien, mon fils, que tu ne le retrouveras peut-être jamais. Une journée il est ici, le lendemain, il passe dans un autre pays. Il change continuellement d'habitat, au gré de son caprice ! »

Le fils du roi fait ses adieux et entreprend le voyage à pied. Il marche, marche... Il parvient à une sorte de masure, à l'orée de la forêt, sur le bord de la mer. Il frappe à la porte de la demeure misérable. Une vieille, une sorte de sorcière, vient lui ouvrir. Malgré la laideur monstrueuse de cette personne, le fils du roi lui demande poliment l'hospitalité. « Certainement, répond l'hôtesse. Mais aurais-tu la charité de me fendre quelques bûches ? Je ne suis pas très vigoureuse maintenant pour exécuter ce travail !

– Avec plaisir, ma bonne ! Et je ne débiterai pas seulement quelques bûches, mais assez de bois pour vous chauffer toute une semaine ! »

Le fils du roi prépare un tas de bois de chauffage à la vieille dame. Celle-ci, en reconnaissance de ce service, commence à causer : « Je suis sotte ! Tu m'as préparé une grande quantité de bois, et je ne t'ai même pas demandé quel était le but de ton voyage, si tu étais à la recherche de quelque chose ! » Le jeune homme lui raconte le récit de ses aventures et finit par dire qu'il cherche le Prince de la Mer Noire. « Ah ! soupire-t-elle, je ne sais où se cache ce personnage, mais j'ai une de mes sœurs plus

vieille que moi et qui demeure très loin d'ici ; peut-être pourrait-elle te renseigner, elle ! Ce soir, si tu veux coucher ici, retire-toi dans la cabane à cochons. C'est le seul endroit que je puis t'offrir.

– Ah ! Je puis dormir en tout lieu, pourvu que je sois à l'abri ! »

Le fils du roi sort de la maison et gagne une cabane. Il n'y voit point de cochons ; le lieu semblait assez propre. « C'est une mesure pour le moins bizarre, pense-t-il, que de m'envoyer coucher dans une soue ! Et je n'y vois aucun cochon ! » Il voit un tas de paille et s'y étend et s'endort rapidement.

Vers minuit, il se réveille. Grâce à la lueur de la lune, il voit sur un autre tas de paille une jolie fille endormie. « Ah ! diable, pense-t-il, si tous ses cochons ont cette apparence, elle a de jolis cochons, la bonne dame ! Mais je ne prends pas le risque de parler à cette jeune fille ! »

Le lendemain matin, il se réveille très tôt et rumine dans sa tête des plans pour rejoindre le Prince de la Mer Noire. Tout à coup, du tas de paille où il avait observé la jolie fille au cours de la nuit, il voit sortir un gros cochon de près de deux mètres de longueur. L'animal file par la porte de la cabane. « Je comprends maintenant pourquoi la bonne vieille m'a proposé de coucher avec les cochons ! » se dit le voyageur.

Il prend le déjeuner en compagnie de la vieille, pendant que celle-ci lui donne les indications nécessaires pour suivre la route conduisant chez sa sœur. Il marche trois semaines avant de la rejoindre. C'était une vieille à peu près semblable à celle qui lui avait donné l'hospitalité. Il lui raconte son histoire n'oubliant pas de mentionner qu'il a logé chez son autre sœur et autres détails. « Comment va-t-elle, ma sœur ? demande cette deuxième hôtesse.

– Encore vigoureuse, pas autant que vous mais. . . »

L'interlocutrice annonçait environ cent ans de plus que celle dont il était question. « Je le savais, continue la plus vieille sœur, je savais bien que j'étais encore plus valide qu'elle ! »

La nouvelle hôtesse exige du voyageur qu'il lui charroie de l'eau toute la nuit. Le lendemain matin, la vieille hôtesse lui donne des renseignements précieux : « Maintenant, dit-elle au fils du roi, tu approches de ton but. Marche jusque vers midi, et tu vas arriver à un grand lac. Le château du Prince de la Mer Noire est suspendu au-dessus de ce lac. Mais il déménage cette demeure à volonté. Ce château est fixé là pour une semaine, peut-être pour une journée ? Une chose est certaine : il est au-dessus de ce lac pour aujourd'hui.

– Mais comment ferai-je, interroge le voyageur, pour gagner ce château ? Je n'ai aucun bateau ; je ne pourrai donc me rendre à ce château suspendu au-dessus du lac !

– Ne t'inquiète pas ! intervient la vieille. En arrivant au bord du lac, tu verras trois canards qui s'ébattent à la nage. Ce sont les trois filles du Prince de la Mer

Noire. Profite de cette situation pour trouver leurs habits sur la rive du lac. Si tu trouves leurs habits, tâche d'en cacher une pièce ou l'autre ; de cette façon, les filles seront forcées de te parler. À mon avis, tu es à la veille d'atteindre ton but ! »

Le voyageur reprend la route, plein d'espoir, et file vers le lac. À peine arrivé, il aperçoit les canards qui se baladent sur l'eau et viennent évoluer à une faible distance de la plage. Tantôt ils prennent leur vol dans les airs, tantôt ils prennent un bain et recommencent leurs excursions vers la rive. Le fils du roi se dit : « Il n'y a pas de temps à perdre ! Il me faut me lancer à la recherche des habits ! »

Le voyageur commence à visiter d'un endroit à l'autre. Tout à coup, près d'une roche, les hardes d'une des filles ! Il transporte ces habits près d'une roche dissimulée dans les broussailles, s'assoit sur la roche et attend. Quelques minutes plus tard, les canards sortent de l'eau sans se rendre compte de la présence de l'étranger caché dans les branches. Les trois canards se transforment en filles et deux d'entre elles commencent à revêtir leurs habits. La troisième commence à crier : « J'ai perdu mes hardes ! On me les a volées ! »

Sur les entrefaites, le voyageur se montre la tête par dessus les broussailles en disant : « Je ne t'ai rien volé ! Si tu veux avoir ton linge, je peux te le rendre quand tu voudras. Je voudrais me rendre au château qui se dresse là-bas. . . »

La fillette lui fait signe aussitôt de baisser son ton de voix de peur que ses sœurs n'entendent la conversation. Elle court vers le visiteur inattendu qui lui lance ses pièces de vêtement. En retour, elle lui déclare : « Tu n'as pas à t'en faire pour gagner le château ! Nous, nous allons disparaître et nous rendre au château. Toi, entre dans l'eau un pied devant l'autre comme si tu voulais mesurer la profondeur de l'eau. Avance à ce rythme aussi longtemps que l'eau n'aura pas atteint ta ceinture. À ce moment, tu vas flotter comme un bouchon de liège et tu pourras te rendre au château comme si tu étais en bateau ! »

Le jeune homme se dit : « Elle veut seulement me faire plonger à l'eau et ensuite rire de moi ! » Pourtant, il se dirige vers le lac, entre dans l'eau et obéit au conseil de la jeune fille. Quand l'eau lui touche la ceinture, il se sent devenir léger comme un bouchon et gagne facilement le château où il rencontre le Prince de la Mer Noire. « Ah ! Tu es venu à bout de me trouver ! commence ce dernier.

– Je savais bien que je te trouverais. Il y a à peine six mois que je me suis lancé à ta recherche et je viens de te trouver.

– Écoute, jeune prince ! Je t'ai averti que je te soumettrais à d'autres épreuves quand tu m'aurais trouvé.

– Eh bien ! Impose-moi les tâches que tu désireras, mais n'espère pas pouvoir me mater au cours de ces épreuves. Je répète ce que je t'ai déjà dit : je suis aussi retors que toi !

– Très bien ! Nous allons nous rendre sur la terre ferme après dîner, et là tu me prouveras ton habileté ! »

Le jeune joueur de cartes prend un bon dîner et accompagne le Prince de la Mer Noire sur un terrain en bordure du lac, où se trouvaient les ruines d'édifices abandonnés. Le Prince de la Mer Noire montre de la main un ancien puits comblé de détritus. « Eh bien ! dit-il au jeune voyageur, ta tâche consistera à nettoyer ce puits.

– Pourquoi, demande le jeune homme, veux-tu vider ce vieux puits ?

– Je sais que gît une fortune au fond de cette citerne. Tu es probablement capable de nettoyer cette excavation, mais sache que de nombreux personnages se sont vainement attaqués à ce travail. Je t'ordonne d'exécuter cette tâche d'ici vingt-quatre heures. Dans vingt-quatre heures je viendrai inspecter le puits, et si tu ne l'as pas vidé, il t'arrivera ce qui est arrivé aux autres. »

Le voyageur attrape un vieux seau et commence à nettoyer le puits. Mais à mesure qu'il en extrayait la vase, le puits se remplissait à la même vitesse. Pendant quatre ou cinq heures, le jeune voyageur travailla avec une ardeur de fou sans pouvoir diminuer la quantité de vase que contenait le puits.

Il s'assoit à l'embouchure du puits et commence à se demander : « À quoi bon m'entêter à creuser ce puits ? Je n'en viendrai jamais à bout ! Plus je retire de vase de ce trou, plus il en contient. . . »

Pendant qu'il réfléchit à sa situation, le jeune fille, celle dont il avait caché les habits, arrive sur les lieux et commence à causer : « Eh bien ! Il t'a assigné toute une tâche !

– Tu vois bien que je n'en viendrai jamais à bout ! Ce travail dépasse les limites du sens commun.

– Couche-toi et dors ! commande la jeune fille. Mon père viendra te réveiller lui-même. Quant au puits, n'y pense plus ! »

La jeune fille possédait un certain pouvoir de sorcière. Le fils du roi se couche et s'endort quelques instants plus tard. Quand le Prince de la Mer Noire constate que les vingt-quatre heures sont écoulées, il arrive sur les lieux du puits et commence à bousculer le jeune homme à coups de pied pour le réveiller : « Je ne t'avais pas dit de te coucher et de dormir au lieu de travailler ! »

Le fils du roi dit, en s'ouvrant les yeux : « Regarde donc dans le puits avant de me gronder. Ça ne me prend pas vingt-quatre heures, moi, pour vider un puits ! »

Le Prince de la Mer Noire lance un coup d'œil au puits ; il le trouve nettoyé jusqu'au fond. « Maintenant, continue le jeune voyageur, j'en ai fini avec cette épreuve !

– Oui, mais il te faut affronter une autre tâche. Si tu t'en tires avec succès, je t'accorderai la main de ma fille et la moitié de ma juridiction.

– Quel travail me faudra-t-il accomplir pour mériter ces récompenses ?

– Un travail très facile ! Demain matin, tu vas observer mes trois filles défiler devant toi. Elles vont marcher l'une derrière l'autre, à trois reprises. Il va te falloir en choisir une, à chaque tour, choisir toujours la même. Ne te trompe pas, autrement je ne te la donnerai pas pour épouse.

– Ah ! C'est la simplicité même ! Tes filles, je pourrais les reconnaître parmi dix mille autres. Je n'aurai aucune difficulté à en choisir une !

– Attention ! Tu trouveras la tâche peut-être plus difficile que tu ne le crois ! » réplique le Prince de la Mer Noire.

Avant l'épreuve du défilé des filles, la jeune protectrice du voyageur avait renseigné ce dernier : « Nous allons défiler sous forme de canards. Tu ne peux te tromper, même si notre rang est différent à chaque tour. Moi, je n'aurai pas de queue, les deux autres en auront. C'est la seule façon pour toi de m'identifier ! »

Le lendemain, l'heure de l'épreuve arrivée, le Prince de la Mer Noire conduit le jeune voyageur près du lac. « Sois bien attentif, mes filles sont à la veille de défiler ! » Soudain, il aperçoit les trois canards. « Tu m'as dit, proteste le fils du roi, que tu ferais défiler tes filles ? Ce sont des canards !

– Peu importe, choisis-en un ! ordonne le Prince de la Mer Noire.

– Eh bien ! Je choisis celui-ci ! » en désignant le canard privé de queue, qui défilait au dernier rang.

Même en se présentant à un rang différent à chaque tour, la fillette déguisée en canard sans queue était facilement reconnaissable. Le voyageur choisit le même oiseau trois fois de suite. Un peu dépité, le Prince de la Mer Noire se voit forcé de dire à son adversaire : « Tu as réussi encore une fois ! Tu vas passer la nuit au château, et demain, je te donnerai ma fille pour épouse. Ensuite, vous pourrez filer en emportant tous vos biens ! »

Après le dîner, le fils du roi cause avec sa promise un certain temps. Au cours de leur entretien, la jeune fille dit à son amant : « Ce soir, il va te falloir être sur tes gardes ! Nous allons être forcés de décamper d'ici ; demain, mon père ne nous mariera pas. Il va essayer de nous tuer, tous deux, cette nuit. Pour le tromper, je vais fabriquer trois petits pains, et tu vas voir de quelle utilité ils nous seront ! »

Après que le jeune homme est couché, le Prince de la Mer Noire entreprend d'aller frapper à sa porte et de demander : « Dors-tu, dors-tu ?

– Naturellement, je dors ! répondait le jeune homme.

– Ah ! Le coquin ! S'il peut s'endormir, grommelait le Prince de la Mer Noire, je vais lui trancher la tête, sans perdre de temps ! »

Quand son père se retire pour la troisième fois, la jeune fille va dire à son fiancé : « Tu sais pourquoi mon père veut se rendre compte si tu es encore ici ?

– Évidemment !

– Eh bien ! continue la jeune fille, j'ai placé mes petits pains dans le four. Nous allons déserter à l'instant ; à chaque fois que mon père va venir frapper à la porte, les petits pains vont répondre à ta place, et ce, aussi longtemps qu'ils ne seront pas cuits. Mon père va donc penser que tu es toujours ici. Maintenant, prends une étrille, une lame de rasoir et un pain de savon. Filons ! »

Les deux jouvenceaux s'envolent et se déplacent à grande vitesse. Ils voyageaient comme sur un nuage. La fillette avait donné cette consigne à son fiancé : « Regarde de temps en temps en arrière ; moi je ne le puis pas. Quand tu verras venir une immense nuée, tu lanceras derrière nous le pain de savon. Commence par le savon ! »

Ils filaient depuis un certain temps. Soudain, le jeune voyageur s'écrie : « Il s'en vient une épouvantable tempête : tout s'obscurcit !

– Ce n'est pas une tempête, reprend la fillette, c'est mon père qui nous poursuit. Lance immédiatement le pain de savon dans sa direction ! »

Le fils du roi lance le pain de savon. Il se constitue une montagne de savon s'élevant presque au firmament. Le Prince de la Mer Noire se heurte bientôt à la montagne de savon. Il tente de la gravir, mais il a beau tempêter et protester, il finit toujours par glisser au pied du monticule de savon. Pendant ce temps, les deux déserteurs s'éloignent. La fillette avait donné à son ami cet avertissement : « Si tu vois venir une autre nuée, lance-lui ton étrille. Mais ne te trompe pas ! L'étrille cette fois-ci ! »

Le Prince de la Mer Noire vient à franchir la montagne de savon et reprend les airs sous forme de nuée. Le jeune déserteur l'aperçoit et lui lance son étrille. Le même phénomène se reproduit comme pour le pain de savon. L'étrille crée une montagne d'outils dentelés. Le Prince de la Mer Noire ne peut facilement franchir cet obstacle. Il y grimpe péniblement pour ensuite culbuter au pied de ce monticule épineux, et se fatigue dans de multiples efforts.

Les deux déserteurs avaient l'ambition de dépasser une certaine zone de pays après quoi le Prince de la Mer Noire n'aurait plus de droit sur eux. Tout à coup, le jeune voyageur lance un cri : « Ton père a fini par franchir la montagne d'étrilles ; il se dirige encore vers nous !

– Il te reste ta lame de rasoir, mais ne la lui lance pas. Je vais lui tendre un autre piège ! »

Immédiatement les deux déserteurs se transforment en canards, sur le bord d'un lac. « Quand mon père va nous voir, explique la fillette, il va savoir qu'il s'agit de nous deux. Mais s'il veut nous punir, il lui faudra nous attraper. Il va nous offrir de la nourriture, mais surveille-toi bien ; reste à l'eau et éloigne-toi de la rive ! »

Le Prince de la Mer Noire parvient au lac et commence à étaler du blé, du riz et d'autres graines sur l'eau en appelant les canards : « Pitt' pitt' pitt' ! » Le jeune déserteur se lançait pour capter la nourriture, mais sa compagne le repoussait vers le

large, sans se décourager. Bientôt à bout de patience à la vue de son échec, le Prince de la Mer Noire prend la décision de contourner le lac de façon à les surveiller par en arrière.

Aussitôt le père disparu, la fillette reprend sa forme humaine à côté de son amant et invite ce dernier à la suivre. Ils reprennent leur route, mais la nuée noire ne tarde pas à apparaître derrière eux. Les deux déserteurs étaient maintenant en vue d'un carrefour reliant quatre routes. La fillette déclare à son compagnon : « Je ne puis dépasser cette limite de pays. Je vais me métamorphoser en chapelle, toi, je te transformerai en prêtre ; mon père ne nous reconnaîtra pas sous ces déguisements. Il va s'informer auprès de toi de la route à suivre. Indique-lui celle du centre. »

Dès que le prêtre est installé dans sa chapelle, le Prince de la Mer Noire, quelques instants plus tard, fait halte à la chapelle et demande au prêtre s'il n'a pas vu passer une fille et un garçon : « Oui, répond le soi-disant prêtre, ils ont suivi cette route-ci ! » Le Prince de la Mer Noire file à toute jambe dans cette direction. Quand tout danger est écarté – le père était rendu très loin – la fille reprend sa forme humaine et fait part au jeune homme d'une décision : « Maintenant, dit-elle, il faut que tu partes tout seul. Orienté dans cette direction, mon père ne reviendra jamais ; sa route n'aura pas de fin : il va marcher jusqu'à la fin du monde !

Quant à moi, je vais rester sur place pour y faire pénitence pendant un an et un jour. Je ne pourrai m'éloigner d'ici. Toi, eh bien ! tu peux retourner dans ta famille, mais fais-moi la promesse, avant ton départ, de ne jamais embrasser qui que ce soit et de ne jamais te laisser embrasser par personne !

– Entendu ! Tu ne me demandes rien de difficile et je te donne ma parole que je respecterai ta décision.

– Au bout d'un an et un jour, tu viendras me rejoindre ici !

– Je n'y manquerai pas ! » proteste le jeune homme.

Ce dernier revient au château paternel où il cause tout un émoi. À la nouvelle de ce retour, une quantité de cousins et de cousines se pressent au château pour revoir le voyageur. Un bon jour, le jeune prince se couche sur un canapé et s'endort. Soudain, se présente au château une jeune cousine qui n'avait pas vu le prince depuis près d'un an. Pour contourner l'objection de la vieille reine qui ne voulait pas déranger le sommeil de son fils, la jeune cousine chuchote à sa tante : « Je ne le réveillerai pas ; je vais seulement lui donner un baiser ! »

La cousine embrasse le jeune prince rapidement, mais il se réveille. Il n'a plus aucun souvenir de ses voyages à la recherche du Prince de la Mer Noire, il ne se rappelle rien de son passé. Toute cette tranche de sa vie n'est qu'un rêve.

Le prince reprend une vie normale au château. Il en vient à préparer ses fiançailles en vue du mariage. Un bon jour un cousin arrive au château. « J'ai rencontré une grande dame, en ville, et elle m'a donné ce cadeau pour toi. Elle sait

que tu fêtes tes fiançailles, ce soir. Regarde ce qu'elle t'envoie : une petite poule et un petit coq.

– C'est bel et bien vrai ! Comment a-t-elle été mise au courant ? Est-ce toi qui. . . La connais-tu ?

– Non, je ne la connais pas. C'est la première fois que je la voyais ! Mais elle m'a donné ce cadeau en me priant de te le remettre.

– Eh bien ! Que veux-tu que je fasse de cette poule et de ce coq ? Ils sont beaux, mais. . .

– Elle me les a donnés pour que je te les remette et que tu les gardes ! »

Le soir, au cours de la fête des fiançailles, pendant que l'on se réjouissait le verre en main, le cousin va trouver le prince et lui dit : « Dis donc ! Le petit coq et la petite poule que je t'ai donnés aujourd'hui, leur as-tu donné de la nourriture ?

– Ah ! s'écrie le prince, c'est pourtant vrai ! Pauvres petites bêtes, je ne les ai pas nourries ! »

Quelques minutes plus tôt, une femme était entrée dans la salle où se célébrait les fiançailles. Le prince ne l'a pas reconnue, mais c'était sa première fiancée !

Le prince s'empresse d'aller porter de la nourriture aux deux volailles. En apercevant le prince, les deux oiseaux commencent à caqueter. Bientôt la poule en vient à parler durement au coq : « Tu n'as pas tenu ta promesse, tu m'as abandonnée et tu ne te souviens même plus de moi ! » Elle ajoute une foule d'autres détails qui font réfléchir le prince. Ce dernier attrape le coq, le tire hors de la cage et lui dit : « Espèce de poltron ! Il se laisse rabrouer sans dire un seul mot ! »

Le prince bouscule un peu le coq ; le coq se met à parler lui aussi : « Oui, je n'ai pas tenu ma promesse. Mais si quelqu'une m'a baisé pendant mon sommeil, ce n'est pas ma faute ! »

À ce moment, le prince recouvre la mémoire. « Ah ! se dit-il ; c'est de cette façon que les événements se sont passés ? »

Le prince revient vers ses invités et reconnaît sa première fiancée. Il fête ses fiançailles, mais, cette fois, en compagnie de la fille du Prince de la Mer Noire. Peu après, il épouse cette princesse à laquelle il devait la vie.

Tout me porte à croire qu'ils ont été heureux ensemble !

LE PRINCE DE LA MER NOIRE

Récit folklorique raconté, le 30 novembre 1962, à Warren, Ontario, par Joseph Prud'homme (43 ans) qui l'avait appris, vers 1938, dans les chantiers de Field, Ontario.

Enregistrement no 1603. Conte-type 313 I a, b, II b (vider un puits), c, d (trois filles en canards), III a (trois pains), c (savon, étrille, rasoir), b (église et prêtre), (canards), IV, V e (coq et poule), VI.

C'étè' in roi, çâ, qui ava't d' 'inqu' in garçon, p'is, comm' de raison, i' a'ra't b'en voulu qu'i' faiz' de quoi d' b'en, mé', i' s'éta't mi' à boér' p'i' à joué' aux cart's d'in bord et d' l'autre. I' y â longtemps que l' vieux roi gu'i disa't : « Tu devra's lâcher çâ, c'tte habitud'-lâ ! Que'qu' bonn' fois, tu renconteur'râs que'qu'in qui t' f'râ tout pard' ta fortune !

– Ah ! i' y â pâs d' soin[1], j' peux joué' aux carte' avec n'importe qui, p'is j' pardrai pâs ! »

Te'hours, in matin, le vieux roi s' leuv' p'i' i' ava't cinq cents bœu's, tout's lés corne' en or, dans sa cour. « Ah ! Ah ! i' dit, j' m'en douta's ! I' dit, i' doué' [doit] avoèr été joué' avec le Prinç' de la Mer Noère, parç' qu'i' dit, c'ést l' seul homm' qui peu' avoèr dés beufs de minme ! » Ça fa't, i' vâ réveiller son garçon. I' gu'i dit : « T'â' été joué' aux carte' avec le Prinç' d' la Mer Noère ?

– I' dit, oui ! I' dit, vous voyez quoi c' que c'ést qu' j'ai gagné ?

– I' dit, oué ! I' vâ t' laisser gâgner pour in bout d' temps, mé', i' dit, mecqu'i' veule, i' dit, i' t' jouera comme i' joue tou' 'és aut's !

– Ah ! Dormé' en paix, l' pére, i' dit, j' vous en garantis qu'i' gâgn'râ pâ' avec moé ! Minme, i' dit, p'ted[2] b'en que je le r'voirai pâs pour longtemps ! I' dit, i' â assez pardu hier à soèr, i' dit, qu'i' s'râ pâs paré à r'commencer ! »

Mé', ça a pâ' été long ; quat' cinq jour' après, le prinç' se prom'na't du long d' la mer, p'is quoi c' que c'ést qu'i' aparçoé' v'nir à lui ? L' Prinç' d' la Mer Noère ! « Quiens, i' dit, tu jouera's pâ' aux cartes, à soèr ?

---

1. *Soin (il n'y a pas de) :* Soyez sans inquiétude, ne soyez pas en peine.
2. *P'ted b'en :* Peut-être.

– Le prince i' dit, joué' aux cartes, i' dit, ça coût' cher pour joué' aux cartes ! I' dit, tu voés quoi c' que c'ést qu' t'âs pardu, l'aut' soèr ! I' dit, j' voudra's pâ' en pard'e autant !

– I' dit, si tu veux joué' aux cartes, ça t' coût'râ r'guien en tout', à soèr !

– Comment çâ ?

– B'en, i' dit, si tu gâgnes, j' te deunn'rai encôr' cinq cents bœu's comm' j' t'ai deunné l'aut' soèr, p'i' i' dit, si tu perds, i' dit, j' m'en vâs t' deunné' in an et in jour pour me trouver. Si tu m'âs pâs trouvé dan in an et in jour, j' m'â' être emmorphôsé [vais t'amorphoser][3] en bœu' à cornes d'or ; i' dit, tout's lés bœu's qu' t'âs, lâ, c'ést tout's dés gârs qui s' sont fait' po'gner[4] d' minme ! I' dit, si tu rix's [risques] çâ, c'ést correck, si tu gâgnes ; mé', i' dit, si tu perds, tant pir' pour toé !

– C'ést correck, i' dit, on vâ jouer ! »

La promiére, i' perd tout' ; ça fa't, l' Prinç' d' la Mer Noère, i' dit : « J' joue p'us ! I' dit, j' te deunne in an et in jour pour me trouver, p'i' i' dit, si tu m' trouves, i' dit, j' te deunn'rai d'aut's conditions ; mé', i' dit, pour t'ut suite [tout de suite], faut qu' tu me r'trouves ! I' dit, j' m'en vâs t' deunner troâs jours, tu peux prendr' troâs quat' jours, avant d' commencé' à m' charcher, mé', i' dit, j' te conseill'ra's d' pâs trop en prendr' du temps, parç' qu'i' dit, tu vâs 'ted b'en trouver que j' su's dur à trouver ! »

Ça fa't, i' s'en r'tourn' se coucher, p'i' i' a pâs 'té capab' de dormir d' la nuit. Ça fa't, l' lend'main, i' cont' çâ à son pére. I' dit : « Vous avez pâs besoin d'être inquiète, i' dit, faut j' parte.

– Quiens, i' dit, t'â' été encôr' joué' avec le Prinç' d' la Mer Noère, j' suppose ?

– Justement ! I' dit, j'ai pardu ! Mé', i' dit, j'ai du tem en masse, i' dit, i' m'â deunné in an et in jour pour le trouver !

– Son pére i' dit, tu l' trouv'râs 'ted b'en d' 'inqu' jama's ! I' dit, enn' journée i' ést icitt' p'is l' lend'main, i' ést dan in n-aut' pays, p'is c'ést d' minm' tout l' temps ; i' dit, i' s' transport' comm' qu'i' veut ! »

Te'hours, c'ést correck ! I' prend l' chemin, p'i' i' marche, p'i' i' marche, p'i' i' r'ssou' à enn' plaç' d' où c' que c'ést qu'i' y avè' in p'tit chaqu' [shack][5] ; c'éta't dans l' boâs, su' l' bord d' la mer. I' vâ cogné' à 'a porte ; i' sor' enn' vieille, enne espèç' de vieill' sorciére. C' ava't plutôt l'air d'in monstr' que du monde, p'i' i' gu'i d'mand' b'en poliment pour coucher lâ. 'A dit : « Oui ! 'A dit, tu m' fendra's-t-i' in 'tit peu d' boâs : 'a dit, j' su's pâs b'en b'en smatt'[6], asteur, p'i' 'a dit, tu m' f'rè' enn' grand charité !

---

3. *Amorphoser :* Enlever à une personne sa forme humaine et lui donner une autre forme, celle d'un animal, par exemple.
4. *Poigner :* Attraper, surprendre, tromper.
5. *Shack* (angl.) : Maisonnette de style primitif ; masure.
6. *Smart* (angl.) : Agile, souple, plein de vigueur.

– B'en, çortain que j' m'âs vous en fend'e, pâs d' 'inqu' in peu, i' dit, m'âs vous en fend' pour enn' semaine ! »

Ça fa't, i' gu'i fan [fend] in bon tâs d' boâs ; p'i' 'a dit : « 'Cou' don, 'a dit, asteur, 'a dit, j'ai du boâ' en masse, 'a dit, j' t'ai minm' pâs d'mandé quoi c' que c'ést. . . si tu charcha's d' quoi, ou quoi c' que c'ést qu' tu faisa's ? »

I' gu'i cont' son histoère : qu'i' éta't parti pour trouver l' Prinç' d' la Mer Noère. « Mhhh ! 'A dit, moé, 'a dit, j' peux pâs t' dir' d'où ce qu'i' ést, mé', 'a dit, j'ai un' de més sœurs, 'a dit, qui ést b'en loin d'écitte, p'i' 'a dit, 'a ést b'en p'us vieill' que moé ; 'ted b'en, elle, 'a dit, 'a pourra't te renseigner. Mé', pour à soèr, 'a dit, si tu veux couché' écitte, 'a dit, tu peu' aller coucher dan 'a cabane à cochons ! 'A dit, c'ést la seul' plaç' que j' peux t'offrir !

– Ah ! i' dit, n'importe v'où ! D'abord que j' s'rai pâs dehors ! »

Ça fa't, i' s'en vâ dehors ; i' y avè' enn' p'tit' cabane, lâ ; i' voya't pâs d' cochons. C'étè' assez propre. « C'ést curguieux, i' dit, 'a m'envoueill' coucher dan 'a cabane à cochons, p'i' i' dit, j'en voés pâs d' cochons, moé ! » Te'hours, i' s' couch' dan in tâs d' pâill' qu'i' y ava't lâ. I' s'endort. Vers mainnuit, i' s' raveille ; i' faisa't beau clair de lune. I' y ava't deux tâs d' pâill' dans c'tte caban'-lâ ; su' l'aut' tâs d' pâille, i' y avè' enn' bell' fill' de couchée, lâ. 'A dorma't. « B'en, ça parle au guiâb'e ! i' dit, si c'ést çâ qu' 'a appell' sés cochons, 'a â dés môseus' de beaux cochons ! Mé', i' dit, j' su's b'en mieux de pâs gu'i parler ! En tous câs. . . »

Le lend'main matin, i' éta't raveillé de bonne heure ; i' jongla't[7] comment c' qu'i' f'ra't pour trouver l' Prinç' d' la Mer Noère. Quoi c' que c'ést qu'i' aparçoè' sortir de d'dans l' tâs d' pâille, à 'a plaç' d' la bell' fill' qu'i' ava't vue durant la nuit ? In cochon à peu près comm' six pieds d' long ! I' s'en vâ dehors. . . I' dit : « 'A me l'ava't dit, la bonn' femme, que j' couch'rè' avec lés cochons ! I' dit, c'ést b'en çâ. . . »

Te'hours, i' déjenne [déjeune] avec la vieill' p'i' 'a gu'i di' à pe' près l' chemin qu' folla't qu'i' suiv' pour s' rend' su' sa sœur, lâ ; i' â marché 'ted b'en troâs s'main's pour s' rend' lâ. C'étè' in n-aut' vieill' semblable à 'a promiér' d'où c' que c'ést qu'i' ava't couché. Te'hours, i' gu'i cont' son histoère : qu'i' ava't couché lâ, avec sa. . . dan 'a maison de sa sœur, p'is tout' çâ. 'A dit : « 'A ést-u smatt' ?

– Ah ! i' dit, 'a ést smatt', mé' pâ' autant comm' vous ! »

P'is c't ell'-lâ ava't 'ted b'en cent ans d' pluss' que elle encôre. 'A dit : « Je l' sava's, a' dit, que j'éta's meilleur' que elle ! »

Te'hours, elle, 'a gu'i a fa't charguier d' l'eau quasiment tout' la grand nuit. Le lend'main matin : « Bon, b'en, asteur, 'a dit, t'âs pâs loin à aller ; 'a dit, tu vâs marcher jusque vers médi, p'i' 'a dit, tu vâs trouvé' in grand lac ; p'i' 'a dit, le château du Prinç' de la Mer Noère ést lâ su' c'te lac-lâ, mé', 'a dit, lui, i' mouv' [move][8] c'te château-lâ partout d'où c' que c'ést qu'i' veut. 'A dit, i' ést 'ted b'en lâ

---

7. *Jongler :* Penser, concentrer sa pensée ; réfléchir.
8. *Move* [to] (angl.) : Déménager, changer de demeure.

pour enn' semaine, i' ést 'ted b'en lâ pour enn' journée, mé', 'a dit, pour aujourd'hui, 'a dit, i' vâ êtr' lâ !

– Oué, mé', i' dit, comment c' que j' m'en vâs faire ? I' dit, j'ai pâs de bateau, moé ! Si c'te château-lâ ést pendu dessus c'te lac-lâ, i' dit, j' pourrai pâs m' rendr' lâ !

– 'A dit, inquièt'-toé pâs ! 'A dit, mecqu' t' arrive' au bord du lac, lâ, 'a dit, tu vâs voèr troâs canards qui s' promènent. P'i' 'a dit, profit's-en, p'is charch' dessus l' bord du lac ; 'a dit, c'ést sés troâs filles, çâ. P'i' 'a dit, si tu peux trouver leu' linge, b'en, 'a dit, asseill' d'en cacher ! P'is d' minme i's von être ôbligées de t' parler. P'i' 'a dit, j' pens' b'en qu' tu vâs t'arranger ! »

Te'hours, b'en, c'ést correck ! Mon gârs prend l' chemin p'i' i' s'en vâ au bord du lac ; p'i' i' éta't pâ' aussitô' arrivé, i' aparçoè' lés canards ; i's s' prom'na'ent p'i' i's v'na'ent r'virer proch' du bord. I's s' prom'nè' en l'air in bout d' temps, p'i' après çâ i's s' baigna'ent p'i' i's r'vena'ent. I' dit : « I' y a pâs d' temps à pard'e ! J' su's mieux de charcher ! Te'hours, i' s' mè' à charché' écitt' p'is charcher lâ ; i' trouv' le ling' de un' caché au râs d'enn' roche. I' prend l' ling' p'i' i' vâ l' cacher p'us loin, p'i' i' s'assit d'ssus c'tte roch'-lâ.

Lés troâs canards r'ssoude' au bord, p'is mon gârs éta't caché, s' trouva't caché par dés branchâilles, comm' de raison. P'i' i's s'sont trouvées comm' démorphosées[9] : i's r'vienne' en filles, p'i' 'és deux aut's s'habillent, p'i' l'aut' commence à criguier : « J'ai pardu mon linge ! J' me su's fait' voler ! »

Te'hours, i' s' montr' la tête in peu par dessus lés branches, i' dit : « Je l' l'ai pâs volé ton linge, i' dit, tu peux l'avoèr n'importe queu' temps, mé', i' dit, j' voudrè' allé' au château que gu'y â lâ ! Ça fa't, 'a gu'i fa't sign' t'ut suit' [tout de suite] de pâs parler si fort pour pâs qu' sés aut's sœurs l'attendent. 'A s'en vâ à lui ; i' gu'i garroch' son linge. 'A s'habille. « B'en, 'a dit, c'ést b'en simple ! 'A dit, tout' de quoi c' que c'ést qu' t'â' à fair' pour te rend' lâ, 'a dit, n'us aut's, on vâ disparaît'e, p'i' on vâ s'en allé' au château. Vâ t'en à l'eau, p'i' 'a dit, march' juss' in pied, juss' in en avant d' l'aut'e, pareil comm' si tu voula's mesurer l' fond d' l'eau. P'i' 'a dit, march' de minme, 'a dit, jusqu'à temps que t'eill' d' l'eau à peu près jusqu'à 'a ceinture, p'i' 'a dit, tu vâs l'ver p'is tu vâs marcher su' l'eau, pareil comm' si t'étè' en bateau. »

Te'hours b'en, mon gârs dit : « 'A veut m' fair' prendre in bain p'i' 'a veut rir' de moé, c'ést tout' ! » Mé', non, i' s'en vâ au bord de l'eau, p'i' i' commence à fair' tel qu' 'a gu'i ava't dit. V'lâ mon gârs qui leuv' pareil comme in bouchon, p'i' i' pârt, p'i' i' s'en vâ au château. Tant qu' le Prinç' [Quand le] d' la Mer Noèr' l'a vu arriver : « Ah ! i' dit, t'és v'nu à bout de m' trouver ?

– I' dit, je l' sava's que j' te trouv'ra's ! I' dit, ça fa't pâs six moâs que j' su's parti, p'i' i' dit, j' t'ai déjà trouvé !

– Ah ! mé', i' dit, écoute, i' dit, j' te l' l'ava's dit que j' te deunn'ra's d'aut's conditions, si tu m' trouva's.

9. *Démorphoser :* Rendre à un être sa forme humaine.

– B'en, i' dit, deunn'-moé-z-en, deunn'-moé quoi c' que c'ést qu' tu voudrâ's, i' dit, tu m' po'gn'râs pâ' avec çâ ! I' dit, ça fa't b'en dés fois que j' te l' dis ; j' su's t-aussi fin qu' toé !

– B'en, i' dit, on vâ allé' à terre, après dîner ! »

Te'hours, i' gu'i arrange in bon dîner ; mon gârs mange comme i' faut, p'i' i' l'emmène à terr' d'où c' que c'ést qu'i' y ava't dés vieill's bâtisses, lâ, qui avè' été anbâdonnées ; p'i' i' y avè' in vieux puits, lâ. « Bon, b'en, i' dit, asteur, i' dit, tu vâs m' nettoyer c'te puits-lâ !

– Le prince i' dit, pourquoi c' que c'ést qu' tu veux nettoyer çâ ?

– B'en, i' dit, c'ést parç' que c'ést qu'i' y â enn' fortune au fond du puits, i' dit ; tu peux le nettoyer, mé', i' dit, c'ést dur ! I' 'n n-â b'en qui on asseyé, mé', i' dit, i's sont pâs capab'es. I' dit, j' m'en vâs t' deunner vingt-quatre heures, j' m'en vâs v'nir voèr si l' pui' [puits] ést vide, p'is si l' pui' ést pâs vide, b'en, i' dit, i' vâ t'arriver quoi c' que c'ést que tu. . . »

Mon gârs s' griffe enn' vieill' cheguiér' que gu'y ava't lâ, p'i' i' s' mè' à vider çâ, mé', i' 'n n-ôtè' enn' cheguiérée d' vâs' p'i' i' 'n n-en r'vena't dix. I' a travaillé comme in vrè' fou 'ted b'en pour quat' cinq heures, p'i' i' 'n n-ava't pluss' que quant' i' ava't commencé. Te'hours, i' étè' assis su' l' bord du puits, p'is : « A quoi c' que c'ést qu' ça m' sert de creuser çâ ? I' dit, j'en viendrai jamè' à bout ! I' 'n n-en r'vient pluss' que je 'n n-ôte ! »

En pensan à çâ, la fille, lâ, cell' qu'i' ava't volé son linge, alle arriv' lâ p'i' 'a dit : « Hein ! I' t'en â deunné tout' enn' djob [job][10] ?

– I' dit, tu voés b'en, i' dit, qu' j'en viendrai jamè' à bout ! Ça a pâs d' bon sens !

– 'A dit, couch'-toé, p'is dors ! 'A dit, i' viendra t' réveiller lui-minme ! 'A dit, l' puits, inquièt'-toé z-en p'us ! »

C'étè' enne espèç' de sorciére ell'-minme. Ça fa't, mon gârs s' couche, p'is ça a pâ' été long qu'i' s'ést endormi. Tant [Quand] qu' ça fait' sés vingt-quatre heures, le Prinç' d' la Mer Noère arriv' p'i' i' commence à l' tassé' à coups d' pied pour l' réveiller. « Mé', i' dit, c'ést-i' çâ que j' t'ava's dit d' faire, i' dit, de t' coucher p'is d' dormir ?

– I' dit, r'gâr' dans l' puits avant de parler ! I' dit, ça m' prends pâs vingt-quatre heur's pour vidé' in puits ! »

I' r'gâr' p'is l' puits éta't b'en net jusqu'au fond. « Bon, b'en, i' dit, asteur, i' dit, j'ai féni avec toé !

– Ah ! non, i' dit, j' m'âs t'en deunné' in n-aut'e ; i' dit, si tu réussi' avec c't' all'-lâ, i' dit, j' m'en vâs t' deunner ma fille en marguiag' p'is la mo'quié du pouvoèr que j'ai moi-minme !

---

10. *Job* (angl.) : Emploi, tâche.

– B'en, i' dit, quoi c' que c'ést que faut que j' fèz' pour çâ ?

– B'en, i' dit, c'ést b'en simple ! I' dit, d'main, lâ, i' dit, j' m'en vâs t' montrer més troâs filles. I' dit, i's vont pâsser l'un' par darguiér' l'aut'e ; p'i' i' dit, si t'és [tu es] capab' d'és [de les] r'connaître, tu vâs n'en choésir eunne, p'i' i' dit, faudra pâs que tu t' trompes ! I' dit, lés troâs fois que tu vâ' 'és voèr, i' dit, si tu choésis te'hours la minme, b'en, i' dit, 'a vâ être à toé !

– Ah ! C'ést b'en simple, i' dit, j' peux r'connaîtr' tés fill's co' minm' [quand bien même] qu'i's s'ra'ent mêlée' au travers de dix mille autres ! I' dit, j' m'en vâs t' lés trouver !

– B'en, i' dit, tu vâs voèr qu' c'ést pâs si facil' que çâ ! »

Ça fa't, l' matin, le Prinç' d' la Mer Noère, i' s'en vâ au bord du lac avec. « Bon, b'en, i' dit, r'gâr' b'en, i' dit, i' dit, i's sont à 'a veill' de pâsser ! » I' aparçoé' çâ qui pâssa't, troâs canârds. Mé', 'a gu'i ava't dit, elle, avant : « 'A dit, tu peux pâs t' tromper, 'a dit, lés deux aut's von avoèr enn' queue, p'i' 'a dit, moé, je 'n n'a'rai pâs d' queue ! 'A dit, tromp'-toé pâs, 'a dit, c'ést la seul' magniér' que tu vâs pouvoèr nous diffarencer ! »

Tant [quand] qu'i' a vu lés canards qui passa'ent : « Oui, mé', i' dit, tu m'âs dit qu' tu m' monteur'ra's tés filles ; c'ést pâs dés filles, çâ, i' dit, c'ést dés canârds !

– Ça fa't pâs d' diffarence, çâ, choésis-en in !

– Ah ! i' dit, j' prends celui-lâ, lâ ! »

I' montr' celui-lâ qui étè' en arguiére ; p'i' i's pâssa'ent jamè' à 'a minm' place, mé', i' pouva't pâs s' tromper ; i' y ava't c'tte diffarenç'-lâ !

B'en, l' Prinç' d' la Mer Noèr' dit : « T'âs gâgné encôre enn' fois ! I' dit, tu vâs couché' écitte, encôre à soèr, p'i' i' dit, d'main, j' vous marierai p'is vous saqueur'rez [sacrerez] l' camp[11], i' dit, avec tout' quoi c'ést qu' c'ést qui t'apparquient ! » Ça fa't, après l' dîner, b'en, i' a parlé avec elle, enn' p'tite escousse, quiens b'en ; p'is ça fa't, 'a dit : « A soèr, lâ, 'a dit, t' âs besoin de t'ouatcher [to watch][12]. 'A dit, faut qu'on mouv' [to move], n'us aut's, écitte, parç' qu' 'a dit, d'main, 'a dit, i' nous mariera pâs ! 'A dit, i' vâ t' tuer, à soèr, p'i' 'a dit, moé avec !

'A dit, j' m'en vâs fair' troâs p'tits pains, p'i' 'a dit, tu v' 'ouèr quoi c' que c'ést que j' m'en vâs faire avec çâ ! »

Ça fa't, l' soèr, après que l' prince â été couché, celui qui ava't joué aux cartes, à tout bout d' champ, l' Prinç d' la Mer Noère, i' gu'y alla't cogné' à porte, p'i' i' disa't : « Tu dors-tu ? Tu dors-tu ?

– I' réponda' oui, comm' de raison.

---

11. *Camp* (sacrer le) : Déguerpir, détaler en vitesse.
12. *Watch* [to] (angl.) : Surveiller, prendre garde.

– I' disa't : l'enfant d' nanane[13], si i' peut s'endormir, j' m'en vâs gu'i couper l' cou, ça s'ra pâs long ! »

Ça fa't, elle, après la troisieum' fois, 'a s'en vâ l' trouver, 'a dit : « Tu sé's pourquoi c' qu'i' â cogné pour 'ouèr si tu dors ?

– I' dit, oui, je l' sé's !

– B'en, 'a dit, ouatch [watch] b'en, asteur ! »

'A ava't mis sés troâs p'tits pain à cuire, p'i' 'a dit : « Lâ, asteur, n'us aut's, on vâ décoller[14] d'icitte ; p'i' 'a dit, à chaqu' fois qu'i' vâ v'nir cogné' à porte, tant que lés p'tits pain auront pâs féni d' cuire, 'a dit, i's vont répondre à ta place ; ça fa't, 'a dit, i' vâ penser que tu dors pâs ! »

Ça fa't, i's partent, p'is ça m'na't ![15] C'éta't pareil comme enn' nuée. Te'hours, lâ, ça faisè' in bon bout qu'i's faisa'ent d' minme, p'i' i's voya'ent r'guien v'nir. P'is, elle, 'a gu'i ava't dit, 'a dit : « R'gâr' te'hour' en arguiére, 'a dit ! Moé, j' su's pâ' 'apab' de me r'virer. Mé', 'a dit, mecqu' tu voueill's v'nir enn' gross' nuage. . . »

Ah ! oui, 'a gu'i ava't deunné in n-étrille, in razoèr, p'i' enn' bârr' [pain] de savon. P'i' 'a dit : « Mecqu' tu voueill's v'nir enn' gross' nuage, 'a dit, jett' ta bârr' de savon, pour commencer ! »

Ah ! Ça faisa' in bout' que ça marcha't d' minme, tout d'in coup, i' dit : « J' te dis qu'i' en vien enn' tempête, i' dit, tout noère, i' dit, c'ést épouvantabl' de 'ouèr çâ v'nir !

– 'A dit, c'ést pâ' enn' tempête, 'a dit, c'ést mon pér' qui s'en vient. P'i' 'a dit, jett' ta bârr' de savon, au plus vite, parç' qu' 'a dit, i' vâ nous r'joind' çortain ! »

Ça fa't, mon gârs garroch'[16] la bârr' de savon, p'is v'lâ enn' montagn' de savon qu' ça toucha't quasimen aux étoèles ! Le Prinç' d' la Mer Noère r'ssout là-d'dans, p'i' i' patina't, p'i' i' glissa't, p'i' i' faisa't tou' 'és temps ; tandiss' c' temps-lâ, 'és aut's, i' avança'ent. All' l'ava't b'en avarti : « Si t'en voé' in n-aut' nuée v'nir, 'a dit, tromp'-toé pâs ; jett' ton étrille, à c' coup'-lâ ! »

Ça fa't, quand il l'â vu v'nir encore enn' fois, i' jett' son étrill' p'is ça a fait' pareil comm' pour la bârr' de savon : i' y en ava't p't-être enn' montagne. Mon gârs grapigna't dans çâ, p'i' i' r'culbutè' en bâs, p'is quiens b'en !

Te'hours, lâ, i' éta'ent rendus, folla't qu'i's dépasse' enn' çartain' limite à fair' çâ d' minme. Si i's pouva'ent s' rend' lâ, après çâ, lui, i' éta't p'us capab' d' 'és r'joind'e !

I' dit : « I' s'en vien encôre ! I' dit, i' ést v'nu à bout de travarser par dessus cés étrill's-lâ ! » Lâ, i' gu'i resta't le rasoir. 'A dit : « Non ! 'A dit, jett'-lé pâs ! 'a dit, j'

13. *Nanane* (enfant de) : Terme de déception à propos d'une personne.
14. *Décoller :* Déguerpir, partir avec précipitation.
15. *Mener :* Se déplacer rapidement.
16. *Garrocher :* Projeter, lancer avec force (surout des pierres).

m'en vâs gu'i joué' in n-aut' tour ! » Ça fa't, lâ, i's s' sont transformés tou' 'és deu' en canârds ; i éta'ent su' l' bord du lac. P'i' 'a dit : « I' vâ v'nir, mecque i' soeille écitte ; mecqu'i' nou' 'oueille' 'a dit, i' vâ l' savoèr que c'ést n'us aut's, mé', 'a dit, pour êtr' capab' de nous fér' du mal, 'a dit, faut qu'i' nous po'gne. 'A dit, i' vâ nous soégner, mé', fa's b'en attention : reste à l'eau, éloègn'-toé du bord ! »

Te'hours, bon, le Prinç' d' la Mer Noère r'ssout ; p'i' i' étè' au bor' avec du blé p'is du riz p'i' avec tout's sort's d'affaires, p'i' i' leu's épâilla't çâ à l'eau ; pitt', pitt', pitt', p'is l' prince i' s' lança't, i' ava't faim ; i' charchè' à aller manger. Mé', elle, all' le r'poussa't tout l' temps du bord ; all' le r'poussa't tout l' temps du bord ! Te'hours, i' ést v'nu à s' tanner[17] de d' çâ, lui. I' dit : « J' m'en vâs fair' le tour du lac, le Prinç' d' la Mer Noère, p'is j' m'en vâs lés prend' par en arguiére ! » Aussitôt qu'i' â été éloègné du bord, b'en, 'a dit : « Suis-moé, p'is marche asteur ! »

I's sont r'venu' encôre en parsonnes, p'is lâ, i' ont po'gné in ch'min, p'is ça gu'y alla't ! Mé', ça pâ' été long qu'i's l' voya'ent v'nir en nuag' comm' lés promiér's fois. « Bon, b'en, 'a dit, asteur... » I' on arrivé à quat' fourch's de ch'mins. 'A dit : « Asteur, écitte, 'a dit, lâ, c'ést l' p'us loin que j' peu' aller. 'A dit, tu voés, 'a dit, j' m'en vâs m' souhété' en église, p'is toé, 'a dit, tu vâ' êtr' le prêtre ; p'i' 'a dit, d' minme, 'a dit, i' nous r'connaîtra jama's ! P'i' 'a dit, i' vâ s'informer quel chemin prend'e, mé', 'a dit, tu gu'i monteur'râs le ch'min du milguieu.

– C'ést correck ! »

Ça prend pâs d' temps qu' aprè' êtr' souhété d' minme, i' éta'ent tout' installés, tant [quand] qu' le Prinç' d' la Mer Noère â arrivé ; p'i' i' s'informe au curé si i' ava't pâs vu pâssé' enn' fill' p'i' in garçon ?

– Oui, i' dit, i's ont pris c'te ch'min-lâ ! »

I' prend l' chemin, p'i' i' gu'y alla't par lâ ! Après qu'i' y a eu p'us de danger, i' éta't rendu assez loin, 'a s'ést r'souhettée encôre en femme, p'is ça fa't, 'a dit : « Asteur, 'a dit, faut que tu t'en a'll's t'ut seul, toé ! 'A dit, mon pére, 'a dit, de c'te ch'min-lâ, 'a dit, i' n'en r'viendrâ jama's ; 'a dit, i' vâ marcher jusqu'à la fin du monde, 'a dit, ça finira p'us çâ. P'i' 'a dit, moé, faut que j' reste écitt' pour fair' pénitenç' pour in n-an et in jour ; 'a dit, j' su's pâ' 'apab' de grouiller d'icitte : faut que j' reste icitte ! P'i' 'a dit, toé, b'en, tu peux t'en r'tourner dans ta famille, mé', 'a dit, faut qu' tu m' fèze enn' promesse, avant de partir. 'A dit, faut qu' tu m' promett's de jamè' embrasser parsonn' p'is de jama's te laissé' embrasser par parsonne.

– Ah ! i' dit, c'ést correck, çâ ! I' dit, c'ést b'en izé [easy][18] à fair' çâ, p'is j' te l' promets !

– P'i' 'a dit, au bout' d'in n-an et in jour, 'a dit, tu viendrâs m' trouvé' écitte !

– Correck ! »

---

17 *Tanner* (se) : Se fatiguer, se rendre à bout de patience.
18. *Easy* (angl.) : Facile.

Mon gârs pârt, p'i' i' s'en r'tourn' chez eux. Tant qu'i' [quand il] â arrivé au château, b'en, c'éta't pâs drôle, hein ! I' éta't r'venu p'i' i' ava't dés cousin's p'is dés cousins, p'i' i's v'na'ent tout's pour eul l' voèr. Ça fa't, enn' bonn' journée, mon gârs éta't couché dessus le sôfâ p'i' i' dorma't ; p'i' i' r'ssou' un' de sés p'tit's cousines, p'i' all' l'ava't pâs vu ça faisa't presqu'in an. 'A di' à 'a vieill' reine, 'a dit : « Je l' réveill'rai pâs ; 'a dit j' vâs d' 'inqu' juss' l'embrassé' in peu, 'a dit ! »

'A s'en vâ p'i' all' l'embrasse, p'i' i' s' réveille. I' s' rapp'la't p'us qu'i' ava't 'té courir après l' Prinç' d' la Mer Noère, ni r'guien en tout'. C'ést pareil comm' si ç' ava't 'té in rêv' pour lui.

Ça fa't, d'in n-affaire et d' l'aut'e, i' ava't r'pris sa vie normale. Te'hours, i' s'éta't fiancé, p'i' i' éta't pour s' marguier. Te'hours, enn' bonn' journée, i' arrive in d' sés p'tits cousins : « Quiens, i' dit, j'ai rencontré enn' grand dame, tant que j'étè' en ville, p'i' i' dit, 'a m'â fa't in cadeau. I' dit, r'gâr' de quoi c' que c'ést qu' 'a m'â deunné : 'a avè' enn' p'tit' poul' p'i' in 'tit coq. I' dit, 'a m'â dit, i' dit, que t' éta's pour fêter tés fiançailles, à soèr.

– Le gâ' i' dit, c'ést pourtant vrai ! I' dit, comment c' que c'ést qu' 'a â b'en su çâ, i' dit, comment c' que c'ést qu' tu l'âs. . . ? La connais-tu c' femm'-lâ ?

– Non. Je l' l'ai jama's vue, mé', i' dit, 'a m'a deunné çâ, p'i' i' dit, 'a m'a deunné çâ pour toé, pâs pour moé !

– Mé', i' dit, quoi c' que tu veux que j' fasse avec çâ, enn' poul' p'i' in coq ? I' dit, i's sont b'en beaux, mé', i' dit, quoi c' que tu veux qu' j'en faize ?

– Ah ! b'en, i' dit, c'ést çâ qu' 'a m'â dit : de t' lés deunner p'i' i' dit, que tu 'és gardes ! »

Ça fa't, l' soèr, i' éta'ent tout' au parté [party][19], p'i' ça buva't, p'is ça fêta't ! I' fêta't sés fiançailles. Te'hours, le 'tit gârs, i' s'en vâ l' trouver : « 'Cou' don, i' dit, la p'tit' poul' p'is l' p'tit coq, i' dit, que j' t'ai emm'né' aujo'rd'hui, i' dit, lés as-tu soégnés ?

– C'ést b'en vrai, i' dit, j' leu's ai r'guien deunné, cés pauv's p'tit's bêtes ! »

P'is justement, ça faisa't quequ's menut's qu'i' y avè' enn' femm' de rentrée lâ, p'i' i' la r'connaissa't pâs, mé', c'étè' elle.

Te'hours, i' s'en vâ pour soégner sés p'tit's poules : p'i' aussitôt qu'i' on eu commencé à cacasser[20], la poul' commence à conter çâ[21] au coq : « T'âs pâs qu'nu ta promesse, p'is tu m'â' anbâdonnée, p'is tu t' rappell's p'us d' moé ! » P'i' in tâs d'affaires ! Ça fa't qu'i' s' mè' à pensé' à çâ. I' prend l' coq, i' dit : « Tu parl's d'in sans-cœur ! I' dit, i' enval' tout' çâ, p'i' i' dit pâ' in mot. Ça fa't, i' s' mè' à brâsser l' coq, p'is l' coq s' mè' à parler : « Oui, mé', i' dit, si i's m'on embrassé tant que j' dorma's, i' dit, c'ést pâs d' ma faute, le p'tit coq !

---

19. *Party* (angl.) : Réunion à caractère social pour célébrer un événement important.
20. *Cacasser :* Caqueter.
21. *Conter çâ :* Rabrouer, réprimander, dire son fait.

– Ah ! i' dit, c'ést d' minm' que ça m'ést arrivé ! »

P'is lâ, i' s' rapp'la't d' tout'. Ça fa't, i' s'en vâ trouvé' 'a femme ; il l'ava't r'connue. P'i' i' ont changé 'és fiançailles, p'i' i' s'ést r'marguié avec sa princess' qui l'ava't sauvé.

P'is si i' s'arrang' pâs b'en. . .

12 – BEAU SAUVAGE

Un roi possédait de belles forêts. Pour en prendre soin et les entretenir, il avait à son service toute une armée de serviteurs. Dans ces forêts, vivait un sauvage : on l'appelait Beau Sauvage. C'était un homme fort ; il accomplissait des exploits extraordinaires. Il tordait tous les chênes, renversait tout. . . Le roi faisait construire de beaux chemins dans sa forêt ; le sauvage se plaisait à les remplir d'arrachis et de gros cailloux.

Un bon jour, le vieux roi fit part à son peuple d'un message important. Il promit le quart de son royaume à celui qui inventerait un moyen de capturer Beau Sauvage et de l'emprisonner.

Une bonne journée, un homme se présente chez le roi : « J'ai un plan ! dit-il, je vais le capturer, votre Beau Sauvage, et l'emmener ici. Mais ne l'échappez pas, poursuit-il, car peut-être aurez-vous dix fois plus de peine avec lui, une fois que vous l'aurez laissé aller !

– Ne sois pas inquiet, dit le roi, ce sont là mes problèmes. Quand je l'aurai, je te promets de le retenir prisonnier. »

L'homme demande alors au roi de lui faire construire une solide cage d'acier, assez grande pour que Beau Sauvage puisse y circuler librement. « Faites placer la porte, dit-il, à la partie supérieure. Dès que les pieds du sauvage toucheront le plancher de la cage, un mécanisme devra faire basculer la porte.

– C'est bien ! répond le roi. Tu l'auras, ta cage. »

On fit alors fabriquer la cage le plus solidement possible, pour que le sauvage ne pût s'échapper. Ce monstre avait un appétit féroce, une véritable maladie. Il mangeait à longueur de jour. Il lui fallait avaler tout ce qu'il voyait, que ce soit du raisin, des bananes ou n'importe quelle autre nourriture. Son seul passe-temps consistait à manger.

Dans le fond de la cage, on dressa donc une belle table, garnie de vin et de tout ce qui pouvait attirer le Beau Sauvage. On transporta finalement cette cage au milieu de la forêt.

Une bonne journée, Beau Sauvage sautait d'un arbre à l'autre, comme un écureuil, quand il aperçut la cage. « Bien, dit-il, je t'assure que le vieux roi m'a fait

apporter tout un festin. Il doit avoir changé d'opinion à mon sujet pour me faire servir un pareil repas ! Peut-être pense-t-il que je resterai prisonnier de cette cage... Il se trompe bien ! Je vais sauter au fond de la cage et en sortir si rapidement, avec tout son contenu, qu'il ne pourra jamais me capturer ! »

Beau Sauvage saute donc au milieu de ce réfectoire improvisé. Le mécanisme de la cage fonctionne à merveille. Voilà notre sauvage pris au piège ! Il a beau se débattre comme un démon, il ne peut plus en sortir.

Quelques jours plus tard, les soldats qui surveillaient la cage arrivent au château avec leur prisonnier, Beau Sauvage. Le vieux roi s'exclame : « Hein ! je le savais, dit-il, que je finirais par t'avoir !

– Oui, de continuer le sauvage, tu me tiens pour une semaine, peut-être deux, mais je t'assure que tu ne me garderas pas ici.

– Je vais te garder aussi longtemps que je le voudrai.

– Les clés, que vas-tu en faire ?

– Je vais les faire venir ici, moi, les clés.

– Ah ! non, jamais, s'écrie le sauvage. Bien, écoute ! Si tu traînes ces clés-là dans tes poches, je t'assure que je vais me les procurer dans peu de temps ! »

Le vieux roi lui répond : « Je ne les traînerai pas dans mes poches, je vais les donner à ma vieille reine. Là où elles seront, jamais personne ne pourra les trouver !

– Très bien ! Comme tu voudras ; mais, à ta place, je libérerais ton prisonnier tout de suite. Souviens-toi que tu vas payer cher si je parviens à m'échapper !

– Ah ! Je ne paierai pas, car je ne te laisserai pas partir !

– À toi de décider ! »

Tu comprends que le roi le soignait au bout de la fourche, comme on dit vulgairement. Le Beau Sauvage crevait de faim presque la moitié du temps...

Par charité, la vieille reine avait adopté un petit garçon. Une bonne journée, celui-ci se tenait près de la cage du Beau Sauvage et jouait aux marbres avec ses camarades. Mais, malheureusement, il perdait toujours, puis il pleurait et s'emportait. Le Beau Sauvage lui dit alors : « Viens ici ! » Le petit gars part et va le trouver. « Donne-moi une poignée de tes marbres ! »

Le petit gars, en pleurant, lui en donne plusieurs ; le sauvage les place par terre et se montre expert à ce jeu. « Si je pouvais sortir d'ici, je te promets que je t'enseignerais à jouer aux marbres ! Tu gagnerais tous les marbres que tu voudrais, et aussi souvent que tu voudrais.

– Oui, dit le petit garçon, ça fait mon affaire. Depuis si longtemps que tout le monde rit de moi ! À tous les matins, la vieille reine m'en donne plein un sac ; en quelques minutes, j'ai tout perdu !

– Oui, mais toi, tu peux me faire sortir d'ici, si tu le veux !

– Comment ça ? Je ne suis pas capable, tu le sais bien ! La cage est verrouillée et je n'en ai pas la clef. Si je l'avais, tiens, Beau Sauvage, je te libérerais tout de suite pour apprendre à jouer aux marbres !

– C'est bien simple, lui explique le sauvage. Va trouver la vieille reine et dis-lui que tu as attrapé des poux ; dis-lui que tu as des démangeaisons et gratte-toi ! Lorsqu'elle cherchera tes poux, penche-toi et prends la clé qui traîne dans la poche de son tablier. Amène-la-moi ici et je vais t'enseigner à jouer aux marbres ! »

Le petit garçon part donc, va trouver la vieille reine, et se plaint d'irritations sur tout le corps. « Mes compagnons de jeu, dit-il, m'ont donné des poux. J'en suis dévoré.

– Ah ! s'exclame la vieille, mets-toi à genoux ; je vais voir si c'est bien vrai ! »

Elle commence à fouiller dans ses cheveux, mais elle ne trouve pas de poux. Pendant ce temps, le petit gars s'empare de la clé. « Ah ! sors d'ici. Tu n'as pas de poux, je n'en vois pas ! »

Le petit garçon retourne donner la clé à Beau Sauvage qui s'empresse de sortir de sa cage. Il attrape l'enfant sous son bras et s'enfuit avec lui dans la forêt. Après une longue journée de marche, ils s'arrêtent, le soir. Beau Sauvage prépare un bon lit à l'enfant.

Tôt, le lendemain matin, il le réveille et l'emmène près d'une fontaine qui avait sa source dans un rocher. « Maintenant, dit-il, je vais te prendre et te plonger la tête dans cette fontaine !

– Oui ? de répondre l'enfant. Maintenant que je t'ai libéré, tu vas me noyer dans cette fontaine-là ?

– Ah ! non, reprend le sauvage, je ne te noierai pas. Regarde bien ce qui va se produire. Je veux seulement te plonger la tête dans l'eau et non pas te noyer ! »

Il prend alors le petit gars et lui enfonce la tête dans la fontaine ; puis il l'en retire. Le petit garçon possédait maintenant de beaux cheveux d'or frisés ; on n'en trouvait pas de pareils au monde. « Tiens, tu vois, maintenant ?

– Je ne serai pas plus heureux avec cette chevelure, répond l'enfant. Tous les gens vont tenter de me couper le cou pour avoir ma tête !

– Ah ! non, tes cheveux d'or vont rester bien cachés ! D'une peau de mouton je vais te fabriquer une autre chevelure qui s'adaptera très bien à la tête ; de cette façon, personne ne verra tes vrais cheveux. Si tu les montres à quelqu'un, ce que tu as prédit t'arrivera : on te coupera le cou pour avoir ta tête !

– Ah ! s'écrie l'enfant. C'est parfait, s'il en est ainsi ; mais j'ai peur d'avoir l'air repoussant avec une peau de mouton sur la tête !

– Bien, peu importe, tu dois l'endurer. Moi, quand j'étais prisonnier dans la cage, je ne disais pas un mot !

– Oui, mais moi, je ne suis pas Beau Sauvage !

– Écoute-moi et tout ira bien ! »

Beau Sauvage et l'enfant continuèrent à voyager ainsi pendant peut-être une semaine. Ils étaient même rendus dans des pays lointains. Un soir, ils sortent de la forêt. « Ce soir, dit Beau Sauvage, nous couchons ici ; demain matin, tu iras voir le roi de ce château. Ce vieux roi fait cultiver d'immenses parterres de fleurs. Tu iras t'engager comme jardinier.

– Peut-être ne voudra-t-il pas de moi ! lui répond l'enfant.

– Peu importe, je t'assure qu'il va t'embaucher. Demande-lui un endroit à l'orée du bois pour pouvoir cultiver des fleurs. Dès qu'il s'apercevra que tu veux vraiment semer des fleurs, il va te donner un petit coin de terre. Si tu te trouves dans l'embarras, pense à moi et je viendrai à ton aide. »

L'enfant s'en va trouver le roi et sollicite un emploi comme jardinier. « Des jardiniers, j'en ai, je ne sais qu'en faire !

– L'enfant insiste : vous devriez m'employer ! J'ai la certitude de pouvoir cultiver des fleurs comme aucun jardinier ne l'a jamais fait. Seulement un petit coin de terre en bordure de la forêt serait suffisant pour moi ! »

Les vieux jardiniers qui travaillaient depuis longtemps au service du roi conseillèrent à leur patron de donner à l'enfant un coin de terre rempli de souches : « Permettez-lui d'occuper ce terrain pour voir ce qu'il peut faire ! »

Le vieux roi l'accepte donc à son service. L'enfant se souvenait de la promesse que lui avait faite Beau Sauvage de venir à son aide dans les cas difficiles. Il rend visite au jardinier qui résidait à l'écart, dans une petite maison.

Le soir, il examine le coin de terre qu'on lui a concédé : de grosses souches, des ronces et toutes sortes de mauvaises herbes y poussaient ! « Je ne pourrai jamais rien récolter dans ce coin. Si Beau Sauvage était ici, il m'aiderait, lui ! »

Ces mots à peine prononcés, Beau Sauvage était là : « On t'en a donné un jardin ?

– Oui ! Mais que faire avec ça ? Regarde ces souches et ces roches, ce n'est pas cultivable !

– Laisse faire, va te coucher ; demain matin, tu verras ! »

Au matin, il y avait, dans ce coin de souches, le plus beau jardin qu'on puisse imaginer. Les tiges étaient en pleine croissance, plusieurs boutons éclataient déjà. Le petit gars pensa en lui-même : « Si Beau Sauvage me continue son aide, je serai bon jardinier à peu de frais ! »

Quatre ou cinq jours s'écoulent... L'enfant cueille un magnifique bouquet de fleurs, des fleurs comme on n'en avait jamais vu. Il se rend au château et donne le bouquet au vieux roi. « Voici un bouquet pour votre princesse ! »

À la vue de ces fleurs, le roi est émerveillé et désire voir le jardin que le petit gars cultive. « Je veux bien, mais pas tout de suite. Je ne fais que commencer, lui explique l'enfant.

– Mais comment as-tu procédé pour faire pousser en cinq jours de si belles fleurs ?

– Ah ! C'est là mon secret. Attendez encore deux semaines et vous viendrez voir mon travail ! »

Impatient, le vieux roi se rend voir le jardin du petit gars ; il constate avec étonnement que les fleurs de son jardin sont plus belles que toutes les fleurs des autres plates-bandes.

Un matin, l'enfant enlève sa fausse chevelure et peigne ses cheveux dorés. Sa fenêtre donnait sur celle de la princesse. L'or des cheveux du gamin se reflétait comme le soleil dans le miroir de la princesse. « D'où vient cette lumière ? s'exclame-t-elle. Il est trop tôt ; le soleil n'est pourtant pas encore à l'horizon ! »

Elle lève les yeux, et aperçoit la tête étincelante de l'enfant. « Mais, est-ce qu'il porterait un soleil en guise de tête ? » Elle ne pouvait imaginer la cause de ce phénomène. À la vue de la princesse, le gamin remet rapidement son casque de peau de mouton.

L'après-midi, il apporte un autre bouquet de fleurs à la princesse. « Ce que tu as vu ce matin, n'en parle à personne, dit-il. Si tu dis un seul mot, je t'assure que je quitterai mon emploi de jardinier, et tu ne pourras plus avoir de mes belles fleurs !

– Ne crains pas, je n'en parlerai pas ! » de poursuivre la princesse.

Depuis longtemps déjà le petit garçon travaillait comme jardinier au château du roi ; le vieux monarque l'aimait et l'avait nommé jardinier en chef.

Un bon jour, on déclare la guerre. Tous les citoyens, sans aucune exception, devaient y participer, de peur que le roi ne soit dépouillé de tous ses biens. Un soir, le jardinier se dit : « Pourtant, je devrais être capable, moi, d'apporter une aide efficace ! Si Beau Sauvage était ici, il me ferait des suggestions pratiques au sujet de cette guerre. À nous deux, on tirerait des plans ! »

Il n'avait pas fini de parler que Beau Sauvage lui apparaissait. « Beau Sauvage, tu sais pourquoi je t'ai fait venir ?

– Oui ! Une grosse guerre vient d'éclater ; et si elle ne se règle pas, le vieux roi va perdre tous ses biens. »

Le jardinier lui demande : « Ne pourrais-tu pas m'aider à arrêter cette guerre ?

– C'est bien simple, répond Beau Sauvage. Va trouver le roi et demande-lui qu'il te prête une de ses vieilles rosses ruinées par la guerre. Il va vouloir te donner un beau cheval ; ne le prends pas. Persiste jusqu'à ce qu'il te prête une vieille rosse. Demain matin, quand tu auras en main ton vieux cheval, pars avec les autres citoyens pour aller à la guerre ; dirige ta monture dans une savane, laisse-la s'embourber et attends mon arrivée. Je te retrouverai là et te donnerai de plus amples explications.

– Entendu ! »

Le même soir, le jardinier s'en va trouver le roi : « Je suis prêt à aller à la guerre, dit-il. Donnez-moi un cheval et je tenterai l'impossible.

– Je vais te donner un cheval, répond le roi. Le meilleur de mon écurie.

– Ah ! non, je n'ai pas l'habitude de monter en selle ; si j'ai un cheval trop fougueux, il va me désarçonner et je devrai poursuivre ma route à pied. Je veux pouvoir me rendre ; même si je suis en retard sur les autres, je veux y aller quand même.

– Tu es sot ! réplique le vieux roi. Pourquoi ne veux-tu pas monter un bon cheval. Ce soir, entraîne-toi à le guider ; demain, tu monteras en selle avec autant d'habileté que les autres !

– Ah ! non, je redoute un cheval de qualité !

– Bien ! Dans ce cas-là, je te prête un vieux cheval. Il est passablement décrépit ; mais, dans son temps, c'était le meilleur coursier de mes écuries. Il va peut-être te transporter une certaine distance ; mais j'ai bien peur qu'il ne se rende pas à destination.

– Peu importe, pourvu qu'il parcoure une partie du chemin. Je marcherai le reste du temps !

– Bien ! Entendu ! Si tu le veux. . . »

Le lendemain matin, il part avec son vieux cheval, à une vitesse surprenante. Il arrive à un trou de boue et le laisse s'enliser complètement. Les autres cavaliers passaient. . . « On t'avait bien averti de monter un bon cheval et non de conduire un squelette semblable ! Tu vas rester ici et tu ne verras rien du combat ! »

Dès que les autres sont tous passés, Beau Sauvage arrive et ne fait que caresser le cheval du gamin. Soudainement, ce n'est plus le même ! Il ne peut plus l'immobiliser. Beau Sauvage dépouille l'enfant de sa perruque de peau de mouton, le revêt d'habits princiers et lui donne un sabre de qualité unique. « Maintenant, de dire Beau Sauvage, lance-toi, fais ton chemin ! N'aie pas peur, je te garantis le succès ! »

Le combat était à peine engagé que le gamin, sous l'apparence d'un prince, fait son entrée sur le champ de bataille. Il se promène d'un rang à l'autre ; à lui seul, il fauche plus d'ennemis que tout le reste de l'armée. Le carnage dure une couple

d'heures. La première journée du combat prend fin ; et tous les ennemis sont en déroute. Ils comprennent qu'on reprendra le combat le lendemain. Certains poursuivent l'ennemi encore plus loin ; mais lui, l'enfant, se hâte de regagner son trou de boue et y enlise de nouveau son cheval. Beau Sauvage revient et redonne au cheval sa décrépitude naturelle.

Quand les autres combattants reviennent du champ de bataille, ils s'adressent au gamin : « Essaies-tu encore de libérer ton vieux cheval ? Laisse-le dans son trou de boue, et qu'il y crève ! Si tu étais venu avec nous, tu aurais vu les exploits d'un guerrier sans pareil : un prince, avec une belle chevelure en or !

– Demain, je vais monter un autre vieux cheval ; cette fois, je vais tout faire pour qu'il se rende jusqu'au champ de bataille. S'il ne s'enlise pas ici, lui aussi. . .

– Prends-en donc un bon. Tu vas voir !

– Non, non, je ne suis pas un cavalier chevronné, moi.

– Comme tu veux, dans ce cas. . . »

Les soldats reviennent au château et racontent au vieux roi ce qui s'est passé. Quant au gamin, lui, il retourne à son jardin. Le vieux roi ne tarde pas à aller le retrouver. « Pourquoi ne prends-tu pas un meilleur cheval ? lui dit-il. Tu verrais comment se déroule le combat, et ce serait pour toi un souvenir ineffaçable !

– Je ne suis pas capable de monter sur une bonne bête, moi. J'en perdrais connaissance.

– Bien, comme tu voudras. Mais tu risques fort de ne rien voir de la bataille !

– Demain matin, réplique le jeune jardinier, je vais partir deux heures avant les autres soldats ; de cette façon, j'arriverai à temps ! »

Le matin arrive. L'enfant décide encore de poursuivre sa route sur le dos du vieux cheval qui trébuchait et boitait de plus en plus. En arrivant au même trou de boue, il enlise de nouveau l'animal. Les combattants passent. . . Au moyen de leviers, l'enfant s'efforçait de retirer de la boue les pattes de la pauvre bête. Puis, ho donc !

« Tu vas encore rester ici, de lui dire ses compagnons. Tu ne verras rien.

– Ça ne me dérange pas ! »

De nouveau, Beau Sauvage vient tirer son ami d'embarras, d'une façon semblable, sauf que la couleur de l'habit et du cheval est différente.

Le soir, à leur retour, les soldats s'empressent de lui raconter l'aventure : « Imbécile ! Tu perds encore ton temps avec ce vieux cheval-là ? Si tu avais vu ! Un autre guerrier est revenu sur le champ de bataille et a accompli cent fois plus d'exploits que celui d'hier ! On ignore d'où il peut venir. Il arrive comme un éclair et repart aussi vite.

– Demain, reprend le petit gars, je partirai à minuit. Même si je chevauche une vieille bête, vous ne rirez pas de moi ! J'arriverai bien à temps !

– Oui, mais ne t'y fie pas trop. Demain, c'est le dernier jour de combat. Si l'on repousse les ennemis aussi loin qu'hier, ils ne seront plus sur notre territoire. On n'aura plus de raison de faire la guerre ! »

Le lendemain, le vieux roi ordonne à ses soldats d'essayer de blesser l'intrépide guerrier pour ensuite le capturer. Notre jeune jardinier part de nouveau et fait encore la risée des autres cavaliers qui se dirigent vers le combat.

La bataille va bientôt prendre fin quand les soldats se disent en eux-mêmes : « Que le diable emporte les autres ! Il faut blesser ce guerrier d'une manière ou d'une autre, sinon le vieux roi sera mécontent de nous ! »

Le petit gars, redevenu brillant cavalier, éperonne dans une direction, mais tous les autres soldats se précipitent vers lui pour tenter de le capturer. Mais il tient ferme ! Finalement, un des soldats le frôle de près ; et, de la pointe de son épée, lui coupe une mèche de cheveux. « Mais c'est de l'or, ça ! » s'exclame-t-il.

Vite, il retourne porter au roi la mèche de cheveux d'or. Pendant ce temps, le petit gars, dans son trou de boue, semblait prier le Ciel de délivrer de l'enlisement la misérable bête.

Le vieux roi, en voyant la mèche de cheveux, s'écrie : « Ce guerrier a des cheveux d'or ! Je n'ai jamais rien vu de tel ! Pourtant, je suis assez âgé et je n'ai jamais entendu parler de cet homme. D'où arrive-t-il ? »

Le monarque donne alors ordre à tous ses soldats de défiler devant lui, sans en oublier un seul. Celui qui aurait des cheveux d'or recevrait pour récompense toute la fortune du roi et épouserait sa fille, la princesse. Et le roi d'ajouter : « N'eût été de ce prince, quel qu'il soit, j'aurais quand même perdu mes biens ! »

Tous les soldats défilèrent donc devant le roi... Certains avaient coloré d'or leurs cheveux. Mais leur feinte était découverte, car on les examinait de près. Même des étrangers se présentèrent devant le roi : leurs ruses furent aussi mises à jour. Personne n'avait de chevelure d'or !

La princesse demande alors à son père, le roi, d'examiner le jardinier, le seul qui n'ait pas défilé devant le roi. « Le jardinier ? dit le roi. Il n'a même pas fait la guerre. Il est demeuré prisonnier dans son trou de boue.

– Bien ! répond sa fille, mais on ne sait jamais ! C'est une injustice de ne pas le convoquer comme les autres. Même si ce n'est pas lui qui a une mèche de cheveux d'or, faites-le demander tout de même.

– Puisque c'est ta volonté, ma fille, dis-lui de venir comme les autres ! »

Le roi demande alors à un serviteur d'aller chercher le jardinier. Celui-ci répond : « Je vais me rendre voir le roi. Mais, comme je suis très occupé, j'irai

seulement quand je serai libre. J'ai encore du terrain à piocher. Je termine d'abord ce travail et j'irai ensuite. »

Le serviteur retourne au château et dit au roi : « Votre jardinier est polisson ; il dit qu'il va venir, mais seulement quand il en aura le temps ! »

Soudain, qui voit-on passer devant le château ? Le beau cavalier qu'on avait aperçu sur un cheval fringant, lors du premier combat ! « Inutile d'attendre votre jardinier ! crie-t-on au roi. Le voici le prince apparu au cours de cette bataille ! »

On essaie en vain de le capturer. Le cavalier évolue ainsi trois ou quatre fois devant le château ; il virevolte comme au combat. Lors de sa dernière galopade, on reconnaît le jardinier à sa perruque de peau de mouton. Le vieux roi s'exclame : « Tu peux t'en retourner, farceur, ce n'est sûrement pas toi qui. . . Mais peux-tu me dire où tu as déniché ce coursier-là ?

– C'est un de vos vieux chevaux.

– Ah ! non, c'est impossible !

– Bien, répond le jardinier, si je pouvais changer mes cheveux en or, serais-je capable d'échanger un vieux cheval pour celui-ci ?

– Oui ! » de dire le vieux roi.

Le gamin enlève alors sa fausse chevelure. « Tenez ! Voyez vous-même ; la preuve est là ! »

Il épousa alors la princesse du vieux roi. Beau Sauvage assista aux noces et mangea à son goût. . . S'ils ne sont pas heureux, je n'y suis pour rien !

BEAU SAUVAGE

Récit populaire raconté, le 30 novembre 1962, à Warren, Ontario, par Joseph Prud'homme (43 ans) qui l'avait appris, vers 1940, de Conrad Jerbeau (même âge) dans le chantier, à Golden Road Mine, près de River Valley, Ontario.

Enregistrement no 1604. Conte-type 502.

C'ést in roi, çâ ; i' ava't dés bell's forêts. I' faisè' enteurtenir çâ... Ah ! i' ava't quésiment toute in armée pour avoèr soin de sés forêts. P'is dans cés forêts-lâ, i' y avè' in sauvage : i's l'app'la'ent le Beau Sauvage, p'is c'éta't in homm' fort. C'ést in homm' qui faisa't c' que c'ést qu'i' voula't. I' teurda't [tordait] tout's lés chên's qu'i' y ava't là-d'dans, p'is renvarsa't tout' ; p'i' i' faisa't fair' dés beaux ch'mins dans sa forêt, p'i' i' gu'i remplissa't tout' çâ d' branchâill's p'is d' gros cailloux.

Le vieux roi, i' s'ést mi' à dire à son peup'e, i' dit : « Si que'qu'un pouva't m' faire in invention pour prendr' le Beau Sauvage, l'emprisonner, i' dit, j' gu'i denn'ra's l' quârt de mon royaume ! »

Ça fa't, enn' journée, i' r'ssou' in homm' lâ, p'i' i' gu'i dit : « Je 'n n-ai in, in plan ! I' dit, j' m'en vâs l' prendr' votr' Beau Sa'vage, j' m'en vâs l'emm'né' écitte, mé', i' dit, échappez-lé jama's, parç' qu'i' dit, vous allé' avoèr 'ted b'en dix fois plus d' misère avec, enn' fois qu' vous allez l'échapper qu' vous en a'rez lâ !

– Inquièt'-toé pâs de d' çâ, i' dit, ça s'râ mon troub'e[1], çâ ! Mecqu' je l'eille, i' dit, j' te garantis que je l' lâch'rai pâs ! »

Ça fa't, i' di' au vieux roi, i' dit : « Vous allez m' fair' faire enn' cage en acier solide, assez grand' pour que Beau Sa'vag' peuve [puisse] aller d'dans librement, debout', n'importe comment ; p'i' i' dit, au fond de c'tte cag'-lâ, i' dit, j' veux qu'i' y eille [ait] enn' porte, mé', d' 'inqu' dessus la cage. P'i' i' dit, j' veux qu' ça soeille [soit] arrangé, çâ, qu' aussitôt que lés pieds gu'i touch'râ au fond, qu' 'a s' farm' t'ut seule !

– B'en, i' dit, c'ést correck ! Tu vâs l'avoèr ta cage ! »

---

1. *Trouble* (angl.) : Tâche pénible, peine, mal, difficulté.

Ça fa't qu'i's gu'i ont fa't fabriquer çâ, enn' cag' fort' pour êtr' b'en çortain qu'i's l'échapp'nt pâs, p'is c'te Beau Sa'vag'-lâ, lui, c'éta't pir' qu' enn' maladie : folla't qu'i' mang' tout l' temps ; tout' quoi c' que c'ést qu'i' voya't, du raisin, dés bananes, qu' ça soeill' quoi c' que c'ést qu' ça voudrâ, ça gu'i en folla't ! I' mangè' enne affére épouvantab'e ! C'éta't son seul pâss'-temps, çâ, manger !

Te'hours, i's gu'i ont tout arrangé enn' bell' tab' dans c'tte cag'-lâ, p'i' i' ont tout arrangé çâ, i' ont mis du vin, i' ont mis tout c' que c'ést qu'i's pouva'ent s'imaginer qui pourrè' attirer Beau Sa'vage, p'i' i' ont transporté c'tte charg'-lâ dans l' milguieu [milieu] d' la forêt.

Te'hours, enn' journée, Beau Sa'vage, i' sauta't d'in arb' à l'aut'e, quésiment comme in écureu' [écureuil], p'i' i' r'ssouda't p'i' i' aparçoè' çâ. « B'en, i' dit, j' te dis qu' le vieux roi m'en a fait emporté' un, in festin ! I' devrè' avoèr changé d'idée à propos d' moé, pour, i' dit, pour vouloèr me faire in festin d' minme ! Mé', i' dit, i' pens' 'ted b'en que j' m' en vâs rester pris dans c'tte affair'-lâ, mé', i' dit, i' s' tromp'e ! I' dit, j' m'en vâs sauté' au fon [fond] assez vit' p'is r'sortir assez vite avec quoi c' que c'ést qu'i' y â lâ, i' dit, qu'i' a'râ jama's l' temps de m' prend' lâ ! »

En sautan au fond, la cage éta't b'en fait' : v'lâ l' gârs pris d'dans ! I' ava't beau s' debatt' comme in démon, i' éta't p'us capab' d'en sortir !

Ça fa't, enn' coupl' de jour' après çâ, lés saldâts du roi qui ouatcha'ent [to watch][2] çâ, r'ssoude' avec mon Beau Sa'vag' pris dan 'a cage. Le vieux roi dit : « Hein ! Je l' sava's que j' viendrè' à t'a'ouèr !

– Oui ! I' dit, tu vâs 'ted b'en m' quiend'e enn' semaine, 'ted b'en deux s'maines, mé', i' dit, j' te garantis qu' tu m' gard'râs pâ' écitte !

– I' dit, j' m'en vâs t' garder tant que j' m'en vâs vouloèr !

– Lés clés, i' dit, qu'est-c' que c'ést qu' tu vâ' en faire ?

– I' dit, j' m'en vâs lés fair' v'nir écitte, moé, 'és clés !

– Ah ! non, i' dit, jama's !

– B'en, i' dit, écoute, lâ ! I' dit, si tu traîn's cés clés-lâ dans tés poches, i' dit, j' su's çortain que ça s'râ pâs long que j' m'en vâs lés avoèr !

– Le vieux roi dit, j' lés traîn'rai pâs dans més poches, i' dit, j' m'en vâ' 'és deunné' à ma vieill' reine ! P'i' i' dit, jama's parsonn' von aller lés charcher d' où c' qu'i's von être !

– Correck ! Comm' tu voudrâs, mé', i' dit, si j'éta's toé, moé, j' te lâch'ra's t'ut suite, parç' que, i' dit, tu vâs payer pour, si tu viens qu' à m'échapper !

– Ah ! i' dit, j' paierai pâs, j' t'échapp'rai pâs !

– C' correck ! »

2. *Watch* [to] (angl.) : Surveiller, guetter.

Il l' soègna't, t' comprends, p'i' au bout d' la fourche, comme on dit ; il l'â fa't crever d' faim la mo'quié du temps. . . Ça fa't, enn' journée, la vieill' reine ava't pri' in p'tit gârs quésiment par charité ; p'is l' p'tit gârs éta't drette au râs d' la cag' de Beau Sa'vage, p'i' i' jouè' aux marbres, avec d'aut's qu'i' y ava't lâ. P'i' i' parda't, p'i' i' parda't, p'i' i' s' choqua't, p'i' i' brâilla't. . . P'i' hin. . . P'is marche ! Beau Sa'vage i' dit : « Vien écitte ! »

Ça fa't que l' p'tit gârs pârt p'i' i' s'en vâ l' trouver. « Tu voés, i' dit, moé ; i' dit, denn'-moé z-en enn' po'gnée de tés marbres ! »

Le p'tit gârs, en brâillant, gu'i deunne enn' po'gnée d' marbres, p'i' i' plaç' sés marbre' à terre, p'i' i' frappa't çâ comm' qu'i' voula't. I' dit : « Si j' pouva's sortir d'écitte, i' dit, j' te garantis que j' te monteur'ra's, moé, à joué' aux marbres ! P'i' i' dit, tu gâgn'ra's tout's lés marbr's que tu voudra's, tant qu' tu voudra's !

– L' p'tit gârs, oué ! Çâ, ça f'ra't mon affaire ! I' dit, v'lâ assez longtemps qu' tout l' mond' ris'nt de moé ! I' dit, la vieill' reine 'a m'en deunne in gros sac tout's lés matins, p'i' i' dit, dans l' temps d' le dire, je 'n n'ai p'us !

– Oué, mé', i' dit, t'és capab'e, toé, i' dit, de m' fair' sortir d'écitte, si tu voudra's !

– Le p'tit gâ' i' dit, j' su's capab'e ? J' su's pâs capab'e, tu sé's b'en ! I' dit, c'ést bârré[3] à clé, çâ, p'is c'ést pâs moé qui l'â' la clé ; i' dit, si je l' l'ava's, quiens, i' dit, Beau Sa'vage, j' te lâch'ra's t'ut suite, i' dit, d' 'inqu' pour apprendre à joué' aux marbres !

– C'ést b'en simple ! I' dit, vâ trouver la vieill' reine, lâ, p'is dis-y qu' t'â' attrapé dés poux, qu' t' és plein d' poux, p'is ça pique, p'i' i' dit, gratt'-toé ! P'i' i' dit, 'a clé, i' dit, 'a 'a traîn' dan 'a poch' de son tabilguier [tablier], p'i' i' dit, pench'-toé en avant d'ell' mecque 'a charch' dés poux, lâ, p'i' i' dit, voles-y ! Amèn'-moé-lé' écitte, p'i' i' dit, j' te garantis que j' m'en vâs t' montré' à joué' aux marbres ! »

B'en, l' p'tit gârs pârt, p'is s'en vâ trouver la vieill' reine, p'is ça piqua't, p'is : « Ceus' qui jouse' [jouent] avec moé m'ont tout' empli d' poux, p'i' i's m' mangent !

– Ah ! 'a dit, mets-toé à g'nou' écitte, lâ, p'i' 'a dit, j' m'en vâs r'gârder voèr si c'ést b'en vrai ! »

'A commence à gu'i charcher dedan 'és ch'feux, p'i' 'a gu'i en trouva't pâs d' poux ; i' 'n n'ava't pâs ! P'is l' p'tit gârs, tandiss' c' temps-lâ, i' â po'gné 'a clé. « Ah ! vâ t'en encôr' dehors, 'a dit, tu 'n n' âs pâs d' poux, j' t'en voés pâs ! »

L' p'tit gârs pârt, p'i' i' s'en vâ, p'i' i' deunn' la clé à Beau Sa'vage. Mon Beau Sa'vage, ça pâ' été long qu'i' éta't sorti de d'dans sa cage ; po'gn' le p'tit gârs sour son brâs, p'i' i' prend l' boâ' avec. I' ont marché toute enn' grand journée d' minme.

---

3. *Barré :* Fermé avec un cadenas. Allusion à l'ancienne façon de fermer les portes au moyen d'une barre.

Ça fa't, le soèr, le Beau Sa'vage a fait enn' bonn' plaç' pour que l' p'tit gârs s' couche, et puis, le lend'main matin, il l'â réveillé de bonne heure : « B'en, i' dit, viens voèr, i' dit, asteur ! » Il l'emmèn' d'où c' que c'ést qu'i' y avè' enn' fontain' qui coula't de d'dans l' rocher. I' dit : « Asteur, i' dit, j' m'en vâs t' prendr' p'is j' m'en vâs t' saucé' 'a têt' dans çâ.

– L' p'tit gârs dit : Oui ! Asteur, i' dit, que j' t'ai lâché, i' dit, tu vâs m' neyer dans c'tte affair'-lâ !

– Ah ! non, i' dit, j' te neill'rai [noierai] pâs ! I' dit, tu vâs voèr quoi c' que c'ést qui vâ arriver ! I' dit, j' m'en vâs d' 'inqu' juss' te saucer la tête, lâ, i' dit ; j' te neill'rai pâs ! »

Ça fa't, i' prend l' p'tit gârs p'i' i' gu'i sauç' la têt' dans la fontaine, p'i' i' l' sort. L' p'tit gâ' avè' enn' bell' chev'lure en or, tout' frisée, i' y ava't r'guien d' plus beau au monde ! « Quiens ! i' dit, tu voé' asteur !

– L' p'tit gârs dit : J' su's pâs mieu' amanché avec çâ ! I' dit, tout l' mond' vont charché' à m' couper l' cou pour avoèr ma tête !

– Ah ! non, i' dit, tu vâs quiend' çâ b'en caché ! I' dit, j' m'en vâs t'en faire un' chev'lure avec enn' peau de mouton ; p'i' i' dit, qui t' fa't juss' dessus la tête ; i' dit, d' minme, i' dit, tu mont'râs pâs c'tte chev'lur'-lâ à parsonne, parç' qu'i' dit, si tu monteur çâ, i' dit, i' vâ arriver quoi c' que c'ést qu' tu dis lâ, i' dit ; i's vont t' couper l' cou pour avoèr ta tête ! »

Ah ! l' p'tit gâ' i' dit : « C'ést correck de minme, mé', i' dit, j' m'â' avoèr d' l'air fou avec çâ, enn' peau d' mouton dessu' 'a tête ?

– B'en, ça fa't pâs d' diffarence, i' dit, vâ folloèr que t'endur's çâ ! I' dit, je l' l'endura's, moé, i' dit, quant' j'éta's pris dans la cage.

– Le p'tit gârs dit : Oui ! Mé', i' dit, moé, j' su's pâs Beau Sa'vage !

– Écout'-moé, p'i' i' dit, tu vâs voèr, i' dit, ça vâ aller b'en ! »

Ça fa't, i's march'nt 'ted b'en pour eunn' semaine encôre, de minme. I' éta'ent rendus dans d'autr's pays p'us loin ! P'is, c' soèr-lâ, i's sort'nt d' la forêt, p'i' i' dit : « On vâ couché' écitte, à soèr, p'i' i' dit, d'main matin, i' dit, tu vâ' aller trouver ce vieux roi-lâ ; tu voés, i' dit, c'ést in château, p'i' i' y â in roi, lâ ! P'i' i' dit, c'te roi-lâ, i' dit, i' fa't sumer [semer] dés fleurs, p'is dés fleurs, p'is partout, i' dit, c'ést r'guien qu' dés fleurs ! P'i' i' dit, tu vâ' aller t'engager comm' jardinier.

– L' p'tit gârs : B'en, i' dit, i' voudrâ 'ted b'en pâs d' moé !

– I' dit, ça fa't pâs d' diffarence ! J' te garantis qu'i' vâ t'engager. I' dit, d'mand's-y d' 'inqu' enn' place, i' dit, co' minm' qu' ça s'ra't d' 'inqu' dans l' bord du boâs, lâ, d' 'inqu' en p'tit rond qu' tu peuv's sumer dés fleurs ; p'i' i' dit, mecqu'i' voueill' que tu veux vraiment cultiver dés fleurs, i' dit, tu vâs voèr qu'i' vâ t'en deunné' eunne, enn' place ! »

Ah ! l' p'tit gârs pârt, p'i' i' s'en vâ trouver le vieux roi, p'i' i' gu'i d'mande enn' plaç' comm' jardinier. « J'en ai dés jardiniers, i' dit, j' sé's p'us quoi n'en faire !

– Mé', l' p'tit gârs dit : Vous deveriez m'asseyer ! I' dit, j' su's çartain, moé, i' dit, j' pourra's vous fair' pousser dés fleurs, i' dit, comm' vous en avez 'ted b'en jama's vu. P'is, co' minm' que vous m' deunneriez d' 'inqu' in p'tit morceau d' terr' dans l' bord d' la forêt, i' dit, c'ést d' promièr' clâss' pour moé ! »

Ça fa't, i's 'n n-ava'ent p'usieurs, 'és aut's, vieux jardiniers ça f'sa't longtemps qu'i's travailla'ent. I' ont dit : « Justement ! I' 'n n-â in p'tit rond, lâ, qu' ést plein d' chouss's [souches] deunnez-y don çâ pour voèr quoi c' qu'i' ést capab' d' faire ! » B'en, le vieux roi, il l'engage !

P'is Beau Sa'vage i' gu'i ava't dit, i' dit : « Tant qu' tu [quand tu] s'râs pris, qu' tu sa'râs pâs quoi c' c'ést faire, i' dit, fa's d' 'inqu' pensé' à moé, p'i' i' dit, tu vâs voèr, ça vâ marcher ! » B'en, l' p'tit gârs s'en vâ lâ, p'is charche l' jardinier qui travailla't lâ : i' ava't sa p'tit' maison exprès pour lui !

Ça fa't, l' soèr, le p'tit gâ' examin' çâ : dés gross's chouss's p'is dés piquants[4] qui poussa'ent là-d'dans, tout's sort's d'affaires ! I' dit : « J' pourrai jama's r'guien fair' pousser lâ ! I' dit, si Beau Sa'vage étè' écitte, i' m'arrang'ra't çâ, lui, lâ ! »

En disant çâ, Beau Sa'vage éta't rendu lâ ! « Hein ! i' dit, tu 'n n-a' eu in morceau d' terre, te'hours ?

– L' p'tit gârs dit, oui ! Mé, quoi c' que tu veux que j' fasse avec çâ ? R'gâr' don 'és chouss's p'is dés rochers, i' dit, c'ést pâs cultivab'e !

– Laiss' faire ; vâ t' coucher, p'i' i' dit, tu 'ouèr d'main matin ! »

Le lend'main matin, i' ava't l' p'us beau jardin, dans c'te coin de chouss's-lâ, qu'i' ava't jamè' été vu ! P'is c'éta't tout' l'vé, ça commença't déjà à pousser. L' p'tit gârs dit : « Ça march' de minme ! Ça s'ra pâs dur de jardiner ! » Ça fa't, au bout' de quat' cinq jours qu'i' éta't lâ, i' s' fè' in vrai beau bouquet d' fleurs, dés fleurs comme i' en ava't jama's vu en null' pârt. I' pârt, p'i' i' s'en vâ deunner çâ au vieux roi. I' dit : « J'ai emm'né çâ pour votr' princesse ! »

Tant qu' [Quand] le vieux roi a vu lés fleurs, c'ést b'en simp'e, i' n'en r'vena't p'us ! I' voulè' aller voèr çâ t'ut suite. « Ah ! oui ; mé', i' dit, v'nez pâs t'ut suite, i' dit, j' fa's r'guien qu' commencer !

– Mé', i' dit, comment c' que t'âs pu fair' pour fair' pousser cés fleurs-lâ si bell's que çâ, dans cinq jours ?

– Ah ! b'en, çâ, i' dit, c'ést mon secret ! I' dit, laissez fair' p'i' attendé' encôr' deux s'maines, p'i' i' dit, vous viendrez voèr ! »

4. *Piquants :* Épine, bardane.

Le vieux roi, i' pouva't pâ' attend'e : â foulu qu'i' a'll' voèr. B'en, c'ést b'en simple, i' n'en r'vena't p'us ! I' ava't dés b'en p'us bell's fleurs dans son jardin qu'i' 'n n'ava't pâs dan aucun dés jardins dés aut's jardiniers !

Te'hours, in matin, i' avè' ôté sa chev'lur' de mouton, p'i' i' été' après s' peigner, p'is son châssis s' trouvè' à frapper ceul d' la princesse ; p'is tout en s' peignant d' minme, ça réfléta't quésiment comm' le saleil, p'is ça frappa't dans l' miroèr d' la princesse. 'A dit : « Quoi c' que c'ést qui peut b'en fair' çâ ? 'A dit, i' ést trop d' bonne heure : le saleil ést pâ' encôr' levé ? » 'A r'gâr' p'i' 'a gu'i aparçoè' 'a tête. Ça refléta't dessus tou' 'és bords. « Mé', 'a dit, c'ést-tu in saleil qu'i' â pour enn' tête ? » 'A pouva't pâs s'imaginer quoi c' que c'ést qui faisa't çâ. Mé', mon gârs, vit'ment, quand i' s'ést aparçu qu' 'a le r'gârdè', i' s'ést caché 'a tête.

Ça fa't, l'après-médi, i' emmène encôre in bouquet d' fleurs, p'i' i' di' à 'a princesse, i' dit : « Quoi c' que c'ést qu' t' âs vu à matin, parl's-en jamè' à parsonne, i' dit, j' te garantis [t'en supplie] ! Parç' que, i' dit, tu m' 'ouèrâs p'us jardinié' écitte, i' dit, t'a'râs p'us d' més fleurs, i' dit, si t'en parles !

– Ah ! b'en, aie pâs pêur, 'a dit, j'en parl'rai pâs ! »

Te'hours, ça faisè' in bout d' temps qu'i' éta't jardinier lâ, p'is l' vieux roi, b'en, il l'euma't ; i' éta't rendu le cheuf dés jardiniers.

I' s' déclâre enn' guerre ; i' folla't qu' tout l' mond' gu'y a'll' [aille] sans exception, parç' que l' vieux roi éta't b'en çortain qu'i' éta't pour tout pard'e. Ça fa't, le soèr, le jardinier, i' dit : « Pourtant j' devrè' êtr' capab' d' fair' que'qu' chôse, moé ! I' dit, si Beau Sa'vage étè' écitte, i' dit, me semb' qu'i' pourra't m' denné' in idée de c'tte affair' de guerr'-lâ ; i' dit, on settlera't [to settle][5] çâ à no's deux ! » En disant çâ, Beau Sa'vage éta't rendu lâ !

Te'hours, i' di' à Beau Sa'vage, i' dit : « Tu sé's pourquoi c' que c'ést que j' t'ava's d'mandé ?

– Beau Sa'vage i' dit : Oui ! I' y â enn' gross' guerr' d'éclatée, p'i' i' dit, si ça continue d' minme, i' dit, le vieux roi vâ tout pard'e.

– B'en, i' dit, tu pourra's pâ' arranger çâ, i' dit, pour que j' pourrè' arrêter çâ ?

– Beau Sa'vage i' dit, c'ést b'en simp'e ! I' dit, vâ trouver le vieux roi, lâ, p'i' i' dit, i' â dés vieux jouaux, lâ, i' dit, qu'i' s' sert p'us ; i's sont ruinés d' guerre. I' dit, d'mand's-y en in. I' dit, i' vâ vouloèr t'en denné' in beau joual ; prends-lé pâs, i' dit ; ostin'-lé jusqu'à temps qu'i' t'en denne in vieux picâgo[6], lâ, Te'hours, i' dit, mecqu'i' t' denn' c'te vieux ch'fal-lâ, lâ, i' dit, tu vâs partir avec lés aut's, demain matin, pour allé' à guerre, p'i' i' dit, si tu peux trouvé' in trou d' boue, que'qu' plaç' pour l'embourber comme i' faut, rentr'-lé lâ, i' dit, p'i' attends-moé lâ ! I' dit, j' m'en vâ' aller t' trouver, p'i' i' dit, tu vâs voèr, j' m'en vâs t'arranger çâ !

---

5. *Settle* [to] (angl.) : Arranger, régler, terminer.
6. *Picâgo :* Synonyme de Picaillon : cheval maigre, de peu de valeur.

– Ça fa't, correck ! »

I' pârt, le minm' soèr, p'i' i' s'en vâ trouver le vieux roi, p'i' i' gu'i dit çâ. I' dit : « J' su's b'en prè' à allé' à guerre, si vous voulez m' denné' in ch'fal ; i' dit, j' f'rai quoi c' que j' pourrai, te'hours !

– Ah ! le vieux roi dit : Tu vâs 'n n-avoèr un, in ch'fal, p'i' in bon ; i' dit, j' vâs t' denner le meilleur que j'ai !

– Ah ! non ; i' dit, j' su's pâ' habitué d'allé' à ch'fal, moé, p'i' i' dit, si vous m' denné' in ch'fal trop fougueux, lâ, i' dit, j' m'en vâs tombé' en bâs, p'is j' m'en vâs resté' en ch'min. I' dit, j' veux m' rendre, i' dit, co' minm' que ça m' prendrè' in peu plus d' temps qu' lés aut's, i' dit, j' veux gu'y aller quand minme !

– Le vieux roi i' dit : T'és fou ! Pourquoi c' que c'ést que t'en prends pâ' in bon, p'i' i' dit, tu peux te pratiquer, à soèr. I' dit, d'main, tu vâ' êtr' capab' de resté' en selle aussi b'en qu' lés aut's !

– Ah ! non, i' dit, j'ai pêur de d' çâ quand minme !

– B'en, i' dit, écoute, i' dit ; j'en ai un in vieux ch'fal. I' dit, i' ést pâs mal esclopé, mé', i' dit, dans son temps, c'éta't l' meilleur qu'on ava't. I' dit, pour allé' in bout d' chemin, i' vâ 'ted b'en êtr' bon, mé', i' dit, i' quiendrâ pâs, tu vâs voèr !

– Ah ! Ça fa't pâs d' diffarence, i' dit, d'abord qu'i' m'emmèn'râ in bout', i' dit, j' f'rai l' restan à pied !

– B'en, i' dit, c'ést correck ! I' dit, si tu veux çâ d' minme ! »

Ça fa't, l' lend'main matin, i' pâr' avec c'te vieux joual-lâ, mé', l' guiâb' le châarguia't [charroyait][7] ! I' r'ssou' à c'te trou d' boue-lâ, p'i' i' l' cal'[8] là-d'dans comme i' faut. Lés aut's passa'ent : « On te l'ava't dit d' prendr' le joual bon, pâs c'tte vieille affair'-lâ ! Tu vâs rester lâ, p'is tu voèrâs r'guien ! »

Aussitôt qu' lés aut'e' ont tout été dépâssés, Beau Sa'vage arriv' p'is fa't d' 'inqu' pâssé' 'a main dessu' l' ch'fal, p'is, c'ést b'en simp'e, c'éta't p'us l' minme ! I' pouva't p'us l' fair' resté' en place ; p'i' i' gu'i ôt' la peau d' mouton à mon p'tit gârs, p'i' i' l'habill' comme in prinç' p'i' i' avè' in armur' [arme] comm' jamè' i' en n'avè' eu ! P'i' i' gu'i dit : « Asteur, vâs-y, p'i' i' dit, fa's ton ch'min ! J' te garantis qu' t' âs pâs besoin d'avoèr pêur ! »

Ça fa't, i' r'ssout lâ avè' c'te ch'fal-lâ ; la batâille éta't juss' engagée, mé', i' s' prom'na't d'in ran à l'aut'e avec çâ, p'is, c'ést b'en simp'e, i' faucha't plus d'homme ' à lui t'ut seul que tout' le restant d' l'armée ! Ça fa't que ça â duré d' minm' pour enn' coupell' d'heures, mé', ça fénit, pour c'tte journée-lâ, 'és aut'e' éta'ent tout en déroute. I' ont compris qu'i's se r'prena'ent l' lend'main, p'i' i' 'és r'poussè' encôr'

7. *Charroyer :* Faire déguerpir, faire décamper. « Le diable le charroie » : il va à grande allure.
8. *Caler :* Enfoncer.

plus loin. Mé', lui, i' t-en r'tourné à son trou d' boue, p'i' i' â calé son joual lâ encôre, p'is l' Beau Sa'vag' lâ ramanché pareil comme i' étè' avant.

Quant' lés aut's ont pâssé i's gu'i ont dit : « T'és t-encôre aprè' asseyer d' dépanner c'te vieux joual-lâ de d' lâ ! Pourquoi c' que c'ést que tu laiss's pâs çâ lâ ? Qu'i' creuv' lâ ! I' ont dit, si t'éta's v'nu avec n'us aut's, t'a'ra's vu çâ : i' â arrivé in prince, c'ést b'en simp'e. . . ah ! on n'a jama's vu in guerrier d' minme ! P'is, si t'ava's vu ! I' ava't jusqu' enn' bell' chev'lure en or !

— Ah ! b'en, i' dit, d'main, j' m'âs n'en prendre in autr' vieux joual, p'is, i' dit, j' m'en vâ' asseyer qu'i' s' rend' c'ui-lâ ! I' dit, j' m'â' asseyer qu'i' s' prenn' pâ' écitte !

— I' ont dit : Prends-en don in bon ! Tu vâs voèr !

— Non, non, i' dit, j' su's pâs capab'e, moé, i' dit, d' resté' embarqué.

— C'ést correck ! »

I's s'en r'tournent, p'i' i's cont'nt çâ au vieux roi quoi c' que c'ést qui s'éta't pâssé. Mon gârs, i' s'en r'tourne à son parterre, p'is le vieux roi s'en vâ le trouver : « Pourquoi c' que c'ést qu' tu prends pâ' in bon joual ? I' dit, tu voéra's comment c' que c'ést qu' ça march' là-bâs ! Ça s'ra't que'qu' chôs' que t'oubliera's jama's de ta vie.

— Ah ! J' su's pâs capab' d'embarquer su' in bon joual, i' dit, moé ! C'ést b'en simp'e, i' dit, j' pardra's connaissance.

— B'en, comm' tu voudrâs ! Mé', i' dit, tu voirâs 'ted b'en jama's r'guien !

— I' dit, j' m'en vas partir demain matin, i' dit, deux heure' avan 'és aut's ! I' dit, j' m'en vâ' arrivé' en temps ! »

Ça fa't, i' pâr' encôre avec son vieux joual. I' ava't d' la misère à s' grouiller ; i' r'ssoud lâ p'i' i' cale encôr' dans l' trou d' boue. 'Es aut's passent. . . I' éta't lâ avec dés bouts d' bâton qu'i' asseya't d' gu'i arraché' 'és patt's de d'dan 'a vâse, p'is quiens b'en ! Lés aut' ont dit : « Tu vâs rester lâ encôre, tu voirâs r'guien !

— Ah ! C'ést correck ! »

La minm' chose â arrivé encôre, lâ : l' Beau Sa'vage â été gu'i trimer [to trim][9] çâ, mé', tout' d'en aut' magniére. I' éta't tout habillé diffarent, p'is l' joual éta't tout' d'in aut' couleur.

B'en, tant qu' lés saldâts sont r'venus, l' soèr p'i' i's gu'i ont conté çâ, i' ont dit : « Imbécile ! T'és t-encôre après çâ, après c'te vieux joual-lâ, à arracher çâ d'écitte ! Si t'ava's vu ! I' 'n n-ést v'nu in aut' cent fois p'us capab' que celui qui ést v'nu héguièr [hier] ; i' ont dit, on peut pâs voèr d' où c' que c'ést qu'i' d' sort, p'i' i' arriv' comme in éclair p'i' i' r'pârt de minme !

9. *Trim* [to] (angl.) : Arranger, préparer.

– Demain, i' dit, j' m'en vâs partir à mainuit ! I' dit, co' minm' que j'a'rè' in vieux joual, vous rirez pâs d' moé ! I' dit, j' m'en vâ' arriver !

– Oué, mé', i' ont dit, tromp'-toé pâs, parç' que c'ést la dargniér' journée, demain. Si on lés r'pousse encôre aussi loin, i's vont débarquer à net' de d'ssu' not' terrain, p'i' on n'ést pâs capab' d' 'és pousser plus loin ! »

Le lend'main, le vieux roi i' di' à sés saldâts, i' dit : « C'te prinç'-lâ, i' dit, te'hours b'en, qu' ça seill' qui c' que c'ést qu' ça voudrâ, i' dit, asseyez, i' dit, de l' blesser, asseyez d' gu'i fair' que'qu' chos' qu'on peuv' le r'trouver, te'hours ! »

Te'hours b'en, mon gârs pârt, p'is la minm' chose ; i' s' pren encôr' dans l' trou d' boue, p'is tant qu' lés gârs pâssent, b'en, i' ést encôr' lâ. Te'hours, lâ, après qu' la batâille â été b'en proch' fénie, lés saldâ' ont commencé à dire : « Que l' guiâb'e emport' lés aut's ! Fau' asseyer d' blesser celui-lâ d'enn' magniére ou d' l'autre, parç' que le vieux roi s'râ pâs content' de n'us aut's. Te'hours, eul l' gârs s' lança't pour pâsser dan enn' place, p'i' i's s' lança'ent tout's lâ, p'i' i' asseya'ent de l' picocher [picosser][10], mé', quiens b'en !

Te'hours, i' 'n n-â' in, en pâssant du long, i' gu'i â juss' coupé in peu d' chueux [cheveux], dés chueux d'or, lâ ; ça â resté pris dans l' bout' de son épée. B'en, i' dit : « C'ést te'hours de quoi en or ! » Ça fa't, i' s'en r'tourn' p'i' i' deunn' çâ au vieux roi ; p'is l'autre étè' encôr' dedans l' trou d' boue, qu'i' praïa't [to pry][11] lâ, pour asseyer d'arracher c'te vieux joual-lâ.

Ça fa't, le vieux roi dit : « I' a enn' chev'lure en or ! J'ai jama's vu çâ encôre ! I' dit, j' su's rendu pâs mal vieux, p'is j'ai jamè' attendu parler d' çâ, i' dit, é où c' que c'ést qu' ça peut d' venir ! » Ça fa't, i' â deunné ord'e, folla't qu' tout l' mond' pâsse ! Tout' ! Si i' pouva't trouvé' enseul'men in ch'feu d'or, b'en, lâ, i' gu'i deunna't sa princesse en marguiage, p'is tout' sa fortune. I' dit : « Si ça ava't pâ' été que c'te prinç'-lâ, qu'i' soueill' qui c' que c'ést qu'i' voudrâ, i' dit, j'a'ra's tout' pardu quand minme ! »

Ça fa't, correck ! Tout l' mond' pâssa't... I' y en ava't qui s' peintura'ent dés jueux d'or, quiens b'en, mé', c'étè' examiné, p'is ça pâssa't pâs ! Tout l'monde ava't pâssé, p'is minme, i' éta't rendu qu'i' v'na't dés étrangers, p'is ça marcha't pâs ! I' ava'ent beau à asseyer tout's sort's de tours, p'is ça po'gna't pâs !

Te'hours, la princesse 'a dit : « 'Coutez don, 'a dit, tout l' monde a pâssé, mé', 'a dit, vot' jardinier, 'a dit, i' pâss' pâs, lui ? Pourquoi c' que c'ést, 'a dit, que vous l' fait's pâs pâsser ?

– Ah ! l' jardinier ! I' â jamè' été à guęrre, i' dit, i' â tout l' temps resté pris dedans l' trou d' boue !

---

10. *Picosser :* Attaquer, équarrir une poutre à coups de hache.
11. *Pry* [to] (angl.) : Soulever au moyen de leviers.

– B'en, 'a dit, on l'sé' pâs, 'a dit, c'ést n-injustice ! 'A dit, me semble, 'a dit, qu' ça seill' lui ou pâs lui, 'a dit, je l' f'ra's pâsser quand minme, moé !

– B'en, l' vieux roi dit : Si c'ést d' minme, i' dit, vâ gu'i dire ! »

Ça fa't, i' envoueille in sarviteur p'is dir' çâ au jardinier. L' jardinié' i' dit : « J' m'âs gu'y aller, mé', i' dit, j' su's trop pressé ! Euj' gu'irai mecqu' j'eille l' temps in peu ; i' dit, j'ai du piochage à faire. J' m'en vâs fair' çâ, p'is, i' dit, après çâ, j' gu'irai ! » Le sarviteur, i' s'en r'tourn' p'i' i' dit : « Vot' jardinier, i' dit, i' commence à êtr' polisson ! I' dit, i' dit qu'i' viendra mecqu'i' eill' b'en l' temps ! »

Tout d'in coup, quoi c' qui pâss' devant l' château ? L' beau joual qu'i' ava'ent vu la promiér' journée, p'i' i' ont di' au vieux roi : « Laissez-lé faire, le jardinier ! Attendez-lé pâs, c'ést lui, çâ, qui pâsse, l' promier prinç' qu'on a vu l' promier matin ! »

I' on asseyé de l' po'gner, mé', i's 'ta'ent pâs capab's. Te'hours, i' â pâssé troâs quat' fil' d' minme, pareil comme i' avè' été là-bâs. La dargniér' fois, c'éta't l' jardinier qu'i' y avè' à joual d' d'ssu' in d' cés jouaux-lâ, p'is sa peau d' mouton su' la tête. Hein ! Le vieux roi dit : « Tu peux t'en r'tourner, farceur, i' dit, c'ést pâs toé çartain, mé', i' dit, tu voudra's te'hours b'en m' dir' d' où c' que c'ést qu' t' âs pris c'te joual-lâ ?

– C'é' in de vos vieux jouaux !

– Ah ! non, i' dit, ça peut pâ' êtr' vrai !

– B'en, i' dit, si j'éta's capab's de m' changé' 'és jueu' en or, j' s'ra's t-i' capab' de changé' in vieux ch'fal pour celui-lâ ?

– Le vieux roi di' oui ! »

Ça fa't, i' prend sa peau d' mouton, p'i' i' dit : « T'nez ! Si vous pensez que j' su's pâs capab'e, i' dit, vous avé' 'a preuve, lâ, vous l' voyez ! »

Ça fa't, lâ, b'en, i' s'ést marguié avec la princess' du vieux roi, p'i' i' ont fêté. Beau Sa'vage éta't d' la partie, p'is, lâ, i' â mangé à son goût. Si i's sont pâs heureux, b'en. . . !

13 – LA POILUSE

Un vieux couple vivait isolé dans une cabane, au milieu d'une forêt. Ils n'avaient jamais eu d'enfants et vivaient très pauvrement.

Le vieux occupait toutes ses journées à travailler dans la forêt. Il partait le matin, emportant avec lui son repas du midi. Le plus souvent, il devait se contenter d'une tranche de pain noir. Un jour, pendant qu'il abattait des arbres, une vieille femme se présente à lui et lui demande : « Donne-moi ta tranche de pain noir, et je vais te récompenser. Je crois que ça fait deux semaines que je n'ai rien mangé.

– Pour une fois, je peux bien m'en passer, répond le bûcheron. Prenez mon morceau de pain et mangez-le ! »

Après avoir avalé cette pauvre nourriture, la vieille inconnue dit au bûcheron : « Il paraît que vous n'avez jamais eu d'enfants, mais que vous aimeriez bien en avoir, au moins un.

– Vous avez bien raison. Malheureusement, à notre âge, il ne faut plus y penser.

– Dans ce cas, voici ce que vous allez faire. Il y a un gros chêne devant la porte de votre cabane. Demain matin, vous donnerez un grand coup de hache sur le tronc du chêne. Trois gouttes de sang en jailliront. Demandez à votre femme de passer sa langue sur deux de ces gouttes. Mais qu'elle ait bien soin de ne pas toucher à la troisième ! »

De retour à sa cabane, le vieux raconte cette aventure à sa femme. Celle-ci hésitait à croire ce que son vieux lui promettait ; mais le vieux bûcheron insistait : « Tu verras, demain matin, nous allons savoir si nous aurons un enfant. » Dès le lever du jour suivant, le vieux va donner un grand coup de hache sur le tronc du chêne et il en sort trois gouttes de sang. Sa femme est tellement heureuse, quand elle aperçoit les gouttes de sang, qu'elle oublie les recommandations qu'on lui a faites et lèche les trois gouttes.

Au bout de quelques mois, la femme du bûcheron donna naissance à trois filles. Deux d'entre elles étaient normales, mais la troisième avait la peau couverte de poil, comme un chien. Les trois filles grandissaient ensemble, mais celle qui était poilue se développait beaucoup plus rapidement que les deux autres. Elle avait pris

l'allure d'un géant, et son père l'emmenait avec lui pour travailler dans la forêt. Aucun travail ne résistait à sa force.

Le temps passa et les vieux devinrent incapables de subvenir aux besoins de la famille. Les deux jumelles qui étaient normales décidèrent de quitter la forêt et d'aller travailler dans la ville voisine. Le fardeau de leurs parents se trouverait d'autant soulagé. Avant de partir, elles leur firent la recommandation suivante : « Il faut absolument que vous gardiez la Poilue avec vous ici. Nous ne voulons pas qu'elle vienne nous faire honte dans la ville ! »

Les deux jumelles avaient quitté leur cabane depuis une demi-heure à peine quand la Poilue rentra de son travail et demanda : « Où sont les deux autres ? »

Les deux vieillards n'osaient pas répondre. Mais la Poilue finit par deviner ce qui s'était passé durant son absence. « Elles sont parties pour aller travailler à la ville. Elles ont honte de moi et ne veulent pas que je les rejoigne. C'est pourquoi vous ne voulez pas m'indiquer le chemin qu'elles ont pris. Ça m'est égal ! Moi aussi, je m'en vais travailler en ville ! »

La Poilue n'eut pas de peine à retrouver les deux autres jumelles. Celles-ci insistaient pour qu'elle retourne auprès des vieux parents qu'elle avait laissés seuls dans la forêt. Mais elle ne se laissa pas intimider et elles continuèrent leur route ensemble.

Le troisième jour, elles arrivèrent devant un château. Les deux premières jumelles avaient bien envie d'y entrer pour solliciter un emploi. Mais elles étaient trop timides pour s'y présenter. La Poilue avait plus d'audace et plus d'assurance. Elle pénètre dans la cour du château et demande un emploi.

Sans le savoir, elle s'adresse au roi lui-même qui lui répond : « Qu'est-ce qu'on peut faire pour toi ? Tu ne ressembles même pas à un humain !

– Faites de moi ce qu'il vous plaira. Je suis prête à accepter n'importe quel genre de travail. Je suis solide et vous verrez tout le travail que je puis accomplir dans une journée.

– Dans ce cas, va travailler aux écuries. Mais, en réalité, j'aurais préféré ne pas t'employer ! »

La Poilue en profite aussitôt pour demander un emploi au nom de ses deux sœurs. « Je veux bien leur donner un emploi dans mon château, mais à condition qu'elles ne soient pas poilues comme toi.

– Soyez sans crainte. Mes deux sœurs sont tout à fait normales. »

Grâce à la Poilue, les trois fillettes faisaient maintenant partie du personnel du château. Chacune d'elles s'appliquait à faire son travail avec soin et diligence. Mais il fut bientôt reconnu que la Poilue faisait, à elle seule, plus de travail que dix autres employés qui travaillaient avec elle dans les écuries du roi. Le roi commença à l'apprécier un peu.

À l'occasion d'un grand banquet, le monarque avait invité beaucoup d'amis et fait de grands préparatifs. La Poilue, mise au courant de tout ce qui se préparait, rencontra le roi et lui dit : « Depuis que je suis à votre service, vous m'avez toujours fait travailler dans les écuries. Mais je tiens à vous faire connaître que je sais faire bien d'autres choses. Par exemple, à l'occasion du banquet que vous préparez, j'ai fait cuire un gâteau. Je serais très heureuse si vous vouliez vous donner la peine d'y goûter. Si vous refusez, je pourrai toujours donner le gâteau au chien.

– Qu'on apporte le gâteau au château, et on y goûtera ! »

Le roi goûte au gâteau et conclut qu'il n'a jamais rien mangé de meilleur. Aussitôt, il donne des ordres pour faire passer la Poilue des écuries à la cuisine royale. Mais la Poilue refuse de quitter les écuries pour se joindre aux cuisinières. Le roi a beau insister, elle ne veut pas céder : « Quand je me suis présentée la première fois devant vous, vous avez refusé de me laisser pénétrer à l'intérieur du château. Maintenant, c'est à mon tour de dire non. »

Un jour, des étrangers vinrent attaquer le royaume. Les troupes royales reculaient de plus en plus devant l'ennemi. La Poilue s'offrit pour aller au combat. « Tu es folle, lui répond-il. J'ai vingt mille hommes sur les champs de bataille. Ils n'arrivent pas à gagner un seul combat. Tout est perdu d'avance. Que peux-tu faire pour corriger cette situation désespérée ?

– Peu importe. J'insiste pour aller les rejoindre.

– Dans ce cas, je vais ordonner qu'on te fournisse les armes nécessaires !

– Ne vous dérangez pas. Je n'ai pas besoin de vos armes. »

Avant de partir pour le champ de bataille, la Poilue passe par les écuries. Elle prend une longue fourche et va rejoindre les soldats du roi. Armée de cet outil rustique, elle se met à combattre les ennemis du roi avec une telle ardeur qu'ils sont tous dispersés en quelques jours.

Pour célébrer cette victoire, le roi décide de faire un grand banquet. Même la Poilue est parmi les invités. Le roi la fait placer à la table d'honneur. Le roi était veuf et il profite de cette occasion solennelle pour demander la Poilue en mariage. Celle-ci refuse aussitôt : « Quand je suis arrivée ici, répond-elle, vous ne vouliez même pas me permettre d'entrer au château. Il n'est pas question pour moi d'être reine après tout ce temps passé à travailler dans vos écuries. Mais si vous voulez m'écouter, je vais vous demander une faveur.

– Demande ce que tu voudras, je suis disposé à te l'accorder.

– Faites dresser un grand bûcher dehors, dans la cour du château.

– C'est tout ce que tu demandes ?

– J'ai une autre faveur à demander. Mais il faut d'abord que vous commenciez par m'accorder la première ! »

Aussitôt, le roi ordonne de faire construire un immense bûcher. Quand il est terminé, la Poilue formule sa seconde demande : « Vous allez me faire enchaîner au sommet du bûcher et me faire brûler.

– C'est de la folie ! On ne demande pas une chose pareille comme récompense.

– Peu importe ! C'est exactement ce que je veux et c'est ce que vous allez faire, si vous voulez tenir votre promesse de m'accorder une faveur. »

Le roi eut beau prier, insister, se lamenter et pleurer, il fut obligé de céder devant la détermination de la Poilue. On mit le feu au bûcher au sommet duquel la Poilue avait été attachée.

Quand tout fut consumé, le roi eut une belle surprise. Il se trouva en présence d'une jolie femme, plus belle que toutes celles qu'il avait vues auparavant. « Maintenant, dit la Poilue, si tu veux me demander en mariage, je suis prête à accepter de devenir ton épouse ! »

Le roi fit un nouveau banquet pour célébrer ses noces avec la nouvelle reine.

Quant à moi, s'ils ne sont pas heureux, je n'y suis pour rien. . .

LA POILUSE

Récit populaire raconté, le 24 mars 1963, à Warren, Ontario, par Joseph Prud'homme (43 ans) qui l'avait appris, dans les chantiers de Field, de M. Jos Chaput, de la province de Québec.

Enregistrement no 1631. Conte-type 711.

C'étè' in vieux p'i' enn' vieill' qui ava'ent jamè' eu d'enfant, p'is ça viva't pauv'e, dans l' boâs. I' éta'ent rendus vieux.

Te'hours. . . enn' bonn' journée, le vieu' étè' après bûcher, p'i' i' r'ssou' enn' vieille, p'is le vieu' ava't r'guien qu'in p'tit lon'ch [lunch][1], 'ted b'en r'guien qu'enn' tranch' de pain noèr. La vieille, 'a dit : « Si tu veux m' denner çâ, 'a dit, j' m'en vâs t' récompenser ; 'a dit, ça fa't quésiment deux s'main's que j'ai pâs mangé.

– B'en, l' vieux dit, quand minm' que j' m'en pâss'ra's pour enn' fois, j' su's t-accoutumé ! I' dit, prend-lé, mon morceau d' pain, p'is mang'-lé ! »

Te'hours, après qu' la vieille a eu mangé çâ, 'a dit : « I' parè', 'a dit, qu' v'lâ longtemps qu' vous vouderié' avoèr in enfant, p'is qu' vous 'n n'avez jamè' eu ?

– Non, p'is, i' dit, j' pens' pâs qu'on 'n n'eill' jama's !

– B'en, 'a dit, demain matin, çâ, 'a dit, vâ devant ta porte, 'a dit, t'â' in gros chêne, p'is, 'a dit, tu gu'i denn'râ' in coup d' hache, p'is, 'a dit, i' vâ sortir trois goutt's de sang. P'is tu dirâ' à la femm' qu' 'a n'en lich' r'guien qu' deuss' ; qu' à la troisièm' qu' 'a gu'i touch' pâs !

– B'en correck ! »

Le vieux, après qu' la vieille a 'té partie, i' s'en r'tourn' chez eux, p'i' i' cont' çâ à 'a vieille. I' dit : « Tu vâs voèr, demain matin, i' dit, on vâ 'n n'avoèr in enfant, sa mére ! » Te'hours, i' gu'i cont' l'histoère. La vieille étè' assez content' que, le lend'main matin, tant qu' 'a a vu l' sang coulé' après l'â'b'e, alle â liché les troâs gouttes.

---

1. *Lunch* (angl.) : Repas froid, collation.

Te'hours... in bout d' tem [temps] après, alle â mis troâs jumelle' au monde. 'A 'n n'avè' eunn' qu' éta't tout' poélue, c'éta't pir' qu'in chien ! Te'hours, i's lés on él'vées... i's grandissa'ent, p'is c'tte poélus'-lâ, alle éta't rendue quesimen in moyen giant. 'A travaillè' avec le vieux, dans l' boâs, p'i' i' y ava't r'guien qu' 'a pouva't pâs faire.

Te'hours, quant' les vieu' ont 'té rendus vieux, lés deux autres, cell's qui éta'ent pâs poéluses, lâ, i' ont commencé à dire : « Si on alla't travaillé' ailleurs, on pourra't vous aider, vous auriez pâs besoin d' travailler si fort ! I' ont dit, gardez la Poéluse écitte, par 'xemp'e, i' faut pâs qu' 'a vienne à nous faire honte ! »

Te'hours, i's partent. Ça faisa't pâ' enn' demi-heur' qu'i' éta'ent pris l' chemin, la Poélous' rent'e. 'A dit : « D' où qu'i's sont parties, 'és autres ? » I' voula'ent pâs l' dire. 'A dit : « Vous allez me l' dire ; je l' sé's, 'a dit, i's sont parties pour travailler ! 'A dit, moé 'tou[2], j' gu'y vâs ! »

'A prend l' chemin, p'i' 'a lés â r'joint, ça pâ' été long ! I's voulè' asseyer de faire r'virer la Poélouse, mé', 'a s' sacra't[3] d'elles ; alle éta't b'en p'us fort qu' 'és aut's. Te'hours... 'a â sui' [suivi] !

Te'hours, quant' i' on eu marché pour troâs quat' jours, de minme, i' on arrivé dan enn' plaç' d' où c' que c'ést qu' avè' in château. Ça fa't, lés deux aut's, b'en, i' ont commencé à dire : « On vâ-t-i' aller d'mander lâ pour avoèr d' l'ouvrage ? » Lés aut's, ça lés gêna't[4] ; la Poélouse 'a dit : « J' m'en vâs gu'y aller, moé ! »

Te'hours, 'a vâ s' présenté' à 'a porte ; 'a d'mand' d' l'ouvrage. Ça s'adeunna't b'en, c'ést le vieux roi lui-minm' qui s'ést adeunné à allé' à porte. « Mé', i' dit, qu'est-c' que c'ést qu' tu veux, i' dit, que j' fèze avec toé ? I' dit, r'gâr' donc, i' dit, t' âs seul'ment pâs l'air du monde !

— 'A dit, fè' a'ec moé n'import' quoi... deunnez-moé n'importe quoi pour d'ouvrage, p'is, 'a dit, tu vâs voèr, j' su's capab' de l' faire.

— B'en, i' dit, si tu veux travailler dan 'és écuries, c'ést correck, mé', i' dit, j'aim'rè' autant pâs t'avoèr pâ'-en-tout' ! »

Te'hours, 'a gu'i d'mande enne djob [job][5] pour sés deux sœurs. I' dit : « C'ést correck, si c'ést pâs dés poélous's comm' toé.

— Ah ! 'a dit, non ! I' sont correck, 'és aut's ! »

Te'hours, i' ont commencé à travailler lâ, p'is, c'tte Poélous'-lâ, 'a faisa't p'us d'ouvrag' dans lés écuries que dix dés autre' homm's qui travailla'ent lâ. B'en, le vieux roi a commencé à s'en amouraché' in peu. Te'hours, enn' journée, le vieux roi ava't fa't in banquet, p'is tout l' monde éta't lâ, p'i' i's mangea'ent tout's sort's de

2. *Itou :* Aussi, pareillement.
3. *Sacrer* (se) : Se ficher, se moquer.
4. *Gêner :* Embarrasser, intimider.
5. *Job* (angl.) : Travail, emploi, position.

manger. La Poélouse 'a dit : « Vous m'avez tout l' temps quien dan 'és écuries, 'a dit, j' vous en ai fa't in, in gâteau, 'a dit, si vous voulé' en manger, c'ést correck, p'is si vous voulez pâs gu'i goûter, b'en, 'a dit, on vâ l' ch'té' [jeter] au chien.

– Emmèn'-lé, i' dit, qu'on gu'i goûte ! »

C'ést b'en simp'e, c'étè' assez bon qu'i' en n'ava't jama's mangé d'aussi bon ! Te'hours, lâ, i' voula't garder la Poé'lous' pour travaillé' au château comm' cuisigniére, mé', 'a voula't pâs. Te'hours, 'a â r'tourné travailler dans lés écuries, p'is le vieux roi ava't beau la côqu'cer [coax][6], mé', pâ'-en-tout'. 'A dit : « Tu m'âs r'fusé pour travailler dans ton château quant' j'ai arrivé écitte, 'a dit, tu m'aurâs p'us, asteur ! »

Enn' bonn' journée, i' s' déclâre enn' guerre, p'is c'ést b'en simp'e, i' éta't parti pour pard' comme il faut, s' fér' batt'e... Sés troupe' en pardè' à tou' 'és jours. La Poéluse 'a dit : « J' m'âs gu'y aller, moé !

– I' dit, és-tu folle, i' dit, aller lâ ? I' dit, j'ai 'ted b'en vingt mille homm's lâ, qui sont lâ au front, p'i' i' dit, on ést féni, on vâ tout pard'e !

– 'A dit, j' m'âs gu'y aller !

– B'en, i' dit, si tu veu' absolument gu'y aller, lâ, b'en, i' dit, j' m'en vâs t' deunner dés armes !

– 'A dit, j'en n'ai pâs besoin de tés armes ! »

'A s' prenn enn' fourch' p'i' 'a s'en vâ a'ec lés soldats, p'is c'éta't pir' qu'in n-o'ragan. Au bout' de troâs quat jours, i' n'en resta't p'us !

Te'hours, le vieux roi, b'en, i' a fait comme in banquet pour fêter çâ, p'is la Poélouse, c'éta't pâs drôle. Te'hours, lâ, b'en, i' éta't veuve, le bonhomme ; i' la d'mande en marguiage. « Pâ'-en-toute ! 'A dit, tu voula's pâ' enseul'ment que j' travaille au château, quant' j'ai arrivé écitte, 'a dit, t'és pâs pour me prendr' pour reine. Mé', 'a dit, si tu veux m' faire enn' faveur, 'a dit, j' m'en vâs t'en d'mandé' eunne.

– D'mand' ce que c'ést qu' tu voudrâs, i' dit, tu vâs l'avoèr !

– B'en, 'a dit, tu vâs fair' faire in gros bûcher d' boâs, dehors. 'A dit, je 'n n-ai deux faveur' à te d'mander.

– B'en, i' dit, quoi c'ést qu' c'ést ? I' dit, dis-lé !

– B'en, 'a dit, commenç' debord, la promiér' chose, te'hours ! »

I' gu'i fa't faire in gros bûcher d' boâs. « Bon, b'en, 'a dit, asteur, tu vâs m' faire attacher d'ssus !

– Mé', i' dit, és-tu folle, toé ?

---

6. *Coax* [to] (angl.) : Dorloter, cajoler.

– Ah ! non, 'a dit, fa's-moé attacher dessus l' bûcher comme i' faut, p'is, 'a dit, mecque j' soeille attachée, 'a dit, tu mettrâs l' feu au bûcher !

– Ça en fa't-tu enn' récompense, çâ, i' dit, pour moé, à t' faire ?

– Pâs d' diffarence, 'a dit, c'ést çâ que j' veux, p'is, 'a dit, c'ést çâ qu' tu vâs faire ! »

Te'hours... brâille, fa's c' que c'ést qu' tu voudrâs... ! I' a b'en été obligé d' mett' le feu au bûcher. Après qu' tout' a été brûlé comme i' faut, qu'est-c' que c'ést qui s' présente à lui ? Enn' femm' plus bell' qu'i' 'n n'ava't jama's vue ! « Bon, b'en, 'a dit, asteur, 'a dit, si tu veux me r'demander pour reine, 'a dit, c'ést correck ! »

B'en, lâ, i' ont r'fêté çâ d' nouveau, p'is si i's s'arrang'nt pâs b'en, c'ést pâs d' ma faute !

14 – CUL-DUR

Une bonne vieille vivait avec son fils unique qu'elle appelait familièrement « Ti-Georges ». Quand elle vit venir la fin de ses jours, la vieille appela son garçon et lui dit : « Ti-Georges, je sens que je vais bientôt mourir. Quand je serai morte, tu m'enterreras et tu seras obligé de quitter cette maison où nous avons vécu ensemble. Je n'ai aucun héritage à te laisser. Tu ne pourras donc plus continuer à vivre seul dans cette maison. Il faudra que tu partes pour aller gagner ta vie ailleurs. »

Peu de temps après, la vieille mourut, et son fils s'occupa de son enterrement avec tout le respect et le soin dont il était capable. Puis, il se mit en route en quête d'un emploi. Ce ne fut pas facile de se trouver un employeur. Certains patrons le trouvaient trop jeune, d'autres avaient l'impression qu'il n'était pas assez intelligent.

Il se présente enfin devant un seigneur à qui il raconte son histoire. « Tu n'as pas l'air d'un méchant garçon. Je vais te garder. En ce moment, je ne crois pas pouvoir t'assurer un emploi, mais je vais te garder quand même. J'ai de grands jardins et beaucoup de jardiniers à mon service. Je vais me contenter de te confier un petit coin de terre que tu pourras cultiver. Tu ne recevras pas de salaire, mais tu pourras facilement vivre avec ce que tu cultiveras dans ton jardin. »

Ti-Georges était bon et plein d'ardeur au travail. Il cultivait son jardin du matin au soir, sans perdre une seule minute. Les autres jardiniers, qui étaient assez paresseux, commencèrent à s'inquiéter : « Il réussit si bien dans sa besogne qu'il finira par nous supplanter ! »

Tout au long de l'été, les jardiniers apportaient au seigneur les fruits et les légumes qu'ils avaient cultivés. Quand ils s'aperçurent que Ti-Georges produisait des légumes et des fruits plus beaux que les leurs, ils allaient les dérober dans son jardin et les apportaient au seigneur en faisant croire que c'était le résultat de leurs propres efforts. Quand Ti-Georges se présenta au seigneur avec sa propre récolte, celui-ci le semonça : « Tu ne m'apportes rien de beau, ni rien d'intéressant. Tu n'as que des produits de basse qualité à me présenter. D'ailleurs, je ne suis pas étonné ! On me rapporte que tu es un paresseux et que tu perds la moitié de ton temps. » Seul contre tous les autres jardiniers, le pauvre garçon ne trouvait aucun moyen de se justifier.

Loin de se décourager, Ti-Georges continue à cultiver son jardin. Il fait presque nuit, quand une vieille femme se présente à lui. Elle lui demande à manger.

« Tout ce que je peux t'offrir, ce sont les fruits et les légumes de mon jardin. Prends et mange tout ce que tu voudras ! »

Après avoir mangé un peu, la vieille femme dit à Ti-Georges : « Tu n'as pas à t'inquiéter pour l'avenir. Avant longtemps, tu ne seras plus jardinier.

– Je ne comprends pas. J'avais bien l'intention de passer toute ma vie à exercer cet emploi.

– Au contraire. Demain matin, ton jardin sera tellement transformé que les autres jardiniers seront plus jaloux que jamais, et ils voudront se venger en te maltraitant encore plus qu'auparavant. Mais sois sans crainte. Continue à t'appliquer et tout ira bien. »

Ce que la vieille femme avait prédit se réalise. Au cours de la nuit, le jardin se trouve transformé au point de devenir dix fois plus beau qu'auparavant. Tout à fait par hasard, le seigneur vient faire l'inspection de ses jardins au cours de cet avant-midi. Quand il aperçoit celui de Ti-Georges, il ne peut s'empêcher de l'admirer. Mais il est intrigué et cherche à comprendre ce qui s'est passé.

Les autres jardiniers, désespérés, trament un complot pour tenter de faire disparaître Ti-Georges. Ils se rappellent que leur seigneur s'est fait enlever un cheval merveilleux. Le Serpent Vert, une espèce de monstre épouvantable, s'en est emparé sept ou huit ans plus tôt. Les jardiniers racontent à leur seigneur que Ti-Georges s'est vanté de pouvoir retrouver son cheval enchanté.

« J'ai inspecté son jardin, ce matin, dit le seigneur. Son habileté me fait croire qu'il pourra me rapporter mon cheval, si on le laisse faire. »

Le seigneur fait venir Ti-Georges et s'informe de ses intentions. « Est-ce vrai que tu t'es vanté de pouvoir me rapporter mon cheval merveilleux ?

– Pas du tout. Je ne connais absolument rien de toute cette histoire.

– Je crois comprendre. Maintenant qu'on te prend au sérieux, tu as peur d'affronter le monstre et tu prétends ne rien savoir. Je n'accepte pas ton refus. Tu pars tout de suite, ou je te fais pendre ! »

Ti-Georges n'avait pas le choix. Il ne voulait pas se faire pendre. Il résolut donc de se mettre en route. Tout en marchant, il se disait : « Cette vieille femme qui est venue me rendre visite dans mon jardin, l'autre soir, doit être folle ou remplie de malice. Elle m'a conseillé de continuer à faire de mon mieux et que tout irait bien ! » Pendant qu'il réfléchit là-dessus, il lui vient une idée. Il rebrousse chemin et retourne chez son seigneur.

« Si j'ai bien compris, dit-il à son patron, vous voulez que j'aille reprendre votre cheval au Serpent Vert ? Pour réussir cette expédition il me faudra cinq barriques de bon vin. Sans cela, c'est inutile de tenter ma chance !

– Rien de plus facile à t'accorder. Nous allons te fournir tout le vin dont tu as besoin. »

Ti-Georges reprend son chemin avec cinq barriques qu'on avait remplies du meilleur vin et qu'on avait placées sur une charrette. Le Serpent Vert dormait enroulé sur lui-même quand Ti-Georges se présenta devant sa porte. L'arrivée de la charrette chargée de futailles éveilla le Serpent. « Que viens-tu faire ici ? demande-t-il à Ti-Georges.

– J'ai avec moi cinq barriques de vin que je viens boire avec toi.

– Je ne comprends rien à tout cela. Pourquoi viens-tu partager ce vin avec moi ?

– C'est parce que nous sommes cousins.

– Je n'ai jamais entendu parler de cette parenté.

– Moi non plus, je n'en savais rien. Mais quand je l'ai appris, j'ai pensé que je devais organiser une fête ; nous pourrions festoyer ensemble.

– Pour ma part, je n'ai rien à t'offrir.

– Ne t'inquiète pas ; j'ai apporté tout ce qu'il faut dans les cinq tonneaux que tu vois sur cette charrette. »

Le Serpent Vert se met à boire. Après avoir vidé une barrique, il en attaque une deuxième . . . et une troisième. Il n'en fallait pas tant pour qu'il s'endorme d'un sommeil profond. Profitant de cette ivresse, Ti-Georges s'empare du cheval enchanté et le ramène à son seigneur.

Le seigneur fut ravi du succès avec lequel Ti-Georges avait rempli la mission difficile qu'on lui avait confiée. De leur côté, les jardiniers étaient plus désemparés que jamais et cherchaient un nouveau moyen de se débarrasser de Ti-Georges. Ils rappelèrent au seigneur qu'il avait perdu une fille unique, plusieurs années auparavant, et qu'on n'en avait jamais plus entendu parler. Elle avait été enlevée par un géant nommé Cul-Dur. Ils firent des instances auprès de leur maître : « Ti-Georges a récupéré le cheval enchanté sans aucune difficulté ; il serait tout aussi capable de retrouver la princesse si vous lui en confiiez la mission. » Comme dans le premier cas, ils eurent soins d'ajouter que Ti-Georges s'était vanté de pouvoir ramener la princesse à son père quand bon lui semblerait.

Le seigneur fait venir Ti-Georges et lui répète les propos tenus par les jardiniers : « Tu t'es vanté de pouvoir retrouver ma fille ? Je t'ordonne de te mettre immédiatement à sa recherche.

– Je ne sais rien au sujet de Cul-Dur. Je ne sais pas qui il est, ni où il demeure.

– Je n'en sais rien, moi non plus. À toi de te débrouiller ! »

Ti-Georges se trouve donc de nouveau sur les routes du pays, à la recherche de Cul-Dur. Il marcha pendant des semaines. Six mois s'étaient écoulés et il n'était pas

encore plus avancé dans ses recherches. Partout, il interrogeait les gens qu'il rencontrait pour essayer d'obtenir des renseignements. Mais il ne put obtenir aucune information. Personne ne se rappelait avoir vu Cul-Dur. À la fin d'une journée de marche, il parvient à une vieille cabane délabrée. Il frappe à la porte. On vient lui répondre : c'était une vieille femme, le visage tout ratatiné et couvert d'un épais duvet qui ressemblait à de la mousse. Ti-Georges lui demande d'abord un abri pour la nuit puis s'informe de Cul-Dur.

« C'est Cul-Dur que tu cherches ? Tu n'es pas près de le trouver. D'ailleurs, même si tu arrivais à le découvrir, je ne te conseillerais pas de t'en approcher. Tu es bien trop chétif pour essayer de t'attaquer à Cul-Dur.

– Est-ce que ce serait un géant, par hasard ?

– Pas tout à fait, mais il s'en rapproche beaucoup. Quoi qu'il en soit, tu peux passer la nuit ici. Demain matin, je verrai si, oui ou non, je te viendrai en aide. »

De son côté, Ti-Georges s'empressait auprès de la vieille et essayait de lui rendre service et de lui faire plaisir. Dès le lever du jour, il sortit pour aller ramasser du bois sec qu'il transporta dans la cabane, près du foyer. Quand vint le moment du départ, la vieille demanda à Ti-Georges : « Es-tu peureux ?

– Non, jusqu'à présent, je n'ai jamais eu peur.

– Dans ce cas-là, je vais te donner ce bout de ruban vert que tu vas nouer autour de ta taille. Avec ce ruban magique, tu pourras affronter Cul-Dur. Tu peux prévoir une bataille très pénible. Mais tu le vaincras si tu n'as pas peur de lui. »

Ceci dit, elle conduisit Ti-Georges jusqu'à un sentier qui s'enfonçait dans une épaisse forêt. « Tu vas suivre ce chemin pendant très longtemps. Tu seras peut-être obligé de marcher pendant un an avant d'arriver au bout du sentier qui va t'amener jusque en vue d'une haute montagne, une montagne qui a probablement trois cents pieds de hauteur. C'est là que tu vas trouver Cul-Dur. Quand tu l'apercevras, va à sa rencontre et surtout n'aie pas peur. »

Ti-Georges remercia la vieille femme et s'engagea dans le sentier. Les semaines et les mois se succédaient ; Ti-Georges continuait à marcher vers le repaire de Cul-Dur.

Enfin, il aperçut au loin une montagne. Elle paraissait s'élever jusqu'aux nuages. Ti-Georges arrivait à distinguer également la silhouette d'un homme assis au sommet de la montagne. De loin, on aurait dit qu'il n'était pas plus gros qu'un bout d'allumette. Quand il arriva au pied de la montagne, Ti-Georges se rendit compte qu'il était impossible de l'escalader. Les pentes étaient presque aussi abruptes que des murs.

Ti-Georges commanda à Cul-Dur de descendre de la montagne. « C'est à toi de monter ici, si tu veux me rencontrer.

– Tu n'es pas sérieux. Tu sais bien qu'il m'est impossible d'escalader cette table de pierre. C'est à toi de descendre ! »

Cul-Dur se laissa convaincre. Il fait quelques bonds prodigieux et tombe assis auprès de Ti-Georges en faisant jaillir un éclair aveuglant.

« Veux-tu bien me dire comment tu procèdes pour sauter en bas de cette montagne sans te tuer ?

– Ça ne te regarde pas. C'est moi que tu veux voir ?

– Oui, je suis convaincu maintenant que c'est toi que je cherche depuis si longtemps. Il faut que tu aies le derrière solide pour résister à de tels chocs ! »

Cul-Dur conduit Ti-Georges vers une cabane en bois qui se trouvait près de la montagne. Quand vient l'heure du souper, Cul-Dur demande à Ti-Georges de lui préparer un repas. Le voyageur refuse catégoriquement : « Ce n'est pas à moi à préparer le souper ! » Cul-Dur se met en colère et donne une première taloche à Ti-Georges. Celui-ci riposte et le combat s'engage. La bataille dura longtemps. Les deux lutteurs ne ménageaient pas l'adversaire et on échangea les coups les plus durs. Enfin, Ti-Georges arriva à prendre le dessus et Cul-Dur dut s'avouer vaincu.

« Tout ce que je te demande maintenant, c'est de me dire où tu as caché la fille du seigneur.

– Tu ne le sauras jamais ! » répond Cul-Dur.

Ti-Georges attrape de nouveau le géant et lui sert une nouvelle raclée. Cul-Dur dut s'avouer vaincu une second fois. Ti-Georges se montrait prudent et tenait Cul-Dur immobilisé. Ce dernier protestait : « Il faut me laisser aller, maintenant que le combat est terminé. « Pas si vite ! Si je te libère, tu vas sauter immédiatement jusqu'au sommet de la montagne, où je ne pourrai plus jamais te rejoindre. Pour commencer, il faut que tu me dises où tu as caché la princesse.

– Ne crains rien ! Tu peux me relâcher maintenant. Tu es le premier homme à me vaincre. Je reconnais que je suis maintenant en ton pouvoir. Pour te rassurer, je vais t'expliquer les règles du jeu : quiconque réussit à me maîtriser dans un combat devient par le fait même possesseur de tous mes biens. Par conséquent, tous mes biens t'appartiennent maintenant.

– Ce ne sont pas tes biens qui m'intéressent. Tout ce que je te demande, c'est de me dire où tu as caché la princesse.

– Elle est cachée dans une grotte, au sommet de la montagne.

– Dans ce cas, conduis-moi jusqu'à cette grotte. »

Cul-Dur n'avait qu'à obéir. Il empoigne Ti-Georges, fait quelques bonds prodigieux et, soudain, on se trouve au sommet de la montagne. Cul-Dur étala les richesses qu'il avait accumulées dans les grottes de ce rocher.

« Voilà ! Emporte tout et débarrasse-moi de ta présence.

– Pas si vite. Tu sais bien que je suis incapable de redescendre tout seul. Tout ce que je veux, c'est que tu nous transportes toi-même au bas de la montagne, moi et la

fille du seigneur. Tout le reste, je te le répète, je n'y tiens pas. Tu peux garder tes trésors, s'ils t'intéressent. »

Cul-Dur fut contraint d'obéir. Ti-Georges et la fille du seigneur furent reconduits jusqu'au pied de la montagne et parvinrent chez le seigneur qui les attendait depuis si longtemps. Pour récompense, Ti-Georges reçut la fille du seigneur en mariage. Toute la ville fut invitée aux noces : bossus, tortus, riches, pauvres. . .

Je me suis présenté au banquet des noces, mais il semble bien que les conteurs n'avaient pas été invités. Tout ce que j'ai reçu, ce fut un bon coup de pied. . . là où vous savez.

Dommage que je n'aie pas eu la constitution de Cul-Dur ! J'ai été obligé de retourner chez moi.

CUL-DUR

Récit populaire raconté, le 24 mars 1963, à Warren, Ontario, par Joseph Prud'homme (43 ans) qui l'avait appris de Jos Chaput (60-65 ans) dans les chantiers de Field, vers 1943.

Enregistrement no 1632. Conte-type 531 II a, b, III, retrouver un cheval volé par le serpent vert et une princesse enlevée par Cul-Dur, le géant. Il réussit avec un ruban vert, 590.

C'st in 'tit gârs qui vivè' avec sa vieill' mére ; alle éta't rendue b'en vieille, p'i' enn' bonn' journée, la vieille, 'a senta't qu'alle alla't mourir ; ça fa't, 'a di' à Ti-Georges – 'a l'app'la't Ti-Georges – 'a dit : « Mecque j' seill' [sois] morte, 'a dit, tu m'enterr'râs, p'is, 'a dit, tu t'en irâ' où c' que c'ést qu' tu pourrâs. 'A dit, j'ai r'guien à t' deunner, p'is, 'a dit, tu pourrâs pâs viv'e écitt' t'ut seul ! »

Te'hours, enn' coup' de jour' après, la vieille ést morte. Ti-Georg's l'â enterrée du mieux qu'i' pouva't, p'i' i' prend l' chemin, p'i' i' marche, p'i' i' d'manda't pour[1] d' l'ouvrag' d'enn' place à l'aut'e, mé', i' y en ava't qui l' trouva'ent trop p'tit, d'aut's qui trouva'ent qu'i' ava't pâs d' l'air assez fin. . . parsonn' n'en voula't !

Te'hours. . . in soèr, i' r'ssou' où c' que c'ést qu'i' y avè' in seigneur ; te'hours, i' gu'i d'mand' pour avoèr d' l'ouvrage, p'is, i' gu'i cont' son histoère. C' fa't que l' seigneur dit : « T'âs pâs d' l'air d'in méchant p'tit gârs, i' dit, j' m'en vâs t' garder. I' dit, j'ai pâs besoin d' toé pâ'-en-toute, mé', i' dit, j' m'en vâs t' garder quand minme ; i' dit, j'ai p'usieurs jardiniers qui travaill'nt pour moé, écitte, p'is, i' dit, j' m'en vâs t' deunné' in p'tit morceau d' terre, p'is, i' dit, tu cultiv'râs du jardinag' pour moé ; p'is, i' dit, j' pourrai pâs t' payer, mé', i' dit, j' m'en vâs t' deunné' in p'tit morceau d' terre ess'près pour toé ; b'en, i' dit, tu t'en f'râ' in, in jardin pour toé, p'i' i' dit, tu vivrâ' avec çâ !

– C'ést correck ! »

Mé', i' éta't bon, l' p'tit gârs. I' éta't travaillant : i' travailla't comme in vrè' p'tit guiâb'e ! Te'hours, quant' lés aut's jardiniers s' sont aparçus de d' çâ, i' ont dit : « Quiens, quiens, si on l' laiss' faire, lâ, lui, i' vâ 'ted b'en prend' not' place ! »

---

1 *Demander pour :* Formule anglaise. Demander.

I' avè' in vrai beau jardin. On vâ dir' quoi c' que c'ést qu'i' dennè' pour la pârt du seigneur... Te'hours, i' ont commencé à l' voler, quoi c' que c'ést qu'i' ava't d' plus beau dans son jardin, et p'i' i' emporta'ent çâ au seigneur. Ça fa't qu'i' sava't pâs çâ, lui [le seigneur], quoi c' que c'ést qu'i's gu'i faisè' au p'tit gârs. P'i' i' a commencé à blâmer l' p'tit gârs : « T'âs jama's r'guien d' beau, tu m'emmèn's r'guien dés restan écitte, p'i' i's m' dis'nt que t'és t-assez paresseux qu' tu travaill's pâs la moiquié du temps... » P'is l' p'tit gârs pouva't pâs s' défend'e : i' éta't t'ut seul au travers dés aut's.

Te'hours, in bon soèr, que l' p'tit gâ' été' après travailler dans son p'tit jardin, à lui, p'i' i' r'ssou' [ressoudre][2] enn' vieille. 'A gu'i d'mande à manger. « B'en, i' dit, à manger ? Tout c' que c'ést qu' j'ai à manger, i' dit, c'ést c' que c'ést qu'ést dans mon jardin ! Tu peux prendr' n'importe quoi c' que c'ést qu' tu veux ! » Après qu' la vieille a eu mangé que'que' affair's qu'i' y ava't lâ : « B'en, 'a dit, asteur, 'a dit, t'âs pâs besoin d'être inquiète, 'a dit ; tu s'râs pâs jardinier b'en longtemps !

– I' dit, comment çâ ? I' dit, moé, j' pensa's d'êtr' jardinier tout' ma vie !

– Ah ! non, 'a dit. 'A dit, d'main, lâ, 'a dit, lés jardiniers, 'a dit, mecqu'i's voueill'nt ton jardin, 'a dit, i' vâ avoèr assez changé qu'i's von êtr' jaloux d' toé, 'a dit, tu vâs voèr quoi c' que c'ést qui vont t' faire ! Mé', 'a dit, inquièt'-toé pâs ! 'A dit, tout c' que c'ést qu' tu pens'ras de b'en faire, fais-lé, p'is, 'a dit, tu vâs voèr que ça vâ t' réussir ! »

Le lend'main matin, son jardin éta't dix fois plus beau qu'i' avè' été avant, p'is ça c'ést b'en adeunné, l' vieux seigneur pâssa't pour fair' son inspection ; p'is quant' i' â vu çâ, b'en lâ, c'éta't pâs drôle. Te'hours, lés jardiniers, i' ont dit : « Faut qu'on l' fèze effacer de que'qu' magniér' parç' que ça march'râ pâs ! » P'is, ça s'adeunna't b'en ; c'te seigneur-lâ, i' avè' in joual enchanté, p'is ça faisa't p'-'ted b'en sept huit ans qu'i' se l'éta't fa't voler par le Sarpent Vert. C'été' in affair' de monstre épouvantab'e. I's s'en vont trouver l' seigneur, mes jardiniers, p'i' i's gu'i cont'nt çâ : i' ont dit : « Vot' jeun' jardinier, lâ, i' s'ést vanté qu'i' éta't capab' d'aller charcher vot' joual enchanté.

– B'en, i' dit, si i' s'ést vanté de d' çâ, i' dit, i' ést assez smatt'[3] que j' croés qu'i' peut l' faire ! »

Te'hours, i' fa't v'nir mon Ti-Georges, p'is, i' gu'i dit çâ. I' dit : « C'ést-i' vrai, i' dit, qu' tu t'és vanté qu' t'éta's capab' d'aller charcher l' joual ?

– J'ai jama's pensé çâ, i' dit, je l' sava's minm' pâs que vous en aviez déjà eu in !

– B'en, i' dit, tu l' sava's, p'i' asteur qu' tu t'en és vanté, i' dit, tu peux pâs t'en défaire : faut qu' tu gu'y a'lles, ou b'en don, i' dit, j' m'en vâs t' fér' pend'e ! »

Ti-George' éta't b'en pri'[4] avec çâ. I' prend l' chemin, p'i' i' s' mè' à marcher. Après qu'i' a eu fè' in bout d' temps, i' dit, c'tte vieill'-lâ, i' dit, ça doit être enn' folle,

2 *Ressoudre :* Arriver à l'improviste.
3. *Smart* (angl.) : Habile, intelligent, dégourdi.
4. *Pris (bien) :* Sens ironique. Dans de vilains draps.

i' dit, 'a m'a dit d' fair' tout' c' que c'ést que j' pensa's qu' éta't b'en, p'is ça march'ra't ! » I' r'vir' de bord, p'i' i' s'en vâ trouver l' seigneur ; i' dit : « Si vous voulez que j'a'll' dessus le Sarpent Vert pour charcher vot' joual, i' dit, ça m' prend cinq tonn's de vin de raisin, autrement qu' çâ, i' dit, j' gu'y vâs pas !

– Ah ! b'en, i' dit, si c'ést r'guien qu' çâ qu' ça prend, i' dit, tu vâs l'avoèr ! »

Te'hour' i' gu'i emplit sés cinq tonnes, i' gu'i met çâ dan enn' ouâguinne[5], p'is mon Ti-Georg's pâr' avec çâ.

Quant' i' â arrivé d'ssus le Sarpent, i' éta't tout' roulé devant sa port' p'i' i' dorma't. Ça fa't que l' Sarpent quant' i' s'ést réveillé, i' dit : « Quoi c' que c'ést qu' tu t'en viens faire écitte ?

– I' dit, j' m'en v'na's fêté' avec toé ! I' dit, tu sé's pâs qu'on ést parent ensemb'e ?

– Non, i' dit, j'ai jamè' entendu parler d' çâ !

– B'en, oui, i' dit, on ést cousin ensemb'e, p'i' i' dit, j'en n'ava's jamè' entendu parler, moé non plus, avant, mé', i' dit, quant' j'ai appris çâ, i' dit, j'ai pensé v'nir fêté' avè' toé !

– L' Sarpent dit, oué ; mé', i' dit, comment c' que c'ést qu'on vâ fêter çâ ?

– R'gâr' quoi c'ést qu' j'ai ! »

P'i' i' commence à gu'i montrer sés quârts de vin. L' Sarpent s' mè' à boére : boé' dans in, boé' dedans l'aut'e. . . le v'lâ soûl comm' li' faut ! Après que l' Sarpen a été endormi, i' prend l' joual, p'i' i' l'emmène au seigneur. « B'en, i' dit, j'ai te'hours b'en réussi à vous l'emm'ner ! »

Te'hours. . . après çâ. . . ça avè' arrivé p'usieurs année' avant, çâ, le vieux. . . I' avè' enn' fill' c'te seigneur-lâ ; p'i' i' s'éta't fa't voler sa fill' par Cul-Dur [Cu'dur]. Te'hours que lés gâ' ont commencé à gu'i mett' çâ dan 'a tête : « I' â été capab' d'aller charcher l' joual, i' ést capab' d'aller charcher vot' fille, si i' voula't !

– B'en, i' dit, si i' s'en ést vanté, faut qu'i' gu'y a'lle ! »

I' l' fa't v'nir p'i' i' gu'i annonç' çâ encôre. « Mé', i' dit, d'où c'ést qu' c'ést, çâ, Cul-Dur ?

– Je l' sé's pâs pluss' que toé ! I' dit, c'ést à toé de l' trouver ! »

Mon Ti-Georg's prend l' chemin p'i' i' marche, p'is marche, p'is. . . ça faisa't p'-ted b'en six moâs qu'i' marcha't, p'i' i' s'informa't l'in à l'aut' si i' connaissa't Cul-Dur, mé' parsonn' l'ava't jama's vu. . . In soèr, i' r'ssou' à in vieux charque [shack][6] à mo'quié renfoncé, p'i' i' cogne à 'a porte, p'i' i' sor' enn' 'tit' vieille : alle éta't tout ratatinée, la mouss' dessus l' visage. Te'hours, i' gu'i d'mand' pour coucher. I' gu'i

5. *Wagon* (angl.) : Grosse voiture de ferme.
6. *Shack* (angl.) : Masure, maisonnette délabrée.

d'mand' çâ, si 'a ava't jama's 'tendu parler de Cul-Dur. « Cul-Dur ? 'A dit, t'âs pâs féni, mon gârs, 'a dit ; p'is t'és pâs paré de l' trouver ! P'is, 'a dit, co' minm' [quand bien même] que tu l' trouv'ra's, p'tit comm' t' és, 'a dit, tu n'en viendrâs jamè' à bout !

– Comment, i' dit, c'ést-tu in giant ?

– B'en proche, 'a dit. Te'hours, 'a dit, tu peux couché' écitte, p'is, demain matin, 'a dit, 'ted b'en que j' t'éd'rai [aiderai] 'ted b'en que j' t'éd'rai pâs. . . »

Mon Ti-Georg's fa't son smatt' ; i' a fa't du boâ' à 'a vieille, le matin, après qu'i' â été d' bout' de bonne heure, p'is quiens b'en ! Te'hours, quant' i' ést v'nu paré de partir : « B'en, 'a dit, és-tu peureux ?

– Ah ! Ti-George' i' dit, j'ai jamè' eu pêur encôre !

– B'en, 'a dit, si t'âs pâs pêur, 'a dit. . . 'a gu'i deunne in p'tit ruban vert, p'is, 'a dit, mets-toé çâ autour du corps, p'i' 'a dit, j' te garantis que tu peux t' batt'e avec Cul-Dur. Mé', 'a dit, t'âs pâs besoin d'avoèr pêur, non plus, parç' qu' 'a dit, i' s' bât ! »

All' l'emmène à enn' plaç' dans l' boâs, p'i' 'a gu'i montre enn' 'tit' trél' [trail][7] p'i' 'a dit, suis çâ ! Suis-lé, 'a dit, tu vâs marcher 'ted b'en in an avant de l' trouver. Mé', 'a dit, mecqu' tu l' trouves, 'a dit, tu vâs le r'connaît'e, 'a dit, i' ést assis su' enn' gross' gross' montagne haute, 'a dit, ça 'ted b'en troâs cents pieds d' haut, çâ. P'is, 'a dit, aie pâs pêur, 'a dit, parl's-y mecque tu l' rencontres ! »

Mon Ti-Georges r'marcie 'a vieill' p'is prend l' chemin, p'i' i' marche, p'i' i' marche. . . J' sé's pâs comment d' temps qu'i' â marché, te'hours. . .

In bon soèr, i' r'ssou' à c'tte montagn'-lâ ; c'éta't coupé cârré quésiment jusqu'aux nuées. P'i' i' y avè' in homme ; i' paraissa't r'guien qu' long comme enne allumette. I' été' assis t't à fait' su' le haut de d' çâ, p'is l' bâs de c'te rocher-lâ, c'éta't du beau galet plate, çâ. I' s' mè' à gu'i criguier. « Descends d'citte !

– L'autre i' dit : monte en haut !

– Es-tu fou ? J' su's pâs capab' de monter lâ ! Descen en bâs ! »

Le gârs saute, mon vieux, p'i' i' r'ssou' à terre. Bang ! Le feu en a r'volé[8]. Mé', i' dit, dis-moé don, i' dit, comment c' que c'ést qu' tu fa's, i' dit, pour pâs t' tuer, quant tu saute' écitte ?

– I' dit, c'ést moé qu' tu charches ?

– B'en, i' dit, mon vieux, j' voés saqueurment [sacrement] b'en qu' c'ést toé all right[9] ! Faut qu' tu l'eill's vraiment dur pour pâ' avoèr rencontré. . . »

---

7. *Trail* (angl.) : Sentier, route étroite.
8. *Revoler :* Jaillir, être projeté.
9. *All right* (angl.) : Vraiment, en effet.

Te'hours, proch' de c'te rocher-lâ, i' y avè' in p'tit charqu' [shack], lâ ; te'hours, Cul-Dur i' dit : « Tu vâs m' faire à souper !

– Ah ! non, i' dit, j' t'en f'rai pâ' à souper ! C'ést toé, i' dit, qui vâs m' faire à souper ! »

Cul-Dur s'en vâ pour i' sacré' enn' claque, p'is chôs' [Ti-Georges] se po'gne avec, p'i' i' s'ést tapoché pâs pour rir' jusqu'à temps qu'i' gâgn' dessus. « Bon, b'en, i' dit, asteur, i' dit, tu vâs m' dire où c' que c'ést qu' tu cach's la fill' du seigneur.

– Jama's, i' dit ! »

I' ragraff' Cul-Dur encôr' p'i' i' 'n n'â eu encôre enn' bonne ! Cul-dur i' dit : « Arrête in peu ! Lâch'-moé !

– Ah ! non, i' dit, j' su's pâs pour te lâcher ; si j' te lâche, i' dit, tu vâs sauté' en haut, p'is j' pourrai p'us jama's t' po'gner, pâ'-en-tout' ! I' dit, tu vâs m' dir' d' où c' qu'alle ést, avant.

– Lâch'-moé, i' dit, j' su's t-à toé, asteur ! I' dit, t'és l' promier homm' qui vien à bout de m' batt'e, p'i' i' dit, çâ, c'ést dan 'a barguin' [bargain][10] : que'qu'in qui vien à bout de m' batt'e, i' dit, i' apparquient[11] tout' quoi c' que c'ést que j'ai.

– I' dit, où c' que c'ést qu' tu l'âs mis ?

– B'en, i' dit, 'a ést cachée dan enn' grotte en haut.

– B'en, i' dit, tu vâs m' monté' en haut ! »

Ça fa't lâ, i' éta't pris : folla't qu'i' obéisse : ça fa't qu'i' l'â monté en haut. I' éta't rich' rich' Cul-Dur, en haut... « Quiens, i' dit, tu peux tout' prend' çâ, p'is sacrer l' camp[12] d'écitte !

– Oui, sacrer l' camp d'écitte ? I' dit, si tu m' laisse' écitte, j' s'rai jama's capab' de descend' en bâs... Descends-moé avec la fill' du seigneur, p'i' après çâ, tés affér's que t'â' en haut, i' dit, tu t'arrang'râ' avec ! »

Te'hours, après qu'il l'â eu descendu d'en haut, i' s'ést entourné dessus le seigneur, p'i' i' s'ést marguié a'ec la fill' du seigneur, p'i' i' ont fêté çâ : tortus, bossus... P'is moé, i's m'ont deunné in coup d' pié' à 'a bonn' place. J'éta's pâ' aussi toff [tough][13] que Cul-Dur, mé', i' ont dit : « R'tourn'-toé z-en cheu' vous ! »

---

10. *Barguine :* Vx. fr. bargaine : Marché, convention, entente. Angl. affaire, transaction.
11. *Appartenir :* Posséder.
12. *Camp* (sacrer le) : Déguerpir, détaler.
13. *Tough* (angl.) : Résistable, endurant.

15 – LA PRINCESSE AMORPHOSÉE EN POMMIER

Un vieux roi avait fait bâtir son château au fond des bois, très loin de toute civilisation. Il était marié, mais craignait que l'on fasse de beaux yeux à sa femme. C'est pourquoi il s'était établi si loin. Après plusieurs années de mariage, il n'avait pas encore d'héritier. Enfin, sa femme eut un fils, mais elle mourut en donnant naissance à son enfant. Naturellement, le vieux roi reporta toute son affection sur ce petit prince. Il veillait avec soin sur son éducation, mais il insistait pour qu'il ne sorte pas du château. Il voulait surtout éviter qu'il entre en contact avec les paysans.

Au bout de quelques années, le prince, devenu jeune homme, n'accepta plus de vivre dans une telle réclusion. Il commença à se promener dans les campagnes environnantes. Son père ne cessait de lui répéter : « Tu as tort de te promener ainsi à l'aventure. Un jour, tu finiras par rencontrer une roturière. Tu as peu d'expérience dans ce domaine et tu vas t'amouracher de la première venue. Crois-moi, ces paysannes ne valent rien, encore moins pour un prince comme toi. »

Au retour d'une de ses promenades, un soir, le prince fait un aveu à son père : « Il y a déjà longtemps que je fréquente une jeune paysanne. Elle est jolie, je l'aime beaucoup et je veux l'épouser. » Le vieux roi ne veut rien entendre à cet aveu et refuse absolument tout consentement. « Si vous continuez à me refuser votre consentement, rétorque le prince, je finirai par vous quitter et je l'épouserai quand même ! »

Vu l'impossibilité de changer la détermination de son fils, le vieux roi finit par céder et donne son consentement. Pendant les sept ou huit mois qui suivent le mariage, le vieux roi a bien soin de cacher son ressentiment, et tout paraît bien aller.

Survient une guerre, et notre jeune prince doit quitter sa femme pour aller rejoindre l'armée du roi. Mais, au moment de partir pour la guerre, il ignore si sa femme porte un enfant ou non. À son départ, pour encourager son mari, elle lui promet de lui écrire à toutes les semaines et de faire porter ses lettres aux quartiers militaires.

Le vieux roi saisit cette conversation ; il n'attendait que cette promesse pour mettre à exécution un plan qui le débarrasserait de cette belle-fille détestée. Il connaissait très bien une vieille sorcière dont il avait souvent utilisé les services dans le passé. Elle résidait à peu près à mi-chemin entre son château et la zone de guerre.

Il se rend chez la sorcière et lui propose son plan. « Ta maison se trouve située dans un endroit idéal. Chaque fois que le messager passera par ici pour aller porter au prince la lettre de sa femme, tu n'auras qu'à le faire entrer chez toi. Offre-lui de se reposer. Grâce à la magie, tu l'endormiras d'un sommeil très profond pendant lequel tu pourras fausser les lettres envoyées par la princesse à son époux. »

La sorcière suit exactement les instructions qu'elle a reçues du roi. Au bout de sept ou huit semaines, elle comprend que la princesse attend un enfant. Elle se dit : « Rien n'empêche que le prince connaisse la nouvelle. Mais quand viendra le temps de la naissance, j'agirai. »

D'une semaine à l'autre, la princesse donnait plus de détails sur son état physique et sur l'enfant qu'elle attendait. Elle disait combien elle avait hâte que la guerre finisse et combien elle aurait souhaité que son mari soit auprès d'elle au moment de la naissance. Quand la sorcière lut la lettre annonçant que la délivrance de la princesse approchait, elle mit son plan à exécution. Elle transforma cette lettre de façon à faire croire au prince que la princesse avait quelque chose à lui cacher et qu'elle n'osait pas en parler ouvertement.

Quand il reçut cette lettre, le prince devint très inquiet. Il ne savait pas du tout ce qui avait pu arriver. Il soupçonnait bien qu'une sorte de malheur menaçait son épouse, mais la lettre n'apportait aucune précision. Puis, ce fut le silence complet pendant plusieurs mois. La sorcière déchirait toutes les lettres qui lui parvenaient et renvoyait le messager au château.

Quant à la princesse, elle mit au monde des bessons. Après sa convalescence, elle écrivit à son mari pour lui annoncer la bonne nouvelle. La sorcière intercepta la lettre et en changea le message. La nouvelle lettre annonçait au prince que la princesse avait donné naissance à deux petits monstres, horribles à voir et qu'elle songeait à faire disparaître.

Le prince fut désemparé quand il reçut cette lettre. Il l'examina soigneusement et dut se rendre à l'évidence qu'il s'agissait bien de l'écriture de sa femme : « Ce qui prouve, se dit-il, que mon père avait bien raison. Les filles de paysans ne doivent pas épouser les princes. » Il écrivit donc au roi pour lui annoncer qu'il voulait se débarrasser de son épouse et qu'il ne désirait plus jamais la revoir.

Le roi retourne chez la sorcière et lui avoue qu'il ne peut tout de même pas faire tuer la princesse : « Que me conseillez-vous de faire ? lui demande-t-il.

— Envoyez-la-moi ici, et je vous promets que vous n'en entendrez plus jamais parler. »

Quand la princesse arrive chez la sorcière, celle-ci est prise de pitié et pense qu'elle peut respecter la promesse faite au roi sans faire mourir la princesse. Elle décide de la cacher dans le fond des bois, dans un endroit inaccessible où l'on ne pourra jamais la retrouver.

C'est ainsi que la princesse se retrouve bientôt dans une forêt très éloignée du château. On l'avait laissée dans un endroit très fertile, où poussaient des arbres chargés de fruits délicieux. Tout près, une jolie rivière fournissait de l'eau en abondance. La sorcière avait prévu que, dans ces circonstances, la princesse pourrait trouver le moyen de survivre.

Une année passe. De son côté, le vieux roi décide d'organiser une partie de chasse. Naturellement, il se fait accompagner d'un grand nombre de courtisans.

Au cours de la chasse, l'un d'eux parvient dans la région assignée à la princesse par la sorcière. Il aperçoit la jeune femme et fait part de sa découverte au vieux roi : « À mon avis, dit-il au roi, je suis convaincu qu'il s'agit de la princesse, l'épouse de votre fils !

– Absolument impossible ! » répond le roi.

Immédiatement, il retourne chez la sorcière pour s'informer de ce qu'elle a fait de la princesse. Elle lui avoue la vérité. Elle avait renoncé à faire périr la jeune mère et avait imaginé ce moyen de la faire disparaître, bien convaincue qu'on ne pourrait jamais la retrouver dans un endroit aussi perdu.

« Dans ce cas, lui dit le roi, il faut que tu trouves une autre façon de la faire disparaître à tout jamais. Ce qu'il faut éviter, avant tout, c'est que je sois forcé de m'avouer coupable de cette aventure. Gare à toi si tu rates ton coup, cette fois-ci !

– Soyez sans crainte, ô mon roi. D'après mon nouveau plan, il sera absolument impossible de la retrouver. Mais je n'ai pas le pouvoir de la faire mourir. D'ailleurs, je n'aurais pas le courage de le faire, même si j'en étais capable. Mais, en tant que sorcière, j'ai le secret de l'amorphoser pour que personne ne la reconnaisse. »

Elle tint parole. Elle amorphosa la jeune princesse en pommier. Quant à ses deux jeunes fils, elle les transforma en pommes, attachées aux branches du pommier. Puis, elle donna la parole à un oiseau qui volait sur les branches du pommier et charmait tout le monde par sa conversation.

À la fin de la guerre, le prince revient au château de son père et s'informe de ce qui s'est passé durant sa longue absence. Le vieux roi confirme que la princesse a mis au monde deux monstres horribles à voir. Quand il a reçu de son fils une lettre recommandant de faire disparaître la mère des deux monstres, il n'a pas osé s'en charger lui-même. Il a préféré s'en remettre à une vieille sorcière qui a bien voulu exécuter ses ordres. Quant au roi, il avait insisté pour ne pas savoir comment elle avait procédé pour faire disparaître la jeune femme.

Le prince se rend chez la sorcière afin d'avoir de plus amples explications. Elle ne fait que répéter ce qu'il a déjà appris du roi. « Ce que je veux savoir, dit le prince, c'est comment tu as fait disparaître la mère et ses deux petits monstres.

– C'est bien simple, répond la sorcière, je les ai amorphosés. Puis je les ai cachés au fond d'une forêt impénétrable, au bord d'une petite rivière. C'est un

endroit tellement inaccessible que vous ne pourriez pas les retrouver, même si vous passiez le reste de vos jours à leur recherche. »

Le prince réfléchit longuement sur toute cette histoire. Parfois, il était enclin à croire ce qu'on lui avait dit. À d'autres moments, toutes sortes de doutes envahissaient son esprit. Il décide alors de continuer son enquête. En premier lieu, il questionne les serviteurs qui se trouvaient au château au moment de la naissance des deux monstres. Enfin, il rencontre une vieille femme qui lui dit : « C'est moi qui étais présente dans la chambre au moment de l'accouchement. Votre femme a mis au monde deux jumeaux, deux beaux garçons parfaitement constitués. Ne croyez pas ce qu'on a pu vous raconter. Ce ne sont que d'affreux mensonges. Malheureusement, je ne sais pas ce qu'on a fait de la mère et des deux nouveaux-nés. Tout ce que je sais, c'est qu'on les a fait disparaître. »

Cette fois, le prince en savait assez pour établir un plan d'action. La sorcière lui avait bien expliqué que sa femme et ses enfants étaient « amorphosés » et qu'ils vivaient quelque part le long d'une rivière, au fond d'une forêt impénétrable. Par conséquent, il n'avait qu'à explorer d'une façon systématique toutes les forêts avoisinantes, en prenant pour guides chacune des rivières qui sillonnaient toute la région. Malheureusement, les rivières étaient très nombreuses et elles le conduisaient toujours jusqu'à des forêts plus ou moins impénétrables. Malgré son insuccès, le prince continua ses recherches pendant plus de trois ans. Sa persévérance fut enfin récompensée.

Ce jour-là, il avait exploré une toute petite rivière dont les bords étaient remplis d'obstacles qui ralentissaient sa marche. Exténué, il alla s'asseoir au pied d'un beau pommier. Pendant qu'il se reposait, il entendit chanter un oiseau. Il écouta plus attentivement et se rendit compte qu'il ne s'agissait pas d'un chant ordinaire, mais bien d'une conversation. L'oiseau, perché dans une branche du pommier, semblait s'adresser au prince pour l'injurier et lui faire toutes sortes de reproches. « Prince lâche et cruel ! Époux sans cœur et infidèle ! Assassin perfide ! Comment as-tu pu douter de ta femme et te fier à des racontars ? Tu es puni de ta crédulité, et ta femme aussi souffre à la suite de dépositions mensongères. Tu ne la reverras peut-être plus jamais ! » Ce discours humiliant dura près de vingt minutes. Le prince avait beau tenter de l'interrompre, l'oiseau continuait à accumuler les injures et les reproches sans se donner la peine de répondre au prince.

Fou de douleur et de colère, le prince cria à l'oiseau : « J'en ai assez ; tu vas mettre fin à ces stupidités ! » Il casse une branche de pommier et en frappe l'oiseau bavard. Au même instant, la princesse et ses deux enfants sont démorphosés. « Comment se fait-il que tu sois ici ? » demande le prince.

Sur le chemin du retour au château, la princesse raconte à son mari tout ce qui s'est passé durant son absence. Dès son retour chez lui, le prince fait châtier son père et la vieille sorcière. Puis, une grande fête populaire s'organise. C'était comme une nouvelle célébration de leur mariage, beaucoup plus joyeuse que la première.

Quant au conteur, qui a rapporté cette histoire, il a eu, pour toute récompense, un bon coup de pied au derrière et le conseil d'aller conter ce récit ailleurs !

LA PRINCESSE AMORPHOSÉE EN POMMIER

Récit folklorique raconté, le 11 août 1963, à Warren, Ontario, par Joseph Prud'homme (44 ans), qui l'avait appris de Alphonse Dubé (40 ans), gaspésien, dans les chantiers, à Field, vers 1940.

Enregistrement no 1649. Conte-type 706 III b (beau-père et sorcier ont échangé des lettres) ; 442, femme changée en arbre (Motif D215).

C'ést in roi qui ava't fait' bâtir son château dan 'és campagnes, b'en loin : i' voulè' êtr' loin du mond' parç' qu'i' éta't jaloux de sa femme. Ça faisa't p'usieurs années qu'i' éta't marguié' p'i' i' ava't pâ' eu d'enfant.

Te'hours, enn' bonn' journée, sa femm' mè' in p'tit prince au monde, p'i' 'a n-en meurt. Comm' de raison, b'en, lâ, i' metta't tout' son affection r'guien qu' pour son enfant. Il l'a él'vé, p'i' i' l' garda't tout l' temps dans l' château : i' voula't pâs qu'i' sort' parmi 'és paysans, r'guien, i' voula't pâs qu'i's l' voueillent [voient] !

Te'hours, tant qu' le jeune a été rendu assez grand, b'en, i' pouva't pâs tout l' temps l' garder d' minme. I' s'ést mi' à s' prom'ner dan 'és campagnes, p'is d'in bor' et d' l'aut'e. P'is l' vieux roi i' disa't tout l' temps : « Tu devra's pâs ! I' dit, tu vâs t'amouracher d' queu'qu' paysanne, p'is, çâ, c'ést tout's dés bonne' à r'guien, c'ést tout' bon à r'guien pour toé ! »

Te'hours, b'en, l' jeune, in soèr, i' r'vient, p'i' i' s' mè' à dire à son pére, i' dit : « V'lâ longtemps que j' fréquente enn' paysanne, p'is je l'aime, p'i' 'a ést jolie, j' veu' en fair' ma femme. »

L' vieux voula't pâs, pâs pluss' que l' guiâb'e. « B'en, i' dit, si vous m' deunnez pâs vot' consent'ment, i' dit, j' m'en vâs m'en aller, p'is, j' m'en vâs m' marguier quand minme ! »

Tant [quand] qu' le vieu' a vu çâ, b'en, i' gu'i a deunné son consent'ment. Te'hours, ça faisè' in sept huit moâs qu'i' éta't marguié, p'is tout' marcha't b'en, l' vieux faisa't pâs trop voèr devant lui qu'i' éta't cont' sa femme.

Te'hours, i' s' declâre enn' guerre, p'is le jeun' prince â été obligé d'allé' à 'a guerre. P'is, tant qu'i' â parti, b'en, i' sava't pâs si sa femme éta't b'en, oui ou non

Ça fa't, 'a gu'i ava't promis, 'a dit : « A tout's lés s'maines, 'a dit, j' m'âs t'envoyé' enn' lett'e aux champs de batâille ! »

Le vieux roi avè' attendu çâ, lui. I' dit : « Quiens, çâ, c'ést l' bon plan pour m'en débarrasser ! » I' y avè' enn' vieill' sorciér' qui ava't tout l' temps travaillé pour lui, p'i' 'a restè' à peu prè' à mo'quié ch'min d'alle où c' que c'ést qu'i's s' batta'ent. Ça fa't qu'i' vâ trouver la vieill' sorciére, p'i' i' dit : « T'és juss' dans la bonn' place, toé ! I' dit, mecque le courrier pâsse, i' dit, tu l'arrêt'râs, p'is, i' dit, tu l'endormirâs, p'is tu chang'râs tout's sés lett's, elle, qu' 'a vâ écrire. »

C' fa't, comm' de fait', ça faisa't 'ted b'en sept huit lett's qu' 'a gu'i envoya't, p'is, lâ, la vieill' sorcière, 'a l' sava't quoi c' que c'ést qui s'en v'na't, elle ! 'A dit : « J' m'en vâ' attend ' que ça soueill' [soit] le bon temps, qu' le temps commence à approcher, qu' 'a commence à gu'i en parler dans sés lett's, p'is, 'a dit, lâ, j' m'en vâ' arranger çâ ! »

Te'hours, comm' de faite ! In bon soèr, 'a écri' à son mari, p'i' 'a gu'i faisa't dir' quoi c' que c'ést qui s'en v'na't, p'is tout'... qu' 'a a'ra't b'en aimé qu' la guerr' féniss' pour qu'i' soueill' lâ tant que l' tem [temps] arriv'ra't. C' fa't qu' tant qu' la vieill' sorciére a vu c'tte lett'-lâ, 'a â tout' changé çâ d' bord, pareil comm' si sa femm' gu'i faisa't dir' qu'i' gu'i avè' arrivé d's affair's qu' 'a ava't jama's voulu gu'i dire, qu' 'a sava't pâs c' que c'ést qu' c'éta't pour être...

P'is, tant [quand] qu' lui a r'çu çâ, c'tte lett'-lâ, i' pouva't pâs l' crère. « Ça s' peut pâs, çâ, i' y a eu que'qu' chôse, lâ, en que' pârt ! » P'is, lâ, b'en, i' â été 'ted b'en pour cinq six moâs, i' 'n n'ava't p'us de nouvelle : 'a déchira't tout's lés lett's, p'i' 'a l' faisa't r'virer d' bord.

Te'hours, tant que l' tem [temps] ést v'nu, b'en, 'a a mis deux jumeau' au monde, deux p'tits garçons. B'en, lâ, aussitôt qu' alle â été b'en assez, all' l'â fait dire à son mari ; p'is tant qu'i' on arrivé su' 'a vieill' sorciére, 'a â fait' comme avant, 'a â tout' changé 'a lett'e ; 'a gu'i faisa't dir' qu' 'a avè' eu deux p'tits monss's, que c'éta't pâs r'gârdab'e, p'i' 'a éta't pour lés fair' détruire.

Tant qu'i' â r'çu çâ, i' dit : « 'Cou' don, c'ést b'en l'écritur' de ma femme, p'is tout'. I' dit, j' su's pâs pour garder çâ ! I' dit, mon pér' me l'ava't b'en dit, c'ést bon à r'guien pour eur'guien, çâ ! » Ça fa't qu'i' â renvoyé enn' lett'e à son pére, i' faisant dir' de s' débarrasser de sa femm' d' la magniér' qu'i' voudra't, qu'i' voula't p'us la voèr, lui.

Ça fa't que l' vieux roi â été trouver la vieill' sorciére, p'i' i' dit : « J' veux pâs la fair' tuer ! J' sé's pâs c' que c'ést que j'en f'ra's.

— B'en, 'a dit, envoueill'-moé-lâ écitte, p'i' 'a dit, tu 'n n'attendrâs p'us jama's parler ! »

Après qu' 'a â été arrivée lâ, qu' la vieill' sorciér' l'â vue, 'a dit : « J'ai pâs besoin d' la fair' tuer ! 'A dit, j' m'en vâs l'envoyer dans l' boâs b'en loin, p'is, 'a dit, i' 'a r'trouv'ront jama's ! »

Te'hours, all' l'â envoyée du long d'enn' 'tit' riviére, enn' plaç' loin dans l' boâs, p'i' i' poussa't b'en dés fruits, dés pommes, p'is tout's sort's d'affaires. 'A dit : « Lâ, 'a vâ p' 'ted b'en v'nir à bout de s' réchapper. »

Oh ! Ça faisa't 'ted b'en in an qu' 'a éta't lâ, qu' 'a viva't d' minme. Te'hours enn' journée, le vieux roi â parti en chasse avec enn' gagn' [gang][1] de sés hommes, p'i' i' 'n n-â qui l'ont vue ; i' avè' été jusqu'à c'tte riviér'-lâ, p'i' i' ont rapporté çâ au roi, p'i' i' ont dit : « J' su's b'en çartain qu' c'ést la femm' du prinç' qu'on â vue lâ !

– Ah ! l' vieux roi â dit, ça s' peut pâs ! »

Te'hours, lâ, i' â été trouver la sorciére, p'i' i' s'ést informé de quoi c' que c'ést qu' 'a 'n n-ava't faite. P'i' 'a gu'i a dit quoi c' que c'ést qu' 'a 'n n-ava't faite. 'A dit : « J' voula's pâs la tuer, p'i' 'a dit, je l' l'ai envoyée lâ, p'i' 'a dit, j' pensa's pâs qu' jama's que parsonn' la trouv'ra't.

– Ça fa't qu' le vieux roi a dit, t'és b'en mieux d' la changer d' place ou d' la détruir' comm' j' t'ava's dit, parç' qu'i' dit, si folla't qu'i' déclâr' la vérité, j'a'ra's pâs féni !

– B'en, 'a dit, i' a trouv'râ jama's ! 'A dit, j' pens' pâs ; 'a dit, j' peux pâs la détruire, j'ai pâs l' pouvoèr pour, p'i' 'a dit, j' peux pâs l' faire. Mé', 'a dit, la magniér' que j' m'en vâs l'emmorphôser, 'a dit, j' pens' pâs jama's qu'i' peuv' la trouver ! »

Te'hours, lâ, all' l'â emmorphosée en pommier ; p'is sés deux enfants, b'en c'éta'ent dés pomme' après le pommier. P'is, dan 'és branch's du pommier, 'a â emmorphosé in n-oéseau, lâ, pour qu'i' peuv' parler.

Te'hours b'en, tant qu' la guerre â été fénie, l' prince ést r'venu, p'is son pére i' â conté, i' gu'i a dit qu' c'éta't b'en vrai que sa femme avè' eu deux monss's, p'is qu'i' l'ava't fait' détruire. I' dit : « Je l'ai envoyée à la vieill' fée, p'i' i' dit, j' sé's pâs que c' que c'ést qu' 'a 'n n-â fait' ? »

Ça fait lâ, i' â été trouvé' 'a fée, p'i' i' s'ést informé, p'is c'éta't vrai, c'éta'ent dés monss's. « Ah ! b'en, i' dit, si c'ést dés monss's. . . i' dit, qu'ést-c' que c'ést que tu 'n n-âs fait', dés monss's p'is de elle ?

– B'en, 'a dit, je l' l'ai emmorphosée dans. . . dessu' enn' riviér' dan enn' place, p'i' 'a dit, tu la r'trouv'râs 'ted b'en jama's ; co' minm' que tu la charch'ra's, tu pourra's pâs l' trouver ! »

I' jonglè' à çâ, p'i' i' l' crèya't par escousse, p'is d'aut'e escousse i' l' crèya't pâs. Te'hours, i' a commencé à s'informer. . . du mond' qui travailla't lâ, au château. Te'hours, i' y avè' enn' vieille, lâ, justement cell' qui l'avè' assistée pour son accouch'ment, 'a dit : « 'Cré' jama's çâ, 'a dit, c'ést tout's dés ment'ries ! Mé', 'a dit qu'ést-c' que c'ést qu'i' en ést d'venu, 'a dit, moé, je l' sé's pâs !

1. *Gang* (angl.) : Groupe, troupe, bande.

– B'en, i' dit, si alle ést emmorphôsée du long d'enn' riviére, i' dit, j' la trouv'rai b'en ! »

C' fa't qu'i' s'ést mi' à courir le boâs tout partout, p'is tout's lés riviér's qu'i' trouva't, p'is... I' ava't beau d' 'és suire, mé', dés pommiers, i' n'en voya't tout partout ! Te'hours, ça faisa't troâs quatre ans qu'i' charcha't d' minme...

In matin, i' marcha't du long de c'tte riviér'-lâ, d' où c' que c'ést qu'alle avè' été emmorphosée ; p'i' i' r'ssou' au pied de c'te pommier-lâ, p'i' i' éta't rendu au bout'... de marché' au travers du boâs, p'is quiens b'en... P'i' i' i' s'assit lâ, p'is c't oéseau-lâ s' mè' à gu'i dire... à gu'i conter tout' sort's de bétises : qu'i' étè' in sans-cœur, p'i' i' ava't pâs cru en sa femme, p'i' i' avè' été puni, p'is jama's 'ted b'en qu'i' la r'ouèra't, p'is sa femme avè' été punie elle itou[2] par dés ment'ries, p'is tout çâ...

Ça faisa't 'ted b'en vingt menut's que c't oéseau-lâ gu'i chanta't çâ. P'i' i' ava't beau d'asseyer de l' quessionner, mé', l'oéseau gu'i réponda't pâs ; i' continuè' à gu'i conter tout's sort's d'affair's de minme. « B'en, i' dit, tu vâs t' farmé' 'a gueule ! I' dit, si t'és lâ r'guien qu' pour asseyer de m' fair' pâtir pluss' que j' pâtis... »

Te'hours, i' câsse l' pommier p'i' i' frapp' l'oéseau. P'is, en frappant l'oéseau, b'en, sa femme i' apparaît p'is sés deux enfants. P'i' i' dit : « Comment ça s' fa't qu' t'és t-écitte ? » Ça fa't, lâ, 'a gu'i a tout' raconté çâ.

Lâ, i's sont rentourné' au château, p'i' i' â fait punir son pér' comme i' faut, p'is la vieill' sorciére, p'i' i' ont r'fêté leu' noce en neu'. P'is, moé, i's m'ont sacré[3] in coup d' pied, p'is : « Vâ conter çâ ailleurs ! »

2. *Itou :* Aussi, pareillement.
3. *Sacrer :* Donner un coup, une semonce.

16 – TI-JEAN ET LA DEVINETTE

Un paysan avait trois fils. Il n'avait pu envoyer son aîné à l'école parce qu'il était trop pauvre et avait trop besoin de lui pour l'aider à cultiver sa terre. Cette terre était située dans un lieu marécageux de sorte qu'il fallait passer presque tout son temps à creuser des rigoles pour assécher le terrain. C'est ainsi que l'aîné de ses fils passa le temps de sa jeunesse à creuser et à entretenir les fossés de drainage. Malgré tout, le paysan avait réussi à faire donner une bonne instruction à ses deux autres fils. L'un était devenu avocat, et l'autre, médecin. Ces diplômes les avaient remplis d'orgueil et ils regardaient avec mépris leur aîné, qui passait sa vie à creuser des fossés. « Jean, se disaient-ils, ça ne vaut pas grand' chose. C'est tout juste bon à vider des rigoles. »

Dans un autre coin du pays vivait une princesse qui imaginait toutes sortes de plans fantaisistes. Elle avait l'esprit vif, mais son cœur débordait de malice et de cruauté. Elle ne se servait de ses dons que pour nuire aux autres.

Elle n'était pas mariée. Un jour, elle fit cette proposition à son père : « Je serais prête à épouser n'importe qui, même un simple paysan, à condition qu'il puisse me poser une devinette que je ne sois pas capable de résoudre en trois mots. » Par contre, si je résous la devinette en trois mots, celui qui l'aura posée sera conduit en prison pour y passer le reste de sa vie. » Le père de la princesse avait le cœur aussi cruel que celui de sa fille. Il trouva très amusante la proposition de sa fille : « Tu verras, dit-il, combien de sots vont se faire prendre à ton jeu. »

On fit beaucoup de publicité dans tout le pays, et même dans les pays avoisinants. Étant donné la ravissante beauté de la princesse, plusieurs candidats se présentèrent avec leur devinette. Parmi eux, se trouvait notre avocat, qui ne manquait pas de confiance dans son intelligence et dans son savoir. « Je suis capable de lui poser une devinette tellement compliquée et tellement subtile qu'elle n'arrivera jamais à la résoudre. » Il prit donc la route du château. Il fallait voyager à pied et les chemins étaient très mauvais. Ce qui l'obligea à faire plusieurs étapes.

À la fin de la première journée, il se présente à l'auberge pour y passer la nuit. Parce qu'il était avocat, il se croyait le droit de prendre ce qu'il prétendait être des manières de grand seigneur. Il s'adressait aux domestiques avec hauteur et multipliait les mots grossiers et humiliants. Il croyait que c'était le meilleur moyen

d'en imposer et de mettre tout le monde à son service. Malheureusement, il avait fait l'erreur de se présenter par la porte de la cuisine, et la première servante à qui il s'adressa se tenait justement devant un plat rempli d'eau de vaisselle qu'elle s'apprêtait à aller jeter aux égoûts. Voyant qu'elle avait affaire à un polisson, elle lui lance l'eau de vaisselle au visage en disant : « Tu es vraiment trop mal élevé pour passer la nuit ici. Va te loger ailleurs et tâche d'apprendre à vivre ! »

La même chose se produit dans les deux autres auberges où il se présente pour passer la nuit. Enfin, il arrive au château et demande à être présenté à la princesse pour lui proposer sa devinette.

La princesse veut d'abord lui montrer à quoi il s'expose si elle répond à sa devinette en trois mots. Elle prend la peine de lui faire voir les prisons où se trouvent déjà réunis plus de trois cents candidats malheureux : « Comme tu vois, dit-elle, j'ai réussi à répondre à toutes leurs devinettes en trois mots. Maintenant, ils n'ont plus qu'à attendre la mort dans cette prison où ils pourrissent lentement. » Mais l'avocat a une telle confiance dans la subtilité de son intelligence qu'il refuse de se laisser ébranler. Il décide de tenter sa chance, mais il échoue lamentablement et se retrouve bientôt au milieu des prisonniers qu'on vient de lui faire visiter. Son frère, le médecin, ne tarde pas à tomber dans le même piège et à partager la prison de l'avocat.

Quant à l'aîné, il continuait à creuser et à entretenir les fossés qui drainaient la terre paternelle. Tout en travaillant, il ne pouvait s'empêcher de penser à ses frères. Ils étaient partis depuis plusieurs mois et l'on n'en avait plus de nouvelles. Il va donc faire part de ses inquiétudes à son père : « Je crois que mes deux frères sont retenus en prison. Les écriteaux disent clairement que c'est le sort réservé à tous les candidats qui échouent dans le concours des devinettes.

– C'est vrai, lui répond son père. Mais que pouvons-nous faire pour leur venir en aide ? Quant à moi, je les avais bien prévenus en leur disant qu'ils risquaient de tomber dans une sorte de piège.

– Quoi qu'il en soit, reprend l'aîné, il faut faire quelque chose, et je suis prêt à tenter ma chance.

– Mais comment pourras-tu réussir là où tant d'autres ont échoué ? Tu n'as aucune instruction. Comment pourrais-tu t'en tirer ?

– Je n'en sais rien. Mais il faut tenter quelque chose. Moi, ça m'attriste de penser que mes frères sont retenus en prison ! »

À son tour, l'aîné prend la route pour se rendre au château. Quand il arrive à la première auberge, il se présente avec douceur et modestie, ce qui charme les domestiques. Une servante s'empresse de lui servir un bon repas et de lui préparer un bon lit. Au moment du départ, le lendemain matin, elle s'informe : « Où vas-tu maintenant ? » Il lui raconte l'histoire de la devinette et de ses frères prisonniers. Il ajoute : « Pour ce qui est de la devinette, je crois bien que je ne pourrai pas réussir. Mais j'arriverai peut-être à faire délivrer mes frères !

– Moi non plus, je ne sais pas si tu vas réussir. Mais tu as été tellement gentil pour moi, une pauvre servante, que je vais te faire un cadeau. Je vais te donner une nappe magique. Si jamais on te jette en prison, tu auras toujours de quoi manger. Tu n'auras qu'à étendre la nappe devant toi et aussitôt elle se couvrira de toutes sortes de mets, si variés et si nombreux que le roi lui-même en sera jaloux. »

Après avoir remercié la servante, le voyageur continue sa route jusqu'à la deuxième auberge. De nouveau, ses manières douces et humbles charment les servantes. Il est bien logé et bien nourri. Quand arrive le moment du départ, une servante vient lui faire cadeau d'une bouteille de liqueur fine : « Cette bouteille est inépuisable, dit-elle. Elle se remplira à mesure que tu boiras. De sorte que, si jamais on te jette en prison, tu ne souffriras jamais de la soif ! »

À la troisième auberge, on lui fait cadeau d'un violon. Dès qu'on remuait l'archet de ce violon-là, tout le monde se mettait à danser, bon gré, mal gré, jusqu'à vingt milles à la ronde.

Muni de tous ces cadeaux, il arrive enfin au château de la princesse. Comme tous les autres candidats, il est soumis à l'épreuve de la devinette. Il avait imaginé une devinette extrêmement compliquée. Mais la princesse lui donne la solution en deux mots : « Tant pis pour toi, dit la princesse. Tu n'as plus qu'à aller partager le sort de tous ceux qui pourrissent dans la prison. » Il se contente de lui répondre : « J'ai passé ma vie à creuser des fossés. Dans la prison, mon sort ne sera pas tellement différent. Enfin, on verra bien. Vous paraissez bien certaine que je vais passer le reste de mes jours dans cette prison. J'ai de bonnes raisons de croire que les événements vont vous surprendre !

– Décidément, tu es fou. Jusqu'à présent, il n'y a aucun prisonnier qui a réussi à s'évader. Te crois-tu plus fin que tous les autres ?

– Bien. Quoi qu'il en soit, si je n'arrive pas à m'évader, je trouverai bien le moyen de mener une bonne petite vie bien confortable. »

Le premier jour qu'il passe en prison, il se rend compte que les prisonniers sont bien mal traités et qu'ils ont perdu tout espoir. Comme repas, on leur sert du pain noir et de la farine à cochons. Le nouveau venu s'informe : « Y a-t-il longtemps qu'on vous traite ainsi ?

– On ne nous a jamais servi autre chose depuis que nous sommes enfermés ici.

– Dans ce cas, je vous annonce que le menu va changer à partir de maintenant ! »

Le nouveau prisonnier étend sa nappe magique qui se couvre aussitôt des mets les plus abondants et les plus succulents. Chacun se met à manger jusqu'à satiété, mais la nappe reste toujours garnie de mets sans cesse renouvelés. Quand le gardien de la prison arrive avec son pain noir et sa bouillie à cochons, il n'en croit pas ses yeux et se rend chez son maître pour lui rapporter ce qu'il a vu dans la prison.

« Je ne comprends pas du tout ce qui se passe chez les prisonniers en ce moment. Il semble que le nouveau venu ait apporté avec lui une quantité énorme d'aliments de toutes sortes. Je viens d'assister à un banquet comme je n'en ai jamais vu depuis que je suis au service du château.

– Absolument invraisemblable !

– Vous n'avez qu'à venir avec moi jusqu'à la prison pour vous en convaincre. Quand les prisonniers m'ont vu arriver ce soir, ils m'ont lancé à la tête tout ce que je leur apportais à manger. »

Quand le vieux roi arriva à la prison, il dut se rendre à l'évidence. La réalité dépassait encore tout ce que son serviteur avait pu lui rapporter. Il s'approche de Ti-Jean, le nouveau prisonnier, et lui demande des explications.

« C'est bien simple, tout est là, dans cette nappe magique ! répond Ti-Jean.

– Cette nappe serait-elle à vendre ? Ce serait bien commode pour un roi, qui se trouve souvent dans l'obligation de donner des banquets.

– Non, elle n'est pas à vendre, même si vous pouviez m'offrir deux tonnes d'or. D'ailleurs, qu'est-ce que je pourrais bien faire avec de l'or dans cette prison ?

– Dans ce cas, y a-t-il autre chose que tu aimerais à échanger pour ta nappe ?

– Je vous demanderais une toute petite faveur. J'aimerais voir l'intérieur de la chambre où la princesse passe la nuit.

– S'il n'en tient qu'à cela, je te l'accorde. N'oublie pas d'apporter la nappe et nous irons visiter ensemble la chambre de la princesse. »

Le roi tient parole. Le prisonnier peut visiter la chambre de la princesse tout à son aise. Puis, le roi ordonne à ses soldats de lui enlever la nappe magique et de ramener Ti-Jean dans la prison. Les prisonniers étaient furieux quand ils s'aperçurent que Ti-Jean n'avait plus sa nappe magique et qu'il l'avait sacrifiée pour une simple visite dans la chambre d'une princesse. « Peut-on imaginer un tel idiot ?

– Calmez-vous ! Je ne suis pas encore au bout de mes ressources. Par exemple, est-ce que vous auriez soif ? Après un tel souper, il me semble que vous devez mourir de soif.

– Tu as bien raison. Nous avons tous envie de boire et nous sommes prêts à nous soûler jusqu'à l'ivresse la plus complète. Cela nous ferait oublier tous nos malheurs. »

Alors, Ti-Jean fait circuler sa bouteille magique. Chacun des prisonniers y boit à son tour. Bientôt quelques-uns des prisonniers gisaient sur le parquet de la prison, ivres-morts. D'autres s'étaient mis à chanter. Quelques-uns avaient commencé à se battre en hurlant. Ils font un tel vacarme que le roi est incapable de dormir. Il décide donc d'aller voir ce qui se passe à la prison. Quand il y pénètre, la bouteille continuait à circuler. Chacun buvait à son tour, mais la liqueur ne s'épuisait jamais.

Aussitôt le roi s'approche de Ti-Jean et lui propose d'acheter sa bouteille. Ti-Jean refuse de l'entendre : « Cette nuit, nous allons boire et nous allons nous amuser. Revenez demain matin, peut-être que nous pourrons arriver à conclure une entente. »

Très tôt, le lendemain matin, le vieux roi était de retour à la prison. Pour commencer, il voulut goûter au vin. « Rien de plus facile, répond Ti-Jean. Vous pouvez en boire tant qu'il vous plaira. Vous n'arriverez jamais à vider cette bouteille.

– Alors, que faut-il te donner en échange ?

– Cette fois encore, je ne demande qu'une toute petite faveur. Tout ce que je demande, c'est la permission de poser une question à la princesse.

– Bien, mon vieux, si c'est là tout ce que tu demandes, c'est déjà accordé. Tu peux aller immédiatement chez la princesse pour lui poser ta question ! »

Ti-Jean se trouve bientôt en présence de la princesse : « Vous vous rappelez, lui dit-il, que j'ai cédé ma nappe magique pour une bagatelle ? Pour ce qui est de la bouteille magique, il faudrait que j'obtienne une faveur un peu plus spéciale. Et il n'y a que vous qui puissiez me l'accorder. C'est pourquoi j'ai insisté pour vous en parler à vous-même. Voici ma question : « Est-ce que vous pourriez m'accorder la permission de passer toute une nuit dans votre chambre à coucher ? Bien entendu, vous pourrez demander à une troupe de vos soldats de passer la nuit à mes côtés pour me surveiller. Tout ce que je vous demande, c'est de passer une nuit dans votre chambre à coucher. » La princesse trouva cette demande bien amusante et s'empressa de la lui accorder.

Ti-Jean passa la nuit suivante dans la chambre à coucher de la princesse. Il veilla toute la nuit dans un coin, sans dormir, debout, droit comme un piquet de clôture. Dès le lever du jour, on vint le chercher pour le conduire de nouveau en prison.

Quand les autres prisonniers le virent arriver sans sa nappe et sans sa bouteille, ils devinrent plus furieux que jamais : « C'est le comble de la folie, se disaient-ils. Il avait en son pouvoir tout ce qu'il fallait pour transformer cette prison en une sorte de paradis où nous aurions eu de quoi boire et manger en abondance. Il a cédé tout cela pour de pures niaiseries. Maintenant, il faut renoncer à tout le plaisir qu'il nous a laissé entrevoir. » Ti-Jean se contenta de leur répondre : « Je ne suis pas si fou que j'en ai l'air et je trouverai bien le moyen de vous amuser encore. Vous allez voir que je ne suis pas encore au bout de mes ressources. »

Alors il sort son violon magique de sa cachette et commence à jouer. Aussitôt, tout le monde se met à danser, dans la prison, dans le château, et dans tout le pays avoisinant. Dans le château, le vieux roi dansait malgré lui et ne pouvait s'arrêter, malgré la fatigue et l'épuisement qui lui faisaient croire à une mort imminente. Tout le service du château était bouleversé par cette danse qui s'emparait de la princesse, des serviteurs, des servantes, de tous les domestiques et même des soldats qui

montaient la garde. Le vieux roi avait beau multiplier les commandements, les serviteurs ne pouvaient exécuter aucun de ses ordres. Ceux qui voulaient se rendre d'un endroit à un autre ne pouvaient que gambader en se bousculant et en culbutant les uns contre les autres. Le vieux roi finit tout de même par se rendre à la prison.

En apercevant Ti-Jean qui jouait du violon, il lui crie : « Arrête de jouer. Si tu continues, nous allons tous mourir à force de danser. » Ti-Jean arrête de jouer, et le roi entreprend d'acheter le violon. Ti-Jean refuse de le vendre. « Vous savez bien que je ne veux pas de votre or, dit-il au roi.

– Dans ce cas, qu'est-ce que je peux faire pour obtenir ton violon ?

– Écoutez bien. Je veux aller passer une autre nuit dans la chambre de la princesse. Cette fois, j'aurai plusieurs questions à lui poser. Mais qu'il soit bien entendu que si elle répond « oui » à ma première question, il faudra qu'elle s'engage à répondre « oui » à toutes les autres que je lui poserai. De plus, je tiens absolument à la présence d'une troupe de soldats qui agiront comme témoins. Par contre, si la princesse répond « non » à ma première question, il faudra qu'elle s'engage à répondre « non » à toutes les autres. »

Le vieux roi trouvait ce plan bien étrange, mais il finit par donner son consentement : « Tout ce que je te demande, ajouta-t-il, c'est de ne pas recommencer à jouer de ce violon-là.

– Entendu, répond Ti-Jean. Mais je garde mon violon jusqu'à demain matin, et si vous n'êtes pas fidèle à vos engagements, vous pouvez vous attendre à un autre tourbillon de danse ! »

La nuit venue, on introduit Ti-Jean dans la chambre à coucher de la princesse, qui dormait déjà. La chambre était saturée de soldats qui devaient servir de témoins. Ti-Jean se tint debout dans un coin de la chambre. Au bout de quelques heures, il demanda aux soldats de réveiller la princesse. Il avait quelques questions à lui poser. « Nous voulons bien réveiller la princesse, dirent les soldats, mais à condition que tu ne recommences pas à jouer du violon. »

La princesse fut réveillée, mais son humeur était plutôt mauvaise. Sans s'approcher du lit, Ti-Jean posa sa première question : « Princesse, lui dit-il, est-ce que ça ne vous déplaît pas que je sois obligé de passer toute la nuit debout, planté comme un piquet dans un coin de la chambre ?

– Non ! » répond-elle spontanément d'une voix sèche et sonore qui retentit dans toute la chambre.

Aussitôt, Ti-Jean fit remarquer aux soldats que la princesse avait répondu « non » à sa première question. « Nous pouvons tous en témoigner, répondent-ils. Mais, de grâce, pas de violon ! »

Ti-Jean passe encore quelque temps debout dans un coin de la chambre. « Princesse, dit-il, est-ce que ça vous déplairait que j'aille me coucher sur le bord de

votre lit ? » Étant donné que la princesse avait répondu « non » à la première question, il fallait bien qu'elle réponde « non » à la deuxième. Après un moment d'hésitation, elle répond : « Non ». Voyant que la princesse a hésité, les soldats commencent à s'inquiéter : « Ti-Jean, disent-ils, nous ne savons pas quelle sorte de piège tu as imaginé. Ce qui nous intéresse, nous, c'est que tu ne recommences pas à gratter ton violon.

– Ne vous inquiétez pas, mes amis. Pourvu que la princesse ne change pas d'idée et qu'elle continue à répondre « non » à toutes mes questions, vous pouvez rester tranquilles. Je serai fidèle à ma parole. »

Couché sur le bord du lit de la princesse, Ti-Jean prit le temps de réfléchir un peu. Il savait que la princesse était excessivement intelligente ; il ne voulait donc pas se faire rouler. Il fallait donc que cette dernière question qu'il allait lui poser soit formulée de façon à ce qu'il atteigne son but. Enfin, il se tourne vers la princesse et lui demande : « Est-ce que ça vous déplairait de devenir mon épouse, demain ? » La princesse se trouva prise au piège. Elle avait commencé à répondre « non » et elle se trouvait obligée de répondre « non » à cette dernière question.

De bonne heure, le lendemain matin, le vieux roi vint s'informer auprès des soldats pour savoir ce qui s'était passé durant la nuit. Ils lui racontèrent toute l'histoire : « Nous en sommes témoins, dirent-ils. Il faut que ce mariage ait lieu maintenant puisque nous avons entendu la princesse elle-même donner son consentement. »

Pendant les noces, on fit jouer du célèbre violon, mais d'une façon plus discrète que dans la prison.

TI-JEAN ET LA DEVINETTE

Récit folklorique raconté, le 11 août 1963, à Warren, Ontario, par Joseph Prud'homme (44 ans) qui l'avait appris, vers 1933, dans les chantiers de Field, d'un gaspésien, Alphonse Chaput, âgé de 65 ans.

Enregistrement no 1650. Contes-types 853 I (devinette à poser), II (objets magiques), IV a, b, c et 559 I d, II b.

C'étè' in habitant. I' ava't troâs garçons. Comm' de raison, le plus vieux, i' ava't pâs pu l' faire instruir' b'en b'en ; p'is c'éta't du terrain bâs qu'i' y ava't lâ. P'is tous ceux qui éta'ent capab's de travailler, b'en, i's gu'i faisa'ent creuser dés fossets. B'en, i' 'n n-en creusè' encôre. Mé', sés deux plus jeunes, b'en, i' ava't v'nu à bout d' lés faire instruir' comme i' faut, 'és aut's. I' en avè' in qui ést avôcat, p'is l'aut' in docteur, p'i' i's voula'ent p'us r'gârder Ti-Jean, l' creuseur de fôssets, lâ, lui. C'ta't bon à r'guien pour eur'guien ! I' éta't r'guien qu' bon à creuser dés fôssets.

Dan enn' plaç' b'en loin de d' lâ, i' y avè' enn' princesse, 'a ava't tout's sort's de fantaisies, p'is tout c' que c'ést qu' 'a faisa't, c'éta't pour mal faire.

Te'hours, enn' journée, 'a di' à son pére, 'a dit : « N'importe quel homme, 'a dit, in paysan, qu'i' vienn' qui c' que c'ést qui voudrâ, 'a dit, qui s'râ capab' de m' faire enn' devinett' que j' peuv' pâs gu'i répond'e, dans troâs mots, 'a dit, j' le marierai, p'i' 'a dit, si i' ést pâs capab' de m' répond'e, b'en, 'a dit, vous l' ferez j'ter dans vos prisons, p'i' 'a dit, i' finirâ sés jours lâ ! P'is son pére, c'éta't in homm' pâs mal du caractèr' d' la fille. « C'ést b'en vrai, ennéfette[1] ! I' dit, on aura't du fonn' [fun][2] avec çâ. I' dit, tu vâs voèr, i' dit, comment c' que c'ést qu' tu vâ' en attraper ! »

C'éta' enn' vraie bell' fille. Te'hours, 'a ava't fait poser dés écriteaux tout partout, dans tout's lés pays, aussi loin qu' 'a pouva't. Te'hours, tant qu' l'avôcâ' â vu çâ, b'en, i' dit : « J' gu'y vâs, moé, p'is, j' vâs gu'i en conté' enn' devinette, p'is, i' dit, 'a l' trouv'râ pâs ! » P'is, dans c' temps-lâ, ça voyagè' à pied pâs mal. Te'hours que ça gu'i â pri' in bon bout d' temps : a follu qu'i' arrête à plusieurs plaç's pour coucher, quiens b'en !

---

1. *Ennéfette :* En effet
2. *Fun* (angl.) : Plaisir, joie.

Te'hours, la promiére auberge, i' â été pour coucher, i' r'ssou' à 'a port' d' la cuisine, p'i' i' d'mand' pour coucher, p'i' à manger, p'i' en vrai polisson : i' pensè' à caus' qu'i' étè' avôcât qu'i' pouva't fair' pêur à tout l' monde. La sarvant' pren in plat d'eau d' vaissell' sal' qu' 'a ava't failli garrocher[3]. « Quiens, 'a dit, si t'és pâ' él'vé, 'a dit, tu gu'irâs t' faire él'vé' ailleurs. » Te'hours, mon gârs â fait' troâs plaç's de minme, p'i' i' s'ést fait' po'gner d' minme à chaqu' place. Te'hours, final'ment, i' ést v'nu à bout d'arrivé' au château. I's l'ont présenté à 'a princesse, p'is. . . « B'en, 'a dit, écoute, 'a dit, avant de me d'mandé' enn' devinette, 'a dit, j' m'en vâs t' montrer quoi c' que c'ést qui vâ t'arriver, 'a dit, si j' trouv' ta devinette ! »

All' l'emmène aux prisons, p'i' 'a gu'i mont'e. . . I' 'n n-ava't 'ted b'en troâs cents, lâ, qui étè' emprisonnés. « Tu voés, 'a dit, j' lés ai répond t'ut suite, p'i' 'a dit, c'ést lâ qu'i's sont, p'i' 'a dit, i's vont moésir lâ jusqu'à temps qu'i's meurent. »

Ah ! Mé', lui, i' s' crèya't fin, i' s'asseille, mé', 'a gu'i â répondu t'ut suite : i's l' sacre' en prison !

P'is son deuxièm' frère, b'en, i' â fait' pareil. Ça fa't qu' Ti-Jean, l' creuseur de fôssets, ça faisa't cinq six moâs que i' éta'ent tout's partis, p'i' i' en n'attenda't p'us parler. Te'hours, enn' journée, i' di' à son pére, i' dit : « J' su's t-inquiète, moé ! J' cré's quésiment, i' dit, qu'i's s' sont fait' emprisonner ; i' dit, c'ést b'en çâ qu'i' y â d' marqué su' 'és écriteaux : si i's réussiss'nt pâs, qu'i's sont mi' en prison pour le restant d' leu's jours.

– Son pére i' dit, oui, mé', i' dit, quoi c' que c'ést que tu peux faire ? I' dit, on peut pâs gu'ieux éder [aider]. J' leu's ai dit qu' ça leu' sarvè' à r'guien d'aller lâ, qu' c'éta't que'qu' piége, çâ !

– B'en, i' dit, j' gu'y vâs, moé !

– B'en, i' dit, si 'és aut's ont pâs réussi, t'és pâ' instruit, toé, i' dit, comment c' que c'ést qu' tu vâ' arriver ?

– B'en, j' sé's pâs, i' dit, j' peux te'hours b'en asseyer ! Moé, i' dit, j'eum' pâs çâ d' lés voèr resté' en prison, lâ ! »

Te'hours, i' prend l' chemin, à pied, p'i' i' r'ssou'[4] à promiére hôtel, p'i' i' fè' enn' bell' façon à 'a sarvante. 'A l' garde à souper p'i' à coucher, p'is, le matin, avant de partir, 'a dit : « D'où c' que c'ést que tu vâs ?

– B'en, i' dit. . . »

I' gu'i cont' çâ, qu'i' s'en allè' asseyer d' faire enn' devinette à 'a princesse. I' dit : « Co' minm'[5] que j' réussira's pâs, i' dit, j' m'âs 'ted b'en v'nir à bout d' fair' désarter més fréres, lés sortir de d' lâ.

---

3. *Garrocher :* Lancer, projeter au loin.
4. *Ressoudre :* Arriver, survenir.
5. *Co' minme :* Quand même

– B'en, 'a dit, écoute, 'a dit, j' sé's pâs si tu vâs réussir, mé', 'a dit, t'â' été b'en poli avec moé, tout' çâ, 'a dit, j' m'en vâs t' deunné' enn' nappe. 'A dit, si i's t' jette' en prison, b'en, 'a dit, tu s'râs te'hours pâs privé de manger ! 'A dit, t'a'râs r'guien qu' à étend' ta nappe, p'i' 'a dit, tu vâ' avoèr enne aussi bell' tab' comm' le vieux roi n'a 'ted b'en jama's vu lui-minme. »

Ah ! b'en, i' r'marcie 'a sarvante, p'i' i' marche encôr' tout' la journée.

Le troisieum' soèr, b'en, i' couche encôre à in n-hôtel, p'i' i' s'ést b'en arrangé, d' où c' que c'ést qu'i' ava't couché. Te'hours que l' lend'main matin, tant qu'i' ést v'nu pour partir, la sarvante à c'tte plaç'-lâ, 'a gu'i deunne enn' bouteill' qu'i' pouva't boér' tant qu'i' voula't, p'i' 'a resta't te'hours pleine. 'A dit : « Tu pâtirâs te'hours pâs d' soèf, 'a dit, lâ, en prison ! »

La troisieum' place, i's gu'i ont deunné in vialon ; tant qu'i' joua't, folla't qu' tout l' mond' dans' pour 'ted b'en vingt mille' à l'entour, quand minm' qu'i's voula'ent pâs, folla't qu'i's dansent. Te'hours, i' r'ssout d' où c' que c'ést qu'éta't la princesse, avec çâ ; p'i' i' gu'i fè' enn' devinette. Mé', enn' devinette ! Ça gu'i a pâs pris deux mots pour gu'i répond'e. 'A dit : « Tés fréres, tés deux aut's. . . B'en, 'a dit, tu vâ' aller moésir avec !

– Ah ! i' dit, ça m' fa't r'guien, moé, en prison ou creuser dés fôssets, i' dit, quell' différenç' qu'i' peu' avoèr ?

– En tou' 'és câs, i' dit, tu vâs voèr, i' dit, tu rirâs pâs tant qu' tu pensa's !

– J' moésirai pâs lâ !

– Ah ! 'a dit, t'és pâs p'us fin que lés aut's, 'a dit, parsonn' n'en sort de cés prisons-lâ !

– B'en, i' dit, si j' sors pâs, i' dit, m'âs vâ êt' b'en lâ ! »

Te'hours, le promier soèr, lés gârs, i's fila'ent [to feel][6] dur ; c'éta't r'guien qu' soégné au pain noèr, p'i' à 'a moulée à cochon. . . I' dit : « Ça fa't-i' longtemps qu'i's vous soègn't de minme ?

– Lés gâ' ont dit, depuis c' que c'ést qu'on ést écitte !

– B'en, i' dit, à soèr, on vâ manger ! »

I' sort sa nappe ; lés gârs, ça mangea't, tu comprends ! Ça fa't, tant que l' gardien â été pour lés soégner, i' aparçoè' çâ. I' dit. . . I' s'en r'tourn' trouver le vieux roi, p'i' i' dit : « Vos prisonniers, lâ, i' dit, le dargnier qu' vous avez mi' en prison, i' dit, j' sé's pâs d'où c' que c'ést qu'i' â pris çâ, mé', i' dit, i' vous a dressé eunn' tab'e, i' dit, vous en avez jamè' eu de pareille !

– Ah ! le vieux roi dit, j' te cré's pâs !

---

6. *Feel* [to] (angl.) : Éprouver une sensation bonne ou mauvaise.

– B'en, i' dit, v'né' 'ouèr, vous allé' 'ouèr ! I' dit, tout' que c' que c'ést que j' leu's ai deunné à soèr, i' dit, i's m'ont toute r'garroché çâ par la tête, i' n'en voula'ent pâs. »

B'en, le vieux roi, i' s'en vâ voèr en prison, p'is c'éta't b'en vrai ! I' s'en vâ trouver Ti-Jean. « 'Cou' don, i' dit, tu m' vendra's pâs çâ, c'tte napp'-lâ ?

– Ah ! non, i' dit, j' te vendra's pâs çâ, co' minm' que tu m' deunn'ra's deux tonn's d'or, quoi c' que c'ést que j' m'en vâs faire avec çâ, moé, écitte, en prison ?

– B'en, i' dit, quoi c' que tu veu' avoèr pour ta nappe ?

– Pâs grand-chôse, i' dit, j' voudra's voèr en d'dans d' la chamb' d'où c' que c'ést qu' la princess' couche.

– B'en, i' dit, si c'ést r'guien qu' çâ, mon vieux, i' dit, tu vâs l'avoèr ! Emmèn' ta nappe ! »

Te'hours qu'i' l'emmèn' dan 'a chamb' p'i' i' i' gu'i monteur çâ, p'i' i' gu'i ôt' la nappe, p'i' il le r'sacre[7] en prison. Bon ! Lés prisonniers commence' à gu'i chiâler l' guiâb'e : « On a'rè' été b'en écitte, saudit[8] fou ! Aller deunner çâ pour voèr en d'dans d'enn' chamb'e ! Quoi c' que c'ést qu' tu penses ?

– Ah ! i' dit, j' su's pâ' au bout' encôre. I' dit, avez-vous soèf ? I' dit, vous avez soupé comm' dés fous, vous deverié' avoèr soèf asteur ?

– I' ont dit, j' cré's b'en qu'on en prendrè' in coup ! »

Lés v'lâ parti' à boére, p'is v'lâ çâ tout' soûl dans la prison. Ça chanta't, çâ culbuta't, çâ faisa't tou' 'és temps. Asteur, i' éta't 'ted b'en rendu mainnuit, p'is l' vieux roi ava't pâ' été capab' de dormir. « Mé', i' dit, i's vienn'nt-i's fous, 'és aut's ? » I' s'en vâ voèr qu'est-c' que c'ést qui s' pâssa't. I' aparçoè' çâ : ça buva't, la bouteill' faisa't l' tour, p'i' 'a s' vida't jama's !

Te'hours, i' s'en vâ trouver Ti-Jean. I' dit : « Tu m' vendra's pâs ta bouteille ?

– I' dit, viens pâs m' bâdré' à soèr ! I' dit, on vâ fêter c'tte nuit, p'i' i' dit, d'main tu viendrâs m' voèr. 'Ted b'en, i' dit, qu'on pourrâ fair' dés arrang'ments ! »

L' lend'main, i' éta't pâs târd, que l' vieux roi éta't lâ. Te'hours qu'i' gu'i fa't goûté' à son vin, p'is tout', p'i' i' dit : « Boés-en tant qu' tu voudrâs, i' dit, t'és pâs capab' d' vider c'tte bouteill'-lâ !

– B'en, i' dit, quoi c' que c'ést qu' tu veu' avoèr pour ?

– Ah ! Pâs grand-chôse, i' dit, j' voudra's d'mander r'guien qu'enn' quession à 'a princesse.

– B'en, i' dit, mon vieux, si c'ést r'guien qu' çâ, tu vâs gu'y aller t'ut suite ! »

---

7. *Sacrer* : Jeter, mettre, placer.
8. *Saudit* : Autre forme de maudit.

Te'hours, i' s'en vâ trouver la princesse, i' dit : « 'Cou' don, i' dit, si tu veu' avoèr ma bouteille, i' dit, j' su's pâs pour la deunner pour eur'guien ! I' dit, j' t'ai deunné ma napp' pour eur'guien... I' dit, pour avoèr ma bouteille, i' dit, faut que j' couch' dans la chamb' d'où c' que c'ést que tu vâs coucher ! I' dit, tu pourrâs t' fére ouatcher [to watch][9] par cent saldats, si tu veux, mé', i' dit, j' veux coucher lâ.

– Te'hours b'en, 'a dit, c'ést correck ! »

Te'hours, i' pâss' la nuit lâ, planté d' bout' comme in piquet, p'is le lend'main matin, i's le r'sacre' en prison ! B'en, lâ, lés gârs éta'ent ouaïld [wild][10] : i's pensa'ent qu'i gu'i resta't p'us r'guien ! I' ont dit : « On s' pensa't fou, mé', t'és t-encôr' p'us fou qu' n'us aut's ! Toé, t'ava's l' pouvoèr d'avoèr du fonn' [fun] icitte, tandiss' que lâ, t'âs p'us r'guien !

– I' dit, vous pensez que... I' dit, vous aut's vous en n'aurez 'ted b'en p'us d' fonn', mé', i' dit, moé, j'ai pâs féni, j' fa's r'guien qu' commencer. »

I' prend son vialon, p'is ça dansa't dan 'és prisons, p'is dans l' château, p'is tout partout. Danse, Ti-Pierre ! Le vieux roi étè' à mo'quié mort, p'is la princesse étou, p'is, danse !

Te'hours, qu' le vieux roi asseya't d'envoyer sés sarviteurs, p'i' i's dansè' assez qu'i's culbuta'ent tout partout. Te'hours, i' décid' de gu'y aller d' lui-minme, le bonhomme, i' culbuta't su' in bord, te'hours, i' ést v'nu à bout de s' rend' jusqu'à 'a prison. I' dit : « Arrête ! I' dit, tu vâs tout's nous fair' mourir avec çâ, c'te vialon-lâ ! Vends-moé çâ !

– J' te l'ai dit qu' j'en voula's pâs de ton or co' minm' que tu m' la deunn'ra's tout' !

– B'en, i' dit, quoi c' que c'ést qu' tu veu' avoèr encôr' pour ?

– I' dit, tourner coucher dan 'a chamb'e avec la princesse ! P'is, i' dit, à c' foi' écitte, i' dit, si 'a commence à dire « oui », i' dit, vâ folloèr qu' 'a dise « oui ». P'i' i' dit, j' veux qu'i' eill' b'en dés soldâts qui soueill' témoins. P'is, i' dit, si 'a commence à dire « non », b'en, i' dit, vâ folloèr qu' 'a dis' « non » tout' la bell' nuit.

– B'en, le vieux roi dit, c'ést fait' ! I' dit, arrêt' çâ, i' dit, c'te vialon-lâ !

– Oué, mé', i' dit, j' m'en vâs l' garder l' vialon avec moé jusqu'à d'main matin, p'is, i' dit, si vous écoutez pâs comme i' faut, i' dit, vous allez dansé' encôre. »

Te'hours, i' l'emmèn' dans la chamb'e. 'A plaç' dés saldâts en mass' pour êtr' temoins de quoi c' qu'i' s' pâss'ra't, te' hours... Ah ! ça faisè' enn' bonne escouss' qu' 'a dorma't. I' di' aux saldâts, i' dit : « Réveillez-lâ pour voèr quoi c' que c'ést qu' 'a vâ dire. » Lés saldâ' ont dit : « R'commenç' pâ' à jouer du vialon, toé, parç' qu'on n'a pâs féni !

---

9. *Watch* [to] (angl.) : Surveiller, guetter.
10. *Wild* (angl.) : Barbare, farouche, sauvage.

– Non, non, i' dit, réveillez-lâ, voèr ! »

Te'hours, i's réveill'nt la princesse. « 'Cou' don, i' dit, ça fa't b'en troâs quatre heur's que j' su's planté d' bout' écitte ! I' dit, ça t' déplaira't-i' que j' rest'ra's d' bout' tout' le restant d' la nuit ?

– 'A dit, non !

– Bon, b'en, i' dit, vous attendez, vous êt's témoins, i' dit, alle a dit « non ».

– Lés saldâ' ont dit, oui, p'is, sers-toé l' vialon ! »

Te'hours, mon gâ' â resté planté d' bout' lâ, enn' p'tite escousse... « 'Cou' don, ça t' déplaira't-i' si j' couch'ra's r'guien qu' juss' su' l' bord du lit ? » 'A ava't commencé à dir' « non », 'a dit : « Non ! »

Te'hours, lés saldâ' i' ont dit : « Quell' sort' de maudite attrap' que tu fais lâ, toé, lâ ? As-tu envie d' commencé' à jouer ton vialon encôre ?

– Le gârs dit, non j'ai pâ' envie d' jouer du vialon ! D'abord qu' 'a chang'râ pâs d'idée, j' jouerai pâs du vialon, vous pouvé' êtr' tranquilles ! »

Te'hours, i' jongla't ; i' voula't pâs s' fair' po'gner. I' voula't s' trouver d' quoi pour être çartain de son coup... I' dit : « Ça t' déplaira't-i' qu'on s' mariera't d'main ? » 'A ava't commencé à dir' « non ». Ça fa't, que l' vieux roi â arrivé, le matin, lés saldâ' ont dit : « Faut qu'i's s' marissent, hein, 'a gu'i â promis ! » Ça fa't, lâ, i's 'n n-ont fait' dés noces ; le vialon marchè' in peu, mé' pâs si fort qu' la promiér' fois dan 'a prison...

17 – LA DEVINETTE

Un roi se vantait de posséder un don assez rare. Il croyait qu'il lui suffisait d'examiner un enfant dès sa naissance pour pouvoir découvrir si cet enfant serait doué d'une brillante intelligence ou, au contraire, s'il allait devenir un idiot. La reine venait de donner naissance à un fils, et elle s'inquiétait de son avenir : « Qu'allons-nous faire s'il faut que notre enfant soit destiné à devenir un idiot ?

– Rien à changer, ma femme ! Notre enfant sera simple d'esprit.

– Mais alors, qu'allons-nous en faire ?

– Nous le tiendrons enfermé dans une chambre noire jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de vingt et un ans. Quand il aura atteint cet âge, tu n'auras pas de peine à te convaincre que c'est bien un idiot. »

L'enfant royal fut donc placé dans une chambre noire. Au bout de vingt et un ans, on le fit sortir de cette chambre et on le confina dans une cour entourée d'un haut mur de pierre. Le soleil resplendissait et aveuglait le jeune homme qui n'avait pas vu de lumière depuis le jour de sa naissance. Il se promenait dans la cour et se heurtait contre les murs. Il se mit à courir, essayant d'échapper à cette lumière aveuglante. Mais il ne réussit qu'à s'assommer contre les murs qui l'entouraient de toutes parts. Finalement il perdit conscience et on vint le chercher pour le transporter dans sa chambre noire. « Je te l'avais bien dit, fait remarquer le roi à la reine. Il est complètement fou ! »

On recommença la même expérience le lendemain matin. Au début, le jeune homme eut les mêmes réactions que la veille, mais ses yeux avaient commencé à s'habituer à la lumière du soleil. Vaguement, il pouvait distinguer les murs et éviter de se frapper avec autant de violence que la veille. Cette fois, il ne perdit pas conscience et put retourner à sa chambre noire, en marchant. « C'est une question d'habitude, dit le roi. Aujourd'hui, il a montré un peu plus de courage qu'hier ! »

On continua la même expérience pendant quelques jours. Peu à peu, le jeune homme s'habituait à la lumière du soleil. Elle ne lui faisait plus mal aux yeux et ne l'effrayait plus. Il devint plus calme et passait de longs moments assis, souriant à la lumière, au soleil et aux objets qu'il pouvait maintenant apercevoir par-dessus les murs de la cour. On avait beau le renfermer dans sa chambre noire tous les soirs, le

jeune avait toujours hâte d'en sortir, chaque matin, pour aller contempler les merveilles de la lumière qu'il découvrait dans la cour.

Le roi se rendit bien compte qu'il fallait trouver un autre moyen pour prouver à sa femme que son fils était vraiment un idiot. « Demain, nous lui donnerons un cheval. Nous l'aiderons à monter en selle et nous l'enverrons chevaucher à travers la ville et les environs. Il est tellement simple d'esprit qu'il ne pourra jamais retrouver le chemin du château. Il faut donc s'attendre à ne plus jamais le revoir ! »

Dès le lendemain, le nouveau plan est mis à exécution. On fournit au jeune prince un cheval bien sellé et il se met à galoper à l'aventure. À la croisée de quatre chemins, il aperçoit un immense tableau représentant le portrait d'une princesse. Il n'avait jamais rien vu d'aussi beau. Il arrête son cheval pour contempler cette peinture, mais sans trop savoir de quoi il s'agit. Il ne faut pas oublier qu'il avait passé toute sa vie dans une chambre noire, sans fenêtres et sans aucune lumière. Pendant qu'il regarde ce tableau, un jeune homme arrive et lui demande : « Qu'est-ce que tu fais là, mon ami ?

– J'examine l'objet qu'il y a devant moi, répond le prince. Je trouve ça très beau !

– Vraiment, tu ne sais pas de quoi il s'agit ?

– Je n'ai jamais vu autre chose que ma mère. Elle ressemble bien un peu à cet objet que j'ai devant moi. Mais elle est loin d'être aussi belle.

– Tu as raison, mon ami. Tu as devant toi le portrait d'une princesse qui est d'une beauté extraordinaire. Pourtant, pour l'obtenir en mariage, il suffirait de lui poser une devinette qu'elle ne soit pas capable de résoudre. Et je ne parle pas de la moitié du royaume que le roi, son père, lui a promise comme dot.

– Ça vaut la peine de tenter sa chance, répond le jeune prince. Allons-y !

– Pas ce soir, il est trop tard. Attendons à demain. Pour le moment, nous irons passer la nuit chez toi. En passant par la ville, tu m'achèteras un cheval et une selle, de sorte que je puisse t'accompagner ! »

Quand ils arrivèrent au château, la reine dit à son fils : « Entre ! Je vais aller demander aux serviteurs d'apporter ton souper ! » Ces paroles confirmèrent les soupçons du jeune prince. Tout en chevauchant vers le château, son ami lui avait fait les recommandations suivantes : « Quand nous arriverons au château, ta mère va t'inviter à souper. Mais elle va faire en sorte que tu sois seul à table. Elle fera apporter un couvert pour toi. Mais il n'y en aura pas pour moi. Dans ce cas, refuse toute nourriture tant qu'on ne m'aura pas apporté de couvert. Ce sera la même chose quand viendra le temps d'aller se coucher. On voudra nous séparer. On insistera pour que tu aies ta propre chambre et on voudra me faire coucher dans une autre chambre. De nouveau, il faudra que tu refuses cette décision de ta mère. Il faut exiger que nous passions la nuit dans la même chambre ! »

Quand le jeune prince arrive pour se mettre à table, il s'aperçoit que sa mère a fait préparer un seul couvert et un seul repas. Aussitôt, il se met à protester : « J'arrive avec un ami. Il faut qu'il soit servi en même temps que moi et traité aussi bien que moi ; autrement, je refuse de manger ! » La reine dut céder et faire mettre un autre couvert pour l'ami de son fils.

Un peu plus tard, la reine voulut conduire son fils et son ami à leurs chambres respectives. « Toi, mon fils, tu coucheras ici, dit-elle. Quant à ton ami, je lui ai fait préparer une autre chambre, aussi belle que la tienne.

– Pas du tout, répond le jeune prince. Mon ami et moi, nous tenons à coucher dans la même chambre. Sinon, nous refusons de passer la nuit ici ! »

Devant ce refus, la reine dut s'incliner et elle logea les deux amis dans la même chambre. Dès qu'ils furent seuls, l'ami du prince commença à lui expliquer la ligne de conduite qu'ils adopteraient : « Au cours de cette nuit, dit-il, nous veillerons et nous dormirons à tour de rôle. Je serai de garde pendant que tu dormiras et je dormirai pendant que tu veilleras. »

Aussitôt couché, le prince se met à ronfler, ce qui fait croire à la reine que les deux amis sont déjà profondément endormis. Elle regarde par le trou de la serrure pour s'assurer qu'ils dorment bien tous les deux. Mais elle s'aperçoit que l'ami du prince est encore debout et veille : « Il faudra attendre qu'il se décide à se coucher lui aussi ! Je pourrai ensuite les faire mourir tous les deux ! » se disait la reine en regardant par le trou de la serrure.

L'ami du prince, de l'intérieur de la chambre, regardait par le même trou de la serrure et suivait les allées et venues de la reine. Pendant sa première période de veille, il constata que la reine était venue trois fois mettre son oeil à la serrure. Quand sa première veille est terminée, il tire le prince de son sommeil et lui fait part de ce qui s'est passé pendant la première partie de la nuit. Le prince veille à son tour pendant que son ami dort. De nouveau, la reine vient appliquer son oeil contre la serrure et doit constater qu'un seul des deux amis dort et que l'autre se promène doucement dans la chambre. Toute la nuit se passe ainsi sans que la reine ne puisse trouver les deux amis endormis en même temps.

Au lever du jour, l'ami dit au jeune prince : « Ce matin, il faut refuser de déjeuner. Mais tu auras soin de laisser tes gants bien en évidence dans la chambre sur une table. Quand nos chevaux seront sellés, et que nous serons prêts à partir, ta mère va nous apporter un verre de vin. Elle nous en offrira chacun un. Prends le verre, mais ne l'approche pas de tes lèvres. Tu choisiras ce moment pour dire à ta mère : « J'ai oublié mes gants sur une table, dans la chambre à coucher. Auriez-vous la bonté d'aller les chercher ? » Dès qu'elle sera rentrée dans le château, tu videras le contenu de ton verre dans l'oreille gauche de ton cheval. Je ferai de même avec mon verre de vin. Nous verrons bien ce qui arrivera plus tard. »

La reine fut bientôt de retour avec les gants de son fils. Elle reprit les deux verres à vin et on échangea les salutations d'usage : « Au revoir ! Adieu ! Bon

voyage ! » Les deux cavaliers reprirent la route de la ville au petit galop de leur monture. Ils avaient à peine franchi quelques milles que les deux chevaux s'écroulèrent : ils étaient morts, empoisonnés. Sept corbeaux s'approchèrent et commencèrent à dévorer leur carcasse. Eux aussi moururent empoisonnés. Les voyageurs en firent quatorze pâtés. Peu après ils rencontrèrent quatorze voleurs qui les dévalisèrent et s'empoisonnèrent en mangeant les pâtés. Quant au prince et à son ami, ils continuèrent leur route après s'être acheté deux nouvelles montures.

Chemin faisant, l'ami dit au prince : « C'est maintenant le temps de songer à la devinette que vous allez poser à la princesse.

– Poser une devinette, qu'est-ce que ça veut dire ? Je ne sais même pas ce qu'est une devinette.

– Pauvre toi, tu ne pourras pas défiler une devinette à la princesse si tu ne sais même pas ce qu'est une devinette ! Écoute-moi bien, je vais t'en faire une en la détaillant : Nous partons quatre. C'est simple, toi, moi et deux chevaux ; voilà pour les quatre ! Deux en font mourir deux. Comprends-tu que nous deux nous avons empoisonné nos deux chevaux avec du vin ? De ces deux chevaux, sept corbeaux se sont nourris et en sont morts ; de ces sept corbeaux nous avons fait quatorze pâtés qui ont empoisonné quatorze voleurs. Puis, bientôt, nous allons boire à une source qui sort du rocher ; donc, l'homme va boire le mou dans le dur ! As-tu suivi le fil de la devinette ? Répète avec moi ! Nous partons quatre ; deux en empoisonnent deux ; sur deux, il en meurt sept ; de sept on en fait quatorze ; quatorze en empoisonnent quatorze ; l'homme boit le mou dans le dur ! Si la princesse trouve le fil de la devinette, elle va nous redire les aventures de notre voyage ! »

Le prince répète l'énigme trois ou quatre fois et parvient à en maîtriser la marche. Arrivé chez la princesse, le prince voyageur ouvre un à un les pièges de la devinette. La princesse regarde le voyageur, répète l'énigme sans rien y comprendre. Elle a beau consulter tous ses livres, elle n'arrive pas à trouver le moindre élément de la solution.

Le prince et son ami allèrent s'établir dans une demeure située un peu à l'écart de la ville. Ils vivaient seuls et préparaient leurs propres repas. Chaque jour, ils se rendaient au château pour savoir si la princesse avait trouvé la solution de leur devinette. Mais la princesse n'avait trouvé aucune réponse. Elle avait fait venir des livres de partout ; elle avait consulté les meilleurs devins : peine inutile. Avant de s'avouer vaincue, elle résolut de recourir à la ruse. Elle fit venir sa femme de chambre et lui dit : « Tu vas aller rencontrer les deux amis qui vivent ensemble dans cette maison en dehors de la ville. N'essaie pas d'interroger celui qui est venu me poser la devinette ; il n'a fait que répéter la devinette qui a été imaginée par son ami. C'est celui-ci qu'il faut séduire. Essaie de lui arracher une bribe d'explication. Une fois que nous aurons réussi à obtenir un mot, un détail, nous arriverons bien à découvrir le reste par nous-mêmes. »

La jolie fille de chambre se présente donc à la demeure de nos deux amis. Elle avait soigné sa coiffure ; elle était fardée, poudrée, maquillée, et vêtue de sa plus belle robe, sa robe verte. Elle obtient de parler à l'ami du prince et se met à l'enjôler pour tenter de le faire parler. Elle aborde tous les sujets, mais revient toujours à la devinette, espérant que l'ami lui fera des confidences et lui fournira quelque détail utile à la princesse. Mais l'ami ne se laisse pas duper. Il lui déclare finalement : « Écoutez-moi, mademoiselle. Il ne faut pas vous attendre à ce que je trahisse mon maître. » Mais la fille continue à bavarder et à insister pour trouver un moyen de le faire parler. Comme il n'arrive pas à s'en débarrasser, l'ami du prince a recours à une ruse. Il feint de s'être laissé séduire par la fille de chambre et lui propose un marché : « Si vous y tenez, nous allons conclure une entente. Je vais vous laisser pénétrer dans ma chambre à coucher et j'irai vous y rejoindre. Nous passerons quelques minutes ensemble et, si j'obtiens satisfaction, je vous raconterai tout ce que vous désirez savoir. » La fille file aussitôt dans la chambre. De son côté, l'ami entre dans la chambre du prince et lui dit : « Dans deux ou trois minutes, venez frapper à ma porte et entrez sans attendre de réponse. Vous allez voir disparaître un oiseau ; mais son beau plumage restera entre nos mains. Vous verrez ! »

L'ami du prince retourne dans sa propre chambre où l'attend la visiteuse qui vient d'enlever sa belle robe verte. Au bout de trois ou quatre minutes, le prince frappe à la porte : « Le prince va entrer, dit l'ami à la fille. Sortez vite d'ici ; je ne veux pas qu'il nous surprenne ensemble. » La fille saute par la fenêtre avant que le prince n'ait le temps d'ouvrir la porte.

Elle court droit au château et raconte à la princesse tout ce qui lui est arrivé. « Encore quelques minutes, et j'aurais tout appris. Malheureusement, le prince est venu frapper à la porte de la chambre et j'ai été obligée de fuir par la fenêtre. Il ne fallait pas que le prince sache que son ami allait le trahir.

— Tout n'est pas perdu, répond la princesse. Nous savons maintenant que l'ami du prince peut céder à la séduction. Nous n'avons qu'à recommencer. Demain, j'enverrai ma dame de cérémonie. Elle profitera de ton expérience et je suis sûre qu'elle réussira ! »

La dame de cérémonie était encore plus jolie que la fille de chambre. Elle avait des manières distinguées et excellait dans l'art de la conversation. Elle avait l'habitude de faire valoir tous ses charmes et sa brillante intelligence. Elle était vêtue d'une belle robe rose quand elle se présenta à la demeure des deux amis. Elle s'adresse à l'ami du prince et met tout en œuvre pour le séduire à son tour. Elle va même jusqu'à lui dire : « La princesse ne consentira jamais à épouser un individu qui a une apparence aussi vulgaire que votre maître. Il faut absolument me confier la solution de la devinette pour que nous puissions sortir la princesse de cette impasse. » Comme la veille, l'ami du prince feint de se laiser séduire ; il introduit la jeune femme dans sa chambre et va faire les mêmes recommandations au prince. Celui-ci obéit à la lettre, et tout se passe comme la veille. La dame de cérémonie saute par la fenêtre, laissant derrière elle sa belle robe rose.

Après ces deux échecs, la princesse, consciente de la supériorité de son intelligence, s'imagine qu'elle pourra profiter de l'expérience des deux autres pour réussir là où elles ont échoué. Elle décide donc de tenter elle-même l'aventure.

C'était le moment attendu par le prince : il voulait lui-même recevoir la princesse. Il s'était déguisé de façon à ressembler à son ami et ce fut lui qui ouvrit la porte quand la princesse se présenta à leur demeure. Croyant qu'elle a affaire à l'ami du prince, elle multiplie les avances et les minauderies afin d'avancer le moment où elle sera introduite dans la chambre des confidences. Le prince ne tarde pas à se laisser séduire. Heureusement, son ami veillait. Au bout de deux ou trois minutes, il entra dans la chambre sans frapper. Après tout, c'était sa propre chambre. Il aperçoit la princesse qui tient le prince par le cou et lui fait toutes sortes de caresses. Le prince avait commencé à révéler comment il avait rencontré son ami et dans quelles circonstances avait débuté leur voyage. En entendant ouvrir la porte de la chambre, la princesse ne tarde pas à trouver le chemin de la fenêtre, laissant derrière elle la plus belle de ses robes blanches.

La princesse a maintenant la première maille de l'ouvrage. Elle va dire au roi, son père, l'explication de la devinette. « Qu'allons-nous faire maintenant ? demande le roi.

– Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que je ne veux plus revoir ce prince ! »

Le roi fait arrêter le prince, le jette en prison et le condamne à être pendu à la porte du château, le lendemain matin, à sept heures. Aussitôt, l'ami du prince se rend chez le roi et sollicite une entrevue qui lui est accordée. « J'ai une petite faveur à vous demander, explique-t-il au roi. Je voudrais avoir quelques minutes d'entretien avec mon ami avant son supplice. Nous étions de grands amateurs de chasse. Nous passions tout notre temps à tendre des pièges dans la forêt et dans tous les sentiers. Nous avions chacun notre territoire. De sorte que je ne connais pas exactement l'endroit où mon ami a tendu ses pièges. Et c'est précisément ce que je voudrais apprendre avant qu'il ne soit pendu.

– C'est raisonnable. Je t'accorde cinq minutes d'entretien avec ton ami ! »

Il est donc conduit dans la cellule du prince où il lui explique un plan d'action pour lui éviter la pendaison : « Voici comment nous allons procéder, lui dit-il. Demain matin, on va te sortir de prison pour te conduire au pied de l'échafaud. Au moment de monter la première marche, tu feras entendre un petit cri de joie. Pour atteindre le second échelon, tu attendras que le roi et ses soldats te fassent monter de force. Alors, tu feras entendre un grand cri de joie. Quand viendra le temps de monter le dernier échelon, il faudra que tu pousses de grands cris et que tu éclates de rire. Le roi sera bien intrigué et croira que tu es devenu fou. Mais je me charge de tout lui expliquer. N'oublie pas de faire exactement ce que je viens de te dire, surtout lorsqu'il sera temps d'éclater de rire et de crier à plein gosier. »

Le prince était docile. Il fait confiance à son ami et se conforme fidèlement à toutes les instruction qu'il en a reçues. Quand il entend les cris et les éclats de rire, le roi, tout intrigué, arrête la marche de l'exécution. L'ami du prince s'approche du roi et lui apporte les explications nécessaires : « Je vous ai déjà raconté que le prince et moi, nous sommes de grands amateurs de chasse. Ces jours derniers, nous avons chassé avec nos fusils et nous avons eu beaucoup de chance. Il y a trois ou quatre jours, nous avons aperçu une perdrix verte. J'étais prêt à tirer le premier et c'est moi qui ai attrapé cette perdrix. Elle avait un plumage si étrange que nous l'avons conservé pour vous le montrer. »

Tout en parlant, il étale aux pieds du roi une belle robe verte. « Ce n'est pas tout, reprend-il. Dès le lendemain, nous avons eu la même veine. Comme la veille, j'étais prêt à faire feu avant le prince. Je visai la perdrix rose et c'est moi qui l'ai abattue. Elle aussi avait un plumage des plus étranges. Nous l'avons conservé afin de pouvoir vous le faire admirer. »

Ce disant, il étend aux pieds du roi la belle robe rose. « Enfin, pour ce qui est de la troisième perdrix, c'est le prince qui eut la chance de l'avoir. Vous comprenez qu'il était un peu jaloux de mes succès de la veille et de l'avant-veille. Aussi, quand il aperçut la perdrix blanche, son fusil était bien nettoyé et prêt à faire feu avant que je puisse faire le moindre geste. Comme pour les autres perdrix, nous avons conservé son plumage et je vous l'apporte. »

En apercevant la belle robe blanche de la princesse, le roi comprit toute l'histoire des perdrix qui se sont fait attraper par des chasseurs bien experts. Il fait venir le prince et lui dit : « Mon garçon, je te félicite de ton coup de fusil. Je crois que ma fille a été bien attrapée et que tu mérites de l'avoir pour épouse. »

Le mariage fut célébré, mais il ne m'appartient pas de vous dire s'ils ont vécu heureux après leur mariage.

LA DEVINETTE

Récit folklorique raconté, le 13 octobre 1962, à Warren, Ontario, par Nelson Prud'homme (71 ans) qui l'avait appris, en 1914, dans les chantiers de Field, Ontario, de M. Georges Robidas de Montréal.

Enregistrement no 1587. Conte-type 851 I, II, III a, IV b (plumage, i.e. robe).

Enn' fois, c'éta't in roi, p'is dans l' pays d'où c' qu' éta't ce roi-lâ, le roi pouva't juger si in enfant, en v'nan au monde, i' pouva't juger si i' éta't pour êt' fou ou fin.

Ça fa't que la reine a dit : « Qu'est-c' qu'on vâ fair' de si i' ést pour faire in fcu ?

– Le roi dit, i' vâ faire in fou !

– Mé', quoi c' qu'on vâ n'en faire ?

– B'en, i' dit, on vâ l' renfarmer dan enn' chamb' noère, p'is, i' dit, on vâ l' quiend' lâ jusqu'à l'âg' de vingt et un ans. P'i' i' dit, tu vâ' 'ouèr, i' dit, qu' c'ést in fou ! »

Dan in conte, ça vâ vite, te'hours, d' vingt et in ans, i' po'gn' le jeune – i' éta't p'us jeune, c'étè' in homme – p'i' i's l' mett'nt dan enn' cour avec in gros mur de pierr' tout à l'entour. Le jeun' pârt, p'i' i' s' lutta't[1] d'in bor' à l'aut'e, p'i' i' t' faisè' in beau saleil, tu comprends ! I' trouva't çâ beau. Lutt' su' in bord, lutt' su' l'aut'e, i's l'ont ramâssé, te'hours, i' éta't sans connaissance. « Tu 'oés, i' di' à sa vieille, i' dit, i' ést fou ! »

Ça fa't que... i' po'gn' le jeun' p'i' i' le r'mont' dans sa chamb'e, p'i' i' l' renfarm' lâ. L' lend'main matin, encôre in beau saleil ! « Tu 'ouèr, i' dit, on vâ l' lâché' encôre, p'is tu 'ouèr si i' ést fou ! Tu âs vu, i' s'ést assommé, hier, partout ? I' dit, i' vâ s'assommé' encôre ! » I' vâ dans cour, mé', i' s' lutta't pâs si fort, lâ. I' s'ést... i' a commencé à prend' courage, tu comprends !

Ça fa't qu'i's l'ont laissé fére enn' secousse[2], p'i' ensuit' de d' çâ, i' s'ést assis, p'i' i' r'gârda't l' saleil, p'i' i' r'guia't [riait]. C' fa't qu'i' l' po'gn' p'i' i' l' rent' dans sa

---

1. *Lutter* : Frapper.
2. *Secousse* : Espace de temps.

chamb'e. L' lend'main, i' di' à sa vieille : Tu vâ' 'ouèr si i' ést fou ! I' dit, on vâ l' mett' su' in joual, p'i' on vâ l' lâcher dan 'a ville, p'i' i' dit, tu vâ' 'ouèr, i' dit, i' r'viendrâ jama's ! »

Ah ! Mon gârs pârt, touhours, à joual, p'is, envoueill' z-y çâ ! Envoueill' z-y çâ ! I' prend l' chemin d' campagne, p'i' i' r'ssou'[3] à quat' fourch's de ch'mins. Rendu aux quat' fourch's de ch'mins, i' aparçoè' enn' bell' princess' dan in portra't, lâ. I' y ava't r'guien d' plus beau ! I' éta't arrêté, p'i' i' r'gârda't tout' la princesse, i' sava't pâs quoi c' que c'éta't, çâ, lui : i' avè' été jusqu'à l'âg' de vingt ans dan enn' chamb' noère.

Ça fa't qu'i' r'ssou' in jeune homme à lui. « Qu'est c' que tu r'gârdes, don, i' dit, lâ, i' dit, ami ?

– B'en, i' dit, je r'gâr' c'tte affair'-lâ... I' dit, c'ést beau, çâ !

– Comment, i' dit, tu sé's pâs qu'est-c' que c'ést ?

– B'en, i' dit, j'ai vu m'man, i' dit, c'ést fait' semblab'e à çâ, mé', 'a ést pâs bell' de minme, i' dit !

– I' dit, çâ c'ést enn' princesse, i' dit. P'i' enn' parsonne, i' dit, qui s'ra't capab' d'aller gu'i denné' enn' dévinett' pour pâs qu' 'a soueill' capab' d' la déviner, i' dit, il l'â en marguiag' p'is la mo'quié d' la couronn' de son pére.

– Ouah ! C'ést bon à gâgner, çâ, i' dit ! On vâ gu'y aller ! »

Ça fa't que, i' dit... le jeune homme i' dit, avec lui, lâ, i' dit : « I' ést trop târd, i' dit, on vâ aller coucher cheu' vous, si tu veux, p'is, i' dit, d'main matin, i' dit, en s'en allant, lâ, i' dit, on vâ allé' en ville ; p'i' i' dit, tu vâ' ach'té' in joual, i' dit, moé, j' su's pâs pour marcher ! »

C' fa't qu'i' â pâssé en ville, p'i' i' â ach'té in joual, p'i' i' on arrivé' en sell' tout's lés deux. I' di' à sa mère, i' dit : « Quiens, i' dit, j' me su's trouvé' in tchomm' [chum][4].

– La vieill' dit, b'en, c'ést correck, çâ ! Rent', p'i' 'a dit, on vâ t' denné' à souper ! »

I' l'avè' avarti, lui. I' dit : « Mecqu'on arriv' chez vous, lâ, i' dit, ta mèr' vâ t' mett'e in couvert pour toé, mé', i' dit, alle en mettra pâs pour moé. Mé', i' dit, mang' pâs sans qu' 'a m' mett'e in couvert pour moé itou[5]. P'i' i' dit, mecqu'on vienn' pou' s' coucher, i' dit, 'a vâ vouloèr te mettr' dan enn' chamb'e, p'i' i' dit, moé, dans l'aut'e. Couch'-toé pâs, i' dit, tant qu' 'a nous mett' dan 'a minm' chamb' tout's lés deux ! Tu 'ouèr c' qu'i' vâ arriver !

– Ah ! C'ést correck ! »

---

3. *Ressoudre* : Arriver, survenir.
4. *Chum* (angl.) : Camarade, compagnon, ami intime.
5. *Itou* : Aussi, pareillement.

I' arriv'nt lâ, te'hours, p'is fa't débarquer, p'is rent'e. P'i' 'a mè' in couvert pour le p'tit prinç' p'is r'guien pour l'aut'e. I' dit : « Faut qu' mon tchomm' mange, i' dit, ou b'en moé, j' mang' pâs non plus ! » Quant' la vieille a vu çâ, 'a plié p'i' 'a a mi' in aut' couvert pour l'aut'e.

C' fa't qu' après qu'i' on eu mangé, te'jours, la vieille 'a dit : « Asteur, 'a dit, vous allez monter dans chacun vos chamb's. 'A dit, j' monte en haut, moé. 'A dit, toé, tu vâs coucher dans c' chamb'-lâ, p'is ton tchomm' vâ s' coucher...

— Non, non, i' dit ! Mon tchomm' vâ couché' avec moé ou b'en don j' me couch' pâs pâ'-en-tout' ! »

C' fa't qu'i' ont rentré tou' 'és deux dans minm' chamb'e. Après qu'i' on été dan 'a chamb'e, i' dit : « Asteur, i' dit, tu vâ' écouter, lâ, ou b'en don, i' dit, couch'-toé, p'i' i' dit, m'â' ouatcher [to watch][6], m'â' écouter ; p'is mecqu' j' m'endorme, p'is tu s'râs réveillé, tu ouatch'râ' à ton tour ! » C' fa't qu'après qu'i' on été couchés, l' prinç' s'ést mi' à ronfler ; la vieille a dit : « I' dôrt ! » L' gâ' ouatcha't çâ dans l' trou d' la serrure ; 'a r'gârdé la vieille itou, par l' trou d' la serrure, p'i' 'a a vu qu'i' en avè' encôre in : « Ah ! 'a dit, l' gueux d' coquin ! Si i' peut s' coucher, lui 'tou, i's vont mourir ! »

Bon, c'ést correck ! I' â veillé in n-escousse ; la vieille ést v'nue troâs fois pendant l' temps qu'i' veilla't, lui. I' s' leuve, p'i' i' s'en vâ réveiller l' prince. I' dit : « C'ést à ton tour à ouatcher ! I' dit, v'lâ troâs fois qu' ta mére... p'i' 'a dit, si i's peuv'nt dormir tou' 'és deux, i's vont mourir ! P'is, i' dit, fè' attention, i' dit, endors-toé pâs, parç' qu'i' dit, on ést mort tout's lés deux ! »

Ça fa't qu' pour piqué' au plus court, te'jours, l' lend'main matin, i' s' leuve. I' dit : « Asteur, i' dit, on déjeun'râ pâs, i' dit, à matin ! Tu vâs prend' tés gants, p'is tu vâs lés mett' su' 'a tab'e ; i' dit, t' sé's qu' 'a vâ nous emm'ner nos jouaux, lâ, et p'is, i' dit, mecqu' on soueill' en selle, lâ, i' dit, 'a vâ r'ssoud'e, p'i' 'a vâ nous offrir chaquin in verr' de vin. Mecqu' t'eill' ton verr' de vin dan 'a main, i' dit, boés-lé pâs ! Tu dirâs : « M'man, allez don charcher més gants ! J'ai ô'blié més gants dan 'a chamb'e ! P'is, i' dit, mecqu' 'a soeill' r'virée 'és talons, i' dit, prends ton verre, p'i' i' dit, vid'-lé dan areill' gauch' de ton joual, p'is, i' dit, moé, m'âs fair' pareil ! I' dit, tu vâ' 'ouèr quoi c' qui vâ arriver ! »

Ça fa't, quand qu' la vieille a r'ssoud, te'jours, que, avec sés gants, 'a gu'i â denné sés gants, p'i' i' ont r'mis lés verres, p'is « Ba' baïl [bye bye][7], m'man ! » I' ont pris l' ch'min, p'is file ! I' ont pâs faite in quârt de mill' qu' lés deux jouaux ont tombé morts. P'is lés écorbeaux ont mangé su' 'és jouaux, p'is s' son empoésonnés. P'is, avec 'és sept corbeaux, i' ont fait fair' quatorz' pâtés, p'i' i' on empoésonné quatorz' voleurs ; p'is, après çâ, i' a envoyé l' prince rach'ter deux ch'faux, p'is lâ, i' ont parti, p'i' i' ont continué leu' ch'min.

---

6. *Watch* [to] (angl.) : Surveiller, guetter.
7. *Bye bye* (angl.) : Adieu, au revoir.

Ça fa't qu' après, quant' i' on eu faite in bout', i' dit : « 'Cou' don, prince, i' dit, tu t'en vâs faire enn' devinette à 'a princesse. I' dit, quo' c' c'ést qu' tu vâs dire ?

– Mé', i' dit, quo' c' que c'ést, enn' devinette ?

– B'en, i' dit, écoute ! Enn' divinette, i' dit, si tu sé's pâs d' divinette, t'és pâ' 'apab' d' gu'i denné' enn' divinette !

– Oué, mé', i' dit, quoi c' que c'ést, dis-moé quoi c' que c'ést.

– B'en, i' dit, m'âs t'en denné' enne, i' dit, moé. I' dit, on pârt quat' ; p'is, i' dit, comprends b'en, nos deux jouaux p'is toé, on faisa't quat'e ; p'is, i' dit, ceuz' su' nos deux jouaux, i' dit, qui s't-empoésonnés, sè' [sept] corbeaux ; p'is su' sè' corbeaux, i' dit, t' âs fait fair' quatorz' pâtés, p'i' on â empoésonné lés quatorz' voleurs ! P'is, lâ, i' dit, on vâ r'ssoud'. . . avant d'arriver su' 'a princesse, i' dit, i' y â enn' sourç' qui sort de d'dans l' rocher ; p'is, i' dit, l'homm' vâ boér' le mou dans l' dur. »

Ça fa't qu'i' â conté çâ troâs quat' fois ; i' ést v'nu à bout d' comprend'e. Ça fa't qu' lâ, i' â parti, p'i' i' s'ést en-allé s' trouvé' 'a princesse, p'i' i' gu'i â tout' déplié çâ comm' son tchomm' gu'i ava't dit. Ça fa't que. . . lâ, la princesse, r'gâr' dan in liv'e, r'gâr' dans l'aut'e. . . 'a pouva't pâs trouver que c' que ça voula't dire, çâ ! Ça fa't que. . . le v'lâ parti avec son tchomm' p'i' i' s'ést en-allé en ville, dan in en douhors d' la ville in peu, p'i' i' s'éta't loué enn' p'tit' méson qui éta't r'tirée en arguiér' dés aut's, lâ, p'i' i's s' bat'cha'ent [to batch][8] lâ, tout's lés deux ; p'is chaqu' matin, i' alla't voèr pour 'ouèr si 'a maîtresse ava't trouvé sa divinette.

Ça fa't qu' au bout' d' deux troâs jours, 'a sava't r'guien encôre. 'A dit. . . 'a fa't v'nir dés chos's de partout. . . p'is, dés divinettes, 'a n'en trouva't r'guien. 'A di' à sa fill' de chamb'e, 'a dit : « Tu vâ' aller lâ, p'i' 'a dit, c'ést pâs lui qui sé' çâ, c'tte divinett'-lâ ; c'ést son tchomm' qui gu'i ava't dit çâ. P'i' 'a dit, tâch' d'en savoèr in mot. Si tu peu' en savoèr in mot, 'a dit, m'âs tout' le sa'ouèr ! »

Ça fa't qu' la bell' fill' de chamb'e r'ssout lâ a'ec enn' bell' rob' varte, tu comprends, p'is, d'in n-affaire à l'aut'e, te'jours, qu' 'a – c'ta't ci p'is c'ta't çâ, p'i' 'a voula't b'en savoèr in mot. « Non, non, non, i' dit, j' su's pâs v'nu écitt' pour trahir mon maître, i' dit, moé !

– Ah ! mé', c'ta't ci, c'ta't çâ !

– B'en, i' dit, m'âs t' dire, m'âs fére in marché avè' toé : pâss' dan 'a chamb'e, i' dit, p'i' on vâ pâsser que'qu's menute' ensemb'e, i' dit, lâ. P'is, i' dit, m'âs t' conter çâ ! »

Ça fa't qu' in coup qu'i' ést dan enn' chamb' p'is qu'i' avè' avarti l' prince, troâs ménutes, pâs pluss', qu'i' gu'y a'll' cogné' à porte, p'is, i' dit : « Tu vâs voèr, i' dit, on vâ resté' écitte a'ec in pleumage, i' dit, n'us aut's ! »

---

8. *Batch* [to] (angl.) : Se faire sa propre cuisine d'une façon peu ordonnée.

Ça fa't qu' la princesse r'ssout, p'i' i' cogne à 'a porte, te'jours, p'is la chose â assez pressé, tu comprends, l' prinç' vâ rentrer, i' dit : « Pouss'-toé au plus vite, que j' veux pâs qu'i' t' voueille écitte ! » 'A saut' par le châssis qu'il ava't dan 'a chamb' p'i' 'a po'gn' lés harb's Saint-Jean[9], p'i' 'a s'en vâ au château, p'i' 'a cont' çâ. 'A dit : « I' éta't pour me l' dire, p'is lâ, en d'dans, 'a dit, l' v'limeux d' prince, 'a dit, i' ést v'nu à 'a porte, p'i' i' a pâ' été capab' d' me l' dire ; j'ai 'té ôbligée d' sauter par le châssis[10], p'is j'ai tout... me v'lâ écitte !

— B'en, 'a di' à sa fill' de salle, 'a dit, tu vâs gu'y aller, d'main, toé ! P'i' 'a dit, faut qu' tu l' saves ! »

Pour piqué' au plus court, l' lend'main, la fill' qui r'ssoud. I' di' au beau prince, i' dit : « C'st encôr' mon tour qui reste à assisté' à matin, i' dit. Ton tour vâ êtr' demain matin, i' dit, toé ! » Ça fa't qu' 'a r'ssout lâ 'vec enn' bell' rob' rose ; i' y ava't r'guien d' plus beau, tu comprends ! P'i' 'a faisè' enn' bell' façon au gârs, p'is : « Tu vâs m' conter çâ, p'is c'ést ci... La princesse ést pâ' 'apab' de marguié' in gârs qui r'gârd' mal de minme ! P'is pati, patant ! Cha'ch'-moé p'is...

— B'en, i' dit, pâss' dan 'a chamb'e ! »

Mé', pour piqué' au p'us court, i' â fait' pareil comm' l'aut'e ; 'a â laissé 'a rob' lâ, p'i' i' â sauté dans l' châssis, p'is baï baï [bye bye]. « Hein ! La princesse a dit, vous êt's pâ' assez smatt' [smart][11], 'a dit, j' m'âs gu'y aller moé-minme, p'is, 'a dit, moé, j' m'âs l' sa'ouèr !

— Ah ! C'ést correck ! »

La princess' qui r'ssoud, l' lend'main matin, te'hours, p'is lâ, l' prince éta't dan 'a chamb'e, p'i' i' voula't pâs s' fair' voèr, tu comprends ! I' s'éta't mi' in masque, p'is l' guiâb'e à quat'e. P'i' 'a pensa't te'hours qu' c'éta't l'aut'e, p'i' 'a voula't l' sa'ouèr. P'is, i' dit : « Pâsse écitt' dan 'a chamb'e a'ec moé, p'is, i' dit, on vâ parlé' ensemb'e, p'is, i' dit, après çâ, i' dit, j' te l' dirai. « P'is chos' l'avè' avarti : « Dans deux menutes, m'âs v'nir cogné' à 'a porte, p'is, i' dit, dis-y-en pâ' in mot ! Si tu gu'i en di' in mot, 'a vâ tout' sa'ouèr ! »

Ça fa't qu' la princess' l'ava't par le cou, p'is : « Mon beau prince ! » P'is c'éta't ci, p'is c'éta't çâ. Te'hours, b'en i' dit : « On ést parti, moé p'is mon tchomm'... Ah ! 'a saut' par le châssis, l'aut' cognè' à 'a porte. Mé', alle â laissé sa bell' rob' blanch' lâ. Ça fa't qu' 'a arriv' su' 'e roi, p'i' 'a gu'i défil' tout' çâ d'in bout à l'aut'e. Le roi dit : « Quoi c' qu'on vâ n'en faire, asteur ?

— 'A dit, fait's-en c' que vous voudrez ! 'A dit, j' veux p'us l' voèr ! »

Po'gn' mon gârs, p'i' i' l' saqueur dans l' cachot ; i' éta't pour êtr' pendu, l' lend'main matin à sept heures, à sa porte. C' fa't qu' mon gârs qui rôda't dans l'alentour, lui ; i' s'en vâ, p'i' i' trouv' le roi. I' dit : « Sir' mon roi, i' dit, j' vous ai

9. *Herbe Saint-Jean* : Herbe de la Saint-Jean (millepertuis commun : hypericum perforatum).
10. *Châssis* : Fenêtre.
11. *Smart* (angl.) : Intelligente, habile, douée.

app'lé pour mon tchomme ; i' dit, vous savez qu' moé p'is mon tchomme, i' dit, on l'euma't b'en la chasse, p'i' on â dés piégs' d'étendus partout, p'i' i' dit, si vous l' pendé' avant qu'i' m' dis' d'où c' que ça s' trouve, çâ, tout's cés piéges, lâ, i' dit, j' lés trouv'rai jama's, i' dit, moé ! I' 'n n'â de son bord, p'i' i' 'n n'â d' l'aut'e ! On â chequin nos tréls [trails][12].

— B'en, le roi dit, j' te deunn' cinq ménutes, i' dit, pour gu'i parler ! »

C' fa't qu'i' rent' dans l' cachot, p'i' i' s' mè' à parlé' avec lui. I' dit : « J' cré's que j' peux t' sauver ! I' dit, i's vont t' sortir, demain matin, p'is, i' dit, i's vont monter, i's vont t' mett'e au pied d' l'échafaud, lâ, p'i' i' dit, mecqu' tu mont's ta promiér' marche, i' dit, tu lâch'râ' in p'tit cri d' joie, mé', i' dit, pâ' éclatant. Ça fa't que... i' dit, i's vont t' po'gner, i' dit, par le brâs, p'is le roi vâ t' fair' monter l'aut' marche. I' dit, tu lâch'râ' in n-aut' p'tit cri, i' dit, plu' éclatant, in peu. P'is, i' dit, mecqu'i' t' mont' la troâsieum' marche, b'en, i' dit, lâche in cri d' joie, i' dit, pareil comm' si l' cœur éta't pour te sortir de d'dans l' corps. P'is, i' dit, crie, é' [aie] pâs pêur dés cris d' joie ! P'is le roi vâ me d'mander, i' dit, quoi c' que ça veut dire ; il vâ d'mander si t'és fou ou b'en donc qu'est-c' qu'i' â. Ah ! tu dirâs, Sire, mon roi, i' dit... le roi, i' dit, vâ me d'mander quoi c'ést qu' ça veut dire, çâ ? B'en, m'âs gu'i dire, Sire mon roi, on a tant d' fonn' [fun][13] tout's lés deux ! On eumè' assé' 'a chasse, i' dit, in bon matin, te'hours, qu'i' dit, on aparçoé' enn' bell' pa'drix bleue [verte]. I' dit, j'ava's netteyé [nettoyé] mon fésil mieux que l' sien, i' dit, j'ai visé p'is j' l'ai tirée, i' dit, avant qu'i' soeill' paré, lui. T'ins, i' dit, Sire mon roi, v'lâ son pleumage.

— Ah !

— P'is, i' dit, c'ést pâs tout', çâ ! Vous pouvez crère, i' dit, qu' mon prince, i' dit, l' lend'main, lâ, dan 'a journée, i' dit, i' â netteyé [nettoyé] son fésil pour le lend'main ! I' dit, on pârt, p'is, i' dit, j'avè' encôr' netteyé mon fésil mieux que l' sien ; i' dit, on aparçoè' enn' bell' pa'drix varte, i' dit. Po'gn' mon fésil, j' l'ai tirée. T'ins, i' dit, Sire mon roi, son pleumage ! I' dit, l' lend'main, vous pouvez crère, i' dit, qu'i' a netteyé son fesil encôre avant d' partir. On aparçoè' enn' bell' pa'drix blanche. I' dit, i' â été p'us vit' que moé, i' l'â tirée ; mé', i' dit, Sire mon roi, v'lâ son pleumage !

— Comment, i' dit, la rob' de ma princesse ?

— Ah ! b'en, i' dit, j' sé's pâs !

— P'is, i' dit, ça c'é' 'a rob' de ma fill' de salle, p'is l'aut'e, c'ést 'a rob' de ma fill' de chamb'e ! I' dit, t'âs r'guien qu' tiré enn' fois, garçon, et p'is tu vâs la marguier ! »

Ça fa't qu' lâ, il l'â marguiée ; p'is, si i's viv'nt pâ' heureus'ment, j' sé's pâs c' qu'i' en ést !

---

12. *Trail* (angl.) : Sentier, route.
13. *Fun* (angl.) : Plaisir, joie.

18 – POIL-AUX-PLUMES

Un roi n'avait qu'un fils unique. Celui-ci épousa une fille que le roi n'aimait pas, parce qu'elle n'était pas de naissance noble : une roturière qui ne connaissait rien des coutumes du grand monde.

Après leur mariage, le prince et sa femme logeaient dans le château du roi. Un jour, une guerre éclata : le roi avait le devoir d'y aller, mais son fils intervint : « Père, laissez-moi aller à la guerre à votre place... ce sera une gloire pour moi de participer aux combats.

– J'y consens, mon fils, et comme je te connais, tu te conduiras en héros ! »

Le prince partit donc. Le roi continue à détester sa bru. Au bout de trois à quatre mois, il la haïssait tellement qu'il ne voulait plus la voir. Aussi, il prit une grande décision ; une vraie décision criminelle. Décidé à se débarrasser de sa bru, coûte que coûte, il appelle un de ses valets : « Invite la petite femme demain ; propose-lui une promenade de santé pour calmer son ennui, vu l'absence de son mari. Une fois dans la forêt, tue-la. Rapporte-moi son cœur et sa langue, comme preuve de sa mort. »

L'habile valet réussit à persuader la femme, qui consentit à faire cette promenade. Après avoir traversé quelques champs, ils arrivèrent à l'orée de la forêt. Ils y entrèrent et au bout d'un certain temps, le valet prétendit qu'ils étaient égarés. Ils arrivèrent enfin sur la rive d'un ruisseau : « Princesse, je suis fourbu ; je ne puis aller plus loin... mais, je vais vous dire toute la vérité, à propos de cette promenade. Le roi voulait que je vous tue... mais je ne le ferai pas. J'ai ici mon chien ; je devrai le tuer pour me procurer une langue et un cœur. Le roi ne verra pas la différence. Cependant, faites-moi la promesse de ne plus jamais revenir au château.

– Je vous le promets ! »

Le valet repart donc avec son chien. En cours de route, il l'égorge. Il lui arrache la langue et le cœur, et il entre chez le roi avec ses dépouilles. Le roi n'y voit que du feu : il est fier d'être enfin débarrassé de la princesse.

Celle-ci vécut comme elle put, dans la forêt. Au bout de six mois, elle donna naissance à un petit gars qu'elle appela « Poil-aux-plumes ». Elle en eut bien soin ; elle le nourrissait, comme de raison, comme une mère doit nourrir son enfant.

Le garçon grossissait à vue d'œil ; au bout de quatre ou cinq jours, il avait l'apparence d'un enfant de six mois. Au bout d'un an, il était aussi grand qu'un enfant de dix ans. Quand il eut en réalité atteint l'âge de dix ans, sa mère lui dit : « Nous crevons de faim, ici ; et toi, tu as l'appétit d'un géant. Si tu allais faire une visite chez ton père, tu y pourrais certainement trouver beaucoup de nourriture ! Pour atteindre le château, tu marcheras toujours vers l'est. Au bout des sentiers de la forêt, tu trouveras une grande route. Tourne alors vers la gauche, et tu apercevras le grand château du roi ; la plus grande maison de la ville : c'est l'habitation du roi. C'est lui, ton grand-père.

– C'est bien correct, maman ; j'y vais tout de suite ! »

Notre Poil-aux-plumes part alors à toute vitesse. En cours de route, dans la forêt, il casse souvent des branches, pour pouvoir retrouver le chemin du retour.

Il court ! il court ! il court ! Enfin, il atteint la grande route, tourne à gauche, trouve la maison du roi, dans laquelle il fait son entrée au pas de course. Seule, sa grand-mère est à domicile. « Vous êtes la grand-mère, sans doute. Où sont le grand-père et les valets ?

– Ils sont tous à la promenade.

– Donnez-moi un grand sac. Je veux rapporter de la nourriture pour ma mère qui meurt de faim dans la forêt ! »

Une grosse servante arrive et vous l'empoigne pour le chasser dehors. Mais il vous l'agrippe à son tour, la fait pirouetter : elle va se retrouver dans le coin. Furieuse, elle revient de nouveau ; elle culbute encore et le regarde d'un air ahuri. « Ne me donne pas le temps de me fâcher, crie le visiteur, car tu vas en voir de toutes les couleurs. Va me chercher un grand sac. »

Elle arrive bientôt avec un genre de paillasse. Il va à la cuisine et remplit ce sac de toutes sortes d'aliments. Il jette le sac sur son épaule et passe la porte. « Au revoir ! Je reviendrai bientôt ! »

Le roi arrive vers le soir. La servante humiliée s'empresse de lui conter toute l'affaire. « As-tu appris d'où il venait ?

– Non ! Il n'a pas dit d'où il venait. Je ne l'ai pas vu arriver, non plus. . . Mais il est parti par la grande route.

– Vite, soldats, allez vous mettre en faction le long du chemin. Guettez bien ! Placez-vous par petits groupes le long de cette route ; vous allez certainement l'entendre venir. Ce jeune homme est une espèce de barbare : il fait un train d'enfer ! On dit qu'on peut l'entendre venir d'un bon mille ! »

Les soldats se postent tout le long de la route. Le lendemain, ils entendent de grands bruits dans la forêt. Comme sous l'effet d'un ouragan, les arbres craquent et se tordent. C'est le jeune homme qui s'en vient : il se parle à lui-même et souvent se pâme de rire. Les soldats se mettent à tirer. « Ah ! ah ! ah ! Ils m'envoient des gravois ; ils me lancent des cailloux ! Je m'en vais vous étonner, vous autres ! »

Il empoigne un grand soldat par les jambes, le fait tournoyer comme une massue et s'en sert pour étamper les autres soldats. Ceux-ci lâchent prise et s'enfuient dans la forêt. Poil-aux-plumes entre tranquillement dans le château. « Bonjour, ma grosse servante ! Aujourd'hui, je veux deux paillasses pleines. Je ne suis pas pour revenir ici chaque jour ! Parce que dans le chemin, il y a des polissons qui garrochent des gravois sur les passants. »

Les deux paillasses bien fixées sur ses épaules, Poil-aux-plumes s'en retourne chez sa mère. « Nous avons de la nourriture pour une couple de jours.

– Je crois bien ! Puisque tu manges comme un géant, au bout de deux jours, il ne restera plus rien.

– Après cela, j'y retournerai encore.

– Fais bien attention : cette fois, les graviers pourraient bien être plus gros !

– Même si les cailloux sont plus gros, ça ne m'empêchera pas d'étriller les hommes du château ! »

Des canons avaient été installés à des endroits propices, sur la route. Dès qu'on le voit venir, le vacarme commence : boum ! boum ! boum !

Un boulet frappe Poil-aux-plumes sur une épaule. « Oh ! Oh ! Les cailloux sont vraiment plus gros, aujourd'hui. On va arranger ça ! »

Il empoigne un colosse par les jambes, et Zling ! Zlang ! dans le tas ! Il réussit ensuite à saisir un canon par la gueule et s'en sert comme d'une massue ; en peu d'instants, les autres canons sont réduits en morceaux. Il en fait des tas de ferraille.

Fier de ses succès, il se présente au château. « Grosse servante, ce sont trois paillasses que j'exige aujourd'hui. Je ne veux pas revenir ici tous les jours : on est trop mal reçu sur la route ! » Le roi, qui était aux aguets, dit à la servante : « Donne-lui tout ce qu'il voudra ; s'il est capable de briser des canons, il est clair qu'il peut tout détruire dans le château ! »

On s'empresse de remplir les paillasses demandées afin de le voir partir au plus tôt. Deux mois ont passé ; la guerre est terminée ; le prince est revenu couvert de gloire. Mais il était bien pensif : on lui avait fait toutes sortes de racontars à propos de sa femme. On disait qu'elle avait profité de son absence pour aller courailler, et toutes sortes de calomnies.

Les courtisans, par crainte du vieux roi, le bourraient de mensonges à qui mieux mieux. La servante lui dit un jour : « Il y a un grand et gros jeune homme nommé Poil-aux-plumes qui vient de temps en temps réclamer de la nourriture pour sa mère. »

L'idée de voir ce qui en était se fit jour dans l'esprit du prince. Un jour, il va visiter cette route remplie de soldats. Il se fait accompagner par l'un d'entre eux pour reconnaître le sentier. « Soldat, tu peux t'en retourner. Je n'ai plus besoin de toi. » Au bout de plusieurs milles, une clairière apparaît. Près d'un ruisseau, il

aperçoit une femme et un grand gars occupés à faire la pêche. « Comment ! s'exclame le jeune homme. Il y en a un qui a l'audace de venir ici pour essayer de faire du vilain, maman !

– Ne lui fais rien ! C'est ton père qui arrive ! Il ne nous fera pas de mal ! »

Le jeune gars s'est tranquillisé, et sa mère lui a tout conté. Le prince est revenu au château avec sa femme et son fils Poil-aux-plumes. En peu de temps, on procéda à un nettoyage, au château. Le prince est devenu le maître, le vrai roi.

Ils se sont installés au château et ont vécu des jours si heureux que je ne suis pas capable de les décrire !

POIL-AUX-PLUMES

Récit folklorique raconté à Warren, Ontario, le 13 octobre 1962, par Nelson Prud'homme (71 ans) résidant à Sudbury, Ontario. C'est un conte que M. Prud'homme avait appris, en 1915, dans les chantiers de Field, Ontario, de M. Georges Robidas de Montréal.

Enregistrement no 1588. Contes-types 706 et 650 (mélange).

Enn' fois, c'ta't in roi p'i' i' n'ava't n' 'inqu'in fils. P'is son fils, i' s'ést marguié avec enn' fill' que le roi euma't pâs, par rapport que c'éta't pâs... comment c' qu'i's dira'ent çâ ? du... grand monde.

Ça fa't qu' pâs longtem [longtemps] après qu'i' on été marguiés, te'hours que, sa femm' resta't su' le roi, avec lui. Le roi s'ést trouvé pri' en guerre, ça fa't qu' le jeun' s'ést offert p'i' i' â été prend' la plaç' d' son pére à 'a guerre, lui, pour combatt'e.

Après que l' jeune â été parti, on vâ dire in troâs quat' moâs, i' éta't rendu qu'i' haïssa't la p'tit femm' qu'i' pouva't p'u' 'a 'oèr. I' di' à in d' sés valets, i' dit : « Tu vâs prend' la p'tit' femme, demain matin, tu vâs l'emm'ner prend'e enn' prom'nade, tu vâs l'emm'ner dans l' boâs, p'is tu vâs la tuer ! P'is tu nous emport'râs son cœur p'is sa langu' pour êtr' çartain qu' tu l'âs b'en tuée ! »

Ah ! Comm' de fait' ! Le valet pâr' avec la p'tit' femme, te'hours, p'i' i's prenn'nt le ch'min p'i' i's filent. Après qu'i' â été rendu in bout', i's prenne' en plein boâs, p'i' i's marchent, p'is marchent... I' on arrivé, su' l' soèr, à in p'tit criqu' [creek][1], te'hours. I' di' à la femme, i' dit : « Moé, i' dit, j' peux pâ' aller p'us loin ! Mé', i' dit, pour te tuer, i' dit, j' te tuerai pâs ! I' dit, j' m'â' emm'ner l' cœur p'i' 'a langu' de mon chien, p'i' i' dit, le roi en trouv'râs pâs d' différence ; mé', i' dit, fa's-moé 'a promess' que tu r'viendrâs jamè' au château.

— 'A dit, j' vous l' promets ! »

Ça fa't qu' lâ, le chose â r'parti, i' â tué son chien, i' â ram'né l' cœur p'i' 'a langue au roi. P'is lâ, le roi s' trouva't b'en débarrassé. C' fa't qu' au bout d' six

1. *Creek* (angl.) : Ruisseau, petit cours d'eau.

moâs, te'jours, ah ! quoi c' qui r'ssoud ? In p'tit Poél-aux-Plumes, in bon matin ! C' fa't qu' 'a 'n n-â eu soin, p'i' 'a l' nourrissa't, comm' de raison, comme enn' mér' doé' nourrir son enfant ; p'i' i' profitè' à vue d'œil. P'is, au bout de quat' cinq jours, i' éta't comme in enfant d' six moâs, p'i' au bout d'in an, i' éta't comme in enfant d' dix ans.

Ç' fa't qu' après qu'i' â eu enn' dizain' d'années, lâ, sa mére a dit : « Si t'alla's su' ton grand-pére, 'a dit, tu pourra's nous avoèr à manger, lâ ! P'is, 'a dit, si tu décid's de gu'y aller, 'a dit, vâ t'en te'jours vers l'est, p'i' 'a dit, mecqu' t'arrive' à in grand ch'min, lâ, 'a dit, tu vir'râ' à ta gauche, p'is tu v' voèr, 'a dit, la plus gross' maison du village, lâ, d' la ville, 'a dit, ça s'râ ton grand-pére, çâ !

– C'ést carreck ! »

Mon Poél-aux-Plum's qui pârt, p'i' envoueill' z-y çâ ! Po'gnè' in p'tit â'b' du long du ch'min, p'is te l' teurda't pour marquer sa trél [trail][2], p'i' envoueille, p'i' envoueille !

P'is rendu au ch'min, i' s'en vâ su' sa grand'-mére, i' dit : « Où c' qu' ést mon grand-pére ?

– Ah ! 'a dit, i's sont parti' en prom'nade !

– B'en, i' dit, de'-moé [donne-moi] enn' poche, i' dit, j' viens charcher du manger. I' dit, ma mére a faim ! »

La sarvante 'a l' po'gn' pour l' virer d' bord, i' po'gn' la sarvant' p'i' i' gu'i denne enn' souign' [swing][3] p'i' 'a s'en vâ r'virer dan in coin. P'i' 'a s'en r'vien à lui. I' t' la r'vir' de bord, p'i' i' dit : « Dépêch'-toé, parç' qu'i' dit, si tu m' denn's le temps de m' choquer, tu vâs 'n n-arracher ! »

'A pârt, p'i' 'a s'en vâ gu'i charché' enn' magniér' de pâillasse, tu comprends ! « P'is, emmèn' du manger, là-d'dans ! » Après qu' la pâillasse â été pleine, i' po'gn' çâ su' son épaule, i' dit : « J' m'âs r'venir avant longtemps ! » Po'gn' çâ su' son épaule, p'is file...

C' fa't qu' quant' le roi a r'ssout[4], le soèr, la sarvante a conté çâ au roi. « B'en, i' dit, i' t'â-t-i' dit d'où c' qu'i d'vena't ?

– 'A dit, non ! 'A dit, j'ai pâs vu d'où c' qu'i' d'vena't, ni sapr' ni r'guien ! »

Ça fa't que... i' â envoyé dés soldâts du long du ch'min, p'i' i' 'eux a dit : « Ouatchez [watch][5], lâ ! Partagez-vous tout partout l' long du ch'min, p'i' i' dit, v's allez l'attend' v'nir, 'ted b'en, i' dit. C'st in barbal [barbare], i' dit, à attend' parler de c' jeune homm'-lâ, i' dit, tu peux l'attend' d'in mille ! »

2. *Trail* (angl.) : Sentier, route.
3. *Swing* (angl.) : Balancer, faire pivoter, faire virevolter.
4. *Ressoudre* : Arriver, survenir.
5. *Watch* [to] (angl.) : Surveiller, guetter.

Comm' de fait', lés soldâ' éta'ent lâ, p'is mon gârs s'en v'na't, lui. I' teurda't dés â'br's l' long du ch'min, p'i' ah ! ah ! ah ! P'i' i' parlè' à lui-minme. C' fa't qu'i' r'ssou' au ch'min, p'is quant' i's l' on aparçu, i's s' sont mi' à tirer d'ssus. « Ah ! ah ! ah ! ah ! I's garroch'nt dés gravois, aujourd'hui, hein ? I' dit, j' m'âs vous amancher[6], vous aut's ! »

I' po'gne in j'n homm' qu' étè' à peu près gros d' minme, p'i' i' po'gn' çâ, p'is d' 'i commence à souigner [swing] çâ, p'is, flak ! parmi 'és soldâts, p'i' envoueill' z-y çâ ! P'is lés soldâts, ça s' piqua't dans l' boâs ; te'jours, i' ont tout's disparu, p'i' i' s'st-en-allé. P'is lâ, i' di' à 'a sarvante, i' dit : « Asteur, c'ést deux pâillass's qu'i' m' fau' aujourd'hui ! J' su's pâs pou' v'nir écitt' tou' 'és jours, i' dit, avec cés polissons-lâ ! I' dit, ça garroch' dés gravois, i' dit, quant' i's voueill'nt v'nir le monde ! »

Ça fa't qu'i' pâss' lés deux pâillasses, p'i' i' arrive à sa mére avè' çâ. I' dit : « On vâ 'n n-avoèr pour enn' coupeul de jours ! » P'i' i' mangea't, tu comprends, lui, çartain'ment comme in giant. Ça fa't qu' après qu'i' on eu tout' féni, sa mére a dit : « Fa' attention ! 'A dit, lés gravois pourrè' êt' plus gros !

– I' dit, j' m'âs t' lés amancher, si i' y â dés gravois plus gros, i' dit, tu 'ouèr ! »

Ça fa't qu'i' arriv' lâ, i' ava'ent dés canons, p'is bloumm ! In canon qui l' frapp' su' in n-épaule ! « Oh ! Oh ! i' dit, lés gravois sont plus gros, aujourd'hui, hein ! On vâ vous amancher çâ ! » I' s' po'gne encôre in n-homme, p'is zlign ! zlagn ! Lés canons, i' t' câssa't çâ ; p'i' i' t' po'gnè' 'és canons, après qu'i' étè' arrivé, p'i' i' sacra't çâ su' in n-â'b'e, p'i' i' t' lés brisa't tout', p'i' envoueill' z-y çâ !

C' fa't qu'i' r'ssou' au château, p'i' i' dit : « Da'-moé [donne-moi] troâs pâillasses, i' dit, aujourd'hui ; i' dit, pens's-tu que j' m'âs v'nir écitt' tout's lés jours ? » Ça fa't qu' ça arrivé d' minme, mé', le roi, lâ, i' ést v'nu que i' di' à 'a sarvante, i' dit : « I' vâ tout's nous tuer ! I' dit, r'gâr' lés canons, i' câss' tout' çâ ! Denn's-y-en tant qu'en voudrâ, i' dit ! »

Le gâ' ést arrivé, p'i' en l' voyant v'nir, te'hours, i's gu'i remplissè' 'és pâillasses, p'is, quiens, pouss'-toé ! Ça fa't qu' d'in n-affaire à l'aut'e, au bout d'enn' coupeul de moâs, la guerre â cessé, p'is l' prinç' s'ést en r'venu. C' fa't qu'i' éta't b'en jongleu' d' 'ouèr qu'i's gu'i disa'ent qu' sa femme ava't parti à courâiller, p'i' 'a éta't partie avec d'aut's, p'is l' guiâb'e à quat'e, p'i' i's l' bourra'ent d' ment'rie' autant comme i's pouva'ent. I' â commencé à attend' parlé' 'a sarvante : i' y avè' in p'tit Poél-aux-Plum's qui v'na't p'is qu'i' s' charchè' à manger, p'i' i' disa't qu' c'éta't pour sa mére. « Ouhé ! I' di' en lui-minme, i' dit, j' m'âs voèr çâ, i' dit, moé ! »

C' fa't qu'i' s'ést en-allé, tu comprends, p'i' â vu c'tte trél [trail] lâ, lâ. Lés saldâts... i' avè' emm'né in saldâ' avec lui, pour montré' où c' que c'éta't. Ça fa't qu'i' di' au saldât, i' dit : « R'tourn'-toé z-en, i' dit, j'ai p'us besoin d'toé ! »

C' fa't qu'i' pren 'a trél [trail], p'i' i' r'ssoud. L' p'tit gâ' étè' in p'tit brin p'us loin, i' étè' à po'gner du poésson pour ménager leu's provisions, tu comprends. Ça

6. *Amancher* (quelqu'un) : Tromper, rouler, avoir le dessus sur.

fa't qu'i' r'ssoud p'i' i' aparçoé' c't homme. « Comment ? I' dit, i's sont rendu' écitt' pour te fair' du mal ?

– Sa mère : Eh ! Eh ! 'a dit, arrête. 'A dit, c'ést ton pér' p'i' 'a dit, i' t' f'râ pâs mal ! »

C' fa't qu' lâ, le p'tit garçon s'ést tranquillisé, p'is lâ, sa femm' gu'i a tout conté comment c'éta't. P'is, lâ, i' s'ést en r'venu avec son Poél-aux-Plum's p'i' i' â fa't l' souip' [sweep][7] au royaume, p'i' i' â pri' 'a place, lui. P'is lâ, i's s' sont installés, p'is si i's viv'nt pâ' heureus'ment, j' sé's pâs qui c' qui peuv'nt viv' le mieux !

7. *Sweep* (angl.) : Coup de balai ; balayage.

19 – LE PRINCE JULES

Un roi avait pour royaume un pays où la population vieillissait de dix ans par jour. Dans son jardin, le roi possédait un poirier qui avait une vertu magique : quiconque pouvait cueillir et manger une de ces poires, au moment précis où elle était parfaitement mûre, retrouvait soudainement ses quinze ans. Chaque année la poire disparaissait mystérieusement.

Le roi avait trois fils qui avaient déjà atteint un certain âge. Un jour, il dit à l'aîné : « Tu devrais t'efforcer de cueillir la première poire qui sera mûrie à point. Pour y arriver, il faudra t'asseoir au pied du poirier et le surveiller très attentivement. Je voudrais que chacun des princes tente sa chance successivement. Si tu ne réussis pas, ton frère prendra ta place ; et s'il échoue lui aussi, ce sera le tour de mon troisième fils. »

L'aîné des princes va donc s'asseoir au pied du poirier et se met à le surveiller avec le plus grand soin. Vers minuit, il entend un bruit qui lui fait croire qu'une poire est tombée de l'arbre : « Plouch » ! Mais il a beau examiner partout, il doit admettre que la poire précieuse est disparue sans laisser la moindre trace. C'est ce qu'il alla raconter à son père ; le roi regretta d'autant plus cette perte qu'il fallait attendre encore une année avant qu'une poire semblable soit mûrie à point et digne d'être cueillie.

La même chose se produit l'année suivante : le second fils du roi s'asseoit au pied de l'arbre pour surveiller le poirier ; il entend un bruit : « Plouch » ! mais aucune trace de la poire !

Quand arrive la troisième année, c'est le tour du cadet, le prince Jules. Il dit à son père : « Comptez sur moi pour vous rapporter la poire dès ce soir ! » Il va d'abord s'asseoir au pied du poirier, comme ses deux frères l'ont fait avant lui. Tout en surveillant attentivement, il réfléchit. Il arrive à cette conclusion : « Si je reste assis au pied de l'arbre, le voleur va venir et voler la poire. Je vais monter dans l'arbre, m'asseoir sur une branche et retenir le fruit magique entre mes deux jambes. Si quelqu'un veut me l'enlever, il peut s'attendre à quelques bons coups. »

Le prince Jules monte dans l'arbre, s'asseoit sur une branche et place la poire entre ses deux jambes pour qu'on ne la lui vole pas facilement. La fatigue l'invite au sommeil tellement qu'il doit se donner de grands coups de poing au front pour se

tenir éveillé. Soudain, il voit s'approcher de l'arbre comme une grande flamme. Il redouble d'attention quand il voit venir cette lumière ; mais il se rend compte qu'il s'agit d'un oiseau d'or. En arrivant près du poirier, l'oiseau d'or s'élance pour s'emparer de la poire. Le prince Jules attrape l'oiseau par les ailes, tout en retenant la poire bien solidement entre ses jambes. Après quelques minutes de combat, l'oiseau d'or se libère et s'envole. Le prince a tout de même réussi à retenir deux plumes, une dans chaque main. Avant de descendre de l'arbre, le fils du roi a bien soin de noter la direction prise par l'oiseau d'or dans sa fuite.

Le prince Jules s'empresse d'apporter à son père la poire si longtemps convoitée. Puis il va s'enfermer dans sa chambre, réfléchissant sur l'aventure qu'il vient de connaître. Il ne pense plus du tout à la poire ; c'est l'oiseau d'or qui le préoccupe. Enfin, il en arrive à une décision : « Il faut que je m'empare de cet oiseau d'or, même si je devais marcher jusqu'aux confins de la terre. »

Le roi ne tarde pas à remarquer un changement dans le comportement de son fils : il était devenu subitement très pensif. À son père qui l'interroge, le prince Jules avoue : « Pendant que je montais la garde pour prendre possession de la poire et vous l'apporter, un oiseau d'or est venu pour me l'arracher et s'en emparer. J'ai décidé de marcher jusqu'au bout du monde pour retrouver cet oiseau merveilleux. Il me faut à tout prix rejoindre ce volatile. Prêtez-moi un navire avec tout son équipage et je partirai à sa recherche.

– Je consens à t'accorder un bâtiment, mais à la condition que tu emmènes tes deux frères avec toi dans cette expédition.

– Je préfère partir seul.

– Ce voyage peut durer longtemps et tu vas t'ennuyer, si tu y vas seul. Tu peux t'attendre à rencontrer toutes sortes d'obstacles et de difficultés. Tes frères pourront te tirer d'embarras, si jamais tu te trouves mal pris.

– Je vous le répète, je préfère partir seul. Néanmoins, puisque vous y tenez, qu'ils s'embarquent avec moi ! »

Le navire fut bientôt prêt à faire voile. Il s'avança vers la haute mer et l'on navigua pendant des semaines et des mois. Au bout de trois mois, on aperçut une bande de terre, très longue et très étroite, qui s'avançait dans la mer. Le prince Jules dit à ses frères : « Moi, je vais débarquer sur cette presqu'île ; vous pouvez retourner chez le roi, notre père, avec le bâtiment. Vous reviendrez me chercher ici dans un an et un jour. » Ses frères refusèrent de se conformer à l'ordre de leur cadet : « Il n'est pas question de retourner. Nous restons ici, nous aussi ! Nous irons à terre, mais nous veillerons en même temps sur le navire. Il faut éviter que des voleurs viennent s'emparer de notre bateau. C'est pourquoi nous aurons soin de toujours dormir à bord, ce qui ne nous empêchera pas de surveiller en même temps tout ce qui se passera à terre. » Devant leur insistance, le prince Jules céda.

Le prince Jules se fait débarquer sur la presqu'île et marche des milles et des milles. Enfin, il arrive à une petite route dans laquelle il s'engage. Il marche sans

arrêt jusqu'au coucher du soleil. L'obscurité était presque complète quand il aperçoit un jeune loup juché sur un rocher peu élevé. Le loup léchait une de ses pattes. Quand il aperçut la bête, le jeune prince fut pris de frayeur et se dit en lui-même : « Me voici parmi les loups ; ils vont m'étrangler. » Il contourne l'animal pour éviter d'en être aperçu. Mais le jeune loup l'avait déjà repéré et dit au prince : « Viens ici, Jules ! Ne crains rien ; je ne te ferai pas de mal. Pas besoin d'avoir peur de moi !

– Comment se fait-il que tu parles, toi, un loup ?

– C'est vrai, je parle ! Je suis le roi de cette forêt. Malheureusement, je suis condamné à mourir si je n'arrive pas à retirer cette ronce qui s'est enfoncée dans ma patte. Si tu consens à me l'enlever, tu verras comme je serai gentil pour toi.

– Je veux bien te libérer de cette épine, mais il faut me promettre que tu ne me feras aucun mal.

– Promis !

– Alors, descends du rocher ! »

Péniblement, le loup descend du rocher et s'approche du voyageur. Le prince Jules prend le loup sur ses genoux et nettoie lentement la plaie au moyen de son canif. Il découvre finalement la racine d'une épine de trois quarts de pouce enfoncée dans la patte du loup. Cette ronce avait causé une plaie dangereuse ; déjà, le loup était tout amaigri. Délicatement, le prince retire la ronce ; la bête se sent tellement soulagée qu'elle se met à sauter de joie. Elle propose ensuite au prince de se reposer tous les deux pendant trois jours. Le loup lui fait toutefois remarquer qu'il n'a rien à manger. Mais il le rassure aussitôt : « Tu peux te fier à moi. Je suis capable de trouver facilement de la nourriture. » Il s'absente pendant quelques instants et ne tarde pas à revenir avec deux lièvres et une perdrix : « Voilà, dit-il au prince ! Nous en avons certainement assez pour ne pas mourir cette nuit ! »

Le prince Jules allume un bon feu, met les lièvres et la perdrix à la broche et les fait rôtir sur la braise. Ils prennent un excellent repas. Quand le prince se réveille, le lendemain matin, le loup a disparu. « Pourtant, se dit le prince, il m'avait bien promis qu'il ne m'abandonnerait pas et qu'il s'occuperait de me trouver à manger. Je suppose qu'il est allé à la chasse. » En effet, deux ou trois minutes plus tard, le petit loup arrivait avec deux autres lièvres et une perdrix ; le déjeuner était assuré.

Puis l'animal offrit au prince de monter sur son dos. « Tu es encore trop maigre ; tu n'es pas assez fort ; tu ferais mieux de continuer à te reposer, lui répond le prince.

– Sois sans crainte, je vais reprendre des forces à mesure que je vais courir. »

Le prince Jules monte sur le dos du loup ; la jeune bête file comme une flèche, pendant des milles et des milles. Quand arrive la nuit, le loup suggère de faire un arrêt pour camper : « Allume le feu pendant que je vais aller à la chasse. » Comme la veille, ils font un bon souper au lièvre et à la perdrix. Pour le déjeuner du lendemain, encore du lièvre et de la perdrix !

« Aujourd'hui, dit le loup, nous allons traverser un endroit rempli de bêtes féroces ; on y trouve même des tigres. C'est pourquoi il faudra que tu te tiennes solidement sur mon dos. Tu vas voir comment je puis maîtriser toutes ces bêtes sauvages. Mais, encore une fois, tiens-toi bien ! Il ne faut pas que tu tombes en cours de route. »

Le prince Jules monte de nouveau sur le dos du loup et les voilà partis à toute allure ! Un lion voulut les attaquer. Mais le loup sautait d'un côté et bondissait même sur la bête féroce. À force de courir, le loup réussit à franchir cette région dangereuse. Quand arriva la nuit, ils purent camper dans un endroit tranquille. Bref, il fallut trois jours pour se rendre au bras de mer qui était leur destination.

Le loup proposa alors au prince Jules un repos de quelques jours, car il fallait traverser le bras de mer à la nage. « Ne t'inquiète pas de la nourriture, dit le petit loup au prince, elle sera abondante et variée. » Pour le souper, l'animal alla à la pêche et rapporta toutes sortes de beaux poissons. Pour le déjeuner, il fit un tour de chasse. C'est ainsi qu'ils passèrent deux jours à se reposer et à manger.

Quand vint le moment du départ, au matin du troisième jour, le loup fit ces recommandations au prince : « Vois-tu cette petite pointe de terre qui avance dans la mer, de l'autre côté du détroit ? C'est là qu'il faut atterrir : la princesse demeure tout près de cet endroit.

– Mais la princesse ne m'intéresse pas du tout ; ce n'est pas pour elle que je suis venu jusqu'ici. La seule chose qui m'importe, c'est l'oiseau d'or.

– Je le sais, je le sais ! Seulement, avant de trouver l'oiseau d'or, il faut d'abord rejoindre la princesse.

– Très bien ! Tu es le chef. Tout ce que tu feras sera bien fait. Je suis prêt à te suivre ! »

Le prince monta sur le dos du loup qui se mit à nager à toute vitesse. Il avançait si vite qu'une forte houle se formait de chaque côté de lui. Une petite embarcation naviguait dans le voisinage. Elle fut surprise par la houle qui la renversa et la fit couler à pic au fond de la mer. Le loup et le prince continuèrent à filer à toute allure.

On eut vite fait d'atteindre la pointe de terre : « Nous allons camper ici, dit le loup. Avant de nous emparer de la princesse, il faudra tromper la vigilance de trois géants qui veillent sur elle. Quand nous aurons délivré la princesse, ne crains rien : je vais m'en occuper. Ensuite, nous pourrons aller chercher l'oiseau d'or. »

Guidé par le loup, le prince Jules arrive au château sur l'heure du midi ; les trois géants font leur sieste. « Il faut y aller prudemment, dit le loup. Toi, tu vas entrer par la porte principale. Quand tu seras à l'intérieur, tu verras, à ta droite, la porte d'une chambre. Tu ouvriras cette porte sans faire de bruit. C'est là que dort la princesse. Au pied de son lit, on a placé un grand miroir. Si, à son réveil, elle t'aperçoit dans ce miroir, elle va pousser de grands cris qui vont éveiller les géants. Elle sera tellement effrayée que tu n'en sortiras pas vivant.

– Sois sans crainte, répond le prince, elle ne me verra pas ! »

Le prince entre par la porte principale du château et passe à côté des trois géants qui sont toujours profondément endormis : « Continuez à ronfler », leur dit-il. Bien doucement, il s'approche de la chambre où dort la princesse.

Avec beaucoup de précautions, Jules enlève son habit, s'avance sournoisement vers le pied du lit et étend ses vêtements devant le miroir de la princesse. Celle-ci, en s'éveillant, aperçoit le prince et se met à sourire. Elle n'était pas effrayée ; la vue du prince l'avait empêchée de jeter les yeux sur le miroir et d'appeler au secours : « Ne crains rien, dit-elle au prince. Je n'éveillerai pas les géants. » Ceux-ci s'éveillèrent quand même. Mais le prince avait déjà eu le temps d'expliquer à la princesse ce qu'elle devait faire : « Tu prétendras que tu es bien malade et que tu as besoin de faire une promenade au grand air.

– J'ai compris, dit la princesse. Je dirai aux géants que je veux aller me promener avec toi. Ils te prêteront un cheval et tu pourras faire ce que tu voudras. »

Les géants étaient crédules. Ils croyaient vraiment que la princesse était malade et qu'elle avait demandé au prince Jules de l'emmener faire une promenade au grand air. Ils s'empressèrent de préparer une monture et recommandèrent au prince d'aller faire une balade avec la princesse. De son côté, le loup avait spécifié que le prince devait se contenter de faire une très courte promenade avec la princesse et devait la ramener aux géants en leur disant : « Occupez-vous vous-mêmes de ma princesse. Moi, il faut que j'entreprenne la recherche de l'oiseau d'or ; c'est beaucoup plus important. Ayez soin de ma princesse pendant que je vais m'occuper de trouver l'oiseau d'or ! » Les géants protestent. Le prince paraît vexé et leur répond avec rudesse : « La princesse ne m'intéresse pas du tout, moi. Elle sent mauvais ; elle répand une mauvaise odeur ; elle pue ! Je n'en veux pas ! » Aussi, le prince se contenta de faire le tour du château et ramena la princesse devant la porte principale : « La promenade est terminée, dit-il à la princesse. Descends vite de la monture. Tu m'empoisonnes avec ta puanteur ! » Mais les géants continuaient à protester et à insister : « Encore un petit tour, mon petit Jules. Emmène la princesse jusqu'au bord du bois ; fais-lui respirer l'air pur de la forêt. Ça va lui faire du bien. Autrement, notre princesse va mourir ! »

Après s'être laissé prier pendant quelque temps, le prince consent à faire une autre promenade avec la princesse. Il la conduit jusqu'au bord de la forêt et la ramène aussitôt à la porte principale du château. « Cette fois, dit-il à la princesse, il faut absolument qu'on se quitte. Je dois partir immédiatement pour accomplir une mission très importante et il est impossible que je t'emmène avec moi. Ce serait une cause d'ennuis très considérables. Descends de cheval et laisse-moi partir tout de suite ! »

Le prince et le loup quittent le château et se dirigent de nouveau vers le détroit. Arrivés à la rive, ils se lancent à l'eau dans la direction d'une pointe qui apparaît vers l'ouest. En atterrissant sur la rive opposée, le loup explique au prince ce qu'il doit faire et ce qu'il doit éviter pour réussir à s'emparer de l'oiseau d'or : « Cet

oiseau est prisonnier dans le château que l'on aperçoit au loin. Il est sous la garde de trois géants à deux têtes qui veillent constamment sur lui. Il faudra pénétrer à l'intérieur de ce château sans faire le moindre bruit, pour ne pas attirer l'attention des géants. Quant à l'oiseau d'or, on l'a placé dans une vieille cage en bois. Tout près, tu verras une belle cage en or. Sans doute, tu seras tenté de transférer l'oiseau dans la cage en or. Dans ce cas, il faudra procéder avec beaucoup de délicatesse ; autrement, le bruit que tu vas faire en ouvrant les cages va certainement attirer l'attention des géants. »

Grâce à toutes ces recommandations, le prince entre dans le château et trompe la vigilance des géants. Il aperçoit l'oiseau d'or dans sa vieille cage en bois. « Le loup avait bien raison, se dit le prince. L'oiseau d'or est prisonnier dans une vieille cage en bois, alors que la cage en or reste vide. Je vais donc le transférer dans la cage en or, ce qui ne devrait pas être très difficile. » Sans faire le moindre bruit, le prince s'empare de l'oiseau et le place dans la cage en or. Dans sa nouvelle cage, l'oiseau se met à se trémousser bruyamment et tire les géants de leur sommeil. « Tu es venu enlever notre oiseau d'or ? disent-ils au prince, d'un ton menaçant.

– C'est vrai, et ce n'est pas vous qui allez m'en empêcher. Je ne vous crains pas. Approchez et vous verrez comment je ferai sauter toutes vos têtes en un clin d'œil ! »

Pendant qu'il discutait avec les géants, le prince Jules brandissait, d'un air menaçant, un grand poignard qu'il avait caché dans sa ceinture. Impressionnés par l'audace et la bravoure du prince, les géants renoncèrent au combat et décidèrent d'avoir recours à la ruse. « Si tu veux, nous allons conclure un marché avec toi.

– Quelle sorte de marché ?

– Tu l'auras ton oiseau d'or. Mais auparavant, il faut que tu nous amènes la belle princesse qui se trouve dans l'autre château.

– C'est un marché de dupes que vous me proposez. Vous me demandez de vous amener la princesse ici. Quand elle sera en votre possession, vous me chasserez du château et vous garderez tout : l'oiseau d'or et la princesse ! Fiez-vous plutôt à moi. Je viens de quitter la princesse et j'ai refusé de l'emmener avec moi tout simplement parce qu'elle ne m'intéresse pas et que je n'ai pas voulu m'embarrasser d'elle. Laissez-moi partir avec l'oiseau d'or ; j'irai chercher la princesse et je vous la ramènerai ici. Ainsi, chacun sera satisfait : moi, j'aurai l'oiseau d'or, et vous, la princesse ! »

Les géants acceptent ce nouveau marché. Le prince Jules emporte l'oiseau et va rejoindre son petit loup qui l'attend au bord de la mer. Il lui raconte tout ce qui s'est passé. Mais le loup n'est pas d'accord avec le prince au sujet de la princesse : « Tu ne vas tout de même pas condamner cette princesse à devenir la prisonnière de ces géants ?

– Je te l'ai déjà dit plusieurs fois. Ce n'est pas la princesse qui m'intéresse, c'est l'oiseau d'or.

– Tout de même ! Une princesse si belle et si gentille ! Elle n'a pas sa pareille dans tout le pays. Pourquoi ne pas l'emmener ?

– C'est toi qui as raison, dit le prince après un moment de réflexion. Mais comment ferons-nous pour traverser de nouveau le détroit que nous avons dû franchir pour arriver jusqu'ici ? Seras-tu capable de nous porter tous, la princesse, moi, ainsi que l'oiseau d'or et sa cage ?

– Ne t'inquiète pas ! N'oublie pas que je suis le maître ici, dans cette forêt. Tu vas me confier l'oiseau d'or que je vais garder ici pendant que tu retourneras chez la princesse. De nouveau, elle va prétendre qu'elle est malade et va insister pour que tu l'emmènes faire une promenade au grand air. Comme la première fois, tu lui feras d'abord faire un tout petit tour. Elle va insister pour retourner avec toi. À chaque fois, tu allongeras ton trajet. Une fois ou l'autre, quand tu reviendras à la porte principale du château, tu en profiteras pour déclarer, en présence des géants qui la surveillent : « C'est assez maintenant. Finies les promenades ! Tu m'écœures ! C'est ta puanteur qui est insupportable. Je ne veux plus t'emmener avec moi. Débarrasse-moi ! » Cependant, tu continueras quand même à la promener de plus en plus longtemps, jusqu'à ce que tu arrives jusqu'ici. Je t'y attendrai. Il faudra faire vite pour ne pas laisser aux géants le temps de nous rejoindre. D'ailleurs, dès que nous aurons franchi un quart de mille dans le bras de mer, nous serons hors de leur atteinte. Tu verras que tout ira bien ! »

Le prince suivit à la lettre toutes les instructions du loup et le rejoignit enfin au lieu du rendez-vous. Aussitôt, la bête se jette à la mer avec le prince, la princesse et l'oiseau d'or dans sa cage. Les géants ne tardent pas à s'apercevoir qu'on les a dupés. Ils courent jusqu'au bord de la mer et s'adressent mutuellement des reproches : « C'est de ta faute si l'on nous a enlevé la prisonnière ! » Et voyant s'éloigner la princesse : « Tu vois, on va la perdre sans aucun espoir de la recouvrer. » De colère, le géant assomme son voisin d'un coup de poing. L'autre géant, témoin de cette scène, pris de rage à son tour, s'approche du meurtrier et lui coupe la tête : « Tu viens d'assassiner ton frère ; il m'appartient de venger sa mort et tu mourras à ton tour ! » Le vieux géant avait perdu ses deux fils, en même temps que la princesse dont il avait la garde. Plein de mélancolie, il regagne le château, tandis que le loup, la princesse, le prince et son oiseau d'or atterrissent sains et saufs sur la rive opposée.

Le petit loup n'eut pas de peine à retrouver le sentier qui menait à l'endroit où les deux frères du prince attendaient son retour. Ces derniers, pendant l'absence de leur frère, avaient tramé un complot en vue de s'emparer du prince et de le faire périr. Ils avaient creusé une fosse très profonde qu'ils avaient remplie de serpents, de grenouilles, de scorpions et de toutes les bêtes venimeuses qu'ils avaient pu trouver. Ils entraînèrent leur frère du côté de cette fosse pour lui montrer tout le travail qu'ils avaient accompli durant son absence. Ils avaient creusé cette fosse, disaient-ils, pour débarrasser l'île de tous les animaux malfaisants qui pouvaient s'y trouver. Le prince Jules se pencha au bord de la fosse pour examiner de plus près ce

qu'elle contenait. Ses deux frères n'attendaient que ce moment pour le précipiter au fond de la tranchée.

Sans s'attarder à considérer l'horreur de la mort qui menaçait le prince Jules, les deux frères s'emparèrent de la princesse et de l'oiseau, se rendirent à bord du navire, levèrent l'ancre et s'empressèrent de hisser les voiles pour s'enfuir le plus rapidement possible. De retour dans leur patrie, ils racontèrent au vieux roi qu'ils avaient eux-mêmes délivré la princesse et l'oiseau d'or. Quant au prince, il s'était égaré pendant une de ses courses à travers la forêt. . .

Le prince Jules avait tout de même réussi à survivre, au milieu des nombreux dangers qui menaçaient sa vie au fond de la dangereuse fosse. Il avait perdu presque tout espoir d'en sortir, quand le petit loup vint à passer par là : « Te voilà bien pris, dit-il au prince. Si j'avais pu prévoir ce qui t'attendait ici, je ne serais pas allé faire une visite à ma grand-mère et je n'aurais pas tardé à te sortir de là. Encore un peu, et toutes ces bêtes te dévoraient tout entier. Voici ce que nous allons faire pour te sortir de cette fosse. Je vais m'approcher du bord du précipice et laisser pendre ma queue ; tu la saisiras solidement. Si tu es capable de ne pas lâcher prise, je n'aurai qu'à avancer de quelques pas et tu sortiras derrière moi. » Le prince Jules réussit à saisir le bout de la queue du loup et s'y agrippa solidement. Le petit loup essaya d'avancer un peu malgré le poids du prince Jules qui tirait en sens contraire. Finalement, le petit loup s'aperçut que sa queue s'était arrachée et que le prince Jules était retombé au fond de la fosse, plus désespéré que jamais. Cette fois, il se crut définitivement perdu. « Il ne faut pas te décourager, dit le petit loup au prince. Je vais m'absenter pendant quelque temps pour retourner chez ma grand-mère. Mais je serai bientôt de retour. Aie confiance ! Ne crains rien ! »

Le petit loup retourna en vitesse chez sa grand-mère. Elle était âgée, mais encore alerte. Et surtout, elle avait une queue beaucoup plus longue et beaucoup plus grosse que celle de son petit-fils. Quand elle le vit arriver, elle ne tarda pas à comprendre ce qui s'était passé. Aussi trouva-t-elle toute naturelle la question du petit loup : « Auriez-vous encore de cet onguent magique qui guérit toutes les blessures ?

– En voici un pot à moitié plein, répondit-elle.

– Nous en aurons besoin, » dit le petit loup en partant. Sa grand-mère l'accompagna jusqu'au précipice.

Là, elle laisse pendre sa queue, deux fois plus longue et deux fois plus grosse que celle du petit loup. Le prince l'empoigne pendant que le petit loup lui recommande de ne pas lâcher prise. La vieille grand-mère se met à avancer doucement. Le prince Jules, pendu au bout de sa queue, se sentait lever lentement mais régulièrement. Il se trouva enfin libéré de la fosse mortelle. Mais son corps était couvert de plaies et de blessures. Le petit loup ouvrit le pot d'onguent de la grand-mère et se mit à frotter tout le corps du prince. À mesure qu'il frottait, les plaies guérissaient et les blessures disparaissaient. Quant à ses habits, ils étaient

passablement abîmés et il fallut se contenter de bien les laver. « Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demande le petit loup au prince.

– Pour ma part, c'est bien simple, répond le prince Jules. Mon bateau est parti et je suis incapable de rentrer dans le royaume de mon père. La meilleure solution, c'est de rester avec vous. »

Quant au petit loup, c'était seulement pour s'amuser qu'il avait posé cette question. Il savait déjà quoi faire pour permettre au prince Jules de rentrer dans son pays. Pour plaisanter, il lui proposa de le porter sur son dos jusqu'au château, tout comme il l'avait fait pour la double traversée du bras de mer. Le plan qui fut adopté était beaucoup plus sensé. Le loup se fit indiquer la direction du pays où régnait le roi. Puis, avec l'aide d'un compas que le prince avait gardé sur lui, le petit loup guida son compagnon le long des grèves et le long des sentiers qu'il était seul à connaître. Après avoir marché pendant une quinzaine de milles, ils arrivèrent à un endroit où la mer formait un détroit. Le loup déclara au prince que le royaume de son père se trouvait sur la rive opposée et qu'ils avaient atteint le point où les deux rives étaient le plus rapprochées l'une de l'autre : « Il ne me reste plus qu'à te transporter sur l'autre rive. C'est le dernier service que je peux te rendre. Ensuite, tu pourras agir à ta guise. Tu seras rendu dans ton propre pays et tu seras libre de faire comme il te plaira. »

Le prince Jules monte sur le dos du loup et ne tarde pas à mettre le pied sur l'autre rive. Après les adieux, chacun prit sa direction : le loup regagna l'autre rive, pendant que le prince fonça dans le royaume de son père. Il arriva à un petit village connu parce qu'il n'était pas très éloigné du château du roi. Il se présenta chez un artisan qui avait pour métier de faire des écriteaux : « Je voudrais que tu me fasses une pancarte, lui dit-il. Malheureusement, je n'ai pas d'argent pour te payer tout de suite. Pour le paiement, il faudrait que tu attendes une quinzaine de jours. Je reviendrai alors, et je serai en mesure de te payer généreusement.

– J'accepte ce marché, dit l'autre. Que faut-il inscrire sur cette pancarte ?

– Il faudrait écrire deux choses, dit le prince. D'abord, je suis capable de régler tous les différends qui peuvent exister dans le pays ; ensuite, mes services sont entièrement gratuits. » L'écriteau fut bientôt prêt ; le prince l'attacha dans son dos et continua à parcourir les villages du pays.

Quant à la princesse qu'il avait délivrée, elle demeurait au château du roi et refusait absolument d'épouser l'un ou l'autre des princes. On lui avait sévèrement interdit de dire la vérité au vieux roi. Surtout, il ne fallait pas qu'elle révèle qu'elle avait été délivrée par le prince Jules. « Si jamais tu déclares ces faits au roi, tu n'auras jamais d'époux parce que nous te ferons mourir ! » Devant cette menace, la princesse préféra garder le silence.

Le prince, lui, se mêla à la foule des gens qui vivaient et travaillaient dans le voisinage du château. Les gens apercevaient l'écriteau qu'il portait dans son dos et avaient recours à ses services pour régler leurs querelles. Il faisait ces travaux

gratuitement. Le roi finit par en entendre parler et ordonna de le faire venir au château. Il se disait en lui-même : « Qui sait ? Peut-être que cet homme va réussir à mettre la paix entre la princesse et un de mes fils ? Dans ce cas, ils pourront s'épouser et nous serons tous heureux ! »

Personne ne reconnut le prince Jules quand il entra au château, pas même son père à qui il demanda ce qu'il attendait de lui. Le vieux roi se mit à lui raconter qu'un de ses fils avait délivré une princesse, mais qu'elle refusait obstinément de l'épouser. On avait beau insister ; impossible d'obtenir son consentement. Tout en causant, le vieux roi raconta au prince Jules tous les détails de l'histoire que ses frères avaient inventée pour expliquer sa disparition. Quand il eut entendu ce récit, le prince dit au roi : « Je crois que je suis en mesure d'arranger toute cette affaire. Pour y arriver, il faudrait que je rencontre la princesse seule dans sa chambre afin qu'elle puisse me parler librement et me livrer tous ses secrets les plus intimes. C'est le seul moyen d'arriver à connaître le fond de cette histoire. »

Le roi donna son consentement et le prince Jules fut mis en présence de la princesse qui commença à raconter son histoire habituelle, telle qu'on lui avait appris à le faire depuis son arrivée au château. Mais tout en parlant au prince, elle commença à le reconnaître et à raconter la véritable histoire. Aussitôt le prince Jules demanda au roi de venir le rejoindre dans la chambre de la princesse. Elle répéta au roi tout ce qui lui était arrivé depuis le moment où le prince Jules l'avait délivrée des géants. Elle expliqua comment le prince Jules s'était emparé de l'oiseau d'or et s'était empressé de revenir vers ses frères qui avaient voulu le tuer en le précipitant dans une fosse remplie de bêtes venimeuses. En entendant ce récit, le vieux roi se trouva tout perplexe : « Je ne puis tout de même pas tuer mes deux autres fils. Je vais me contenter de les mettre aux travaux forcés pour le restant de leurs jours. »

Quant au prince Jules, il épousa la princesse et s'ils n'ont pas vécu heureux, je ne peux pas imaginer ce qui a pu manquer à leur bonheur.

LE PRINCE JULES

Récit populaire raconté à Warren, Ontario, le 13 octobre 1962, par Nelson Prud'homme de Sudbury ; il l'avait appris d'un M. Monette (65 ans), vers 1915, dans les chantiers de Field.

Enregistrement no 1589. Conte-type 550 I a, II, III a, b, IV b (trou de serpents), c. V, le renard ramène Jules au château de son père. Châtiment des frères. Mariage.

Enn' fois, c'éta't in roi, p'is dans l' pays où c' qu'éta't ce roi-lâ, i's vieillissa'ent de dix ans, tout's lés jours. P'i' i' y avè' in poèrier dans son jardin ; qui a'ra't pu prendre enn' poèr' quand qu' 'a éta't juss' mûre, p'is la manger, i' s' trouvè' à l'âg' de quinze ans.

Ça fa't que... i' ava't dés garçons qu' éta'ent rendus pâs mal grandettes, trois princes ; c' fa't qu'i' di' aux plus vieux, i' dit : « Vous deverié' ouatcher [to watch][1], p'is, i' dit, asseyé' à m'avoèr c'tte poèr'-lâ, i' dit, mecqu' 'a soeill' mûre. I' dit, assisez-vou' au pied d' l'â'b'e, p'i' ouatchez ! Mé', i' dit, j'eum'ra's qu' vous y allé' in, chaqu' fois. P'is, i' dit, si l' promier r'ussit pâs, l' deuxieum' r'ussirâ 'ted b'en ; p'is, si l' deuxieum' r'ussit pâs, b'en l' troâsieum' r'ussirâ peut-être ! »

Ça fa't qu' le jeune... l' plus vieux dés prinç's s'en vâ, p'i' i' s'assi' au pied du poèrier ; p'i' i' ouatcha't, p'i' ouatcha't, p'is... Tout d'in coup, i' attendu « Plouch' ! » vers onze heures, mainnuit. P'is, où c' qu'i' r'gâr' pour la poère, la poère éta't disparue. P'i' i' s'en vâ, p'i' i' cont' çâ à son pére. « Ah ! b'en, i' dit, c'ést b'en d' valeur ! » Lâ, folla't qu'i' attend'e encôre in n-an avant qu' c'tte poèr'-lâ r'vienn' lâ.

L'année d'ensuite, l'aut' prinç' gu'y vâ, p'is la minm' chose ; s'assi' au pied d' l'â'b' comm' l'aut' ; tout d'in coup, i' attend « Brouch » ! La poère éta't disparue.

C' fa't qu' quand qu' ça v'nu pour la troâsieume année, le jeun' prince, i' dit : l' prinç' Jules, i' di' à son pére, i' dit : « Moé, j' m'âs l'avoèr vot' poère, à soèr ; i' dit, j' vous l' promets ! » Prinç' Jul's s'en vâ, p'i' i' s' mè' à r'gârder l'â'b'e ; i' s'assi' au pied

1. *Watch* [to] (angl.) : Surveiller, guetter.

d' l'â'b'e, p'i' i' r'gârda't partout. « P'is, si j' reste écitte, i' dit, i's von 'a po'gner ! M'âs monter dans l'â'b'e, p'is j' m'âs m'assir p'i' i' dit, m'âs mett' la poère enteur més deux jambes. P'is, si i's vienn'nt pou' la prend'e, i' dit, i's vont mangé' in coup ! » Ah ! C'ést correck !

Le jeun' mont' dans l'â'b'e, te'hours, tu comprends, p'i' i' s'endorma't, mé', i' s' sacra't[2] dés coups d' poing dans l' front pour s' quiend' réveillé. Tout d'in coup, i' aparçoè' v'nir comme enn' flambe, comme on vâ dire, devant lui. C' fa't qu'i' éta't lâ, p'i' i' ouatcha't, p'i' i' ouatcha't v'nir la flambe, p'i' i' s'ést aparçu que c'éta't in oéseau d'or ; p'is l'oéseau d'or s'en r'lanc' pour po'gner la poère, mé', i' l' po'gn' par lés ailes, p'is quiens b'en, quiens b'en ! I' â resté avec enn' plum' chaqu' main, p'is l'oéseau d'or a continué tout drette, p'i' i' â ouatché dan 'a direction qu'i' a pris.

Ça fa't qu'i' descend d' l'â'b'e p'i' i' denn' la poère à son pére. I' dit : « Ti'ns, i' dit, mon pére ; lâ, je l' l'ai ! » Ça fa't qu' lâ, l' prinç' pârt p'i' i' s'en vâ, s' renfarm' dans sa chamb'e, p'is, tu comprends, i' jonglè' à son oéseau d'or, lâ. C'éta't p'us la poèr' qui l'occupa't, c'éta't l'oéseau d'or, lâ ! I' di' en lui-minme : « J' march'rai tant qu' terr' me portera ; je l' trouver'rai ! »

Ça fa't qu' son pér' s'ést aparçu d' çâ qu' c'éta't p'us l' minm' jeune homm' pâ'-en-toute : i' éta't jongleu'[3] p'is. . . « Dis-moé don, i' dit, qué c' t'â' à jongler ?

— I' dit, pére, i' dit, quant' j'ai po'gné la poére, i' dit, c'st in oéseau d'or qui vien 'a charcher ! P'is, i' dit, j' march'rai tant qu' terr' me port'râ, i' dit, je l' trouv'rai, c't oéseau-lâ ! P'is, i' dit, me l' faut ! P'i' i' dit, v's allez m' gréyé' in bâtiment, p'is, i' dit, j' m'â' allé' à sa r'charche !

— Ah ! i' dit, j' su's b'en d' consentant d' t'en gréyé' in, in bâtiment, mé', i' dit, tu vâ' emm'ner tés fréres !

— Non, i' dit, j'eum'ra's mieux gu'y aller t'ut seul !

— Oué, mé', i' dit, t'ut seul, tu vâs trouver l' temps long ! Tu peux t' trouver pris ? Tés frér's pourront t'éder [aider] !

— B'en, i' dit, moé, j'eum'ra's mieux tu't seul, mé', i' dit, si vous tenez qu'à qu'i's viennent, i' dit, qu'i's viennent ! »

Ça fa't qu'i' ont parti a'ec in bâtiment, p'is file, p'is file ! I' ont marché troâs moâs su' 'a mer. Au bout d' troâs moâs, i' â aparçu enn' grand point' de terr' qui avança't dan 'a mer, tu comprends ! C'ta't pâs b'en large, mé', c'ta't long. I' di' à sés fréres, i' dit : « Vous allez vous en r'tourner, p'is, i' dit, vous r'viendré' écitte, i' dit, au bout' d'in n-an et in jour.

— Non, non ! I' dit, on s'en r'tourn' pâs, n'us aut's ! I' dit, on vâ resté' écitte ! On vâ 's'ter [rester] su' 'a terre, écitte, p'is, i' dit, su' l' bâtiment, p'is, i' dit, on vâ avoèr soin d' çâ ; 'ted b'en v'nir dés choses, lâ, dés voleurs de bateaux, p'is, i' dit, on s'

2. *Sacrer* : Donner (un coup, une semonce).
3. *Jongleux* : Songeur, rêveur.

trouv'râ pri' écitte, i' dit, pâs d' bateau, p'is, i' dit, n'us aut's, on couch'râ su' l' bateau tout's lés soèrs, p'i' on ouatch'râ, te'hours, de terre !

– C'ést correck ! »

V'lâ mon prinç' Jul's qui pârt... Fil' l' long d' la presqu'île, p'i' envoueille, p'i' envoueille ! Te'hours, qu'i' a po'gné enn' p'tit' route, p'is, marche, p'is, marche ! I' â marché jusqu'au soèr en arrivan à breunante[4]. Quant' i' â v'nu su' l' soèr, i' aparçoé' in p'tit loup qui éta't su' enn' roche, on vâ dire, la hauteur d'écitt' dans, p'i' i' s' lichè' 'a patte. Quand qu'i' a aparçu l' loup, i' dit : « Quel môseuss' ! i' dit, m'âs m' faire étrangler, écitte, j' su's rendu a'ec lés loups ! I' ést parti pour fére in détour, p'is p' pâs qu' lés p'tits loups l' voueillent, i' voula't fére in bon bout', lâ, lui.

Ça fa't qu' le p'tit lou' i' dit : « Viens 'citte, Jules, i' dit, t'âs pâs besoin d'avoèr de pêur de moé !

– I' dit, tu parles, toé ?

– I' dit, oui ! I' dit, moé, j' su's le roi d' la forê' écitte ; p'i' i' dit, j' su's pris pour mourir ! Si tu voula's, i' dit, m'arracher c'tte rong'-lâ [ronce] qu' j'ai dan 'a patte, i' dit, tu voira's, i' dit, comm' j' su's smatt' [smart][5] !

– C' fa't qu' Ti-Jul's dit, si tu m' fa's r'guien ?

– I' dit, j' te l' promets !

– B'en, i' dit, descends de d' lâ ! »

Ça fa't qu'i' â descendu su' troâs pattes, p'is quant' i' ést v'nu à sa hauteur, i' l'â po'gné, p'i' il l'â mis su' sés g'noux, p'i' i' â pri' in p'tit ganif, p'i' i' a commencé à gratter çâ tranquill'ment, tu comprends ! I' avè' in n-aronge à peu près comm' troâs quârts de pouç' dan 'a patte ; ça l' faisa't mourir. I' éta't rendu maigre. Mé', après qu'i' a eu la rong' partie, le p'tit loup sauta't par dessus toute. I' dit : « On vâ se r'pôsé' écitt' troâs jours, mé', i' dit, prince, i' dit, on n'â r'guien à manger. Mé', tu v' voèr ! J' su's capab' d'en trouver d' quoi manger. »

C' fa't qu'i' pârt, te'hours ; ça pâs pri' aucun temps, tu comprends, i' r'ssou'[6] avec enn' coupeul de l'guieuv's p'i' enn' pa'drix. « Quiens, i' dit, on mourrâ pâs, i' dit, c'tte nuit' ! »

C' fa't que l' prinç' Jule' â allumé in feu, tu comprends, p'i' i' ont fait' routir çâ à 'a broch' su' l' feu, p'i' i' ont mangé comme i' faut. L' lend'main matin, quand l' prinç' Jul's s'ést réveillé, le p'tit lou' éta't parti. « Ah ! i' dit, i' doé' être allé à chasse, i' dit, j' voés pâs d'aut' chose, parç' qu'i' dit, i' m'â b'en promis, i' dit, qu'i' a'ra't b'en soin d' moé. » Ça fa't que ... pâs deux troâs ménute' après, chose r'ssou' encôre a'ec enn' coupeul de pa'drix, p'i' in l'guieuv'e, p'i' i's s' sont encôre fait à déjeuner.

---

4. *Brunante* : Déclin du jour.
5. *Smart* (angl.) : Intelligent, habile, doué.
6. *Ressoudre* : Arriver, survenir.

P'is lâ, i' dit : « Tu vâs m'embarquer su' l' dos.

– Ah ! i' dit, t'és mieux d' te r'poser, i' dit, maigr' comm' t'és, i' dit.

– I' dit, é' [aie] pâs pêur, i' dit, m'âs prend' dés forces, à courir ! »

Ça fa't qu' lâ, i' a embarqué su' l' dos du p'tit loup, tu comprends, p'i' envoueill' z-y câ, p'i' envoeill' z-y çâ ! I' ont marché d' minm' jusqu'au soèr. Le p'tit lou' i' dit : « Ecitte, i' dit, on vâ campé' écitt' p'is, i' dit, on vâ s' trouvé' à manger, i' dit, on vâ fair' la chasse, i' dit, allume in feu, ça s'râ pâs long ! » Ça fa't qu' ça pâ' été long qu'i' r'ssou' encôre avec du l'guieuv' [lièvre] p'is d' la pa'drix, p'i' i's s' sont fait à manger.

L' lend'main matin, encôr' la minm' chose ; le p'tit loup pârt p'i' i' allé à chasse, tu comprends, p'i' i' r'ssou' encôre avec du l'guieuv' p'is d' la pa'drix. I's s' sont fait à déjeuner. Lâ, i' dit : « Tu vâ' embarquer, mé', i' dit, j' veux qu' tu m' promett's de t' quiend' ; écitte, i' y â tout's sort's de bêt's faroces. P'is, i' dit, tu v' voèr, i' dit, comment, i' dit, je pâss' çâ, moé, i' dit ! P'is, i' y â dés tigres, i' y â tout's sort's d'affére' écitte. Mé', d'abord que tu t' quiendrâs [tiendras] b'en, i' dit, p' pâs tomber, i' dit, m' lâcher, i' dit, j' te garantis que j' m'âs t' travarser. »

Ça fa't que ti-chos' gu'i embarqu' su' l' dô' encôre, p'is lés v'lâ partis. In lguion sauta't. . . arriva't pour sauter d'ssus ; i' faisè' in saut d' côté, ou b'en i' sauta't par dessus, p'i' envoueill' z-y çâ ! Te'hours, que vers su' l' soèr, i' ont r'ssou' encôre, i' ont sorti de c' plaç'-lâ, p'is lâ, c'éta't tranquille, lâ ; i' ont campé encôre. Pour piqué' au plus court, ça prit troâs jour' à s' rend'e au brâs d' mer, où c' qu'i' éta't.

Ça fa't que l' p'tit loup dit : « Ecitte, on vâ se r'pôsé' enne escousse[7]. I' dit, tu voés, faut travarser çâ à nâge, i' dit, écitte, i' dit. On vâ se r'pôser enn' coupeul de jours, écitte, i' dit : t'âs pâs besoin d'avoèr pêur pour manger ! I' dit, on vâ avoèr d' la viande en masse. Te'jours, que mon p'tit loup pâr' à pêche, p'i' envoeill' z-y çâ ! P'is po'gne écitte, po'gn' lâ ! Te'jours qu'i' ést v'nu à bout d' po'gné encôr' de quoi pour fair' le souper comme i' faut. L' lend'main matin, i' â r'parti à chasse, p'i' envoueill' z-y çâ ! Ça fa't qu'i' ont pâssé deux jours lâ.

Au bout d' deux jours, l' prince i' dit : « Asteur, tu vâs m'embarquer su' l' dos, p'i' on vâ travarser, lâ ; tu voés, i' dit, lâ, i' dit, i' y â comme enn' magniér' de p'tit' point' qui avance, lâ. I' dit, on vâ allé' atterrir lâ. Lâ, i' dit, on n'ést pâs loin d' ta princesse !

– Oui, mé', i' dit, j' su's pâs v'nu écitt' pour enn' princesse, i' dit, j' su's v'nu écitt' pour l'oéseau d'or !

– I' dit, faut prend' la princesse, la promiére !

– All right[8] ! C'ést toé qu' és maître, i' dit, quoi c' tu f'râs, i' dit, ça s'râ b'en assez b'en pour moé ! »

---

7. *Secousse* : Espace de temps.
8. *All right* (angl.) : Très bien ! Parfait !

Ça fa't qu'au bout dés deux jours, i's s' sont sapré à mer, envoueill' z-y çâ ! C'éta't pareill comme in bôt' [boat][9] ; i' s'en allè' à foul' spid' [full speed][10] ; ça faisè' enn' boul' chaqu' bord d' és aut's, tu comprends ! I' y avè' in p'tit boat qui s'en alla't pâs loin d' 'és aut's ; la houle éta' assez fort' qu'i's l'on englouti. P'is, fil' tout drette !

Ça fa't qu'i' a arrivé, te'hours, à la point' de terre, lâ, p'is, i' dit, on vâ campé' écitte. Lâ, i' dit : « I' y â troâs giants, i' dit, qui gard'nt c'tte bell' princess'-lâ. Et p'i' i' dit, mecqu'on eill' la princesse, lâ, i' dit, mecqu' tu l'eill's délivrée, i' dit, t' âs pâs besoin d'avoèr pêur ; i' dit, j' m'âs 'n n-avoèr soin pour toé ! Après çâ, i' dit, on gu'irâ charcher l'oéseau d'or. »

C' fa't qu'i' on arrivé, lâ. I' dit : « Asteur, on vâ arrivé' au château, lâ ; lés giants, i' dit, enteur médi in heure, i' dit, i's dorment. On vâ prend' not' temps, p'i' on vâ arriver lâ comm' médi. Tu vâs rentrer, p'is tu vâs rentrer dan 'a port' d'en avant, lâ, p'i' i' dit, dan 'a porte à drette, lâ, i' dit, tu v' voèr, i' dit, à ta drette, i' y â enn' chamb'e, lâ. »

Te'hours, qu'i' approch' b'en tranquill'ment. I' dit : « 'A dort, i' dit !

— I' dit, au pied d' son lit', i' dit, i' y â in grand miroèr, lâ. P'is si 'a s' 'oué dans c' miroèr-lâ, i' dit, en s' réveillant, lâ, i' dit, 'a réveill' lés giants, à criguier. I' dit, 'a vâ avoèr assez pêur que t'és t-in homm' mort !

— J' te garantis qu' 'a m' 'ouèras pâs ! »

Ça fa't qu'i' r'ssout lâ, te'hours, p'is pour piqué' au plus court, tu comprends, i' rentr' tranquill'ment, p'i' i' aparçoè' 'és troâs giants qu' éta'ent couchés dans l' lit, lâ ! « Ronflez, i' dit, vous aut's ! » Ça fa't que... i' pârt, p'i' i' rouv' la port' b'en tranquill'ment ... i' aparçoè' 'a princess' qui dorma't. I' fa' in saut su' l' pied du lit' p'i' i' po'gn' son côt' [coat][11] p'i' i' l'étend d' minme. Ça fa't qu' 'a s'ést réveillée, p'is quant' all' l'â aparçu, 'a s'ést pâs vue, 'a s'ést mi' à sourire. 'A dit : « E' [aie] pâs pêur, 'a dit, j' lés réveill'rai pâs ! »

Ça fa't qu' lâ, lés giants s' sont réveillés, lâ, tu comprends. P'is la princesse ... i' di' à princesse : « Dis qu' t'és malade, b'en malade, p'is qu' tu veux que j' lés emmèn' dehors, fére in tour. 'A dit, lés gian on in poney, p'i' i's vont vouloèr t'embarqué' à joual, p'i' 'a dit, tu f'râs quoi c' tu voudrâs. »

Ça fa't que lés giants, quant' i' ont vu çâ, tu comprends, qu' la princesse éta't malade, p'i' 'a voula't que le prinç' Jul's gu'i denne enn' raïd [ride][12] dehors, l'emmèn' dehors prend' l'air, qu' ça gu'i f'ra't du bien. B'en, i' ont dit : « Prends l' poulain, p'is fa' in tour p'us loin ! » Ça fa't qu' le p'tit loup gu'i ava't dit : « Prends-la pâs longtemps. Tu diras : ayez-en soin d' ma princesse, j' m'â' 'ller vous charché' in oéseau d'or ! Vous allez voèr, i' dit, ça vaut b'en mieux qu'enn' princesse ! Mé', i'

9. *Boat* (angl.) : Bateau, bâtiment, navire.
10. *Full speed* (angl.) : À pleine vitesse.
11. *Coat* (angl.) : Pardessus, manteau.
12. *Ride* (angl.) : Monter, se promener (en cheval, en voiture).

dit, vot' princesse, i' dit, j'en veux pâs, i' dit, 'a pue, 'a pue ! I' dit, j' veux pâ' avoèr çâ. Ah ! C'ést correck ! »

Tu comprends que, ça pâ' été long : i' fa't l' tour du château i' dit : « Débarque, débarque, i' dit, tu m'empoésonnes ! Débarque !

– Ah ! b'en encore in p'tit tour, mon p'tit Jules, envoueille ! Vâ don jusqu'au bord du boâs, gu'i fér' prend' l'air du boâs, ça vâ gu'i fér' du bien, çâ ! Not' princess' vâ mourir ! »

Ça fa't qu'i' â été faire in p'tit tour au râs l' boâs, te'hours, p'i' i' s'en r'vient, p'i' i' di' à princesse : « Débarque, i' dit : j'ai d'aut' chose à fére, p'i' i' dit, j' veux pâs m'embarrasser d' toé avant c' temps-lâ ! »

Ça fa't qu'i' ont r'parti, p'i' i's s' sont en allé' au brâs d' mer, lâ, p'i' i' ont travarsé à enn' pointe, on vâ dire, en gagnant l'ouest de minme. Lâ, i' â r'ssout, te'hours. « Beau prince, i' â dit, ton oéseau d'or, i' dit, i' ést dans c' château-lâ, i' dit, i' ést dans 'n cage en or. P'i' i' dit, lâ, i' dit, i' y â troâs gian à deux têt's qui gard'nt, lâ. P'i' i' dit, rentr' lâ tranquill'ment, p'i' i' dit, fa's b'en attention ! I' dit, sors pâs » . . . Non, l'oéseau d'or éta't dans 'n vieill' cag' de boâs. P'is l' loup dit : « I' y â enn' bell' cage en or. I' dit, fa' attention ! I' dit, en l' mettant là-d'dans, tu réveill's lés giants !

Ça fa't qu'i' rentr' lâ, te'hours ; i' aparçoè' c'tte bell' cage. « Ah ! i' dit, mon loup me l'â b'en dit ! I' dit, c'ést r'guien si j' mets l'oéseau d'or là-d'dans, i' dit ! In beau oéseau d'or emm'ner çâ dans dés cages, de minme ! » I' po'gn' l'oéseau d'or p'i' i' l' fourr' dan 'a cage. En f'sant çâ, lés giants s' réveillent. « Ah ! i' dit, t'és v'nu pour voler notre oéseau d'or ?

– Oué, i' dit, j' m'âs l' volé' itou ! P'i' i' dit, c'ést pâs vous aut's qui êt's pour me fair' pêur ! »

I' avè' in grand po'gnârd, su' lui, su' son flanc. I' l' tend p'i' i' dit : « Approchez, i' dit, vous allez voèr, i' dit, que j' m'âs vous fair' sauter lés têtes, moé ! Ça m' prendra pâs d' temps ! »

Quant' lés gian ont vu qu'i' éta't brav' de minme, tu comprends, i' ont dit : « On vâ faire enn' barguenne [bargain][13] a'ec toé.

– Oué ? I' dit, qu'est-c' que v' voulez ?

– B'en, i' dit, on vâ t' denner l'oéseau d'or, tu vâ' 'ller nous charcher ma bell' princesse !

– Oué, mé', i' dit, mecqu' vous ayez la princess' p'is l'oéseau d'or, i' dit . . . I' dit, vâ t'en ! Pouss'-toé d'écitte ! Vous allez m' mett'e à 'a porte, p'is vous allez garder l'oéseau d'or p'i' 'a bell' princesse. Dennez-moé l'oéseau d'or, p'i' i' dit, m'â' aller

13. *Bargain* Vx fr. bargaigne : Affaire, transaction avantageuse.

vous charché' 'a princesse, p'i' j' m'âs la rem'né' écitte. P'i' i' dit, lâ, vous a'rez vot' princesse, p'is moé, j' gard'rai mon chôs' là-bâs, mon oéseau d'or ! »

Pour piqué' au plus court, te'hours, qu'i' pâr' avec l'oéseau d'or, i's l's ont laissés partir de minme. Ça fa't que, i' s'en vâ trouver son p'tit loup, au bord d' la mer, lâ, p'i' i' gu'i cont' çâ, qu'ést-c' qu'i' s'ést pâssé. « B'en, i' dit, t'és pâs pou' gu'ieu laisser la princesse, lâ !

– Ah ! B'en, i' dit, j' su's pâs v'nu écitt' charché' 'a princesse.

– Oué, mé', i' dit, 'cou' don, enn' bell' princesse ! I' 'n n'â pâs d' pareill' dans ton pays ; pourquoi c' que tu l'emmèn'ra's pâs ? »

S' mè' à jonglé' in n-escousse, i' di' au p'tit loup, i' dit : « T'âs raison ! Mé', i' dit, comment c' que tu vâs faire, i' dit, pour nous travarser tous lés deux, p'is mon oéseau d'or tout à net ?

– Inquièt'-toé pâs de d' çâ, i' dit, moé, j' su's maîtr' dan a' forêt, écitte ! Ça fa't qu'i' dit, laiss'-moé ton oéseau d'or, écitte, p'i' i' dit, vâ lâ, p'i' i' dit, 'a princesse, i' dit, 'a vâ êt' malade, i' dit, encôre... [. . . ?] P'i' i' dit, tu 'a po'gn'râs, p'i' i' dit, tu f'râ' in tour p'us loin, p'us loin... p'us loin, p'us loin, p'is d' temps en temps : « Quiens, c'st assez, çâ, p'is j' veux p'us d' toé ! J' te l' dis, tu m'écoeures ! P'is c'ést ci, p'is c'ést çâ ! . . . Ça fa't qu'i' dit, p'us tu f'râs dés tours grands, p'is mecqu' tu soueill' rendu écitte, i' dit, quant' tu piqu'râs par écitte, i' dit, dépêch'-toé, i' dit ! D'abord qu'i' y a'râ in quârt de mill' d' fait' su' 'a mer, i' dit, i's nous r'joindront jama's ! Ça fa't qu'i' dit, tu vâs voèr quoi c' qu'i' vâ arriver ! »

Ça fa't qu'i's saut'nt su' l' dos du p'tit loup, la bell' princesse, lui p'is son oéseau, p'i' envoueille à 'a mer. J' te dis qu' ça gu'y alla't ! Lés giants saute' au bord d' la mer ; s' mette' à r'gârder . . . In : « C'ést d' ta faute, toé, si i' ont volé 'a princess' de minme ! » Vâ p'us loin, p'is vâ p'us loin ! « B'en, tu voés, lâ, on l' perd ! » In dés giants gu'i sacre in coup d' poing à l'aut'e, il l' tue frette ! « Comment, i' dit, l'aut'e, le pére, i' dit, tu fess's ton frér' de minme ? » Le vieu' arrive, p'is, pan ! Tue l'aut'e. Ça fa't qu' lâ, i' y ava't p'u' 'ienque l' vieux giant. I' s'ést en r'tourné au château. Quoi c' tu veux ? I' 'n n'ava't p'us. . .

Lâ, i' ont travarsé, p'is, pour piqué' au p'us court, lâ, i's sont en v'nus ; lâ, i' ont fait' le ch'min qu'i' ava'ent fait' en s'en v'nant. P'is quand i' a arrivé où c' qu' éta't le bâtiment dés frères, lâ, eux aut's, lés frére' i' ont dit : « Viens voèr ! » tant [quand] qu'i' on aperçu c'tte bell' princess' p'is l'oéseau d'or !

I' ava'ent amanché[14] enn' kess' [caisse] pour le po'gner, pour s'en débarrasser : i' ava'ent creusé in grand trou, lâ, on vâ dire à la hauteur plusse haut qu'in homm' peu' êt' capab' de po'gner. P'i' i' ava'ent rempli çâ plein d' reptiles, tout's sort's d'affaires, dés sarpents, dés gornouilles, tout's sort's d'affair's de minme. P'i' i' ont dit : « 'Gâ'd' [regarde] que c' qu'on 'n â fait' d' l'ouvrage, n's aut's ! On â tout' rapâillé çâ d'ssus l'île, i' dit, pour pâs qu' ça nuise aux alimau' écitte. » Jean [Jules]

14. *Amancher* : Organiser, disposer.

s' pench' pour eur'gârder, i's gu'i sacre' enn' poussée, p'is piouk, més vieux, Jul's dedans !

Ah ! b'en, mon Jule' ést b'en amanché,[15] tu comprends, lâ ! 'Es aut's, i' ont lissé lés voèles, p'is goud' baï [good bye],[16] boï [boy][17] ! avec la princess' p'is l'oéseau d'or, p'i' i' ont di' à leu' pér' qu' c'éta' 'és aut's qui ava'ent délivré la bell' princesse, p'is qui ava'ent trouvé l'oéseau d'or. I' ont dit : « Jul's s'ést pardu lâ, à courir l' long d' la grève. . . »

Ça fa't que, enn' bonn' journée, que c' qui a r'ssout ? Son p'tit loup ! Ça fa't que, ah ! i' dit, mon p'tit Jules, i' dit : « T'és b'en amanché, lâ, i' dit ! Avoèr su çâ, i' dit, j'a'ra's pâ' été su' ma grand-mére, i' dit ; j'a'ra's pu t' sortir p'us vit' que çâ ! »

I' éta't rendu tout' mangé avec cés bibitt's[18]-lâ, lui, tu comprends ! Ça fa't qu'i' s' racul' su' l' bord du trou : i' dit : « Si t' és capab' de m' po'gné' 'a queue, i' dit, j' m'â' asseyer de t' sortir ! »

Ça fa't qu'i' ést v'nu à bout de s' po'gné' à 'a chose ; Jul's se po'gn' p'is tu peux b'en crèr' qu'i' a pri' enn' bonn' po'gne, hein, p' pâ' êt' manqué. Le p'tit loup s'ést arraché' 'a queue. « Ah ! Ti-Jules, i' dit, j' m'âs mourir drett' lâ !

— Non, non, i' dit, é' [aie] pâs pêur, i' dit, m'âs 'llé' 'ouèr ma grand-mère. »

Ça fa't qu'i' pârt, s'en vâ trouver sa grand-mère. 'A avè' enn' queue, elle, qui étè' à peu près comm' çâ d' longue, tu comprends, enn' mér' loup. C'ta't long comme in la' [lacs][19] hein ! Ça fa't que, i' dit : « Grand-mère, vous a'riez pâs vot' boêt' d'onguent, i' dit, qui guérit toute ?

— 'A dit, oui ! Quiens, elle, 'a ést encôre à mo'quié ! »

L' p'tit loup po'gn' çâ, p'i' avecque . . . Sa grand-mér' s'en vien avec lui, tu comprends, p'is la vieill' s' racul' su' l' bord du trou. 'A t'avè' enn' queue, c'éta't gros d' minme ; p'is c'éta't gros comm' çâ avec le poell'. Chôs' s' tortill' lés mains, p'i' i' dit : « Ti-loup, quiens-toé b'en à c' cou' écitte ! I' dit, elle, 'a ést capab'e, la mére ! » Ça fa't qu' 'a a sacré in coup, p'i' 'a a sorti chose, mon Jules, du trou.

Après qu'i' a été sorti du trou, p'tit Loup po'gn' sa . . . la boêt' de grand-mér' p'i' 'a te l' frotta't partout ; p'is, à mesur' qu'i' l' frotta't, i' l' guérissa't partout. Dan in r'guien d' temps, i' éta't guéri ! I' ava't sorti a'ec sés habits ; i' ont netteyé çâ, te'hours, à 'a mer. I' ont lavé çâ comme i' ont pu. P'i' après, l' p'tit lou' i' dit : « Quoi c' que tu vâs faire, i' dit, asteur ? I' dit, comment c' qu'on vâ faire ?

---

15. *Amanché (être bien)* : Être dans de beaux draps, dans une situation difficile.
16. *Good bye* (angl.) : Adieu ! Au revoir !
17. *Boy* (angl.) : Garçon, gamin.
18. *Bebites* : Une bête quelconque dans le langage des enfants.
19. *Lacs* (vx fr.) : Corde, lacet.

– Ah ! i' dit, m'âs resté' a'ec toé écitte, i' dit, mon loup ! C'ést l' mieux que j' peux fére, i' dit, v' savez. I' dit, comment c' tu veux que j' m'en a'lle ? »

Ti-Loup, i' l' faisè' étriver, tu comprends. « B'en, i' dit, m'âs faire enn' touée, i' dit. Sé's-tu, i' dit, à peu près, on vâ dire, si on marchè' enn' dizain' de mill's par lâ, par 'zemp'e, p'is, i' dit, pourra's-tu dire, i' dit, mecqu' t'arriv' d'z-à vis d' chez-vous ?

– Ah ! i' dit, oui ! Çâ, i' dit, j' peux te l' dire. »

I' avè' in compâs, l' jeune, tu comprends, qu'i' avè' emm'né avec lui ! C' fa't qu'i' ont marché, te'hours, enn' dizain' de milles, enn' quinzain' de milles . . . C' fa't qu' quant' c'ést v'nu, ah ! lâ, qu' c'éta't pâs mal étrette, i' dit, p'tit loup, i' dit, écitte, i' dit, c'ést la meilleur' plaç' pour travarser, i' dit.

– P'i' i' dit, lâ, i' dit, c'ést l' dargnier sarvic' que j' peux t' rend'e ! Mé', i' dit, rendu l'aut' bord, i' dit, tu vâ' êtr' dans ton pays, lâ, i' dit. Lâ, i' dit, tu sui'râs ton idée, i' dit. Quoi c' qu'i' t' prendrâ l'idée d' faire, i' dit, tu l' f'râs ! »

C' fa't qu' te'hours, pour piqué' au plus court, i' embarqu' su' l' dos du loup, p'i' i' travars' l'aut' bord. Rendu, p'tit loup, i' dit : « Baï, baï, baï, baï [bye] ! » P'is, i' r'vir' de bord, p'i' i' travers' d' l'aut' bord.

Ça fa't qu'i' a parti, te'hours, p'is marche, p'is marche, p'is marche ! I' r'ssout dan in p'tit village ; p'is c' 'tit villag'-lâ, i' l' connaissa't : i' sava't qu' c'éta't pâs b'en loin de d' chez eux. I' rent'e, te'jours, su' in. . . magniér' d'in gârs qui faisa't dés écriteaux, lâ. I' dit : « Tu capab' de m' fére in écriteau ? Mé', i' dit, comm' c'ést lâ, i' dit, j'ai pâs d'argent ! Mé', i' dit, je r'viendrai dan enn' quinzain' de jours, te payer. Ça vâ-tu faire, çâ ?

– I' dit, oui ! Quoi c' c'ést qu' tu marques ?

– B'en, i' dit, j' veux, i' dit, qu' tu marqu's su' c't écriteau-lâ, lâ, que j' mets l'accord parmi tout l' monde, p'is que j' charge r'guien à parsonne ! »

Ça fa't qu' après qu' ça 'té faite, i' po'gn' çâ, p'is s'en vâ, p'i' i' s' pend çâ dans l' dos, p'i' i' file, Mé' la p'tit' princess' qu'i' ava't délivrée, lâ, lui, 'a voula't pâs marguié' 'és aut's. 'A sava't b'en qu'i's gu'i ava'ent défendu d' parler : de dire au roi qu' c'éta't l'aut' qui l' ava't délivrée, p'is quoi c' qu'i' ava'ent faite. « P'is, s' tu dis çâ, i' dit, t'en épous'râs jamè' in n-aut'e ; ta mort vâ êt'e au bout' ! »

Ça fa't que, pâss' devant, te'jours, p'is t' sé's, su' in roi d' minme, i' y â te'hours du mond' qui rôde alentour. I' aparçoè' c't homm' pâsser, l'écriteau dans l' dos. I' mettè' entent' su' tout l' monde, p'is, i' chargea't pâ' enn' cenne ! I' s'en vâ, p'i' i' dit çâ au roi. Le roi i' dit : « Fa't's-lé rentrer, i' dit, au plus vite ! I' dit, i' vâ p'ted b'en mett' la paix, i' dit, entr' la princess' p'i' in d' més garçons, p'is, i' dit, i's vont s' marguier, p'i' après çâ, i' dit, on vâ être heureux. »

Ça fa't que. . . fa't rentrer mon Jules, te'hou's ; parsonn' le r'connaissa't ! Ça fa't qu'i' d'mande au roi quoi c' qu'i' ava't. B'en, i' dit, i' cont' çâ, qu'in d' sés garçons ava't délivré enn' princesse, et p'is qu' 'a voula't jama's s' marguié' avec 'és aut's, p'is

c'ta't ci, p'is c'ta't çâ... I' gu'i cont' tout quoi c' que lés garçons gu'i ava'ent conté, te'hours. B'en, i' dit, Jule' i' dit : « Faut que j' soueille a'ec ell' tu't seul dans sa chamb'e, i' dit, pour que j' sav' quoi c' c'ést qu'alle â ! P'is j' veux savoèr la vérité ! »

C' fa't qu' après qu'i' â été dan 'a chamb'e, b'en, i' a commencé à gu'i parler, p'is ci, p'is çâ... Mé' all' l'â r'connu, elle ! B'en 'a gu'i a dit comment c'éta't. Ça fa't que... i' a r'sorti', p'i' i' â app'lé son pére. I' dit : « Rentrez dan 'a chamb'e écitte ; i' dit, vous allez parlé' a'ec la princesse. I' dit, 'a vâ vous conté' 'a vérité. »

Ça fa't qu' lâ, la princesse... I' â rentré dan 'a chamb'e, p'is la princess' gu'i â tout conté. 'A dit qu' c'éta't Jul's qui l'ava't délivrée, p'i' avè' été charcher l'oéseau d'or, p'is toute ! Le roi dit : « Quoi c' que tu veux que j' t' lés fasse ?

– B'en, i' dit, i's mérit'nt pâs grand-chose, i' dit. J' peux pâs vous lés tuer, mé', i' dit, on vâ lés mettre aux travaux forcés, pour le restant d' leu's jours. »

P'is lâ, i' s'ést fiancé avec la princesse, p'is si i's viv'nt pâ' heureus'ment, j' sé's pâs si j' pourra's viv' mieux ! »

20 – LE BÂTIMENT MERVEILLEUX

Il me fait plaisir de vous dire qu'autrefois vivait un roi. Ce roi avait formé le projet de bâtir un bâtiment capable de se déplacer sur mer et sur terre. Il avait fait appel à tout son royaume pour hâter la réalisation de ce projet et avait fait des promesses alléchantes.

Non loin du château vivait une pauvre famille qui comptait trois garçons. Un jour, le plus vieux dit à sa mère : « Je veux essayer d'aller bâtir le bâtiment dont rêve le roi.

– Mon pauvre enfant, répond la mère, tu n'es pas assez habile pour bâtir un navire qui vogue sur terre et sur mer !

– Je veux quand même tenter ma chance !

– D'ailleurs, continue la maman, je n'ai plus de farine pour te préparer les galettes nécessaires à ton voyage.

– Eh bien ! grattez les parois de la huche ! »

La mère déniche les moindres pincées de farine dans les racoins et sur les parois de la huche, et parvient à cuire une galette. Le jeune homme met dans sa poche cette pauvre nourriture et quitte la maison paternelle. Il suit un étroit sentier et disparaît dans la forêt.

Sur sa route, il croise une vieille, une fée qui lui adresse la parole : « Bonjour, mon petit !

– Bonjour, grand-mère !

– Tu n'aurais pas une bouchée de nourriture à me donner ? Il y a longtemps – trois ou quatre jours – que je n'ai rien mangé !

– Ah ! pauvre grand-mère, je n'ai qu'une petite galette et je n'en ai pas trop pour moi-même !

– Toi, tu as l'intention d'aller construire pour le roi un bâtiment capable de voyager sur mer et sur terre. Eh bien ! à chaque coup de hache, tu ne fabriqueras que des sabots !

– Ah, ah ! qu'est-ce que vous connaissez, vous, dans le travail de la forêt ? »

Le jeune homme parvient à une région boisée d'arbres géants. Il empoigne sa hache et attaque un arbre . . . Il en résulte un sabot ! Une grande partie de la journée, le jeune homme ne produisit que des sabots. Il ne savait plus trop que faire de ces chaussures rudimentaires. « Eh bien ! se dit-il, je vais en emporter chez moi ; les abords de la maison sont détrempés, je vais en profiter pour utiliser une charge de sabots ! »

Le jeune homme revient chez lui, chargé de sabots. Sa mère tente de le narguer : « Est-ce là ton bâtiment merveilleux ?

– Voyez-vous, le pourtour de la maison est humide ; j'ai rapporté ces sabots pour nous protéger les pieds contre la boue et l'eau. »

Son frère, le second de la famille, écoute le plus vieux raconter son insuccès et s'écrie : « Je vais y aller, moi, construire le bâtiment merveilleux !

– Toi, lui réplique la mère, tu n'es pas plus brillant que ton aîné. Qu'est-ce que tu vas aller faire dans la forêt ? Et puis, je n'ai pas de farine pour te pétrir une seule galette !

– Maman, vous êtes capable de me préparer une galette pour calmer ma faim, durant mon voyage ? »

La mère parvient à lui cuire une galette. Le second garçon enfouit la galette dans un petit sac et gagne la forêt en utilisant le même sentier que son frère. Il fait rencontre de la même fée et la salue : « Bonjour, bonne grand-mère !

– Bonjour, mon petit ! Tu n'aurais pas une bouchée de nourriture à me donner ? Voilà trois jours que je n'ai rien mangé !

– Ah ! je n'ai qu'une pauvre galette et je la garde pour moi ; il va me falloir calmer ma faim, à midi, et je n'ai que cette galette . . .

– Toi, mon garçon, tu te rends dans la forêt en vue de construire pour le roi un bâtiment qui puisse fonctionner sur mer et sur terre. Eh bien ! à chaque fois que tu vas te servir de ta hache, je te souhaite de ne pas produire d'autre chose qu'un manche de hache ! »

Le jeune homme reprend courageusement son sentier, et file. Il parvient à l'endroit où son frère avait fabriqué un tas considérable de sabots. Il veut utiliser sa hache ; à chaque coup, l'instrument produit infailliblement un manche de hache ! Il empile une bonne quantité de ces manches, puis revient à la maison paternelle, les bras chargés de manches de hache. Un éclat de rire général l'accueille à son arrivée.

Le cadet des garçons, Ti-Jean, à la vue de l'insuccès de son frère déclare à sa mère : « Eh bien ! je vais y aller, moi fabriquer le bâtiment merveilleux !

– Ah ! toi, tu n'es pas plus brillant que tes frères, et tu te crois capable de bâtir le navire du roi ! De plus, je t'avertis que je n'ai plus de farine pour cuire de la galette. . . J'ai tellement gratté le dedans de la huche pour fournir deux galettes à tes frères ! Je détache autant d'éclats de bois que de farine.

– Peu importe, reprend Ti-Jean, préparez-moi une galette ; je pars en voyage moi aussi ! »

Le maman ne se hâtait nullement de se rendre à la demande du cadet, Ti-Jean. Ce dernier la cajole, revient à la charge, et la paysanne se décide à gratter de nouveau la huche. Elle lui cuit une galette qui contient autant de particules de bois que de farine. Ti-Jean attrape la galette et gagne la forêt, par le sentier. Il rencontre bientôt la vieille fée : « Bonjour, bonne grand-mère !

– Bonjour, mon garçon ! Je n'ai pas mangé depuis trois jours ; tu n'aurais pas une bouchée de nourriture à me donner ?

– Ah ! pauvre grand-mère, je n'ai qu'une petite galette. Je consens à vous la donner en entier, mais j'ai honte de vous la faire voir : elle est pleine de débris de bois ! »

Ti-Jean lui tend la galette. « Ah ! non ; garde-la pour toi, mon petit ! Je voulais seulement savoir si tu avais bon cœur. Toi, tu vas tenter de bâtir, pour le roi, un bâtiment qui voyage sur mer et sur terre ?

– Exactement, grand-mère !

– Eh bien ! voici une petite baguette magique. Une fois rendu là-bas, dans la grande forêt, tu prendras cette baguette dans ta main et tu diras : « Par la vertu de ma petite baguette, je veux obtenir un bâtiment qui vogue sur mer et sur terre ! » Si tu veux manger, remarque-le bien, tu procèdes de la même façon. Demande les mets les plus rares, et tu les obtiendras ! Quand tu seras en possession de ton bâtiment, ne repasse pas par ici ; suis une route plus fréquentée, et loue les services de tous les hommes que tu verras le long de ta route. Ils te seront d'une grande utilité, plus tard !

– Entendu ! Merci, grand-mère ! »

Il quitte la fée et reprend son sentier ; il parvient dans la grande forêt, là où ses frères avaient tenté de bâtir le navire du roi. Il aperçoit le tas de sabots et les piles de manches de hache que ses frères avaient laissés sur place. Il lui vient à l'idée d'essayer sa baguette. Il avait faim, et sa petite galette ne stimulait pas son appétit.

Ti-Jean prend la baguette magique dans sa main et souhaite obtenir un bon repas. Une belle table se dresse devant lui, chargée de mets divers et pourvue même de vin pour trinquer. Il n'avait jamais vu banquet semblable chez ses parents pauvres comme le sel. Il se dit : « Je vais m'organiser une belle vie dans ces parages ! »

Après avoir copieusement mangé et bien bu, il s'assoit et commence à penser à son bâtiment, sa baguette en main. Le bâtiment merveilleux se bâtit rapidement sous ses yeux. Un second souhait, et, en un clin d'œil, le navire se remplit des meubles nécessaires. Ti-Jean se repose une couple de jours, puis monte dans son bâtiment. C'était sa première expérience aux commandes de la nouvelle machine,

mais il essaie ses talents et réussit à manœuvrer le bâtiment. D'ailleurs, dans les contes, les héros sont toujours habiles.

Il prend la route et le voilà parti dans la direction du château du roi ! Il aperçoit bientôt un homme qui essayait de tordre un immense chêne. Ti-Jean immobilise son bâtiment et s'entend dire par l'inconnu : « Bonjour, monsieur !

– Bonjour, bonjour ! répond Ti-Jean. Voulez-vous me dire ce que vous êtes en train de fabriquer là ?

– Je tords des branches destinées à battre mon grain !

– Oh, oh ! Des chênes, des gros chênes... vous n'y allez pas de main morte ! Vous ne loueriez pas vos services à bord de mon bâtiment ?

– Tout dépend des conditions...

– Cinquante sous par jour, en plus de la boisson et d'une abondante nourriture ! »

Ah ! Bondance ! À cette réponse, l'homme fort s'écrie : « J'accepte tout de suite ! » Il saute dans le bâtiment et file en compagnie de Ti-Jean.

À quelque distance de là, le capitaine aperçoit un homme qui s'en allait en sautant. Il faisait des sauts énormes, de vingt, cinquante ou cents pieds de longueur. Ti-Jean constate que ce grand sauteur portait des meubles attachées à ses pieds. Frappé par la curiosité d'en avoir le cœur net, Ti-Jean s'arrête et demande à l'homme-aux-meules : « Monsieur, voulez-vous me dire pourquoi vous vous déplacez par bonds irréguliers ?

– Eh bien ! voilà une heure que j'essaie d'attraper un lièvre, et je réussis toujours à le dépasser même malgré le poids de ces meules !

– Intéressant ! Vous n'accepteriez pas de me louer vos services ? Je paie cinquante sous par jour, en plus de la boisson et d'une abondante nourriture !

– Eh, oui ! j'accepte votre offre. »

L'homme-aux-meules saute dans le bâtiment, et nos trois passagers continuent leur voyage en chantant. Il n'est pas impossible qu'ils aient senti le bouchon de la bouteille de temps en temps... Un peu plus loin, ils découvrent un homme planté près d'un arbre très élevé et qui tirait des petites flèches vers les branches du faîte. Ti-Jean pose une question à ses compagnons : « Dites-moi donc, diable ! ce qu'il est en train de faire, celui-là ! Je veux le savoir ; je vais le lui demander : Que faites-vous, l'ami, près de cet arbre ?

– Je vois une mouche dans une des branches du faîte et j'essaie de la descendre à coups de flèches !

– Vous êtes un bon tireur ! »

Il recommence à viser, et tue la mouche. « Eh ! continue Ti-Jean, vous ne seriez pas intéressé à me suivre ? Cinquante sous par jour, en plus de la boisson et d'une abondante nourriture !

– J'accepte, monsieur ! » de répondre le grand tireur.

Il monte dans le bâtiment en compagnie de l'équipage. Le navire file. Tout à coup, on s'arrête de nouveau. Un homme, l'oreille collée au sol écoutait, écoutait... Ti-Jean veut savoir ce qui semble intéresser ce bon homme. Il le questionne sur son occupation et reçoit comme réponse : « J'écoute des paysans battre du grain au fléau dans l'autre monde !

– Ah ! Voulez-vous faire partie de mon équipage ? Je paie cinquante sous par jour sans compter la boisson et la nourriture en quantité !

– Très bien, j'y vais ! »

Il saute dans le navire merveilleux et file, file encore, jusqu'au moment où l'on aperçoit un cultivateur près d'un moulin, en train de moudre son grain. Il actionnait ce petit moulin au moyen de gaz empestés. Ti-Jean lui demande en quoi consiste son travail. « Je fabrique de la peste pour permettre à ce moulin de moudre mon grain. Dans quelques minutes ma charge de grain sera moulue !

– Venez faire partie de mon équipage ! Je vous paierai cinquante sous par jour, en plus de la boisson et d'une abondante nourriture ! »

Il saute lui aussi dans le bâtiment. L'équipage est maintenant au complet. Ti-Jean met le cap sur le château du roi. En arrivant chez le roi, il lui annonce qu'il a fabriqué le bâtiment merveilleux. La reine refuse de donner sa belle princesse à Ti-Jean, le cadet de la pauvre famille qui vit à proximité du château royal. Elle soutient que le simple bon sens l'empêche de donner à Ti-Jean sa princesse et la moitié du royaume. Elle exige une autre épreuve : « Qu'un coureur vienne se mesurer à l'oiseau le plus rapide de l'univers, au cours d'une randonnée qui les conduira tous deux jusqu'à la fontaine merveilleuse. Celui qui reviendra au château le premier méritera la récompense promise : la princesse et la moitié du royaume ! »

Ti-Jean se décourage et commence à pleurnicher. L'homme-aux-meules va trouver Ti-Jean et lui demande : « Qu'est-ce qui te fait pleurer, mon garçon ?

– Ah ! le roi, avant de me donner sa princesse, exige que j'aille chercher une bouteille d'eau à la fontaine merveilleuse, et d'en revenir plus rapidement que son oiseau blanc, le plus rapide de l'univers !

– Je puis t'affirmer, moi, que le roi n'a pas d'oiseau assez rapide pour revenir de la fontaine merveilleuse avant moi. Les meules que je traîne à mes pieds, je puis les enlever si besoin en est ! »

Ti-Jean annonce au roi que l'oiseau blanc aura un concurrent, dans la course qui commencera à sept heures, le lendemain matin. L'homme-aux-meules se lève, prend une bouteille vide, l'oiseau blanc fait de même, et les voilà partis !

Au début de la course, l'homme-aux-meules laisse à l'oiseau la chance de prendre les devants. Mais bientôt il s'élance, fait un bond et dépasse l'oiseau. Il se décide d'attendre son partenaire qui lui fait signe de ne pas l'abandonner. Il se rend compte que l'oiseau n'est pas si rapide qu'on le laisse croire. L'homme-aux-meules s'assoit. L'oiseau le rejoint, tout essoufflé ; il s'écrase sous l'effet de la fatigue. Bientôt, l'oiseau commence à caresser de ses pattes les cheveux de l'homme-aux-meules. Ce dernier s'endort ; l'autre en profite pour filer vers la fontaine.

L'homme-à-la-fine-oreille, celui qui entendait battre au fléau, vient trouver Ti-Jean et lui dit : « Je pense que notre ami, l'homme-aux-meules, s'est fait trahir. Je l'entends ronfler d'ici !

– L'habile tireur de flèches lui répond : es-tu capable de me dire au juste d'où te parvient le ronflement ?

– Oui, je vais te le dire. C'est exactement dans cette direction ! »

Le grand tireur décoche une flèche et va toucher le nez du dormeur. L'homme-aux-meules se réveille, jette un coup d'œil autour de lui et constate que l'oiseau blanc a levé le pied... Il empoigne sa bouteille vide et file vers la fontaine. Chemin faisant, il rencontra l'oiseau sur la route du retour. Il rejoint la fontaine, remplit sa bouteille, dépose ses meules devenues inutiles et file vers le château. Il dépasse l'oiseau blanc, arrive près de la table, au château, y place sa bouteille d'eau merveilleuse et... attend le retour de son concurrent. Le roi et la reine se demandent bien comment il est parvenu à devancer l'oiseau rapide. Ce dernier parvient au château vingt ou vingt-cinq minutes après l'homme-aux-meules. « Dis donc, que s'est-il passé, lui demande le roi, pour que tu sois si en retard ?

– Ah ! c'est le diable tout pur, cet homme-là ! C'est le diable, vous dis-je ! Je l'ai tenu endormi pendant peut-être une heure, et il a réussi à reprendre le temps perdu. C'est le diable, c'est le diable... »

La reine se dit en elle-même : « Je ne puis me résigner à donner ma princesse à ce petit pauvre nommé Ti-Jean ! Il faut exiger une autre épreuve pour l'éliminer ! Que penses-tu, dit-elle au roi, de notre gros coffre que des armées n'ont pu remuer ?

– Jamais, répond le roi, jamais un homme laissé à ses propres forces ne pourra le soulever ! »

Le roi défie donc Ti-Jean de trouver un homme capable de lever son coffre d'un poids prodigieux. Ti-Jean recommence à pleurnicher et à se désoler. Tord-Chêne arrive près de Ti-Jean : « Mon maître, qu'avez-vous donc à pleurer ?

– Ah ! cette fois-ci, c'en est trop ! Le roi me propose de trouver un homme capable de porter son coffre. Des armées ont essayé de le soulever de terre, mais sans succès !

– Pouah ! il n'y a pas de quoi t'attrister ! Va dire au roi qu'il n'a pas de coffre assez pesant pour m'empêcher de le porter ; dis-lui même que la princesse peut

s'asseoir sur ce coffre et que je ne refuserai pas de le transporter. Au contraire, ce geste m'encouragera à déplacer le coffre ! »

Ti-Jean avertit le roi de la décision de Tord-Chêne de transporter le coffre et la princesse assise sur ce pesant meuble. Le lendemain matin, une foule immense s'assemble pour assister à la démonstration de force peu ordinaire. Tord-Chêne se présente, attrape le coffre sur lequel se tient la princesse et s'écrie : « Où voulez-vous que je les transporte ?

— Dans le bâtiment, dans le bâtiment merveilleux ! » répond Ti-Jean.

Quelques minutes plus tard, le coffre et la princesse reposaient sur le pont du navire. La princesse dit à Ti-Jean : « Dépêchons-nous à larguer les amarres parce que le roi, mon père, est en fureur. Il va sûrement envoyer une armée à notre poursuite pour nous faire périr ! »

Le bâtiment merveilleux prend la mer. Le grand vesseur, celui qui faisait marcher le moulin au moyen de gaz puants, se place sur le pont et dit à l'équipage : « Quand vous verrez venir les frégates du roi, vous m'en avertirez ! Je m'efforcerai de les saluer à ma façon. . . » Le bâtiment merveilleux filait depuis quelques heures. Tout à coup, on annonce la nouvelle : « La frégate du roi ! Le bateau du roi à l'horizon ! »

L'homme-aux-gaz-puants s'installe sur le pont, baisse ses pantalons, se tourne le fessier en direction du bâtiment royal. Il commence à exhaler une série de pets puissants. À chaque pet, le bâtiment royal reculait et le bâtiment de Ti-Jean prenait de l'élan. C'est ainsi que Ti-Jean et son équipage ont déjoué les plans du roi et de la reine.

Ti-Jean épousa évidemment la belle princesse et hérita de la moitié du royaume. Au cours d'une visite à la maison paternelle, il trouva que le site manquait d'intérêt. Il améliora la maison, et surtout fit disparaître les sabots et les manches de hache accumulés par ses frères. À ces derniers, il procura de meilleurs outils pour gagner leur vie. . . Et je crois avoir tout raconté ce dont je me souviens de cette histoire !

LE BÂTIMENT MERVEILLEUX

Récit populaire raconté à Field, Ontario, le 27 mai 1969, par Edmond Robidas (57 ans) qui l'avait appris à Field, de son père, Georges, né aux Trois-Rivières, P.Q.

Enregistrement no 4121. Conte-type 513 a (vieille femme) b, c, II a, b, c, d, e, III a, b, f (vol du coffre et de la princesse), k.

Un' fois, c'ést bon d' vous dir' qu'i' y ava't un roi ; i' gu'i vient à l'idée de bâtir un bâtiment qui march' par mer et par terre. P'i' i' y est un' pauvre famill', non loin d' lâ, qui ava't t'oâs garçons. Le plus vieux, i' di' à sa mére : « J' vâ' aller faire in bâtiment pour le. . . le roi.

– Off ! 'a dit, pauv' p'tit garçon, 'a dit, t' és pâ' assez fin pour faire in bâtiment qui march' par mer et par terre.

– I' dit, j' vâs gu'y aller quand minme !

– Mé', 'a dit, quand minme, 'a dit, j'ai pâs de fleur[1] pour fair' dés galettes.

– Ah b'en ! i' dit, gratté' [grattez] 'a huche ! »

C' fa't qu' 'a gratt' la huche, vien a bout d' gu'i faire enn' galette. L' p'tit garçon prend sa galette, p'is part. I' pren un' p'tit' tréll [trail][2] qu'i' y ava't p'is qui gâgna't dans l' boâs.

En ch'min faisant, i' rencont' un' vieille, un' vieill' grand-mére, un' fée. 'A dit : « Bonjour, p'tit garçon !

– Bonjour, vieill' grand-mére !

– Fa't que, 'a dit, avez-vous quelque chose à m' deunné à manger ? 'A dit, c' fa't longtemps qu' j'ai pâs mangé. C' fa' à p' pras [peu près] t'oâs quat' jours qu' j'ai pâs mangé enn' bouchée.

– Ah ! i' dit, j'ai seul'ment qu'enn' pauv' p'tit' galette, vieill' grand-mére, i' dit, p'is j' la gard' pour moé-minme !

---

1. *Fleur* : Farine. Vx fr. Fleur de farine ; angl. Flour.
2. *Trail* (angl.) : Sentier.

– B'en, 'a dit, toé, tu t'en vâs pour fére in bâtiment qui march' par mer et... sur mer et sur terre, pour le roi. B'en, 'a dit, chaqu' coup d' hach' tu vâs denner, 'a dit, ça vâ êt' un sabot !

– Ouf ! quoi c' qu' vous connaissé' 'à-d'dans ? »

Fa't qu'i' arriv' dan in beau morceau d' boâs, lâ, du beau boâs. Prend sa hache, lance in coup d' hache... in sabot ! I' 'n n-â fai' enn' partie d' la journée. Dés sabots, i' 'n ava't b'en qu' trop ! Fa't qu'i' dit : « Quiens, i' dit, ça vâ êt'e c'mmod' [commode] chez nous, çâ ! C'ést pâs mal trempe[3], moé, autour d' la maison ; on vâ s'emporté' enn' brassée d' sabots ! »

Arriv' chez lui, ça fa't que la mère, 'a dit : « C' tu çâ qu' ést ton bâtiment ?

– Ah ! i' dit, oui ! Bon, i' dit, c'ést c'mmode, i' dit, icitt' c'ést toujours trempe, i' dit ; on vâ pou'oèr s' chausser ! »

Son frére, lui, qui éta't lâ, i' écouta't çâ. I' dit : « J' vâs gu'y eller, moé, i' dit, n'en faire in, in bâtiment !

– 'A dit, toé, t' és pâs plus fin qu' l'aut'e. 'A dit, quoi c'tu vâ' aller fair' lâ ? P'is, 'a dit, quand minme i' m' ress' [reste] eur'guien pour t' faire enn' galette.

– Fais-en une, pareil ! »[4]

C'fa't qu' 'a s' décide à en faire. Fa' enn' galette. I' prend sa p'tit' galette, p'i' in p'tit sac, p'i' i' prend la tréll de l'aut'e. Rencont' la vieill' fée encôre : « Bonjour, vieill' grand-mère !

– 'A dit, bonjour, mon p'tit garçon. 'A dit, t' a'râs pâ' enn' bouchée à m' denné' à manger ? 'A dit, ça fa't t'oâs jours j'ai pâs mangé.

– Ah ! i' dit, j'ai seul'ment qu'enn' pauv' p'tit' galette, p'is, i' dit, j' la gard' pour moi. I' dit, j' vâ' a'oèr faim, à midi, p'is vâ fo'èr [falloir] que j' mange.

– B'en, 'a dit, toé, tu t'en vâs faire in bâtiment qui march' par mer et par terr' pour le roi... B'en, chaque coup d' hach' tu vâs denner ça vâ êt'e in manch' de hache ! »

Prend sa p'tit tréll p'is s'en r'tourne. I' arrive où c' que son frére ava't fait un lot d' sabots ; i' aparçoé' le tâs d' sabots. Asseill' [essaie] sa hache. Ah ! dés manch's de hache. I' 'n n-â fait in bon montant[5].

Fa't qu'i' â pri' enn' brassée p'i' i' amèn' çâ chez eux. Fa't qu'i' a fait rir' lés aut's, en arrivant. Fa't que l' p'tit gars, lâ, p'tit Jean, i' était lâ, lui : « B'en, i' dit, moé, i' dit, m'âs gu'y eller, moé, en faire in !

---

3. *Trempe* : Mouillé, humide, trempé.
4. *Pareil* : Quand même.
5. *Montant* : Quantité.

– Ah ! 'a dit, toé, t' és t-encôr' plus fou qu' lés aut's, 'a dit, tu vâ' aller faire in bâtiment ! Mé', 'a dit, p'is quand minme, 'a dit, i' m' rest' p'us d' galette. 'A dit, j'ai écarté... j'ai gratté 'a huch' pour lés aut's, 'a dit, c'ta' 'ienqu' dés éclâts.

– Ah ! b'en, i' dit, fait's-en une, pareil ! »

'A voula't pâs. Te'jours b'en, à forç' d' la côxer [to coax][6], 'a s' décide. Gratt' la huche ; c'ta't plutôt dés écopeaux qu'i' ava't pour s' faire enn' galette. Pâr' a'ec sa p'tit' galette. Rencont' la vieill' grand-mére encôre. I' dit : « Bonjour, vieill' grand-mére.

– 'A dit, bonjour mon p'tit garçon ! 'A dit, ça fa't t'oâs jours qu' j'ai pâs mangé. 'A dit, vou' a'riez pâ' enn' bouchée à m' denné' à manger ?

– Ah ! i' dit, pauv' grand-mére, i' dit, j'ai 'ienque enn' p'tit' galette. I' dit, j' peux b'en vous la deunner, i' dit, mé', i' dit, j'ai hont' de vous la montrer : c'ést seul'ment dés bouts d' boâs ! »

I' gu'i présent' sa galette. « Ah ! gard'-lâ, mon pauv' p'tit garçon, 'a dit, c'ta't pour 'oèr quell' sort' de cœur que t' ava's. 'A dit, toé, 'a dit, tu t'en vâs faire in bâtiment qui march' par mer et par terre, pour le roi ?

– I' dit, oui !

– B'en, 'a dit, voici enn' p'tit' bayett' [baguette] icitte, lâ. 'A dit, prends c'tte p'tit' bayett'-lâ, p'is tu t'en irâs là-bâs, lâ. P'is, 'a dit, p'is quand tu s'râs pra' [prêt], lâ : « Par la vartu [vertu] de ma p'tit bayett' j' veu' a'oèr in bâtiment qui march' sur mer et sur terre ! » Eur'marqu' b'en s' tu veux manger, c'ést pareil. Tu pourrâs... t'arriver... d'mand' c' que tu veux, n'importe quoi. P'is, à pârt de d' çâ, 'a dit, dans ton ch'min faisant – tu eur'pâss'râs pâs par icitt' – t'engag'râs tous ceux, 'a dit, qu' tu rencontr'râ' en ch'min. Ça peu' êt' c'mmode, çâ, p'us târd !

– C'ést bien ! »

La vieille... i' fa't sés adieux, p'i' i' pren 'a rout' p'i' i' arriv' lâ, p'i' i' s'installe. I' 'és aperçoé', lés tâs d' sabots, p'is l' tâs d' manch's de hach' de sés fréres. I' dit : « J' vâs te'jours b'en asseyer ma bayette. » I' ava't faim pâs mal ; sa p'tit' galett' ça gu'i tenta't pâs b'en b'en d' la manger. P'is... d' quoi d' bon ! I' d'mande à manger. Enn' bell' tab'e, ça s' dress' devant lui, tout c' qui voula't manger, d'ssus, jusqu'à du vin pour boére, tout'. I' ava't jama' eu çâ che' z-eux. I' éta't pauv' comm' le sort. I' dit : « J' vâ' êt' correck, icitte. »

Ça fait qu'i' â mangé, i' â b'en bu, bien mangé, s'st assis. « M'â' asseyer mon château... » D'mand' pour son bâtiment, lâ. Eur'çoit son... le bâtiment s'installe. Fa't que... prend sa bayette encôre, p'i' i' dit : « J' veu' a'oèr mon bâtiment tout' bien n-installé, tout' le ménag' tout' dedans ! » Tout s'ést fait en l' disant. Fa't qu'i' â attendu enn' copell' de jour' à se r'poser. Fa't qu'i' embarqu' dans sa machine ; i' ava't pâs ronné [to run][7] çâ b'en b'en. Mé' il l'â asseyé. I' pârt. Çâ, dan 'és contes,

6. *Coax* [to] (angl.) : Flatter, cajoler, amadouer.
7. *Run* [to] (angl.) : Conduire.

sont tout' capab's. Le v'lâ parti ! Pren 'a route. Te'hours qu'i' arrive à enn' place, i' y ava' in gârs qu' éta't planté au râ' in gros t-arb'e, in chên' p'i' i' éta' apra' asseyé' à teurd' [tordre] c'te chên'-lâ. I' s'arrette : « Bonjour, mecieu' !

– Bonjour, bonjour ! I' dit qu'est-c' vous ête' apras fair' lâ ?

– B'en, i' dit, j' t-apras me teurd' dés branches, i' dit, pour batt' mon grain.

– Ah ! môsess, dés chênes, dés gros chênes, i' dit, vous gu'y ellez pâs p'tit'ment. V' vous engageriez pâs ?

– B'en, ça dépend !

– Cinquant' cenn's par jour, d' quoi à boére, d' quoi à mangé' en masse ! »[8]

Ah ! bondance ! en disant çâ : « C'ést correck ! » Saut' dans l' bâtiment p'is lés v'lâ partis ! Fa' in bout plus loin, i' aparçoè' in gârs qui s'en alla't, i' sauta't. I' faisa't dés sauts, d'icitt' au... à peu pras dix, vingt pié' à 'a fois, cent pieds. I' ava't dés meule' attachée' apra' 'és pieds. I' dit : « Viande ! qu'ést-c' que c'ést qu' ést apras fair' lâ ? » Il l'arrette : « Mecieu', i' dit, c' que vous fait's lâ ?

– B'en, i' dit, ça fa' in heure, i' dit, que j' cour' apra' in lguièv'e [lièvre], p'is, i' dit, j' saut' to'jour' en avant. I' dit, j' t-obligé d'attacher dés meule' à més pieds, p'i' encôr' j' saute en avant !

– Oué ? V' vous engageriez pâs ? Cinquant' cenn' par jour, d' quoi à boér' d' quoi à mangé' en masse !

– C'ést correck ! »

Saut' dans l' bâtiment p'is lés v'lâ parti' en chantant, p'i' i's prenne' in p'tit coup j' cré's b'en, in peu.

Fait qu'i'... en ch'min faisant, i' y â in aut' plass' [place] qu'i' y ava' in gârs qu' éta't planté aurâ' [près] in... in grand arb' p'i' i' 'oéya't pâs l' bout de d' çâ, p'i' i' visa't dés p'tit's flèches. « Dis-moé, l' guiâb' ! quo' c' qu'i' ést apras fair' lâ ? J' vâs gu'i d'mander ; j' vâs l' sa'oèr ! » I' gu'i d'mande. « I' y â enn' mouch' dans l' faît' de l'arb'e, lâ, pour... j' t-en train d' la débarquer de d' lâ.

– Ah ! môsess ! »

Fa't qu'i' vise à... tire ; i' débarque 'a mouche. I' dit : « V' vous engageriez pâs ? Cinquant' cenn's par jour, d' quoi à boére, d' quoi à mangé' en masse !

– C'ést bien, mecieu', i' dit ! »

Embarqu' dan 'a châtrette a'ec lui. Lés v'lâ partis ! En ch'min faisant, i' arrette encôre ; i' 'n n-ava' in aut' qui écouta't, p'i' i' ava't l'oreill' collée à terre, p'i' i' écouta't. I' se d'manda't quo' c' qu'i' faisa't lâ. Fa't qu'i'... il arrett' p'i' i' gu'i d'mand' qu'est-c' qu'i' éta' en train d' faire. « B'en, i' dit, j' t-apra' écouter batt' au flau [fléau] dans l'autre monde.

---

8. *Masse* (en) : En grande quantité.

– Ah ! môsess ! i' dit, v' vous engageriez pâs ? D' quoi à boére, d' quoi à... cinquant' cenn's par jour, quoi à boére, quoi à mangé' en masse !

– C'ést bien ! »

Embarqu' dan 'a barouette [brouette] ; 'ta't parti. March' p'is marche encôre.

Arrive, i' y ava' in habitant qu' éta' apras moud' du grain, i' ava' in p'tit moulin, lâ. P'i' i' faisa't marcher çâ par la pess' [peste]. Fa't qu'i' gu'i d'mand' quo' c' qu' ést apras faire ? « B'en, i' dit, j' t-apras moud' du grain, lâ, p'is, i' dit, j'achève, lâ, mon 'oéyage.

– V' vous engageriez pâs ? Cinquant' cenn's par jour, quoi à boére, quoi à mangé' en masse ! »

Embarqu' dan 'a barouett' lui, 'tou [itou][9]. Lâ, i' ava't son 'oéyage. S'en vont su' le roi. I' arriv' su' le roi. Dans le ch'min faisant, i's s' sont rendus su' le roi. B'en lâ, i' di' au roi qu'i' ava't son bateau. La reine éta't pâs trop content' de d' çâ, denner sa bell' princesse, b'en, à Ti-Jean. Ti-Jean d' la pauv' famill' qui resta't proche, gu'i denner leu' princesse, ça a pâs d' bons sens, p'is la mo'qué [moitié] d' not' couronne. 'A dit : « O' vâ gu'i fair' faire in aut' affaire. Qu'i' a'lle r'viré' à 'a fontaine a'ec not' oéseau l' plus vit' de tout' l'univers. Qu'in homme a'll' viré' à 'a fontain' p'is celui qui arriv' le premier l'a'râ ! » Mon p'tit Jean, le v'lâ pleiné [peiné] ; i' s' ma' à pleurer.

Le gârs, lui, qui ava' 'és meule' aux pieds, i' dit : « 'Cout' don, i' dit, mon garçon, i' dit, qu'est-c' que t'â' à pleurer, mon amour ?

– Ah ! b'en, i' dit, le roi, i' dit, i' veut qu' j'a'lle à 'a fontaine, i' dit, avec enn' bouteille, aller charché' enn' bouteill' d'eau marveilleuse a'ec l'oéseau l' plus vit' de tout l'univers, i' dit, son oéseau blanc.

– Ah ! i' dit, j' réponds qu' le roi... i' dit, i' 'n n'â pâs d'oéseau assez vit' pour allé' à 'a fontaine a'ec moé ! Cés meul's-lâ, i' dit, qu' j'ai dan 'és pieds, i' dit, ça s'enlève, çâ, i' dit ! »

Fa't qu' comm' de fait'. Eul' lend'main matin, i' s' leve à sept heures. Falla't qu'i' parte à sept heur's du matin. I' s' lève, prend sa bouteille, p'is l'oéseau prend la sienne, p'is lés v'lâ partis !

L'oéseau... heill' ! pour commencer, i' gu'i denne in peu d' ch'min. Ah ! i' s' lance, i' fa' in saut, dépâss' l'oéseau. L'oéseau gu'i faisa't sign' d'attend'e. I' s' décide, i' dit, i' vâ pâs vit' c't-oéseau-lâ, ça gu'i prend b'en trop d' temps ! I' s'assit. L'oéseau r'ssout, tout' fatigué, i' s'écrâse. I' commence à gu'i jouer dan 'a tête a'ec sés pattes, il l'â endormi avec çâ. P'is lâ, i' prend sa bouteille, lui 'tou, p'i' i' pârt.

L' gârs qui écouta't batt'e au flau, lâ, i' dit : « J' pens' que notre ami, i' dit, s'ést fa't trahir ! I' dit, j' l'attends [entends] ronfler ! »

---

9. *Itou* : Aussi, pareillement.

L'aut' qui tira't d' la bayette, lâ, a'ec la flèche, lâ, i' dit : « Tu capab' d' me dire au juss', i' dit, où c' que c'ést, i' dit, qu' t'attends çâ ?

– Oui, i' dit, j' m'â' asseyer ! »

Ecoute ; b'en, i' dit : « J' pens' qu' c'ést drett' lâ ! » Prend sa p'tit' flèche, p'is tir' p'i' i' gu'i fa't partir le bout du nez. I' s' lèv' p'i' i' r'gard' partout, l'oéseau 'ta't pâs lâ. Po'gn' sa bouteill' p'i' en-'oueille ! I' l' rencont' qu'i' s'en r'vena't. I' arrive à 'a fontaine, emplit sa bouteille, p'is lâ, i' s'ôta't tout' quoi c'. . . lâ i' ava't p'us d' besoin d' meules : i' s'en sarva't pâs, lâ. En-'oeill' par lâ ! Dépâss' l'oéseau, ma' [met] 'a bouteill' su' 'a tab' p'is. . . le roi p'i' 'a reine i' ont dit : « Quoi c' qu'i' a fait d' not' oéseau ? J'sé's pâs ! »

L'oéseau arrive à p' pras vingt, vingt-cinq menute' apras çâ. Le roi gu'i d'mande, i' dit : « 'Cout' don, i' dit, quoi c' qui â arrivé, i' dit, que t' és si en r'târd, és-tu arrivé. . .

– Ah ! c'ést l' guiâb'e, çâ c't homm'-lâ, i' dit, môsess ! c'ést l' guiâb'e ! I' dit, j' l'ai endormi, i' dit, 'teud b'en pour in heur' p'is, i' dit, encôre, i' dit, i' m'â r'pâssé. I' dit, c'ést l' guiâb'e ! »

La reine 'a di' en ell'-minme, 'a dit : « J' su's te'jours pâs pour. . . ô' ést pâs pour laisser not' bell' princess' de minme à c'te p'tit Jean-lâ. On vâ trouver que' chose. 'A dit, not' gros coff'e, 'a dit, qu'i' y â dan 'a chamb'e, lâ, qu'i' â dés armées qui ont 'sseillé à l'ver, lâ.

– Jama's, i' dit, i' pourra'. . . qu'in homm' seul lev' çâ, jama' i' pourrâ' fair' çâ ! »

Fa't qu'i' adress' çâ à mon p'tit Jean. Ti-Jean s' ma' à pleuré' encôre. I' 'ta't pâs mal pleurnicheu' in peu. I' s' ma' à pleuré' encôre.

Fa't que Teurd-Chêne arrive, i' dit : « 'Cou' don, i' dit, mon maît'e, i' dit, quô' c' qu'i' â à pleurer ?

– Hâ ! i' dit, c'ést b'en assez ! I' dit, le roi, i' dit, i' veut j' port' le coff' qu'i' â lâ, lâ, i' dit. I' veut qu' j'eille [j'aie] in homm' pour porter c' coff'-lâ. Dés armée' ont asseyé à porter çâ, p'is, i' dit, i' ont jama's 'té capab's d' le l'ver d' terr' seul'ment.

– Pouah ! i' dit, c'ést r'guien, çâ ! Réponds, i' dit, qu' le roi, i' dit, i' â pâs d' coff' assez pesant, i' dit, que j' peux pâs porter. . . p'is qu' la princess' peu' embarquer d'ssus, surtout si la princesse est embarquée d'ssus ! »

Fa't qu' l' lend'main matin, i' ava't b'en du mond' d' ramâssé lâ. Mon Teurd-Chêne i' arrive, po'gn' le coff'e : « Où vous voulez l'a'oèr ? » Ma' [met] dans l' bâtiment comme. . . qui marcha't sur mer et sur terre. L' plaç' là-d'dans p'i' 'a princesse avec, p'i' eux aut'e' i' embarquent tout's.

Fa't qu' apras qu'i' ont 'té embarqués, la princesse 'a di' au roi. . . 'a di' à Ti-Jean : « Dépêchons-nous parç' qu' 'a dit, 'a dit, lâ, le roi ést en fureur. Lâ i' vâ en-'oeillé in armée par darrièr' n'us aut's, p'is pour nous fair' périr ! »

Fa't que le gârs qui faisa't marcher son moulin, lâ, par la pess', lâ : « Ah ! i' dit, quand vous lé' 'oérez [verrez] v'nir, i' dit, vous me l' direz ! I' dit, j' vâ' arranger çâ ! » Fa't qu' ça faisa' in bout d' temps qui fesa'. . . d'in cou' i' 'és aparçoé' v'nir. . . lés v'lâ qu'i' s'en viennent ! I' baiss' sés pantalons, mon vieux, p'i' i' se r'vir' de bord. I' t' lâcha't dés pett's, chaque pett' qu'i' i' lâcha't, l'aut' bateau racula't p'is l' sien avança't.

Ça fa't qu' c'ést d' minm' qu'i's s' sont débarrassés du roi p'is d' la reine. Ça fait qu' mon p'tit Jean, lui, b'en, comm' de raison, i' â marguié [marié] 'a bell' princess' p'i' i' â eu 'a mo'quié [moitié de la couronn' du roi] p'i' i' s' 'st en-r'venu chez eux, p'i' i' â pâs trouvé çâ b'en b'en intéressant. I' â tout faite, i' â ôté dés. . . i' â enl'vé lés sabots p'is lés manch's de hach' dés aut's. I' leu's en â denné dés bonnes, p'is j' pens' que c'st à peu pras tout' çâ.

J'en sava's plus long qu' çâ, mé' j' m'en rappell' pâs !

21 – LE PRINCE-À-NEZ-ROUGE

Je vais vous raconter l'histoire d'un roi et d'une reine qui avaient eu trois enfants, trois filles. Mais dès que chacune atteignait l'âge de vingt ans, elle disparaissait, enlevée par. . . on ne savait trop qui. Le roi avait tenté de retrouver le coupable. Ses recherches n'avaient rien donné, sauf le nom de Prince-à-Nez-Rouge, mais personne ne l'avait vu.

La première princesse disparut ; la seconde eut bientôt le même sort sans laisser le moindre indice de son nouvel habitat. Vint le tour de la troisième à disparaître dès qu'elle atteignit ses vingt ans. Le roi, découragé de cette situation, fit lire une proclamation dans laquelle il promettait une récompense à celui qui retrouverait au moins une de ses princesses.

À proximité du château vivait une pauvre famille de trois enfants, trois garçons dont le plus jeune s'appelait Ti-Jean. Les deux plus âgés décident l'un après l'autre de partir à la recherche de la princesse. Ils reviennent peu après à la maison paternelle en avouant qu'ils n'ont trouvé rien ni personne. Ti-Jean se dit à son tour : « Je vais me lancer à la recherche de la princesse, moi aussi ! » Les employés du roi reçoivent cette déclaration avec un sourire de désapprobation. Ti-Jean ne démord pas : « Je vais partir à la recherche des filles du roi à condition que l'on me fasse fabriquer une canne chez le forgeron ! » Tout le monde rit de cette demande. Imaginez donc, une canne de mille livres !

Ti-Jean donne sa commande au forgeron ; ce dernier entreprend de fabriquer la canne, fort de la garantie du roi d'en payer les frais. Pendant un an et un jour l'artisan s'affaire autour de la canne. Chaque soir, des curieux se rendent sur les lieux pour voir qui viendra chercher la canne une fois prête. Ti-Jean, un jour, visite le forgeron et attrape la canne et la fait pivoter au plafond sur son seul petit doigt. On s'aperçoit qu'il est doué d'une force plus qu'ordinaire. Près de là, le jeune homme découvre un sentier qui s'enfonce dans la forêt. Ti-Jean suit cette route primitive à travers les arbres et, canne en main, s'y déplace à grands pas. Il marche. . . il parcourt une distance de cent milles.

Tout à coup, il aperçoit un petit camp en plein bois. Il frappe à la porte. Une vieille femme, une fée, vient lui ouvrir : « Bonjour mon petit !

– Bonjour, vieille grand-mère ! »

Ti-Jean lui demande l'hospitalité. « Ah ! répond la fée, je regrette de ne posséder qu'une cabane très inconfortable. Il vous faudra coucher sur le plancher.

– Très bien ! Le plancher me suffit ! »

Pendant la veillée, Ti-Jean aborde le sujet de son voyage et demande à l'hôtesse si elle connaît le Prince-à-Nez-Rouge. « Je n'en ai jamais entendu parler ! répond-elle. Mais, moi, je suis la reine de toutes les bêtes féroces de la terre. Es-tu certain que tu cherches une bête ?

– Je n'en sais rien ! rétorque Ti-Jean.

– Demain matin, je questionnerai mes bêtes ! »

Bientôt vient l'heure du repos. Le lendemain matin, la fée porte un sifflet à ses lèvres et lance un sifflement vers la forêt. De tous côtés les bêtes féroces affluent autour de la fée. « Connaissez-vous le Prince-à-Nez-Rouge, vous autres ?

– Non ! répondent les unes.

– Non ! » répète-t-on un peu partout.

Aucune bête ne connaissait le personnage recherché. « Une de mes sœurs, dit la fée, demeure à cent milles d'ici ; il est possible qu'elle connaisse ce prince ! » Ti-Jean remercie son hôtesse et file chez l'autre fée. Il aborde cette dernière et lui demande à loger. Elle répond affirmativement tout en précisant qu'il devra coucher sur le parquet.

Le soir, la fée révèle à Ti-Jean qu'elle est la reine des poissons. « Ton personnage mystérieux serait peut-être un poisson ? Je convoquerai tous mes sujets, demain, et je les interrogerai ! »

Le matin arrivé, la fée lance un appel à tous les poissons. Aucun d'eux ne le connaissait. Mais quelqu'un attire l'attention de la fée : « Il reste encore une couple de vieux poissons, en retard ; ils sont parmi les plus âgés. Peut-être seraient-ils mieux renseignés que nous ? »

Lentement les deux vieux poissons s'amènent. La fée leur demande la question qui intéresse Ti-Jean. « Ah ! nous ne l'avons jamais vu, ce prince ! Nous n'en avons même jamais entendu parler ! » Ti-Jean remercie la fée et reprend sa route en vue de rejoindre une troisième fée, la sœur des deux autres qui demeure à deux cents milles, cette fois.

Dans un conte, les faits se succèdent rapidement ! Ti-Jean parvient chez la fée et frappe à sa porte. Une petite voix toute faible répond : « Entrez ! » Ti-Jean se dit à lui-même : « Me voici dans une belle situation ! Cette vieille semble n'avoir que le souffle ! » Il lui demande si elle a déjà entendu parler du Prince-à-Nez-Rouge. « Non, répond-elle. Je demeure ici depuis longtemps et pourtant je n'en ai jamais entendu parler ! Mais je suis la reine de tous les oiseaux. L'être mystérieux que vous cherchez est peut-être un oiseau, puisqu'il n'est ni une bête féroce ni un poisson ! Je verrai bien, je vais les convoquer. »

Le lendemain matin, la fée prend son sifflet et appelle ses sujets. Les oiseaux commencent à affluer, des oiseaux de toutes sortes, des gros, des petits, des jolis, des moins beaux. La fée leur adresse la fameuse question : « Connaissez-vous le Prince-à-Nez-Rouge ? »

Elle n'entend que des « non » multiples. Mais quelqu'un signale l'absence d'un aigle très âgé, un pauvre vieux qui n'a pas pu venir à la vitesse des autres : « Il sera ici dans une quinzaine de minutes ! » Tout à coup le vieil oiseau s'écrase sur le sol, rompu par la fatigue. La fée le laisse reprendre son souffle et bientôt l'interroge à son tour : « As-tu déjà entendu parler du Prince-à-Nez-Rouge ?

– Eh bien ! je ne sais trop... Je l'ai vu passer, l'autre jour. C'est un homme ailé ; il volait dans cette direction et portait un fardeau sous son aile. Il filait de ce côté-là. C'est tout ce que j'en sais ! »

Ti-Jean écoute tous ces détails, puis remercie la vieille fée et décide de poursuivre sa route. Il marche, marche longtemps avant d'arriver à une montagne très élevée. Au sommet de cette montagne, il aperçoit un homme qui faisait de grands efforts pour parvenir au bord de la falaise surplombant un rocher nu au pied de la masse élevée. « Diable ! se dit Ti-Jean, qu'a-t-il l'intention de faire, à cette hauteur ? »

L'inconnu gagne le bord de la falaise et se laisse choir en bas sur le rocher vif. Des quartiers de rocher jaillissent de tous côtés pendant que l'individu se lève. Ti-Jean lui adresse la parole : « Quel est votre nom, vous monsieur ?

– Je m'appelle Cul-Dur !

– Eh ! l'ami, tu portes bien ton nom !

– Toi, rétorque l'inconnu, comment t'appelles-tu ?

– Je m'appelle Mille-Livres !

– Tu portes bien ton nom, toi aussi, à ce que je vois !

– Tu ne louerais pas tes services ? continue Ti-Jean. Je te paierais cinquante sous par jour, en plus de la boisson forte et de la nourriture en quantité !

– J'accepte ton offre, Mille-Livres ! »

Les deux nouveaux associés prennent la route l'un à côté de l'autre. Après une marche d'une cinquantaine de milles, ils arrivent à deux montagnes qui se touchaient à leur base. Ils voient un homme adossé à l'une des masses et qui semblait occupé à une rude tâche. Mille-Livres lui lance un cri : « Qu'est-ce que vous faites là, monsieur ?

– Je suis en train de séparer ces deux montagnes de façon à libérer un passage qui raccourcirait ma route de plusieurs milles.

– Séparer deux montagnes ! Comment t'appelles-tu, toi, l'ami ?

– Je suis Range-Montagne !

– C'est évident ! Tu portes bien ton nom. »

À son tour, Range-Montagne questionne les deux voyageurs. « Et toi, comment t'appelles-tu ? en s'adressant à l'un d'eux.

– Je m'appelle Cul-Dur !

– Et toi ? demande-t-il à Ti-Jean.

– Mon nom à moi, c'est Mille-Livres. Tu n'accepterais pas, Range-Montagne, de louer tes services ?

– Volontiers ! mais à condition de savoir quel serait mon salaire.

– Je te donnerai cinquante sous par jour, en plus d'une quantité de boisson forte et de nourriture ! »

En entendant parler de boisson, la réponse de Range-Montagne est favorable. Il avait probablement un faible pour la bouteille ! Et nos trois amis reprennent la route, tout en parlant de projets d'avenir. Ils cherchaient sans doute un gagne-pain.

Tout à coup, ils découvrent une belle maisonnette dans la forêt. Ils entrent. Tout y est préparé pour recevoir des visiteurs, nourriture, ameublement... Les trois copains pensent au confort qui les attend dans cette demeure. Comme ils ne trouvent personne, ils s'installent dans des chambres pourvus de lits et dorment.

Le lendemain matin, Mille-Livres, le chef de la bande, dit à Cul-Dur : « Aujourd'hui, tu vas rester ici, faire la garde et voir aux repas pendant que nous deux nous ferons une tournée de reconnaissance des lieux en forêt. »

Cul-Dur accepte de rester comme gardien et cuisinier. Peu après le départ de ses compagnons, Cul-Dur aperçoit le Prince-à-Nez-Rouge. Il ne manque pas de lui demander : « Qu'est-ce que tu fais ici, toi, Prince-à-Nez-Rouge ?

– Eh bien ! tu ne sais pas que je suis chez moi, ici ?

– Nous allons vérifier ton témoignage immédiatement ! »

Le Prince-à-Nez-Rouge, qui était d'une force passablement étonnante, commence à rouer Cul-Dur de coups solides et bien appliqués. Pendant cinq minutes, il le massacre, au point qu'il le laisse à demi-mort. Il quitte Cul-Dur avec une nouvelle menace. « Demain, je passerai dix minutes ici. Si je te trouve encore dans ma maison demain, je te donnerai une autre rincée plus cuisante que celle-ci ! »

Cul-Dur, vu son humiliation, se promet de ne pas déclarer son aventure à ses compagnons. Bientôt ces derniers regagnent la maison et commencent à questionner Cul-Dur : « As-tu vu quelqu'un, quelque chose ?

– Non ! Et vous autres ?

– Rien ! »

Le lendemain, Mille-Livres dit à Range-Montagne : « C'est à ton tour, aujourd'hui, de garder la maison ! » Cul-Dur se dit à lui-même : « Je vois déjà la rincée qu'il va recevoir du visiteur, pendant dix minutes ! » Cul-Dur et Mille-Livres partent en forêt. Le Prince-à-Nez-Rouge fait bientôt son apparition. « Comment, dit-il à Range-Montagne, tu es encore ici, toi ? Tu ne sembles pas te rappeler la volée de coups que je t'ai servie. Tu vas en encaisser une autre encore plus cuisante aujourd'hui ! »

Le Prince-à-Nez-Rouge lui administre une raclée de dix minutes et le laisse plus mort que vif en lui donnant cet avertissement : « Demain je reviendrai ; si je te trouve encore ici, je te massacrerai pendant quinze minutes ! » Le pauvre Range-Montagne pense dans son intérieur : « Je ne serai pas ici, sois-en certain ! »

Peu après, les deux explorateurs reviennent : « As-tu vu quelque chose d'anormal ?

– Non ; rien ! »

Cul-Dur se disait : « Il a dû se faire rosser de belle façon ! Pensez donc ; une raclée de dix minutes ! » Pour mettre fin à certains soupçons, Mille-Livres, alias Ti-Jean, déclare en présence de ses deux associés : « Demain, je resterai ici, à mon tour, pour me rendre compte par moi-même de ce qui se passe dans cette maison ! »

Le lendemain, Mille-Livres reste sur place alors que les deux autres compagnons se dirigent vers la forêt. Ils font quelques pas et bientôt la réflexion éclate : « Il va attraper toute une dégelée, s'il tombe pendant quinze minutes entre les mains du Prince-à-Nez-Rouge ! Il a failli avoir notre peau, une fois, en cinq minutes et l'autre fois, en dix... Pauvre Mille-Livres, il va y laisser ses os ! » Ils ne croyaient pas à la force peu ordinaire de leur chef.

Vers la même heure que les jours précédents, le Prince-à-Nez-Rouge fait son apparition dans la maison. « Comment, s'écrie-t-il, tu es encore ici, toi, après les raclées d'hier et d'avant-hier ? C'est aujourd'hui que tu vas y goûter !

– Ne chante pas le coq trop tôt ! Tu verras qui de nous va l'emporter... »

La bataille ne tarde pas à s'engager. Mille-Livres démontra dès le début qu'il n'était pas manchot. Il réussit à blesser sérieusement le visiteur tout en encaissant lui-même de durs coups. Le Prince-à-Nez-Rouge décida de se traîner péniblement hors de la demeure ; Mille-Livres eut la force de regarder par la fenêtre et de voir quelle direction prenait son adversaire. Il le vit disparaître dans une faille de rocher. « Ah ! se dit-il en lui-même, j'irai le visiter ce gentil ami ! »

Sur les entrefaites, Range-Montagne et Cul-Dur reviennent de leur excursion et lancent la question coutumière : « Comment t'en es-tu tiré ?

– Ah ! mes crapules ! Vous n'avez pas voulu me renseigner sur ce visiteur hargneux. Je l'ai rencontré, et, moi, je puis vous indiquer le lieu de sa cachette. Nous tenterons de le rejoindre, pas plus tard que demain ! Il s'est glissé dans une infractuosité de la montagne, là-bas ! »

Le lendemain, les trois associés se rendent à la montagne et repèrent la faille où est disparu le Prince-à-Nez-Rouge. Ils examinent les lieux et découvrent la bouche d'une sorte de puits. Au moyen du jonc qui croissait dans les environs, ils se fabriquent un panier ; le tilleul leur fournit l'écorce dont ils tissent un câble d'une longueur imposante. Ces préparatifs terminés, Mille-Livres fait monter Cul-Dur dans le panier : « Descends, lui dit-il, à la recherche de notre moineau ! Si la peur te fait trembler, secoue le câble et nous te ramènerons à la surface ! »

Cul-Dur se laisse descendre dans le puits pendant quelques minutes. Tout à coup, la frousse le gagne ; il avait attrapé tant de coups du Prince-à-Nez-Rouge, dans la maison, qu'il ne voulait pas risquer de le rencontrer dans un souterrain. Il secoue le câble. On retire le panier et l'on demande à Cul-Dur : « Qu'est-ce que tu as vu ?

– Rien ! »

Mille-Livres dit à Range-Montagne : « Vas-y à ton tour ! » Range-Montagne monte dans le panier et on le laisse descendre au bout du câble. Après quelques minutes, le câble s'agite et l'on ramène le panier à la surface. « Qu'as-tu vu, toi ? lui demande-t-on.

– Je n'ai rien vu ; rien !

– Bande de misérables froussards ! s'écrie Mille-Livres. Je vais descendre, moi, sous terre ! Êtes-vous capables de contrôler le panier même si j'y dépose ma canne ?

– Ah ! oui ; tu peux l'apporter ta canne ! »

Les trois associés tissent encore une allonge à leur câble de tilleul et surveillent la descente de Mille-Livres. Le câble se déroule, se déroule ; le panier descend toujours. . . Mais le câble est trop court pour atteindre le fond. Mille-Livres ne voit pas encore la fin de son voyage. Les deux compagnons tissent une nouvelle section de corde et permettent au panier de reprendre sa descente. Mille-Livres finit par s'immobiliser au fond du gouffre.

Le chef des associés s'aperçoit qu'il a abouti à un corridor de pierre. Il y découvre bientôt un cadavre. « Quelle sorte d'hommes habite ici ? Ils n'enterrent pas leurs morts ! » À l'aide de sa canne, Mille-Livres détache des pierres de la paroi du corridor, et en fait une sorte de tombe au cadavre trouvé. Il continue sa marche et parvient au bout du corridor de pierre. Une immense porte d'acier. . . Il frappe à cette porte. Une princesse se présente avec ces paroles peu accueillantes : « Dépêchez-vous de fuir, monsieur ! Il y va de votre vie ! Si le Prince-à-Nez-Rouge vous attrape. . .

– C'est exactement lui que je recherche !

– Eh bien ! revenez plutôt demain. Quand il sera couché, ce sera le temps de revenir. Il ne dort que cinq minutes. Ce soir, vous n'aurez pas de chance ! »

Le lendemain, Mille-Livres se présente encore à la porte. La princesse lui ouvre : « Le Prince-à-Nez-Rouge est à la veille de se lever ; il vous faudra attendre

quelques minutes. . . » Le génie se lève, et, en apercevant son ancien adversaire, le combat recommence et se poursuit pendant plusieurs minutes. Le Prince-à-Nez-Rouge se retire en disant à Mille-Livres : « Je vais revenir plus tard ! »

Deux autres fois on engagea la bataille, à deux autres reprises le Prince-à-Nez-Rouge dut demander quartier. Lors de la dernière rencontre, Mille-Livres eut gain de cause contre son adversaire. Le Prince-à-Nez-Rouge fut laissé sur le carreau. Les princesses se trouvaient délivrées. Elles sautent au cou de Mille-Livres en signe de reconnaissance.

Restait au héros à remonter les trois princesses à la surface. Ce n'était pas mince besogne ! Les princesses suivent Mille-Livres ; celui-ci les conduit au panier immobilisé au fond du puits. Une des princesses monte dans le panier, Mille-Livres secoue le câble ; les compagnons restés à la surface interprètent le signal et tirent le panier. Le poids de la charge leur indiqua que c'était un autre passager que Mille-Livres. Le panier parvient à la bouche du puits, les deux compagnons aperçoivent la princesse. Ils lui demandent un renseignement : « Combien en reste-t-il sous terre ?

– Il reste deux princesses en plus de Mille-Livres ! »

Les préposés au câble descendent le panier et retirent les deux princesses, la plus jeune en dernier lieu. Ils renvoient le panier au fond du puits dans l'intention de ramener Mille-Livres à la surface. Le chef de l'équipe monte dans le panier sans oublier sa canne. Cul-Dur et Range-Montagne tirent sur le câble pendant quelques minutes, puis s'échangent un plan : « Pourquoi ne pas couper le câble ? Nous pourrons épouser les filles pour les avoir sauvées, du moins nous l'affirmerons. Et lui. . . eh bien ! nous en serons libérés à tout jamais ! » À la fin de cette brève conversation, le panier n'était pas très éloigné de la bouche du puits ; les deux compagnons coupent le câble. Bedigne, bedagne. . . bedaragne ! Le panier s'écrase au fond du souterrain. Mille-Livres gît entre la vie et la mort sous un paquet de cordage.

Dans un conte, parfois les morts reviennent sur terre. Le cadavre que Mille-Livres avait enseveli apparaît tout à coup au mourant. Il se présente, une boîte d'onguent merveilleux en main, frotte Mille-Livres, le ramène à la santé et lui dit : « Tu as été trahi par tes deux compagnons. Ils t'ont abandonné et sont partis en compagnie des princesses dans l'intention de se faire passer pour leurs sauveteurs. Et toi, tu n'es pas sorti de ce souterrain. Comment vas-tu te tirer de cet abîme ?

– Ah ! je ne sais vraiment pas !

– Si j'étais jeune, dit le revenant, je pourrais probablement te tirer de ce puits, mais mon vieil âge m'en empêche. Cependant, je suis le maître de tous les renards de la terre. Je vais les convoquer et tenter de trouver dans le groupe un renard qui puisse te venir en aide. Mais pense que le puits est très profond ! »

Il lance un appel à ses renards ; ceux-ci accourent de partout. « Quelqu'un parmi vous, demande le revenant, est-il capable d'aider cet homme à sortir du puits ?

– Peut-être, répondent certains, mais il lui faudrait abandonner sa canne !

– Pourtant, Mille-Livres ne veut pas se séparer de sa canne, » rétorque le revenant.

Les renards repartent les uns après les autres. Tout à coup, un vieux renard, arrivé à la dernière minute, parvient près de son maître qui lui dit : « Serais-tu capable, toi, d'aider cet homme à sortir de ce puits tout en conservant sa canne ?

– Dans mon jeune âge, je l'aurais tiré d'ici sans difficulté, mais j'ai vieilli. Cependant, je puis essayer ! As-tu le poignet solide, demande-t-il à Mille-Livres ? Si ta main est solide, attrape le bout de queue qui me reste et ne me lâche pas ! »

Le renard fait un bond d'acrobate et s'élance vers la sortie du puits. Malheureusement la queue casse de nouveau et Mille-Livres dégringole dans le fond du souterrain. Le revenant l'attend au bas du puits, le lave et le ranime grâce à son onguent merveilleux. Pendant ce temps, le renard revient de sa course et s'informe de ce qui est arrivé. « Pauvre ami, dit-il, si tu m'avais attrapé la queue à une plus faible distance du croupion, tu serais hors du puits maintenant ! La queue est encore plus courte qu'auparavant, mais si tu peux te cramponner solidement à ce qui me reste de queue, je crois pouvoir te tirer de ce puits !

– Eh bien ! je vais y mettre toute la force de mes doigts ! »

Le renard prend un second élan, et parvient à la bouche du puits avec son lourd fardeau. « Bon ! dit le petit animal, ma mission est remplie ! Maintenant, rends-toi à la ville, à quelque distance d'ici ; c'est là où tes compagnons se sont réfugiés. Surveille-toi bien ! Tes anciens associés vont tout tenter pour se débarrasser de toi !

– Merci de tes services et de tes conseils ! » répond Mille-Livres.

Le renard fait ses adieux à son ami, et Mille-Livres file vers la ville indiquée. Il parvient chez un forgeron, s'engage comme ouvrier et y trouve un logis. Ses deux compagnons, encouragés par le roi, multipliaient les réunions de citoyens pour organiser des concours de force ou de lutte. Les spectateurs s'y rendaient en grand nombre. Le forgeron et sa femme assistaient régulièrement à ces spectacles et invitèrent bientôt Mille-Livres à les accompagner. L'aide du forgeron refusait toujours.

Un bon soir, à la suite d'une nouvelle invitation de son employeur, Mille-Livres se décide d'aller au spectacle et n'y apporte pas sa canne. Il entend le roi vanter la force et l'habileté des deux étrangers. D'après le monarque, ces hommes forts ont délivré ses princesses et ont mérité la main de ses filles.

Les deux compagnons font leur entrée dans l'arène, chacun lançant son défi à un adversaire possible. Mille-Livres se lève de son siège et crie : « Je vais vous affronter les deux ensemble, moi ! » Les spectateurs n'en croyaient pas leurs oreilles. Cul-Dur soupçonnant l'arrivée de Mille-Livres se retire de l'arène en pensant : « Ce n'est pas d'autre que lui ! Mais comment peut-il être rendu ici ? » Range-Montagne,

moins prudent que Cul-Dur, attend Mille-Livres. Ce dernier ne fait qu'une pirouette pour vaincre son adversaire.

À la suite de la victoire de Mille-Livres, le roi fut mis au courant de la vérité. Le vainqueur raconta les faits qui avaient accompagné l'exploit de sa descente sous terre ; c'est là qu'il avait délivré les princesses. Les deux traîtres furent jetés en prison et l'attitude du roi changea totalement. Mille-Livres, alias Ti-Jean, obtint l'une des princesses pour en faire son épouse et hérita en plus de la couronne royale.

Je n'en sais pas plus long. Il y avait peut-être plus de détails, mais je vous ai raconté ce que ma mémoire a conservé.

LE PRINCE-À-NEZ-ROUGE

Récit folklorique raconté, le 6 juillet 1975, à Field, Ontario, par Edmond Robidas (64 ans). Il apprit ce conte de son père, Georges Robidas, vers 1923 ; son père était âgé d'une quarantaine d'année à ce moment.

Enregistrement no 3822. Contes-types 301 III a, b, I (fort, origine non mentionnée) 400 V f (trois fées), 301 II a, b, c, d (compagnons) III a, b, IV, a (bat Prince-à Nez-Rouge à la troisième rencontre au moyen de sa canne de fer) 505 et 506 (aidé par le mort reconnaissant), 301 V a, b (sort à l'aide d'un renard), e, VI (reconnu lors d'un concours de force organisé par le roi).

Enn' fois, c'ést bon d' vous dire, c'st in roi p'i' enn' reine, p'i' i' ava'ent t'oâs en... t'oâs filles. P'i' à chaqu' fois que une arrivè' à l'âg' de vingt ans, 'a disparaissa't ; 'a été' enl'vée.

Fa't que le roi f... s'asseyè' à trouver... à fair' dés r'cherches, p'i' i' disa't c'ta't l' Prince-à-nez-rouge, mé' i' y ava't... parsonn' l'ava't vu. P'is quand c'ést v'nu à 'a deuxième, i' a arrivé la minm' chose ; 'a a disparu. Pâs d' traç' d'où c' qu' 'a éta't. P'is la t'oâsième a arrivé, 'a a disparu, elle aussi, à l'âg' de vingt ans. Fa't qu' lâ le roi s'ést trouvé pâs mal découragé. Fa't qu'i' a fait' in ban que celui qui trouvèra't sa fille, sa princesse, qu'i'... s'ra't récompensé.

Fa't qu'i' y avè' enn' pauv' famille, pâs b'en loin de d' lâ. Fa't que l' plus vieux — i' y ava't t'oâs enfants, lâ — fa't que l' plus vieux, i' dit : « J' m'en vâ' allé' à r'cherche, moé ! » Pârt, p'is s'en vâ. I' a pâs trouvé ; i' r'vient, trouva't r'guien.

I' 'n ava't l' plus jeun' d' la gagn [gang][1] lâ, lui, i' s'app'la't Ti-Jean. I' dit : « J' vâ' allé' 'oèr, moé ! » C' fa't qu'i' s'en vâ 'oèr le roi, p'i' i' propos' de charcher pour. I' ont ri d' lui, t'sé's. Fa't qu'i' dit : « J' vâ' aller, mé', i' dit, ça m' pren enn' canne, p'i' i' dit, faut j' la faiz' fair' su' l' forgeron. » C' fa't qu' tout l' mond' trouva't çâ comique : i' s' faisa't faire enn' canne, enn' cann' de mill' liv's.

---

1. *Gang* (angl.) : Groupe, famille.

Fa't qu'i' l'â fait forger, te'hou's [toujours]. Fa't qu' le roi l'a avancé[2] pour... pour çâ. Fa't que, à tout's lés soèrs, le monde alla't voèr qui c' qui gu'ira't qu'ri[3] la canne après qu' 'a â été fini. Ça a pri' in an et in jour pour fair' la canne.

Fa't qu' mon bon... mon Jean arriv' lâ, p'is prend son p'tit doigt, po'gn' la canne, commence à swigner [to swing][4] çâ en l'air. Ah ! Môseusse, i' éta't pâs mal fort ! Fa't qu'i' y avè' enn' rout' qui s'en alla't dans l' boâs. Fa't qu'i' prend c'tte tréll-lâ [trail][5] à travers du boâs ; marcha't, marche... I' a fait' cent mill's.

I' a arrivé su' in p'tit' château, pâ' in p'tit château, in p'tit chac [schack][6] dans l' boâs. Fa't qu'i' frappe à 'a porte. Enn' vieill' fée qu'i' y ava't lâ, enn' vieill' qui éta't lâ. 'A rouv' la port' p'i' 'a dit : « Bonjour, mon p'tit garçon !

– Bonjour, vieill' grand-mére ! »

I' d'mand' pour coucher. « Ah b'en ! 'a dit, c'ést b'en d' valeur[7], mé' 'a dit, j'ai pâs d' place, 'a dit, vâ folloèr vous couché' à terre !

– B'en, i' dit, c'ést b'en correck ! »

Tout en veillant, commence à parler de quoi c' qu'i' étè' aller voèr pour ; i' gu'i d'manda't si i's connaissa'ent l' Prince-à-nez-rouge. Ah ! 'a l' conna't pâs. « J' n'ai jamè' entendu parler. Mé', 'a dit, moé, 'a dit, j' su's la maîtress' de tout's lés bêt's qu'i' y â su' 'a terre, lés bêt's féroces. Es-tu çartain qu' c'st un' bête ?

– Je l' sé's pâs.

– 'A dit, d'main matin, 'a dit, j' lés appell'rai ! »

Fa't qu'i' s'ést couché. L' lend'main matin 'a prend son p'tit sifflet, 'a lâche in siff'e. Tout's lés bêt's vienn'nt de tout bord, d' tout côté. « Connaissez-vous l' Prince-à-nez-rouge ?

– Non !

– Non ! »

Pâ' in l' connaissa't. Eur'marcie la bonn' femme. « J'ai un' de més sœurs qui reste à cent mill's d'ici. Elle, 'a... peut-êt' qu' 'a l' connaîtra't. » Fait que, i' s' ren au bout' d' son cent milles. Fa't que parle, i' d'mande à couché' à 'a vieill' qu'i' y â lâ. 'A dit : « C' correck ! » 'A gu'i donne enn' plaç' pour couché' à terre.

P'is l' lend'main matin, 'a gu'i dit qu' 'a éta't la maîtress' de tout's lés poissons. 'A dit : « Peut-êt' qu' ça s'rè' in poèsson, 'a dit, j' lés appell'rai. » Fa't que l' matin arrive, appell' tout's sés poissons. Parsonn' le connaissa't. I' 'n n-â dés vieux, i' ont dit : « C' tu tout' ?

---

2. *Avancer* (à quelqu'un) : Faire crédit, se porter garant, prêter.
3. *Quérir* [quéri'] : Chercher.
4. *Swing* [to] (angl.) : Faire pivoter, virevolter.
5. *Trail* (angl.) : Sentier, chemin à peine tracé.
6. *Shack* (angl.) : Habitation primitive ; masure, camp de bois rond.
7. *Valeur* (de) : Regrettable, malheureux.

– Ah, b'en ! i' 'n â in qui a dit : i' 'n â encôre enn' coup'e [couple] en arguiére, dés vieux, lâ, sont plus vieux qu' lés aut's, peut-êt' qu' ça s'ra't çâ ! »

Fa't qu'i' on arrivé lent'men aprè' eux aut'es. 'A leu' d'mand' quo'... si i's connaissa'ent l' Prince-à-nez-rouge. « Ah ! Ah, non ! On l'â jamè' entendu parler ni vu ! »

Fa't qu' 'a lés... r'marcie 'a bonn' femm' p'i' r'pâr' encôre. A deux cents mill's c' coup 'citt' pour l'aut' sœur, pour son aut' sœur ; 'a ress' [reste] à deux cents mill's d'icitte, peut-êt' qu'elle, 'a l' connaîtra't. Fa't qu'i' march' lés deux cents milles ; dan in cont' ça vâ to'hours vite !

Rendu à deux cents milles, frappe à 'a porte, c'ta't just' pour l'entend'e : « Rentrez ! » Enn' p'tit' voix bâsse. Fa't qu'i' rent'e : « J'vâ' êt' b'en arrangé icitte ! 'A d' la misère 'a s' traîner. » Fa't que i' gu'i d'mand' si alle ava't déjâ entendu parler du Prince-à-nez-rouge !

– Non ! C'fa't b'en longtemps j' ress' 'cit' p'is j' n'ai pâ' entendu parler. Mé', 'a dit, j' su's la maîtress' de tout's lés oéseaux. 'A dit, peut-êt' ça s'ra't çâ, in oéseau, si c'ést pâ' enn' bêt' féroce, si c'ést pâ' in poésson, ça peu' êt' in oéseau. B'en, 'a dit, j' vâ' 'és app'ler ! »

L' lend'main matin alle appelle. Prend son p'tit sifflet, p'i' 'a lâche in siff'e. Lés oéseaux, ça commence à arriver. I' 'n n-ava't de tout's lés sort's : dés gros, dés p'tits, dés jolis, dés pâs trop jolis. Fa't que : « Connaissez-vous l' Prince-à-nez-rouge ?

– Non !

– Non !

– Non !

– Fa't qu' i' ont dit, c' tu tout' ?

– B'en, i' ont dit, i' 'n n-â in vieux qui s'en vien en arguiére, in vieux t-aigle, lâ. I' â d' l'air à a'oèr d' la misère à s'en v'nir ; ça vâ prend' à p' prè' enn' quinzain' de menute' avant qu'i' soeill' rendu ! »

I' arrive, p'i' i' s' lâche à terre. Fa't qu'i' éta't b'en fatigué. I' se r'pôse in p'tit peu. « Heille ! Connais-tu... âs-tu déjâ entendu parler du Prince-à-nez-rouge ?

– B'en, i' dit, j' sé's pâs. J' l'ai vu pâsser, l'aut' jour. C'st in homme, mé' i' dit, i' â dés ailes, i' vola't, p'i' i' s'en alla't dans c' direction-lâ. I' porta't que'qu' chos' sous son aile. I' s'en alla't d' c' côté-lâ. C'ést tout' quoi j' peux vous dire. »

Fa't qu' le gâ' écouta't tout çâ. Fa't que, i' r'marcie la vieill' grand-mére, p'i' i' prend sa route. I' conduit çâ p'us [plus] loin ; i' â marché longtemps. I' arrive à enn' montagne, enn' gross' montagne. I' r'garde en l'air, i' aparçoé' in gârs qui faisa't d's efforts pour s' glisser su' l' bord d' la montagne ; c'ta' haut. P'is, en bâs, c' tout' du rocher vif. « Dis-moé don, guiâb'e ! i' dit, quo' c' qu'i' â envie d' fair' lâ ? »

Fa't que l' gârs, i' s' lance, p'i' i' saute en bâs. I' arriv' su' l' rocher vif, p'is lés morceaux d' roche' r'vola'ent[8] su' in bord p'is su' l'aut'e, su' tou' 'és côtés. Fa't qu'i' s' lev' de d' lâ. I' dit : « Écoutez don, mecieu', i' dit, comment c' vous app'lez, vous ?

– Moé, i' dit, j' m'appell' Cul-Dur.

– Ah b'en, i' dit, tu port's b'en ton nom, 'Stie !

– P'i' i' dit, vous ?

– Mill'-Liv's !

– Tu saurâs, i' dit, j' peux pâ' 'oèr. . . i' dit, tu port's le quien [tien] toé 'tou[9].

– I' dit, tu t'engag'ra's pâs, i' dit, cinquant' cenn's par jour, d' quoi boére, à mangé' en masse ![10]

– All right ! »

I' s'engage, i's part'nt t' lés deu' ensemb'e en route. I' ont fait' à peu prè' enn' cinquantain' de milles, i' arrive à deux montagn's qui éta'ent collée' ensemb'e. I' y avè' in gârs qui étè' accoté[11] p'i' i' étè' aprè' éloègné' 'és montagnes. Fa't qu'i' dit. . . i' parle au gârs, i' dit : « 'Cou' don, i' dit, quo' c' vous fait's lâ, mecieu' ?

– B'en, i' dit, j' t-après ranger cés deux montagn's-lâ, p'i' i' dit, pou'oèr pâsser, p'is ça m' racourcira't d' beaucoup d' milles. »

– Ranger deux montagnes ! I' ont dit, comment c' vous app'lez, vous ?

– B'en, i' dit, j' m'appell' Rang'-Montagne.

– On voé' b'en çâ ! Tu port's ton nom !

– D'mande in à l'aut'e, i' dit, toé ?

– Cul-Dur !

– P'is vous ?

– I' dit Mill'-Liv's ! T' t'engag'rais pâs ?

– Ah b'en ! j' m'engag'ra's b'en. Ça dépend, i' dit, comment c' que ça peille [paie] !

– Cinquant' cenn's par jour, p'i' i' dit, d' quoi à manger p'is boére ! »

Ah ! quand qu'i' â entendu parler d' boére, i' éta't. . . ça faisa't pâs mal son affaire, faut crèr' qu'i' aima't la boésson in peu. V'lâ qu'i' s'en von [vont] en rout' tout' lés t'oâs. P'is, en s'en allant, i' ont commencé d' parler quo' c' c'ést qu'i's voula'ent fére. . . i's s'en allè' 'oèr pour. . .

---

8. *Revoler* : Jaillir, être projeté au loin.
9. *'tou* (itou) : Aussi.
10. *Masse* (en) : Abondamment, en grande quantité.
11. *Accoté* : Appuyé, arc-bouté.

I' on arrivé à in beau p'tit chac [shack] qu'i' y ava't lâ. Tout éta't d'dans, l' manger, tout', b'en... réguiné [rigging][12]. I' ont dit : « On vâ êt' b'en, icitte. » I' y ava't parsonn' lâ. Fa't qu'i's rent' tout' lés t'oâs, p'is s'installent, i' y ava't dés lits pour coucher ; i's s' couchent.

L' lend'main matin, Mill'-Liv's, c'ta't... c'ést lui qui conduisa't la gamique [gimmick][13]. I' di' à Cul-Dur, i' dit : « Toé, tu vâs gardé' au'jourd'hui, p'is n'us aut's, moé p'is Rang'-Montagne, on vâ aller fair' dés tournée' à l'entour, 'oèr si ô' 'oèra't pâs que'qu' chose. »

Fa't qu' Cul-Dur â resté, fait que... pour faire à manger. Quant' lés aut'e' ont 'té partis, mon Prince-à-nez-rouge r'ssout-i' pâs ! « Comment, i' dit, quoi c' que tu fè' icitte, toé ?

– B'en, i' dit, quand... tu sé's pâs qu' ça m'appartient, çâ ?

– On vâ b'en 'oèr à çâ ! »

Fa't qu'i' éta't pâs mal capab'e, l' Prince-à-nez-rouge, lui. I' commence à te l' varger pour cinq menutes. Il l'ava't b'en proch' tué dans cinq menutes. I' dit : « Si t'és t-icitt' encôr' demain, i' dit, m'â' êt' dix menutes, p'i' i' dit, tu vâs 'n n-a'oèr toute une ! »

Fa't qu' lui, i' voula't pâs s' déclâré' aux aut's, lés aut's gârs... Lés deux aut'e' arrivent : « P'is, âs-tu vu d' quoi ?

– Non ! Vous aut's ?

– Non !

– Fa't qu'i' di' à Rang'-Montagne, mon Mill'-Liv's di' à Rang'-Montagne : tu vâs garder, toé, auhourd'hui [aujourd'hui]. »

Mill'-Liv's [Cul-Dur] di' en lui-minme, i' dit : « I' vâ 'n a'oèr toute une ! Dix menut's de temps ! » Comm' de fait', lés v'lâ partis, lés deu' ensemb'e, Mill'-Liv's p'is Cul-Dur. Mon Prince-à-nez-rouge arrive encôre. « Comment ? I' dit, t' és t-encôre icitte, i' dit, après ta volée qu' t' âs vue [eue] hier, p'is t' és t-encôre icitte ! B'en, i' dit, tu vâs 'n a'oèr une, auho'rd'hui ! »

I' t' l'â vargé pour enne... dix menut's de temps. Il l'ava't b'en proch' tué ! Fait qu'i' pârt, p'i' i' s'en r'tourne. I' dit : « Demain, i' dit, m'â' êt' quinz' menutes ; i' dit, si t'és t-icitte, i' dit, tu vâs 'n a'oèr pour quinz' menut's de temps ! » Fait qu'i' di' en lui-minme : « J' s'rai pâs écitt', çartain ! »

Fa't qu' lés deux aut'e' arriv'nt p'is : « As-tu vu d' quoi ?

– Non ! »

---

12. *Rigging* (angl.) : Accoutrement, gréement. *Réguiné* : Organisé, fourni...
13. *Gimmick* (angl.) : Le groupe, l'entreprise, l'excursion.

P'is l'aut'e, Cul-Dur, i' di' en lui-minme : « I' 'n n-â eu une ! » I' sava't qu' c'ta't pour êt' dix menutes. Fa't que après que... i' dit : « B'en, i' dit, moé, i' dit, m'en vâs rester d'main, moé, à mon tour, m'â' 'oèr moé, i' dit, quoi c' qui s' pâsse ! »

Fa't qu' lés deux aut's quand i' ont parti, i' ont pâs 'té b'en b'en loin, hein ! I' ont dit : « I' vâ 'n n-a'oèr tout' un' pour quinz' menutes ! I' â râsé d' nous tuer pour cinq menut's p'is dix menutes. P'is, i' dit : Tu vâ b'en 'n a'oèr un' pour t' tuer. » I' l' pensa't pâs comm' çâ.

V'lâ mon Prince-à-nez-roug' qui r'ssou' encôre. « Comment ! I' dit, t' és t-encôr' icitte, i' dit, après lés deux volées qu' t'âs mangée' hier p'i' avan-hier. B'en, c' coup 'citte, i' dit, tu vâs 'n n-a'oèr.

– I' dit, on vâ 'oèr, i' dit, qui c' que c'ést qui vâ emporter ! »

Lés v'lâ parti' à s' batt'e, bon ! P'is l'aut'e, lâ, Rang'-Montagne... ah ! j' veux dir' Mill'-Liv's, c'tait pâ' in manchotte, hein ! I' t'â' vargé l'aut'e, le Prince-à-nez-rouge assez que, à leu' deux, i' 'taient pâs mal massacrés, 'és deux, mé' lui, i' avè' encôr' la forç' d'allé' 'oèr ; i' â r'gardé par le châssis, par la f'nêt' de v'où c'qu'i' alla't. I' l'â vu rentrer dan enn' craqu' de roche. « C' correck ! i' dit, j' m'â' aller l' voèr ! »

Lés deux aut'e' arriv'nt p'is : « Comment ça été ?

– Ah ! i' dit, més môsseusse, i' dit, vous m'avez pâs voulu me l' dire, hein ! Mé', i' dit, moé, j' sé' où c' qu'i' ést allé. Demain, i' dit, on vâ allé' 'oèr pour, i' dit. I' ést rentré dan enn' craqu' de roche' au bout d' la montagne, là-bâs ! »

Fa't qu'i's s' sont rendus tout's lés t'oâs lâ, à la montagne, lâ, à 'a craqu' de roche. Fa't qu'i' on examiné çâ. I' y â in grand trou, lâ ! I' ont dit : « Quiens, i' ont dit, on vâ s' faire in pagnier. » C'fa't qu'i' y ava't du jonc, lâ, i's sont fait' in pagnier ; après çâ, i' ont fait' du câb' t'sé' a'ec du boâs blanc[14], i's s' sont fait' du câb'e. I's 'n ont fait' in... pâs mal long... i's pensa'ent de sor... P'is lâ, i' ont descendu. I's fon [font] embarquer Cul-Dur dedans, i' dit : « Vâs-y 'oèr, toé, p'i' i' dit, si t' âs pêur, i' dit, tu brâss'râs l' câb'e ! »

I' â descendu in bout ; la pêur l'â pris, hein ! Fa't qu'i' s'ést fait', i' avait mangé enn' volée, hein ! par... au shack. I' voula't pâs le r'rencontrer là-d'dans. Fa't qu'i' brâss' le câb'e. « Quo' c' t' âs vu ?

– R'guien !

– I' di' à Rang'-Montagne, embarque à ton tour. »

I' embarque, i' descend, i' â 'té in peu plus loin. Brâss' le câb'e, lui 'tou. « C' t' âs vu ?

– Rien !

– Maudit' band' de peureux, i' dit, m'âs gu'y aller, moé ! Et's-vous capab's me descend'e avec ma canne ?

---

14. *Bois blanc* : Tilleul.

– Ah ! i' di' oui ! »

I' ont fait' d'aut' câb'e, p'i' ils l'ont descendu, descend ! Tire après l' câb'e ! Descend p'is descend. I' voya't pâs l' fond. C' fait qu'i' on arrivé au bout du câb'e, p'i' i' ont r'fait' d'aut' câb'e, p'i' i's l'ont r'descendu encôre. Quand qu'i' arrivé en bâs, b'en, i' arriv' lâ, i' aparçoé' tout' d' la roche, in pâssage. I' y avè' in mort, lâ, à côté. « Tu parl's du môseuss' de monde, i' dit, i' enterr'nt pâs leu's morts, icitte ! »

Prend sa cann' p'is commence à câsser d' la roche, p'i' il l'enterre a'ec d' la roche. Continue. Arrive à l'aut' bout, i' y avè' enn' porte, enn' grand porte en fer. I' frappe à 'a porte. C' fait qu'un' dés princesse' r'ssou' à 'a porte. 'A dit : « En-allez-vous-en, mecieu', 'a dit, vot' vie ést au bout' si i' vous prend...

– I' dit, c'ést lui j' cour' après.

– B'en, 'a dit, c' pâs l' temps, lâ. 'A dit, d'main, 'a dit, i' vâ s' coucher, lâ. 'A dit, à soèr, lâ, p'i' 'a dit, vous viendrez dans c' temps-lâ. 'A dit, i' 'n n'â 'ienqu' pour que'qu's menut' qu'i' dort ; cinq menut's de temps ! »

Fa't qu'i' arrive. 'A dit : « B'en, i' ést à 'a veill' d' se l'ver ; p'u' 'ienqu' cinq menutes ! S' vous voulé' attend'... qu'il attend'e ! » Quand i' s'ést l'vé, il l'aparçoé'. Ah ! i's s' sont battus pour enn' p'tit' secousse[15], lâ. Fa't qu' lâ, i' s'ést en-allé. « Mé', i' dit, m'âs r'venir ! »

Fa't quand qu'i' â r'venu... ça gu'i â arrivé t'oâs fois d' minme. La t'oâsièm' fois, il l'â battu ; i' â resté lâ. Fa't qu' lâ, folla't qu'i' sort' lés princess's de d'lâ. Fa't qu' lés princesse' ont sauté au cou, pui' i' l'ava't délivrée, lâ. I' s'en r'tourna't pour monter ; c'ta't pour sortir du trou, lâ ! Par'nt p'is s'en vont. Arrivé au trou, l' pagnié' éta't lâ.

Fè' embarqué' une, brâss' le câb'e, lés gâ' i' ont dit : « Quiens ! » I's lèv'nt le câb'e ; i's s' sont aparçus c'éta't pâs trop pésant. « Ça doé' êt' d'aut' chose ! » Mont' le câb'e, p'i' i' r'ssou' enn' princesse. I' ont dit : « I' 'n n-â-tu d'aut's ?

– B'en, 'a dit, i' 'n n-â deux aut's p'is Mill'-Liv'es ! »

I's descend'nt le câb' p'is fon embarqué' 'a deuxième ; p'is la plus jeune â embarqué 'a dargniére. Fa't qu'i's r'mont'nt çâ. I' dit : « I' rest' Mill'-Liv's ! » Descend'nt le câb'e' encôre. Lâ, Mill'-Liv'e' embarque avec sa canne. I's l' monte' in bout' ; i' ont dit : « Pourquoi c' qu'on coup' pâs l' câb'e ? On vâ a'oèr lés fille' à n'us aut's ! P'is lui... on vâ pâsser pour a'oèr délivré 'és filles.

– Fa't qu'i' ont dit, c'ést correck ! »

Coup'nt le câb'e ! P'i' i' éta't rendu b'en proche en haut. Bedigne, bedagne, en bâs ! I' r'ssou' en bâs b'en proch' mort. Le vieux qu'i' avè' enterré, lâ, i' ést r'venu, i' ést v'nu prend' son secours. Dan in conte, çâ, ça r'vient. I' vien a'ec enn' p'tit' boêt' d'onguent p'i' i' l' frotte, p'i' i' l' fa't r'venir. I' dit : « T' été trahi, i' dit, par tés deux

15. *Secousse* : Laps de temps ; espace de temps.

chomm' [chums][16]. I' dit, lâ, i's sont partis p'i' i's s'en von a'ec lés princesses, i's vont dir' qu' c'st eux aut's, lâ. Mé', i' dit, toé, t' és pâs sorti d'icitte, lâ ! Comment tu vâs r'sortir d'icitte ?

– Je l' sé's b'en pâs, l' sort !

– I' dit, moé, dans mon jeun' temps, i' dit, 'ted b'en j'a'rè' été capab' te sortir d'icitte, mé' i' dit, lâ, j' pâs capab'. Mé', i' dit, j' su's maît' de tout's lés r'nârds. I' dit, j' vâ' 'és app'ler, p'i' i' dit, peut-êt' qu'i' y en â dan 'a gagn' [gang]. Mé', i' dit, c'ést haut sortir d' 'citte ! »

Fa't qu'i' â app'lé lés r'nârds. Ça v'na't. « Et's-vous capab's de sortir c't homm'-lâ d'icitte ?

– I' y en â qui disent : oué ! 'Ted b'en, mé' pâs sa canne avec.

– Mé', i' dit, i' prend sa canne avec. »

Fa't qu' ça s'en r'tourna't. Te'hours b'en i' y avè' in vieux r'nârd qu' â r'ssoud l' dargnier d' tout'. I' arrive, i' rent'e. P'i' i' dit : « 'Cou' don, toé, i' dit, és-tu capab' d' sortir c't homm'-lâ d'icitt' avec sa canne ? »

S' mè' à r'gârder : « Dans mon jeune temps, i' dit, ça a'rè' été r'guien pour moé sortir ça d'icitte, mé', i' dit, lâ, j' pâs mal vieux. Mé', i' dit, j' peu' asseyer. I' dit, âs-tu enn' bonn' po'gne ? I' dit, po'gn'-toé après l' p'tit bout d' queue qui m' reste, po'gn'-toé après çâ, quiens-toé b'en ! »

I' t' fè' in saut. Comme i' arrive en l'air, la queue câsse. Ah ! r'tourne encôre en bâs. B'en l' p'tit vieu' étè' encôr' lâ, il l'â lavé, p'i' i' gu'i â pâssé d' l'onguent pour le faire r'venir. Le r'nâr' i' â r'venu vit' par darguiére 'oèr quo' c'ést qu'i' été' arrivé. « B'en, i' dit, mon vieux, i' dit, si t' ava's po'gné in peu plus proche, i' dit, j' te sorta's. La queue â câssé. M'en reste in peu. Mé', i' dit, si t' és capab'e te t'nir après c' bout'-lâ, i' dit, j' pense j' te sors d'icitt' !

– B'en, i' dit, j' m' âs forcé' in coup ! »

I' s' lance. Lâ, i' â sorti drette en haut, drette en dohors, i' arrive en haut. « Bon ! B'en, i' dit, ma mission ést fénie ! » Fait sés adieux p'i' i' dit : « Vâ t'en, i' dit, dan 'a vill' p'us loin d'icitte, i' y â enn' ville, lâ, p'is c'ést lâ que tés t'oâs... tés deux gârs sont rendus. P'i' i' dit, prends garde à toé, parç' qu'i's vont charcher tout's sort's de chos's pour te fair' périr.

– B'en correck ! »

Bon ! I' r'marcie son r'nârd p'is pârt. S'en vâ su' enn' p'tit boutiqu' de forg' qu'i' y avait, pâs b'en loin de d'lâ. I' s'engage, to'hou's... I' resta't lâ. P'is lés aut's, lés t'oâs, lés deux aut's gâ' i's faisa'ent dés salles... dés rencont'e' avec lés... pour rencontrer lés meilleur' homm's pour s' batte avec. Tout l' monde allè' 'oèr.

16. *Chum* (angl.) : Ami, associé, intime.

Le forgeron p'is sa femme alla'ent voèr : p'i' i's d'manda'ent te'jours pour lui aller, p'i' i' voula't pâ' gu'y aller. Fa't qu' la t'oâsièm' fois, b'en, i' dit : « B'en, j' vâ' allé', i' dit, c' coup 'citte. I' dit, m'âs. . . m' rentrer, lâ ! » P'i' i' â laissé sa canne, i' a pâ' am'né sa canne, c' coup-lâ.

I' arriv' lâ, p'is le roi, i' vanta't sés deux hommes, hein ! C'tè' eux aut's qui ava'ent délivré sés princess's p'i' i' lés ava't tout's délivrées, p'is c'tè' eux aut's qu' éta'ent s'ppôsés lés a'oèr. I' 'nn â in qui. . . « J' m'en vâ' 'és prend' tout's lés deu' à 'a fois, i' dit. »

Le mond' crèya't pâs çâ. Quand. . . i' en â in dés deux qui â baqué [to back][18]. Cul-Dur i' â baqué, i' l'â r'connu. I' dit : « C'ést pâs d'aut' que lui ! I' dit, comment c' qu'i' peu êt' rendu icitte ? » I' a baqué.

L'aut' s'ést pri' avec. Ça été enne affair' de r'guien pour lui. Lâ, le roi, i' dit, b'en, lâ, i' â conté son histoèr' comm' quoi qu' c'ést lui qui 'és ava't délivrées. I' ont fait' mett' lés deux aut' en prison. Mé', ça a tout changé 'és choses ; lâ, i' a eu la princesse, p'is la couronn' du roi, en marguiage, i' ava't choésі dan 'és t'oâss'.

I' s'ést marié avec une, p'is le roi gu'i â donné sa couronne, p'is lâ, b'en, j'en sé's pâs plus long. I' y â peut-êt' d'aut' chose, j' m'en rappell' p'us. I' 'n n-ava't d'aut' chose, j' m'en rappell' p'us !

17. *Rond* : Arène.
18. *Back* [to] (angl.) ; Reculer, se retirer d'un pari.

22 – LE PRINCE RAQUETTE

Je vais vous raconter l'histoire d'une jeune fille, jolie et douée d'une voix merveilleuse, qui gardait les moutons chez un roi. Le prince jetait un coup d'œil intéressé sur la petite bergère ; le roi lui-même n'y semblait pas indifférent.

Un bon jour, le roi décide de trouver une épouse à son fils. La petite bergère fut l'heureuse élue. Mais il fallait auparavant lui donner une éducation soignée. Le roi s'en ouvre donc à sa femme : « Nous allons la placer dans un couvent ! lui dit-il.

– Entendu, mon mari ! » acquiesce la reine.

À l'insu du prince, le roi et la reine conduisent donc la bergère dans un couvent et défendent strictement à la supérieure de tolérer quelque visiteur que ce soit chez la jeune fille.

Le prince se baladait à cheval dans les rues de la ville, il s'arrête, un jour, devant le couvent. À une fenêtre du dernier étage, il aperçoit soudain une belle jeune fille et l'entend chanter. Le prince, épris d'un ardent désir de la rencontrer, s'empresse de frapper à la porte du couvent : « Me donnez-vous la permission, bonne Sœur, de rendre visite à la jeune fille qui loge ici, au dernier étage, et qui chante si bien ?

– Cette pensionnaire ne doit recevoir aucun visiteur ! répond la religieuse. C'est un ordre de son père !

– Ah ! Seulement quelques minutes, ma Sœur ! » implore le prince.

La bonne Mère Supérieure se dit alors : « S'il ne passe que quelques minutes en sa compagnie, je n'y vois pas tellement d'inconvénients ! » Elle se rend donc à la demande du prince et laisse monter le visiteur à la chambre de la jeune fille. Quelques mois plus tard, elle remarque chez la petite pensionnaire des signes non douteux ; la jeune fille portait un enfant ! La pauvre Sœur en fait prévenir le roi. Il fallait qu'il soit averti de la chose. Assez de mauvaise humeur, le roi se dit : « Puisqu'il en est ainsi, il faut à tout prix les marier ! Mais je ne veux plus entendre parler d'eux ! »

Aussitôt les noces célébrées, le roi se débarrasse des nouveaux époux et de leur enfant : il les embarque dans une chaloupe et les lance sur la mer, à la grâce de Dieu ! Quelques jours plus tard, la chaloupe s'arrête sur une sorte d'îlot. Les voilà

donc tous trois prisonniers ! Bientôt, ils voient approcher une immense bête noire. La bête s'arrête tout près de la chaloupe : « Prince Raquette, dit-elle, grimpe sur mon dos ! » Le prince n'avait pas d'autre choix que d'obéir.

La bête le transporte alors sur l'autre rive et le dépose sur la grève. Puis elle saisit le jeune homme et le dévore sous les yeux de sa femme et de son enfant. La bête replonge à l'eau et revient de nouveau sur l'îlot.

« Grimpe sur mon dos avec ton enfant ! » ordonne-t-elle à la princesse. Celle-ci est bien obligée d'obéir. Le monstre les abandonne sur la grève et disparaît aussitôt, laissant là la jeune mère et son enfant. Aussi longtemps que le rejeton ne fut pas assez grand pour venir en aide à sa mère, la malheureuse dut se nourrir d'insectes, d'oiseaux et de racines.

Quand son fils fut devenu adolescent, il se fabriqua un arc et des flèches pour abattre des oiseaux. Chaque jour, il partait ainsi en quête de gibier.

Un bon matin, le jeune garçon aperçoit un gigantesque oiseau blanc : « Tiens ! s'écrie-t-il, fou de joie ; enfin un oiseau de taille respectable ! Voilà un gibier plus intéressant que ces pauvres petits oiseaux ! » Le jeune chasseur décoche une flèche, puis une autre. Toute la journée, il s'évertue à atteindre l'oiseau, mais peine perdue ! L'oiseau change de branche et se montre intouchable. Intrigué, il raconte cette aventure à sa mère. « Ah ! Ne t'en occupe donc pas ! répond-elle. Tu sais bien que cet oiseau est plus habile que toi !

– Ah ! Je veux l'attraper à tout prix ! »

Le jeune homme passe sa journée du lendemain à harceler de ses flèches son fameux gibier. . . mais encore en vain. À son retour de chasse, il raconte de nouveau ses déboires à sa mère : « Ah ! lui répond-elle. Je t'ai pourtant dit de ne pas t'en occuper ! Tu es encore revenu bredouille ! Nous n'aurons pratiquement rien à manger, ce soir !

– Vous verrez ; je réussirai bien à l'abattre, maman ! »

Le lendemain, le jeune chasseur retourne à la chasse. Son gibier l'attendait. L'adolescent lui décoche une première flèche et le manque. « Hé ! mon garçon, lui crie l'oiseau, tu perds ton temps ! Tu auras beau tirer toute la journée, tu n'arriveras jamais à me frapper ! Cependant, j'ai un secret à te confier. Demande à ta mère si elle se rappelle l'endroit où les os de ton père ont été enterrés. Rends-toi au point qu'elle t'indiquera, creuse un trou dans la terre ; tu vas y découvrir un ruban que tu enrouleras à ton bras. Si tu continues à creuser, tu vas mettre la main sur un cheval ; à un niveau un peu plus bas, tu découvriras un sabre. Au moyen de ces trois merveilles, tu gagneras ta vie plus facilement. »

Le jeune homme revient alors vers sa mère et lui fait part de son aventure : « Bien ! lui répond-elle, je crois pouvoir m'en souvenir. Suis-moi ! »

Une fois sur les lieux, la mère dit à son fils : « Nous y voici ! » Le jeune prince se met alors à fouiller la terre ; il trouve d'abord un ruban qu'il s'empresse de nouer

autour de son bras. Puis il recommence à creuser de plus belle. À force de plonger plus avant dans le sol, il met la main sur un cheval. « Diable ! s'exclame-t-il alors, l'oiseau ne m'a pas menti ! »

Le prince creuse le sol à un troisième niveau et découvre un sabre : « Eh bien ! ma vie est assurée ! » s'exclame-t-il.

À partir de ce jour, le prince se met à attraper du gibier plus facilement.

Un bon matin, le jeune homme décide de partir à l'aventure. Il s'engage sur une route, porté par son cheval, et aperçoit bientôt, à l'horizon, un château sur le toit duquel il remarque trois têtes. « Veux-tu bien me dire qu'est-ce qu'il y a là ? se demande-t-il. C'est le temps plus que jamais d'expérimenter mon sabre ! Nous verrons bien s'il est efficace ! » Le prince s'approche du château. D'un coup de sabre, il tranche deux têtes. L'autre avait échappé à l'arme magique. Le prince se rend au château, fouille partout, ne trouve personne ! « Pourtant ! pense le prince, j'ai bien aperçu trois têtes. Il faut croire, alors, que je me suis trompé ! »

Le prince retourne vers sa mère, et la ramène à ce château qui, on le constate bientôt, est muni de provisions et meublé dans les moindres détails. Le prince s'écrie avec satisfaction : « Ici, ma mère, nous vivrons sûrement mieux qu'à ramasser des insectes et des racines ! » Le jeune homme continua de se livrer à la chasse à droite et à gauche, pendant que sa mère occupait son temps à apprêter les repas.

Un bon jour, le chasseur s'engage dans un sentier de la forêt. Il aboutit à la demeure d'une fée qui vivait avec sa fille. La bonne femme fait entrer le visiteur et le reçoit avec de grandes démonstrations de politesse, multiplie les félicitations et conçoit le plan de développer des liens d'amitié entre le jeune homme et sa fille. Aussi s'empresse-t-elle de l'inviter à prendre le souper et même à loger : « Vous ne partirez que demain ! » insiste-t-elle.

Le lendemain, le prince quitte la demeure de la fée. « Tâche de revenir dans deux jours ! » lui recommande la fée au moment du départ. Deux jours plus tard, le prince quitte sa mère pour revenir visiter la fée. Pendant son absence de la veille, un géant, qui avait échappé au sabre du prince lors de son arrivée au château, s'était glissé dans une pièce, derrière une armoire. En entendant le prince annoncer à sa mère qu'il s'absente pour la journée, le géant, passablement affamé, se dit : « C'est le bon temps de sortir d'ici ! »

Peu après le départ du prince, le géant sort donc de sa cachette et aborde la mère du jeune homme : « Quand ton fils reviendra de sa course, lui dit-il, je veux que tu l'envoies se baigner à la rivière ! » Malgré sa répugnance à obéir au géant, elle ne pouvait s'opposer à sa volonté. C'était toute une pièce d'homme à côté d'elle !

Le jeune homme revient de son voyage. Sa mère lui dit, en hésitant : « Je ne sais pas trop, mais que dirais-tu d'aller te baigner à la rivière avant le souper ? Il me semble qu'un bon bain te reposerait ! » Sans protester, le pauvre petit homme file à la rivière, enlève ses vêtements et se lance à l'eau... Au même moment, le géant

surgit : « Ah ! Là, tu ne m'échapperas pas ! C'est à mon tour de me venger ! C'est toi, n'est-ce pas, qui as tranché la tête de mes deux frères ? À mon tour, maintenant !

– Bien ! je ne suis pas libre d'accepter ou de refuser. Cependant, j'ai une faveur à te demander ! Tu peux me débiter en morceaux et me transformer en viande à pâté, selon ta volonté. Mais je te prie de ramasser tous les morceaux et de les mettre dans une boîte que tu placeras sur le dos de mon cheval. Puis tu laisseras partir ma bête !

– Entendu ! C'est entendu ! » conclut le géant.

Le monstre agrippe le jeune homme et le traîne auprès de sa mère. « Arrache-lui les deux yeux ! » lui commande-t-il. La pauvre femme se résigne, bien qu'à contrecœur, de mutiler ainsi son fils. Elle arrache donc les yeux de son fils et les jette sur le plancher ; le chat s'en empare aussitôt et les dévore, séance tenante. À son tour, le monstre se précipite sur sa victime et la débite en morceaux qu'il enferme dans une caisse. Puis il hisse la boîte sur le dos du cheval et le laisse s'éloigner.

La bête file chez la fée qui s'écrie en l'apercevant : « Dis-moi donc, diable ! ce que transporte ce cheval sur son dos ? C'est pourtant bien le cheval de. . . mais cette boîte ? » L'animal s'approche de la maison ; la vieille fée s'empresse alors d'ouvrir la boîte et y trouve des lambeaux de chair. « Tu vas le ressusciter ! ordonne alors la fée à sa fille. Je sais que tu as le pouvoir de redonner la vie aux morts !

– Oui, je suis capable, en effet, de ressusciter les morts, mais pas lorsqu'ils sont ainsi déchiquetés en morceaux ! S'il fallait qu'en lui redonnant la vie, il lui manque une partie de son corps ? »

Sur les instances de la fée, la jeune fille rassemble les lambeaux de chair et les balaie d'un souffle très puissant. On le reconnaît tout de suite, mais il est privé de ses yeux. Les deux femmes lui adressent une encourageante invitation : « Ne t'en fais pas, tu vas demeurer avec nous !

– Ah ! c'est vous ! » leur répond-il.

Le jeune prince passe quelques jours en compagnie de la fée et de sa fille. Un bon matin, il annonce à ses hôtes : « Il faut que je retourne me venger ! Je dois à tout prix me venger !

– Mais comment vas-tu t'y prendre ? Tu es aveugle !

– J'ai décidé de me venger, c'est tout ! »

Le jeune prince fait ses adieux à la fée et à sa fille, puis il enfourche son cheval et se fie à l'instinct de la bête qui suit la route. Tout à coup, il entend des pas sur un rocher : « Diable ! Je ne sais pas d'où vient ce bruit ? » En entendant ces mots, le cheval s'immobilise. Le cavalier a beau l'éperonner, la bête ne bronche pas. Le prince s'écrie alors : « Si quelqu'un retient mon cheval, je lui demande de le libérer ! »

Une voix se fait alors entendre : « Tu t'apprêtes à prendre ta revanche, mais tu ne peux y arriver, aveugle comme tu l'es ! Descends d'abord de ta monture et va te laver les yeux à la rivière ; tu recouvreras aussitôt la vue ! À partir de ce moment, tu pourras penser à organiser ta vengeance. Auparavant, il te faut cependant retourner sur les lieux où sont enterrés les ossements de ton père. En creusant la terre, tu trouveras un ruban et un sabre d'une vertu de beaucoup supérieure à celle des objets que tu possèdes présentement. Quand tu les auras en ta possession, tu seras préparé à te venger !

– Mais qui es-tu ? » demande le prince en s'adressant à la voix inconnue.

Aucune réponse ne parvient à ses oreilles. Le cavalier descend alors du cheval et se laisse mystérieusement conduire à la rivière. Il s'y lave les yeux et recouvre la vue. En examinant soigneusement les alentours, le jeune prince constate qu'il connaît cette région. Il se dirige alors vers le coin de terre où sont enterrés les ossements de son père. Il creuse le sol une première fois et découvre un ruban ; en grattant encore davantage, il met la main sur le sabre. Puis il se dirige vers le château où demeure sa mère.

Il parvient à destination, à la tombée de la nuit. Il attend donc le moment propice pour entrer. Le géant, probablement certain que le prince reviendrait, tenait toujours le sabre près de son lit pendant son sommeil. Le jeune homme attend que le géant et sa mère soient couchés, puis il fonce dans la chambre. Le géant fait un geste pour saisir son sabre, mais le prince manie le sien plus rapidement et lui tranche la tête : « Là, je me suis vengé de celui-ci ! » s'écrie-t-il. Puis il dit à sa mère : « Maintenant, nous allons régler nos comptes ! Tu m'as arraché les yeux, je vais te rendre la pareille ! Moi aussi je vais te crever les yeux et te laisser seule ici ! Puis je filerai ! »

Le prince lui crève les yeux à l'aide d'une fourchette, après quoi il lui fait ses adieux. Puis il se rend chez la vieille fée pour y visiter son amie. Les deux femmes l'accueillent à bras ouverts. Quelques jours plus tard, le jeune prince épouse la jeune fille et s'installe chez la vieille fée. Ne me demandez pas le sort qui fut réservé à la mère, je n'en sais pas plus long !

LE PRINCE RAQUETTE

Récit folklorique raconté, le 26 juillet 1975, à Field, Ontario, par Edmond Robidas (64 ans) qui l'avait appris de son père (plus de 40 ans), vers 1923.

Enregistrement no 3823. Éléments tirés de plusieurs contes-types. Trace du conte-type 870 A (princesse jolie placée dans un couvent ; devient enceinte d'un prince ; mariage) ; 675 IV (princesse et son mari sur un bateau à la dérive – parviennent à une île) ; 590 I a (enfant accompagné de sa mère, trouve objets magiques et cheval merveilleux), II a (mère demeure avec géant), b, c (l'enfant a tué deux géants au moyen d'un sabre magique), IV b (mère arrache les yeux de son fils ; ce dernier est massacré et chargé sur le dos d'un cheval), V (fille d'une fée redonne vie au héros qui reste aveugle. Un inconnu rend la vue au héros grâce à l'eau de la rivière), VI, a (le héros trouve ruban de force et sabre... va se venger du géant et de sa mère) 590 II c (un cheval transporte les restes du héros chez une fée), e (héros ramené à la vie par la fille d'une fée) III c (héros épouse celle qui l'a ressuscité).

Ça fait, c'ést bon d' vous dire, i' y avè' un' p'tit' gardienn' de moutons. P'i' alle avè' 'n bell' voix ; 'a chanta't très bien. Fa't qu' le prince éta't bien intéressé de d' çâ, p'is le roi itou.[1]

Fa't que le roi, i' décid' d'a'oèr enn' compagn' pour son prince ; mé', i' voula't la faire éduquer comme i' faut. I' dit : « On vâ 'a mett' dan in couvent ! » C'ta't compri' a'ec la reine : « B'en correck ! » Mé', à 'a cachett' du garçon. Comm' de fait' ! I' 'a met dans l' couvent, p'i' i' défen [défend] à la supérieur' d'allé' 'oèr qui qu' ce soit.

C' fa't qu' mon prince, lui, i s' prom'nè' a'ec son ch'fal d'in bor' [bord] à l'aut'e, dans tout's lés rues, p'i' i' s' prom'na't. To'hou's, i' pâsse au couvent, p'i' i' r'gard' dans le haut, t't à fait en haut ; i' aparçoé c'tte bell' fill' qu'i' y ava't lâ. Le v'lâ passionné d'allé' 'a 'oèr.

Vâ frappé' à 'a porte, d'mande à 'a bonn' Sœur de l' laissé' 'oèr c'tte fill'-lâ qu'i' y avè' en haut, p'is qui chanta't si bien. 'A dit : « J' su's défendue [on m'a défendu] d' la laisser voir !

---

1. *Itou* : Vx fr. ITEL : aussi, pareillement.

– Ah ! mé', i' dit, seul'ment, i' dit, pour que'qu's menutes, i' dit ! »

Fa't qu' la bonn' Mére 'a dit : « Pour que'qu's menutes, i' peut te'hou' pâ' a'oèr de mal là-d'dans ! » Comm' de fait' ! All' l' laiss' rentrer. Au bout d' que'qu' temps, lâ, 'a s'ést aparçue qu'i' y ava' que'qu' chos' qui alla't pâs b'en, qu' 'a éta' enceinte. So ! [par conséquent] folla't qu' 'a denn' la nouvelle au roi, qu' 'a laisse assa'oèr. . . Le roi 'ta't pâs trop content : « Vâ fo'èr [falloir] lés marguier, d'abord ![2] P'is j' veux pâs l' sa'oèr ! »

C' fa't qu'i' 'és marissent [marient], p'i' i's lés envoueill'nt [envoient] su' enn' magniér' de chaloupe, lâ, p'i' i' 'és lâch'nt [envoient] su' l'eau, à la bonn' grâç' du bon Dieu ! Au bout d'in certain temps, la chaloupe â arrêté, accostée su' enn' p'tit butt' qu'i' y ava't lâ, lâ, p'i' i's s' trouva'ent pris. I' aparçoève' enn' gross' bêt' noèr' qui s'en v'na't su' leu' côté. 'A arrette au râs la chaloupe, 'a dit : « Prinç' Raquette, 'a dit, embarqu' su' mon dos ! » Tout' surpris ! Enn' bête, parler ! « Embarqu' su' mon dôs ! » I' ava't pâs l' choix ; i' â embarqué.

I' arriv' l'aut' côté d' la rive, hein ! su' 'a grève, lâ ; all' l' prend p'i' 'a l' dévor' devant la femm' p'is l'enfant. 'A se r'jette à 'a nâge encôre, p'i' 'a fa' embarquer, 'a di' à 'a femme, 'a dit : « Embarqu' su' mon dô' a'ec ton enfant ! » 'A pâs d' choix. To'hours b'en, alle â embarqué. 'A [la bête] a dépôs' su' 'a grève, p'i' 'a 'a laiss' lâ, p'i' 'a pârt.

Fa't qu' lâ foula't [fallait] qu' 'a vive, p'i' a'ec dés insect's p'is dés oéseaux qu' 'a pouva't trouver, dés racines, tant qu'[3] son p'tit garçon pas 'té assez grand. Quand que l' p'tit garçon â 'té assez grand, i' â fa't in arc, lâ, avec enn' flèche après, pour tirer dés oéseaux. Fa't qu'i' alla' à 'a chasse à tou' 'és jours.

In bon matin, i' aparçoé' in gros t-oéseau blanc. I' dit : Çâ, i' dit, ça vâ valoèr la peine ! I' dit, c'ést pâs mal plus gros. » Tire ! Pâss' la journée à tiré' [tirer] apras çâ. I' changea't d' branche. Fa't qu'i' cont' çâ à sa mére : « Ah ! 'a dit, laiss'-lé don faire ! 'A dit, i' ést b'en p'us fin qu' toé c't oéseau-lâ !

– Ah ! i' dit, faut qu' je l'eill' [l'aie] ! »

L' lend'main, pâss' la journée encôre à tiré' apras çâ. . . pâs capab' frapper l'oéseau encôre ! I' r'cont' çâ à sa mére encôre. « Heu ! 'a dit, laiss'-lé don faire ! 'A dit, 'oés-tu, 'a dit, t' és r'venu avecque r'guien, lâ ; ô' a'râ presque r'guien à mangé' à soèr !

– Ah ! i' dit, j' vâs fénir par l'a'oèr ! »

Le lend'main, i' s'en r'tourne. . . aparçoé' son grand oéseau encôre. Commence à tiré' encôr' dessus. L'oéseau : « Heille ! i' dit, mon garçon, i' dit, tu perds ton temps ! I' dit, co' minm'[4] tu tir'ra's tout' la journée, i' dit, tu me r'joindrâs jama's. Mé', i' dit,

2. *D'abord* : Alors, en ce cas, puisqu'il en est ainsi.
3. *Tant que* : Aussi longtemps que, tout le temps que.
4. *Co' minme* : Quand bien même.

m'âs t' dir' de quoi d' b'en mieux qu' çâ. I' dit, tu vâ' aller su'... tu d'mand'râ' à ta mér' si 'a s'rappell' de v'où c' qu' lés os d' ton pére ont 'té enterrés. P'is lâ, i' dit, tu creus'râs, p'is tu vâs trouvé' un rouban [ruban], p'is tu t' mettrâs çâ entour du brâs ; p'i' apras çâ, tu vâs trouver un ch'fal. P'is, apras çâ, tu creus'râ' encôre, tu vâs trouvé' in sâb'e [sabre]. P'i' i' dit, avec çâ, i' dit, tu vâs pou'èr [pouvoir] gâgner ta vie plus facil'ment. »

Fa't qu'i' d'mand' çâ à sa mére, apras qu'i' â 'té r'tourné. « B'en, 'a dit, j' pens' b'en, to'hours, 'a dit, que j' m'en rappelle ; mé', 'a dit, emmèn'-moé lâ. » Fa't qu'emmène à pe' pras ; 'a dit : « J' pens' c'ést icitte ! » Gratte in peu, trouv' b'en in sâb'e... in rouban. Prend l' rouban, s'en fa' in tour à 'entour du brâs ; ça gratta't b'en p'us fort, çâ. Trouv' son ch'fal. Fatenn' ! i' dit, faut crèr' que c'ést vra' c' qu'i' m'â dit ! » Creuse encôre, trouve in sâb'e. « Ah ! b'en, lâ, i' dit, j' m'â' êt' correck ! »

S'en r'tourne a'ec sa mére, p'is lâ, i' pouva't tout'... chasse plu' à son aise. B'en, i' â parti ; pren enn' route encôre, p'is s'en vâ a'ec son ch'fal. I' aparçoé' enn' bâtisse au loin, p'i' i' oéya't [voyait] t'oâs têt's là-d'ssus. « Qu'est-c' c'ést b'en çâ ? M'âs te'jou's b'en asseyer mon sâb' si c'ést bon ! Fouchhh ! Tranch' la têt' de deux, p'is l'aut'e, b'en, i' s'ést caché. I' s'en vâ voèr au ch... i' r'gard' partout. « Pourtant, i' dit, j'en ai vu t'oâs ? B'en, i' dit, faut crèr' j' m'ai trompé ! »

Fa't qu'i' vâ qu'ri'[5] sa mére, p'i' il l'emmène à c'te château-lâ. I' ava't tout' quoi manger tout partout : i' y ava't r'guien qui manqua't. I' dit : « 'Citte, on vâ viv'e au moins mieux qu'avec dés insect's p'is dés racines ! » Fait qu' lui, i' continuè' à faire... à chasser d'in bor' [bord] à l'aut'e ; p'is la bonn' femme, elle, 'a faisa't l' manger.

Fa't qu'i' pren enn' p'tit' rout' dans l' boâs [bois], i' arriv' su' 'n fée ; i' y ava' enn' fill' su' c' fée-lâ. La vieille... ils l'ont fait rentrer b'en poliment, p'is dés félicitations, p'i' 'a voula't fair' ami [nouer des liens d'amitié] a'ec la fille, 'a voula't fair' faire ami a'ec sa fille. Fait qu' 'a l' garde à souper, p'i' 'a dit : « Tu t'en irâs d'main ! »

L' lend'main, i' pârt, p'i' 'a dit : « Tu vâs r'venir dan enn' coupeul' de jours. C' fait t'oâs jours, lâ ! Deuxièm' journée, i' gu'y vâ, mé' durant c' temps-lâ, le géant, lâ, qu' éta't darguiére in armoère, lâ, lui, i' commença' à a'oèr faim, arguiére, lâ ! Quand i' a attendu [entendu] parler qu'i' s'en alla't, lâ, i' dit : « C'ést l' temps d' sortir d' 'citt' ! » I' sort, p'i' i' fa't dire à 'a mér' du p'tit gârs, p'is, lâ, i' dit : « J'veux que mecqu' ton garçon arrive, que tu l'envoies s' baigné' en arrivant... tu l'envoies s' baigné' à 'a riviére ! » Ça gu'i coûta't b'en, mé', 'a ava't pâs l' choix. C'ta't in géant, c'ta't b'en p'us gros qu'elle.

Comm' de fait' ! Quant' le garçon â arrivé : « B'en, 'a dit, j' sé's pâs, 'a dit, si t' alla's pâs t' lavé' in 'tit peu, 'a dit, avant d' souper ! 'A dit, ça t' fra't du bien ! » Mon pauv' 'tit bonhomme, i' s'en vâ à 'a riviére, p'is s' déshabille, p'is s' sapre... L' géant

5. *Quérir* (Quéri') : Chercher.

sort : « Hâ ! i' dit, lâ, j' t'ai ! I' dit, c'st à mon tour, lâ, i' dit ! Tu m'âs... t'âs tranché 'a têt' de més deux fréres, mé', i' dit, lâ, c'st à mon tour !

– B'en, i' dit, j'ai pâs l' choix, i' dit, d'abord ! Mé', i' dit, j' veux, i' dit, qu' tu m'accorde' enn' faveur ! Tranch'-moé en morceaux, en viande à tourquiére [tourtière], comm' tu voudrâs, mets-moé dan enne... prends tout's lés morceaux p'is mets-lés dan enn' boête, p'is, b'en, accroch' çâ su' l' dos d' mon ch'fal, p'is lâch'-moé, lâch' mon ch'fal ! »

C' fa't qu' lâ : « C' correck ! L' giant dit, c'ést correck ! » C' fa't qu'i' arriv' p'i' il l'emmèn' devant sa mére, i' di' à 'a mére, i' dit : « Arrach's-y 'és deux yeux ! » C' fa't qu' la mére, heille ! c'ta't coûtant, arraché' 'és yeux d' son garçon ! 'A ava't pâs l' choix ; 'a gu'i arrach' lés yeux, jett' çâ à terre, p'is l' châ' [chat] â mangé 'és yeux... in chat, mang' lés yeux ! Fa't qu'i' te l' coup' par morceaux p'i' i' r'ma' [remet] tout' çâ dan enn' boête, enn' p'tit' boête, p'is tout's lés morceaux d'dans. C' fa't qu'i' lâch' le ch'fal.

Le ch'fal s'ést en-allé où c'è' 'a vieill' fée, lâ ; i' a pri' 'a rout' p'i' i' a arrivé lâ. 'A dit : « Dis-moé don, l' guiâb'e ! quoi c' c'ést qu'i' â su' l' dôs du ch'fal ? 'A dit, l' ch'fal s'en r'vient, p'i' i' â enn' boête ! » Quand qu'i' â arrivé a'ec la boête, trouv' la boête : « B'en, la fée dit, tu vâs l' faire r'venir, 'a dit, t'és capab' faire r'venir lés morts !

– Oui, mé', 'a dit, j' su's capab' faire r'venir lés morts, mé', 'a dit, pâs tout en morceaux d' minme ! Tout d'in cou' [coup] i' en manqu' la mo'tié ? » B'en, all' l'â suppliée de l' faire ; te'jou' b'en, 'a s' décide.

Lâ, cré'... 'a ma' [met] 'és morceau' ensemb'e, p'i' 'a t' lâche in souff'e. L' gârs r'vien à lui, pâs d's yeux ! I' éta't tout' naturel à pârt qu' lés yeux ! Fait qu'i' ont dit : « Tu vâs resté' a'ec n'us aut's.

– I' dit, hopp !... »

I' â resté que'qu's jours : « Ah ! i' dit, faut qu' j'a'lle r'prend' ma r'vange [revanche] ! i' ava't tout attendu [entendu] faut qu' j'a'll' prend' ma r'vange !

– I' ont dit, que c' tu vâs faire, pâs d's yeux ?

– J' vâs r'prend' ma r'vange ! »

Fa't sés adieu' à la princesse... à la fille, lâ, p'i' à 'a vieille, p'i' embarqu' su' son ch'fal ; voya't pâ' où c' qu'i' alla't, l' ch'fal s'en alla't. P'is, i' attenda't [entendait] marcher su' l' roc, t' sé's, su' l' rocher. « L' guiâb' quo' c' c'ést... ? » Son ch'fal arrette. Command' son ch'fal ; i' avança't pâs. I' dit : « Si i' y â que'qu'in qui quient mon ch'fal, qu'il l' lâche ! »

Fa't qu'i' y â enn' voix qui gu'i répond ; i' â dit : « Tu t'en vâs r'prend' ta r'vange, lâ, mé', i' dit, t' és pâs capab' de minme ! Mé', i' dit, tu vâs débarquer, lâ, p'is tu vâ' allé à 'a riviére, lâ, p'is tu vâs t' lavé' 'és yeux. Tu vâ' a'oèr dés yeux, tu vâ' 'oèr clair. Lâ, tu pourrâ' aller te r'venger. P'is, i' dit, tu t'en r'tourn'râ' év-où c'que

ton pére ést enterré, lâ, p'is tu gratt'râs : tu vâs trouvé' in sâb' p'us fort. . . pâ' in sâb' mé' in rouban p'us fort que l'aut'e, p'i' in sâb' encôr' plus fort ; p'is, i' dit, lâ, i' dit, tu pourrâ' aller te r'venger !

— I' dit, qui c' que t' és ? »

I' a pâs vu [eu] d' répons' qui c' c'éta't. Fa't qu'i' débarque, i' s'en vâ. . . il l'â conduit jusque lâ. I' s' lav' lés yeux ; i' 'oéya't clair comme avant. I' examin' tout partou' alentour. I' éta't proch' de v-où c'qu'i' ava't pâssé. Prend, p'is s'en vâ é où c' son pére ava' été enterré. Creuse, trouv' le rouban ; gratte in 'tit peu p'us loin, trouv' le sâb'e. Ah ! b'en, i' pioche. « M'â' aller me. . . » S'en r'tourne à son. . . de v-où c' que sa mére éta't. Arrive, p'is. . . le soèr, de noèrceur. Mé', l' géant coucha' avec le sâb'e à côté d' son lit'. I' r'douta't qu'i' r'viendra't, j' suppose !

Ça fa't qu' sa mére éta't couchée a'ec le giant. C' fa't qu'i' â attendu l' temps propice. I' rent'e. Le géant vient pour sauter su' son sâb'e, mé', lui, l'ava't. I' gu'i tranch' la tête. « Lâ, i' dit, i' ést féni, lâ ! » I' di' à sa mére : « Asteur, i' dit, tu m'â' arraché 'és yeux, b'en, i' dit, lâ, c'st à mon tour ! I' dit, m'âs te r'rend' quo' c' tu m'âs fait'. I' dit, m'âs t'arraché' 'és yeux, p'is, i' dit tu rest'râ' écitte ; moé, j' vâs m'en r'tourner ! »

Fa't qu'i' a pris son. . . enn' fourchett' p'i' i' gu'i â arraché 'és yeux, p'is, i' a fa't sés adieu' à sa mére, p'is, apras çâ, i' â pris sa route encôr' pour s'en r'tourner pour voèr sa fille, lâ, p'is la vieill' fée, lâ.

Fa't qu' lâ, i' éta'ent tout' contents de d' çâ, lâ. C' fa't qu' lâ, i' â marguié 'a fill' qu'i y ava't lâ, p'i' â resté lâ. J' sé's pâs quoi c' qu'est dev'nue la mére ou non, mé' j' n'ai pâs su p'us loin !

[Çâ, c'ést encôr' coupé en deux, çâ !]

LEXIQUE

ABORD QUE (d') : Pourvu que, 33, 40, 82, 305

ACHALANT : Contrariant, agaçant, embarrassant. Ici, personnage insupportable, 65

ACCOTÉ : Appuyé, arc-bouté, 293

ALL RIGHT (angl.) : En effet, assurément, pour de bon, 123, 200, 260

AMANCHER : Organiser, disposer, 263 ; Rouler, jouer, 139 ; AMANCHER QUELQU'UN : Tromper, rouler, avoir le dessus sur, 245 ; ÊTRE BIEN AMANCHÉ : Être dans de beaux draps, dans une situation difficile, 264

AMORPHOSER : Enlever à une personne sa forme humaine et lui donner une autre forme, celle d'un animal, par exemple, 83, 153

APPARTENIR (une chose) : Posséder (une chose), 83, 94, 114, 201

AUCUNE : Toute, 96

AVANCER (à quelqu'un) : Faire crédit, se porter garant, prêter, 291

BACK [to] (angl.) : Reculer, se retirer d'un pari, 65, 298

BÂDRER (angl. TO BOTHER) : Fatiguer, ennuyer, tracasser,

BALUSTRES : Ici, balustrade, 35, 42

BARGUINE Vx fr. bargaine : Marché, convention, entente. (angl.) : Affaire, transaction, 201, 262

BARRÉ : Fermé avec un cadenas. Allusion à l'ancienne façon de fermer les portes au moyen d'une barre, 174

BATCH [to] (angl.) : Se faire sa propre cuisine d'une façon peu ordonnée, 235

BEBITES : Une bête quelconque dans le langage des enfants, 264

BERÇOIR : Berceau, 62

BERDI-BERDAGNE [bardi-bardagne] : Locution onomatopique pour rendre l'impression de bruit saccadé, 20

BOAT (angl.) : Navire, bâtiment, 41, 261

BOIS BLANC : Tilleul, 295

BOSS (angl.) : Maître, propriétaire, administrateur, 65

BOTHER [to] (angl.) : Importuner, fatiguer, tracasser, 53

BOY (angl.) : Garçon, gamin, 264

BRAILLER : Pleurer, 32, 62

BRUNANTE : Déclin du jour, 259

BUM (angl.) : Voyou, débauché, 78, 125 ; TO BUM (angl.) : Ici, obtenir en quêtant, 40

BUM (angl.) : Derrière. TO BE ON THE BUM (angl.) : Être sans le sou, 40

BUMP (angl.) : Coup, choc, 36

BYE [good] (angl.) : Adieu ! Au revoir ! 264

BYE BYE (angl.) : Adieu, au revoir ! 234

CACASSER : Caqueter, 160

CALER : Enfoncer, 138, 178

CAMP (sacrer le) : Déguerpir, décamper, 83, 157, 201

CAN (angl.) : Bidon, contenant métallique, 113

CASSÉ : Sans le sou, ruiné financièrement, 113

CÉRÉMONIE (être de) : Porter un enfant sur les fonts baptismaux, 31

CHARGE [to] (angl.) : Demander, exiger comme paiement, 96

CHARROYER : Faire déguerpir, faire décamper. « Le diable le charroie » : il va à grande allure, 178

CHÂSSIS : Fenêtre, 236

CHERCHE : Qui sait ? C'est à savoir, 80, 110, 122

CHICAGNARD : Chicaneur, 63

CHUM (angl.) : Compagnon, associé, copain, ami, 22, 33, 82, 233, 297

CLEAR [to] (angl.) : Congédier, chasser, 51, 67, 107

COAT (angl.) : Pardessus, manteau, 261

COAX [to] (angl.) : Dorloter, cajoler, 189, 276

CO'MINME : Quand bien même, 62, 210, 305

CONTER ÇÂ : Rabrouer, réprimander, dire son fait, 160

COUVERTE : Couverture, 20

CREEK (angl.) : Petite rivière, petit cours d'eau, 138, 243

CULVERT (angl.) : Ponceau jeté sur une rigole qui coupe la route, 121

DÉCHANGER (se) : Changer ses habits, 140

DÉCOLLER : Déguerpir, partir avec précipitation, 158

DEMANDER POUR : Formule anglaise, demander, 197

DÉMORPHOSER : Rendre à un être sa forme humaine, 155

DOPE (angl.) : Drogue, narcotique, 32

EASY (angl.) : Facile, 24, 53, 159

EMMORPHOSÉ (amorphosé) : Transformé sous l'effet d'une force magique, 83, 153

ENNÉFETTE : En effet, 41, 218

FAIR (angl.) : Juste, franc, honnête, 23

FILER (angl. TO FEEL) : Se sentir, se porter, 66, 111, 220

FIT [to] (angl.) : Faire, être adapté, être ajusté, 141

FLEUR : Farine. Vx fr. fleur de farine (angl.) FLOUR, 274

FORT (du) : Boisson alcoolique, 32, 81

FULL SPEED (angl.) : À pleine vitesse, 261

FUN (angl.) : Plaisir, joie, 21, 107, 218, 237

GALVAUDER : Taquiner, pourchasser, 20

GAMBLER (angl.) : Joueur de profession, joueur sur pari, 125

GANG (angl.) : Groupe, équipe, 32, 50, 79, 209, 290

GARROCHER : Lancer, jeter des pierres, 24, 34, 81, 122, 158, 219

GÊNÉ : Mal à l'aise, glacé par la timidité, 124, 188

GIMMICK (angl.) : Le groupe, l'entreprise, l'excursion, 294

GOOD BYE (angl.) : Adieu ! Au revoir ! 264

GRÉYER (se) : Se préparer, faire ses bagages, 125

HERBE SAINT-JEAN : Herbe de la Saint-Jean (millepertuis commun : hypericum perforatum), 236

ITOU : Aussi, de même. Vx fr. : Itel. (angl.) : TOO, 66, 96, 125, 188, 210, 233, 278, 293, 304

JOB (angl.) : Occupation, tâche, ouvrage, 21, 32, 53, 107, 125, 156, 188

JONGLER : Penser, concentrer sa pensée ; réfléchir, 154

JONGLEUX : Songeur, rêveur, 258

JOUQUOIR : Juchoir, perchoir, 50

LACS (vx fr.) : Corde, lacet, 264

LOG (angl.) : Billot, tronc d'arbre abattu, 121

LOOSE (angl.) : Libre, sans entraves, non attaché, 80

LUNCH (angl.) : Repas froid, collation, 187

LUTTER : Frapper, 232

MAGASIN (partir un) : Ouvrir, fonder, 94

MAL (pas) : Suffisamment, assez, passablement, 31, 65

MASSE (en) : En grande quantité, 277, 293

MENER : Se déplacer rapidement, 158

MENTERIE : Fausseté, mensonge, 110

MONTANT : Quantité, 275

MOVE [to] (angl.) : Déménager, changer de demeure, 154

NANANE : Bonbon, dans le langage des enfants. ENFANT DE NANANE : Enfant terrible, 51, 158

PANDORE : Insupportable, petit démon, 107

PAREIL : Quand même, 275

PARTY (angl.) : Réunion à caractère social pour célébrer un événement important, 160

PAS MAL : Suffisamment, assez, passablement, 31, 65

PICAGO : Synonyme de picaillon : cheval maigre, de peu de valeur, 177

PICOSSER : Attaquer, équarrir une poutre à coups de hache, 36, 180

PIQUANTS : Épines, bardanes, 176

PLUCKY (angl.) : Courageux, audacieux, 123

POIGNER : Attraper, surprendre, tromper, 153

PRIS (bien) : Sens ironique. Dans de vilains draps, 198

PROFITER : Grandir, croître, 31, 62

PRY [to] (angl.) : Soulever au moyen de leviers, 180

P'TED B'EN : Peut-être bien, 40, 49, 65, 152

QUAND MÊME : Cependant, toutefois. *Quand même que* : Même si, 93, 110

QUÉRIR [qu'ri'] : Chercher, 291, 306

RESSOUDRE : Arriver à l'improviste, survenir, 34, 64, 80, 95, 198, 219, 233, 244, 259

REVOLER : Jaillir, être projeté, 200, 293

RIDE (angl.) : Monter, se promener (en cheval, en voiture), 261

RIGGING (angl.) : Accoutrement, gréement. *Réguiné* : Organisé, fourni, 294

RIGHT (all) (angl.) : En effet, assurément, pour de bon, 123, 200, 260

ROND : Arène, 298

ROUGH (angl.) : Grossier, raboteux, ébauché, 62

RUN [to] (angl.) : Conduire, 276

SACRER : Donner un coup, une semonce, 210, 258 ; SE SACRER : Se ficher, faire peu de cas, 79, 188 ; Déposer brutalement, 112, 221

SAPRER : Autre forme de « sacrer ». Ici, donner, appliquer, 20, 64

SAUDIT : Autre forme de maudit, 221

SECOUSSE : Espace de temps, 232, 260, 296

SÉRAPHIN : Avare, pingre, 32

SETTLE [to] (angl.) : Arranger, régler, terminer, 177

SHACK (angl.) : Maisonnette de style primitif ; masure, 153, 199, 291

SMART (angl.) : Agile, souple, plein de vigueur, 153, 198, 236, 259

SOIGNAGE : Aliments pour nourrir les animaux, 138

SOIN (il n'y a pas de) : Soyez sans inquiétude, ne soyez pas en peine, 152

SPEED (full) (angl.) : À pleine vitesse, 261

SUIT [to] (angl.) : Adapter, faire coïncider, 141 ; Agréer, aller, satisfaire, 138

SUITE (tu') : Tout de suite, sur-le-champ, 35

SWEEP (angl.) : Hâter le pas, aller rapidement, 247

SWING (angl.) : Balancer, faire pivoter, faire virevolter, 244, 291

TANNER (se) : Se fatiguer, être à bout de patience, 24, 159

TANT QUE : Aussi longtemps que, tout le temps que, 305

'TED B'EN : Peut-être bien, 40, 49, 65, 152

TIGHT [to] (angl.) : Serrer, 22

TOUGH [to] (angl.) : Endurer, persister, 82, 201

TRAIL (angl.) : Sentier, route étroite, 200, 237, 244, 274, 291

TRAIN : Bruit, vacarme, tapage, 80

TRAITE : Consommation, 32

TRAMP (angl.) : Voyou, clochard, 78, 85

TRAMP [to] (angl.) : Se comporter en voyou, 41, 125

TRAVAILLANT (un) : Employé, ouvrier, qui effectue un travail, 41

TRAVAILLER : Sens anglais de TO WORK : fonctionner, 112

TREMPE : Mouillé, humide, trempé, 275

TRICK (angl.) : Truc, tour, 110

TRIM [to] (angl.) : Arranger, préparer, 179

TROUBLE (angl.) : Tâche pénible, peine, mal, difficulté, 172

TUYAU DE CASTOR : Haut de forme, chapeau de soie, 123

VALEUR (de) : Regrettable, malheureux, 291

VERGER : Frapper fort, sans ménagement, 23

WAGON (angl.) : Grosse voiture de ferme, 199

WATCH [to] (angl.) : Guetter, surveiller, 49, 64, 157, 173, 222, 234, 244, 257

WILD (angl.) : Barbare, farouche, sauvage, 222

INDEX ANALYTIQUE

ABSENCE ; Inquiète d'une longue absence de son mari, une femme part en voyage à sa recherche, 119.

ACQUISITION par le roi de deux objets soi-disant magiques, 102s.

ÂGE ; Un prince en voyage découvre deux sorcières d'un âge très avancé, 144s.

AIDE ; Un jeune garçon compte sur l'aide de Beau Sauvage pour accomplir magiquement plusieurs tâches, 166ss ; aide apportée au prince Jules, par le petit loup, pour sortir d'une fosse dangereuse, 254.

AIGLE ; Un vieil aigle rapporte qu'il a vu un homme ailé emportant quelque chose sous son bras, 283.

ALCÔVE ; Une riche bourgeoise demande à loger chez de pauvres paysans ; elle accepte de loger dans une alcôve, 119s.

AMBITION ; Un commerçant, en apprenant que son frère est devenu riche avec l'aide de certains secrets énoncés, en forêt, lors d'une réunion d'animaux, se fait conduire au même arbre pour profiter, lui aussi, d'autres secrets. Son ambition lui coûte la vie, 91s ; Ti-Jean révèle à une jeune fille que, malgré sa paresse, il a toujours eu l'ambition de faire fortune, 117.

AMI ; Un prince se fait un ami qui retourne passer la nuit au château avec lui, et l'accompagne au cours d'un long voyage, 226ss.

AMOUREUX ; Deux amoureux, du haut d'un pont, se donnent rendez-vous pour le lendemain, 115s.

AN ; Dans un an et un jour, un prince doit retrouver le Prince de la Mer Noire, 144.

ANGE ; Déguisé en ange, Raquelore dérobe le curé dans un sac, 29.

ANIMAUX ; Trois animaux, un ours, un renard et un lièvre se réunissent dans la forêt pour dévoiler des moyens de faire fortune, 89 ; lors de leur seconde réunion, les animaux découvrent un marchand qui veut saisir d'autres secrets et le mettent à mort, 92 ; Pois-Vert entreprend de conduire un troupeau d'animaux appartenant à un marchand. Pour attirer l'attention du roi, il enduit les cornes de ces animaux d'une couleur dorée, 105.

ANNEAU ; Voir JONC.

APPÉTIT ; Un bûcheron, dont l'appétit est considérable, s'aperçoit que son jeune fils mange beaucoup. Ce fils, Barbaro-les-Grandes-Oreilles, remportera plus tard les honneurs d'un concours de mangeaille, 55 et 59 ; En plus d'une force extraordinaire, Beau Sauvage jouit d'un appétit insatiable, 163.

APPRÉCIATION ; Le roi apprécie le travail de la Poilue dans les écuries ; il apprécie son talent de cuisinière et lui est reconnaissant d'avoir gagné rapidement la guerre, 184s.

ARBRE ; Abandonné dans la forêt, un aveugle grimpe dans un arbre et entend les propos d'un ours, d'un renard et d'un lièvre, 88s ; Ti-Jean coupe des branches d'arbres pour nourrir ses vaches, 129.

ARC ; Ti-Jean s'entraîne au tir à l'arc en fendant une pomme à coups de flèche, 42 ; Ti-Jean ajoute à son équipage un homme très habile au tir à l'arc, 271s ; Un homme se fabrique un arc et des flèches, chasse des oiseaux, 300.

ARGENT ; Un père donne une pièce d'argent à son fils qu'il chasse de la maison. Cet argent permet au garçon de gagner cinq dollars, somme qu'un maquignon exige pour le transporter au château du roi, 14s ; Un homme vole le coffret d'argent du curé, 38 ; La fille d'un riche bourgeois donne de l'argent à Ti-Jean-le-paresseux pour s'acheter des habits et une longue-vue. Un peu plus tard le riche bourgeois fournit à Ti-Jean les moyens de construire un gros magasin, 117s.

ARMÉE ; Les armées d'un roi n'ont jamais pu déloger le diable d'un château hanté, 15 ; Des armées lancées contre la bête-à-sept-têtes n'ont jamais été victorieuses, 131 ; L'armée d'un roi, renforcée par un cavalier doué de pouvoirs magiques, abat facilement les ennemis, 168s.

ARMES ; La Poilue refuse des armes au moment de partir pour la guerre. Une fourche à foin lui suffit, 185.

ARMURE ; Ti-Jean trouve, chez les géants, trois chevaux magiques de couleurs différentes, trois armures et trois chiens de couleurs assorties à celles des chevaux, 130.

ARTIFICE ; Voir FEU.

ASSOCIÉS ; Cul-Dur et Range-Montagne deviennent associés de Ti-Jean au cours d'un voyage, 283ss.

ATELIER ; Sans-Peur utilise l'étau d'un atelier pour immobiliser le diable dans un château hanté, 16.

AUBERGE ; Trois frères intéressés à la conquête d'une princesse logent, chacun son tour, dans des auberges, 211ss.

AUDACE ; Trois géants sont intimidés par l'audace et la bravoure du prince Jules, 251.

AVERTISSEMENT ; Une princesse aperçoit la chevelure d'or d'un jeune jardinier. Celui-ci lui adresse un sérieux avertissement de n'en rien dire, 167.

AVEUGLE ; Un jumeau, devenu volontairement aveugle, attire la pitié des gens et rend possible l'achat d'une boutique, 88.

AVOCAT ; Un avocat, frère de Ti-Jean, présente une devinette à une princesse et est jeté en prison, 211s.

AVOINE ; Ti-Jean lance le troupeau du seigneur dans les champs de trèfle et d'avoine des géants, 129.

BAGUETTE ; Aidé d'une baguette magique que lui a donnée une fée, Ti-Jean bâtit facilement un bâtiment merveilleux, 269.

BAISER ; Un prince endormi reçoit un baiser, et aussitôt il perd la mémoire, 150.

BANNISSEMENT ; Un père, mécontent du métier de son fils, le chasse de la maison paternelle, 14.

BANQUET ; Un commerçant organise un banquet pour y attirer un autre homme d'affaires qu'il soupçonne d'être son frère dont il a voulu se débarrasser autrefois, 91 ; Lors d'un banquet, la Poilue donne au roi un gâteau qu'il trouve excellent. Il veut l'employer à la cuisine mais elle tient à rester aux écuries. Après une guerre où la victoire a été gagnée par la Poilue, le roi offre un banquet ; il demande la fille en mariage, 185s ; Banquet de noces de Ti-Georges avec la fille du seigneur, 196.

BAPTÊME ; Le roi et la reine portent au baptême le fils d'une veuve ; ils le nomment Raquelore, 25.

BARBARO-LES-GRANDES-OREILLES ; Né d'une façon mystérieuse, Barbaro possède de grandes oreilles et une force peu ordinaire. Très jeune il arrache des arbres dans la forêt au lieu de les couper. Il détruit une grange d'un coup de pied ; il s'empare d'un serpent dans le champ de labour ; dans un autre champ il découvre un géant contre lequel il remporte plusieurs victoires à la suite de concours. Finalement, au lieu d'un feu d'artifice, il fait brûler le château du roi, 55 à 61.

BARBE ; Sans-Peur enserre la barbe du diable dans une enclume où a été pratiquée une entaille au moyen d'une hache, 17.

BARRE ; Sans-Peur maltraite le diable à coups de barre de fer, 17.

BARRIQUES ; Ti-Georges exige que le seigneur lui procure cinq barriques de vin pour enivrer le Serpent Vert et enlever le cheval enchanté, 192.

BATAILLES entre le diable et Sans-Peur, 16s ; Batailles entre Ti-Jean et les géants, 129s ; La Poilue bataille avec tellement d'ardeur que les ennemis sont vaincus en peu de temps, 185 ; Bataille entre Cul-Dur et Ti-Georges, 195 ; Batailles au cours desquelles Cul-Dur, Range-Montagne et Mille-Livres découvrent la force du Prince-à-Nez-Rouge. Ce dernier perdra la vie au cours d'une dernière bataille qu'il livre à Ti-Jean dans le souterrain, 284s et 287.

BATEAU ; Voir BÂTIMENT.

BÂTIMENT ; Un soldat et un voyageur se rendent à un bâtiment d'où, dit-on, parvenaient des bruits effroyables, 70s ; Le roi donne à Jules et ses deux frères, un bâtiment pour aller à la recherche de l'oiseau d'or, 248 ; Un roi veut faire bâtir un bâtiment qui va sur terre et sur mer, 267.

BEAUTÉ ; Une princesse d'une grande beauté est offerte en mariage à quiconque lui proposera une devinette insoluble, 211 ; Une princesse de grande beauté est offerte à quiconque lui proposera une devinette qu'elle ne pourra résoudre, 226.

BÉBÉ ; Une mère découvre un bébé dans un berceau où elle avait placé une poupée de bois, 55.

BEDEAU ; Un bedeau se déguise en fantôme, la nuit, afin de faire peur à un jeune homme (Sans-Peur), 13 ; Un bedeau aperçoit un faux ange dans le clocher, et va en avertir le curé, 29 ; Un curé engage comme bedeau un pauvre homme qui dit s'appeler Trois-Poils-d'Or-sur-la-Fesse-Gauche, 37 ; Un curé engage Pois-Vert pour remplacer son bedeau qui vient de mourir, 99.

BERCEAU ; Une mère découvre un bébé dans un berceau où elle avait placé une poupée de bois, 55.

BERGÈRE ; Une fille douée d'une voix merveilleuse est bergère chez le roi, 299.

BESSONS ; Une princesse donne naissance à des bessons mais on annonce au prince que ce sont des monstres, 204.

BÊTES ; Jules, à cheval sur un loup, traverse un endroit rempli de bêtes féroces, 250 ; Une fée se dit reine des bêtes féroces, 282 ; Le prince Raquette a abordé dans un îlot où il est dévoré par une bête sous les yeux de sa femme et de son enfant. La même bête transporte la veuve sur la terre ferme et l'y abandonne, 300.

BÊTE-À-SEPT-TÊTES détruite par Ti-Jean, le vacher du seigneur, qui utilise trois chevaux différents, trois chiens et une épée magique, 132.

BIENS ; À la suite d'un concours de force, Barbaro devient propriétaire des biens de trois géants, 61.

BILLOT ; Barbaro, sur son oreiller, place une bûche en équilibre sur un billot. Le géant veut assommer Barbaro avec une masse et se fait tuer par la bûche qui bondit sous la force de la masse, 59s.

BLÉ ; Le Prince de la Mer Noire veut s'emparer de deux canards en les attirant au moyen de riz et de blé, 149.

BLESSURE ; Un roi ordonne de surveiller et même de blesser un cavalier dont les exploits ont étonné l'armée, 170.

BOEUF ; Au cours d'une partie de cartes, un prince gagne cinq cents bœufs à cornes d'or, 143 ; Pois-Vert entreprend de conduire un troupeau de bœufs appartenant à un marchand. Pour attirer l'attention du roi, il enduit les cornes de ces animaux d'une couleur dorée, 105.

BOIS ; La femme d'un géant fend du bois pour alimenter son feu, 47 ; Un bûcheron sans enfant, fabrique d'une bûche de bois, une poupée qui devient un enfant d'une force surhumaine. Ce bébé ira bientôt aider son père à couper le bois de chauffage en forêt, 55ss ; Le gagne-pain d'une pauvre famille consiste à vendre du bois de chauffage, 115 ; Un prince en voyage vient en aide à une vieille sorcière en débitant du bois de chauffage, 144 ; Pour adoucir le caractère d'une vieille, Ti-Georges apporte du bois sec à son foyer, 194 ; Un vieux roi fait bâtir son château au fond des bois, 203 ; Une sorcière envoie une princesse dans un endroit secret au fond des bois, 204 ; L'oiseau d'or est renfermé dans une cage de bois, 252.

BOISSON ; Au moyen d'une bouteille de boisson contenant un somnifère, Raquelore drogue les soldats et prend le poulain du roi, 26 ; Des bouteilles de boisson apparaissent aussitôt que le désir en est exprimé par un soldat, dans un édifice mystérieux, 71s ; Un prince abuse de la boisson et des cartes, 143.

BOUILLIE ; Barbaro dévore une cuve de bouillie destinée à son père. Plus tard il rapporte les honneurs d'un concours de mangeaille en faisant semblant de manger plus de vingt cuves de bouillie, 55, 59.

BOUILLON ; Un géant veut se servir de la carcasse de Ti-Jean pour s'en faire un bouillon, 45.

BONDS ; Cul-Dur se déplace par bonds, 195.

BOTTE ; Ti-Jean à la fin du combat contre la bête-à-sept-têtes s'est fait massacrer sa botte et le bout du pied par les soldats du seigneur, 132.

BOUE ; Un jardinier part pour la guerre sur un vieux cheval qui, peu après, s'enlise dans la boue, 168s.

BOULE ; Un soldat doit lancer une boule dans un trou sous peine de perdre un membre, 72ss.

BOURGEOIS ; Ti-Jean-le-paresseux courtise la fille d'un riche bourgeois ; il devient propriétaire d'un grand commerce, 118ss.

BOUTEILLE ; Ti-Jean reçoit une bouteille inépuisable qu'il utilise dans une prison pour semer la gaîté, 213ss.

BOUTIQUE ; Deux frères s'amassent du capital et s'achètent une boutique, 88.

BRIQUES ; Pois-Vert fait bouillir sa soupe en y plongeant des briques rougies au feu, 101.

BROUSSAILLES ; Un prince dérobe les habits d'une fille et se cache dans les broussailles, 146.

BRU ; Un roi déteste sa bru parce qu'elle est de naissance paysanne, 239.

BRUITS ; Un soldat s'arrête dans un édifice mystérieux pour vérifier l'origine de bruits effroyables qu'un voyageur affirme avoir entendus. Après un certain temps de silence, le voyageur entend des bruits et constate que ce sont des diables qui s'amusent à lancer des boules, 71ss ; un aveugle, du sommet d'un arbre, juge par le bruit, que des animaux sauvages se sont réunis au pied de l'arbre, 89 ; Poil-aux-plumes signale son arrivée par le bruit des arbres qu'il heurte sur son passage, 240 ; Le petit loup conseille au prince Jules de ne pas s'emparer de la cage en or par crainte de faire du bruit, 252 ; Un aveugle pressent une présence humaine à l'audition de certains bruits, 302.

BÛCHE ; Barbaro place, sur son oreiller, une bûche en équilibre sur un billot. Le géant veut assommer Barbaro avec une masse, et se fait tuer par la bûche qui bondit sous la force de la masse, 59s.

BÛCHERON ; Un enfant va porter, dans la forêt, un dîner destiné à son père, bûcheron, 55.

CABANE ; Un couple vit pauvrement dans une cabane, en forêt, 183 ; Après une longue marche, Ti-Georges parvient à une cabane délabrée où demeure une vieille femme, 194.

CÂBLE ; Trois aventuriers qui veulent explorer un puits profond utilisent de l'écorce de tilleul pour se tisser un câble, 286.

CACHETTE ; Ti-Jean se rend compte que deux amoureux se fréquentent en cachette, 115s ; Une sorcière fait disparaître une princesse dans une cachette qu'elle croit inaccessible, 204 ; Un géant sort de sa cachette, dans un château, 301.

CADAVRE ; Sans-Peur détache un cadavre d'un échafaud et l'installe près d'un feu dans le but de le réchauffer, 14 ; Ti-Jean utilise le cadavre de deux géants pour faire un pont à ses vaches, 130s ; Dans un corridor souterrain, Mille-Livres découvre un cadavre qu'il a soin d'ensevelir, 286.

CADEAU promis à Sans-Peur s'il frissonne à la vue du cadavre d'un pendu, 15 ; Ti-Jean, grâce à sa bonté, reçoit trois cadeaux de grande utilité : une nappe qui procure la nourriture, une bouteille inépuisable et un violon qui fait danser, 213s.

CADET ; Ti-Jean, le cadet d'une famille, s'offre à protéger les poules de son père contre les oiseaux de proie, 43.

CAGE ; On fait construire une cage d'acier dans laquelle on attrape Beau Sauvage, 163s ; Jules met un oiseau d'or dans une cage en or, l'oiseau se met à chanter et éveille les géants, 252.

CAISSE ; Ti-Jean se fait fabriquer une caisse qui tiendra le géant, 48 ; Un géant dépose les restes d'un jeune homme dans une caisse et les place sur le dos de son cheval, 302.

CANARDS ; Sous forme de canards, les filles du Prince de la Mer Noire se baignent dans un lac. Plus tard, les trois mêmes filles défileront, sous forme de canards, devant un

prince. Pour échapper au Prince de la Mer Noire, le fils du roi et sa fiancée se transforment en canards sauvages, 145ss.

CANON ; Un soldat s'empare d'un canon, tuant les soldats ennemis au moyen d'un piquet, 69 ; Le roi fait installer des canons afin d'arrêter Poil-aux-plumes. Ce dernier saisit un canon et s'en fait une massue pour tuer les soldats, 241.

CANNE ; Barbaro et le géant veulent mesurer leur force en lançant une canne de fer, 61 ; Avant de partir à la recherche du roi, Ti-Jean se fait fabriquer une canne qui l'accompagnera partout, même dans le souterrain du Prince-à-Nez-Rouge, 281.

CAPTURE ; Un sujet du roi parvient à capturer le dangereux Beau Sauvage, 163.

CARABINE ; Sûr d'avoir tué Raquelore au moyen de sa carabine, le roi part à la recherche du cadavre afin de le cacher, 28.

CARROSSE ; Ruiné au jeu de cartes, Ti-Jean perd tous ses biens y compris le carrosse dans lequel il voyage, 118s.

CARTES ; Sans-Peur joue aux cartes avec le diable, 16 ; Au cours d'une partie de cartes, Ti-Jean-le-paresseux perd son carrosse, ses chevaux et ses habits, 118s ; Un prince abuse du jeu de cartes. Il finit par jouer avec une sorte de sorcier, Prince de la Mer Noire ; après avoir gagné au début, il perd une partie importante et est obligé de rechercher son adversaire pendant longtemps, 143.

CAVALIER ; Un soldat rencontre un cavalier dont la monture est couverte d'écume, 70.

CAVE ; Le diable entraîne Sans-Peur dans une cave pour mesurer leurs forces au moyen d'une hache et d'une enclume, 17 ; Dans la cave d'un édifice mystérieux, un soldat, de passage, découvre d'immenses cruches qui contiennent – il le saura plus tard – le corps de gens amorphosés, 74 et 75.

CHAÎNE ; Ti-Jean est tenu prisonnier par une chaîne munie de cadenas, 46s.

CHAIR ; Une fée demande à sa fille de redonner la vie à une masse de chair qu'elle retrouve dans une caisse, 302.

CHALOUPE ; Un roi chasse du royaume son prince et sa bru en les abandonnant sur la mer dans une chaloupe, 299.

CHAMBRE ; Ti-Jean se rend à la chambre d'une fille, et prétend être son amant ; lorsque l'amant se présente à la fenêtre, Ti-Jean lui lance le contenu d'un seau dans la figure, 116 ; Ti-Jean demande de visiter la chambre de la princesse, ensuite d'y passer la nuit, 214s ; Un prince, soupçonné de folie dans son enfance, est élevé dans une chambre noire jusqu'à l'âge de vingt et un ans, 225 ; Une reine ne veut pas que son fils couche dans la même chambre que son compagnon ; la reine attend le moment où les deux jeunes gens dormiront pour les assassiner, 227 ; L'ami d'un prince parvient à sauver le secret d'une devinette, en entraînant des dames indiscrètes dans sa chambre, d'où elles s'échappent sans rien obtenir, 229s.

CHAMPS ; Le roi envoie Barbaro labourer deux champs ; l'un est gardé par un serpent et l'autre par un redoutable géant, 57s ; Ti-Jean lance le troupeau du seigneur dans les champs de trèfle et d'avoine des géants, 129.

CHAPELLE ; Une fille se transforme en chapelle, et son fiancé en prêtre, afin de déjouer le Prince de la Mer Noire, 150.

CHARBONNIER ; Un charbonnier prétend avoir sauvé la vie de la fille d'un seigneur en tuant la bête-à-sept-têtes, 133.

CHARITABLE ; Un pauvre paysan se montre charitable en logeant une riche bourgeoise en voyage, 120.

CHARRETTE ; Ti-Georges charge cinq barriques de vin dans une charrette et se dirige vers la demeure du Serpent Vert, 192.

CHARRUE ; Barbaro lève sa charrue, à bout de bras, par un mancheron, pour indiquer la direction du château, 58.

CHASSE ; Au cours d'une partie de chasse, le roi se rend compte que sa bru, définitivement disparue, vit au fond des bois, 205 ; Un jeune homme raconte symboliquement à un roi qu'il s'est adonné à la chasse, 231 ; Un adolescent, seul avec sa mère, s'adonne à la chasse pour se procurer leur nourriture, 300.

CHAT ; Un chat dévore les yeux d'un jeune homme que sa mère vient de jeter sur le parquet, 302.

CHÂTEAU ; Un roi offre à Sans-Peur de déloger le diable d'un château hanté, 15 ; Les défis du roi à l'adresse de Raquelore obligent ce dernier à se présenter plusieurs fois au château, 26s ; Ti-Jean se rend à un château où il est embauché comme fonctionnaire du roi, 44 ; Une vieille se rend au château du roi et lui fait part de la force de son fils ; le roi embauche le garçon, 56 ; Après avoir risqué sa vie, trois fois, un soldat transforme un édifice lugubre en un merveilleux château, 72ss ; Un roi, après avoir acheté un soi-disant fouet magique, retourne à son château et en fait l'essai. Plus tard, du balcon de ce château, il aperçoit Pois-Vert qui conduit un troupeau de bœufs à cornes d'or, 102s ; Château du seigneur où Ti-Jean a un emploi de vacher ; château des géants que Ti-Jean fait mourir, 128 et 130 ; Ti-Jean va visiter le château du géant et y trouve tous les biens tels que décrits, 130 ; Le Prince de la Mer Noire demeure dans un château suspendu au-dessus d'un lac, 145 ; Des soldats ramènent au château du roi le dangereux personnage de Beau Sauvage enfermé dans une cage, 164 ; Trois filles dont l'une est poilue se présentent au château d'un roi pour obtenir un emploi, 184 ; Un roi avait fait construire un château en pleine forêt, 203 ; Ti-Jean se présente au château du roi et demande un rendez-vous avec la princesse, 212s ; Un prince et son ami rejoignent le château d'un roi qui a promis sa fille en mariage à celui qui lui proposera une énigme qu'elle ne pourra pas résoudre, 228 ; Chassée du château, la femme d'un prince est abandonnée dans la forêt par le soldat chargé de la tuer. La femme donne naissance à un fils d'une grande force qui viendra, de temps en temps au château, chercher de la nourriture, 239 ; château dans lequel une princesse est gardée prisonnière par trois géants. Le prince Jules la délivre, 250 ; Château où est gardé l'oiseau d'or, 251 ; Une pauvre famille vit à proximité du château du roi. Ti-Jean, après avoir bâti son bâtiment merveilleux, met le cap sur le château du roi, 267 et 270 ; Ti-Jean se rend au château du roi pour l'avertir qu'il partira à la recherche des princesses disparues, 281 ; Un jeune chasseur découvre un château ; d'un sabre magique, il abat deux têtes de géants. L'autre lui échappe. Il installera sa mère dans ce château, 301.

CHÂTIMENTS ordonnés par un prince pour punir son père et une vieille sorcière, 206 ; Le roi châtie deux traîtres en les jetant en prison, 289 ; Un prince crève les yeux de sa mère qui l'a elle-même rendu aveugle, 302.

CHAUDRON ; Ti-Jean verse du sel dans le chaudron où cuit la soupe du géant, 45 ; Pois-Vert place dans un chaudron des briques rougies au feu et y fait bouillir de la soupe aux pois, 101.

CHEMIN ; Beau Sauvage s'amuse à obstruer les chemins du roi au moyen d'arrachis et de cailloux, 163.

CHEMINÉE ; Placé sur le toit de la maison d'un géant, Ti-Jean prend plaisir à lancer, par la cheminée, du sel dans un chaudron de soupe, 45.

CHÊNES ; Barbaro déracine des chênes pour faire du bois de chauffage, 56 ; Il utilise un gros chêne pour se faire un fléau destiné à battre le grain du roi, 57 ; Plus tard, lors d'un concours de force, il fait croire à un géant qu'il a passé son poing à travers un chêne, 60 ; Beau Sauvage s'amusait à tordre des chênes dans la forêt du roi, 163 ; Sur le conseil d'une vieille, un bûcheron donne un coup de hache sur un chêne et en fait jaillir trois gouttes de sang, 183 ; Un homme tord des chênes dont il utilise les branches pour battre son grain, 270.

CHEVAL ; Voir aussi POULAIN. Un cavalier déclare à un soldat que son cheval a pris peur à la perception de bruits terribles émanant d'un bâtiment, 70 ; Pois-Vert affirme au roi qu'il existe, au fond de la mer, des chevaux dont la crinière et la queue sont de fils d'or, 106 ; Au cours d'une partie de cartes, Ti-Jean perd tous ses biens y compris son carrosse et ses chevaux, 118 ; Chevaux à pouvoirs magiques retrouvés dans les écuries des géants, 131 ; Un jeune jardinier part pour la guerre sur un vieux cheval. Beau Sauvage transforme le cheval en coursier agile, et le jardinier, en guerrier princier, 168 ; Des jardiniers jaloux rapportent au roi que Ti-Georges s'est vanté de pouvoir retrouver son cheval enchanté, 192 ; Pour prouver à la reine que son fils est idiot, le roi le fait monter à cheval et le laisse circuler dans la ville, 226 ; Deux chevaux empoisonnés causent la mort de sept corbeaux, 228 ; Un garçon en déterrant les ossements de son père, sur l'ordre d'un oiseau mystérieux, découvre un cheval qu'il lui sera très précieux. Un jour, cet animal rapportera chez une fée, une caisse contenant les lambeaux du cadavre de son maître, 301 et 302.

CHEVALET ; Le seul travail que Ti-Jean accepte de faire consiste à s'asseoir sur un chevalet pour y maintenir une bûche de bois pendant que ses frères s'efforcent de la scier, 115.

CHEVALIER ; Ti-Jean, le vacher du seigneur, combat la bête-à-sept-têtes avec des allures d'un chevalier princier, 131s.

CHEVEUX ; Un jeune garçon se voit pourvu d'une chevelure dorée après s'être plongé la tête dans une fontaine, 165 ; Un soldat a rapporté au roi une mèche de cheveux d'un guerrier étranger, 170.

CHIEN ; Chiens magiques retrouvés chez les géants et dont se sert Ti-Jean pour combattre la bête-à-sept-têtes, 131 ; Un soldat tue son chien et offre sa langue et son cœur au roi comme preuve de la mort de la princesse, 239.

CLÉ ; Ti-Jean, enchaîné à un poteau, parvient à se libérer en s'emparant de la clé que détient la femme d'un géant, 47 ; Ti-Jean retient un géant prisonnier dans un coffre au moyen d'une clé, 47s ; Après avoir volé une clé, un garçon libère Beau Sauvage, prisonnier dans une cage, 165.

CLOCHARD ; Déguisé en clochard, Raquelore se présente devant les soldats qui font la garde près du poulain du roi ; il leur offre de la boisson droguée et s'empare du poulain, 26.

CLOCHE ; On envoie Sans-Peur sonner la cloche de l'église, à minuit, dans le but de lui faire peur, 14 ; En essayant de sonner la cloche, Pois-Vert la fait tourner à l'envers, 99.

CLOCHER ; Un bedeau fait grimper Sans-Peur dans le clocher, à minuit, en lui demandant de sonner la cloche, 13 ; À la vue d'un ange dans le clocher, un bedeau prend peur et va avertir le curé, 29.

CLÔTURE ; Ti-Jean abat la clôture des géants, et introduit les vaches dans leurs champs, 129s.

COCHON ; Raquelore se glisse dans une peau de cochon pour mieux déjouer des gardiens placés près du four du roi, 27 ; Pois-Vert se sert d'une vessie de cochon remplie de sang pour assassiner faussement sa mère sous les yeux du roi, 103 ; Une sorcière invite un prince en voyage à coucher dans une soue à cochons, 145.

COEUR ; Un roi ordonne à un de ses soldats de tuer la femme de son fils, et de lui ramener son cœur et sa langue, 239.

COFFRE ; Ti-Jean, déguisé en mendiant, décide un géant à s'étendre dans un coffre, 47 ; Tord-Chênes déplace un coffre que n'ont pu porter les armées du roi ; l'homme fort dérobe le coffre, 272s.

COFFRET ; Un bedeau vole un coffret contenant l'argent de la paroisse, 38.

COLÈRE du roi en constatant que Pois-Vert l'a dupé, 103 ; colère de deux géants en s'apercevant que Ti-Jean a tué leur frère, 130 ; Poussé par la colère, un prince met fin aux injures d'un oiseau merveilleux, 206 ; Colère des prisonniers à l'égard de Ti-Jean qui s'est départi de sa nappe et de sa bouteille magique, 214s ; Des géants, dépités de s'être fait duper, entrent en colère et s'entretuent, 253.

COMBAT ; Voir aussi BATAILLE. Monté sur un coursier agile, vêtu comme un prince, armé d'un sabre magique, un jeune jardinier se lance dans le combat, 168s.

COMMANDANT ; Lors d'une guerre, le commandant admire la bravoure d'une jeune recrue qui s'est emparée d'un canon, mais le commandant craint d'être supplanté par ce soldat ; il l'envoie en délégation auprès du roi, mais le condamne à être fusillé à son retour. Le condamné détient une lettre du roi ordonnant de faire fusiller le commandant, 69ss.

COMMERCE ; Deux frères jumeaux, en attirant la pitié des gens sur l'un d'eux, sont devenus propriétaires d'un commerce. Le jumeau valide abandonne son frère dans la forêt. L'aveugle, mis au courant de certain secret, recouvre la vue et reçoit en cadeau un commerce prospère, 88ss ; Ti-Jean-le-paresseux, grâce à l'argent d'un gros bourgeois, devient propriétaire d'un gros commerce, 118.

COMPAGNON ; Un jeune garçon joue aux marbres avec des garçons et se désole d'être toujours perdant, 164.

COMPLOT ; Des jardiniers expérimentés trament un complot contre un jardinier, Ti-Georges, 192 ; Deux princes trament un complot contre leur frère qui rapporte un oiseau d'or et une princesse, 253.

CONCOURS entre le diable et Sans-Peur pour connaître le plus fort, 17 ; Un père organise un concours de tir à l'arc en vue de donner son héritage au vainqueur, 44 ; Concours de mangeaille entre Barbaro et un géant. Deux concours de force : coup de poing sur un chêne, et lancement de la canne de fer, 58ss ; Un roi, au retour de ses trois filles ramenées par Cul-Dur et Range-Montagne, organise des concours de force pour faire connaître ces deux héros, 288.

CONDAMNATION à mort d'un soldat qui a enfreint la limite de son congé, 76 ; Deux princes sont condamnés aux travaux forcés pour avoir trahi leur frère, 256.

CONDITIONS d'un pari entre un voyageur et Sans-Peur ; entre un maquignon et le même jeune homme, 14s ; Le roi accepte d'être parrain d'un enfant du peuple à condition qu'on le nomme Raquelore, 25 ; Un jumeau consent à se laisser crever les yeux à condition que son frère ne l'abandonne pas, 88 ; Condition imposée au prince par un génie, joueur de cartes : si le prince perd il devra retrouver le génie et exécuter plusieurs tâches difficiles, 143 ; Ti-Georges accepte d'aller chercher un

cheval enchanté à condition qu'on lui procure cinq barriques de vin, 192s ; Condition à remplir pour gagner la fille du roi : lui proposer une devinette qu'elle ne peut résoudre, 211 ; Des soldats sont prêts à obéir à Ti-Jean à condition qu'il n'utilise pas son violon magique, 216 ; Le roi met un bâtiment et un équipage à la disposition du prince Jules, à condition que ce dernier navigue en compagnie de ses frères, 248 ; Un roi accepte de donner sa fille à Ti-Jean à condition qu'il accomplisse des tâches difficiles, 271 ; Ti-Jean partira à la recherche des trois princesses á condition que le roi lui fasse fabriquer une canne d'acier, 281.

CONFIANCE ; Malgré les menaces du roi, Raquelore affiche toujours une grande confiance en lui-même, 26ss ; La trop grande confiance d'un avocat dans son intelligence le conduit en prison, 211s.

CONGÉ ; Un soldat sans peur reçoit un congé de trois jours pour aller présenter une supplique au roi. Il passe plusieurs jours dans un château hanté. Son commandant le condamne à être fusillé pour avoir dépassé la limite de son congé, 70.

CONSEIL ; Une souris mystérieuse donne des conseils à un soldat dont elle vient de replacer les membres, 73 ; La fille d'un génie donne de nombreux conseils à un prince à la recherche du Prince de la Mer Noire, 147.

CONSENTEMENT ; Forcé par la détermination de son prince d'épouser une paysanne, un roi consent à ce mariage, 203.

CONVERSATION ; Ti-Jean, caché sous un pont, entend la conversation de deux amoureux, 116 ; Conversation d'un prince avec la fille d'un génie, 147 ; Un roi saisit une conversation entre son fils et sa bru, 203 ; Conversation entre Poil-aux-plumes, nouvellement sorti de la forêt, et sa grand-mère, la reine, 240.

COQ ; Une princesse envoie une poule et un coq à un prince ; les volailles, qui ont le don de la parole, aident le prince à recouvrer la mémoire, 151.

CORBEAUX ; Sept corbeaux meurent après avoir dévoré deux chevaux empoisonnés, 228.

CORDE ; Sans-Peur détache d'une potence un cadavre qui se balançait au bout d'une corde, 14.

CORNE ; Pois-Vert passe devant le château du roi en conduisant un troupeau de bœufs à cornes dorées, 105s ; Un prince gagne cinq cents bœufs à cornes d'or pour avoir vaincu un génie au cours d'une partie de cartes. Ce personnage métamorphose en bœufs à cornes d'or les perdants qui ne peuvent le retrouver, 143.

COULEURS ; Ti-Jean devient propriétaire de trois chevaux et de trois chiens magiques de trois armures, de trois couleurs différentes : noir, rouge et blanc, 131 ; Plusieurs sujets du roi utilisent une couleur dorée dans l'espoir de passer pour le cavalier à chevelure d'or, 170 ; Un prince et son ami déjouent la ruse d'une princesse, et s'emparent de trois robes de couleurs différentes abandonnées dans une chambre par des femmes qui voulaient les séduire, 229ss.

COUR ; On observe, dans une cour intérieure, un prince que l'on a gardé pendant vingt et un ans dans une chambre noire, 225.

COURAGE ; Un soldat sans peur s'empare d'un canon ennemi au moyen d'un simple piquet. À plusieurs reprises, il risque sa vie pour rivaliser d'adresse avec des diables ; il continue à soutenir son opinion devant le roi qui menace de lui couper le cou ; il refuse le bandeau du condamné au mur d'exécution, 69ss ; Ti-Jean espère, par son courage, faire délivrer ses frères de la prison, 213.

COUREUR ; Un grand coureur fait partie de l'équipage du bâtiment merveilleux ; il est vainqueur d'une course où son adversaire est un oiseau, 270s.

COURSIER ; Beau Sauvage transforme un vieux cheval en coursier de valeur, 168.

COUSINE ; Un prince perd la mémoire à la suite d'un baiser de sa cousine, 150.

COUTEAU ; Après avoir ingurgité une grande quantité de bouillie, Barbaro se fend la panse (fausse panse) avec un couteau, 59 ; Pois-Vert semble assassiner sa mère en plongeant un couteau dans une vessie remplie de sang, 103.

COUVENT ; Une bergère est placée par le roi dans un couvent pour y recevoir une bonne éducation, 299.

CRAINTE ; À la vue de la bravoure d'un soldat, un commandant conçoit une crainte terrible : se voir supplanter par ce jeune soldat, 69 ; Crainte de Ti-Jean à l'égard du géant, malgré toutes les promesses de ce dernier, 130 ; UN jeune garçon refuse de se laisser plonger la tête dans une fontaine par crainte de se noyer. Une fois pourvu d'une chevelure en or il craint qu'on ne le tue pour s'emparer de sa chevelure, 165 ; Crainte d'un roi de voir son fils épouser une paysanne, 203 ; Crainte générale que produit le violon magique de Ti-Jean, 215s.

CRINIÈRE ; Pois-Vert affirme au roi qu'il existe, au fond de la mer, des chevaux dont la crinière et la queue sont de fils d'or, 106.

CRIS ; Un jeune homme à la veille de la pendaison d'un prince, conseille à ce dernier de faire entendre des cris de joie en montant à l'échafaud, 230.

CROISSANCE ; Une princesse donne naissance à un enfant d'une croissance très rapide et d'une force peu ordinaire, 239.

CRUCHE ; Un soldat descend dans la cave d'un bâtiment bizarre et découvre des cruches qui contiennent – il le saura plus tard – le corps de gens amorphosés, 74.

CUISINIER ; Logés dans une maisonnette apparemment abandonnée, trois compagnons jouent, chacun son tour, le rôle de cuisinier, 284s.

CUITE ; Le roi commande à Raquelore de voler la cuite de pain dans son four, 26.

CUL-DUR ; Ti-Georges livre bataille contre Cul-Dur ; ce dernier est vaincu et doit lui donner la fille du seigneur et toute sa richesse, 195 ; Cul-Dur devient compagnon de Ti-Jean au cours d'un voyage, 283.

CULTURE ; Ti-Georges tire sa subsistance de la culture d'un jardin que lui a octroyé un seigneur, 191.

CURÉ ; Un curé tente d'effrayer Sans-Peur en l'envoyant sonner la cloche à minuit, 13 ; Un curé se fait enlever par Raquelore à la demande du roi, 29 ; Un curé engage comme bedeau, un homme qui se nomme Trois-Poils-d'Or-sur-la-Fesse-Gauche, 37 ; Un curé accepte Pois-Vert comme employé, et patiente longtemps avant de le recommander au roi, 99s.

CURIOSITÉ ; La mère et la sœur d'un curé, curieuses de savoir le nom du nouveau bedeau, apprennent sous le sceau du secret deux noms ridicules, 37s.

CUVE ; Encore jeune enfant, Barbaro-les-Grandes-Oreilles va porter à son père son dîner ordinaire : une cuve de bouillie. Plus tard lors d'un concours de mangeaille, le héros mange vingt cuves de bouillie, 55 et 59.

DANGER ; Une fois pourvu d'une chevelure dorée, un jeune homme déplore le danger qu'il court d'être tué, 165.

DANSE ; Tout le château danse au son d'un violon magique, 47.

DÉCISION ; En l'absence du prince à la guerre, le roi prend la décision de se débarrasser de sa bru qu'il n'aime pas, 239 ; Après avoir enlevé deux plumes à un oiseau d'or, le prince Jules prend la décision de se lancer à la recherche de cet oiseau, 248.

DÉCOURAGEMENT ; Un jeune jardinier est découragé à la vue du coin de terre qu'on lui a assignée, 166 ; Un roi découragé d'avoir perdu trois princesses, promet une récompense à celui qui retrouvera au moins l'une d'entre elles, 281.

DÉFENSE ; Le roi fait, à la supérieure du couvent, une défense formelle de laisser des visiteurs s'approcher d'une jeune pensionnaire, 299.

DÉFI que le roi lance à Raquelore : voler une cuite de pain, un poulain et le jonc de la reine, sous peine d'être pendu, 26 : Barbaro défie le géant de manger plus de bouillie que lui, 58 ; Beau Sauvage, derrière les barreaux de sa cage d'acier, lance au roi un défi : « Tu ne me garderas pas ici ! » 164.

DÉFILÉ ; Un roi organise un défilé pour identifier un prince qui s'est illustré au cours d'une bataille, 170.

DÉGUISEMENT ; Un bedeau utilise un drap blanc, à minuit, pour faire peur à un jeune homme appelé Sans-Peur, 13 ; Pour perpétrer plusieurs vols délicats, Raquelore se déguise en truie ou en clochard, 26s ; Ti-Jean se déguise en mendiant pour s'emparer d'un géant, 48.

DÉPART de Ti-Jean de la maison paternelle pour avoir refusé de travailler comme ses frères, 115 ; Départ pour la guerre d'un prince nouvellement marié, 203.

DESCRIPTION ; Une épouse donne la description de son mari disparu au cours d'un voyage, 119.

DÉSESPOIR du prince Jules en se voyant pris dans une fosse remplie de reptiles, 254.

DÉSIR d'un paysan et d'une paysanne d'avoir un enfant, 183.

DÉTERMINATION ; Forcé par la détermination de son prince d'épouser une paysanne, un roi consent à ce mariage, 203.

DEVINETTE ; Voir ÉNIGME.

DIABLE ; Dans un château hanté, le diable utilise plusieurs moyens pour se débarrasser de Sans-Peur. Ce dernier utilise plusieurs moyens pour chasser le diable du château, 16s ; Deux diables s'amusent à jouer aux marbres ; il est averti qu'il perdra un membre chaque fois qu'il manquera le but, 72 ; Un grand coureur, qui remporte la victoire malgré une trahison, passe pour le diable, 272.

DIALOGUE ; Un coq et une poule engagent un dialogue qui aide un prince à recouvrer la mémoire, 151 ; Dialogue entre le Serpent Vert et Ti-Georges, 193 ; Dialogue entre Cul-Dur et Ti-Georges, 194s.

DILIGENT ; Ti-Georges travaille du matin au soir à l'entretien de son jardin, 191.

DIRECTION ; Après avoir enlevé deux plumes à un oiseau doré, le prince Jules observe la direction prise par l'oiseau, et se lance à sa recherche, 248.

DIRECTIVES ; La fille d'un génie donne à un prince certaines directives pour préparer leur fuite, 148s ; Une vieille donne des directives à un bûcheron : que sa femme ne lèche que deux des trois gouttes de sang qui sortiront d'un chêne, 183.

DISCORDE ; La paresse de Ti-Jean entretien la discorde dans sa famille, 115.

DISPARITION de poires merveilleuses au moment de leur maturation, 247 ; Disparition mystérieuse de trois princesses. Ti-Jean, alias Mille-Livres, les retrouve dans un souterrain, gardées par le Prince-à-Nez-Rouge, 281ss.

DISPUTE apparente entre un coq et une poule, 151.

DOCUMENT ; Le roi signe des documents qui donne à Pois-Vert la propriété de tous les biens royaux, 106 ; Ti-Jean montre à sa famille les documents attestant son maria-

ge, 120 ; Le géant signe des documents attestant le don de tous ses biens à Ti-Jean, 130.

DOMESTIQUES ; Un avocat orgueilleux traite hautainement les domestiques des auberges, 211s.

DOMINUS ; Un bedeau a affirmé à la mère du curé qu'il s'appelait Dominus Vobiscum, 38.

DON ; Un roi croyait avoir le don de deviner si un enfant serait simple d'esprit, 225 ; Jules rencontre un loup qui a le don de la parole, 249.

DOS ; Assis sur le dos du loup, Jules traverse un endroit rempli de bêtes féroces, et traverse un bras de mer, 250.

DOUCEUR ; La douceur de Ti-Jean dans les auberges lui attire la sympathie des domestiques, 212s.

DRAP ; Un bedeau utilise un drap blanc, à minuit, pour faire peur à un jeune homme appelé Sans-Peur, 13.

DUPERIES ; Voir TOURS. Un prince et son ami réussissent à duper trois filles qui veulent leur arracher le secret d'une énigme, 228ss.

DURÉE ; Un prince doit retrouver un génie entre un an et un jour, 143s ; Une jeune fille fait pénitence pendant un an et un jour, 150 ; Ti-Georges marche un an avant de rejoindre Cul-Dur, 194.

EAU ; Une princesse lance un seau d'eau glacée dans le lit de son mari pour lui apprendre à frissonner, 18 ; Au château, Raquelore boit l'eau d'un cruchon et la remplace par de l'urine, 28 ; Un géant est obligé en pleine nuit d'aller puiser de l'eau ; Ti-Jean a lancé du sel dans la soupe du géant et en a fait une sorte de saumure, 45 ; Un village est privé d'eau à cause du tarissement d'une source, 89s ; Un prince vient en aide à une sorcière en lui transportant de l'eau pendant toute une nuit, 145.

ÉCHAFAUD ; Près d'un échafaud supportant un pendu, Sans-Peur s'installe pour passer la nuit, 14 ; Un prince est condamné à l'échafaud parce que une princesse a résolu une devinette, 230.

ÉCHEC ; Un avocat qui comptait trop sur son intelligence subit un échec lamentable auprès d'une princesse intelligente qui donne une réponse à sa devinette, 211.

ÉCHELLE ; Incapable de mettre la cloche en branle, Sans-Peur se laisse glisser le long de l'échelle, et attaque à coups de pied le bedeau déguisé en fantôme, 13 ; Une fille place une échelle à la fenêtre de sa chambre pour permettre à son amant de lui rendre visite en cachette, 116.

ÉCUME ; Un soldat rencontre un cavalier dont la monture est couverte d'écume, 70.

ÉCURIE ; Un roi permet à son jardinier, partant pour la guerre, de choisir le meilleur cheval de toutes ses écuries, 168 ; Une fille poilue, employée dans les écuries, fait le travail de dix personnes, 184.

ÉDIFICE ; Voir BÂTIMENT.

ÉDUCATION ; Un roi envoie une bergère dans un couvent pour y parfaire son éducation, 299.

ÉGLISE ; Caché dans l'église, Raquelore donne un message au nom d'une statue, 25 ; Raquelore se déguise en ange, attire le curé dans l'église et finit par le faire monter dans un sac qu'il transporte dans le poulailler du roi, 29s ; un ancien bedeau, devenu matelot, revient à la messe dans une église de paroisse dont il a volé la réserve d'argent, 38.

EMBARRAS de la princesse à l'audition d'une énigme qu'elle ne peut résoudre sur-le-champ, 228.

EMPLOI ; Le roi confie deux emplois consécutifs à Barbaro-les-Grandes-Oreilles : battre son grain et labourer ses champs, 56s ; À cause de ses friponneries, Pois-Vert occupe difficilement un emploi permanent, 99 ; Un jeune homme à la recherche d'un emploi, accepte le poste de jardinier chez un roi, 166 ; Trois filles dont l'une est poilue obtiennent un emploi chez un roi ; deux d'entre elles travaillent dans le château, et la Poilue dans les écuries, 184 ; Après la mort de sa mère, Ti-Georges quitte la maison paternelle et part à la recherche d'un emploi. Il devient jardinier chez un seigneur, 191.

EMPLOYÉS ; Les employés du roi annoncent à leur maître que Ti-Jean s'est vanté de plusieurs tours de force, 44ss.

ENCLUME ; Le diable entraîne Sans-Peur dans une cave pour mesurer leur force au moyen d'une hache et d'une enclume, 17.

ENFANT ; Dans une famille de onze enfants, le cadet apparemment dénué de talent, veut découvrir la sensation de la peur, 13 ; Une mère devient veuve avant la naissance de son enfant. Le roi et la reine portent l'enfant au baptême et le font appeler Raquelore, 25 ; Un vieux et une vieille d'âge avancé donnent naissance à un enfant. Le bébé, encore tout jeune, fait preuve d'une force surhumaine, 55 ; À la suite d'un conseil d'une vieille, une femme lèche trois gouttes de sang qui coulent d'un chêne, et donne naissance à trois enfants dont une fille poilue, 183 ; Un roi annonce à sa femme que leur enfant est simple d'esprit et enferme le jeune prince dans une chambre, 225 ; Une princesse chassée du château en l'absence de son mari, donne naissance à un enfant qu'elle appelle Poil-aux-plumes, 239 ; Une supérieure de couvent avertit le roi que la fiancée du prince attend un enfant, 299.

ÉNIGME ; Un roi promet sa fille en mariage à celui qui pourra lui proposer une énigme insoluble, 211 ; Un jeune homme et un prince composent une énigme (devinette) pour embarrasser une princesse, 228.

ENLISEMENT d'un vieux cheval dans la boue d'une savane, le matin du départ pour la guerre, 168s.

ENNEMI ; Un soldat s'empare d'un canon en tuant les soldats ennemis au moyen d'un piquet, 69 ; Grâce à l'aide d'un jardinier doué de pouvoirs magiques, un roi détruit ses ennemis en trois rencontres, 169s ; La Poilue va faire la guerre à l'ennemi et le disperse, 185.

ENTERREMENT ; Après la mort de sa mère, Ti-Georges pourvoit à son enterrement et quitte la maison à la recherche d'un emploi, 191.

ÉPÉE ; Voir SABRE. Un soldat coupe, de son épée, une mèche de cheveux d'un cavalier étranger, 170.

ÉPOUSE ; Le roi choisit une bergère pour être l'épouse de son fils, 299.

ÉPREUVES ; Le Prince de la Mer Noire soumet le fils d'un roi à deux épreuves difficiles, 146ss ; Le roi exige de Ti-Jean plusieurs épreuves avant de se décider de lui donner sa princesse, 271s.

ÉQUIPAGE ; Le roi met à la disposition du prince Jules un bâtiment pourvu d'un équipage, pour aller à la recherche d'un oiseau d'or, 248 ; Après avoir bâti son bâtiment merveilleux, Ti-Jean se choisit un équipage peu ordinaire, 270ss.

ESCALIER ; Raquelore fait monter le curé dans un sac, et le traîne à plusieurs reprises, dans un escalier, 29.

ESPRIT ; Une princesse a l'esprit vif mais déborde de cruauté, 211.

ÉTAU ; Sans-Peur immobilise le diable dans un château hanté, au moyen d'un étau de forgeron, 16.

ÉTRANGER ; Un riche bourgeois s'adresse à Ti-Jean-le-paresseux comme à un étranger, 117 ; Les filles du Prince de la Mer Noire aperçoivent un étranger sur la plage d'un lac, 146.

ÉTRILLE magique qui se transforme en montagne, 149.

ÉVASION ; Beau Sauvage prépare son évasion en s'assurant les services d'un jeune garçon, 165.

EXAMEN de tous les princes qui portent une blessure au pied. Examen des têtes d'un dragon pour en retrouver les langues, 132s.

EXCUSES ; Après avoir abandonné son frère aveugle dans la forêt, un commerçant rencontre ce frère (guéri) au cours d'un banquet, et lui fait des excuses, 91.

EXÉCUTION ; Un commandant envoie un soldat au mur de l'exécution, mais une lettre du roi lui apprend qu'il doit prendre la place du soldat et céder la sienne au condamné, 76s.

EXPÉDITION du prince Jules à la recherche de l'oiseau d'or, 248ss.

EXPLICATIONS ; Un prince visite une sorcière et lui demande des explications sur la disparition de sa femme, 205 ; À la vue du banquet organisé par Ti-Jean dans la prison, le roi lui demande des explications, 214 ; Les cris de joie d'un prince qui monte à l'échafaud incitent le roi à demander des explications, 231.

EXPLOIT ; Des soldats rapportent au roi les exploits brillants d'un cavalier inconnu, 169.

FAIM ; Une vieille demande à Ti-Jean un peu de nourriture pour calmer sa faim, 127 ; Beau Sauvage souffre de la faim dans la cage où l'a renfermé le roi, 164 ; Une maman pressée par la faim suggère à son fils d'aller lui chercher de la nourriture au château du roi, 240.

FAMILLE ; Une pauvre famille vit près du château du roi, 267.

FANTÔME ; Pour faire peur à un jeune homme, un bedeau lui demande d'aller sonner la cloche, à minuit, et se déguise en fantôme, 13.

FARINE ; Une mère gratte les moindres grains de farine dans sa huche pour faire une galette, au départ de chacun de ses fils, 267s.

FAVEUR ; La Poilue, lors d'un grand banquet, demande deux faveurs au roi : faire ériger un bûcher et d'y mettre le feu après l'avoir enchaînée au sommet, 185s ; Au lieu de vendre au roi des objets magiques, Ti-Jean lui demande et obtient certaines faveurs, 214s ; À la veille de se faire tuer par un géant, un jeune chasseur lui demande une faveur : déposer ses restes dans une caisse et les placer sur le dos de son cheval, 302.

FÉE ; En voyant arriver Ti-Jean au château, le roi croit qu'il a été guidé par une fée, 44 ; Une fée, à laquelle deux frères ont refusé de la nourriture, leur prédit l'insuccès ; le troisième frère veut lui donner sa nourriture, et réussit à construire un bâtiment merveilleux, 267ss ; Trois fées, reines des bêtes féroces, des poissons et des oiseaux tentent d'aider Ti-Jean à retrouver le Prince-à-Nez-Rouge, 282ss ; Un jeune chasseur rend visite à une fée, mère d'une jeune fille. À l'invitation de la fée, le jeune homme multiplie ses visites. Plus tard, la fée rendra la vie au chasseur qui a été déchiqueté par le géant, 301s.

FEMME ; Une femme, devenue veuve, demande au roi et à la reine de porter son fils au baptême, 25 ; Un géant a confié à sa femme le soin de chauffer le feu pour y faire rôtir Ti-Jean. Ce dernier parvient à gagner sa confiance et à lui arracher la clé des chaînes qui le retiennent prisonnier, 47 ; Un homme et une femme vivent pauvrement avec leurs trois fils, 115 ; Une vieille femme demande à manger et Ti-Georges lui offre les fruits et les légumes de son jardin ; la vieille lui annonce qu'il ne sera pas toujours jardinier, 192 ; Une vieille femme donne un ruban magique à Ti-Georges ; à l'aide du ruban il vaincra Cul-Dur, 194 ; Une vieille femme affirme au prince qu'elle a assisté à la naissance des deux enfants de la princesse, 206.

FENÊTRE ; Au courant du plan de deux amoureux, Ti-Jean frappe à la fenêtre de la jeune fille, à l'heure prévue pour le rendez-vous, 116.

FER ; Voir BARRE. Ti-Jean se fait fabriquer une lime qui, d'un coup, peut scier une épaisse lame de fer, 46 ; Barbaro et le géant veulent mesurer leur force en lançant une canne de fer, 61.

FERME ; Ti-Jean, l'aîné de trois fils, a sacrifié l'instruction pour s'occuper de la ferme de son père, 211.

FESSE ; Un jeune homme dans la misère, s'engage comme bedeau dans une paroisse. Il se donne trois noms, dont Trois-Poils-d'Or-sur-la-Fesse-Gauche. Le bedeau dérobe l'argent de la paroisse et s'engage comme marin. Quelques années plus tard, il vient à la messe avec d'autres matelots. Le curé, pendant la messe, promet une grosse somme à celui qui lui attrapera Trois-Poils-d'Or-sur-la-Fesse-Gauche. Les paroissiens s'élancent sur le curé et le voleur s'échappe sans peine, 37 à 39.

FESTIN ; Pour attirer Beau Sauvage, un roi lui prépare un gros festin, 164.

FÊTE ; Le roi demande à Barbaro d'organiser un feu d'artifice, au cours d'une fête d'anniversaire de mariage, 61 ; Ti-Georges dit au Serpent Vert que, vu leur parenté récemment découverte, il a organisé une fête à cette occasion, 193 ; Fête organisée par un prince à l'occasion de la recognition de sa femme, 206.

FEU ; Sans-Peur tente de réchauffer un cadavre à proximité d'un feu, 14 ; Un géant ordonne à sa femme de faire un feu pour rôtir son prisonnier, Ti-Jean, 47 ; Le roi demande à Barbaro d'organiser un feu d'artifice ; Barbaro fait brûler le château du roi, 61 ; Pois-Vert fait bouillir sa soupe en y plongeant des briques rougies au feu, 101.

FEUILLES ; Les feuilles d'un certain arbre peuvent rendre la vue à un aveugle, 89.

FIANÇAILLES ; Un prince, déjà fiancé, perd la mémoire et contracte d'autres fiançailles, 150.

FIANCÉE ; Un prince abandonne sa seconde fiancée après avoir retrouvé la première, 151.

FILLE ; Une fille et un garçon se donnent rendez-vous pour le lendemain, 115s ; Dans une cabane à cochons, un prince voit une fille endormie qui est amorphosée en cochon le lendemain matin, 145 ; Une fille du Prince de la Mer Noire aide un prince à plusieurs reprises, 146ss ; Un seigneur envoie Ti-Georges chez Cul-Dur pour délivrer sa fille, 193 ; Les filles du roi disparaissent à l'âge de vingt et un ans, 281 ; Une fille qui gardait des moutons était douée d'une voix merveilleuse ; fiancée au prince on l'envoie dans un couvent pour l'éduquer, 299 ; Un garçon devient amoureux de la fille d'une fée, 301 ; La fille d'une fée redonne la vie à un garçon, 302.

FILS ; Une vieille n'a qu'un fils paresseux mais très brave. Elle lui conseille de s'enrôler comme soldat dans l'armée du roi, 69 ; Ti-Jean, cadet de trois fils, vit pauvrement

avec son père et sa mère, 115 ; Le fils d'une vieille, après la mort de sa mère, quitte la maison paternelle à la recherche d'un emploi. Il finira par épouser une fille de haut rang, 191ss ; Le fils d'un roi devient amoureux d'une paysanne et l'épouse ; il part pour la guerre et on lui annonce que sa femme a donné naissance à des monstres ; dès son retour, il apprend qu'on lui a menti et il se met à la recherche de sa femme et de ses enfants, 203 à 206 ; Un paysan a trois fils dont deux professionnels et Ti-Jean qui s'occupe à creuser des fossés, 211 ; Le fils d'un roi épouse une roturière que le roi déteste. Une fois son mari parti à la guerre, la femme du prince est chassée du château par le roi et donne naissance à un fils, Poils-aux-plumes, 239 ; Un roi envoie ses fils surveiller un poirier afin qu'on lui ramène une poire magique ; seul le dernier réussit, 247s ; Ti-Jean, le cadet de trois fils, part à la recherche d'une princesse, 281s.

FINESSE de Ti-Jean qui calcule ses questions de façon à faire dire à la princesse qu'elle accepte de l'épouser, 216s.

FLAIR ; Grâce à son flair, un renard découvre un visiteur indiscret caché dans un arbre, 92.

FLAMME ; Le prince Jules voit une flamme s'approcher d'un arbre dont il a la garde. Il constate que c'est un oiseau d'or, 248.

FLÉAU ; Le roi confie à Barbaro-les-Grandes-Oreilles la tâche de battre du grain au moyen d'un fléau. À cette fin, Barbaro se fabrique un fléau qui puisse résister à sa force, 56s.

FLÈCHES ; Ti-Jean s'entraîne au tir à l'arc en fendant une pomme à coups de flèches. Pour éviter un conflit d'héritage, il lance une flèche et tente de la suivre. La flèche, par une sorte de magie, conduit Ti-Jean à un château, 43s ; Un garçon se fabrique un arc et des flèches, et chasse des oiseaux, 300.

FLEURS ; Un jeune garçon, grâce à l'aide de Beau Sauvage cultive des fleurs d'une beauté surprenante, 167.

FOLIE ; Ti-Jean est soupçonné de folie par une princesse, parce qu'il n'a pas peur des malheurs qui l'attendent en prison, 213.

FONTAINE : Beau Sauvage propose à un jeune homme de lui plonger momentanément la tête dans une fontaine, 165 ; Lors d'un concours de vitesse les coureurs doivent se rendre à une fontaine et en rapporter une bouteille d'eau, 271.

FORCE ; Concours de force entre le diable et Sans-Peur, 16s ; Ti-Jean, déguisé en mendiant, demande au géant de vérifier la résistance d'un coffre destiné à déjouer la force d'un voleur, 47s ; Jeune enfant, Barbaro-les-Grandes-Oreilles manifeste sa force en transportant le dîner de son père, le contenu d'une grande cuve. Il arrache les arbres au lieu de les couper ; employé du roi, il se fabrique un fléau trop gros pour passer dans la porte de la grange. Celle-ci s'écroule sous l'effet d'un coup de pied de Barbaro. Dans le champ de labour, il capture un serpent qui effraie le roi. Il démontre sa force à un géant en portant une pesante charrue à bout de bras. Lors de concours de force, il profite de la naïveté d'un géant pour passer son poing à travers un chêne et faire croire à son adversaire qu'il peut lancer au loin une canne de fer, 55 à 61 ; Force procurée à Ti-Jean par le ruban magique, force des géants et de la bête-à-sept-têtes ; l'herbe qui donne la force aux chiens de Ti-Jean et à la bête-à-sept-têtes, 128ss ; Beau Sauvage, doué d'une force peu ordinaire, saccageait la forêt du roi, 163 ; Une fille poilue comme un chien a la force d'un géant, 183s ; La femme d'un prince est chassée du château par le roi. Elle donne

naissance à un fils qui se développe très rapidement et fait preuve d'une bravoure et d'une force peu ordinaires, 239ss ; Force d'un homme qui tord des chênes et transporte un coffre que le roi considère trop lourd pour être soulevé par une princesse, 270 ; Ti-Jean manifeste sa force en maniant une lourde canne au bout de son doigt ; il s'adjoint Cul-Dur et Range-Montagne, deux héros d'une force peu ordinaire. Ces derniers se font battre par le Prince-à-Nez-Rouge. Seul Ti-Jean parviendra à se débarrasser de ce génie, 281ss.

FORÊT ; Barbaro va porter le dîner à son père qui coupe du bois en forêt, 55s ; Le fils du roi, au cours d'un voyage, découvre en forêt une masure où habite une vieille sorcière, 144 ; Un sauvage prenait plaisir à massacrer la forêt et les serviteurs du roi, 163 ; Un couple vit pauvrement dans une cabane, en forêt, 183 ; Ti-Georges voyage pendant un an dans un sentier qui plonge en pleine forêt, 194 ; Une princesse et ses enfants sont amorphosés dans une forêt, 205s ; Chargé de mettre à mort la femme d'un prince, le valet l'entraîne dans la forêt, lui fait promettre de n'en pas sortir, 239 ; Un loup rencontre le prince Jules et se dit le roi de la forêt, 249 ; Trois frères se rendent un après l'autre dans une forêt pour y bâtir un bâtiment merveilleux, 267s.

FORGERON ; Sans-Peur immobilise le diable dans un château hanté, au moyen d'un étau de forgeron, 16 ; Barbaro veut lancer une canne de fer à un soi-disant forgeron de l'autre côté de la mer, 61 ; Ti-Jean commande une canne de mille livres chez le forgeron, 281.

FORMULE ; Décidé à connaître le frisson de la peur, un jeune homme répète sans cesse la formule : « Je voudrais apprendre à frissonner », 13.

FORTUNE ; Des animaux sauvages se réunissent pour étudier des moyens de faire fortune, 89 ; Un seigneur promet la moitié de sa fortune au cavalier qui a sauvé sa fille en tuant la bête-à-sept-têtes, 132 ; Le Prince de la Mer Noire oblige le fils du roi à vider un vieux puits dans l'espoir d'y trouver une fortune, 147.

FOSSE ; Les deux frères de Jules avaient creusé une fosse remplie de serpents en vue d'y faire périr le prince Jules, 253.

FOSSÉ ; Ti-Jean, l'aîné de trois fils, s'occupe à creuser des fossés sur la ferme marécageuse de son père, 211.

FOU ; Un prince, considéré comme fou, est gardé dans une chambre noire pendant vingt et un ans, 225.

FOUET ; Pois-Vert prétend faire bouillir de la soupe au moyen d'un fouet magique, 101.

FOUR ; Cuite de pain volé par Raquelore dans le four du roi, 27.

FOURCHE ; Une fourche est la seule arme dont se sert la Poilue au cours d'une bataille, 185.

FOURCHETTE ; Pour se venger de sa mère, un fils lui crève les yeux au moyen d'une fourchette, 302.

FOYER ; Dans un château hanté, Sans-Peur allume un feu dans le foyer en attendant l'arrivée du diable, 15 ; La femme d'un géant place son chaudron dans le foyer pour faire cuire la soupe de son mari. Ti-Jean gâte la soupe en laissant tomber du sel par la cheminée, 45.

FRAYEUR ; Des vieux se réunissaient pour raconter des choses effroyables à propos des morts, revenants, feux-follets, 13 ; Frayeur du prince Jules à la vue d'un loup sur un rocher élevé, 249.

FRÉQUENTATION ; Comme les parents s'opposent à leurs fréquentations, deux amoureux décident de se visiter en cachette, 115s.

FRÈRES ; Deux géants tentent de se venger de la mort de leur frère, 59 ; Barbaro est vainqueur lors d'un concours de force contre un géant en menaçant ce dernier de lancer sa canne de fer à son frère, qui est forgeron de l'autre côté de la mer, 61 ; Trois frères tentent successivement de bâtir un bâtiment merveilleux et d'obtenir une princesse, 267ss.

FRIPON ; Pois-Vert, fils unique d'une pauvre veuve, est connu dans son entourage comme fripon, 99.

FRISSONNER ; Sans-Peur, qui a longtemps voyagé pour acquérir la sensation du frisson, apprend enfin à frissonner sous l'effet d'un seau d'eau glacée, 18.

FRONT ; Dans un édifice mystérieux, un soldat parvient à loger une boule dans un trou étroit en utilisant seulement son front, 75.

FRUITS et légumes que des jardiniers apportent au seigneur, 191 ; Une princesse est envoyée en pleine forêt en un lieu où croissent beaucoup de fruits, 205 ; Un poirier produit des poires qui ramènent à quinze ans ceux qui en mangent, 247.

FUREUR du roi qui voit Tord-Chênes s'enfuir avec son précieux coffre, 273.

GAGNE-PAIN ; Le gagne-pain d'une pauvre famille consiste à vendre du bois de chauffage, 115.

GAIN d'un prince à la suite d'une partie de cartes : cinq cents bœufs à cornes d'or, 143.

GALETTE ; Lors du départ de ses fils, une mère n'a pas d'autres provisions à leur donner qu'une pauvre galette. Une fée veut obtenir cette galette pour juger de la charité des trois frères, 267s.

GANTS ; Un prince laisse ses gants dans sa chambre et demande à sa mère d'aller les lui chercher. La reine partie, il verse dans l'oreille de son cheval, le vin qu'elle lui a donné ; bientôt après, le cheval meurt empoisonné, 227.

GARÇON ; Un garçon et une fille se donnent rendez-vous pour le lendemain, 116 ; Ti-Jean est l'aîné d'une famille de douze garçons, 127 ; Un jeune garçon, adopté par la reine, vole les clés de la cage de Beau Sauvage et lui permet de s'évader, 164s ; Des garçons tentent de construire un bâtiment capable de se déplacer sur terre ou sur mer, 267.

GARDIENS ; Le roi défie Raquelore de voler son poulain et sa cuite de pain ; il place des gardiens dans son écurie et autour de son four, 27 ; Le gardien de la prison du château rapporte au roi la joie qu'il a observée chez les prisonniers, 213.

GÂTEAU ; La Poilue fait un gâteau que le roi trouve excellent, 185.

GÉANT ; Un géant a dérobé à un roi un soleil d'or et un violon magique. Ti-Jean, envoyé par le roi, récupère ses objets précieux. Il parvient même à ramener le géant au château après l'avoir fait coucher dans un coffre, 44 ; Barbaro, envoyé par le roi pour labourer un champ, rencontre un géant qui l'invite à souper. Les deux compagnons entreprennent un concours de mangeaille. Le géant meurt en voulant imiter Barbaro qui s'est plongé un couteau dans le ventre après son repas, 58s ; Deux autres géants, frères du premier, cherchent à tuer Barbaro dans son lit. Le dernier survivant entreprend avec Barbaro un concours de force : lequel pourra enfoncer son poing le plus profondément dans un chêne, 59s ; Ti-Jean mécontente trois géants en dilapidant leurs champs ; il s'ensuit une bataille au cours de laquelle les géants perdent la vie, 129s ; Une femme a donné naissance à trois filles jumelles dont

l'une poilue à la force d'un géant, 183 ; Des géants qui gardent une princesse prient Jules de l'amener en promenade, 251 ; Jules promet à des géants qu'en échange de l'oiseau d'or, il leur donnera une princesse, 252 ; Un géant, pour tirer vengeance de la mort de ses deux frères, fait arracher les yeux d'un jeune homme, le tue et déchiquette son cadavre. Ramené à la vie par une fée, le chasseur tue le géant, 302s.

GÉNÉROSITÉ ; Les gens font preuve d'une grande générosité à l'égard de deux mendiants dont l'un est aveugle, 87.

GEORGES (Voir TI-GEORGES).

GOUTTES de sang qui jaillissent d'un chêne à la suite d'un conseil d'une vieille, 183.

GOMME ; À l'aide d'une gomme magique, un homme guérit un seigneur lépreux, 89s.

GRADIN ; Un prince condamné à la pendaison laisse entendre un cri de joie à chaque gradin qui le rapproche de la potence, 230s.

GRAIN ; Le roi confie à Barbaro-les-Grandes-Oreilles la tâche de battre du grain au moyen d'un fléau, 56s.

GRAINES ; Voir BLÉ.

GRAND-MÈRE ; La grand-mère d'un petit loup fournit un onguent merveilleux et sa longue queue pour venir en aide au prince Jules, prisonnier dans une fosse, 254.

GRAND-PÈRE ; La femme d'un prince chassée dans une forêt apprend à son fils, Poil-aux-plumes, que le roi est son grand-père, 240.

GRANGE ; Voir GRAIN. Incapable d'introduire son fléau par la porte de la grange, Barbaro veut l'agrandir d'un coup de pied et détruit la grange, 57.

GRAVOIS ; Les soldats tirent à coup de fusil sur Poil-aux-plumes. Celui-ci prend les balles pour des particules de gravois, 240.

GRENOUILLE ; Un homme enlève la grenouille qui obstruait la veine d'eau alimentant un village, 90.

GRÈVE ; L'épouse du Prince Raquette et son enfant sont abandonnés sur la grève par une bête qui vient de dévorer le prince, 299s.

GRIFFES ; Sous prétexte que les griffes du diable déchirent les cartes, Sans-Peur lui offre de les raccourcir, 16.

GROTTE ; Dans une grotte au sommet d'une montagne, un géant garde une princesse prisonnière, 195.

GUÉRISON ; Un aveugle assiste de loin à une réunion d'animaux sauvages où il apprend le secret de la guérison de certaines maladies, 89.

GUERRE ; Comme son pays est en guerre, une mère conseille à son fils paresseux d'aller s'engager comme soldat, 69 ; Le père de deux jumeaux meurt à la guerre, 87 ; La Poilue gagne une guerre désespérée, en tuant les ennemis à coups de fourche, 185 ; À l'occasion d'une guerre, le roi demande à tous ses sujets de défendre le royaume, 167 ; Un prince part en guerre après avoir épousé une paysanne, 203 ; Un prince part en guerre et laisse sa femme au château du roi, 239.

GUERRIER ; Exploit peu ordinaire d'un guerrier merveilleux, 168ss.

GUILLOTINE ; Pour punir un soldat qui a traité le prince de peureux, un roi veut faire retirer ces paroles sous la menace d'un couperet de guillotine, 75s.

HABILETÉ ; Ti-Jean, entraîné au tir à l'arc donne à son père une preuve de son habileté, 43 ; Habileté que démontre un soldat lors d'un jeu avec les diables, 72ss.

HABIT ; Une jeune fille donne de l'argent à Ti-Jean-le-paresseux pour s'acheter un habit. Au cours d'une partie de cartes, Ti-Jean perd tous ses biens y compris ses habits et son carrosse, 117s ; Après chaque bataille contre la bête-à-sept-têtes, Ti-Jean va changer ses habits avant de retourner à son troupeau, 132.

HACHE ; Le diable entraîne Sans-Peur dans une cave pour mesurer leurs forces au moyen d'une hache et d'une enclume, 17 ; Au moyen de sa hache, un bûcheron fabrique, d'une bûche de bois, une sorte de poupée qui prendra vie et deviendra un enfant d'une force surhumaine, 55ss ; Ti-Jean demande une hache au seigneur pour abattre des branches destinées à nourrir des vaches, 128 ; Sur le conseil d'une vieille, un bûcheron donne un coup de hache sur un chêne et en fait jaillir trois gouttes de sang, 183 ; Pour punir un jeune garçon de lui avoir refusé de la nourriture, une fée lui souhaite de ne pouvoir fabriquer autre chose que des manches de hache, 268.

HAINE ; Un roi assouvit sa haine contre sa bru en la chassant du château en l'absence de son mari parti pour la guerre, 239.

HERBE ; Ti-Jean constate que l'herbe des pâturages du seigneur a été rasée jusqu'à la racine, 128 ; Herbe merveilleuse qui donne la force à un dragon, 132.

HÉRITIER ; Un père choisit comme héritier de ses biens son fils cadet, excellent tireur à l'arc, 43s.

HOMME ; Un homme se présente à un curé et lui demande un emploi comme bedeau ; il dit au curé que son nom est Trois-Poils-d'Or-sur-la-Fesse-Gauche ; l'homme dérobe le coffret d'argent du curé et revient quelque temps plus tard avec des matelots pour rire du curé ; le curé, en chaire, voit l'homme et annonce une récompense de cinq cents dollars à celui qui lui attrapera Trois-Poils-d'Or-sur-la-Fesse-Gauche ; on saute sur le curé, 37 ; Un homme et une femme vivent pauvrement avec leurs trois fils, 115 ; Un homme offre au roi de capturer Beau Sauvage, 163 ; Un jeune homme explique à un prince comment faire pour obtenir une princesse d'une grande beauté. Il continue à accompagner le prince et à le protéger au cours de ses voyages, 226s ; Un fils part à la guerre à la place du roi, son père. Ce dernier espère en faire un héros, 239 ; Un homme à l'oreille fine fait partie de l'équipe de Ti-Jean, 271.

HONTE ; Deux filles ne veulent pas amener leur sœur en ville parce qu'elles en ont honte, 184.

HORIZON ; Pour attirer l'attention d'un bourgeois, Ti-Jean scrute l'horizon à l'aide d'une longue-vue, 117s.

HOSPITALITÉ ; Le fils du roi reçoit l'hospitalité chez deux sorcières, 144s ; Ti-Jean reçoit l'hospitalité chez trois fées qui l'aident dans la recherche du Prince-à-Nez-Rouge, 281ss.

HÔTEL ; Rencontre de Sans-Peur et d'un maquignon dans un hôtel, 15 ; Ti-Jean s'arrête à un hôtel où il perd, au cours d'un pari aux cartes, son carrosse, ses chevaux et ses habits, 118s.

HUMILIATION de Cul-Dur et de Range-Montagne à la suite de la raclée reçue du Prince-à-Nez-Rouge, 284s.

IDENTITÉ ; Ti-Jean, le vacher du roi, cachait son identité sous l'armure qui lui donnait l'allure d'un prince, 131s.

INCINÉRATION ; La Poilue est incinérée au sommet d'un bûcher et renaît sous les traits d'une belle femme, 186.

INFORMATION ; Un riche bourgeois demande des informations à Ti-Jean-le-paresseux sur les soi-disant bâtiments qui devaient apporter des marchandises, 117s ; Le Prince de la Mer Noire demande des informations à un prince déguisé en prêtre, 150.

INJURES d'un oiseau merveilleux à l'adresse d'un prince, 206 ; Un soldat en mission auprès du roi adresse des injures à un inconnu que le roi reconnaît comme son fils, 75.

INQUIÉTUDES ; Inquiète d'une longue absence de son mari, une femme part en voyage à sa recherche, 119 ; Des jardiniers paresseux ressentent une sorte d'inquiétude à la vue des succès de Ti-Georges plus diligent qu'eux, 191 ; Inquiétude d'un prince en recevant une fausse lettre faisant planer des doutes sur sa femme, 204 ; Inquiétudes de Ti-Jean, en l'absence de ses deux frères partis à la conquête d'une princesse, 212.

INSPECTION ; Le Prince de la Mer Noire fait l'inspection du puits qu'il a ordonné de nettoyer, 147 ; Un roi va faire l'inspection de son jardin et découvre qu'un jeune jardinier produit des fleurs peu ordinaires, 167 ; Un seigneur fait l'inspection de ses jardins, 192.

INSTRUCTIONS ; Une sorcière suit les instructions qu'elle a reçues du roi à propos d'une bru dont il veut se débarrasser, 204 ; Malgré sa pauvreté, un paysan a réussi à faire donner une grande instruction à deux de ses fils, 211.

INSUCCÈS ; Deux frères qui désirent fabriquer un bâtiment merveilleux ne connaissent que l'insuccès pour avoir refusé de la nourriture à une fée, 267ss.

INTELLIGENT ; Plusieurs patrons refusent de donner un emploi à Ti-Georges parce qu'il est trop jeune et ne semble pas assez intelligent, 191.

INVITATION ; Une fée fait une invitation à un jeune chasseur de souper et loger chez elle, 301.

IVRESSE ; Un soldat, dans un édifice mystérieux, affronte une tâche très difficile malgré son état d'ivresse, 73 ; Ti-Georges profite de l'ivresse du Serpent Vert pour lui prendre le cheval enchanté, 193.

JALOUSIE ; Jaloux de Ti-Jean, les employés du roi rapportent à leur patron des soi-disant vantardises du jeune homme, 44 ; La jalousie des jardiniers s'exerce contre Ti-Georges auquel ils vont faire accomplir des tâches difficiles, 191 ; Un roi, jaloux de sa femme, fait bâtir son château au fond des bois, 203 ; Jalousie de deux princes à l'égard de leur frère, Jules, qui a trouvé l'oiseau d'or et délivré une princesse, 253s.

JAMBE ; Le bedeau se casse une jambe en voulant faire peur à un jeune homme, dans un clocher, 14 ; Dans un château hanté, Sans-Peur voit tomber deux jambes dans le feu du foyer, 15 ; Ayant failli à trois reprises de lancer une boule dans un trou, un soldat perd ses deux bras et une jambe, 73.

JARDIN ; Le curé s'aperçoit que Pois-Vert dilapide les légumes de son jardin, 100 ; Ti-Georges obtient d'un seigneur un coin de terre dans lequel il organise un jardin d'où il tire sa subsistance, 191.

JARDINIER ; Un jeune garçon s'engage chez un roi comme jardinier, 166 ; Ti-Georges devient le jardinier d'un seigneur, 191.

JEU d'adresse qui consistait à faire passer une boule dans un trou, 72 ; Au cours d'un pari au jeu de cartes, Ti-Jean-le-paresseux perd son carrosse, ses chevaux et ses habits, 118 ; Un prince abuse du jeu de cartes. Il finit par jouer avec une sorte de sorcier, Prince de la Mer Noire ; après avoir gagné au début, il perd une partie importante

et est obligé de rechercher son adversaire pendant longtemps, 143ss ; Beau Sauvage promet à un jeune garçon de lui enseigner le jeu de marbres, 164.

JOIE d'un petit loup à la suite de l'intervention du prince Jules qui lui retire une ronce de la patte, 249.

JONC ; Le roi ordonne à Raquelore de voler le jonc de la reine, 27s.

JULES ; Le prince Jules, pour aider son père, surveille un poirier qui produit des poires magiques. Il parvient à sauver une poire et à capter deux plumes d'un oiseau d'or. Son père lui donne un bâtiment ; le prince part à la recherche de l'oiseau d'or. Ses frères le trahissent et veulent le faire mourir. Revenu au château sous le titre de conseiller, Jules rétablit la vérité, et épouse la princesse qu'il a délivrée, 247 à 256.

JUMEAUX ; Deux jumeaux devenus orphelins sont élevés par leur tante. Trop pauvre pour subvenir à leur besoin, elle leur conseille de mendier. L'un d'eux accepte de se faire crever les yeux pour attirer la pitié et les aumônes des passants. Malgré la promesse de ne jamais abandonner son frère, le jumeau valide laisse son frère seul dans la forêt. L'aveugle assiste à une rencontre d'animaux sauvages, saisit des secrets qui lui font recouvrer la vue et lui permettent de devenir riche commerçant, 87 à 91.

JUMELLES ; Une paysanne met au monde trois jumelles après avoir léché trois gouttes de sang sorties d'un chêne, 183.

LAC ; Un prince se rend à un lac où est suspendu le château du Prince de la Mer Noire, 146.

LAIDEUR ; Un prince demande des renseignements à des sorcières remarquables par leur laideur, 144s.

LAIT ; Le lait des vaches du seigneur diminue et augmente d'après la quantité de nourriture, 130.

LAMENTATION ; Toute la population du château fait entendre de longues lamentations pour souligner la mort prochaine de la fille du seigneur réclamée par la bête-à-sept-têtes, 131.

LANGUE ; Ti-Jean abat les têtes du dragon et en retire les langues, 132 ; À la suite d'un conseil d'une vieille, une paysanne passe sa langue sur trois gouttes de sang sorties d'un chêne, 183 ; Au lieu de ramener le cœur et la langue d'une princesse, un soldat tue son chien et présente sa langue et son cœur au roi, 239.

LÉGUMES ; Pois-Vert prend les légumes du curé et les vend au roi, 100 ; Fruits et légumes que des jardiniers apportent au seigneur, 191.

LÉPREUX ; Voir SEIGNEUR.

LETTRE ; Un commandant lisant la lettre d'un roi apprend qu'il prendra la place d'un soldat en face d'un peloton d'exécution, 77 ; Une épouse écrit une lettre chaque semaine à son mari en guerre. Ces lettres sont faussées ou déchirées par une sorcière, 204.

LIÈVRE ; Un lièvre annonce à d'autres animaux qu'en frottant les yeux d'un aveugle avec les feuilles de l'arbre près duquel ils se tenaient, la vue lui est rendue, 89 ; Un petit loup reconnaissant nourrit le prince Jules de lièvres et de perdrix, 249s ; Un grand coureur est obligé de ralentir sa vitesse au moyen de meules pour ne pas dépasser les lièvres qu'il chasse, 270.

LIME ; Ti-Jean fait fabriquer une lime qui, d'un coup, peut scier une épaisse lame de fer, 46.

LIT ; Dans un château hanté, quatre diables promènent un cadavre sur un lit, 16 ; Sans-Peur, qui n'a pas frissonné à la vue d'un fantôme, d'un cadavre et de diables, frissonne dans son lit sous l'effet d'un jet d'eau glacée, 18 ; Ti-Jean s'introduit chez le géant pour lui voler son violon magique ; il se glisse sous le lit du monstre d'où il espère s'emparer du violon, 46 ; Deux géants font coucher Barbaro dans un lit avec l'intention de l'assommer à coups de masse, 59s ; Un paysan hésite à loger une dame en voyage alléguant qu'il n'a même pas un lit pour se coucher, 119s.

LONGUE-VUE ; Pour attirer l'attention d'un bourgeois, Ti-Jean scrute l'horizon à l'aide d'une longue-vue, 117s.

LOUP ; Jules rencontre un loup qui a le don de parole. Il est le roi de la forêt. Le loup s'est planté une ronce dans la patte. Jules le soigne, et le loup lui accorde son aide, 249ss.

LUMIÈRE ; Prince aveuglé par la lumière après avoir passé vingt et un ans dans une chambre noire, 225.

MAGASIN ; Grâce au prêt d'un riche marchand, Ti-Jean fonde un magasin, 118.

MAGIE ; Par une sorte de force magique, une flèche conduit Ti-Jean à un château, 44.

MAGIQUE ; Voir VIOLON, BAGUETTE, CHEVAUX, OBJETS MAGIQUES.

MAISON ; Ti-Jean se rend à la maison du géant et réussit à reprendre le soleil d'or et le violon magique, 45s ; Une mère mourant conseille à son fils de quitter la maison, quand elle sera morte, et de se chercher un emploi, 191.

MAISONNETTE : Trois associés s'installent dans une maisonnette apparemment abandonnée mais qui semble appartenir au Prince-à-Nez-Rouge, 284.

MAÎTRE ; Voir ROI.

MALADIE ; Un ours révèle que la gomme d'un arbre a la vertu de guérir toute maladie, 89 ; Ti-Jean se déclare une maladie le jour où la bête-à-sept-têtes doit dévorer la fille de son seigneur, 131 ; Une princesse feint une maladie pour converser plus longtemps avec le prince Jules, 251.

MANCHE ; Pour avoir refusé de partager sa nourriture avec une fée, un jeune homme ne peut fabriquer autres choses que des manches de hache, 268.

MAQUIGNON ; Un maquignon conduit Sans-Peur au château du roi qui tentera de lui faire acquérir la notion de peur, 15.

MARBRES ; Un enfant joue aux marbres dans le voisinage d'une cage où Beau Sauvage est retenu prisonnier, 164.

MARCHAND ; Pois-Vert s'engage chez un marchand pour conduire son troupeau, 105.

MARCHANDISES ; Ti-Jean raconte à un riche bourgeois qu'il attend prochainement trois vaisseaux chargés de marchandises, 118.

MARCHÉ proposé par le géant à Ti-Jean qui le retient prisonnier : le libérer en retour de tous les biens des géants, 130 ; Le prince Jules conclut un marché avec des géants : ils lui abandonnent l'oiseau d'or et il leur amène une princesse, 252.

MARIAGE d'une princesse à Sans-Peur, 18 ; Mariage de Ti-Jean à une princesse, 48 ; Le roi organise une fête à l'occasion de son anniversaire de mariage, 61 ; Le mariage entre une princesse à un soldat courageux, 77 ; Ti-Jean-le-paresseux épouse la fille d'un riche marchand, 118 ; Mariage de Ti-Jean, le vacher, à la fille du seigneur, 134 ; Mariage d'une princesse avec un jardinier à cheveux d'or, 171 ; Mariage d'un roi avec l'une de ses employées d'écuries, la Poilue, 186 ; Ti-Georges épouse une

princesse qu'il sauve d'un géant, 196 ; Mariage d'un prince avec une paysanne, 203 ; Un prince fête de nouveau son mariage à l'occasion de la recognition de sa femme, 206 ; Une princesse se voit forcée d'épouser Ti-Jean à cause de réponses compromettantes, 217 ; Mariage d'un prince avec une princesse promise par son père, le roi, à celui qui lui proposera une devinette insoluble, 231 ; Mariage d'un prince avec une paysanne que le roi déteste, 239 ; Après avoir raconté au roi ses aventures, Jules épouse la princesse qu'il a sauvée des géants, 256 ; Ti-Jean épouse la princesse du roi, 273 ; Ti-Jean épouse une des princesses qu'il a sauvée, 289 ; Le fils du prince Raquette épouse une fille à laquelle il doit la vie, 303.

MARIN ; Voir MATELOT.

MARRAINE ; Raquelore, fils d'une pauvre veuve, a la reine comme marraine, 25.

MASSE ; Un géant, en voulant assommer Barbaro dans son lit, donne un coup de masse sur ce qu'il croit être la tête de Barbaro, mais en réalité il frappe sur une bûche de bois qui lui bondit au visage et le tue, 60.

MASURE ; Un prince découvre une masure dans la forêt où habite une vieille sorcière, 144.

MATELOT ; Un ancien bedeau revient parmi des matelots dans une église de paroisse où il a dérobé de l'argent, 38.

MATURATION ; Des poires merveilleuses disparaissent mystérieusement au moment de leur maturation, 247.

MÉDECIN ; Un médecin, frère de Ti-Jean, présente une devinette à une princesse, et est jeté en prison, 212.

MÉFAITS de Beau Sauvage dans la forêt du roi : il renverse les chênes, couvre les routes d'arrachis et de cailloux, 163.

MEMBRES ; Dans un château hanté, Sans-Peur voit tomber des membres humains dans le feu du foyer. Ces membres se joignent et forment un diable, 15s ; Dans un édifice mystérieux, un voyageur participe à un jeu après avoir été averti qu'il perdra un membre chaque fois qu'il n'atteindra pas le but désigné, 72.

MÉMOIRE ; Un prince perd la mémoire après un baiser reçu de sa cousine, 150.

MENACE ; Un roi menace la vie d'un soldat courageux en rapprochant de plus en plus de sa gorge le couteau d'une guillotine, 75s ; Ti-Jean menace une jeune fille de déclarer ses fréquentations douteuses à son père et à son entourage, 117 ; Échange de menaces entre Ti-Jean et les géants, 129 ; Le Prince de la Mer Noire menace le fils d'un roi de lui trancher la tête, 148 ; Beau Sauvage menace le roi de représailles, s'il ne lui rend pas sa liberté, 164 ; Deux princes qui se sont emparés d'une princesse délivrée par leur frère, la menace de mort si elle dénonce leur trahison, 255 ; Menace du Prince-à-Nez-Rouge, à Cul-Dur et à Range-Montagne dans la cuisine de la maisonnette, 284s.

MENDIANT ; Voir CLOCHARD. Ti-Jean se déguise en mendiant pour s'emparer d'un géant, 48 ; Deux jumeaux devenus mendiants, se rendent compte qu'ils ne peuvent recevoir de l'argent ; afin d'éveiller la pitié des gens, un crève les yeux de l'autre, 187s.

MENSONGES ; Le prince apprend d'une vieille femme qu'on lui a raconté beaucoup de mensonges, 206 ; De retour de la guerre, un prince entend raconter toutes sortes de mensonges sur sa femme, 241.

MÉPRIS ; Au cours d'un voyage, un avocat montre du mépris pour les domestiques d'hôtellerie, 211s.

MER ; Barbaro gagne un concours de force contre un géant en menaçant ce dernier de lancer sa canne de fer à un forgeron de l'autre côté de la mer, 61 ; Le roi condamne Pois-Vert à être jeté à la mer, 104 ; Chassé de chez son père, Ti-Jean parvient à un village situé au bord de la mer, 115 ; Dans une région, chaque année, un dragon sort de la mer et réclame la vie d'une fille, 131 ; Au cours d'un voyage, un prince découvre une sorcière dans une masure au bord de la mer, 144 ; Voyage sur mer du prince Jules à la recherche de l'oiseau d'or, 248ss ; Le prince Jules traverse un bras de mer sur le dos d'un loup à la nage, 250ss ; Bâtiment qui va sur mer et sur terre, 267 ; Un prince et sa femme sont abandonnés par le roi sur la mer dans une chaloupe, 299.

MÈRE ; La mère de Raquelore devient veuve avant la naissance de cet enfant. Au cours d'une prière à l'église, la mère croit entendre une voix lui prédisant la vocation de son fils : fin voleur. La mère portera souvent les messages du roi à Raquelore ou de Raquelore au roi, 25ss ; La mère d'un curé demande en cachette au nouveau bedeau comment il s'appelle. Il répond : Dominus Vobiscum, 38 ; Pois-Vert attache une vessie remplie de sang au cou de sa mère, 103 ; Une mère est forcée par un géant de crever les yeux de son fils. Plus tard cette mère sera punie par son fils, 302s.

MESSAGE ; Le roi publie un message dans lequel il offre une récompense à tout sujet qui pourra capturer Beau Sauvage, 163.

MESSAGER ; La sorcière reçoit du roi l'ordre d'arrêter le messager et de fausser les lettres pendant le sommeil de ce dernier, 204.

MESSE ; Un ancien bedeau que l'on connaît sous trois noms différents disparaît avec l'argent de la paroisse, et revient à la messe, habillé en matelot, 38s.

MÉTAMORPHOSE ; Le Prince de la Mer Noire, sorte de génie, métamorphose en bœufs à cornes d'or les gens qui, après avoir perdu une partie de cartes, ne peuvent le retrouver, 144 ; Une sorcière métamorphose une princesse en pommier, 205s.

MÉTIER ; Un père questionne son fils sur le métier qu'il entend exercer, 13.

METS ; En utilisant une baguette magique, Ti-Jean fait appraître une table garnie de mets appétissants, 269.

MEULE ; Un grand coureur porte des meules à ses pieds pour modérer sa vitesse, 270.

MILLE-LIVRES ; Voir TI-JEAN. Nom que prend Ti-Jean une fois en possession de sa lourde canne, 283.

MINUIT ; Un bedeau envoie Sans-Peur sonner la cloche à minuit, 13 ; Dans un château hanté, le diable apparaît à Sans-Peur sur l'heure de minuit, 15.

MIROIR ; Le prince Jules voile un miroir pour empêcher la princesse de le voir et de crier, 251.

MISSION ; Le seigneur est heureux du succès de Ti-Georges au cours d'une mission difficile, 193.

MONSTRE ; On annonce à un prince que sa femme a donné naissance à des monstres, 204.

MONTAGNES crées par le moyen d'objets magiques : montagnes de savon, d'étrilles et de rasoirs, 149 ; Ti-Georges parvient à la montagne où se trouve Cul-Dur, 194 ; Ti-

Jean parvient à une montagne élevée au sommet duquel il aperçoit un homme. C'est Cul-Dur, 283.

MORT (La) : Deux jumeaux, par suite de la mort de leur mère et plus tard, de leur père, sont élevés par leur tante. L'un des deux frères mourra d'une mort violente pour avoir tenté d'obtenir des secrets de nature à le rendre plus riche, 87 et 92 ; Une vieille, à la veille de sa mort, conseille à son fils, Ti-Georges, de s'éloigner et de se trouver un emploi, 191 ; Deux chevaux empoisonnés causent la mort de sept corbeaux qui, à leur tour, causent la mort de quatorze voleurs, 228 ; Un valet rapporte au roi un cœur et une langue comme preuve de la mort d'une princesse, 239 ; Des géants se donnent la mort mutuellement à la suite de la perte de l'oiseau d'or, 253 ; Une bête donne la mort au prince Raquette sous les yeux de sa femme, 300.

MORT (UN) : Sans-Peur tente en vain de réchauffer un mort qu'il détache d'une potence, 14 ; Sans-Peur tente en vain de réchauffer un mort que quatre diables promènent dans un château hanté, 17.

MORT RECONNAISSANT ; Un mort reconnaissant apparaît à Mille-Livres qui vient de s'écraser au fond d'un puits à la suite de la trahison de ses deux compagnons, 287.

MOUCHE ; La femme d'un géant explique la vibration du violon magique par la présence d'une mouche, 46 ; Un grand tireur tue une mouche au moyen d'une flèche, 271.

MOULIN ; Un homme actionne un moulin à farine au moyen de vesses puantes, 271.

MOUTON ; Casque de peau de mouton qu'utilise un jeune garçon pour cacher sa chevelure dorée, 165 ; Une paysanne douée d'une merveilleuse voix garde les moutons chez le roi, 299.

NAISSANCE ; Une princesse chassée du château en l'absence de son mari, donne naissance à un fils, 239.

NAÏVETÉ ; Un roi naïf se laisse duper à plusieurs reprises par Pois-Vert, son employé, 101ss.

NAPPE ; Ti-Jean reçoit une nappe magique en cadeau ; jeté en prison, il se sert de la nappe pour nourrir les prisonniers, 213.

NAVIRES ; Ti-Jean raconte à un riche marchand qu'il attend des navires chargés de marchandises, 118.

NEZ ; Voir PRINCE.

NOBLESSE ; Raquelore déclare au roi qu'il est noble, 28.

NOCES de Ti-Jean et d'une princesse, 48 ; Noces de Ti-Jean qui a épousé la fille d'un seigneur, 134 ; Noces au château à l'occasion du mariage de la princesse à un jardinier aux cheveux d'or, 171 ; Noces du roi qui vient d'épouser une paysanne, employée de ses écuries, 186 ; Noces de Ti-Georges à l'occasion de son mariage avec la fille du seigneur, 196 ; Noces de Ti-Jean à l'occasion de son mariage avec une princesse, 217 ; Un prince et son épouse sont chassés du château aussitôt après leurs noces, 299.

NOIR ; Voir PRINCE.

NOMS ; Un homme sans emploi offre ses services comme bedeau dans une paroisse. Il prend trois noms étranges : Trois-Poils-d'Or-sur-la-Fesse-Gauche, Ça-Me-Pique, Dominus Vobiscum, 37s ; Vu l'ampleur extraordinaire des oreilles d'un bébé, ses parents lui trouvent spontanément un nom approprié, Barbaro-les-Grandes-Oreilles, 55.

NOURRITURE ; Un soldat va demander au roi d'augmenter la solde et la nourriture de son armée. En cours de route, il s'arrête dans un bâtiment mystérieux où il obtient boisson et nourriture après en avoir exprimé le souhait, 71 ; Ti-Jean, vacher du seigneur, doit procurer de la nourriture aux vaches de son patron. Il coupe d'abord des branches d'arbres, ensuite il lance les vaches dans les pâturages du géant, 128ss ; Le Prince de la Mer Noire veut capturer deux canards en utilisant de la nourriture, 149 ; Une vieille demande de la nourriture au jardinier Ti-Georges ; il lui permet de consommer les fruits et légumes de son jardin, 192 ; Une princesse, isolée dans la forêt, trouve sa nourriture dans les arbres fruitiers, 205 ; Nourriture de pauvre qualité offerte à des prisonniers du roi, 213 ; Poil-aux-plumes fait plusieurs apparitions au château du roi en quête de nourriture pour lui et sa mère, 240 ; Un petit loup fournit de la nourriture au prince Jules, 249 ; Une fée demande de la nourriture à des jeunes gens qui se préparent à bâtir le bâtiment merveilleux, 267s ; Abandonnés sur une grève, une mère et son enfant n'ont pour toute nourriture que des insectes, des oiseaux et des racines. Plus tard l'enfant devenu habile au tir à l'arc se procurera de la nourriture en tuant des oiseaux, 300.

NUÉE ; Un génie, sous forme de nuée poursuit sa fille qui s'enfuit avec un prince, 150.

NUIT ; Sans-Peur passe trois nuits dans un château hanté avant d'en déloger le diable, 15ss.

OBÉISSANCE ; Même si l'ordre reçu d'un géant lui répugne, une femme est forcée à l'obéissance, 302.

OBJETS MAGIQUES ; Une flèche lancée par Ti-Jean le conduit au château d'un roi isolé ; un violon magique fait danser tous ceux qui l'entendent, 44 et 47 ; Faux objets magiques vendus au roi par Pois-Vert, 101ss ; Une vieille, en échange d'un repas, donne à Ti-Jean un ruban qui donne la force, 128 ; Pains qui répondent à la place d'un prince, 149 ; Pain de savon, étrille et lame de rasoir qui se transforment en montagnes, 149 ; Ti-Jean reçoit de servantes, trois objets magiques : une nappe, une bouteille inépuisable et un violon, 213 ; Un petit loup obtient de sa grand-mère un pot d'onguent magique pour guérir son ami, le prince Jules, 254 ; Baguette qui a la vertu de fournir de la nourriture et de fournir les pièces d'un bâtiment merveilleux, 269 ; Onguent magique procuré à Mille-Livres par un mort reconnaissant, 287 ; Rubans et sabre magiques retrouvés près des ossements d'un prince, 300s.

OBSCURITÉ ; En pleine obscurité, un bedeau simule un revenant, dans l'espoir de faire peur à un jeune homme qu'il a envoyé sonner la cloche, 13 ; Dans l'obscurité naissante, Ti-Jean aperçoit un jeune homme et une jeune fille d'allure assez riche, 115.

ODEUR humaine captée par un renard qui transmet sa découverte à l'ours, 92 ; Le prince Jules se plaint auprès des géants de l'odeur insupportable de la princesse, pour leur montrer qu'il ne tient pas à la leur enlever, 251ss.

OFFRE que Ti-Jean fait à ses parents et à ses frères de collaborer à son entreprise commerciale, 120 ; Le prince de la Mer Noire fait une offre au fils du roi : si ce dernier perd aux cartes, il ne sera pas obligé de donner d'argent mais devra retrouver le gagnant, 143s ; Le roi offre à Ti-Jean d'acheter ses objets magiques : nappe, bouteille et violon, 214ss ; Offre que fait Ti-Jean pour décider deux compagnons à le suivre, 284s.

OISEAUX ; Un éleveur de poules protège ses volailles contre les oiseaux de proie en les faisant garder par ses fils, 43 ; Une sorcière fait don de la parole à un oiseau et le

charge de garder un pommier, 205 ; Le prince Jules, en voulant protéger un poirier merveilleux, s'empare de deux plumes d'un oiseau d'or. Aidé d'un petit loup reconnaissant, Jules finit par conquérir cet oiseau, 247ss ; Un grand coureur rivalise de vitesse avec un oiseau, 271s ; Une fée se dit reine des oiseaux, 282 ; Un oiseau bizarre évite toutes les flèches d'un jeune chasseur, et lui révèle un secret précieux, 300.

ONGUENT ; Un loup guérit les blessures de Jules au moyen d'un onguent magique, 254 ; Un mort reconnaissant procure à Ti-Jean un onguent magique qui rend la santé, 287.

OR ; Un homme prend comme nom Trois-Poils-d'Or-sur-la-Fesse-Gauche, 37 ; Un roi ordonne à Ti-Jean de retrouver le soleil d'or volé par un géant, 44s ; Pois-Vert peinture les cornes de ses bœufs pour faire croire au roi qu'il conduit un troupeau d'animaux à cornes d'or, 105 ; Un prince gagne cinq cents bœufs à cornes d'or pour avoir vaincu un génie au cours d'une partie de cartes, 143 ; Beau Sauvage procure à un jeune garçon une chevelure dorée en lui plongeant momentanément la tête dans une fontaine, 165 ; Le prince Jules découvre la cachette d'un oiseau d'or qui s'emparait des poires magiques, 252 ; Le petit loup a conseillé au prince Jules de ne pas toucher à la cage en or, 252.

ORDRE ; Une voix mystérieuse donne des ordres à un jeune homme aveugle, 303.

OREILLES ; Un bébé vient au monde d'une façon mystérieuse. Sa force surhumaine réside apparemment dans ses deux immenses oreilles ; d'où son nom Barbaro-les-Grandes-Oreilles, 55 ; Un prince et son ami versent du vin empoisonné dans l'oreille de leurs chevaux, 227 ; Ti-Jean demande à un homme pourquoi il tend l'oreille vers la terre. Ti-Jean apprend que son interlocuteur entend des gens de l'autre monde battre au fléau, 271.

OREILLER ; Un géant a caché son violon magique sous son oreiller, 46.

ORGUEIL ; À cause de son orgueil, un avocat en voyage se rend peu sympathique dans les hôtelleries, 211s.

ORME ; Ti-Jean se rend compte de sa force en arrachant un orme, 128.

OSSEMENTS ; Sur l'ordre d'un oiseau mystérieux, un jeune homme va déterrer les ossements de son père, 300.

OURS ; Un ours annonce que la gomme d'un arbre guérit toute maladie, 89 ; Un ours furieux se rend à la rencontre d'un lièvre et d'un renard et les accuse d'avoir dévoilé leurs secrets ; on découvre le marchand dans l'arbre, et on le dévore, 91s.

PAILLASSE ; Une riche bourgeoise qui a demandé à loger chez de pauvres paysans, consent à coucher sur une paillasse, 120 ; Poil-aux-plumes commande qu'on lui donne un sac destiné à transporter ses provisions ; on lui donne une paillasse capable de contenir une très grande quantité de nourriture, 240.

PAILLE ; Un prince, à l'invitation d'une sorcière, couche sur un tas de paille dans une soue à cochons, 145.

PAIN ; Menacé de mort, Raquelore va voler la cuite de pain dans le four du roi, 27 ; La fille du Prince de la Mer Noire fabrique trois pains magiques pour faciliter une évasion, 149 ; À la vue du Prince de la Mer Noire, un prince lance un pain de savon qui devient une montagne, 149 ; Un bûcheron donne une tranche de pain à une vieille inconnue qui lui donne l'assurance de devenir père d'un enfant, 183.

PANCARTE ; Chez un artisan le prince Jules se fait faire une pancarte annonçant qu'il peut régler les différends, 255.

PANIER ; Ti-Jean prend la route emportant un panier de provisions ; en route, une vieille vide le panier, 127 ; Ti-Jean descend dans un souterrain au moyen d'un panier soutenu par un câble, 286.

PANSE ; Afin de tricher un géant, Barbaro-les-Grandes-Oreilles dissimule la panse d'un bœuf sous sa chemise ; il mange deux fois plus de bouillie que le géant, 58s.

PARENTÉ ; Pour camoufler la vraie raison de sa visite chez le Serpent Vert, Ti-Georges en appelle à une soi-disant parenté récemment découverte, 193.

PARENTS ; Un prince retourne chez ses parents après une longue absence, 150 ; Un couple pauvre et sans famille devient les heureux parents de trois filles dont une est poilue : on l'appelle la Poilue, 183.

PARESSEUX ; Un fils unique atteint sa vingtième année sans avoir travaillé, 69 ; Deux frères jumeaux vivent d'aumônes. L'un d'eux, plus intelligent et plus paresseux propose à son frère de lui crever les yeux pour attirer la pitié des gens, 87 ; Trop paresseux pour couper du bois avec ses frères, Ti-Jean est chassé de la maison paternelle, 115 ; Des jardiniers paresseux trahissent un jardinier diligent, 192.

PARRAIN ; Raquelore, fils d'une pauvre veuve, a le roi pour parrain, 25.

PASSANT ; Un passant est convaincu par Pois-Vert de s'embarquer dans un sac, 104s.

PATÉS ; De sept corbeaux empoisonnés, un prince et son ami font quatorze pâtés, 228.

PATIENCE que déploie le curé pour endurer les friponneries de Pois-Vert, 99s.

PATRONS ; À Ti-Georges qui demande un emploi, plusieurs patrons répondent qu'il est trop petit ou pas assez intelligent, 191.

PATTE ; Un jeune loup, roi de la forêt, apprend au prince Jules qu'il va mourir si personne ne l'aide à retirer une ronce enfoncée dans sa patte, 249.

PAUVRETÉ ; À cause de sa pauvreté, une femme est obligée de se séparer de deux jumeaux orphelins qu'elle a adoptés, 87 ; Une famille de douze enfants, dont l'aîné est Ti-Jean, vivait dans une grande pauvreté, 127 ; Malgré sa pauvreté, un paysan a réussi à donner une haute éducation à deux de ses fils, 211.

PAYSAN ; Un paysan a trois fils dont deux professionnels et Ti-Jean qui s'occupe à creuser des fossés, 211.

PAYSANNE ; Une paysanne épouse un prince et donne naissance à des bessons ; elle est trahie et amorphosée en pommier au fond d'une forêt ; le prince vient à sa recherche et la libère, 203 à 206 ; Une paysanne épouse un prince. Le roi la déteste et la chasse du château dès que son mari est parti à la guerre. Dans la forêt où on l'a abandonnée, elle donne naissance à son fils, Poil-aux-plumes, enfant d'une force peu ordinaire, qui pourvoira à sa nourriture et à celle de sa mère, 239ss.

PEAU ; Caché dans une peau de cochon, Raquelore distrait les gardes tandis que son ami prend la cuite de pain dans le four du roi, 27 ; Casque de peau de mouton dont se sert un jeune homme pour cacher sa chevelure dorée, 165.

PÊCHE ; Lors d'une partie de pêche, un jumeau amène son frère aveugle dans la forêt et l'abandonne,

PEINTRE ; Raquelore se rend chez un peintre fameux et lui demande de faire son portrait, 105.

PEINTURE ; Avec de la peinture dorée, Pois-Vert peinture les cornes d'un troupeau, 105.

PENDAISON ; Un prince est condamné à la pensaison parce que une princesse a trouvé la solution d'une devinette, 230.

PENDU ; Un voyageur tente d'épeurer un jeune homme (Sans-Peur) en le faisant coucher sous un échafaud supportant un pendu, 14.

PÉNITENCE ; Une jeune fille annonce à son fiancé qu'elle doit faire pénitence pendant un an et un jour, 150.

PENSÉE ; Beau Sauvage vient en aide à un jardinier chaque fois que ce dernier concentre sa pensée sur cete sorte de magicien, 166s.

PERCHE ; Raquelore fait peindre son portrait et le hisse au bout d'une perche au niveau de la fenêtre du roi, 27.

PERDRIX ; Un jeune homme raconte au roi qu'il a chassé la perdrix en compagnie d'un prince, 231 ; Un petit loup reconnaissant nourrit le prince Jules de lièvres et de perdrix, 249s.

PÈRE ; Un père de onze enfants, dont le cadet semble dénué de talent, le questionne sur le métier qu'il entend exercer. Ce dernier déclare qu'il veut voyager pour acquérir la sensation de la peur. Après une tentative ratée, inutile de lui enseigner la peur, le père chasse son fils de la maison, 13s.

PERSÉVÉRANCE ; Malgré les obstacles, un prince persévère dans la recherche de sa femme qu'il sait amorphosée en pommier le long d'une rivière, 206.

PERTE de cinq cents bœufs à cornes d'or à la suite d'une partie de cartes, 143.

PET ; Le grand vesseur, au moyen de pets, tient un bâtiment du roi à distance, 273.

PEUR ; Un jeune homme veut connaître le frisson de la peur. Il déjoue les plans d'un bedeau, il entreprend de réchauffer un cadavre, et chasse le diable d'un château hanté sans connaître la peur. Il épouse la princesse du roi qui lui apprend à frissonner au moyen d'un seau d'eau glacée, 13 à 18 ; Un bedeau prend peur à la vue d'un ange dans le clocher, 29 ; Barbaro cause une peur effroyable au roi en apportant au château le serpent qu'il a trouvé dans le champ de labour, 57 ; Un jeune homme est paresseux mais n'a peur de rien. Devenu soldat, il s'empare d'un canon en tuant les ennemis à coups de piquet. Il délivre un château hanté par les diables. Le roi veut lui faire rétracter des paroles, le couteau sur la gorge. Il continue à soutenir son opinion. On menace de le fusiller ; il refuse le bandeau des condamnés, 69 à 77 ; Un soldat sans peur constate que l'armée du roi est un ramassis de peureux, 69 ; Peur insurmontable du prince dans le château hanté, 71ss ; Ti-Georges déclare à une vieille femme qu'il n'a jamais eu peur, 194 ; Au cours de leur descente dans le souterrain, Range-Montagne et Cul-Dur ressentent une peur qui les force à rebrousser chemin, 286.

PIED ; Des soldats parviennent à couper le bout du pied d'un vaillant cavalier qui a abattu la bête-à-sept-têtes, 132.

PIÈGE : Beau Sauvage, attiré par de la nourriture, pénètre dans une cage dans laquelle il se fait prendre au piège, 163.

PIQUE ; Un bedeau a affirmé à la sœur du curé qu'il s'appelait Ça-Me-Pique, 38.

PITIÉ ; Un mendiant consent à se laisser crever les yeux pour attirer la pitié des bonnes gens, 87 ; Prise de pitié, une sorcière décide de cacher une princesse au lieu de la mettre à mort, 204s.

PLAIDOYER du roi à l'adresse du jardinier pour faire accepter à celui-ci un coursier de valeur, 168.

PLAISANTERIES désobligeantes adressées par des militaires à un jeune jardinier dont la monture est enlisée dans la boue, 168s.

PLAN ; Pour déjouer les plans de deux amoureux, Ti-Jean décide de se faire passer pour l'amant, 116 ; Décidé de participer à la guerre, un jardinier a recours à Beau Sauvage pour mettre au point ses plans de participation à la bataille, 167 ; Un roi, opposé à sa bru, propose son plan à une sorcière : fausser les lettres de la princesse, et, plus tard, la faire disparaître, 204.

PLEURS ; Une voix mystérieuse venant d'une statue annonce à une mère que son fils sera fin voleur. Elle quitte l'église toute en pleurs, 25.

PLOMB ; Un géant suggère comme supplice de faire boire au prisonnier du plomb bouillant, 48.

PLUMAGE ; L'ami du prince raconte ironiquement au roi qu'il s'est emparé du plumage de trois perdrix, 231.

PLUME ; Poil-aux-plumes, personnage d'une grande force, sème la terreur au château de son grand-père, 239ss ; Le prince Jules saisit un oiseau et lui arrache deux plumes d'or, 248.

POIGNARD ; Le prince Jules intimide trois géants en les menaçant d'un grand poignard, 252.

POIL ; Un bedeau donne comme nom Trois-Poils-d'Or-sur-la-Fesse-Gauche. Il crée un émoi dans l'église quand le curé demande aux paroissiens de lui attraper Trois-Poils-d'Or-sur-la-Fesse-Gauche, 37 à 39 ; Une des jumelles d'une femme est couverte de poil, 183.

POIL-AUX-PLUMES ; Fils unique d'une princesse chassée de son château en l'absence de son mari, Poil-aux-plumes, d'une force peu ordinaire, revient chez le roi chercher de la nourriture. On le reçoit rudement, même à coups de canon. Il vainc toutes les difficultés et continue à nourrir sa mère aux dépens du château. De retour de la guerre, son père les retrouve dans la forêt, 239 à 242.

POILUE ; Une fille poilue demande un emploi au roi. On l'engage pour travailler dans les écuries ; lors d'un banquet, elle fait un gâteau merveilleux. Elle va en guerre contre les ennemis du roi et les réduit à néant ; elle demande qu'on la fasse brûler sur un bûcher et réapparaît en jolie femme. Elle épouse le roi, 184 à 186.

POING ; Barbaro et un géant veulent mesurer leur force en enfonçant le poing dans un chêne, 60.

POIRES ; Voir FRUITS.

POIRIER ; Un roi possédait un poirier magique ; une poire mûre pouvait ramener à quinze ans ceux qui en mangeaient, 247.

POIS ; Un géant nourrit Ti-Jean aux pois pour l'engraisser avant de le mettre à mort, 47 ; Pois-Vert place dans un chaudron des briques rougies au feu et y fait bouillir de la soupe aux pois, 101.

POISON ; Du poison dissimulé dans un verre de vin, au lieu de faire mourir le prince et son ami, cause la mort de deux chevaux, de sept corbeaux et de quatorze voleurs, 227.

POISSONS ; Une fée se dit reine des poissons, 282.

POIS-VERT est un fripon qui ne cherche qu'à duper ses employeurs. Il vend les légumes du curé, il vend au roi des soi-disant objets magiques et finalement est condamné à mourir noyé dans un sac. Pois-Vert change de place avec un passant, fait croire au

roi qu'il a trouvé un troupeau de bœufs précieux au fond de la mer et affirme avoir vu dans l'eau des chevaux à crinière d'or. Le roi obtient de se faire jeter à l'eau pour s'emparer des chevaux, mais reste au fond de l'eau et laisse tous ses biens à Pois-Vert par testament bel et bien signé, 99 à 106.

POITRINE ; Pour préparer un faux assassinat, Pois-Vert dispose sur la poitrine de sa mère, une vessie remplie de sang, 103.

POLISSON ; Un avocat se fait traiter de polisson par une domestique, dans une auberge, 212.

POMME ; Ti-Jean s'entraîne au tir à l'arc en fendant une pomme à coups de flèches, 43 ; Ti-Jean indispose les géants en grimpant dans leur pommier et en mangeant les pommes, 129 ; Une sorcière métamorphose une princesse en pommier, et ses enfants en pommes, 205s.

POMMIER ; Ti-Jean indispose les géants en grimpant dans leur pommier et en mangeant les pommes, 129 ; Une princesse est amorphosée en pommier, 205s.

PONT ; Caché sous un pont, Ti-Jean prend connaissance du rendez-vous de deux amoureux, 115 ; Ti-Jean utilise le cadavre de deux géants pour faire un pont à ses vaches, 130.

PORTE ; Incapable d'introduire son fléau par la porte de la grange, Barbaro veut l'agrandir d'un coup de pied et détruit la grange, 57 ; Mille-Livres aperçoit, dans un corridor souterrain, une immense porte d'acier ; il frappe, une princesse lui ouvre et lui recommande de fuir, 286.

PORTRAIT ; Raquelore fait peindre son portrait et le hisse au bout d'une perche au niveau de la fenêtre du roi, 105.

POSSESSION ; Après avoir vaincu Cul-Dur, Ti-Georges apprend qu'il est en possession de tous les biens de son adversaire, 195.

POTENCE ; Voir ÉCHAFAUD. Sans-Peur s'installe près d'une potence d'où pend un cadavre, 14.

POULAILLER ; Raquelore fait monter un curé dans un sac et le traîne dans le poulailler du roi, 29s.

POULAIN ; Le roi ordonne à Raquelore de lui voler son poulain. Raquelore s'en tire, 26.

POULES ; Un homme élevait des poules ; les oiseaux de proie venaient lui en enlever. Le propriétaire faisait garder son poulailler par ses fils, 43 ; Une princesse envoie une poule et un coq à un prince ; les volailles, qui ont le don de la parole, aident le prince à recouvrer la mémoire, 151.

POUPÉE : Une poupée de bois, nourrie de bouillie, prend vie et se transforme en un enfant d'une force surhumaine : Barbaro-les-Grandes-Oreilles, 55.

POURSUITE ; Le roi envoie une armée à la poursuite du bâtiment merveilleux qui a enlevé la princesse et un coffre précieux, 273.

POUVOIRS magiques dont jouissent les chevaux, les chiens et le sabre retrouvés dans les écuries des géants, 130s ; Une fée reconnaît à sa fille le pouvoir de redonner la vie à un mort, 302.

POUX ; Un garçon se plaint à la reine d'être couvert de poux, 165.

PRÉDICTIONS ; Une vieille apparaît à Ti-Georges et lui fait une prédiction : il sera maltraité, mais la persévérance lui obtiendra le succès, 192 ; Prédictions d'un jeune homme à un prince qui n'a aucune expérience de la vie, 226ss.

PRESBYTÈRE ; Un homme se présente au presbytère et demande un emploi. Le curé l'engage comme bedeau. Quand on lui demande son nom, il affirme qu'il s'appelle Trois-Poils-d'Or-sur-la-Fesse-Gauche, 37.

PRÊTRE ; Une fille se transforme en chapelle et son fiancé en prêtre afin de déjouer le Prince de la Mer Noire, 150.

PRIÈRE ; Une maman, en prière devant une statue, entend une voix qu'elle croit mystérieuse, 25.

PRINCE ; Un soldat reconnaît un prince dans la personne d'un voyageur qui a fait preuve de lâcheté, 75 ; Un seigneur est convaincu que seul un prince a pu sauver sa fille de la bête-à-sept-têtes, 132 ; Un prince jouait aux cartes avec le Prince de la Mer Noire. Après avoir perdu, il doit retrouver le Prince de la Mer Noire, 144 ; Un prince épouse une paysanne contre le gré du roi. Peu après son mariage, il quitte le château pour se rendre en guerre. Le roi chasse sa bru du château. De retour de la guerre, le prince retrouve sa femme dans la forêt avec son fils Poil-aux-Plumes, 239 à 242 ; Un prince épouse une bergère, et on les chasse du pays, 299.

PRINCE-À-NEZ-ROUGE a enlevé trois princesses. Il perd la vie à la suite d'une bataille avec Mille-Livres dans un souterrain, 287.

PRINCESSE ; Une princesse épouse Sans-Peur qui a chassé le diable du château hanté, 17 ; En guise de récompense, Ti-Jean recoit la princesse en mariage, 48 ; Une souris vient en aide à un soldat courageux. Plus tard la souris redevient princesse et épouse le soldat, 73 à 75 ; Pois-Vert convainc un passant de prendre place dans un sac et d'aller rencontrer une princesse, 104s ; Un jeune jardinier offre des fleurs extraordinaires à une princesse. Plus tard celle-ci apercevra la chevelure d'or d'un jardinier et finira par l'épouser, 167ss ; La princesse surveillée par le géant dans une grotte est sauvée par Ti-Georges, 195s ; Une princesse promet d'épouser celui qui lui présentera une devinette insoluble en trois mots, 211 ; Un prince s'arrête devant le portrait d'une jolie princesse. Un ami lui explique que le roi offre cette princesse à quiconque lui proposera une devinette qu'elle ne pourra pas résoudre, 226 ; Une princesse, gardée par des géants, feint d'être malade afin de pouvoir faire des promenades avec Jules, 251 ; Une princesse est sauvée des géants par Jules, 253 ; Ti-Jean délivre trois princesses des mains du Prince-à-Nez-Rouge, 287.

PRISON ; Le roi condamne à la prison tous ceux qui proposent à la princesse une devinette trop facile, 211 ; Un jeune homme visite un prince en prison, peu avant son exécution, 230 ; Cul-Dur et Range-Montagne sont condamnés à la prison pour avoir trahi Ti-Jean et s'être fait passer comme sauveteurs des princesses, 289.

PRISONNIER ; Ti-Jean devient prisonnier d'un géant au cours d'une visite destinée à voler le violon magique, 46s ; Prisonnier dans une cage, Beau Sauvage convainc un garçon de lui venir en aide, 165.

PROCLAMATION ; Dans une proclamation, le roi promet une récompense à celui qui retrouvera au moins une de ses trois filles disparues, 281.

PRODUCTION abondante de fruits et de légumes du jardin de Ti-Georges, 191.

PROMENADE ; Barbaro brûle le château pendant que le roi et la reine sont en promenade, 61 ; Jules amène une princesse en promenade, 251 ; Un jeune prince, isolé dans un château, prend de nombreuses promenades à la campagne, 203 ; Un valet chargé de tuer une princesse la décide d'aller prendre une promenade en forêt, 239.

PROMESSE ; Incapable de trouver un parrain et une marraine pour son enfant, une mère fait une promesse : demander au premier couple rencontré sur la route de porter

l'enfant au baptême, 25 ; Avant de crever les yeux de son frère, un jumeau lui fait une promesse : ne jamais l'abandonner, 88 ; Le roi signe la promesse de fournir gratuitement à Pois-Vert le chauffage de sa maison, 101 ; Ti-Jean avait exigé de sa femme une promesse : ne pas se faire reconnaître comme sa femme, 119 ; Le seigneur fait publier qu'il donnera la moitié de sa fortune au prince qui a sauvé la vie de sa princesse. C'est Ti-Jean le vacher qui a accompli l'exploit, 132 ; Promesse d'une récompense au fils du roi, 147 ; Promesse alléchante promulgué par le roi à l'adresse de celui qui pourra capturer un personnage dangereux : Beau Sauvage, 163 ; Un prince promet à sa fiancée de ne jamais se laisser baiser par personne, 150 ; Une jeune épouse promet à son mari, lors de son départ pour la guerre, de lui écrire chaque semaine, 203 ; Une sorcière fait à un roi la promesse de faire disparaître sa bru, 204 ; Un valet chargé de tuer la femme d'un prince lui accorde vie sauve en échange de la promesse de ne jamais sortir de la forêt, 239 ; Un jeune loup promet au prince Jules de ne lui faire aucun mal, si le voyageur consent à retirer la ronce que l'animal porte à la patte, 249 ; Un roi fait la promesse de donner sa fille en mariage à celui qui bâtira un bâtiment qui va sur mer et sur terre, 267 ; Promesse d'une récompense à celui qui retrouvera au moins une des trois filles du roi, 281.

PROPOSITION ; Une princesse fait une proposition à son père : elle épousera le premier homme qui lui présentera une devinette au-dessus de sa capacité intellectuelle ; par contre, on mettra en prison le prétendant dont l'énigme sera facile à résoudre, 211.

PROPRIÉTAIRE ; Documents attestant que Ti-Jean devient propriétaire des biens des géants, 130.

PROTESTATION de Ti-Georges auprès du seigneur qui, renseigné par des jardiniers jaloux, veut lui confier des tâches trop difficiles, 192ss ; Protestation du prince à l'adresse de la reine qui veut traiter l'ami de son fils autrement que son prince, 227.

PROVISIONS ; Un roi donne des provisions à Sans-Peur qui entreprend de chasser le diable d'un château hanté, 15 ; Une mère donne un panier de provisions à son fils qui entreprend un voyage, 127.

PRUDENCE ; Par prudence, Ti-Georges oblige Cul-Dur à le transporter avec la jeune fille au pied de la montagne, 195s ; Le petit loup recommande la prudence au prince Jules qui se prépare à pénétrer dans un château, 251.

PUITS ; Le Prince de la Mer Noire ordonne au fils d'un roi de vider un puits ; il réussira grâce à l'aide d'une fille munie de pouvoirs de sorcière, 147.

PURGATOIRE ; Raquelore exhorte un curé à endurer les souffrances du purgatoire, 29.

QUERELLE ; Pois-Vert simule une querelle entre sa mère et lui, 103 ; Querelle entre Poil-aux-plumes et une grosse servante au château du roi, 240.

QUESTIONS ; Un génie multiplie les questions à l'égard du fils du roi pour s'assurer qu'il ne dort pas, 148 ; En dosant ses questions à la princesse, Ti-Jean réussit à l'obtenir en mariage, 216s ; Trois reines, l'une reine des bêtes féroces, l'autre des poissons, l'autre, des oiseaux, posent une question à leurs sujets, 282ss.

QUEUE ; Pour protéger son poulain contre le rusé Raquelore, le roi place dans son écurie des gardiens chargés de tenir l'animal par la queue et la tête, 26 ; Pois-Vert affirme au roi qu'il existe, au fond de la mer, des chevaux dont la crinière et la queue sont de fils d'or, 106 ; Le fils du roi reconnaît la fille du Prince de la Mer Noire sous la forme d'un canard sans queue, 148 ; Un petit loup et sa grand-mère retirent, au moyen de leur queue, le prince Jules d'une fosse dangereuse, 254 ; Un vieux renard

offre à Ti-Jean de le tirer d'un puits s'il peut se cramponner solidement au tronçon de queue qui reste à l'animal, 288.

RACLÉE ; Sans-Peur administre des raclées au diable dans un château hanté, 16s ; Cul-Dur, Range-Montagne et Mille-Livres attrapent une raclée de la part du Prince-à-Nez-Rouge, 284s.

RAGE ; Un ours devient fou de rage en apprenant que les secrets échangés lors d'une réunion de famille ont été divulgués, 91.

RANDONNÉE ; Même une fois marié, Sans-Peur fait plusieurs randonnées pour découvrir la peur, 17.

RANGE-MONTAGNE, homme d'une force peu ordinaire, se joint à Ti-Jean et Cul-Dur au cours d'un voyage, 283.

RAPIDITÉ ; Un grand coureur rivalise de rapidité avec un oiseau, 271s.

RAQUELORE, filleul du roi, donne, dès son enfance, les signes d'un personnage rusé. Il décide d'être fin voleur. Il parvient à enlever, sans se faire prendre, le cheval et le pain du roi ainsi que le jonc de la reine. Le roi charge Raquelore d'une mission délicate : enfermer le curé dans un sac et le traîner dans le poulailler du roi, 25 à 30.

RAQUETTE ; Le prince Raquette est envoyé avec sa femme et son enfant. Arrivé à une île il est dévoré par une bête. Sa femme ensevelit le corps de son mari, 299s.

RASOIR ; Lame de rasoir qui peut venir en aide, 149.

RECHERCHE ; Au cours de ses recherches pour retrouver sa femme, un prince s'arrête à un pommier où un oiseau lui fait des reproches ; il brise une branche de l'arbre pour frapper l'oiseau. La princesse et ses enfants sont aussitôt libérés, 206.

RÉCIT ; La princesse fait au roi le récit de la trahison des deux princes, 256.

RÉCOGNITION d'un jardinier que l'on avait pris pour un guerrier princier, 171 ; Recognition d'une princesse depuis longtemps absente du château, 206.

RECOMMANDATIONS du roi à son fils à propos du jeu de cartes, 143 ; Recommandations d'une mère mourante à son fils, 191 ; Recommandations du petit loup au prince Jules à la veille de pénétrer dans le château des géants, 251s.

RÉCOMPENSE ; Le roi récompense Sans-Peur en lui donnant sa princesse en mariage, 17 ; Le roi promet une récompense à Ti-Jean pour le débarrasser du géant : il aura la princesse en mariage, 47 ; Récompenses importantes accordées à un jeune homme pour avoir rendu la vue au roi, l'eau à un village et la santé à un lépreux, 90s ; En récompense de la nourriture reçue, une vieille donne à Ti-Jean un ruban magique, 127s ; Récompense promise au fils du roi : la fille du Prince de la Mer Noire et une partie de la juridiction sur une région, 147 ; À la suite d'une mission difficile, Ti-Georges reçoit comme récompense la fille du seigneur, 196.

REFUS du roi d'admettre la Poilue dans le château ; refus de la Poilue de travailler à la cuisine et d'épouser le roi, 184s ; Refus du roi d'approuver le mariage de son prince et d'une paysanne, 203 ; Refus de la princesse d'épouser l'un ou l'autre des princes qui ont trahi son sauveteur, 255 ; Refus de la reine de donner sa princesse à Ti-Jean qui a pourtant construit le bâtiment merveilleux, 271.

REINE ; La reine, marraine de Raquelore, prend son filleul pour le roi et l'admet dans son lit, 28 ; Le roi confie une clé importante à sa reine, 164 ; Une reine craint que son fils soit idiot. Au moment où le prince veut partir en voyage avec un ami, elle tente de l'empoisonner, 227 ; Une reine refuse de donner sa princesse à Ti-Jean, et propose de lancer ce dernier dans une épreuve plus difficile, 271 ; Ti-Jean visite trois

fées qui peuvent lui être d'un grand secours, l'une est reine des bêtes féroces, l'autre, reine des poissons, et la troisième reine des oiseaux, 282ss.

REMONTRANCE d'un roi à l'adresse de son fils qui a joué aux cartes avec un génie, 143.

RENARD ; Un renard annonce qu'il fera fortune en se débarrassant de la grenouille qui bouche la veine d'eau d'un village, 89 ; Un vieux renard tire Ti-Jean d'un puits où il a été abandonné par ses compagnons, 287s.

RENSEIGNEMENTS ; Ti-Georges, à la recherche de Cul-Dur, obtient des renseignements de deux vieilles femmes, 194.

REPAS ; Les servantes préparent de bons repas à Ti-Jean à cause de sa douceur et de son humilité, 212 ; Pendant qu'il construit un bâtiment merveilleux, Ti-Jean se procure d'excellents repas au moyen d'une baguette magique, 269.

RÉPONSE ; Ti-Jean agence ses questions de façon à obtenir comme réponse un oui ou un non, 216.

RÉSURRECTION ; Pois-Vert fait assister le roi à la résurrection d'une femme faussement assassinée, 103.

RETOUR du prince à la fin de la guerre. Il apprend des faits contradictoires sur sa femme. Il entreprend des recherches dans la forêt, retrouve sa femme et son fils Poil-aux-plumes, 241s.

REVENANT ; Des vieux se réunissaient pour raconter des choses effroyables à propos de revenants, 13 ; Un revenant, dont Ti-Jean a enseveli le corps, lui vient en aide lorsqu'il est abandonné par ses compagnons, 287 ; Voir aussi FANTÔME.

RICHESSE ; Ti-Georges refuse toutes les richesses que lui offre Cul-Dur, 196.

RIDICULE ; Par fausse crainte de passer pour ridicule un homme donne son nom sous le sceau du secret, 37ss.

RIVIÈRE ; Une sorcière a métamorphosé une princesse en pommier le long d'une rivière, 205 ; Au cours d'un bain à la rivière, un garçon est attaqué par un géant. Sur l'ordre d'une voix mystérieuse, le jeune homme aveugle recouvre la vue en se lavant dans une rivière, 301ss.

RIZ ; Le Prince de la Mer Noire veut s'emparer de deux canards en les attirant au moyen de riz et de blé, 149.

ROBES ; Trois confidentes de la princesse abandonnent leurs robes dans une chambre où elles espéraient séduire un prince, 229ss.

ROCHER ; Du haut d'une montagne, Cul-Dur saute sur un rocher qu'il réduit en morceaux, 283.

ROI ; Un roi envoie Sans-Peur délivrer un château hanté par le diable. Plus tard, le roi récompense le jeune homme en lui donnant sa princesse en mariage, 15ss ; Un roi, parrain de Raquelore fin voleur, lui commande de voler son poulain, son pain et le jonc de la reine. Il lui commande de jouer un tour au curé, 25 à 30 ; Un roi engage Ti-Jean pour surveiller ses employés. Il écoute les témoignages des employés jaloux et envoie Ti-Jean chez un géant qui lui a volé des objets précieux, 44ss ; Un roi embauche Barbaro-les-Grandes-Oreilles pour utiliser sa force, 56 ; Un roi est en guerre. Il reçoit un délégué de son armée qui demande meilleur salaire et meilleure nourriture. Leur demande est acceptée. Le chef de la délégation ne craint pas d'injurier le fils du roi. Ce dernier découvre que ce délégué est un brave. Il lui remet une lettre ordonnant de fusiller le commandant, 69 à 77 ; Un roi recouvre la vue grâce à la vertu magique des feuilles d'un arbre, 90 ; Un roi, après avoir acheté, de

son employé Pois-Vert, de soi-disant objets magiques, se fait jeter à la mer, convaincu qu'il y trouvera un troupeau de chevaux précieux, 100 à 106 ; Un roi avait un fils ivrogne passionné pour le jeu de cartes, 143 ; Un roi possédait de belles forêts où vivait Beau Sauvage. Le sauvage prenait plaisir à détruire tout le travail fait par les hommes du roi, 163 ; Un roi engage un jeune garçon comme jardinier, 166 ; Un roi accorde un emploi à trois jeunes filles ; deux travaillent au château, l'autre, à l'écurie, 184 ; Un roi, jaloux de sa bru, confie à une sorcière le soin de la faire disparaître, 203s ; Un roi croyait pouvoir deviner, à la naissance, si un enfant était pour être simple d'esprit, 225 ; Un roi promet sa fille en mariage à quiconque lui proposera une devinette qu'elle ne pourra pas résoudre. Un prince, avec l'aide de son ami, embarrasse la princesse avec une énigme. La princesse triche et force le roi à condamner le prince au châtiment prévu : la pendaison. Mieux informé des événements, le roi accorde sa fille en mariage au prince qui a failli être pendu, 226ss ; Un roi ordonne à un soldat de tuer sa bru qu'il déteste, 239 ; Un loup se dit le roi de la forêt, 249 ; Un roi possède un poirier dont les fruits magiques disparaissent au moment de la maturation. Son cadet, le prince Jules, finit par s'emparer du fruit et découvre le voleur : un oiseau doré. Le roi lui procure un bâtiment pour permettre à son fils de rapporter l'oiseau précieux. Jules, trahi par ses frères, revient au château à titre de conseiller. Le roi apprend la conduite de ses deux fils aînés et les punit, 247 à 256 ; Un roi veut faire bâtir un bâtiment qui va sur terre et sur mer. Malgré sa promesse de donner sa fille au constructeur du navire, il organise plusieurs épreuves pour l'éloigner, 267ss ; Un roi et une reine avaient trois filles qui ont disparu à l'âge de vingt et un ans. Ils promettent une récompense à celui qui les retrouvera. C'est Ti-Jean, alias Mille-Livres, qui les délivre d'un souterrain, 281 ; Un mort reconnaissant se dit le maître de tous les renards de la terre. Il les convoque et leur demande d'aider Ti-Jean, 287 ; Un roi envoie la fiancée de son fils à un couvent pour la faire éduquer. Il presse son fils d'épouser la jeune fille, puis il les chasse de son château, 299.

RONCE ; Jules retire une ronce de la patte d'un loup qui se dit le roi de la forêt, 249.

RONFLEMENT ; L'homme à la fine oreille entend des ronflements et conclut que son compagnon est endormi. Il charge le tireur de le sortir de son sommeil, 272.

ROUTE ; Un prince, déguisé en prêtre pour se débarrasser d'un génie, lui indique une route qui aboutit nulle part, 150 ; À la descente du bâtiment, le prince Jules voit une route et s'y engage, 248.

RUBAN ; Une vieille, en échange d'un repas, donne à Ti-Jean un ruban qui donne la force, 128 ; À l'aide d'un ruban vert magique, Ti-Georges sera vainqueur de Cul-Dur, 194 ; Un garçon déterre un ruban magique qu'il noue autour de son bras. Plus tard il découvre un autre ruban magique encore plus puissant, 300ss.

RUINE ; Le Prince de la Mer Noire conduit le fils du roi sur les bords d'un lac où se trouve les ruines d'anciens édifices, 147.

RUISSEAU ; Un ruisseau divisait le champ des vaches de Ti-Jean ; ce dernier se sert du cadavre de deux géants pour bâtir un pont à ses vaches. Quant au troisième géant, Ti-Jean l'enfonce dans la boue du ruisseau, 129s ; Un valet, chargé par le roi de tuer une princesse, s'arrête près d'un ruisseau et raconte la vérité à propos de l'intention du roi, 239.

RUSE ; Des sujets du roi emploient certaines ruses dans l'espoir de passer pour des soldats à chevelure dorée, 170 ; Une princesse tente d'utiliser plusieurs ruses pour arracher à un prince le secret d'une devinette, 229ss.

SABOT ; Pour avoir refusé de partager sa nourriture avec une vieille, un jeune homme ne peut fabriquer que des sabots, 267s.

SABRE ; Ti-Jean découvre, chez les géants, un sabre magique dont il se sert pour combattre la bête-à-sept-têtes, 131 ; Le jardinier reçoit de Beau Sauvage un sabre d'une vertu magique, 168 ; Dans la fosse de son père, un garçon déterre un sabre magique qu'il utilisera contre la tête des géants, 300ss.

SAC ; Raquelore fait monter un curé dans un sac et le traîne dans un poulailler, 29s ; Pois-Vert est condamné par le roi à mourir noyé dans un sac, 104 ; Poil-aux-plumes commande qu'on lui donne un sac rempli de provisions, 240.

SALAIRE ; Pour décider deux compagnons à le suivre, Ti-Jean leur offre comme salaire cinquante sous par jour en plus de la nourriture, 283s.

SANG ; Pois-Vert se sert d'une vessie de cochon remplie de sang pour assassiner faussement sa mère sous les yeux du roi, 103 ; Gouttes de sang qui jaillissent d'un chêne à la suite d'un conseil d'une vieille, 183.

SANS-PEUR ; Voir PEUR.

SARCASME ; Ti-Jean provoque les sarcasmes des employés du roi en demandant qu'on lui fabrique une canne de mille livres, 281.

SAUVAGE ; Beau Sauvage, personnage redoutable, est capturé par le roi. Un fils adoptif du roi se procure la clé de la prison et libère le prisonnier. Les deux compagnons s'enfuient en forêt. Beau Sauvage procure à l'enfant une chevelure dorée en lui plongeant la tête dans une fontaine. Grâce à l'aide du sauvage, l'enfant devient un jardinier remarquable et un guerrier de grandes réputations. Lors des noces du guerrier, Beau Sauvage assiste au banquet, 163 à 171.

SAVANE ; Beau Sauvage ordonne à un jardinier, partant pour la guerre, d'immobiliser son vieux cheval dans une savane, 168.

SAVON ; Pain de savon magique qui se transforme en une montagne difficile à franchir, 149.

SEAU ; Ti-Jean lance le contenu d'un seau dans la figure d'un amoureux, 116 ; Le fils du roi tente de vider un ancien puits au moyen d'un seau, 147.

SECRET ; Trois personnes demandent à un nouveau bedeau comment il s'appelle. Il leur donne, sous secret, trois noms ridicules, 37ss ; Un aveugle assiste à une réunion d'animaux sauvages où il est mis au courant de plusieurs secrets précieux, 89 ; Un oiseau mystérieux révèle un secret à un jeune chasseur : il trouvera, près des ossements de son défunt père, un ruban, un sabre et un cheval magiques, 300.

SÉDUCTION ; Des confidentes de la princesse usent vainement de séduction pour arracher à un prince le secret d'une devinette, 229ss.

SEIGNEUR ; Un seigneur lépreux est guéri par la vertu d'une gomme magique, 89s ; Ti-Jean demande et obtient un emploi comme vacher chez un seigneur dont la fille doit être dévorée par la bête-à-sept-têtes, 128 ; Un seigneur ne peut employer Ti-Georges mais lui offre un coin de terre à cultiver, 191.

SEL ; Ti-Jean verse du sel dans la soupe du géant pour le forcer à aller puiser de l'eau, 45.

SEMONCE ; Un seigneur sert une sévère semonce à un jeune jardinier accusé faussement de perdre son temps, 191.

SENTIER ; Une vieille indique à Ti-Georges un sentier qui le conduit à la montagne où demeure Cul-Dur, 194.

SERPENT ; Le roi envoie Barbaro-les-Grandes-Oreilles labourer dans un champ où se trouve un serpent géant. Barbaro attrape le serpent et l'apporte au roi, 57 ; Ti-Georges enivre le Serpent Vert et lui enlève un cheval merveilleux, 193 ; Deux princes remplissent une fosse de serpents dans l'intention d'y faire périr leur frère Jules, 253.

SERRURE ; Une reine surveille son fils et son ami par le trou de la serrure pour les assassiner au moment où elle les verra endormis, 227.

SERVANTE ; Une princesse demande l'aide d'une servante pour apprendre à son mari à frissonner, 18 ; Le roi assassine une servante et tente de la faire revenir à la vie, au moyen d'un soufflet soi-disant magique, 104 ; Une grosse servante veut rabrouer Poil-aux-plumes mais se fait bousculer par cet enfant d'une force peu ordinaire, 240.

SERVICES ; D'après un écriteau, le prince Jules offre ses services gratuitement à ceux qui ont des différends à régler, 255s.

SERVITEUR ; Sur l'ordre du roi, un serviteur va avertir le jardinier de paraître au château, 170.

SIFFLET ; Trois reines, celle des bêtes féroces, celle des poissons et celle des oiseaux, utilisent un sifflet pour rassembler leurs sujets, 282ss.

SILENCE ; Une princesse semble observer un long silence à l'adresse de son mari en guerre ; c'est que ses lettres sont interceptées par une sorcière, 204 ; Devant la menace de deux princes, une princesse garde le silence sur leur trahison, 255.

SOEUR ; La sœur du curé demande en cachette au nouveau bedeau comment il s'appelle. Il répond Ça-Me-Pique, 38 ; La sœur d'une sorcière indique à un voyageur où se trouve le château du Prince de la Mer Noire, 145s ; Trois sœurs sont de puissantes fées, 282.

SOIF ; La population d'un village souffre de la soif par suite du tarissement de la source qui les alimente en eau, 89s.

SOLDATS ; Comme son pays est en guerre, une mère conseille à son fils paresseux d'aller s'engager comme soldat. Ce dernier, qui n'a aucune notion de la peur, s'empare d'un canon en tuant les soldats ennemis à l'aide d'un piquet ; il va plaider devant le roi la cause des soldats de l'armée et leur obtient meilleur salaire et meilleure nourriture, 69ss ; Des soldats sont chargés par le roi d'aller jeter Pois-Vert à l'eau, 104 ; Le seigneur commande à des soldats d'arrêter, même de blesser le vaillant cavalier qui lutte contre la bête-à-sept-têtes, 132 ; Des soldats racontent au roi les exploits d'un cavalier merveilleux, 169 ; Les soldats du roi tentent d'intimider Poil-aux-plumes en utilisant fusils et canons mais le jeune enfant attrape un soldat par une jambe et s'en sert comme d'une massue pour tuer les autres, 240s.

SOLDE ; Des soldats se plaignent de recevoir une solde trop faible pour se fournir de tabac, 70.

SOLEIL ; Un roi ordonne à Ti-Jean de retrouver le soleil d'or volé par un géant, 44s ; Un jeune homme commet l'imprudence d'enlever son casque qui recouvre sa chevelure dorée. La princesse, qui l'aperçoit dans un miroir, croit voir le soleil, 167.

SOMMEIL ; Pendant le sommeil d'un géant, Ti-Jean tente de lui voler un violon magique, 46 ; Après avoir bu une grande quantité de vin, le Serpent Vert sombre dans le sommeil, 193 ; Une sorcière endort un messager et fausse des lettres pendant son sommeil, 204 ; Un géant tient son sabre à sa portée, même pendant son sommeil, 303.

SOMNIFÈRE ; Voir BOISSON.

SORCIÈRE ; Des sorcières donnent des informations à un prince en voyage. Ce dernier aura, plus tard, affaire à une jeune fille qui a des pouvoirs de sorcière, 144-150 ; Une sorcière fausse les lettres d'une princesse à son époux, et plus tard, amorphose la princesse en pommier, 204s.

SOUE ; Une sorcière invite un prince en voyage à coucher dans une soue à cochons, 145.

SOUFFLET ; Un soufflet soi-disant magique redonne la vie à une femme apparemment assassinée, 103.

SOUHAIT ; Dans un château hanté, un soldat obtient ce qu'il veut à la suite d'un souhait, 71 ; Une fée fait de bons ou de mauvais souhaits à des jeunes gens, suivant leur charité. Deux frères ne fabriqueront que des manches de hache et des sabots, un troisième bâtira un bâtiment merveilleux, 267ss.

SOUPÇONS dirigés contre une femme qui admet Ti-Jean dans son alcôve ; en fait, c'est son mari, 120.

SOUPE ; Ti-Jean verse du sel dans la soupe du géant, 45 ; Pois-Vert fait bouillir sa soupe en y plongeant des briques rougies au feu, 101.

SOUPER ; Ti-Georges oblige Cul-Dur à lui préparer son souper, 195 ; Un prince et son ami prennent le souper ensemble, malgré les plans de la reine, 227.

SOURCE ; Une source est tarie ; un jeune homme est mis au courant de la cause de ce tarissement. Il retire de la source une grenouille qui obstruait la veine d'eau, 89s ; Un prince et son ami s'abreuvent à une source et en font l'élément d'une devinette, 228.

SOURIS ; Une souris mystérieuse replace les membres qu'un soldat vient de perdre à la suite d'un jeu, 73.

SOUTERRAIN où demeure le Prince-à-Nez-Rouge pour surveiller trois princesses prisonnières, 286.

SPECTACLE ; Ti-Jean assiste à un spectacle où deux étrangers offrent aux spectateurs de mettre leur force à l'épreuve. Ti-Jean reconnaît les compagnons, se lance dans l'arène et remporte la victoire, 288.

STATUE ; Une maman, en prière devant une statue, entend une voix qu'elle croit mystérieuse, 25.

SURPRISE de la maman à la vue de la force de Barbaro qui déracine des chênes au lieu de les couper, 56 ; Surprise de Ti-Jean en constatant sa force qui lui parvient de son ruban magique, 128 ; Surprise du roi à la vue de la joie des prisonniers, 214.

SURVEILLANCE ; Après avoir défié Raquelore de voler son poulain et sa cuite de pain, le roi place des gardiens pour assurer la surveillance de son écurie et de son four, 26s ; Un roi ordonne d'exercer une surveillance étroite à l'égard d'un cavalier dont les exploits ont surpris toute l'armée, 170 ; La reine surveille le prince et son ami, à la porte de leur chambre, en se promettant de les assassiner, 227 ; Les frères du prince Jules s'offrent à faire la surveillance du bâtiment et de tout le matériel de l'expédition, 248 ; Un roi, qui se fait voler des poires magiques, demande à ses fils d'exercer une étroite surveillance sur son poirier, 247.

TABAC ; Des soldats se plaignent de recevoir une solde trop faible pour se fournir de tabac, 70.

TABLE ; Une table bien mise est placée dans une cage pour attirer Beau Sauvage, 163s.

TABLEAU ; Un prince s'arrête devant un tableau représentant le portrait d'une princesse ; comme il n'a jamais vu de princesse, un compagnon doit lui expliquer de quoi il s'agit, 226.

TÂCHES ; Voir ÉPREUVES.

TÂCHES DIFFICILES ; Voir aussi EMPLOI. Un roi confie à Sans-Peur la tâche de chasser le diable d'un château hanté, 15s ; Un roi, renseigné par ses employés, force Ti-Jean à accomplir trois tâches difficiles : aller chercher chez le géant un soleil d'or, un violon magique et même le géant, 44ss ; Un seigneur, mal renseigné par des jardiniers jaloux, confie à Ti-Georges deux tâches difficiles, 192.

TACTIQUE ; Beau Sauvage enseigne à un enfant une tactique destinée à voler une clé précieuse, 165.

TALENT ; Le cadet d'une famille semble dépourvu de talent et n'a qu'une ambition : ressentir le frisson de la peur, 13.

TARIÈRE ; Afin de vaincre le géant dans un concours de force, Barbaro-les-Grandes-Oreilles perce un trou dans un chêne à l'aide d'une tarière, 60.

TAVERNE ; Des soldats, chargés par le roi de jeter Pois-Vert à la mer, laissent le condamné à la porte de la taverne et vont vider un verre à sa santé, 104.

TECHNIQUE ; Beau Sauvage promet à un enfant de lui enseigner la technique du jeu de marbres, 165.

TEMPÊTE ; Ti-Jean feint de craindre que ses navires aient péri dans une tempête, 118 ; Tempête apparente à l'apparition d'une nuée noire : c'est le Prince de la Mer Noire, 149.

TENTATION ; Un canard résiste difficilement à la tentation de manger du riz, 149.

TÊTE ; Voir BÊTE-À-SEPT-TÊTES. Ti-Jean abat les têtes du monstre et en retire les langues, 132 ; Des géants à deux têtes surveillent constamment l'oiseau d'or, 252 ; Un jeune chasseur découvre un château sur le toit duquel il aperçoit trois têtes. À l'aide d'un sabre magique, il en abat deux, 301.

TI-GEORGES s'engage comme jardinier chez un seigneur ; une vieille femme lui annonce qu'il ne sera pas jardinier longtemps ; peu de temps après, on l'accuse de s'être vanté de pouvoir retrouver le cheval merveilleux volé par le Serpent Vert ; puis aller à la recherche de la princesse volée par Cul-Dur ; une vieille femme l'aide à accomplir ces tâches. Il rapporte le cheval merveilleux, bat le géant, revient avec la princesse, et l'épouse, 191ss.

TI-JEAN, devenu très habile au tir à l'arc, protège les poules de son père. Héritier de tous les biens paternels, Ti-Jean quitte sa famille et aboutit chez un roi. Celui-ci le met à la tête d'un groupe d'employés paresseux. Jaloux de Ti-Jean, ces employés s'arrangent pour l'envoyer chez un géant qui a volé le soleil d'or et le violon magique du roi. Ti-Jean rapporte ces objets, et de plus, il attrape le géant dans un coffre, 43 à 48 ; Ti-Jean, le cadet d'une famille, est chassé à cause de sa paresse. Il parvient à gagner les bonnes grâces de la fille d'un riche bourgeois. Il épouse cette riche personne et revient chez ses parents pour les inviter à travailler à son commerce, 115 à 120 ; Ti-Jean, l'aîné d'une pauvre famille, décide d'aller gagner sa vie à l'extérieur. Une vieille fée, en échange d'un maigre repas, lui donne un ruban merveilleux qui procure la force. Ti-Jean devient vacher du seigneur, tue trois géants, délivre la fille du seigneur de la bête-à-sept-têtes. Ti-Jean confond le charbonnier en exhibant les langues du monstre. Mariage de Ti-Jean et de la fille du seigneur, 127 à 134 ; Ti-

Jean se rend au château d'une princesse pour lui poser une devinette ; chemin faisant, il reçoit une nappe, une bouteille et un violon magiques. La princesse trouve la réponse à sa devinette et Ti-Jean est jeté en prison ; il échange sa nappe et sa bouteille contre le privilège de visiter la chambre de la princesse et d'y passer une nuit ; il échange le violon contre le privilège de questionner la princesse de façon à ce qu'elle consente à l'épouser, 211 à 217 ; Ti-Jean, le cadet d'une pauvre famille, entreprend de bâtir un bâtiment merveilleux. Aidé d'une fée, il bâtit son bâtiment et se choisit un équipage d'hommes extraordinaires. Le roi, en plus de lui refuser sa princesse, le soumet à des tâches difficiles. Ti-Jean contourne les difficultés, et déserte avec la princesse, 267 à 273 ; Ti-Jean part à la recherche de trois princesses ; il porte une canne très lourde d'où son nouveau nom de Mille-Livres. Il visite trois fées dont la dernière le met sur la piste du Prince-à-Nez-Rouge. Ti-Jean s'adjoint deux compagnons qui se font malmener par un personnage d'une grande force : le Prince-à-Nez-Rouge. Ti-Jean découvre que ce personnage réside sous terre. Il rencontre ce monstre chez lui et s'aperçoit qu'il détient prisonnières les trois filles du roi. Ti-Jean tue ce génie et délivre les princesses et il épouse l'une d'elles, 281 à 289.

TIREUR ; Ti-Jean, en gardant les poules de son père, s'entraîne au tir à l'arc et devient excellent tireur, 43 ; Ti-Jean adjoint à son équipage un grand tireur à l'arc ; il tue une mouche au moyen d'une flèche et, plus tard, il réveillera un coureur qu'un adversaire a endormi pendant la course, 270ss.

TOIT ; Placé sur le toit de la maison d'un géant, Ti-Jean prend plaisir à lancer par la cheminée, du sel dans un chaudron de soupe, 45.

TORD-CHÊNE, homme fort qui réussit à tordre facilement les chênes, 270.

TOURS de Raquelore : caché dans l'église, il prédit, au nom d'une statue, qu'il doit être fin voleur ; il parvient à voler le cheval et le pain du roi ; il vole le jonc de la reine ; il renferme le curé dans un sac en se déguisant en ange, 25 à 30 ; Pour mener à bien quelques tâches difficiles, Ti-Jean a recours à des tours ingénieux : il met du sel dans la soupe du géant, il offre à la femme du géant de fendre son bois, il fait entrer le géant dans un coffre soi-disant destiné à Ti-Jean, et il fait lever, en pleine nuit, les employés du roi en exposant le soleil d'or qu'il vient de conquérir, 45ss ; Tours de Barbaro : au roi, il apporte un serpent qui lui fait peur ; il brûle le château pour faire un plus grand feu d'artifice ; au géant, il donne une fausse preuve d'un estomac immense ; il provoque la mort d'un géant en lui faisant donner un coup de masse sur une bûche en bascule ; il gagne un concours de force contre un géant en préparant d'avance un trou dans le tronc d'un chêne ; il fait croire au géant qu'il est assez fort pour lancer une canne de fer à son frère, forgeron l'autre côté des mers, 57 à 61 ; Tours de Pois-Vert au curé : il s'amuse avec la cloche, vend les légumes du jardin. Ses tours au roi : il lui vend un fouet et un soufflet soi-disant magiques, il fait croire au roi qu'il existe des chevaux précieux au fond de la mer, 99 à 106.

TRAHISON ; Un jumeau, après avoir promis à son frère aveugle de ne jamais l'abandonner, le trahit en le laissant seul dans la forêt, 88 ; Deux princes, jaloux de leur frère, le jettent dans une fosse remplie de serpents et s'emparent de la princesse que Jules a délivrée, 253s ; Au cours d'une épreuve de vitesse, l'un des concurrents endort son adversaire pour être vainqueur plus facilement, 272 ; Trahison de Cul-Dur et Range-Montagne à l'égard de leur chef, Mille-Livres, 287.

TRANSFORMATION ; Un édifice lugubre se transforme en château merveilleux, grâce au dévouement d'un soldat courageux, 70 à 75 ; Sous la puissance d'une vieille, une transformation s'opère dans le jardin de Ti-Georges, 192.

TRAVAIL ; On offre du travail à des jumeaux qui vivent d'aumônes, 87.

TRÈFLE ; Ti-Jean lance le troupeau du seigneur dans les champs de trèfle et d'avoine des géants, 129.

TROIS-POILS-D'OR-SUR-LA-FESSE-GAUCHE ; Un homme se nommant Trois-Poils-d'Or-sur-la-Fesse-Gauche s'engage comme bedeau chez un curé et lui vole son coffret d'argent, 37ss.

TROU ; Afin de vaincre le géant dans un concours de force, Barbaro perce un trou dans un chêne à l'aide d'une tarière, 60 ; Un soldat doit lancer une boule dans un trou percé dans un mur, sous peine de perdre un membre, 72ss.

TROUPEAU ; Pois-Vert passe devant le château du roi en conduisant un troupeau de bœufs à cornes d'or, 105s ; Troupeau de vaches qu'un seigneur confie à la garde de Ti-Jean, 128.

URINE ; Au château, Raquelore boit l'eau d'un cruchon et la remplace par de l'urine, 28.

VACHE ; Un seigneur engage Ti-Jean pour garder ses vaches, 128.

VACHER ; Ti-Jean s'engage chez un seigneur comme vacher, 128.

VANTARDISE ; Jaloux de Ti-Jean, les employés du roi rapportent à leur patron des soi-disant vantardises du jeune homme, 44ss ; Une fausse vantardise oblige Ti-Georges à accomplir deux tâches difficiles, 192.

VENGEANCE ; Pour satisfaire sa vengeance, un géant tue un jeune chasseur après lui avoir fait crever les yeux par sa propre mère. Ramené à la vie par une fée, le chasseur se vengera de sa mère et du géant, 302s.

VÉRITÉ ; Nombreuses démarches d'un prince pour savoir la vérité sur sa femme et ses deux enfants, 205s ; À la suite d'une victoire contre deux adversaires, Ti-Jean raconte au roi la vérité en ce qui concerne ces deux soi-disant héros, 289.

VERT ; Voir POIS, SERPENT, RUBAN, ROBE.

VESSEUR ; Un vesseur se joint à l'équipe du bâtiment merveilleux de Ti-Jean. Il repousse les armées du roi qui s'attaquent au bâtiment merveilleux, 271ss.

VESSIE ; Pois-Vert, au moyen d'une vessie de cochon remplie de sang, assassine faussement sa mère sous les yeux du roi, 103.

VEUVE ; Une femme devient veuve avant la naissance de son fils, Raquelore, 25.

VICTOIRE ; Grâce à son ruban magique, Ti-Georges remporte la victoire contre Cul-Dur, 195 ; Ti-Jean remporte la victoire, sous les yeux du roi, contre ses deux anciens compagnons. Cette victoire lui donne l'occasion de révéler au roi la vérité sur les deux soi-disant sauveteurs de ses princesses, 288s.

VIEILLE ; Une vieille fait manger de la bouillie à une poupée de bois, 55 ; Ti-Jean rencontre une vieille qui lui demande son repas, 127 ; Un bûcheron donne une tranche de pain à une vieille qui lui donne l'assurance de devenir père d'un enfant, 183 ; Une vieille avait un fils unique, Ti-Georges. Peu avant sa mort, elle conseille à son fils d'aller se chercher un emploi à l'étranger. Une fois sa mère morte, Ti-Georges entreprend un voyage, 191s ; Une vieille apparaît à un jardinier et lui prédit un brillant avenir, 192 ; Deux vieilles dames donnent des renseignements à Ti-Georges à propos de Cul-Dur, 194s.

VIEILLISSEMENT ; Région où la population vieillit dix ans par jour. Un poirier merveilleux fournit des fruits qui ramènent à quinze ans ceux qui en mangent, 247.

VIEUX ; Un vieux fabrique une poupée de bois pour sa femme, 55 ; Un vieux donne une tranche de pain à une femme, 183.

VILLAGE ; Un homme se rend à un village où on ne trouve plus d'eau ; il soulève une roche et enlève la grenouille qui bloque la veine d'eau ; en guise de remerciement, on lui fait construire un magasin sans pareil, 90s ; Ti-Jean arrive dans un village et demande au seigneur un emploi comme vacher, 128.

VIN ; Voir BOISSON. Ti-Georges se sert de vin pour enivrer le Serpent Vert et enlever le cheval enchanté, 192 ; Une reine veut empoisonner son fils et son ami en lui faisant boire un verre de vin, 227.

VIOLON ; Ti-Jean enlève au géant un violon magique qui appartient au roi, 46s ; Ti-Jean reçoit un violon magique ; il fait danser tous les gens du château, 216s.

VISITE du roi à Sans-Peur après une nuit passée dans le château hanté, 16 ; Un prince quitte sa fiancée pour rendre visite au château de son père, 150 ; Un jeune chasseur rend visite plusieurs fois à une fée et à sa fille, 301.

VISITEUR ; La supérieure d'un couvent, malgré les ordres du roi, introduit un visiteur auprès d'une jeune pensionnaire, 299.

VOEUX ; Dans un bâtiment, les vœux d'un soldat sont exaucés aussitôt qu'il les exprime, 71s.

VOIX ; Ti-Jean tente de contrefaire sa voix pour mieux pénétrer chez une jeune fille, 116 ; Une bergère, douée d'une voix merveilleuse, a gagné l'admiration du roi et du prince, 299.

VOL ; Un bedeau, après s'être enregistré sous trois noms différents, effectue un vol d'argent à la paroisse, 38.

VOLEUR ; Raquelore choisit le métier de fin voleur. Il vole, sur l'ordre du roi, une cuite de pain, un cheval, un jonc . . . même le curé, 25 à 30 ; Quatorze voleurs volent les quatorze pâtés empoisonnés, et meurent, 228.

VOYAGE ; Quelques années après son mariage à la fille d'un riche bourgeois, Ti-Jean entreprend un voyage pour visiter sa famille, 118 ; Ti-Jean part en voyage pour se trouver un emploi, 191 ; Le fils du roi entreprend un long voyage pour retrouver le Prince de la Mer Noire, 144 ; Après la mort de sa mère, Ti-Georges entreprend un voyage dans le but de se trouver un emploi, 191.

VOYAGEUR ; Un voyageur tente d'épeurer un jeune homme (Sans-Peur) en le faisant coucher sous un échafaud supportant un pendu, 14.

VUE ; Lors d'une réunion secrète, un lièvre révèle que les feuilles de tel arbre ont la vertu de rendre la vue aux aveugles, 89 ; Un chasseur aveugle recouvre la vue en allant, sur l'ordre d'une voix mystérieuse, se laver à la rivière, 303.

YEUX ; Afin d'éveiller la pitié des gens, un jumeau crève les yeux de son frère, 87 ; Sur l'ordre d'un géant, une femme arrache les yeux de son fils. Le jeune homme crève les yeux de sa mère pour se venger, 302s.

TABLE DES MATIÈRES

Présentation .....
Contes
1- Comment on apprend à frissonner (Le héros-Sans-Peur) (conte-type 326)
Texte remanié .....
Texte original .....
2- Raquelore (conte-type 1525)
Texte remanié .....
Texte original .....
3- Trois poils d'or sur la fesse gauche (conte-type 1545)
Texte remanié .....
Texte original .....
4- Ti-Jean gardeur de poules (conte-type 328)
Texte remanié .....
Texte original .....
5- Barbaro-les-grandes-oreilles (conte-type 650)
Texte remanié .....
Texte original .....
6- Tirez, tirez pas ! (conte-type 401)
Texte remanié .....
Texte original .....
7- Les deux petits mendiants (conte-type 613)
Texte remanié .....
Texte original .....
8- Pois-Vert (ou le joueur de tours) (conte-type 1535)
Texte remanié .....
Texte original .....
9- Ti-Jean-le-paresseux (conte-type 935)
Texte remanié .....
Texte original .....
10- Ti-Jean, le vacher du seigneur (contes-types 317, 300 et 314)
Texte remanié .....
Texte original .....
11- Le Prince de la Mer Noire (conte-type 313)
Texte remanié .....
Texte original .....
12- Beau Sauvage (conte-type 502)
Texte remanié .....
Texte original .....
13- La Poiluse (conte-type 711)
Texte remanié .....
Texte original .....

14- Cul-Dur (conte-type 531)
Texte remanié .....
Texte original .....
15- La princesse amorphosée en pommier (contes-types 706 et 442)
Texte remanié .....
Texte original .....
16- Ti-Jean et la devinette (contes-types 853 et 559)
Texte remanié .....
Texte original .....
17- La devinette (conte-type 851)
Texte remanié .....
Texte original .....
18- Poil-aux-plumes (contes-types 706 et 650)
Texte remanié .....
Texte original .....
19- Le prince Jules (conte-type 550)
Texte remanié .....
Texte original .....
20- Le bâtiment merveilleux (conte-type 513)
Texte remanié .....
Texte original .....
21- Le Prince-à-Nez-Rouge (contes-types 301, 400, 505 et 506)
Texte remanié .....
Texte original .....
22- Le Prince Raquette (contes-types 870, 675 et 590)
Texte remanié .....
Texte original .....

Lexique .....

Index analytique .....

Achevé d'imprimer à Montréal par les Presses Elite Inc.
pour le compte des Éditions Bellarmin,
le trente et unième jour du mois d'août
de l'an mil neuf cent soixante-dix-huit.

Tome 12

Contes franco-ontariens

(Première partie du répertoire de Gédéon Savarie)

Pendant longtemps, le peuple a tourné les yeux vers l'université comme vers la source du haut savoir. Au cours du dernier demi-siècle, l'université s'est à son tour tournée vers la mémoire du peuple, pour recueillir une masse de documents qui avaient échappé aux écrivains et aux savants.

Depuis 25 ans, Germain Lemieux a interrogé avec ferveur des paysans du Nouvel-Ontario, de la Gaspésie, de l'Acadie et du Manitoba, pour compléter ses études et son enseignement universitaires. Gaspésien de naissance, ancien élève et collaborateur de Luc Lacourcière, le directeur de cette collection a consacré le meilleur de son énergie à recueillir le folklore canadien-français. Il a fondé le CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE dont les archives sonores, dans le cadre de l'Université de Sudbury, commencent à alimenter la collection LES VIEUX M'ONT CONTÉ.

Le présent volume est le onzième d'une longue série qui sortira des presses d'ici quelques années. Savants et chercheurs seront heureux de trouver dans les bibliothèques cette documentation que les paysans ont léguée à l'universitaire au cours de leurs multiples rencontres amicales.

En feront également leur profit, les artistes, les étudiants à tous les paliers, aussi bien que les rentiers ou les pensionnés en quête d'un délassement de caractère culturel. Savants, chercheurs, spécialistes, étudiants ou artistes avides d'inspiration, si cette littérature orale vous plaît, prenez patience ! Vous serez servis à souhait, quand le rythme de publication de nos contes aura pris son élan définitif.

La maquette de la couverture, création graphique de Pierre Peyskens, pourrait être le symbole du conte folklorique redonné au peuple par le folkloriste : les bribes de la tradition sont happées par un monstre vorace qui les emmagasine dans des rubans sonores. Ces derniers se transforment en deux yeux qui scrutent infatigablement l'univers merveilleux qui va du fond des abîmes aux donjons des châteaux suspendus entre le ciel et la terre.

Ces deux yeux dilatés, au cœur de notre symbole, invitent le lecteur à regarder longuement les richesses poétiques de notre folklore littéraire.